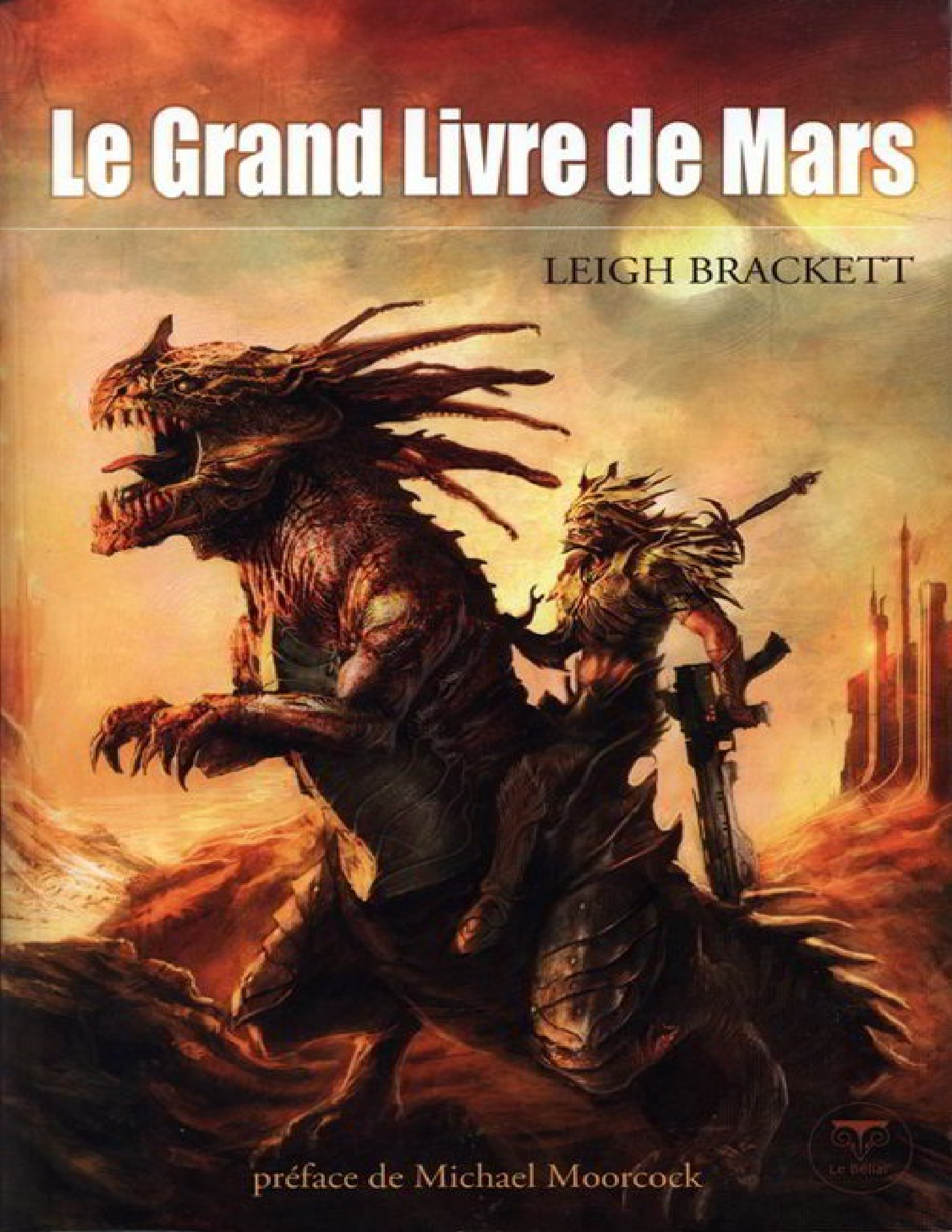
Le Grand Livre de Mars

LEIGH BRACKETT



préface de Michael Moorcock

Leigh Brackett

Le Grand Livre de Mars

Ouvrage publié sous la direction de Pierre-Paul Durastanti

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir un bon de commande complet, deux adresses :

Le Bélial'
50 rue du Clos
77670 Saint Mammès
France

ou

www. belial. fr

Titres originaux :
The Sword of Rhiannon
The Secret of Sinharat
The People of the Talisman
The Corning of the Terrans

© 1953, 1964, 1964 & 1967 by Leigh Brackett

Romans et nouvelles traduits de l'anglais (É-U)
par Pascale Aubignan, Amélie Audiberti, Michel Deutsch et Jean Laustenne
Textes français revus par Pierre-Paul Durastanti et Olivier Girard

Queen of Martian Mysteries : an Appréciation of Leigh Brackett
© 2000, by Michael Moorcock. Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti

© 2008, le Bélial'pour la présente édition

Illustration de couverture © 2008, Jean-Sébastien Rossbach

Les éditions du Bélial', malgré leurs recherches, n'ont pu retrouver certains des traducteurs ou ayants droit du présent ouvrage. Les droits d'auteur qui leurs sont dus sont tenus à leur disposition.

La reine des mystères martiens

Rares sont les personnes des générations postérieures à la mienne qui mesurent l'influence majeure de Leigh Brackett sur la science-fiction et la *fantasy*. Ici ou là, Ray Bradbury et moi avons évoqué l'amour et le respect qu'elle nous inspirait, ce qu'elle nous a appris et les encouragements qu'elle nous prodiguait. Même si vous avez lu nos témoignages, vous ignorez peut-être que l'excellente série « Dumarest », menée par E. C. Tubb pendant trente ans, se voulait une imitation assumée et avouée de la saga d'Eric John Stark qui a valu à Brackett tant d'admiration. Je me suis fait raconter les récits de Stark bien avant de les lire… tout comme, tandis que je traversais l'Allemagne en auto-stop, je me suis fait raconter les textes de Borges par un Suédois hispanophone bien avant qu'on ne les traduise en anglais. « Ted » Tubb pouvait citer de mémoire des passages entiers de Brackett et concocter une version personnelle de ses récits au débotté ! Il n'était pas le seul. Avec lui et d'autres auteurs de SF britanniques des années 50, dont Ken Bulmer et John Brunner, nous avions de longues conversations passionnées sur l'œuvre de la dame et rivalisions pour recréer son style enivrant lors de « cadavres exquis » impromptus (avant que les écrivains ne commencent à se prendre pour des stars dans les conventions de SF, il y en avait toujours un pour trimballer sa machine à écrire et on se relayait dessus). Tubb excellait à l'exercice. Le deuxième roman de Brunner, *The Wanton of Argus*, n'est pas sorti de nulle part, et on voit l'empreinte de Brackett sur les meilleurs livres d'aventures des débuts de John, des livres qu'on tient désormais, avec *Tous à Zanzibar* et *Sur l'onde de choc*, pour le pan le plus vivace, le plus accompli de son œuvre.

L'influence de Leigh s'est aussi faite sentir à Hollywood, bien entendu. Outre le scénario qu'elle a écrit pour *L'Empire contre-attaque*, on la retrouve dans toute la série Star Wars, dont le premier film sorti m'a déçu : j'attendais du Brackett, j'ai eu un ersatz. Han Solo trouve son origine, à mon sens, chez ces spatiaux durs à cuire, ces quasi-pirates qui prennent le boulot dont personne ne veut. Dans l'esprit de Leigh, ils devaient tous ressembler un peu à Bogart ! Bel hommage à l'acteur, qu'elle a connu lorsqu'elle travaillait avec Faulkner sur *Le Grand sommeil*. Bogie et elle s'appréciaient d'autant plus qu'ils se ressemblaient : deux romantiques à la langue bien pendue. Il n'y a pas loin entre les aventuriers de l'espace chers à Brackett et l'aventurier des mers que jouait Bogart dans *Key Largo*.

Dans mon souvenir, elle ne parlait guère de John Wayne ; elle partageait pourtant davantage ses convictions politiques à lui que les miennes. Je suppose que ses écarts de conduite et de langage dans la vie n'en faisaient pas un modèle idéal, d'autant qu'elle avait connu Douglas Fairbanks (autre sujet d'admiration que nous avions en commun), même si la joie de vivre que ce dernier exhibait à l'écran était étrangère à nos univers littéraires. Elle préférait le genre de personnages qui gèrent un bouge au Maroc et sacrifient leur bonheur pour la femme qu'ils aiment. Un des attraits de son œuvre, pour moi, c'était sa parenté avec ma SF de prédilection qu'on trouvait dans *Planet Stories* et *Startling Stories* plutôt qu'*Astounding*. Leigh savait se mêler de science quand l'envie lui en prenait. Ses premiers textes, que j'ai découverts pour la plupart dans les *pulps*, le prouvent. À la relecture, beaucoup relèvent de la science-fiction, pas de la *science-fantasy* que je lui associais. On y trouve des concepts aussi curieux que frappants, en sus de leur galerie de personnages colorés, ces reines guerrières sensuelles, ces dames des étoiles dures à cuire, et ces super-vilains, qu'ils soient gamins ou divins, fascinants.

On peut arguer que, sans Leigh, jamais on n'aurait connu sous la forme qu'on lui connaît la New Wave des années 60 et 70 qui a opéré sur le genre une transformation radicale – d'un réalisme mécaniste à un romantisme humaniste. Dans un sens, *2001* constitue l'épitaphe magnifique de ce type

de SF. J. G. Ballard, le maître laconique de l'imagerie poétique, admiré du cénacle littéraire, qu'il a influencé presque autant que Dick, est venu au domaine par amour pour l'œuvre de Bradbury, comme maints auteurs d'imaginaire britanniques. On sait la parenté (Ray ne l'a jamais cachée) de la planète des *Chroniques martiennes,* ainsi que du Vermilion Sands de Ballard, avec le Mars de Brackett. Avant que le monde entier ne prenne conscience de son génie, Bradbury apparaissait au sommaire des mêmes *pulps* que Leigh. Celle-ci aurait tout porté au crédit d'Edgar Rice Burroughs, mais il ne possédait ni sa puissance poétique, ni son talent spécifique. Pour moi, les meilleurs récits martiens de Brackett restent supérieurs à tous les autres.

Burroughs parvenait parfois à égaler son romantisme, mais il mettait en scène des gentilshommes campagnards (voire arboricoles), tandis qu'elle dépeignait, où que se situent leurs périples, des citadins mal dégrossis amenant leur bagage et leurs valeurs sur la frontière. Ed Hamilton qualifiait les récits policiers que publiait *Black Mask* d'aventures urbaines, et Leigh adhérait à sa description. Elle s'inspirait tout autant de James Cain, un natif du Maryland qui utilisait la langue des rues californiennes, que du créateur de Tarzan. Elle anticipait le *cyber-punk* de près d'un demi-siècle en acclimatant la prose dépouillée et les hommes blessés d'Hemingway, Hammett et Chandler aux tropes de la SF des *pulps,* comme Max Brand, surtout sous le pseudonyme d'Evan Evans, l'avait fait pour le western. Cela explique pourquoi elle alternait sans mal entre les privés au passé trouble, les spatiaux las des étoiles et les cow-boys mélancoliques. Ses hors-la-loi solitaires, habitués des franges de l'univers civilisé et souvent poussés à braver l'inconnu, ont beaucoup en commun avec le Natty Bumppo de Fenimore Cooper, dont la progéniture au regard d'acier et aux lèvres serrées apparaît dans les films de Clint Eastwood, par exemple. Dans la force de l'âge, ce dernier aurait campé un superbe Eric John Stark… et il en serait encore capable de nos jours, si l'on en juge par *Impitoyable.*

On retrouve des échos de Leigh Brackett dans les œuvres de Delany, Zelazny et autres écrivains qui ont repoussé les limites de la SF et laissé un ensemble de fables visionnaires, comme Jack Vance, dont *Un monde magique* a inspiré à son tour le *Viriconium* de M. John Harrison. Il y a eu une vague controverse sur le fait de savoir qui, de Jack et moi, avait le premier décrit l'interaction des humains et des dragons. Il l'emporte sur le plan qualitatif avec *Les Maîtres des dragons* (et il joue mieux du banjo que moi), mais ni lui ni moi n'avons l'antériorité. Lisez « The Dragon-Queen of Jupiter » *(Planet Stories,* été 1941), une nouvelle de Leigh – affaire classée. Il y a même toute une foule d'albinos dans ce texte ! Outre Anthony Skene (*Zenith the Albino,* 1935), c'est elle qui devrait toucher les royalties d'Elric !

Parmi ceux qui avouent son influence, on compte Harlan Ellison, Philip José Farmer, Marion Zimmer Bradley, André Norton, Gene Wolfe, Tanith Lee et Karl Edward Wagner. Même Edmond Hamilton aimait à dire que l'épouser lui avait permis de s'améliorer. Avec Catherine Moore, Judith Merrill et Cele Goldsmith, Leigh a été une des vraies marraines de la New Wave. Et si quelqu'un croit me piquer des idées, c'est à elle qu'il les doit.

Comme le démontrent les textes de ses débuts, sa force ne résidait guère dans l'intrigue : elle a recyclé la même durant ses premières années d'écrivain. Bizarrement, l'originalité lui faisait aussi défaut pour sa nomenclature extraterrestre. Elle a donc travesti la moitié du panthéon celtique et déguisé lieux et personnages contemporains. Si Barrakesh (une vieille cité martienne) sort de la bouche d'un Marocain enrhumé, pour ma part j'ai été surpris de retrouver Rhiannon changé en mec dans le beau roman paru en volume chez « Ace Double » où il était apparié avec la première réédition en poche de *Conan le barbare,* une affaire pour 35 *cents* ! De même, les titres de ses textes prêtent à confusion. Elle ne devait guère espérer les voir repris en recueil, d'où de nombreuses similarités : « La Lune disparue », « Le Lac des disparus », « La Forteresse des temps perdus », « Les Derniers jours de Shandakor »… Un sentiment de perte ou de finalité y transparaît, surtout quand ils concernent le Mars

qui se meurt depuis des millions d'années, ce Mars où Stark redécouvre parfois des cultures déjà anciennes du temps des dinosaures. Cette ambiance, qui rappelle le Gothique du XIX^e^ siècle dont les anti-héros perdus d'avance défiaient en vain la vie même, possède également un caractère très américain, par son évocation d'un monde appelé à disparaître tel que le décrit un roman comme, entre autres, *Le Dernier des Mohicans*. Dans les récits martiens, toutefois, Leigh pleurait autant la simplicité en perdition que la complexité perdue. *Le Recommencement*, vision élégiaque et nostalgique d'Etats-Unis rachetés où les Amish forment la seule société à survivre avec succès, est une fausse dystopie, l'une des meilleures que j'aie lues.

La plupart des personnages de Brackett traînaient un lourd passé. Tantôt on le découvrait un peu, et tantôt non. Je pense que cela dépendait de la tournure que prenait l'histoire. Leigh écrivait presque sans notes préalables ; mais si elle naviguait à l'estime, elle parvenait le plus souvent à bon port. Elle avait un instinct très sûr, et elle savait s'y fier. Lesdits personnages ne varient guère d'un texte à l'autre, comme chez Howard. Le protagoniste, souvent un spatial malchanceux, une gueule cassée qui en a gros sur le cœur ou lourd sur la conscience, accepte, pour oublier un passé peu glorieux, les boulots et les femmes dont personne d'autres ne voudrait ni ne pourrait se dépêtrer. Elle a complexifié ce schéma au long de sa carrière, mais la Brackett du *Grand sommeil ne* diffère guère de celle du *Privé* trente ans plus tard. (Ce dernier film comprend une de mes répliques préférées, lorsque le méchant, qui vient de défigurer sa copine avec une bouteille brisée, dit à Marlowe : « Elle, je *l'aime*. Toi, je ne *t'apprécie* même pas. ») Il n'y a pas bien loin non plus entre la Leigh de la première nouvelle, « The Martian Quest » [La quête martienne] *(Astounding Stories*, février 1940) et celle de la dernière, écrite au milieu des années 70 avec Edmond Hamilton, « Stark and the Star Kings » [Stark et les Rois des étoiles]. Si la complexité de ses personnages n'était que suggérée, elle restait crédible. Leigh excellait en effet à créer une *ambiance* – et nul doute qu'elle hausserait le sourcil devant mon terrible accent français, mais cette fameuse *ambiance* vous fichait un sacré *frisson*. Voilà une atmosphère qu'on inhale à pleins poumons, comme chez Bradbury et Ballard. Pourquoi se soucier de l'intrigue quand on a cette atmosphère qui vous donne le vertige et qui vous laisse en manque ? Oui, on devenait vite accro à Brackett. On fouillait les bouquineries à la recherche des vieux *pulps* qui contenaient les textes inédits en recueil. (La plupart figurent désormais dans *Martian Quest*, Haffner Press, 2002.) On faisait une fixation sur Stark. Tant pis si on se doutait que le héros n'aurait ni l'or ni la fille, mais recouvrerait l'honneur. La qualité des intrigues s'est améliorée avec le temps, sans dévier guère du patron initial : un homme qui n'a plus rien à perdre se voit offrir une tâche dangereuse qu'il ne peut pas refuser. On le trouve dès « Martian Quest » et on le retrouve dans la célèbre collaboration avec Bradbury, « Lorelei de la brume rouge ». Leigh éprouvait un orgueil presque maternel envers Ray, et le fait que ce texte sorti avec le nom de Brackett en gros caractères ait reparu plus tard avec la primauté accordée à Bradbury l'avait ravie. Ray lui inspirait une vive affection. Elle se réjouissait de son succès. Moi aussi, je crois avoir été, par certains côtés, un des fils putatifs de Leigh. Elle avait le chic pour vous faire vous sentir fier, et une intégrité bien rare de nos jours. Sa sympathie allait au perdant, surtout quand il tâchait de s'en sortir. Elle l'a montré dans *Rio Bravo* et dans ce merveilleux roman historique, *Follow the Free Wind* [Suis le vent]. Et bien sûr, quand Eric John Stark a resurgi dans *Les Voix de Skaith* et ses suites, c'était, selon les termes mêmes de Leigh, toujours en tant que loup solitaire, que hors-la-loi.

Donald A. Wollheim, qui l'admirait autant qu'il se situait à l'opposé d'elle sur l'échiquier politique, la présentait comme la meilleure fusion possible de Burroughs et de Merritt, et il a été très fier d'éditer une grande part de ses premières œuvres en volume.

Elle a épousé Edmond Hamilton le 1^er^ janvier 1947 (Ray était leur garçon d'honneur). Dès 1940, il l'avait bien aidée à discipliner son talent. Avant d'entamer un nouveau roman, il en écrivait un long

résumé et un plan détaillé par chapitres ; pour sa part, Leigh s'asseyait devant sa machine et se lançait. Elle disait devoir à Ed la majorité de ce qu'elle savait de la structure d'un livre, et il avouait volontiers que son style à lui s'était beaucoup amélioré sous son influence à elle.

Elle se basait sur un paysage, une image, une sensation. Ce n'est pas l'intrigue qui séduit, mais la désolation romantique qui rappelle les racines gothiques de la science-fiction et qui se trouve, entre autres, chez Mary Shelley, Ann Radcliffe et les sœurs Brontë. Écrits vite, ces premiers récits ont quelque chose de poèmes visionnaires. Pour moi, les meilleurs *pulps*, ceux qui proposent les textes les plus colorés et souvent les moins datés, ne sont ni *Astounding* ni *F&SF,* si prestigieux qu'ils aient été. Avec *Weird Tales* et l'excellent *Unknown* de John W. Campbell, *Planet Stories, Thrilling Wonder Stories* et *Startling Stories* offraient un style plus original et innovant que leurs respectables confrères. C'est à leurs sommaires que j'ai découvert Charles Harness (l'auteur de *Vol vers hier,* un classique du romantisme qui vaut *Capitaine Blood),* Alfred Bester, Théodore Sturgeon, Jack Vance, Philip José Farmer, Fritz Leiber et bien d'autres. Vers la fin des années 50, il n'y avait plus que *Galaxy* pour publier le meilleur de ce genre-là, comme par exemple *L'Homme démoli,* de Bester, que je tiens pour un roman typiquement américain qui reflète l'esprit de Tom Paine mieux que tout autre. Bester adorait lui aussi les œuvres de Leigh.

On a longtemps tenu la *science-fantasy* dont Brackett a fait sa spécialité pour le bâtard de la science-fiction (qui concerne la spéculation scientifique) et de la *fantasy* (qui concerne la magie). Les critiques la détestaient parce qu'il était tout sauf cool d'être aussi ouvertement et délicieusement romantique, de combiner le naturel et le surnaturel avec si peu d'effort. C'est peut-être pour cette raison que Leigh a dissimulé son sexe au début. Ce type de récit n'avait rien de féminin. Son amie Catherine Moore a aussi dû s'avancer masquée, sous le nom de C. L. Moore, pour éviter d'offusquer davantage les lecteurs. Sauf à se parer des oripeaux déchirés du roman rose ou à s'affubler d'un chapeau de cow-boy, le romantique des années 40 et 50 devait fumer comme un pompier et porter un feutre et un pardessus, ou il pouvait se rhabiller. Le boulot ne convenait pas aux femmes. C'est tout à la gloire d'Howard Hawks (on connaît l'anecdote) d'avoir accepté sans sourciller que le type engagé pour scénariser *Le Grand sommeil s'avère* une jeunette en robe de vichy. Il respectait les fortes femmes autant qu'il exploitait les faibles. Impressionné par l'intégrité de Leigh, il a tenu à ce qu'elle fasse le film. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elle a beaucoup contribué à sa qualité. Plus tard, elle a travaillé avec Hawks et Wayne sur *Hatari !* (à propos duquel elle regorgeait d'anecdotes croustillantes) et *Rio Lobo,* ainsi que sur le classique *Rio Bravo.* Elle a aussi écrit pour la télévision. Tout comme ses récits martiens, le western s'appuie sur un paysage qui reflète les sentiments ; et Leigh savait à merveille peindre de tels paysages.

Dans une certaine mesure, le rejet, après-guerre, des atours de la *fantasy* résultait de notre maturité culturelle soudaine : on avait vu les conséquences de l'usage immodéré par Hitler de la propagande romantique. Même Errol Flynn a dû quitter ses collants pour endosser le pardessus. *Le Chevalier du roi,* avec Tony Curtis, symbolisait les films historiques fauchés, au casting absurde. Robert Taylor se fourvoyait en Ivanhoé, mais Elisabeth Taylor restera la meilleure Rebecca de tous les temps. Tout professionnel ambitieux fuyait de telles parodies. On n'acceptait un certain romantisme que dans des domaines restreints. Le cénacle littéraire tolérait *Le Troisième homme* ou Philip Marlowe, mais pas *Gormenghast,* ni Eric John Stark. Pourtant, Brackett a moins en commun avec Mervyn Peake qu'avec Graham Greene, Raymond Chandler et autres génies de la littérature populaire. Ce que tous ces écrivains évoquent, toutefois, outre le sentiment d'une perte irréparable, c'est un passé impossible à racheter et un avenir incertain. Les héros de Leigh se reprochent une transgression que tout le monde, sauf eux, leur pardonne. À l'époque des premiers textes de Brackett, notre perspective historique, le sentiment d'un progrès inéluctable vers la civilisation, tout cela venait d'exploser sous la canonnade.

Les armées nazies semblaient devoir conquérir l'Europe entière. Les aspirations idéalistes à la paix dans le monde et au règne de la raison éclairée cédaient face à la rhétorique minable d'un mauvais journaliste comme Mussolini ou d'un médiocre peintre du dimanche comme Hitler. Bogart a prononcé divers discours sur ce que de tels événements nous inspiraient, dont le plus célèbre dans *Casablanca.* Mais la SF de l'époque ne reflétait guère l'humeur ambiante, elle, sauf sous ses aspects les plus militaristes et xénophobes. À force de prêcher l'optimisme et de célébrer des fêlés qui créaient des machines à mouvement perpétuel et des cultes comme la Scientologie qui offraient la responsabilisation personnelle et une alternative à la guerre atomique, John W. Campbell n'a pas remarqué que le monde se transformait en profondeur. Nous commencions tout juste à nous aviser que le contrôler, ce monde, ne produirait peut-être pas les effets désirés. Je me demande encore si l'échec de l'expérience hitlérienne n'a pas déçu Campbell. Il allait au rythme de ses propres mélodies simplistes et entraînantes, sûr qu'il était de comprendre le futur. Ironie des choses, ce sont les humanistes tels Sheckley, Bester et Dick qui ont le mieux prédit le présent. La plupart des textes publiés par Campbell ont mal vieilli, tandis que Leigh, à l'instar de nombre de ses pairs, a capturé l'humeur de son temps, qui s'adapte sans mal à notre temps et qu'on retrouve dans les romans de William Gibson et les BD de Moore ou de Gaiman. Aussi bonne soit-elle, « Martian Quest » n'a rien de l'œuvrette habituelle d'un collaborateur d'*Astounding.*

Comme ses héros, Leigh préférait vivre en hors-la-loi. Son premier amour demeurait la *science-fantasy* qu'elle pratiquait envers et contre tout, et qui payait moins que tout autre genre dans les *pulps,* voire que tout autre type de science-fiction. Si elle avait choisi, dans son œuvre, de fréquenter davantage la vermine des rues de Los Angeles que les rebuts de l'espace, elle aurait gagné beaucoup plus. Voici un de ses personnages, Mike Vickers, habitué à piloter une Ford 1940 plutôt qu'un tramp interplanétaire :

Il y avait la rue. Étroite et tortueuse. Pas de réverbères, ni de chaussée. Il y avait de petites maisons en adobe. Il y avait les ordures et leur odeur, lourde, fétide, et la saleté, et un rat mort dans la poussière, et le souffle tiède du vent. Vickers se recula. Il avait peur. Il ordonna à ses pieds de bouger, et le sol se déroba sous lui tel le cours d'un ruisseau. Il poussa un cri, assez fort pour que Dieu l'entende, mais tout ce qui sortit d'entre ses lèvres, ce fut un murmure : Angie ! Angie.

Il y avait quelqu'un dans son dos qui n'allait pas le laisser s'échapper.

Dénichez un exemplaire de *Stranger at Home* [Étranger chez soi], publié sous le nom de George Sanders, où figure ce passage, et vous comprendrez ce que je veux dire. Son nom à elle y figure aussi. Le livre, paru en 1946, est dédié « à Leigh Brackett, que je n'ai jamais rencontrée ». J'aime à croire que George Sanders a souhaité ainsi la créditer. J'adorerais voir ce bouquin réédité. C'est sans doute aux grèves d'Hollywood qu'on doit la majorité de ses textes de l'époque : quand Leigh ne pouvait pas écrire pour le cinéma, elle se rabattait sur la fiction. Par la suite, elle a choisi la science-fiction plutôt que le cinéma. Elle n'a laissé qu'un scénario de *science-fantasy, L'Empire contre-attaque,* pour lequel elle a eu le privilège de se parodier, comme avec *El Dorado,* sa resucée de *Rio Bravo* – un jour, elle a même suggéré à Hawks de se contenter de changer les noms du précédent scénario qu'elle lui avait fait, pour économiser un peu de fric.

Leigh n'aimait guère travailler dans un domaine classique, aussi bon que soit le résultat. Attachée à sa liberté, elle a, comme bien des auteurs de sa génération, choisi de gagner une maigre pitance dans le domaine de la *science-fantasy* afin d'exprimer son romantisme visionnaire, son amour de l'exotisme, son respect pour les vieilles civilisations et sa foi inébranlable en l'individu. Elle aimait l'Angleterre, elle tirait fierté de ses origines anglaises et écossaises, mais elle restait américaine

jusqu'au tréfonds. Et elle incarnait véritablement ce que les Américains ont de meilleur.

C'est leur œuvre qui leur a valu mon admiration, mais ce sont leur intégrité à l'ancienne, leur générosité et leur robuste bon sens qui m'ont séduit chez Leigh et son mari en tant que personnes. J'avais un peu plus de vingt ans quand nous avons fait connaissance dans une convention de SF. J'ai entendu dire qu'ils me cherchaient pour me féliciter. En quoi avais-je pu impressionner de tels géants ? Ils voulaient peut-être louer mes qualités de plagiaire, conscient ou inconscient ? On nous a présentés, et Ed m'a serré la main avec enthousiasme. « Je tenais à vous saluer. On m'appelait "le briseur de planètes", mais vous, Mike, vous avez détruit l'univers ! » Il était trop aimable pour mentionner que mon bouquin tout branlant n'aurait guère pu être écrit sans les échos de Brackett qui me hantaient. Si je vous en citais le début, vous croiriez lire du Leigh en petite forme. Il s'est avéré par la suite que je n'avais guère son penchant pour la romance interplanétaire, mais on retrouve son influence dans tous mes textes d'*heroic-fantasy* situés sur Mars ou la Terre… et dans presque tous les textes d'*heroic-fantasy* écrits depuis lors !

Leigh m'a écrit pour m'annoncer la mort de son mari. Une courte lettre, triste et factuelle, avec son laconisme habituel, issu d'une époque où parler de soi passait pour indécent. Nul ne m'a écrit pour m'annoncer sa mort à elle l'année suivante. J'ai appris la nouvelle d'Harlan Ellison, qui était lui aussi de ses amis. La perdre m'a brisé le cœur, mais je la voyais mal vouloir survivre à celui qui l'avait accompagnée pendant plus de trente-cinq ans. Et, bien sûr, elle survit, comme tout auteur influent, par ses lecteurs et par les jeunes gens romantiques de mon acabit qu'elle a encouragés à rêver et à rester fiers de leurs rêves.

Michael Moorcock,
Circle Squared Ranch,
Lost Pines, Texas.
Octobre 2000.

L’Épée de Rhiannon

Roman traduit de l’américain par Amélie Audiberti.
Traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.

1.

La porte de l’infini

Matt Carse, à sa sortie de chez *Madame Kan*, s’aperçut tout de suite qu’on le suivait. Le rire des petites femmes brunes avait beau résonner encore à ses oreilles, le doux et chaud brouillard de la fumée de *thil* monté encore devant ses yeux, rien de tout cela n’étouffait le tapotis de sandales qu’il percevait derrière lui, dans la froide nuit martienne.

Il dégaina tranquillement son pistolet protonique et, plutôt que de tenter d’échapper à son suiveur, il traversa Jekkara sans ralentir ni presser le pas.

La vieille ville, pensa-t-il. *Ce sera un meilleur endroit. Par ici, il y a trop de monde.*

Jekkara ne dormait pas, malgré l’heure tardive. Les cités des Bas Canaux ne dorment jamais, car la loi ne les affecte pas plus que le temps. A Jekkara, comme à Valkis et Barrakesh, la nuit n’est qu’un jour moins éclatant.

Carse longea l’ancien canal creusé au fond de la mer morte, où gisait une eau noire et tranquille. Il regardait les torches toujours allumées, agitées par le vent sec, et écoutait la musique atonale des harpes qui jamais ne se taisent. Dans les rues pleines d’ombre, hommes et femmes souples et minces le côtoyaient, silencieux tels des chats, hors le léger tintement des clochettes que portaient les femmes, un bruit aussi délicat que celui de la pluie, et le distillât de toute la suave méchanceté du monde.

Les passants ne prêtaient aucune attention à Carse. Celui-ci appartenait en effet à leur confrérie, bien qu’il fut visiblement terrien malgré sa tenue martienne, et qu’au long des Bas Canaux la vie d’un Terrien eût d’habitude moins de prix que la flamme d’une chandelle mouchée. Les hommes de Jekkara, de Valkis et de Barrakesh, qui constituent l’aristocratie du monde des voleurs, admirent l’habileté, respectent le savoir, et savent reconnaître un gentleman quand ils en rencontrent un.

C’est pour ces diverses raisons que Matthew Carse, ex-membre de la Société interplanétaire d’archéologie, ex-assistant à la chaire des Antiquités martiennes de Kahora, venu sur Mars à l’âge de cinq ans et y résidant depuis trente ans, avait été admis dans la société très fermée des voleurs et avait échangé avec eux le serment d’amitié qui ne saurait être rompu.

Mais au long des rues de Jekkara, un des « amis » de Carse le suivait avec la ruse d’un chat des sables. Carse se demanda si la Direction de la police terrienne avait envoyé un agent à ses trousses sur Mars, mais écarta aussitôt cette idée. Aucun policier n’aurait pu survivre, à Jekkara. Non, il s’agissait d’un citoyen des Bas Canaux en mission personnelle.

Il quitta le canal. Tournant le dos à la mer morte, il pénétra dans ce qui constituait jadis l’intérieur des terres. Le terrain grimpait en pente raide jusqu’aux falaises supérieures, usées par le temps et le vent perpétuel. La vieille cité, ancienne forteresse des Rois de la mer de Jekkara, ressassait la gloire dont l’avait dépouillée depuis longtemps le retrait des eaux.

La nouvelle Jekkara, la ville vivante au bord du canal, était déjà ancienne quand Ur, en Chaldée, restait un village primitif. La vieille ville, elle, avec ses docks de pierre et de marbre encore dressés dans le port poussiéreux et desséché, était d’une antiquité qui dépassait l’imagination. Carse lui-même, qui en savait plus long à ce sujet que quiconque, était toujours saisi d’une admiration mêlée d’angoisse quand il évoquait ces temps révolus.

Il avait choisi cette direction parce que tout y était mort et désert, et qu’on pouvait y trouver la solitude nécessaire à une conversation entre « amis ».

Les maisons vides laissaient entrer la nuit. Le temps et l'érosion du vent avaient usé les coins de leurs murs et les angles de leurs porches. Aplanies, elles se fondaient dans le paysage monotone et flou, petits monticules dont les ombres enchevêtrées jetées par les lunes basses sur l'horizon se mêlaient. Sans effort, le Terrien, drapé de toute sa haute taille dans un long manteau sombre, se fondit aux ombres et disparut.

Tapi à l'abri d'un mur, il écouta les pas de l'homme qui le suivait. Le bruit s'amplifia, se précipita, ralentit, hésita, puis se pressa encore. Les pas se rapprochèrent, passèrent ; soudain, Carse bondit dans la rue avec la grâce d'un fauve et empoigna le petit corps flexible qui se tordait et qui, avec un piaillement de frayeur, recula devant la gueule glacée du pistolet protonique enfoncé dans son flanc.

« Non ! glapit l'autre. Ne tirez pas ! Je n'ai pas d'arme. Je ne vous veux aucun mal. Je désire seulement vous parler. » Il ajouta avec un accent de ruse qui perçait même à travers sa frayeur : « J'ai un cadeau pour vous. »

Carse s'assura que l'homme était désarmé et relâcha son étreinte. À la lueur des lunes, il voyait clairement le Martien – un petit voleur raté, à en juger par sa jupe et son harnachement usés et sans ornements.

La lie des Bas Canaux produisait des hommes de ce genre, frères des vers piqueurs qui sortent furtivement de la poussière pour tuer. Le Terrien se garda bien d'écarter son revolver.

« Alors, dit-il. J'écoute.

— Pour commencer, je suis Penkawr de Barrakesh. Vous avez sans doute entendu parler de moi. » Il se pavanait, à l'énoncé de son propre nom, tel un coq dépenaillé.

« Non. Je n'ai jamais entendu parler de vous. »

Penkawr eut un rictus hargneux. « Peu importe. Je vous connais, Carse. Comme je vous l'ai dit, j'ai un cadeau à vous faire. Rare et précieux.

— Si rare et si précieux que, même à Jekkara, vous avez dû me suivre dans l'ombre pour m'en parler. » Le Terrien toisa l'autre en fronçant les sourcils. « Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Venez, je vais vous le montrer.

— Où est-il ?

— Caché. Bien caché près des quais du palais. »

Carse acquiesça. « Un objet trop rare et trop précieux pour qu'on le porte sur soi ou qu'on le montre, même au marché des voleurs. Vous m'intriguez, Penkawr. Allons voir. »

L'autre découvrit ses dents pointues qui brillèrent dans la nuit et montra le chemin. Carse le suivit à pas légers, prêt à l'action. Laissant pendre sa main armée du pistolet protonique, il se demandait quel prix allait fixer Penkawr pour son « cadeau ».

Tandis qu'ils grimpaient vers le palais, en se hissant sur des récifs usés, le long de falaises qui montraient encore des traces d'érosion marine, comme toujours il semblait au Terrien gravir une échelle du passé. Un étrange frisson le secouait et le glaçait lorsqu'il voyait les grands quais marqués par les amarres des vaisseaux. Dans ce clair de lune mystérieux, on aurait presque pu imaginer…

« Là-dedans. »

Carse le suivit à l'intérieur d'une masse sombre de pierres croulantes. Il tira d'une poche de sa ceinture une petite lampe krypton qu'il alluma d'une pichenette. Penkawr s'agenouilla et fouilla les dalles brisées du sol d'où il retira un long paquet mince enveloppé de chiffons.

Il entreprit de le déballer avec un étrange respect, presque avec crainte. Carse s'agenouilla auprès de lui et attendit, en regardant les maigres mains brunes du Martien. Quelque chose dans l'attitude de l'homme éveillait chez lui une tension similaire.

La lumière de la lampe fit jaillir une étincelle de feu d'un joyau à moitié recouvert, puis révéla l'éclat tranchant du métal. Le Terrien se pencha. Les yeux de Penkawr, des yeux obliques de loup,

d'un jaune topaze, se levèrent, croisèrent le dur regard bleu du Terrien, le soutinrent un moment puis se détournèrent. D'un geste rapide, il ôta la dernière enveloppe de l'objet à même le sol.

Carse resta immobile. La chose posée entre eux brillait, flamboyait, mais aucun des hommes ne bougeait. Ils ne semblaient même pas respirer. La lumière rouge de la lampe faisait ressortir le dessin osseux des visages au-dessus des ombres immobiles, et les yeux de Matthew Carse paraissaient contempler un miracle.

Après un long moment, le Terrien allongea le bras, prit l'objet entre ses mains. Superbe et dangereuse minceur, longueur et parfait équilibre, poignée noire bien adaptée à sa longue main et, gravé sur cette ampe en symboles les plus rares et les plus anciens, un nom. Carse ouvrit la bouche et sa voix ne fut qu'un chuchotement : « L'épée de Rhiannon ! »

Penkawr soupira. « Je l'ai trouvée, dit-il. C'est moi qui l'ai trouvée.

— Où ?

— Peu importe. Je l'ai trouvée… et elle est à vous, pour un prix minime.

— Un prix minime, répéta le Terrien en souriant. Un prix minime pour l'épée d'un dieu.

— Un dieu maléfique, marmotta l'autre. Sur Mars, depuis plus d'un million d'années, on l'appelle le Maudit !

— Je sais. » Carse hocha la tête. « Rhiannon le Maudit, le Déchu, le rebelle des anciens dieux. Je connais la légende, qui raconte comment les anciens dieux vainquirent Rhiannon et l'enfermèrent dans une sépulture secrète. »

Penkawr détourna le regard. « Je ne sais rien d'aucune tombe.

— Vous mentez, lui dit Carse tout bas. Vous avez découvert la tombe de Rhiannon, ou vous n'auriez pu découvrir son épée. Vous avez trouvé, d'une manière ou d'une autre, la clef de la plus ancienne légende sacrée de Mars. Les pierres mêmes de l'endroit valent leur pesant d'or, pour qui s'intéresse à la question.

— Je n'ai pas découvert de tombe ! insista l'autre, renfrogné. Mais l'épée seule vaut une fortune. Je n'ai pas osé chercher à la vendre. Ces Jekkariens me l'arracheraient tels des loups, s'ils la voyaient. Mais vous, Carse… vous pouvez la vendre. » Le petit voleur frissonnait de convoitise. « L'introduire en fraude à Kahora et la céder à un Terrien pour une fortune.

— C'est ce que je ferai. Mais nous allons d'abord retirer les autres objets de la tombe. »

Une sueur abondante coulait sur le visage de Penkawr. Il chuchota après un long moment : « Tenez-vous-en à l'épée. C'est bien suffisant. »

Carse comprit combien l'angoisse du voleur était faite d'avidité et de crainte. Ce n'était pas qu'il eût peur des Jekkariens ; il craignait autre chose, quelque chose qui devait être en vérité terrifiant pour l'emporter sur sa rapacité.

« Avez-vous tellement peur du Maudit ? Peur d'une simple légende que le temps a tissée autour d'un vieux roi qui, depuis un million d'années, n'est plus qu'un fantôme ? » Le Terrien éclata de rire et fît briller l'épée dans la lumière. « Ne vous inquiétez pas. Je tiendrai les fantômes à distance. Pensez à l'argent ! Vous pourriez avoir un palais avec une centaine de charmantes esclaves qui vous rendraient heureux ! »

Sur le visage du Martien, il vit passer la frayeur et la convoitise.

« J'ai vu quelque chose, Carse, quelque chose qui m'a terrifié. Je ne sais pourquoi. » La cupidité l'emporta. Penkawr lécha ses lèvres sèches. « Mais peut-être, comme vous dites, tout cela n'est-il que légende. Et il y a là des trésors que m'enrichiront au-delà de mes rêves les plus fous, même si je ne dois en avoir que la moitié.

— La moitié ? » Carse sourit. « Vous vous méprenez, Penkawr. Votre part sera d'un tiers.

— Mais c'est moi qui ai trouvé la tombe ! se récria l'autre, furieux. C'est ma découverte ! »

Le Terrien haussa les épaules. « Si vous ne voulez pas vous contenter de ce que je vous propose,

gardez votre secret. Gardez-le… jusqu'à ce que vos "frères" de Jekkara vous l'arrachent avec des pincettes brûlantes quand je les aurai mis au courant.

— Vous feriez cela ? s'étrangla Penkawr. Vous le leur diriez pour me faire tuer ? »

Le petit voleur fixait un regard plein d'une rage impuissante sur Carse qui dressa sa haute taille dans la lumière de la lampe, l'épée entre les mains. Son manteau glissant en arrière découvrit ses épaules nues, laissant voir l'éclat du collier et de la ceinture ornés de pierres précieuses et dérobées à un roi mort.

Il n'y avait chez le Terrien aucune douceur, aucune pitié. Les déserts et le soleil de Mars, le froid, la chaleur, la faim, ne lui avaient laissé que des os et des muscles de fer.

Penkawr frissonna. « Très bien. Je vais vous conduire à la tombe.

— Je savais que vous le feriez », répondit Carse avec un sourire.

Deux heures plus tard, ils gravissaient à cheval les sombres collines érodées par le temps qui se profilaient derrière Jekkara et le fond de la mer morte.

Il était très tard. Carse aimait cette heure, parce qu'il semblait alors que la planète s'identifiât à un vieux guerrier enveloppé d'un manteau noir, l'épée brisée à la main, qui ressasserait les éternels rêves si proches de la réalité et se souviendrait du son des trompettes, des rires, et de sa propre force.

La poussière des collines anciennes chuchotait dans le vent perpétuel. Phobos s'était couchée. Les étoiles jetaient une clarté glaciale. Les lumières de Jekkara et le grand vide noir du fond de mer se trouvaient loin au-dessous d'eux. Le Terrien suivait Penkawr dans les gorges à pic et leurs montures disgracieuses se frayaient un chemin sur le sol perfide avec une étonnante agilité.

« Voilà comment je suis tombé sur l'endroit, raconta le voleur. Sur une corniche, ma bête s'est cassé une patte dans un trou et le sable, en s'écoulant à l'intérieur, a élargi la crevasse. La tombe était creusée là, à même la roche de la falaise. Mais quand je l'ai découverte, l'entrée était bouchée. »

Il se retourna et fixa sur Carse son maussade regard jaune. « C'est moi qui l'ai trouvée, répéta-t-il. Je ne vois toujours pas pourquoi je vous donnerais la part du lion !

— Parce que je suis le lion », répondit gaiement Carse.

Il fit quelques passes avec l'épée, sentit qu'elle convenait à son poignet flexible et regarda glisser sur l'arme la lumière des étoiles. L'excitation lui faisait battre le cœur, l'excitation de l'archéologue autant que du pillard.

Il savait mieux que Penkawr l'importance de cette trouvaille. L'histoire de Mars est si longue qu'elle se perd dans un passé brumeux dont ne subsistent que de vagues légendes – des légendes de races humaines et mi-humaines, de guerres oubliées, de dieux disparus.

Les plus grands de ces dieux étaient les Quiru, des dieux et des héros, des hommes, mais surhumains, omniscients, omnipotents. Ils comptaient dans leurs rangs un rebelle : le sombre Rhiannon, le Maudit, dont le coupable orgueil avait causé une mystérieuse catastrophe.

Pour ce péché, les Quiru, d'après les mythes, avaient broyé Rhiannon et l'avaient enfermé dans un tombeau dissimulé. Et, depuis plus d'un million d'années, les hommes cherchaient cette sépulture qui contenait, croyaient-ils, les secrets de la puissance de Rhiannon.

Carse était trop versé en archéologie pour prendre de vieilles légendes très au sérieux. Mais il pensait qu'existait sans doute une tombe d'une antiquité inimaginable qui avait engendré tous ces mythes. Plus ancienne relique de Mars, cette sépulture, avec tout ce qui s'y trouvait, ferait de Matthew Carse l'homme le plus riche des trois mondes – si, toutefois, il en sortait vivant.

« Par ici », dit soudain Penkawr qui chevauchait dans un silence boudeur depuis un long moment.

Ils se trouvaient très loin derrière Jekkara, dans les plus hautes montagnes. Carse suivit le petit voleur sur une corniche étroite au flanc d'une falaise abrupte.

Penkawr descendit de sa monture et fit rouler de côté une grande pierre. Il découvrit ainsi dans la

falaise un trou assez large pour qu'un homme puisse s'y faufiler.

« Vous d'abord, dit le Terrien. Prenez la lampe. »

L'autre obéit à contrecœur et Carse le suivit dans ce terrier.

Tout d'abord, au-delà de la lumière de la lampe krypton, ce fut l'obscurité complète. Le petit voleur rentrait la tête dans les épaules, effrayé.

Le Terrien lui arracha la lampe et la brandit. Un couloir s'enfonçait dans le roc, carré, sans ornements. La pierre avait un poli extraordinaire. Carse avança, Penkawr sur ses talons.

Le tunnel aboutissait à une vaste pièce, carrée elle aussi, d'une grandiose simplicité. A une extrémité se trouvait une estrade avec un autel de marbre portant gravé le même symbole que celui qui apparaissait sur la poignée de l'arme, l'ouroboros sous la forme d'un serpent ailé. Mais le cercle était brisé. La tête du serpent, levée, semblait contempler un nouvel infini.

Le Terrien entendit, dans son dos, le chuchotement nasillard de la voix de Penkawr. « C'est ici que j'ai trouvé l'épée. Il y a d'autres choses, mais je n'y ai pas touché. »

Carse, déjà, avait aperçu, rangés le long des murs, des objets qui luisaient vaguement dans l'obscurité. Il accrocha la lampe à sa ceinture et entreprit de les examiner.

C'était un véritable trésor ! Il y avait des cottes de mailles d'un travail délicat, ornées de dessins faits de pierres inconnues. Il y avait des casques d'une forme étrange, fabriqués en métaux rares étincelants. Un lourd fauteuil d'or, semblable à un trône, portait de subtiles incrustations de métal sombre et, sur chacun des accoudoirs, brillait une grosse gemme. Le tout, il le savait, était d'une antiquité inconcevable, la plus reculée de Mars.

« Dépêchons-nous ! » plaida Penkawr.

Le Terrien reprit son sang-froid et sourit de sa négligence. En lui, l'espace d'un instant, le scientifique avait pris le pas sur le pillard.

« Prenons tout ce que nous pourrons porter des pièces les plus petites chargées de pierreries. Ce premier coup de filet à lui seul nous enrichira.

— Mais vous serez deux fois plus riche que moi ! dit l'autre avec aigreur. J'aurais pu trouver à Barrakesh un Terrien qui se serait contenté de la moitié.

— Quand on demande l'assistance d'un spécialiste notoire, répondit Carse en souriant, il faut s'attendre à un prix élevé. »

Son cheminement dans la pièce l'avait ramené devant l'autel. Voyant une porte derrière, il la franchit. Penkawr le suivit à contrecœur. Elle ouvrait sur un court passage au bout duquel se trouvait une autre porte de métal, plus petite, munie de lourdes barres qu'on avait retirées. La porte bâillait légèrement. Au-dessus de l'ouverture figurait une inscription en caractères haut martiens. Carse la déchiffra sans mal, grâce à son érudition.

Ci-gît Rhiannon, condamné pour l'éternité par les Quiru, maîtres de l'espace et du temps !

Carse poussa la porte de métal et fit un pas. Là, il s'immobilisa, les yeux fixes, au seuil d'une vaste chambre de pierre aussi grande que celle qu'il venait de quitter.

La pièce ne contenait qu'un unique objet.

C'était un grand bouillonnement d'obscurité. Une large sphère menaçante de noirceur mouvante que traversait l'éclair de petites particules scintillantes de lumière, comme des étoiles filantes vues d'un autre monde. Et la lumière de la lampe reculait, comme effrayée devant cette sinistre bulle de ténèbre.

Était-ce la terreur ? La superstition ? Ou une force purement physique ? Toujours est-il que Carse fut parcouru d'un frisson glacé. Il sentit se dresser ses cheveux, essaya de parler, mais n'y parvint pas tant sa gorge était nouée.

« C'est la chose dont je vous ai parlé, chuchota Penkawr. Celle que j'avais vue, comme je vous l'ai dit. »

Le Terrien ne l'entendit qu'à moitié. Une hypothèse, si vaste qu'il l'embrassait à grand-peine, ébranlait sa raison. L'extase du chercheur touchant au but l'engloutissait, un indicible frisson de la découverte qui s'apparente à la folie.

Cette menaçante bulle d'obscurité rappelait étrangement les ténèbres des points lointains de vide noir de la galaxie. Dans les rêves de certains savants, il s'agissait de trous dans le continuum lui-même, de fenêtres ouvertes sur l'infini extérieur à notre univers.

Invraisemblable, bien sûr. Pourtant, il y avait cette inscription occulte des Quiru. Fasciné par l'objet, malgré l'aura de danger qui en émanait, Carse fit deux pas en plus.

Il entendit derrière lui, sur le sol de pierre, le vif frottement des sandales de Penkawr qui se précipitait et réalisa aussitôt qu'il avait commis une belle erreur en tournant le dos au petit voleur mécontent. Levant son épée, il tenta de pivoter sur ses talons.

Les mains de Penkawr s'appuyèrent sur son dos avant qu'il eût achevé son mouvement. Il se sentit projeté dans l'obscurité. Un terrible choc déchira tous les atomes de son corps et le monde parut s'éloigner.

« Partagez le destin de Rhiannon, Terrien ! Je vous ai dit que je pouvais trouver un autre associé ! »

Le cri hargneux lui parvint tandis qu'il roulait dans un infini insondable et noir.

2.

Un monde étranger

Carse eut l'impression de plonger dans un abîme de nuit, souffleté par tous les vents hurleurs de l'espace. Chute continue, interminable, en dehors du temps, dans l'horreur effrayante du cauchemar.

Il se débattit avec le dégoût farouche d'un animal pris au piège de l'inconnu. Sa lutte n'avait rien de physique, car, au sein de ce néant aveugle et grondant, son corps était inutile. C'était un combat mental. Un noyau de courage se raffermissait chez l'homme désireux d'arrêter cette terrible chute dans l'obscurité.

Mais une sensation plus terrifiante vint le secouer, celle de n'être *pas seul* dans sa plongée vers l'infini. Une sombre présence aux fortes pulsations se tenait près de lui et tentait de l'agripper ; des doigts tâtonnaient, avides, qui cherchaient son cerveau.

Au désespoir, il fit appel à ses dernières ressources mentales. La sensation de chute parut diminuer, puis il sentit sous ses mains et ses pieds la solidité du roc. Il rampa dans un effort frénétique qui, cette fois, était bel et bien physique.

Il se retrouva soudain hors de la bulle noire, sur le sol de la pièce intérieure du tombeau.

« Quel enfer ! Que… ? » commença-t-il d'une voix essoufflée. Mais il se tut, car l'épithète lui semblait particulièrement inadéquate à la lumière de son expérience toute récente.

La petite lampe agrafée à sa ceinture jetait encore sa lumière rougeâtre et l'épée de Rhiannon étincelait dans sa main. La bulle d'obscurité, à un mètre de lui, se dressait toujours, sinistre et menaçante, agitée par le tourbillon de ses grains de diamant.

Carse comprit que le cauchemar était lié à sa présence dans la bulle. Quel principe démoniaque de la science ancienne l'animait-il ? Un étrange vortex élémentaire conçu par les mystérieux Quiru du lointain passé ?

Pourquoi avait-il eu l'impression de tomber dans l'infini, à l'intérieur de l'objet ? Et d'où provenait, pendant sa chute, la sensation terrifiante que des doigts puissants et avides fouissaient son cerveau à tâtons ?

« Un tour de l'antique science quiru, marmonna-t-il en frissonnant. Et la superstition de Penkawr l'a conduit à penser qu'il pourrait me tuer en me poussant dans ce dispositif. »

Penkawr ? Carse se releva d'un bond et, dans sa main, l'épée de Rhiannon jeta des lueurs retorses.

« Maudite soit sa petite âme de voleur ! »

L'autre n'était plus là. Mais il n'avait pas dû avoir le temps d'aller bien loin. Le Terrien repassa la porte avec un mauvais sourire.

Dans la pièce extérieure, il s'arrêta net. Il y avait là des objets, d'étranges objets volumineux et étincelants, qui ne s'y trouvaient pas auparavant.

D'où venaient-ils ? Serait-il resté dans la bulle plus longtemps qu'il ne le pensait ? S'agissait-il de trouvailles faites par Penkawr dans des caveaux secrets, et qu'il avait déposées là, avec l'intention de revenir les chercher ?

Sa surprise s'accrut à l'examen des articles qui apparaissaient au milieu des cottes de mailles et autres reliques vues auparavant. Ils évoquaient moins des objets d'art que des appareils complexes, façonnés avec soin, dont il eut du mal à discerner l'utilisation.

Le plus gros consistait en une roue de cristal du volume d'une petite table, fixée à l'horizontale au sommet d'une sphère de métal terne. Sur le pourtour de la roue, des pierres taillées en polyèdres égaux

étincelaient. Il y en avait d'autres, plus petits, prismes et tubes cristallins ou spirales et maillons épais.

Machines incompréhensibles d'une antique science étrangère martienne ? L'hypothèse semblait invraisemblable. Selon les historiens, le lointain passé du monde n'avait connu qu'une civilisation primitive de guerriers des mers qui se battaient à l'épée et dont les galions et les royaumes s'affrontaient sur des océans disparus depuis lors.

Peut-être la planète disposait-elle, dans une antiquité encore plus reculée, d'une science aux techniques inconnues ?

Mais où Penkawr avait-il pu découvrir ces objets ? Et pourquoi n'avait-il rien emporté ?

Carse songea soudain que le petit voleur, dans l'intervalle, s'éloignait. Il resserra sa prise autour de la poignée de son épée, et longea l'étroit couloir carré qui menait vers le monde extérieur.

Le Terrien, qui allait à grands pas, remarqua une étrange moiteur dans la tombe. Des gouttes d'eau scintillaient sur les parois. Jusque-là, il n'avait pas remarqué cette humidité inhabituelle sur Mars, qui l'étonnait.

Sans doute un suintement issu de sources souterraines, comme celles qui alimentent les canaux. Pourtant, il n'y avait rien tout à l'heure.

Son regard tomba sur le sol recouvert d'une épaisse poussière, comme à leur entrée. Elle ne portait aucune trace de pas, aucune empreinte, hors celles qu'il creusait maintenant.

Un horrible doute et un sentiment d'irréalité le saisirent. Cette humidité inconnue sur Mars, la disparition des traces de pas… *Que s'était-il passé,* pendant qu'il se trouvait à l'intérieur de la bulle ?

Une dalle monolithique bouchait l'extrémité du couloir. Carse se figea et considéra la pierre. Aux prises avec une impression d'irréalité sinistre sans cesse grandissante, il cherchait des explications.

Sans doute une porte que je n'avais pas vue et que Penkawr aura fermée pour m'emprisonner.

Sous sa poussée, la dalle demeura immuable. Ni poignée, ni serrure, ni gonds.

Alors il recula et leva son revolver protonique. Le trait sifflant de feu nucléaire mordit la pierre qu'il calcina et craquela. Elle était épaisse ; il dut insister. Enfin, avec un craquement qui roula en échos caverneux, les débris tombèrent à l'intérieur. Mais derrière, en lieu et place de l'air libre, il vit une masse solide de terre rouge sombre.

La tombe, enfouie… Penkawr aura provoqué un éboulement.

Carse ne le croyait pas, mais il tâcha de se convaincre, car il était de plus en plus effrayé. Et ce qu'il redoutait avait un caractère inconcevable.

Pris d'une colère aveugle, il utilisa le rayon ardent de son pistolet pour découper la masse de terre qui lui barrait le passage. Il y travailla jusqu'à épuiser la charge : le rayon s'éteignit tout à coup. Il rejeta l'arme inutile et attaqua la chaude masse fumante à l'épée.

Haletant, transpirant, l'esprit plein d'un tourbillon de pensées confuses, il creusa jusqu'à ménager une brèche par laquelle filtrait la lumière du jour. Le jour ? Il était resté plus longtemps qu'il ne l'avait imaginé dans la sinistre bulle d'obscurité, en définitive !

Le vent, par l'ouverture, lui fouettait le visage, et c'était un vent chaud… chaud et humide, comme il n'en soufflait jamais sur ce monde désertique.

Carse se faufila dans la brèche et, une fois dehors, se redressa pour regarder alentour.

Il est des instants où toute émotion, toute réaction s'abolit. Où les centres nerveux s'engourdissent, les yeux voient, les oreilles entendent, sans que rien n'atteigne le cerveau ainsi protégé contre la folie.

Le Terrien essaya enfin de rire devant le spectacle qui s'offrait à lui, mais son rire ne fut qu'un cri rauque et haletant.

« Un mirage, bien sûr, murmura-t-il. Un vaste mirage. Vaste comme Mars tout entier. »

La brise chaude souleva ses cheveux châtains et plaqua les pans de sa cape contre lui. Un nuage passa devant le soleil et un oiseau poussa un cri aigu. Carse ne bougeait pas.

Il regardait un océan qui s'étendait jusqu'à l'horizon, étendue d'eau mouvante d'un blanc de lait

aux pâles reflets phosphorescents, même en plein jour.

« Un mirage », s'entêta Carse, dont l'esprit en déroute s'agrippait avec la fureur désespérée de l'épouvante à cet unique lambeau d'explication. « Il faut que c'en soit un. Puisque c'est toujours Mars. »

La même planète.

Les mêmes hautes collines où Penkawr l'avait entraîné dans la nuit.

Mais étaient-elles vraiment identiques ? La galerie qui donnait dans la tombe de Rhiannon se creusait au flanc d'une falaise à pic. A présent, le Terrien se trouvait sur la pente herbue d'une haute montagne.

Un moutonnement de vertes collines et de sombres forêts remplaçait le désert. Des coteaux arborés, des bois, une rivière lumineuse qui coulait au fond d'une gorge vers une mer qui avait été un fond marin asséché.

Le regard ébahi de Carse parcourut la longue côte de la rive lointaine. Là, sous le soleil, brillait une blanche cité qui était, il le savait, Jekkara.

Jekkara, lumineuse et forte entre les collines verdoyantes et le puissant océan, un océan qui n'existait plus sur Mars depuis un million d'années !

Un mirage ? Non.

Il s'assit, se cacha le visage dans ses mains. De violents soubresauts l'agitaient. Ses ongles s'enfonçaient dans sa chair.

Il comprit ce qui lui était arrivé dans ce tourbillon d'obscurité. Avec les accents d'un lointain tonnerre, une voix glaciale répétait : *Les Quiru, maîtres de l'espace et du temps… du temps… DU TEMPS !*

Le regard fixé sur l'océan laiteux et sur les collines, il fit un terrible effort pour admettre l'inimaginable.

Me voici dans le passé de Mars. Toute ma vie je l'ai étudié, j'en ai rêvé. À présent je m'y trouve, moi, Matthew Carse, archéologue, renégat, pilleur de tombes. Les Quiru, pour des raisons personnelles, ont tracé un chemin que j'ai suivi. Cette dimension inconnue qu'est pour nous le temps, les Quiru la dominaient !

Il avait fait des études. Pour devenir archéologue planétaire, on doit connaître les fondements d'une demi-douzaine de sciences. Il se creusait la mémoire pour trouver une explication.

Sa première hypothèse sur ce globe de noirceur avait-elle été exacte ? Était-ce réellement un trou dans le continuum de l'univers ? Dans ce cas, il pouvait vaguement comprendre ce qu'il lui était advenu.

Le continuum spatiotemporel est limité. Einstein et Riemann l'ont prouvé depuis longtemps. Et Carse, tombé hors de ce continuum, y était revenu… mais dans un cadre temporel différent.

Qu'écrivait Kaufman ? *Le passé est un présent à distance.* Le Terrien était revenu dans cet autre présent lointain, voilà tout. Il n'y avait aucune raison d'être effrayé.

Or il l'était. L'horreur de la transplantation lui arracha une plainte.

Il étreignit l'épée gemmée, se releva d'un bond et se retourna pour rentrer dans la tombe de Rhiannon.

Je peux revenir par le même chemin. Enfiler le chas du continuum.

Pris d'un frisson, il s'arrêta. Il se sentait incapable d'affronter la bulle d'obscurité étincelante, la plongée terrifiante dans l'infini dimensionnel.

Il n'osait pas. Le savoir des Quiru lui faisait défaut. Durant sa traversée périlleuse, le hasard seul l'avait jeté dans le passé, et il n'avait aucune certitude que le hasard le ramènerait dans sa propre époque.

« Je suis là, dit-il. Me voici dans ce passé lointain de Mars et il faut que j'y reste. » Il se retourna de

nouveau pour contempler l'incroyable spectacle. Longtemps, il resta immobile. Des oiseaux de mer allaient et venaient, portés par leurs blanches ailes pointues. Les ombres s'étiraient.

Carse posa son regard sur les tours de Jekkara qui resplendissait au soleil au-dessus du port. Ce n'était pas la ville qu'il connaissait, la ville des voleurs des Bas Canaux, qui tombait en poussière, mais elle restait un maillon le reliant à ce qui lui était familier, et il avait besoin d'un tel lien. Désespérément.

Il irait à Jekkara. Sans penser à rien. S'il réfléchissait, il perdrait l'esprit.

Le Terrien brandit l'épée ouvragée et entreprit de descendre la pente herbue de la montagne.

3.

La cité du passé

Le chemin était long jusqu'à la cité. Carse allait d'un pas lourd et régulier. Plutôt que de chercher la voie la plus facile, il se fraya un passage à travers tous les obstacles sans dévier de la ligne droite qui menait à Jekkara. Sa cape le gênait. Il s'en dépouilla. Son visage restait impassible, mais la sueur lui coulait sur les joues et se mêlait à ses larmes salées.

Il marchait entre deux mondes. Il traversait des vallées assoupies dans la chaleur de l'été où les branches feuillues d'arbres étranges lui fouettaient le visage, où le suc des herbes qu'il foulait tachait ses sandales. Des animaux ailés ou à fourrure, aux pieds agiles, s'enfuyaient devant lui. Et cependant, il savait qu'il avançait dans un désert où le vent lui-même avait oublié le nom des morts qu'il pleurait.

Il traversait de hautes crêtes dominant la mer et entendait le grondement des vagues sur le rivage. Il ne voyait toutefois qu'une vaste plaine morte où la poussière volait en petites vagues parmi des récifs desséchés.

Il n'est pas facile d'oublier les réalités de trente années de vie.

Le soleil descendit lentement à l'horizon. Après avoir dépassé le sommet de la dernière crête au-dessus de la cité, Carse avança sous un dais de feu. La mer flamboyait de toutes ses blanches phosphorescences que coloraient les nuages. Il vit l'or, le rouge et le pourpre de la longue courbe du ciel s'abattre et glisser sur les eaux.

Il apercevait le port. Les quais de marbre qu'il connaissait, craquelés, usés par les siècles, submergés par le sable du désert, solitaires sous les lunes, avaient retrouvé leur lustre. Et, telle un mirage, la mer emplissait le bassin.

Des bateaux marchands à coques rondes se pressaient contre les quais et les appels des débardeurs et des esclaves en sueur montaient jusqu'à lui dans l'air du soir. Des chaloupes allaient et venaient entre les navires. De l'autre côté de la digue, il vit la flotte de pêche de Jekkara qui rentrait ; les voiles rouges se détachaient, sombres, sur l'occident.

Près des quais du palais, à l'endroit d'où il avait suivi Penkawr pour voir l'épée de Rhiannon, une longue galère de guerre mince et sombre à l'éperon de bronze se tapissait telle une taciturne panthère noire, aux côtés d'autres. Au-dessus d'elles, hautes et fières, se dressaient les blanches tours du palais.

Je suis retourné bien loin dans le passé de Mars. Voici cette planète plus jeune d'un million d'années que décrivait notre archéologie !

Planète de cultures rivales, au savoir scientifique rudimentaire, mais qui chérissait la légende de la super-science des grands Quiru, antérieurs à cette époque-ci.

Planète du passé aboli que, selon la loi divine, aucun homme de mon temps ne devait jamais voir !

Matthew Carse frissonna, comme s'il avait très froid. À pas très lents, il pénétra dans les rues de Jekkara. Il lui sembla, sous le soleil couchant, voir la cité tout entière tachée de sang.

Des murs se refermèrent sur lui. Il avait un brouillard devant les yeux et un bourdonnement dans les oreilles, mais il se rendait compte de la présence des gens. De minces formes agiles, masculines et féminines, passaient dans les rues étroites, le coudoyaient, continuaient, s'arrêtaient et se retournaient pour le regarder. Le peuple brun, félin, de Jekkara, Jekkara des Bas Canaux en cette ère différente.

Il entendait la musique des harpes et le léger tintement des clochettes que portaient les femmes. Le vent lui fouetta le visage, un vent humide et chaud, alourdi par le souffle de la mer. C'était plus qu'on n'en pouvait supporter.

Carse continua sans savoir où il allait ni ce qu'il devait faire. Il avançait parce qu'il marchait et que l'idée ne lui venait pas de s'arrêter.

Mettant un pied devant l'autre, impassible, aveugle, comme un homme ensorcelé, haut et blond, traînant une épée nue, il longeait les rues au milieu des bruns Jekkariens.

Les gens de la cité le surveillaient : gens de l'avant-port, des auberges, des ruelles sinueuses. Ils s'écartaient devant lui et se regroupaient après son passage pour le suivre et l'observer.

Le gouffre du temps les séparait. Son kilt, fait d'une étrange étoffe, était d'une teinte inconnue. Ses ornements venaient d'une époque et d'un pays qu'ils ne verraient jamais. Et son visage était étranger.

Ce caractère d'étrangeté les retint quelque temps. Peut-être un souffle de l'incroyable vérité attaché à lui les effrayait-il. Mais quelqu'un dit un nom qu'un autre répéta et, en quelques secondes, il n'y eut plus de mystère, plus de crainte… rien que de la haine.

Carse entendit ce nom quand la rumeur s'enfla en un cri qui se répercuta dans les rues comme un hurlement de loup. « Khondorien ! Khondorien ! Un espion de Khondor ! » Suivi d'un autre cri : « À mort ! »

Le terme ne signifiait rien pour lui, mais il le prit pour une injure. La voix de la populace lui apporta la menace de mort. Il tâcha de se réveiller, poussé par l'instinct de conservation, mais son cerveau engourdi peinait.

Une pierre le frappa à la joue. Le choc ranima quelque peu sa conscience. Du sang lui coulait dans la bouche. Il tenta de se secouer, d'écarter les voiles dans lesquels il se débattait pour voir l'ennemi qui le menaçait.

Il avait atteint un espace découvert près des quais. Dans le crépuscule, la mer lançait des flammes d'un blanc froid. Les vergues des navires amarrés se détachaient, noires. Phobos montait et, dans le mélange de lumière, Carse vit des créatures grimper aux agrès. Couvertes de fourrure, enchaînées, elles n'étaient pas entièrement humaines.

Sur l'appontement d'un vaisseau, deux hommes minces et ailés portaient un pagne d'esclave. Leurs ailes étaient brisées.

La place se remplissait de gens, la plupart vomis par les allées étroites, attirés par les clameurs. « Espion ! » Ce cri se répercutait sur les murs et le nom de « Khondor » martelait les oreilles de Carse.

De l'appontement lui parvint un cri fervent poussé par les esclaves ailés et les créatures enchaînées : « Prends garde, Khondorien ! Défends-toi ! »

Des femmes criaient comme des harpies. Une autre pierre siffla à ses oreilles. La populace devenait houleuse et agressive, mais ceux qui étaient en avant se tenaient à distance pour éviter la grande épée ornée d'une pierre dont la lame étincelait.

Il poussa un cri, traça de son arme un arc sifflant autour de lui, et les Jekkariens, aux armes plus courtes, reculèrent en désordre.

Il entendit à nouveau une clameur monter de l'appontement : « Attention, Khondorien ! Abats le Serpent ! Abats Sark ! Bats-toi, Khondorien. »

Il comprit que les esclaves l'auraient aidé s'ils l'avaient pu.

Une partie de son esprit recommençait à fonctionner et il se rappelait les moyens de sauver sa tête. Il n'était qu'à quelques pas de la construction qui se trouvait derrière lui. Il pivota et bondit soudain en faisant tourbillonner sa lame brillante.

Elle mordit deux fois dans la chair et il parvint sur le seuil d'une boutique de fournitures marines. On ne pouvait plus l'attaquer que de front. Mince avantage, mais chaque seconde de vie était une seconde de gagnée.

Il traça devant lui une barrière étincelante d'acier et hurla, dans la langue haut martienne des habitants : « Attendez ! Je ne suis pas Khondorien ! »

La foule éclata d’un rire moqueur.

« Il dit qu’il n’est pas de Khondor !

— Tes propres amis te saluent ! Écoute les Nageurs et les Gens du ciel !

— Non ! cria Carse. Je ne suis pas de Khondor ! Je ne suis pas de… » Il se tut. Il avait failli dire : « pas de Mars ».

Une fille aux yeux verts, presque une enfant encore, s’approcha du cercle de mort qu’il tissait devant lui. Elle avait les dents blanches comme celles d’un rat.

« Poltron ! cria-t-elle. Imbécile ! Où, sinon à Khondor, met-on au monde de tels hommes, aux cheveux clairs et à la peau malsaine ? D’où pourrais-tu venir, grossière créature au parler barbare ? »

Le visage du Terrien reprit son étrange expression. « De Jekkara. »

Un éclat de rire général fit trembler les murs. Ils n’avaient plus peur de lui. Chacune de ses paroles révélait combien il n’était, comme l’avait dit la fille, qu’un couard et un sot. Ils l’attaquèrent presque avec mépris.

Ces faces haineuses, ces courtes épées menaçantes qui le pressaient, voilà qui n’était que trop réel. De la longue épée de Rhiannon, il frappa, pris de rage non point contre cette canaille meurtrière, mais contre le sort qui l’avait lancé dans leur monde.

Plusieurs succombèrent sous ses coups et les autres reculèrent. Furibonds, ils le regardaient, tels des chacals qui auraient pris un loup au piège. Puis un cri de joie se détacha du brouhaha.

« Les soldats de Sark arrivent ! Ils vont abattre cet espion de Khondor ! »

Carse, haletant, le dos appuyé à une porte fermée, vit une petite phalange de guerriers vêtus de cottes noires et coiffés de casques tout aussi noirs se frayer un passage dans la foule comme un navire qui fend les vagues.

Ils avançaient droit sur lui et les Jekkariens se réjouissaient d’avance de sa mort.

4.

Un secret périlleux

Le battant contre lequel il s'appuyait céda soudain et s'ouvrit. Il recula de deux pas chancelants dans la pénombre. Tandis qu'il reprenait son équilibre, la porte claqua. Il entendit une barre retomber et, à côté de lui, un petit rire.

« Voilà qui les retiendra un moment. Mais nous ferions bien de sortir d'ici au plus vite, Khondorien. Les soldats de Sark vont enfoncer cette porte. »

Carse se retourna, levant son épée, mais dans l'obscurité de la pièce, il se retrouva aveugle. S'il sentait une odeur de corde, de goudron et de poussière, il ne voyait rien.

Un martèlement frénétique ébranla le battant. La vision du Terrien finit par s'accoutumer, et il discerna tout près de lui une forme corpulente.

L'homme, grand, bien en chair, l'air bonasse, portait un kilt qui paraissait ridiculement court pour sa lourde masse. Sa face de lune se rida d'un sourire rassurant tandis que ses petits yeux fixaient sans crainte l'épée brandie.

« Je ne suis ni Jekkarien ni Sark, dit-il. Je suis Boghaz Hoï de Valkis et j'ai des raisons personnelles pour aider les Khondoriens, mais il faut déguerpir. »

Le Terrien dut s'arracher les mots, tant il haletait. « Pour aller où ?

— En lieu sûr. » Des coups plus forts résonnèrent sur la porte. « Ce sont les Sarks. Je m'en vais. Venez ou restez, à votre guise, Khondorien ! »

Il fila vers le fond de la pièce obscure – avec une aisance et une légèreté étonnantes pour un homme si corpulent – sans même regarder si Carse lui emboîtait le pas.

Celui-ci n'avait guère le choix. Dans son hébétude, il n'était pas de taille à affronter les soldats en cottes de maille et la population jekkarienne. Il suivit Boghaz Hoï.

Le Valkisien gloussa en insinuant sa carcasse par une petite fenêtre. « Je connais tous les trous à rat du port. Quand je vous ai vu adossé à la porte du vieux Tharas Thur, il m'a suffi de passer par derrière pour vous enlever au nez et à la barbe de vos assaillants.

— Mais pourquoi ? demanda encore Carse.

— Je vous le répète : j'ai de la sympathie pour les Khondoriens. Ils osent braver Sark et le maudit Serpent. Quand je peux en aider un, je le fais. »

Le Terrien ne comprenait rien à ces paroles. Comment aurait-il pu savoir quoi que ce fût des haines et des passions de ce Mars d'un lointain passé ?

Pris au piège de cette étrange planète d'un temps révolu, il devait chercher son chemin à tâtons. Reste que la populace avait tenté de le tuer, de toute évidence.

On l'avait pris pour un Khondorien. Pas seulement la foule jekkarienne, mais aussi ces curieux esclaves – ces êtres aux ailes brisées et les douces créatures enchaînées qui, des galères, l'avaient encouragé.

Carse frissonna. Il avait été jusqu'alors trop abasourdi pour penser à ce qu'avaient d'étrange ces esclaves pas tout à fait humains.

Et qui étaient les Khondoriens ?

Boghaz Hoï interrompit ses réflexions. « Par ici », dit-il.

Ils avaient enfilé un labyrinthe obscur de ruelles malodorantes et le gros Valkisien s'introduisait par une porte étroite dans un minuscule cabanon.

Carse le suivit. Dans l'obscurité, il entendit le sifflement d'un coup qu'il tâcha d'éviter, en vain. Le choc fit exploser des étoiles dans sa tête et il sentit le sol rugueux lui râper le visage.

Quand il se réveilla, une lumière vacillait devant ses yeux. Une lampe de bronze brûlait près de lui sur un tabouret. Allongé sur le sol d'une cabane misérable, il essaya de bouger et constata que ses poignets et ses chevilles étaient liés à des pieux enfoncés dans la terre battue.

Torturé par une douleur cuisante au crâne, il laissa retomber sa tête. Un bruissement se fit entendre et Boghaz Hoï s'accroupit à côté de lui. La face lunaire du Valkisien exprimait de la sympathie tandis qu'il approchait des lèvres de Carse une tasse en argile remplie d'eau.

« Je crains d'avoir frappé fort. Mais dans le noir, avec un homme armé, il convient de prendre ses précautions. Vous sentez-vous la force de parler ? »

Carse le dévisagea, et une vieille habitude le poussa à dominer la rage qui le secouait. « À quel sujet ? demanda-t-il.

— Je serai franc, dit Boghaz. Quand je vous ai soustrait à la foule, là-bas, mon seul but était de vous dévaliser. »

Carse aperçut alors sa ceinture et son collier ornés de joyaux au cou du Valkisien ; ce dernier levait sa main grassouillette pour les caresser avec amour.

« Ensuite, continua-t-il, j'ai regardé de plus près… ceci ! » Il indiqua d'un hochement de menton l'épée appuyée contre le tabouret ; elle brillait dans la lumière de la lampe. « Bien des gens, après l'avoir examinée, n'y auraient vu qu'une arme splendide. Sauf que moi, j'ai de l'éducation. J'ai reconnu les symboles de cette lame. » Il se pencha. « Où l'avez-vous trouvée ? »

Le Terrien mentit d'instinct. « Je l'ai achetée à un marchand. »

L'autre secoua la tête. « Il y a des taches de corrosion sur cette lame, des grains de poussière dans les incrustations. La poignée n'est pas polie. Aucun marchand ne la vendrait ainsi. Non, mon ami, cette épée est longtemps restée dans l'obscurité, dans la tombe de son possesseur… la tombe de Rhiannon. »

Carse, immobile, regardait Boghaz, et ce qu'il voyait ne lui plaisait guère.

Le Valkisien avait un visage affable et joyeux. Il devait faire un excellent compagnon devant une bouteille de vin… un compagnon capable d'aimer quelqu'un comme un frère tout en regrettant sincèrement de se trouver dans l'obligation de lui arracher le cœur.

Le Terrien se força à afficher un étonnement renfrogné. « C'est peut-être bien l'épée de Rhiannon. Mais ça ne m'empêche pas de l'avoir achetée à un marchand. »

Boghaz plissa ses lèvres fines et roses, secoua la tête et tendit la main pour tapoter la joue de son captif. « Ne mentez pas, mon ami, je vous prie. Les mensonges me bouleversent.

— Je ne mens pas. Écoutez… Vous avez l'épée. Vous avez mon équipement. Vous avez tout ce que vous pouvez tirer de moi. Contentez-vous-en ! »

L'autre soupira et lui jeta un regard implorant. « N'avez-vous aucune reconnaissance ? Ne vous ai-je pas sauvé la vie ?

— Noble geste ! dit Carse, ironique.

— Certainement. Si je suis pris, ma vie ne vaudra pas *ça.* » Un claquement de doigts. « J'ai privé la foule d'un moment de plaisir et il ne servirait à rien de lui dire qu'en réalité, vous n'êtes pas Khondorien. »

S'il laissa tomber ces mots comme par hasard, sous ses paupières grasses, il guettait la réaction du Terrien d'un regard pénétrant. Celui-ci le soutint, les yeux durs, le visage figé. « Où êtes-vous allé chercher une idée pareille ?

— Pour commencer, répondit Boghaz en riant, aucun Khondorien ne serait assez imprudent pour montrer son visage dans les rues de Jekkara. Surtout s'il avait trouvé le secret que tout Mars cherche depuis une éternité… celui de la tombe de Rhiannon. »

Carse demeura impassible, mais il réfléchissait à toute allure. La sépulture était déjà, à cette époque, un mystère, comme dans son propre temps futur ?

Il haussa les épaules. « Je ne sais rien de Rhiannon ni de sa tombe. »

Boghaz s'accroupit à ses côtés et sourit, comme s'il se pliait au caprice d'un enfant désireux de jouer.

« Mon ami, vous n'êtes pas franc avec moi. Il n'y a personne sur Mars qui ignore que les Quiru, voici bien longtemps, ont quitté notre monde à cause des méfaits d'un des leurs : Rhiannon. Tout le monde sait qu'avant de partir, ils ont construit une tombe en un lieu inconnu où ils ont enfermé Rhiannon et ses pouvoirs. Cela vous paraît-il surprenant qu'on convoite la puissance divine ou étrange que, depuis, on recherche ce caveau ? Maintenant que vous l'avez trouvé, vais-je, moi Boghaz, vous blâmer de vouloir garder le secret ? C'est tout naturel de votre part, ajouta-t-il en tapotant l'épaule de Carse. Mais ce fardeau est trop lourd pour que vous le portiez seul. Vous avez besoin de mon cerveau. Ensemble, avec ce savoir, nous pourrons faire tout ce que nous voudrons sur cette planète.

— Vous êtes fou, dit Carse sans émotion. Je n'ai aucun secret. J'ai acheté l'épée à un marchand. »

L'autre le regarda tristement, puis poussa un profond soupir.

« Réfléchissez, mon ami. Ne vaudrait-il pas mieux vous confier que de m'obliger à vous y contraindre ?

— Je n'ai rien à dire », répondit le Terrien d'une voix rauque.

Il ne désirait pas subir la torture. Mais le bizarre instinct qui le mettait en garde était revenu, plus aigu. Tout au fond de lui, quelque chose le retenait de divulguer le secret de la tombe. D'ailleurs, s'il le faisait, le gros homme était capable de le tuer pour l'empêcher de se confier à d'autres.

« Vous m'obligeriez à prendre des mesures extrêmes, reprit le Valkisien en haussant ses grasses épaules. Et je déteste cela. J'ai le cœur trop tendre pour ce travail. Mais si nécessaire… »

Il fouillait dans la sacoche fixée à sa ceinture quand, soudain, des éclats de voix retentirent dehors dans la ruelle, ainsi que le bruit de pieds lourdement chaussés. Quelqu'un cria : « *Là !* Le taudis de ce porc de Boghaz ! »

Un poing s'abattit sur la porte avec une telle force que la petite pièce en résonna comme un tambour.

« Ouvrez, là-dedans, charogne de Valkis ! »

De lourdes épaules commençaient à pousser le battant.

« Dieux de Mars ! gémit Boghaz. La troupe de Sark a trouvé notre piste. »

Il saisit l'épée de Rhiannon et la cacha dans son lit. La porte céda sous la formidable pression et un groupe d'hommes armés jaillit dans la pièce.

5.

Esclaves des Sarks

Boghaz reprit son sang-froid avec un bel aplomb. Il s'inclina bien bas devant le chef de la troupe : un homme lourd à la barbe noire, au nez aquilin, qui portait la même cotte noire que les soldats de Sark.

« Seigneur Scyld, je regrette que ma corpulence me ralentisse. Je n'aurais pour rien au monde voulu donner à Votre Seigneurie la peine de briser ma porte… D'autant plus, ajouta-t-il avec une lumière de pure innocence sur le visage, que j'étais sur le point d'aller vous chercher. Je l'ai capturé, dit-il en désignant Carse du geste, et mis en sécurité. »

Scyld, les mains sur les hanches, releva sa barbe aplatie et se mit à rire. Ce rire se communiqua aux soldats qui le suivaient et, plus loin, à la populace jekkarienne venue assister au spectacle. « Il l'a mis en sécurité. Pour *nous ! »*

Les rires reprirent de plus belle.

Scyld s'approcha de Boghaz. « Je suppose que c'est votre loyauté qui vous a poussé à d'abord enlever ce chien de Khondor à mes hommes !

— Seigneur, se récria l'autre, la foule l'aurait tué !

— C'est pourquoi mes hommes sont intervenus. Nous le voulions vivant. Un Khondorien mort ne nous sert à rien. Mais vous teniez à l'aider, Boghaz. Heureusement, on vous a vu. » Il tendit la main pour caresser les ornements volés que le Valkisien portait au cou et ajouta : « Oui, fort heureusement. »

Il arracha collier et ceinture, admira le jeu de la lumière sur les joyaux et laissa tomber le tout dans sa poche. Puis il s'approcha du lit où l'épée gisait, mal cachée sous les couvertures.

Il l'en retira, apprécia le poids et l'équilibre de sa lame, étudia sans s'y attarder l'emblème ciselé sur l'acier et sourit.

« Une véritable arme, dit-il. Belle comme notre dame elle-même et tout aussi dangereuse. »

De la pointe de l'épée, il coupa les liens qui attachaient le Terrien.

« Debout, Khondorien ! » ordonna-t-il en l'aidant du bout de sa sandale.

Carse se releva en titubant et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Puis, avant que les hommes d'armes pussent l'arrêter, il écrasa d'un coup de poing furieux la panse rebondie de Boghaz. Scyld eut un rire sonore et cordial de marin. Il continua à rire bruyamment pendant que ses soldats éloignaient le Terrien du Valkisien haletant, plié en deux.

« Inutile de vous battre maintenant, dit Scyld. Rien ne presse. Vous n'allez plus vous quitter. »

Boghaz comprit l'allusion et Carse vit le désespoir fleurir sur son visage gras. « Je suis un homme loyal, seigneur. Je ne désire que servir les intérêts de Sark et de Son Altesse, la dame Ywaine, dit-il en s'inclinant.

— Bien entendu, dit Scyld. Et comment pourriez-vous mieux servir Sark et dame Ywaine qu'en tirant une rame de sa galère ? »

Boghaz pâlissait de seconde en seconde. « Mais, seigneur…

— Quoi ? cria férocement Scyld. Vous protestez ? Où est votre loyauté ? » Il leva l'épée. « Vous savez de quelle peine on punit la trahison ! »

Les hommes du groupe, à force de réprimer leurs rires, étaient sur le point d'éclater.

« Non, dit l'autre d'une voix rauque. Je suis loyal. Nul ne peut m'accuser de trahison. Je ne désire

que servir… » Il s'interrompit ; il venait sans doute de se rendre compte qu'il était pris au piège de sa propre langue.

Scyld, du plat de son épée, frappa d'un coup vigoureux l'énorme croupe du Valkisien. « Allez donc servir ! » cria-t-il.

Boghaz bondit en avant avec un hurlement. Les soldats le saisirent. En quelques secondes, ils l'avaient solidement enchaîné avec Carse.

Scyld, après avoir jeté la sienne à un soldat, introduisit avec satisfaction dans son propre fourreau l'épée de Rhiannon. Il sortit du cabanon d'un air satisfait, à la tête de ses hommes.

Une fois encore, Carse traversa les rues de Jekkara, mais cette fois dans la nuit. Il était enchaîné, dépouillé de ses joyaux et de son épée.

Il se dirigeait vers les quais du palais. Une sensation d'irréalité le secoua de nouveau d'un frisson glacé lorsqu'il regarda les hautes tours illuminées et les feux blancs adoucis de la mer qui brillait au loin dans l'obscurité.

Le quartier du palais fourmillait d'esclaves, d'hommes en armes en cotte noire de Sark, de courtisans, de femmes, de jongleurs. Quand ils passèrent sous les hauts murs, le bruit de la musique et de la fête leur parvint.

Boghaz s'adressa tout bas au Terrien. « Les imbéciles n'ont pas reconnu l'épée. Ne dites rien de votre secret ; autrement, ils vont nous emmener tous les deux à Caer Dhu pour nous faire subir la question, et vous savez ce que cela signifie ! »

Il tremblait de toute sa masse. Carse était trop abasourdi pour répondre, voire même pour penser, écrasé par ce qui l'entourait et broyé par la fatigue physique.

Boghaz haussa le ton, au profit de leurs gardes. « Tout ce déploiement est en l'honneur de dame Ywaine de Sark, une personne aussi gracieuse que son souverain de père, le roi Garach ! Servir à bord de la galère princière est un privilège.

— Bien dit, Valkisien, répondit Scyld avec un rire moqueur. Votre fervente loyauté sera récompensée, et pendant longtemps. »

La galère noire vers laquelle ils se dirigeaient se profilait devant eux. Carse vit qu'elle était longue, élancée, avec une rangée de bancs de rameurs jusqu'au milieu du pont, une basse tour arrière vers la poupe. Des flambeaux éclairaient le pont principal ; en dessous, les hublots des cabines crachaient une lumière rouge. Groupés à l'arrière, des soldats de Sark s'invectivaient.

Mais, dans le long parterre sombre des rameurs, le silence régnait.

Scyld enfla sa voix de stentor pour lancer : « Hé là ! Callus ! »

Un homme de forte stature sortit de l'ombre en grognant et franchit la passerelle avec l'habileté que confère une longue pratique. De la main droite, il étreignait une outre de cuir, de la gauche, un fouet noir qu'un usage quotidien avait assoupli.

Il salua Scyld avec sa bouteille, sans prendre la peine de parler.

« Du renfort pour les bancs, dit Scyld. Prenez-les. Et veillez, ajouta-t-il avec un gloussement, à ce qu'ils soient enchaînés au même aviron. »

Callus regarda Carse et Boghaz puis, un sourire indolent aux lèvres, il fit un geste avec son outre. « À l'arrière, charognes ! » grogna-t-il en faisant claquer son fouet.

Le Terrien le fixa du regard rageur de ses yeux rougis tout en serrant les dents.

Mais Boghaz le tira par l'épaule et le secoua. « Venez, pauvre fou. Nous recevrons assez de coups sans que vous les cherchiez ! »

Il tira Carse derrière lui dans la fosse des rameurs, au long de l'espace qui séparait les bancs. Ce dernier, abasourdi par le choc et l'épuisement, eut à peine conscience des visages qui se tournaient pour le regarder, du cliquetis des chaînes, de l'odeur épouvantable. Il entrevit les têtes rondes des deux créatures à fourrure qui dormaient dans le passage et qui s'écartèrent pour les laisser passer.

Au dernier banc sur tribord, en face de la tour arrière, il n'y avait qu'un homme endormi, enchaîné à l'aviron. Les deux autres places étaient vides. Le groupe des soldats resta sur place jusqu'à ce que Carse et Boghaz fussent solidement enchaînés.

Ils s'en allèrent ensuite avec Scyld. Callus agita son fouet qu'il fit claquer comme un coup de fusil, sans doute pour rappeler sa présence aux hommes, puis il passa sur l'avant.

Boghaz donna un coup de coude au Terrien, et se pencha pour le secouer. Mais Carse, replié sur le manche de l'aviron, avait sombré dans le sommeil.

Il rêvait. Il revivait sa plongée de cauchemar à travers les infinis hurlants de la bulle sombre, dans la tombe de Rhiannon. Il tombait, tombait…

Il revivait la sensation d'une présence forte, vivante, tout près de lui, lors de cette terrifiante plongée : quelque chose qui lui saisissait le cerveau avec une terrifiante avidité. « Non ! chuchota Carse dans son rêve. *Non !* »

Il réitéra ce refus d'une voix rauque, le refus de ce que lui demandait la sombre présence et qui le terrifiait.

Mais la prière se faisait plus pressante, plus insistante, beaucoup plus forte que dans la tombe. Il poussa un cri déchirant : *« Non ! Rhiannon ! »*

Soudain éveillé, il contemplait, l'esprit vague, l'aviron éclairé par la lune.

Le maître de nage Callus et son garde-chiourme foulaient à grands pas la passerelle pour réveiller les esclaves à coups de fouet. Boghaz regardait le Terrien avec une étrange expression. « Vous avez appelé le Maudit ! » souffla-t-il.

L'autre captif enchaîné à leur banc le dévisageait de même, et les yeux lumineux des deux formes couvertes de fourrure, enchaînées sur le passage, le scrutaient aussi.

« Un simple cauchemar », grogna Carse. Un sifflement et un claquement suivis d'une douleur cuisante au dos l'interrompirent.

« Debout et à ton aviron, charogne ! » hurla Callus au-dessus de lui.

Le Terrien feula comme un tigre, mais Boghaz lui ferma la bouche de sa large main. « Du calme ! dit-il. Du calme ! »

Le Terrien se domina trop tard pour éviter un autre coup de fouet. Callus, devant lui, souriait. « Je vais devoir te soigner. Te soigner et te surveiller. »

Puis il leva la tête et hurla aux rameurs : « Debout, fumiers, charognes ! À vos avirons ! Nous partons pour Sark avec la marée et j'écorcherai tout vif le premier qui perdra le rythme ! »

Au-dessus d'eux, on s'activait dans les agrès. Les voiles larges glissaient sur les vergues, sombres dans le clair de lune.

Sur tout le vaisseau tomba soudain un silence significatif. Les hommes retenaient leur souffle et bandaient leurs muscles. Sur une plate-forme, au bout de la passerelle, un esclave se penchait au-dessus d'un grand tambour de peau. On entendit un ordre. Le poing de l'esclave se serra et tomba.

Sur le faux pont des rameurs, les grands avirons s'allongèrent, frappèrent l'eau, la fendirent et s'enfoncèrent sur un rythme régulier. Le battement du tambour donnait la mesure et le fouet la renforçait. Le Terrien et Boghaz s'arrangèrent de leur mieux pour accomplir leur tâche.

La fosse des rameurs était très profonde et ils ne pouvaient rien voir, hors quelques images furtives par les sabords de nage. Mais Carse entendit les acclamations poussées à pleine gorge par la foule sur les quais, lorsque la galère de guerre d'Ywaine de Sark glissa de la cale de lancement dans le port ouvert.

La brise de la nuit étant faible, les voiles tiraient peu. Le tambour renforça le battement, le précipita, fit tournoyer les avirons et rendre aux dos suants et écorchés des esclaves tout ce qu'ils pouvaient d'effort et de tension.

Carse sentit la coque se soulever sous la première vague du large. Par le sabord de nage, il aperçut

un océan moutonnant de flammes blanches. Ils voguaient vers Sark, à travers la mer Blanche de Mars.

6.

Sur la mer de Mars

La galère rencontra enfin un bon vent ; les esclaves reçurent la permission de se reposer. Carse s'endormit. Lorsqu'il se réveilla pour la seconde fois, l'aube pointait.

Par le sabord de nage, il vit la mer changer de couleur au lever du soleil. Il n'avait jamais rien contemplé d'aussi beau. L'eau absorbait les teintes pâles des premières lueurs et les soulignait de son flamboiement phosphorescent : améthyste et perle, rose et safran. Puis, lorsque le soleil monta plus haut, la mer se transforma en une étendue d'or bouillant.

Carse admira ce spectacle jusqu'à ce que la dernière couleur se fût éteinte et que l'eau eût retrouvé sa blancheur. Après, il se sentit tout triste. Tout cela était si irréel. Il aurait pu jurer qu'il dormait encore chez M^{me} Kan, sur le Bas Canal, et qu'il rêvait.

Boghaz ronflait paisiblement à côté de lui. Le tambour dormait près de son instrument. Les esclaves, appuyés sur les rames, se reposaient. Carse les observa : des êtres corrompus, des durs à cuire, des criminels notoires. Il crut reconnaître des Jekkariens, des Valkisiens et des Keshiens.

Certains, tel le troisième enchaîné à leur banc, étaient d'une autre race. Des Khondoriens, se dit-il. Qu'on l'eût pris pour l'un d'eux s'expliquait. De haute taille, de forte ossature, les yeux clairs, la chevelure blonde ou rousse, ils affichaient une expression barbare qui lui plut.

Son regard tomba sur la passerelle et il vit nettement les deux créatures qui s'y trouvaient enchaînées : elles appartenaient à la même race que celles qui, depuis les vaisseaux amarrés à l'appontement, l'avaient encouragé.

Ce n'étaient pas vraiment des êtres humains. Pas tout à fait. Ils tenaient du phoque et du dauphin. Leur corps d'une beauté parfaite arborait une fourrure noire, courte et drue, qui s'amenuisait en fin duvet sur le visage aux traits nobles délicatement sculptés. Ils se reposaient, quoique sans dormir, et leurs yeux ouverts, larges et sombres, brillaient d'intelligence.

Les Jekkariens les appelaient des Nageurs. Il se demanda quelle fonction ils pouvaient remplir à bord du navire. Il y avait un homme et une femme – et non « un mâle et une femelle », car on ne pouvait certes pas les considérer comme des animaux.

Le Terrien constata que ces deux créatures l'étudiaient avec une curiosité soutenue. Un petit frisson le parcourut. Leurs yeux avaient quelque chose de mystérieux, comme s'ils voyaient au-delà des horizons ordinaires.

« Bienvenue au compagnon sous le fouet », dit la femme d'une voix douce.

Le ton était amical. Carse décela toutefois une certaine réserve, un accent de perplexité.

« Merci », répondit-il en lui souriant.

Il savait qu'il parlait le haut martien avec un accent étranger. Comment expliquerait-il ses origines ? Ce serait un problème, car les Khondoriens eux-mêmes ne commettraient pas la même erreur que les Jekkariens.

La Nageuse lui en fournit la preuve. « Vous n'êtes pas de Khondor, bien que vous ressembliez aux habitants de ce pays. De quelle contrée êtes-vous ?

— Oui, quel est votre pays, étranger ? » demanda une rude voix d'homme.

Carse se retourna pour voir que le grand esclave khondorien, le troisième homme attelé à sa rame, l'examinait avec suspicion.

« On vous disait espion de Khondor, reprit l'autre, or c'est un mensonge. Vous me semblez plutôt

un Jekkarien déguisé en Khondorien, que les Sarks ont envoyé parmi nous. »

Une sourde rumeur parcourut le faux pont des rameurs. Carse avait prévu devoir expliquer son personnage et il avait réfléchi vite. Il éleva la voix.

« Je ne suis pas Jekkarien. Je viens d'une tribu d'au-delà de Shun. Si loin que tout ceci est pour moi comme un monde nouveau.

— Possible, concéda le grand Khondorien à regret. Votre air et votre parler sont bizarres. Qu'est-ce qui vous amène à bord, vous et ce porc valkisien ? »

Boghaz, qui s'était réveillé, répondit à la hâte. « Mon ami et moi avons été accusés à tort de vol par les Sarks. C'est honteux ! Moi, Boghaz de Valkis, condamné pour larcin ! Un outrage à la justice !

— C'est bien ce que je pensais », dit le Khondorien qui cracha avec mépris et se détourna.

Son voisin trouva le moyen de chuchoter au Terrien : « Ils nous prennent pour un couple de voleurs. Mieux vaut le leur laisser croire, mon ami.

— Qu'est-ce que vous êtes d'autre ? rétorqua Carse sans ménagement.

— Et vous, qu'est-ce que vous êtes ?

— Vous m'avez entendu. Je viens d'un pays au-delà de Shun. »

Au-delà de Shun et de ce monde entier, se dit-il avec tristesse.

Mais il ne pouvait guère avouer l'incroyable vérité.

Le Valkisien haussa les épaules. « Libre à vous de vous en tenir là. Je vous fais implicitement confiance. Ne sommes-nous pas associés ? »

La question ingénue tira au Terrien un sourire ironique. L'impudence de ce gros voleur l'amusait.

Boghaz remarqua son expression narquoise. « Oh ! Vous songez à la nuit dernière, et à ce malencontreux accès de violence ? Simple impulsion. Nous allons l'oublier. Moi, j'ai déjà oublié », ajouta-t-il, magnanime. « Le fait demeure que vous, mon ami, vous possédez le secret de… » Il baissa la voix. « … la tombe de Rhiannon. Réjouissons-nous que Scyld ait été trop ignorant pour reconnaître l'épée ! Car ce secret, bien exploité, peut faire de nous les hommes les plus considérables de Mars !

— Pourquoi la tombe de Rhiannon est-elle si importante ? » s'enquit Carse.

Le Valkisien, désarçonné, parut surpris. « Vous prétendez l'ignorer ?

— Je viens de si loin que tout est nouveau pour moi », rappela le Terrien.

Le visage gras exprima un mélange d'incrédulité et de perplexité. « Je me demande si vous êtes ce que vous paraissez ou si vous affectez l'ignorance totale », dit enfin Boghaz. Il haussa les épaules. « D'autres pourraient vous éclairer. Autant que je vous dise la vérité. »

Il poursuivit rapidement, d'une voix sourde, tout en scrutant Carse de ses yeux malins : « Même un barbare venu de loin a certainement entendu parler des Quiru, ces surhommes qui, en des temps très anciens, détenaient la toute-puissance et le savoir ? On affirme que l'un d'entre eux, Rhiannon, pécha en enseignant trop de choses aux Dhuviens, ce qui conduisit les Quiru à quitter notre monde pour on ne sait trop où. Mais avant de partir, ils enfermèrent le coupable dans une sépulture secrète avec tous les instruments de son terrible pouvoir.

» Est-il étonnant alors qu'au long des siècles, tout Mars ait recherché la tombe, et que l'empire de Sark, de même que les Rois de la mer, soient prêts à tout pour posséder la puissance perdue du Maudit ? Et maintenant que vous avez trouvé cette sépulture, puis-je, moi, Boghaz, blâmer votre prudence à préserver ce secret ? »

Carse se souvint des étranges appareils cristallins ou métalliques enfermés dans la tombe de Rhiannon. S'agissait-il vraiment des produits d'une science antique que la planète à moitié barbare de cette époque avait oubliée depuis des siècles ?

« Qui sont donc ces Rois de la mer ? Les ennemis des Sarks, si j'ai bien compris ? »

Boghaz hocha la tête. « Sark domine à l'est, au nord et au sud de la mer Blanche. Mais à l'ouest sont de petits royaumes libres de hardis navigateurs tels que les Khondoriens et leurs Rois de la mer,

qui tiennent en respect la puissance de Sark. Cependant, nombre d'autres personnes, même dans mon pays soumis de Valkis, haïssent secrètement Sark à cause des Dhuviens.

— Les Dhuviens ? répéta Carse. Vous en avez déjà parlé. Qui sont-ils ?

— Écoutez, mon ami, grogna l'autre, c'est bien bon de jouer à l'ignorant, mais vous allez trop loin ! Il n'y a aucune tribu, si éloignée soit-elle, qui ne connaisse et ne craigne l'abominable Serpent ! »

Ainsi le mot « Serpent » était un terme générique désignant les mystérieux Dhuviens ? Pourquoi, se demanda le Terrien, les appelait-on ainsi ?

Il s'aperçut soudain que la Nageuse le regardait fixement. Un court instant, il eut la sensation terrifiante qu'elle lisait dans ses pensées.

« Shallah nous surveille, restons tranquilles, chuchota vivement Boghaz. Tout le monde sait que les Hybrides ont la faculté de percer les esprits. »

Si c'était le cas, songea Carse, la Nageuse avait dû trouver dans ses pensées des choses pour le moins étonnantes : il avait été jeté sur un Mars étranger dont la plus grande partie restait pour lui un mystère.

Mais si Boghaz disait vrai, si la tombe de Rhiannon contenait bel et bien les instruments d'une vaste puissance scientifique perdue, il détenait, malgré sa condition d'esclave, la clef d'un secret convoité par tous.

Ce secret pouvait lui valoir la mort. Il devait le garder jalousement jusqu'à ce qu'il parvienne à se libérer de ses chaînes. Car il était sûr de deux choses – de sa volonté de recouvrer la liberté, et de l'obscure haine que suscitaient en lui ces fanfarons de Sarks.

Le soleil atteignit le zénith et la fosse des rameurs, non protégée, reçut en plein les rayons brûlants. Le vent qui faisait chanter les cordages tendus au-dessus n'allégeait pas la chaleur du fond. Chacun cuisait tel un poisson sur le gril, et aucune boisson n'avait encore été distribuée.

Carse regarda avec hargne les soldats sarks allongés sur le pont au-dessus de la fosse profonde des rameurs. À l'arrière dudit pont se dressait la cabine principale, porte fermée. Campé sur son toit plat, le timonier, un rude marin sark, tenait la barre massive et recevait ses ordres de Scyld à ses côtés.

Celui-ci levait sa barbe carrée pour scruter l'horizon, ignorant la misère de la fosse en bas. Parfois, il lançait au timonier des ordres brefs.

Les rations arrivèrent enfin – du pain noir et un gobelet d'eau, servis par l'un des étranges esclaves ailés que Carse avait aperçus à Jekkara. Les Gens du ciel, selon la foule.

Le Terrien l'examina avec intérêt. L'air d'un ange estropié, avec ses ailes brillantes cruellement brisées et son beau visage souffrant, il allait tant bien que mal le long de la passerelle pour effectuer sa tâche, comme si marcher le torturait. Le regard voilé, il ne souriait ni ne parlait.

Shallah le remercia quand il lui remit sa pitance. Il ne lui accorda aucun regard et s'éloigna en traînant son panier vide.

Elle se tourna vers Carse. « La plupart meurent, les ailes brisées. »

Elle parlait d'une mort spirituelle, et la vue de cet hybride mutilé éveilla en Carse une haine plus intense que ne l'avait fait son propre asservissement.

« Maudites soient les brutes qui en sont responsables ! mar-monna-t-il.

— Oui, maudits soient ceux qui s'unissent au Serpent pour faire le mal ! » grogna Jaxart, le grand Khondorien à leur aviron. « Maudits soient leur roi et Ywaine, sa fille impie ! Si l'occasion se présentait, je vous jetterais tous à l'eau rien que pour contrecarrer les diableries qu'elle est allée machiner à Jekkara !

— Pourquoi ne se montre-t-elle pas ? demanda Carse. Est-elle si délicate qu'elle doive rester dans sa cabine pendant tout le voyage ?

— Cette sorcière ? Délicate ? » Jaxart cracha en jurant. « Elle s'amuse avec l'amoureux caché dans

sa cabine ! Il s'est glissé à bord, tout encapuchonné et couvert d'un manteau, et il n'a pas reparu. Mais nous l'avons vu ! »

Shallah contempla l'arrière du bateau. « Ce n'est pas un amoureux qu'elle cache. C'est un démon maudit. Je l'ai senti quand il est monté à bord. » Elle posa sur Carse son troublant regard lumineux. « Je crois qu'il y a aussi une malédiction sur vous, étranger. Je la perçois, mais je ne la comprends pas. »

Carse sentit un nouveau frisson le parcourir. Les pouvoirs extrasensoriels des Hybrides leur permettaient presque de deviner son incroyable étrangeté. Il se réjouit quand Shallah et Naram, son époux, se détournèrent de lui.

Souvent, au cours des heures qui suivirent, il se surprit à scruter l'arrière-pont. Il éprouvait le sombre désir de voir cette Ywaine de Sark dont il était maintenant l'esclave.

Au milieu de l'après-midi, après avoir soufflé régulièrement pendant des heures, le vent tomba et un calme plat lui succéda.

Le tambour gronda. Les avirons s'allongèrent et, une fois encore, Carse transpira sous l'effort de ce labeur inhabituel, en grognant lorsque le fouet lui caressait le dos.

Seul, Boghaz paraissait heureux. « Je ne suis pas marin. » Il secoua la tête. « Pour un Khondorien comme vous, Jaxart, voguer est une seconde nature. Mais j'étais fragile dans ma jeunesse, ce qui m'a contraint à des occupations plus tranquilles. Ah ! Calme béni ! Même ce pénible travail aux avirons vaut mieux que de bondir follement au-dessus des vagues ! »

Cette harangue pathétique émut Carse… jusqu'au moment où il découvrit que l'autre avait un bon motif de supporter sa tâche, puisqu'il se contentait d'accompagner le mouvement, laissant les efforts à ses deux compagnons. Le Terrien lui lança une bourrade qui le délogea presque du banc, après quoi Boghaz accomplit en gémissant sa part de travail.

L'après-midi s'étira, chaud, interminable, rythmé par le tambour.

Les paumes des mains de Carse se couvrirent d'ampoules qui s'ouvrirent et saignèrent. Quoique robuste, il avait la sensation de gésir sur un chevalet de torture. Il enviait Jaxart qui semblait né dans un bateau.

Peu à peu, la fatigue atténua la douleur. Il sombra dans la stupeur, comme sous l'effet d'un narcotique, tandis que son corps travaillait mécaniquement.

Alors, dans le dernier rayon d'or du jour, il leva la tête pour reprendre son souffle et vit sur le pont, à travers le brouillard mouvant qui lui obscurcissait la vue, une femme qui regardait la mer.

7.

L’épée

Elle était peut-être sark, et impie, comme disaient les autres. Mais Carse, à sa vue, eut le souffle coupé et ne put détacher ses yeux d’elle.

Dressée telle une flamme sombre dans l’auréole du soleil couchant, elle arborait la tenue d’un jeune guerrier – un haubert de mailles noires sur une courte tunique pourpre – et un dragon de pierres précieuses s’enroulait sur la courbe de sa poitrine. Une courte épée pendait à son côté.

Tête nue, elle portait coupés en frange au-dessus des sourcils ses cheveux assez courts qui lui tombaient sur les épaules. Des flammes couvaient dans ses yeux. Debout, ses jambes élancées légèrement écartées, elle fouaillait l’horizon du regard.

Il sentit monter en lui un flot d’amère admiration. Il appartenait à cette femme et il la haïssait, elle et toute sa race, mais il ne pouvait nier sa beauté et sa force.

« Rame, charogne ! »

Le juron et le cinglement de la lanière le tirèrent de sa contemplation. Il avait perdu le rythme, désaccordant toute l’équipe de tribord. Jaxart jurait et Callus brandit son fouet.

Le maître de nage les battit tous avec impartialité. Le gros Boghaz glapit : « Pitié ! Dame Ywaine ! Pitié ! Pitié !

— Tais-toi, charogne ! » Callus cingla les prisonniers jusqu’au sang.

Ywaine jeta un regard dans la fosse. « Callus ! » lança-t-elle.

Il s’inclina. « Votre Altesse ?

— Reprenez le rythme. Plus vite. Je veux passer les bancs Noirs à l’aube. » Considérant Carse et Boghaz, elle ajouta : « Fouettez tous ceux qui perdront le rythme. »

Elle se détourna. Le tambour accéléra son battement. Carse regardait, les yeux amers, le dos d’Ywaine. Il serait bon de mater cette femme, de la briser complètement, de lui arracher son orgueil jusqu’aux racines et de le piétiner.

Le fouet marquait la mesure sur son dos récalcitrant et il n’y avait rien d’autre à faire que de ramer. Jaxart eut un sourire de loup. Entre les coups, il murmura, haletant : « Ils prétendent que Sark règne sur la mer Blanche. Mais les Rois de la mer sont encore là ! Ywaine elle-même n’ose pas traîner !

— S’ils craignent de rencontrer des ennemis, pourquoi n’ont-ils pas de navires d’escorte pour cette galère ? » demanda Carse, le souffle entrecoupé.

Jaxart secoua la tête. « Je me pose la même question. J’ai entendu dire que Garach envoyait sa fille intimider le roi vassal de Jekkara, qui devenait trop ambitieux. Mais pourquoi est-elle venue sans escorte ?

— Peut-être, suggéra Boghaz, les Dhuviens lui ont-ils fourni une de leurs armes mystérieuses comme protection ?

— Ils sont trop rusés pour cela, ricana le grand Khondorien. Ils utilisent parfois leurs armes étranges pour soutenir leurs alliés sarks, oui. C’est pour cette raison qu’ils ont fait alliance. Mais *donner ces* armes à Sark, montrer aux Sarks comment les employer ? Ils ne sont pas fous à ce point ! »

Carse se faisait une idée plus claire de l’ancien Mars. Ces gens étaient à demi barbares. Tous, sauf les mystérieux Dhuviens. Ceux-là devaient détenir une partie au moins de l’ancienne science de ce monde et ils la gardaient jalousement, l’utilisaient pour eux-mêmes et pour leurs alliés sarks.

La nuit tomba. Ywaine resta sur le pont et les veilleurs furent doublés. Naram et Shallah, les deux

Nageurs, ne cessaient de s'agiter dans les chaînes qui les entravaient. À la lueur de la torche, on voyait leurs yeux briller d'une secrète excitation.

Carse n'avait ni la force, ni le désir d'admirer le merveilleux spectacle de la mer sous la clarté lunaire. Pour gâter les choses, un vent contraire se leva et souleva un désagréable clapotement transversal sur les vagues durcies, ce qui rendit leur tâche deux fois plus dure. Implacable, le tambour battait.

Le Terrien brûlait de fureur. Sa souffrance était intolérable. Il saignait ; de cruelles meurtrissures lui zébraient le dos. La rame pesait lourd, plus lourd que Mars tout entier. Elle tressautait et résistait comme une créature vivante.

Son visage se transforma. Une étrange et froide expression le durcit. Ses yeux perdirent leur couleur et devinrent glacés, presque fous. Le roulement du tambour se mêlait aux battements de son cœur qui frappait davantage à chaque pénible coup de rame.

Une vague surgit qui prit de travers le long aviron, dont le manche heurta la poitrine du Terrien qui en perdit le souffle. Jaxart, plus expérimenté, et Boghaz, plus lourd, en reprirent presque aussitôt le contrôle, mais pas assez vite cependant pour que le garde-chiourme n'eût le temps de les traiter de charognes – son mot favori – puis de les cingler de son fouet.

Carse lâcha la rame. Malgré les chaînes qui l'entravaient, il eut un geste si vif que le garde-chiourme ne comprit ce qui lui arrivait qu'une fois étendu sur les genoux du Terrien à tenter de se protéger la tête des coups que lui assenaient les menottes du galérien.

La fosse des rameurs entra en folie, perdant le rythme. On criait à la curée. Callus accourut et, du gros bout lesté de son fouet, frappa à la tête Carse qui, sous le coup, manqua s'évanouir. Le garde-chiourme recula en rampant pour se mettre à l'abri, évitant les bras de Jaxart qui cherchait à le saisir. Boghaz se fit le plus petit possible et resta coi.

La voix d'Ywaine tomba du pont : « Callus ! »

Le maître de nage s'agenouilla, tremblant. « Altesse ?

— Fouettez-les. Ils doivent comprendre qu'ils ne sont plus des hommes, mais des esclaves. » Son regard furieux, impersonnel, s'arrêta sur Carse. « Quant à celui-ci, il est nouveau, n'est-ce pas ?

— Oui, Altesse.

— Instruisez-le ! » dit-elle.

Ainsi fut fait. Callus et le garde-chiourme se relayèrent pour lui apprendre la leçon. Il posa le front sur ses bras et reçut l'enseignement. Parfois, Boghaz hurlait lorsque la mèche claquait trop loin et le cinglait.

Le Terrien discerna vaguement entre ses pieds des ruisseaux rouges qui coulaient dans les petits fonds et tachaient l'eau. La rage qui l'avait brûlé se refroidit et changea de forme, comme le fer se trempe sous le marteau.

À la fin, Carse leva la tête. C'était le plus grand effort qu'il eût jamais consenti ; mais raide, entêté, il la releva. Il regarda Ywaine dans les yeux.

« As-tu appris ta leçon, esclave ? » demanda-t-elle.

Il lui fallut un long moment pour pouvoir former les mots de sa réponse. Il avait dépassé le stade où la vie et la mort revêtent encore une quelconque importance. Son univers se centrait tout entier sur la femme qui se dressait au-dessus de lui, arrogante et intouchable.

« Descendez vous-même me la faire, si vous l'osez », répondit-il d'une voix rauque. Enfin il lui appliqua un qualificatif choisi dans l'idiome le plus bas des rues, et qui disait combien elle ne pouvait rien apprendre à un homme.

Pendant un instant, nul ne bougea ni ne parla. Carse vit blêmir le visage de la femme et il éclata d'un rire terrible qui déchira le silence. Alors, Scyld tira son épée du fourreau et sauta par-dessus la lisse dans la fosse.

Sa lame brilla haute et claire dans la lumière de la torche. Le Terrien songea qu'il avait fait un bien long chemin pour mourir. Il attendit, mais le coup ne tomba point et il se rendit compte qu'Ywaine avait crié à l'autre d'arrêter.

Scyld hésita, se retourna, perplexe, et leva la tête. « Mais, Altesse…

— Venez ici », dit-elle.

Carse vit qu'elle fixait l'épée que tenait l'officier, l'épée de Rhiannon.

Scyld monta sur le pont par l'échelle. Son visage courroucé était un peu effrayé. Ywaine fit quelques pas à sa rencontre.

« Donnez-moi cela », dit-elle, et, voyant qu'il hésitait : « L'épée, idiot ! »

Il la lui remit et elle resta debout à regarder l'arme, à la retourner dans la lumière, à étudier le fini du travail, la poignée avec son unique pierre fumée, les symboles gravés sur le métal.

« Où l'avez-vous prise, Scyld ? » L'interpellé bégaya, hésitant à avouer, et d'instinct porta la main au collier dérobé. « Votre larcin m'indiffère ! Où avez-vous trouvé cette arme ? »

Il désigna Carse et Boghaz. « Sur eux, Altesse, quand je les ai arrêtés.

— Bien, dit-elle. Amenez-les dans ma cabine. » Elle s'y engouffra. Scyld, ébahi, contrarié, se retourna pour lui obéir.

Boghaz gémit. « Dieux miséricordieux ! C'en est fait ! » Il se pencha sur le Terrien et lui glissa : « Mentez comme jamais ! Si elle apprend que vous connaissez le secret de la tombe, les Dhuviens et elle vous l'extirperont ! »

Carse ne répondit pas. Il luttait de toutes ses forces contre l'inconscience. Scyld, avec moult jurons, demanda qu'on lui apporte du vin. Il en fit couler de force dans la gorge du Terrien, puis il les fit détacher, lui et Boghaz, pour les conduire sur le pont arrière.

Le vin et la brise qui soufflait sur le pont ranimèrent Carse au point qu'il tint debout. Scyld les poussa sans tarder dans la cabine qu'éclairait une torche. Ywaine s'y tenait, assise à une table sculptée sur laquelle reposait l'épée de Rhiannon.

En face d'elle, une porte basse celait une cabine intérieure. À une fissure infinitésimale, le Terrien constata qu'elle était entrebâillée. Aucune lumière ne filtrait, mais il sentit que quelqu'un – ou quelque chose – se tapissait derrière le battant, à l'écoute. Il se rappela ce qu'avaient dit Jaxart et Shallah.

Il régnait dans l'air une odeur de pourriture – une faible senteur de musc, sèche, écœurante. Elle semblait provenir de la cabine intérieure. Elle eut sur Carse un étrange effet. Sans même en connaître la nature, il la détesta.

Si la jeune femme cachait un amoureux, il était d'une drôle d'espèce.

Ywaine elle-même détourna son attention. Elle le foudroyait du regard et il se répéta qu'il n'avait jamais vu de tels yeux. S'adressant à Scyld, elle ordonna : « Racontez. Toute l'histoire. » Mal à l'aise, en phrases hachées, il s'exécuta. La jeune femme considéra Boghaz. « Et vous, le gros, comment avez-vous eu cette épée ? »

Boghaz soupira, puis indiqua Carse d'un geste de la tête. « Je la lui ai prise, Altesse. C'est une belle arme, et je suis voleur de métier.

— Est-ce pour cette unique raison que vous la convoitiez ? »

Le visage adipeux devint un modèle d'innocente surprise.

« Quelle autre raison aurais-je pu avoir ? Je n'ai rien d'un guerrier. En outre, il y avait la ceinture et le collier. Vous pouvez voir vous-même, Altesse, que le tout a de la valeur. »

Le visage d'Ywaine demeurait impénétrable. Elle se tourna vers Carse.

« L'épée vous appartenait donc ?

— Oui.

— Où l'avez-vous eue ?

— Je l’ai achetée à un marchand.

— Où ?

— Dans le pays du Nord, au-delà de Shun.

— Vous mentez ! » Ywaine souriait.

« Je me suis procuré cette arme honnêtement », dit Carse avec lassitude, et, en un sens, c’était exact. « Peu m’importe que vous le croyiez ou non. »

La fissure de la porte semblait le narguer. Carse aurait voulu ouvrir le battant à la volée pour voir qui était tapi là, l’oreille tendue, aux aguets dans l’obscurité. Il aurait voulu voir l’être qui répandait cette détestable odeur.

Mais il semblait presque que ce fût inutile. Il semblait presque qu’il sût.

Incapable de se dominer plus longtemps, Scyld éclata. « Je vous demande pardon, Altesse, mais pourquoi tant d’histoires à propos de cette épée ?

— Vous êtes un bon soldat, Scyld », répondit-elle, pensive. « Cependant, à bien des égards, vous restez un imbécile. Avez-vous nettoyé cette lame ?

— Bien sûr. Elle était en très mauvais état. » Il toisa Carse avec dégoût. « Il n’y avait sans doute pas touché depuis des années ! »

Ywaine posa sur la poignée gemmée une main que Carse vit trembler et murmura : « Vous avez raison, Scyld. On n’y avait pas touché depuis des années. Pas depuis que Rhiannon, qui l’a forgée, a été muré dans sa tombe en punition de ses péchés… »

Le visage de l’homme d’arme se vida de toute expression. Il resta bouche bée. Après un long moment, il prononça un unique mot : « *Rhiannon !* »

8.

La chose dans les ténèbres

Le regard froid d'Ywaine s'arrêta sur Carse. « Il sait le secret de la tombe, Scyld. Il le connaît certainement s'il a l'épée. » Elle se tut. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix presque imperceptible, sur un ton rêveur. « Un dangereux secret. Si dangereux que je me demande presque… »

Elle s'interrompit, comme si elle craignait d'en avoir trop dit. Avait-elle jeté un rapide regard à la porte intérieure ? Elle reprit son accent impérieux pour demander au Terrien : « Où se trouve la tombe de Rhiannon ? »

Carse secoua la tête et dut se retenir à l'épaule de Boghaz pour conserver son équilibre. « Je l'ignore. » Sous ses pieds, le tapis était mouillé de son propre sang. Le visage d'Ywaine affichait une expression lointaine.

« Confiez-le moi, Altesse, dit Scyld d'une voix rauque.

— Non. Il est trop mal en point pour supporter vos méthodes. Je ne veux pas encore le faire tuer. Il faut… que j'y réfléchisse. »

Elle fronça les sourcils. Son regard se porta de Carse à Boghaz, puis revint à Carse.

« Ils refusent de ramer, je crois. Très bien ! Vous enlèverez le troisième homme de leur aviron. Faites travailler ces deux-là toute la nuit sans aide. Et dites à Callus d'appliquer le fouet au gros. Cinq coups deux fois par heure. »

Boghaz gémit. « Altesse, je vous en prie ! Je vous le dirais si je pouvais, mais je ne sais rien ! Je le jure !

— Possible. » Elle haussa les épaules. « Dans ce cas, tâchez de persuader votre camarade de parler. » Elle se tourna vers Scyld. « Dites aussi à Callus d'arroser le grand d'eau de mer aussi souvent qu'il sera nécessaire. Cette eau a des propriétés cicatrisantes », ajouta-t-elle. Ses dents blanches étincelèrent.

Scyld éclata de rire.

Du geste, elle le congédia. « Veillez à ce qu'on les garde à ramer, mais il ne faut sous aucun prétexte que l'un ou l'autre meure. Lorsqu'ils seront prêts à parler, vous me les ramènerez. »

Il salua et ramena ses prisonniers dans la fosse. On détacha Jaxart de la rame, et le cauchemar interminable des heures sombres reprit pour Carse.

Boghaz, écrasé, tremblait. Il poussa des cris épouvantables lorsqu'il reçut les cinq coups puis, à l'oreille de Carse, il se lamenta : « Je voudrais n'avoir jamais vu votre maudite épée ! Elle nous mènera jusqu'à Caer Dhu… et que les dieux nous prennent en pitié !

— Vous parliez différemment à Jekkara, répondit le Terrien qui découvrit ses dents en un sourire qui tenait du rictus.

— J'étais alors un homme libre et les Dhuviens étaient bien loin. »

Carse sentit qu'il se contractait à l'énoncé de ce nom. D'une voix étrange, il demanda : « Boghaz, quelle était cette odeur qui flottait dans la cabine ?

— Je n'ai rien senti. »

Étrange ! Pourtant, elle m'a rendu presque fou. Peut-être le suis-je déjà ?

« Jaxart avait raison. Quelqu'un se cache dans la cabine intérieure.

— La conduite d'Ywaine ne m'intéresse en rien », dit Boghaz avec irritation.

Ils trimèrent en silence un moment. Puis le Terrien lança : « Qui sont les Dhuviens ?

— D'où venez-vous en réalité ? demanda Boghaz, les yeux écarquillés.

— Je vous l'ai dit. D'au-delà de Shun.

— Ce doit être fort loin si vous ne savez rien de Caer Dhu ni du Serpent ! » Haussant ses grasses épaules, Boghaz ajouta, en poussant la rame : « Vous jouez, je crois, un jeu personnel. Cette prétendue ignorance… Mais je veux bien y entrer. Vous savez tout au moins que, depuis des temps reculés, notre monde abrite des êtres humains et d'autres qui le sont moins, les Hybrides. Chez les humains, les plus grands étaient les Quiru, qui ont disparu. Si vaste était leur science, et si grande leur sagesse, qu'on les révère encore en tant que surhommes.

» Les races hybrides ressemblent à l'homme, mais viennent d'une autre lignée. Les Nageurs sont issus des créatures marines, les Gens du ciel des animaux ailés, et les Dhuviens du Serpent. »

Carse eut un frisson. Comment se faisait-il que tout cela, qu'il découvrait, lui parût si familier ? Il n'avait jamais entendu décrire ainsi l'évolution sur Mars. Il ignorait que des espèces étrangères avaient donné des types pseudo-humains d'une similitude approximative.

Mais l'ignorait-il *vraiment ?*

« Les Dhuviens ont toujours été rusés et savants, à l'image du Serpent qui fut leur ancêtre, poursuivit Boghaz. Si rusés qu'ils persuadèrent Rhiannon, des Quiru, de leur enseigner une partie de son savoir. Une partie, mais pas tout. Cependant, ce qu'ils ont appris leur a suffi pour faire de leur cité noire de Caer Dhu une ville imprenable, et leur permettre d'intervenir parfois, avec leurs armes scientifiques, afin de faire de leurs alliés sarks la nation humaine prédominante.

— Et ce fut là le péché de Rhiannon ? demanda le Terrien.

— Oui, ce fut le péché du Maudit car, dans son orgueil, il a défié son propre peuple, qui lui déconseillait de transmettre une telle science aux Dhuviens. Pour le punir, ses pairs l'ont condamné, et muré dans une tombe secrète avant de quitter notre monde. Du moins, c'est ce que prétend la légende !

— Les Dhuviens eux-mêmes n'appartiennent-ils pas à la légende ?

— Non ! Ces damnés sont bien là ! marmonna Boghaz. C'est à cause d'eux que tous les hommes libres détestent les Sarks qui ont conclu une alliance démoniaque avec le Serpent. »

Lorn, l'esclave aux ailes brisées, interrompit leur échange. Il apportait un baquet d'eau de mer qu'on l'avait envoyé remplir. D'une voix qui, malgré sa malheureuse condition, conservait des accents musicaux, il dit à Carse : « Ce sera douloureux, étranger. Supportez-le si possible. Cela vous soulagera. »

Il brandit le baquet. L'eau lumineuse coula, couvrant d'une gaine brillante le corps du Terrien… qui comprit le sourire d'Ywaine. L'élément chimique dont la mer tirait sa phosphorescence était peut-être curatif, mais le remède pire que le mal. L'atroce corrosion semblait ronger la chair jusqu'aux os.

La nuit s'éternisait. Carse finit par sentir ses souffrances s'atténuer. Ses meurtrissures ne saignaient plus et l'eau commençait à le rafraîchir. Il vit avec surprise pointer le second matin sur la mer Blanche.

Peu après le lever du soleil, un cri retentit en haut du mât. Les bancs Noirs approchaient. Par son sabord de nage, Carse aperçut une étendue infinie de vagues erratiques. Des récifs, des hauts-fonds et, çà et là, les dents noires déchiquetées des rochers à travers l'écume.

« Ils ne vont pas essayer de traverser ce chaos ! s'écria-t-il.

— C'est le plus court chemin vers Sark, répondit Boghaz. Quant à traverser les bancs… À quelle fin les galères sarks portent-elles des Nageurs captifs ?

— Je me le demandais.

— Vous le verrez bientôt. »

Ywaine parut sur le pont. Scyld la rejoignit. Leurs regards ne s'abaissèrent pas sur les deux malheureux hagards qui transpiraient à l'aviron. Boghaz, tout aussitôt, gémit piteusement :

« Pardon, Altesse ! »

Elle ne lui accorda aucune attention et ordonna à Scyld : « Ralentissez, et faites sortir les Nageurs. »

On ôta leurs fers à Naram et Shallah qui coururent à l'avant. On cadenassa sur leurs corps des harnais métalliques. De longs filins en partaient, attachés à des anneaux chevillés dans le pont du gaillard d'avant. Les deux Nageurs plongèrent sans crainte dans les eaux écumantes. Les filins se tendirent et Carse aperçut les têtes des deux créatures qui montaient et descendaient tels des bouchons de liège tandis qu'elles glissaient, en avant de la galère, dans les bancs mugissants.

« Vous voyez ? dit Boghaz. Ils trouvent le passage au toucher. Ils peuvent guider un navire à travers n'importe quoi. »

Au rythme lent du tambour, la galère noire s'aventura dans l'eau agitée. Ywaine, cheveux au vent, le haubert étincelant, resta debout près du barreur. Scyld et elle scrutaient le passage. Des vagues puissantes secouaient la quille en sifflant et en grondant, un aviron se fendit sur un rocher, mais ils avancèrent sans accrocs.

Le passage fut long et fatiguant. Le soleil monta au zénith. À bord de la galère régnait une tension douloureuse. Boghaz et Carse peinaient sur leur rame et le Terrien entendait à peine le mugissement des brisants. Le gras Valkisien gémissait désormais sans arrêt. Les bras de son compagnon étaient comme du plomb, son cerveau comme pris dans un étau.

Enfin la galère, tirée hors des bancs, vogua en eau calme. Le grondement sinistre venait maintenant de l'arrière. Les deux Nageurs furent halés à bord. Ywaine, pour la première fois, jeta un regard aux esclaves titubants, dans la fosse des rameurs.

« Qu'ils prennent un bref repos, ordonna-t-elle. Le vent va se lever. » Ses yeux se portèrent sur Carse et Boghaz. « Scyld, je veux revoir ces deux-là. »

Carse regarda l'homme d'arme traverser le pont et descendre l'échelle. Il éprouvait une appréhension qui lui soulevait le cœur. Il refusait de remonter dans cette cabine. Il refusait de revoir cette porte et sa fissure ironique, de sentir cette odeur écœurante et impie. Mais on les détacha de nouveau, Boghaz et lui, pour les conduire à l'arrière.

La porte se referma. Scyld et Ywaine se tenaient derrière la table sculptée, l'épée de Rhiannon étincelant devant eux. L'air empuanti… la porte basse… presque close… *pas tout à fait…*

La jeune femme prit la parole. « Vous avez eu un premier aperçu de ce que je peux vous faire. En voulez-vous un autre ou préférez-vous me révéler où se trouve la sépulture de Rhiannon et ce que vous y avez trouvé ?

— Je vous répète que je n'en sais rien », dit Carse sur un ton monocorde.

Il ne regardait pas Ywaine. Cette porte intérieure le fascinait, accaparait son attention. Quelque part dans son esprit, tout au fond, quelque chose bougeait, s'éveillait : une prescience, une haine, une horreur incompréhensible.

Mais il saisissait très bien que c'était le point culminant, la fin. Un frisson terrible le secoua, une crispation involontaire des nerfs.

Quel est ce fait que j'ignore, mais que je pourrais pourtant presque me rappeler ?

« Vous êtes fort. » La jeune femme se pencha vers le Terrien. « Et fier de votre force. Vous estimez pouvoir supporter plus de tortures que je n'oserais vous infliger. Sincèrement, je vous en crois capable. Mais… il y a d'autres moyens, plus rapides, plus sûrs, contre lesquels même le fort ne peut rien ! »

Elle suivit le regard de Carse fixé sur la porte intérieure. « D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton suave, peut-être devinez-vous à quoi je fais référence ? »

Le visage du Terrien se vida de toute expression. L'odeur musquée dans sa gorge l'étouffait, comme de la fumée. Il la sentait se replier et se tordre en lui, emplir ses poumons, empois-ser ses veines – vénéneuse, subtile, cruelle, froide. Il oscilla sur ses jambes, mais son regard fixe ne vacilla

point.

« Il me semble, dit-il d'une voix rauque.

— Bien ! Parlez donc. Je n'aurai pas besoin d'ouvrir cette porte. »

Carse éclata d'un rire bas et rauque. Son regard voilé était étrange.

« Pourquoi parlerais-je ? Vous me tueriez ensuite, pour garder le secret ! »

Il avança d'un pas. Il savait qu'il bougeait, qu'il parlait, bien que le son de sa voix ne parvînt que vaguement à ses oreilles.

Une noire confusion l'envahissait. Les veines de ses tempes se gonflaient telles des cordes nouées. Le sang lui affluait au cerveau. Il sentit au fond de lui un barrage céder et des flots inimaginables se libérer.

Sans savoir pourquoi, il alla vers la porte. Sans savoir pourquoi, il hurla avec un accent qui n'était pas le sien : « *Ouvrez donc, Enfant du Serpent ! »*

Boghaz laissa échapper une plainte déchirante et s'accroupit dans un coin, en se cachant le visage. Ywaine sursauta, étonnée – toute pâle, soudain. Le battant pivota lentement sur ses gonds.

Derrière, il n'y avait que l'obscurité et une ombre. Une ombre enveloppée d'un manteau à capuche, et si bien tapie dans la cabine obscure qu'elle était l'ombre d'une ombre.

Mais elle était là. Pris au piège de son étrange destin, il la reconnut : la peur incarnée, la chose maléfique rampant dans l'herbe au commencement. Séparée de la vie, elle guettait celle-ci de son regard froid et sagace, riait de son rire silencieux et ne donnait qu'une mort cruelle.

C'était le Serpent.

Le singe primitif en Carse aurait voulu courir, se cacher au loin. Toutes les cellules de sa chair se rétractaient, tout son instinct l'avertissait.

Mais il ne fuit pas et une rage monta en lui qui effaça la crainte, effaça Ywaine et les autres, effaça tout, sauf le désir d'éradiquer la créature tapie hors de la lumière.

Sa rage, ou quelque chose de plus grand, né d'une honte et d'une agonie qu'il ne pourrait jamais connaître ?

Une voix sortit de l'ombre et lui parla, douce et sifflante.

« Vous l'avez voulu. Qu'il en soit ainsi. »

Un silence total régnait dans la cabine. Scyld avait reculé. Ywaine elle-même s'était retirée au bout de la table. Boghaz, tremblant de peur, respirait à peine.

L'ombre avait bougé avec un bruissement sec. Un éclat ténu avait surgi, tenu entre des mains invisibles – un éclat qui ne jetait aucune lueur. Carse crut voir un anneau de petites étoiles, incroyablement lointaines.

Les étoiles s'animèrent, suivant le cercle d'une orbite secrète, tournant de plus en plus vite, jusqu'à former une roue bizarrement indistincte. D'elles, à présent, provenait une note haute et claire, un chant cristallin qui évoquait l'infini, sans début ni terme.

Un chant, un appel, accordé seulement à l'oreille du Terrien. Mais était-ce à son oreille ? Il n'aurait su le dire. Peut-être entendait-il avec sa chair, avec ses nerfs frémissants. Les autres, Ywaine, Scyld, Boghaz, ne semblaient pas affectés.

Il sentit s'insinuer en lui un froid glacial. Ces minuscules étoiles sonores l'appelaient de l'autre bout de l'univers, le charmaient pour l'entraîner dans les profondeurs de l'espace où le cosmos vide le desséchait en aspirant sa chaleur et sa vie.

Ses muscles se détendirent. Il sentit ses tendons s'amollir et couler sur le flot glacé, son cerveau se dissoudre.

Lentement, il tomba à genoux. Les petites étoiles continuaient à chanter. Il les comprenait désormais. Elles posaient une question. Après avoir répondu, il pourrait dormir. Il ne se réveillerait plus, et peu lui importait. Il avait peur, mais s'il s'endormait, il oublierait sa peur.

La peur ; la peur ! L'épouvante qui hante l'âme de toute la race, la terreur ancienne qui se glisse dans l'obscurité silencieuse !

Dans le sommeil et la mort, il pourrait oublier cette peur. Il suffisait qu'il répondît à cette question chuchotée par l'hypnotiseur : « Où est la tombe ? Réponds ! Parle ! »

Mais quelque chose lui liait encore la langue. La flamme de la rage brûlait en lui et luttait contre l'éclat des étoiles chantantes. Pourtant, il eut beau se raidir, le chant était trop fort. Il sentait qu'il remuait ses lèvres sèches. « La tombe, la sépulture de Rhiannon… *Rhiannon ! Le Sombre Père qui vous a enseigné la science, à vous, descendant de l'œuf du Serpent ! »*

Le nom retentit en lui tel un cri de guerre. Sa colère atteignit son comble. La pierre fumée incrustée dans la poignée de l'épée appela soudain sa main. Il bondit et saisit l'arme.

Ywaine se précipita avec un cri, mais elle arriva trop tard. Le grand joyau flamboya, saisit la puissance des brillantes étoiles sonores et la balaya en un tourbillon. Le chant cristallin se fit plus aigu et se brisa. L'éclat s'éteignit.

Carse avait rejeté l'étrange hypnose.

Le sang afflua dans ses veines. L'épée lui parut vivante entre ses mains. Il hurla le nom de Rhiannon et plongea dans l'obscurité.

Un cri sifflant retentit lorsque sa longue lame atteignit le cœur de l'ombre.

9.

Près de la mort

Carse se redressa peu à peu et se retourna sur le seuil, dos à la chose qu'il avait abattue sans la voir. Il n'éprouvait aucun désir de la regarder. Ébranlé, il se trouvait dans un étrange état qui confinait à la folie.

C'est de l'hystérie, songea-t-il. Ce qui arrive quand on est à bout, que les murs se referment et qu'il ne reste plus qu'à se battre avant de mourir.

Un profond silence régnait. Scyld, bouche bée, avait le regard hébété d'un idiot. Ywaine s'appuya d'une main à la table. Cet unique signe de faiblesse paraissait étrange chez elle. Elle n'avait pas quitté le Terrien des yeux.

« Êtes-vous un homme ou un démon, que vous puissiez résister à Caer Dhu ? » lui demanda-t-elle d'une voix rauque.

Il resta muet. Il avait dépassé le stade de la parole. Le visage d'Ywaine flottait devant lui tel un masque d'argent. Il se souvenait des souffrances, du labeur déprimant à l'aviron, des cicatrices qu'avait laissées le fouet sur son dos. Il se rappelait la voix qui avait ordonné à Callus : « Instruisez-le ! »

Il avait abattu le Serpent. Après cela, il ne devait pas être bien difficile de tuer une reine.

Il entreprit de franchir la courte distance qui les séparait. Il y avait quelque chose de terrible dans la démarche de cet écorché qui, les fers aux mains, brandissait la grande épée que le sang étranger avait souillée.

Ywaine recula d'un pas. Sa main tremblante chercha la poignée de sa propre épée. Elle ne craignait pas la mort. Elle avait peur de ce qu'elle voyait dans Carse, de la lumière qui flambait dans ses yeux. Elle craignait non le corps, mais l'âme.

Scyld poussa un cri rauque. Il dégaina et s'élança.

Tous avaient oublié Boghaz, tapi dans son coin. Le Valkisien se redressa, déploya sa grande carcasse avec une incroyable vélocité. Quand Scyld passa devant lui, il leva les deux mains et abattit ses fers, avec une force terrible, sur la tête du Sark qui s'écroula comme une masse.

Mais Ywaine avait retrouvé son orgueil. L'épée de Rhiannon se levait pour la frapper à mort. Rapide comme l'éclair, elle dégaina son arme plus courte et para le coup.

La force du choc lui arracha la lame des mains. Carse n'avait plus qu'à frapper encore. Mais après cet effort, il se sentit vidé. Il vit qu'elle ouvrait la bouche pour appeler à l'aide. Du revers de sa poignée, il la frappa au visage et elle glissa à terre, étourdie, la joue ouverte.

Alors Boghaz le repoussa. « Ne la tuez pas ! Nous pourrons racheter nos vies en échange de la sienne ! »

Le Terrien le regarda attacher la reine, la bâillonner, lui ôter la dague à sa ceinture. Il songea qu'ils étaient deux esclaves, qu'ils avaient vaincu Ywaine de Sark, abattu son capitaine, et que la vie de Matt Carse tout comme celle de Boghaz de Valkis vaudrait moins qu'un souffle sitôt leur crime découvert.

Jusque-là, ils étaient saufs. L'échauffourée avait fait peu de bruit et aucun tumulte d'alarme ne s'élevait à l'extérieur.

Le Valkisien ferma la porte intérieure, comme pour isoler ce qui gisait dans la seconde cabine et en réprimer jusqu'au souvenir. Puis il regarda de plus près Scyld, qui était mort, ramassa son épée et resta immobile, retenant son souffle. Il toisa Carse avec un respect nouveau, mélange d'admiration et

d'épouvante. Après un coup d'œil à la porte fermée, il marmonna : « Jamais je ne l'aurais cru possible. Pourtant je l'ai vu. » Il se tourna vers le Terrien. « Vous avez crié le nom de Rhiannon avant de frapper. Pour quelle raison ?

— Comment savoir ce qu'on dit en de pareils moments ? » répondit Carse avec impatience.

En vérité, il ignorait pourquoi il avait invoqué le Maudit. On le lui avait jeté si souvent au visage que ce nom avait pu devenir une sorte d'obsession. La puissance d'hypnose du Dhuvien l'avait, l'espace d'un instant, totalement déstabilisé. Il se rappelait juste une rage violente… et les dieux savaient que ce qu'il avait subi aurait rendu furieux n'importe qui.

Il pouvait paraître étrange que le Dhuvien n'eût pas réussi à le soumettre entièrement avec sa science hypnotique. Cela pouvait s'expliquer par le fait qu'il était terrien et le produit d'un autre âge. Même dans ces conditions, il avait frôlé la défaite… de trop près ! Il ne voulait plus y penser.

« C'est terminé. Oubliez cela. Il nous faut nous sortir de ce mauvais pas. »

Boghaz semblait découragé. « Autant nous suicider sur-le-champ pour en finir », marmonna-t-il d'une voix lugubre, en toute sincérité.

« Si c'est là votre désir, pourquoi avoir frappé pour me sauver la vie ? lui demanda Carse.

— Je ne sais pas. L'instinct, je suppose.

— Très bien. Mon instinct à moi est de continuer à vivre aussi longtemps que possible. »

Ce serait sans doute bref. Mais il n'allait pas suivre le conseil de Boghaz et se jeter sur l'épée de Rhiannon. Il la soupesa, les sourcils froncés, puis son regard se porta sur ses fers.

« Libérons les rameurs et ils se battront, dit-il soudain. Ils sont condamnés à vie. Ils n'ont rien à perdre. Nous pourrions nous emparer du bateau. »

Boghaz ouvrit de grands yeux, puis il les plissa d'un air rusé. Il examinait la proposition. Il haussa enfin les épaules. « Mourir pour mourir, on peut toujours essayer. Quoi que nous fassions, cela en vaudra la peine. »

Il tâta la pointe de la dague d'Ywaine qui était mince et solide. Avec une habileté infinie, il entreprit de forcer le cadenas qui entravait le Terrien. « Vous avez un plan ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas magicien, grommela Carse. Au mieux, je peux tenter ma chance. » Il jeta un regard à Ywaine. « Restez ici, Boghaz. Barricadez la porte. Surveillez la fille. Si ça tourne mal, ce sera notre seul espoir ! »

Les fers passés à ses poignets et à ses chevilles s'ouvriraient à la première sollicitation. Il déposa l'épée non sans regret. Le Valkisien avait besoin de la dague pour se libérer, mais Scyld en avait une autre à sa ceinture. Carse s'en empara et la cacha sous son kilt en donnant de brèves instructions à Boghaz.

Un instant plus tard, il ouvrait la porte de la cabine, juste assez pour sortir. Dans son dos, une imitation passable de la voix de Scyld réclama un garde. Un soldat se présenta.

« Ramenez cet esclave à son banc de nage, ordonna la voix. Et veillez à ce que dame Ywaine ne soit pas dérangée.

L'homme salua et emmena le Terrien qui traînait les pieds. La porte de la cabine se referma bruyamment et Carse entendit la barre qui tombait.

Traverser le pont. Descendre l'échelle. Compter les soldats. Réfléchir au moyen de s'y prendre.

Non. Ne réfléchis pas. Autrement, jamais tu n'oseras.

Le tambour, lui-même un esclave. Les deux Nageurs. Le garde-chiourme, à l'autre extrémité de la passerelle, qui fouettait un rameur. Des rangées d'épaules penchées, en avant, en arrière. Des rangées de visages au-dessus, faces de rats, de chacals, de loups. Les manches des avirons qui craquaient et gémissaient. La puanteur de la sueur et des fonds d'eau. Et le tambour qui battait, battait, battait.

Le soldat confia Carse à Callus et s'éloigna. Jaxart était revenu à l'aviron et, avec lui, un condamné sark portant une marque imprimée sur le visage. Ils jetèrent un regard à Carse, puis détournèrent les

yeux.

Callus projeta rudement sur le banc le Terrien qui se pencha très bas sur la rame tandis que l'autre se baissait pour fixer la chaîne principale aux fers de son captif. « J'espère qu'Ywaine me laissera m'occuper de toi quand elle en aura fini, charogne ! grommela-t-il. Je m'amuserai… »

La voix se tut soudain, muette à jamais. Carse avait poignardé Callus avec une telle précision que le maître de nage ne s'était rendu compte de rien.

« Garde le rythme ! » grogna tout bas le Terrien à Jaxart.

Le grand Khondorien obéit. Ses yeux s'éclairèrent d'une lumière voilée. L'homme marqué à la joue eut un rire silencieux. Carse coupa, à la ceinture de Callus, la courroie à laquelle était attachée la clef des cadenas, puis laissa doucement choir le corps dans les petits fonds. Le rameur qui se trouvait de l'autre côté du passage avait tout vu, ainsi que le tambour.

« En mesure ! » répéta le Terrien.

Jaxart, le regard brûlant, soutint le rythme. Mais le martèlement hésita, ralentit, s'éteignit. Carse se débarrassa de ses menottes. Il toisa l'esclave, et le battement reprit.

Mais déjà le garde-chiourme arrivait. « Qu'est-ce qui se passe, charogne ?

— Mes bras sont fatigués ! répondit l'homme, chevrotant.

— Fatigués ! Vraiment ? Je te fatiguerai aussi le dos, si ça se reproduit ! »

L'homme placé près du sabord de nage, un Khondorien, lança : « Ce ne sera qu'un début, ordure de Sark ! » Et il lâcha son aviron.

Le garde-chiourme avança sur lui : « Tu es sûr ? Dans ce cas, tu es un vrai prophète ! »

Son fouet se leva et retomba, mais le Terrien était sur lui. D'une main, il bâillonna l'homme et, de l'autre, il plongea sa dague. En silence, bientôt, un second corps roulait dans les fonds d'eau.

Un cri étranglé, animal, parcourut la fosse des rameurs, mais il fut réprimé par Carse qui leva les bras en un geste d'avertissement. Il regarda le pont au-dessus de lui. Personne n'avait encore remarqué quoi que ce fût, rien n'avait attiré l'attention.

Le rythme s'était rompu, bien entendu. Mais cela n'avait rien d'inhabituel et, de toute façon, c'était l'affaire du garde-chiourme. Nul ne s'étonnerait, à moins que les rames ne s'arrêtassent tout à fait. Si la chance pouvait durer…

Le tambour, par bon sens ou par habitude, continuait à taper. Le Terrien passa le mot : « Ramez jusqu'à ce que nous soyons tous détachés ! »

Le battement scanda les mouvements, lentement. Accroupi très bas, Carse ouvrait les cadenas. Chacun se garda de faire tinter ses chaînes une fois libre.

Malgré ces précautions, moins de la moitié des esclaves l'étaient quand un soldat désœuvré eut l'idée de se pencher sur la rambarde pour regarder dans la fosse. Le Terrien, qui venait de démenotter les Nageurs, le vit changer d'expression, manifestant une compréhension incrédule.

Carse saisit le fouet du garde-chiourme. Le soldat poussa un cri d'alarme lorsque la longue et vibrante lanière s'enroula autour de son cou et l'entraîna dans la fosse où il s'écrasa. Le Terrien bondit sur l'échelle.

« En avant, charognes, racailles ! Tentez votre chance ! » Tous le suivirent en poussant le hurlement bestial de créatures assoiffées de vengeance. Par l'échelle, ils affluèrent sur le pont en faisant tournoyer leurs chaînes et ceux qui étaient encore attachés aux bancs se démenèrent pour se dégager.

Ils eurent le bref avantage de la surprise ; l'attaque survenait si tôt après l'alerte que les épées étaient encore à demi tirées et les arbalètes détendues.

Mais cela ne pouvait durer. Carse le savait bien. « Frappez ! Frappez fort, pendant que vous le pouvez ! »

Armés de cabillots, de leurs fers, de leurs poings, les galériens chargèrent les soldats qui les reçurent de pied ferme. Le Terrien avait son fouet et son poignard, Jaxart hurlait le mot « Khondor ! »

comme un cri de guerre. Les corps nus affrontaient les cottes de mailles ; le désespoir se mesurait à la discipline. Les Nageurs glissaient telles des ombres brunes dans la bagarre et l'esclave aux ailes brisées s'était dégoté une épée. Les marins vinrent renforcer les soldats, mais les loups continuaient à monter de la fosse.

Depuis le gaillard d'avant et la plate-forme du barreur, les archers se joignirent au combat, mais la mêlée devint telle qu'ils durent cesser le tir, de peur de tuer leurs camarades. L'odeur douceâtre et salée du sang monta dans l'air. Le fluide écarlate rendait les ponts glissants. Peu à peu, cependant, la force supérieure de la soldatesque s'affirma.

Carse vit les esclaves refluer, le nombre des morts augmenter. D'un élan furieux, il courut à la cabine. Même si les Sarks avaient trouvé étrange que ni Ywaine ni Scyld ne se fut montré, ils n'avaient guère eu le temps de s'en occuper. Le Terrien martela la porte en hurlant le nom de Boghaz qui ôta la barre.

Carse entra d'un bond. « Portez-la sur la plate-forme du barreur ! jeta-t-il, haletant. Je vous ouvre le chemin ! »

Il saisit l'épée de Rhiannon et ressortit. Le Valkisien le suivit, Ywaine dans les bras. L'échelle n'était qu'à deux pas de la porte. Les archers étaient descendus pour se battre et il n'y avait sur la plate-forme qu'un marin sark effrayé qui s'agrippait à la barre du gouvernail. Carse, l'épée tournoyante, dégagea le passage et tint le pied de l'échelle tandis que Boghaz grimpait et plaçait Ywaine bien en vue de tous, debout.

« Regardez ! hurla-t-il. Nous tenons Ywaine ! »

Les mots étaient inutiles. L'apparition de la princesse entre les mains d'un esclave, attachée et bâillonnée, fut un coup pour les soldats et comme un philtre magique pour les rebelles. Deux cris s'élevèrent de concert : une plainte et une acclamation. Quelqu'un trouva le corps de Scyld et le tira sur le pont. Doublement privés de chefs, les soldats perdirent tout courage. La fortune changea de camp et les esclaves profitèrent de leur avantage.

L'épée de Rhiannon les conduisait. A grands coups, elle coupa les drisses et fit choir du grand mât le pavillon sark orné d'un dragon, puis elle acheva le dernier des soldats.

Le bruit et le mouvement cessèrent tout à coup. La galère noire dérivait, poussée par le vent qui fraîchissait. Le Terrien monta d'un pas lourd sur la plate-forme. Ywaine, toujours maintenue par Boghaz, le suivit du regard, les yeux brûlants d'un feu infernal. Il s'avança au bord de la plate-forme et resta debout, appuyé sur l'épée. Les esclaves, épuisés par la lutte et enivrés par la victoire, se réunirent sur le pont en dessous, tel un cercle de loups haletants.

Jaxart revint après avoir fouillé les cabines. Il agita sa lame humide devant Ywaine et cria : « Bel amoureux qu'elle gardait dans sa cabine ! Un rejeton de Caer Dhu, le Serpent puant ! »

La réaction fut instantanée chez les esclaves. À ce nom, ils se hérissèrent. Ils avaient peur, malgré leur nombre. Carse eut du mal à se faire entendre.

« Le monstre est mort. Jaxart, voulez-vous nettoyer le bateau ? »

Jaxart, qui se retournait pour obéir, s'immobilisa. « Comment saviez-vous qu'il l'était ?

— C'est moi qui l'ai tué », dit le Terrien.

Tous les regards se fixèrent sur lui, comme s'il était plus qu'un homme. Un murmure d'admiration courut : « Il a tué le Serpent ! »

Jaxart retourna dans la cabine avec un autre homme et traîna le corps au-dehors. Pas un mot ne fut prononcé. Les hommes laissèrent un large passage jusqu'au côté du vaisseau sous le vent, et la noire chose voilée y fut portée, sans visage, sans forme, cachée sous la robe et le capuchon, symbole, même dans la mort, du mal infini.

Carse lutta de nouveau contre une frayeur glacée mêlée de répulsion et d'un soupçon d'étrange colère. Il se força à regarder.

Le grand bruit que fit la chose en tombant brisa le silence. L'eau se rida de petites lignes de feu qui s'élargirent et disparurent au loin.

Les hommes se remirent à parler. Ils commencèrent à interpeller Ywaine, à la railler. Quelqu'un réclama tout haut le sang de la femme et ils se seraient rués sur l'échelle si le Terrien ne les avait menacés de sa longue épée.

« Non ! Elle nous servira d'otage. Elle vaut son pesant d'or. »

L'argument les satisferait un instant. Malgré la haine qu'il éprouvait pour Ywaine, il ne désirait pas qu'elle fût mise en pièces par ce troupeau de bêtes sauvages. Il attira l'attention des hommes sur un autre sujet.

« Il nous faut maintenant un chef, dit-il. Qui voulez-vous choisir ? »

Il n'y eut qu'une réponse à cette question. Ils hurlèrent son nom et Carse en éprouva un plaisir sauvage. Après des jours de tourment, il était redevenu un homme, même dans un monde étranger.

Quand il put reprendre la parole, il dit : « Très bien ! Écoutez : les Sarks nous feront payer nos actes par une mort lente… à condition qu'ils nous attrapent. Voilà donc mon plan. Nous allons rejoindre les pirates libres, les Rois de la mer, qui ont leur repaire à Khondor ! »

Ils acceptèrent à l'unanimité et le nom de Khondor monta haut dans le ciel où se couchait le soleil.

Les esclaves khondoriens étaient comme fous. L'un d'eux déchira une bande de drap jaune dans la tunique d'un soldat mort et en fit une bannière qu'il hissa à la place du pavillon sark.

Sur la demande de Carse, Jaxart se chargea de la direction de la galère et Boghaz fit redescendre Ywaine qu'il enferma dans sa cabine. Les hommes se dispersèrent, pressés de se débarrasser de leurs fers, de piller les habits et les armes des morts et de puiser dans les tonneaux de vin. Seuls Naram et Shallah restèrent devant Carse, les yeux levés sur lui dans le crépuscule.

« Vous êtes d'accord ? » leur demanda-t-il.

Les yeux de Shallah brillèrent de la même étrange lumière qu'il avait déjà vue en eux.

« Vous êtes étranger, murmura-t-elle. À nous, à notre monde. Et je répète que je sens en vous une ombre noire qui m'effraie car, où que vous alliez, vous la projetterez. »

Elle se détourna et Naram ajouta : « Nous rentrons chez nous. »

Les deux Nageurs se posèrent un instant sur la rambarde. Ils étaient libres, débarrassés de leurs chaînes, et leurs corps avides d'en jouir bondirent, d'un plongeon souple et sûr. Et ils disparurent par-dessus bord. L'instant d'après, ils filaient tels des dauphins, se poursuivaient, s'interpellaient de leurs voix mélodieuses en faisant flamboyer l'écume des vagues.

Deimos était déjà haut dans le ciel qui s'illuminait. Phobos montait vite de l'est. La mer devint une vallée d'argent. Les Nageurs s'éloignèrent à l'ouest, traçant un sillage de feu, un chemin étincelant qui pâlit et s'éteignit.

La galère avait mis le cap sur Khondor, ses voiles tendues noires contre le ciel. Le Terrien resta debout sur la plate-forme avec, entre les mains, l'épée de Rhiannon.

10.

Les rois de la Mer

Penché sur la rambarde, Carse contemplait la mer lorsqu'il vit arriver les Gens du ciel. La galère avait couvert une longue distance. Reposé, lavé, rasé, le Terrien portait un kilt propre. Ses blessures cicatrisaient. Il avait récupéré ses bijoux. La poignée de sa longue épée étincelait au-dessus de son épaule gauche.

Boghaz se tenait auprès de lui. Boghaz se tenait toujours auprès de lui. Le Valkisien désigna le ciel à l'ouest et dit : « Là-bas, regardez ! »

Carse vit au loin comme un vol d'oiseaux qui grossissait vite. Bientôt, il constata que c'étaient des hommes, ou plutôt des hybrides, tel l'esclave aux ailes brisées. Mais ceux-ci n'avaient rien de la triste créature asservie et leurs ailes larges étincelaient au soleil. Leurs corps minces, entièrement nus, brillaient comme de l'ivoire. D'une beauté à couper le souffle, ils tombaient du bleu du ciel comme des flèches.

Ils étaient parents, les Nageurs enfants de la mer et ces Gens du ciel frères du vent, des nuages, de l'espace immense. Une main de maître avait modelé chacune des deux races à partir de son élément respectif, afin d'obtenir un rêve incarné dont la puissance et la grâce contrastaient avec la lourdeur des hommes attachés à la terre.

Jaxart, qui tenait la barre, lança : « Les éclaireurs de Khondor ! »

Carse monta sur la plate-forme et les hommes se groupèrent sur le pont pour regarder descendre en un essor impétueux les quatre habitants du ciel.

Lorn, l'esclave ailé, avait pris l'habitude de s'installer vers la proue pour ruminer ses pensées sans parler à personne. Il se leva alors et l'un des quatre arrivants se dirigea vers lui. Les trois autres se posèrent sur la plate-forme et replièrent leurs ailes brillantes avec un doux bruissement.

Ils saluèrent Jaxart en l'appelant par son nom et regardèrent avec curiosité la longue galère noire, l'équipage bigarré de durs à cuire qui s'occupait de la manœuvre et, surtout, Carse qui retrouva dans leur regard une lueur qui lui rappela désagréablement Shallah.

« Notre chef, dit Jaxart. Un barbare des confins de Mars, mais un homme qui sait se servir de ses mains et qui est loin d'être un imbécile. Les Nageurs ont sans doute raconté comment il s'est emparé du vaisseau et d'Ywaine de Sark ?

— Oui », répondirent-ils, en saluant le Terrien avec une grave courtoisie.

« Jaxart m'a assuré, leur dit ce dernier, que tous ceux qui combattent Sark peuvent trouver refuge à Khondor. Je réclame ce droit.

— Nous transmettrons votre demande à Rold, qui préside le conseil des Rois de la mer. »

Les Khondoriens du pont se mirent à crier leurs messages personnels en termes ardents, comme font les hommes restés longtemps loin de chez eux.

Les hommes du ciel répondirent de leurs voix douces puis, bientôt, ils partirent en flèche. Leurs ailes battirent l'air, ils montèrent dans le ciel bleu, de plus en plus haut, de plus en plus petits. Lorn, debout à la proue, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. Le ciel resta vide.

« Nous serons bientôt à Khondor », dit Jaxart, et Carse se retourna pour lui parler.

L'instinct le fit regarder en arrière et il vit que Lorn avait disparu. Il n'y avait, dans l'eau, aucune trace de lui. Il s'était jeté sans bruit par-dessus bord et enfoncé tel un oiseau qui se noie, tiré par le poids de ses ailes inutiles.

« Il l'a voulu, et c'est sans doute préférable », grogna Jaxart qui maudit les Sarks, tandis que Carse affichait un vilain sourire.

« Patience, dit-il. Nous pouvons encore les écraser. Comment se fait-il que Khondor ait résisté alors que Jekkara et Valkis sont tombées ?

— Parce qu'à Khondor, même les armes scientifiques des Dhuviens, ces diaboliques alliés des Sarks, ne peuvent nous atteindre. Vous comprendrez pourquoi quand vous aurez vu la ville. »

Avant midi, la côte rocheuse, rébarbative, surgit. Des falaises s'élevaient à pic le long de la côte et, derrière elles, des montagnes couvertes de forêts se dressaient comme un mur géant. Ça et là, des fjords étroits abritaient des villages de pêcheurs et, parfois, une ferme solitaire s'accrochait au pâturage des Hautes Terres. Des millions d'oiseaux de mer nichaient dans les rochers et le ressac dessinait un collier de flammes blanches au long des falaises.

Carse envoya Boghaz à la cabine d'Ywaine. Elle y était restée sous bonne garde et il ne l'avait vue qu'une fois depuis la mutinerie.

Durant la première nuit après la révolte, il examinait, avec Boghaz et Jaxart, l'étrange attirail découvert dans la cabine de l'ennemi dhuvien.

« Ce sont des armes appartenant aux Dhuviens, qui en connaissent seuls le maniement, avait déclaré Boghaz. Nous savons maintenant pourquoi Ywaine se passait d'escorte. Elle n'en avait aucun besoin, avec un Dhuvien et son fourbi de malheur à bord. »

Jaxart considérait les objets avec une répugnance mêlée de frayeur. « La science du Serpent maudit ! Nous devrions les jeter comme nous avons jeté son corps !

— Non, avait répliqué le Terrien qui les examinait. Si on pouvait découvrir comment ils fonctionnent… »

Il comprit bientôt qu'il n'en serait rien sans une longue étude. Il possédait une culture scientifique très étendue, certes, mais sa science s'appliquait à un monde différent. Ces appareils résultaient d'une civilisation étrangère dans presque tous ses aspects, la civilisation de Rhiannon ; ces armes dhuviennes n'en représentaient qu'une faible part.

Carse avait reconnu la machine à hypnotiser dont le Dhuvien avait usé contre lui, dans l'obscurité : une petite roue de métal, incrustée d'étoiles de cristal, qui tournait sous une légère pression des doigts. Lorsqu'il l'actionna, elle chuchota une note harmonieuse qui lui rappela de tels souvenirs qu'il en eut le sang glacé et posa l'appareil en toute hâte.

Les autres dispositifs étaient encore plus incompréhensibles. Il y en avait un constitué par une large lentille entourée de prismes cristallins bizarrement asymétriques. Un autre comportait une lourde base métallique dans laquelle étaient montés des vibrateurs plats en métal. Le Terrien se rendait compte que ces appareils exploitaient les lois étranges et subtiles des sciences du son et de l'optique.

« Nul ne peut comprendre la science dhuvienne, avait marmonné Jaxart. Pas même les Sarks pourtant alliés au Serpent. »

Il regardait les appareils avec la haine mêlée de superstition qu'éprouvent les gens non cultivés pour les armes mécaniques.

« Sauf peut-être Ywaine, la fille du roi de Sark, avait supposé Carse. On peut toujours lui demander ! »

Il avait gagné, dans ce but, la cabine où Ywaine était aux fers.

Il l'avait surprise la tête penchée et les épaules courbées. Au bruit de la porte, elle s'était redressée malgré son épuisement et l'avait regardé droit dans les yeux. Elle avait le visage blême, les traits profondément creusés. Longtemps, il était resté sans mot dire. Il n'éprouvait pour elle aucune pitié. Il la regardait et il jouissait de sa victoire, de l'idée qu'il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait.

Quand il l'avait interrogée au sujet des armes scientifiques dhuviennes, elle avait éclaté d'un rire

sans joie.

« Il faut que vous soyez vraiment un barbare ignorant pour penser que les Dhuviens instruiraient de leur science la princesse de Sark ! L'un d'eux m'a accompagnée pour intimider avec ces objets le chef jekkarien qui songeait à se rebeller. Mais S'San ne m'aurait même pas permis d'y toucher. »

Elle devait dire vrai. Sa réponse concordait avec ce qu'avait raconté Jaxart – à savoir, que les Dhuviens gardaient jalousement le secret de leurs armes scientifiques, même envers leurs alliés, les Sarks.

« En outre, poursuivait la jeune femme d'un ton moqueur, pourquoi la science dhuvienne vous intéresse-t-elle, puisque vous possédez la clef d'une science bien plus vaste, enfermée dans la tombe de Rhiannon ?

— Je détiens en effet cette clef et ce secret. » La réponse avait effacé du visage d'Ywaine son expression narquoise. « Sur ce point, ma décision est prise. Quelle que soit la puissance que me donne cette tombe, je l'utiliserai contre Sark et Caer Dhu. J'espère qu'elle suffira à détruire votre cité jusqu'à la dernière pierre.

— Bien sûr. » Ywaine avait opiné du chef. « Et que comptez-vous faire de moi ? Me bâillonner et m'enchaîner à un aviron ? Ou me tuer maintenant ? »

Il avait secoué la tête en réponse à sa dernière question. « Si je voulais votre mort, j'aurais laissé mes loups vous déchirer. »

La femme, dans un semblant de sourire, avait montré l'éclair de ses dents. « Et n'en retirer aucune satisfaction ? Mieux vaut agir soi-même…

— J'aurais pu m'acquitter de cette tâche ici, dans cette cabine.

— Vous avez pourtant essayé, sans aller jusqu'au bout. Alors… quoi ? »

Carse était resté muet. Quoi qu'il pût lui faire, elle le défierait jusqu'à la fin. Il y avait en cette femme un orgueil d'acier.

Cependant il l'avait marquée. Même si la coupure sur sa joue se cicatrisait et pâlissait, elle ne disparaîtrait pas. Jamais cette femme, tant qu'elle vivrait, ne l'oublierait. Il s'en réjouissait.

« Vous restez muet ? avait-elle raillé. Pour un conquérant, vous êtes plein d'indécision ! »

Il avait contourné la table d'un pas de panthère pour s'approcher d'elle. S'il ne disait toujours rien, c'était qu'il n'avait aucune réponse. Il éprouvait juste à son égard une haine comme il n'en avait jamais éprouvée. Il s'était penché sur elle, le visage exsangue, les mains ouvertes, avides.

Elle avait levé les siennes et l'avait pris à la gorge. Ses doigts avaient la dureté du fer et ses ongles foraient la chair. Il lui avait saisi les poignets et les avait écartés. Les muscles de ses bras s'étaient gonflés comme des cordes pour contrecarrer la force d'Ywaine. Elle s'était débattue avant, soudain, de s'abandonner. Sa bouche s'entrouvrait tandis qu'elle cherchait à reprendre sa respiration. Carse, tout à coup, l'avait embrassée sur les lèvres.

Il n'y avait là ni amour ni tendresse. Ce baiser traduisait un mépris mâle – brutal, haineux. Pourtant, durant un instant étrange… Et puis les dents de la femme s'étaient enfoncées dans sa lèvre inférieure et le Terrien avait eu la bouche pleine de sang. Ywaine riait.

« Infâme barbare ! avait-elle chuchoté. Maintenant, je vous ai marqué à mon tour. »

Debout, il la regardait. Puis il avait tendu les mains, il l'avait saisie par les épaules et la chaise s'était renversée avec fracas.

« Continuez, avait-elle dit. Si cela vous plaît tant. »

Il aurait voulu la briser de ses mains. Il aurait voulu…

Il l'avait repoussée et il était sorti. Depuis lors, il n'avait plus repassé cette porte.

Il tâta la cicatrice sur sa lèvre et regarda Ywaine flanquée de Boghaz sortir sur le pont. Elle se tenait très droite dans son haubert orné de brillants, mais les rides se creusaient autour de sa bouche, et

son regard, malgré son amère fierté, était sombre. Plutôt que de s'approcher, il la laissa seule avec le garde et la toisa par en dessous.

Il imaginait sans peine ses pensées. Elle ressassait sa déconvenue de se retrouver captive sur son propre vaisseau. Elle croyait que la côte rébarbative qu'elle voyait devant elle marquait la fin de ses voyages. Elle croyait qu'elle allait mourir.

Du haut du mât, un cri tomba : « *Khondor !* »

Carse ne vit d'abord qu'un grand rocher escarpé qui dominait le ressac, un promontoire au sommet plat entre deux fjords. Puis, de ce roc qui paraissait stérile, inhabitable, les Gens du ciel surgirent, en si grand nombre que l'air vibrait de leurs battements d'ailes. Des Nageurs apparurent aussi, comme un essaim de petites comètes qui laissaient des traînées de feu dans la mer. Puis, de l'embouchure des fjords, sortirent des esquifs plus petits que la galère, rapides comme des guêpes, parés d'écussons. Le voyage s'achevait. Escorté par les hourras et les acclamations, le navire noir entra dans Khondor.

Il comprit les paroles de Jaxart. La nature avait édifié là un fortin presque imprenable à même le roc : abrité par des montagnes infranchissables côté terre, protégé par des falaises impossibles à gravir côté mer. Son seul accès, sur son flanc nord, était un fjord étroit et tortueux, gardé par des balistes qui en faisaient un piège dangereux pour tout ennemi trop audacieux.

Le canal sinueux s'élargissait à son extrémité en un port presque fermé que les vents mêmes ne pouvaient balayer. Vaisseaux de haute mer, barques de pêche et navires étrangers emplissaient le bassin. La galère noire glissa entre eux avec majesté.

Une foule se pressait sur les quais comme sur les vertigineuses volées de marches, reliées par des galeries étagées, menant au sommet du promontoire. Les Khondoriens et les clans alliés venus se réfugier auprès d'eux avaient un air robuste et canaille qui plut au Terrien. Les falaises et les pics montagneux renvoyaient les clameurs en échos assourdissants.

Sous le couvert du bruit, Boghaz, pour la centième fois, fit pression sur lui. « Laissez-moi traiter avec eux pour le secret ! Chacun de nous obtiendra un royaume ! Plus, même, si vous voulez ! »

Et Carse, pour la centième fois, répondit : « Je n'ai jamais dit que je connaissais le secret. Et à supposer que je le connaisse, il n'appartient qu'à moi. »

Sous le coup de la déception, le Valkisien jura et demanda aux dieux ce qu'il avait bien pu faire pour être ainsi maltraité. Le regard d'Ywaine se posa sur Carse, puis se détourna.

Les Nageurs étincelants, les Gens du ciel aux fières ailes repliées – pour la première fois, le Terrien voyait leurs femmes, créatures si exquises que les regarder était un enchantement –, les blonds Khondoriens de haute taille et les étrangers de tous horizons formaient un kaléidoscope de couleurs et d'acier flamboyant. On fixa les amarres autour de poteaux et la galère s'immobilisa.

Carse conduisit son équipage sur la rive. Près de lui, bien droite, marchait Ywaine, portant ses fers comme des bijoux d'or qu'elle aurait choisis pour souligner sa beauté.

Sur le quai, un groupe, à l'écart, attendait : une poignée de loups de mer, des vétérans endurcis par de nombreuses batailles, quelques-uns aux visages sombres et durs, d'autres aux faces rouges hilares. L'un d'eux portait au bras droit et à la joue de terribles cicatrices de brûlures.

Au milieu d'eux se trouvait un grand Khondorien aux cheveux couleur de cuivre qui paraissait tout harnaché de lumière. Près de lui se tenait une jeune fille vêtue d'une robe bleue, dont la chevelure blonde et lisse était enserrée dans un filet d'or brut. Entre les seins que laissait entrevoir un vêtement lâche, une unique perle noire brillait d'un éclat sombre. Sa main droite était posée sur l'épaule de la Nageuse, Shallah.

Comme tous les autres, la jeune fille prêtait plus d'attention à Ywaine qu'au Terrien. Celui-ci s'avisa, avec quelque amertume, que la foule s'était rassemblée moins pour voir le barbare inconnu qui avait tout fait que pour regarder passer, enchaînée, la fille de Garach, roi de Sark.

Le Khondorien aux cheveux roux retrouva suffisamment de politesse pour faire le signe de paix et

déclarer : « Je suis Rold, de Khondor. Nous, Rois de la mer, vous souhaitons la bienvenue. »

Carse répondit, mais il vit que, déjà, l'homme l'avait à moitié oublié, tout entier au plaisir sauvage d'avoir à sa merci son ennemie acharnée. Les Rois de la mer avaient de nombreux comptes à régler avec Ywaine.

Il reporta son attention sur la jeune fille blonde. Depuis le salut chaleureux que lui avait adressé Jaxart, il savait qu'elle s'appelait Emer et qu'elle était la sœur de Rold.

Jamais il n'avait rencontré une telle créature. Elle évoquait une fée, une elfe vivant par courtoisie dans le monde des hommes mais pouvant le quitter à son gré. Sa bouche aimable, dessinée pour le rire, contrastait avec ses yeux gris et tristes. Son corps, doté de cette même grâce vive qu'il avait remarquée chez les Hybrides, était toutefois d'une séduction très humaine.

Elle était fière aussi, autant qu'Ywaine, bien que les deux femmes fussent très différentes. Ywaine était éclat, feu et passion, rose aux pétales rouge sang. Carse la comprenait. Il pouvait jouer et la battre à son propre jeu.

Mais il savait qu'il ne comprendrait jamais Emer. Elle faisait partie des choses qu'il avait laissées derrière lui bien longtemps auparavant. Elle était la musique perdue et les rêves oubliés, la pitié et la tendresse, tout ce monde chimérique entrevu dans son enfance sans jamais le retrouver.

Tout à coup, elle leva les paupières. Son regard croisa celui du Terrien et le soutint. Son expression s'altéra, son visage perdit ses couleurs, se mua en un masque de neige. Il l'entendit demander : « *Qui êtes-vous ?*

— Carse, le barbare », répondit-il en s'inclinant.

Les doigts de la jeune fille s'enfoncèrent dans la fourrure de Shallah qui fixait sur lui son doux regard hostile. Emer reprit, si bas que sa voix était à peine perceptible : « Vous n'avez pas de nom. Vous êtes, comme dit Shallah, un *étranger*. »

L'accent porté sur ce mot lui donnait un caractère mystérieux, menaçant, très proche de la vérité. Carse comprit soudain que la jeune fille possédait le même pouvoir extralucide que les Hybrides, plus développé encore dans son cerveau humain. Mais il se contraignit à rire.

« Vous devez avoir beaucoup d'étrangers à Khondor en ce moment ! » Et, avec un regard à la Nageuse : « Shallah me déteste, j'ignore pourquoi. Vous a-t-elle raconté aussi que je porte partout avec moi une ombre noire ?

— Elle n'en avait pas besoin, souffla Emer. Votre visage est un masque qui ne dissimule que noirceur et désir… et ils ne sont pas de notre monde. »

Elle s'approcha de lui pas à pas, comme malgré sa volonté. Il voyait perler la sueur à son front et, soudain, un frisson appuyé le secoua lui-même.

« Je vois… Je vois presque… »

Il ne voulait pas qu'elle continuât. Il ne voulait pas entendre.

« Non ! s'écria-t-il. *Non !* »

Elle s'affala soudain et il sentit sa masse contre lui. Il la saisit et l'allongea sur la pierre grise où elle resta évanouie. Il s'agenouillait, impuissant, à son côté, quand Shallah déclara sur un ton calme : « Je vais m'occuper d'elle. »

Il se releva. Rold et les Rois de la mer les entourèrent tel un cercle d'aigles surpris.

« Le don de voyance lui est venu, leur dit Shallah.

— Jamais il n'a eu un tel effet ! répliqua Rold, inquiet. Que s'est-il passé ? Je n'avais d'yeux que pour Ywaine…

— Ce qui est advenu concerne Emer et l'étranger. » Shallah prit la jeune fille dans ses bras puissants et l'emporta.

L'étrange crainte glaçait toujours Carse. La « voyance ». Une vision, non d'essence surnaturelle, mais imputable à un pouvoir extrasensoriel qui avait plongé au fond de son esprit. Sous l'effet d'une

colère subite, il lança : « Un bel accueil ! Vous nous abandonnez tous, fascinés par Ywaine, et voilà votre sœur qui s'évanouit à ma vue !

— Grands dieux ! gémit Rold. Excusez-nous, nous n'avions pas l'intention de vous froisser. Quant à ma sœur, elle passe trop de temps en compagnie des hybrides qui ne sont que trop portés aux rêves. Hé la ! Barbefer ! ajouta-t-il en élevant la voix. Rachetons nos mauvaises manières ! »

Le plus colossal des Rois de la mer, un géant grisonnant au rire évoquant le vent du nord, s'avança. Avant que Carse eût compris leur intention, ils le hissaient sur leurs épaules pour le porter en haut du quai où tout le monde pouvait le voir.

« Écoutez ! hurla Rold. Écoutez tous ! »

À son appel, la foule se tut.

« Voilà Carse, le barbare, poursuivit-il. Il a pris la galère, capturé Ywaine et tué le Serpent. Comment allez-vous l'accueillir ? »

La clameur ébranla les falaises. Les deux géants gravirent les marches en portant le Terrien et refusèrent de le laisser marcher. Le peuple de Khondor les suivit en acceptant comme des frères les hommes de son équipage.

Carse aperçut Boghaz, le visage fendu en un large sourire porcin, une fille rieuse à chaque bras.

Ywaine allait seule au centre d'une garde des Rois de la mer. L'homme au visage brûlé la guettait d'un regard fixe où couvait la folie.

Arrivés au sommet des marches, Rold et Barbefer, haletants, reposèrent leur fardeau à terre.

« Vous êtes sacrément lourd », dit Rold, essoufflé, avec un sourire. « Notre punition vous satisfait-elle ? »

Carse, qui se sentait honteux, poussa un juron. Il considéra, stupéfait, la cité de Khondor.

Une ville monolithique, taillée dans le roc. La crête du rocher avait été fendue, sans doute du fait des convulsions de la plaque océanique aux temps reculés de Mars. Tout au long des falaises intérieures de l'excavation, on voyait des portes, des ouvertures de galeries, ruche humaine aux escaliers vertigineux.

Les habitants, jeunes, vieux ou invalides, les acclamaient désormais de toute part, debout dans les galeries, le long des rues étroites et sur les places innombrables.

À pareille hauteur, le vent marin était perçant et froid. Aussi, dans les rues de Khondor, une vibration perpétuelle, telle une plainte, se mêlait aux voix grondantes des vagues. Par les ouvertures supérieures allaient et venaient les Gens du ciel qui semblaient préférer les endroits haut perchés, à croire que les rues les gênaient. Les plus jeunes d'entre eux jouaient à s'élancer dans le vent, à piquer et à rouler dans de grands éclats de rire.

La contrée alentour abritait des champs verts et des pâturages serrés entre les contreforts des montagnes. Cet endroit soutiendrait un siège prolongé.

Ils longèrent les chemins rocheux, suivis par les habitants de Khondor qui emplissaient leur repaire d'acclamations et de rires. Deux portiques trapus en vis-à-vis donnaient sur une grande place. Devant l'un d'eux se dressaient des piliers sculptés dédiés au dieu unique des Flots et à ceux des Quatre Vents. Devant l'autre claquait une bannière d'or sur laquelle était brodé un aigle, emblème de Khondor.

Arrivé au seuil du palais, Barbefer donna sur l'épaule du Terrien une tape qui le fit trébucher.

« Nous aurons des conversations sérieuses au banquet du Conseil, ce soir. Mais nous avons tout le temps de nous enivrer décemment d'abord. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en suis ! » répondit Carse.

11.

Terrible accusation

Les torches jetaient sur le banquet une lumière enfumée, ce soir-là. Des feux brûlaient dans des foyers ronds sis entre les piliers auxquels pendaient les écussons et les enseignes de maints vaisseaux. La vaste salle, creusée dans la pierre, était entourée de galeries qui donnaient sur la mer.

On avait installé de longues tables. Des serviteurs circulaient entre elles avec des flacons de vin et des pièces de viande fumante qui sortaient du feu. Durant tout l'après-midi, Carse avait noblement suivi l'exemple de Barbefer et, sous son regard un peu vacillant, il semblait que tout Khondor festoyât ici au son de la musique trépidante des harpes et du chant des scaldes.

Il siégeait sur une estrade à l'extrémité nord de la salle, avec les Rois de la mer et les chefs des Nageurs et des Gens du ciel. Ywaine s'y trouvait aussi. Laissée debout, elle était restée des heures immobile, la tête haute, sans montrer le moindre signe de faiblesse. Carse l'admirait. Qu'elle fut encore la fière Ywaine, cela lui plaisait.

Contre le mur incurvé s'alignaient les figures de proue des bateaux pris au cours des combats. Le Terrien se serait cru entouré de monstres mystérieux et frémissants, comme au bord de la vie, sous la lumière des torches qui tantôt tirait un reflet d'un œil de pierre précieuse ou d'une griffe dorée, et tantôt éclairait un visage sculpté à moitié fendu par une rame.

Emer n'assistait pas au banquet.

Carse sentait la tête lui tourner sous l'effet du vin et des conversations, et une excitation croissante monter en lui. Il caressait la poignée de l'épée de Rhiannon calée entre ses genoux. Bientôt, il serait temps.

Rold déposa bruyamment sur la table la corne dans laquelle il buvait.

« Maintenant, parlons affaires. » Il avait la langue un peu lourde, comme tous ceux qui se trouvaient dans la salle, mais restait en pleine possession de ses moyens. « Quelle affaire, messieurs ? continua-t-il en riant. Une affaire très agréable, celle à laquelle nous pensons depuis longtemps, tous autant que nous sommes : la mort d'Ywaine de Sark. »

Le Terrien, pris au dépourvu, se raidit. « Un instant ! C'est ma captive ! »

Sur quoi ils l'acclamèrent et burent à sa santé… tous sauf Thorn de Tarak, l'homme au bras paralysé et à la joue brûlée, resté silencieux toute la soirée et qui, s'il buvait ferme, n'en conservait pas moins sa lucidité.

« Bien entendu, dit Rold. C'est donc à vous de choisir. » Il se tourna pour regarder Ywaine et envisager d'agréables perspectives. « De quelle façon va-t-elle mourir ? demanda-t-il.

— Mourir ? répéta Carse en se redressant. Qui parle de tuer Ywaine ? »

Ils fixèrent sur lui des regards ébahis, trop étonnés sur l'instant pour croire qu'ils avaient bien entendu. Ywaine eut un sourire amer.

« Pour quelle autre raison l'auriez-vous amenée ici ? demanda Barbefer. La mort par l'épée est trop douce ; sinon, vous l'auriez abattue sur la galère. Vous nous l'avez sûrement donnée pour que nous nous vengions ?

— Je ne l'ai donnée à personne ! Elle m'appartient et nul ne doit la tuer ! »

Un silence abasourdi suivit. Le regard d'Ywaine, pétillant d'ironie, croisa celui du Terrien. Thorn de Tarak prononça un seul mot : « *Pourquoi ?* »

Une lueur de folie dans les yeux, il dévisageait Carse, qui eut du mal à lui répondre.

« Elle est trop précieuse comme otage. Seriez-vous des enfants, que cela vous échappe ? Quoi ! Vous pourriez acheter la liberté de tous les esclaves khondoriens ! Peut-être même amener Sark à transiger ! »

Thorn de Tarak eut un rire désagréable.

« Mon peuple n'acceptera pas d'arrangement ! dit le chef des Nageurs.

— Ni le mien ! ajouta celui des Gens du ciel.

— Le mien non plus ! cria Rold en se levant, rouge de colère. Vous êtes un étranger, Carse. Peut-être ne pouvez-vous pas comprendre nos sentiments.

— Non, murmura Thorn de Tarak. Rendez-lui la liberté. Elle qui a appris la bonté sur les genoux de Garach et s'est nourrie de la sagesse des profondeurs de Caer Dhu ! Relâchez-la pour qu'elle imprime sur d'autres sa bénédiction, comme elle l'a imprimée sur moi quand elle a incendié mon vaisseau. » Il plongea son regard brûlant dans les yeux de l'homme de la Terre. « Laissez-lui la vie sauve… puisque le barbare en est amoureux. »

Carse haussa les sourcils. Il se rendit compte que les Rois de la mer, ces neuf chefs de guerre, la main sur la poignée de leur épée, le guettaient tels des tigres. Que les lèvres d'Ywaine s'incurvaient, comme pour exprimer sa raillerie intérieure. Et il éclata de rire.

On aurait dit un rugissement.

« Regardez donc ! cria-t-il en tournant le dos pour qu'ils pussent voir les cicatrices du fouet. Est-ce que ce sont des marques d'amour qu'Ywaine m'a imprimées sur le flanc ? Et ce n'était pas un chant d'amour que me faisait entendre le Dhuvien, quand je l'ai tué ! »

Il se retourna, échauffé par le vin, débordant d'une puissance qu'il sentait dominatrice.

« Qu'aucun de vous ne me le répète, ou je lui décolle la tête des épaules ! Regardez-vous. Grands lâches qui vous querellez pour la vie d'une femme ! Pourquoi ne vous rassemblez-vous pas, tous, pour prendre Sark d'assaut ! »

Ils se redressèrent dans un tintamarre de vaisselle et de bruit de pieds, pris de rage devant son impudence, hurlant après lui, mentons barbus tendus en avant, poings fermés martelant la table.

« Pour qui vous prenez-vous ? Chiot des montagnes ! hurla Rold. N'avez-vous jamais entendu parler des Dhuviens et de leurs armes, les alliés de Sark ? Savez-vous combien de Khondoriens sont morts, durant ces longues années, pour avoir essayé d'affronter ces armes ?

— Supposez, demanda le Terrien, que vous ayez vous aussi des armes ! »

Quelque chose, dans sa voix, toucha jusqu'à Rold lui-même, qui le regarda, renfrogné. « Que voulez-vous dire ? Exprimez-vous clairement !

— Sark ne pourrait vous résister, si vous possédiez les armes de Rhiannon !

— Ah ! Le Maudit ! ironisa Barbefer. Trouvez sa tombe et les armes qui y sont, et nous vous suivons à Sark sur-le-champ !

— Vous voilà donc engagés ! » Carse brandit son épée. « Regardez ! Y a-t-il parmi vous quelqu'un d'assez instruit pour reconnaître cette lame ? »

Thorn de Tarak tendit son bras valide pour la saisir et l'examiner. Sa main se mit à trembler. Il leva les yeux sur les autres et lança, avec des accents de crainte révérencielle : « C'est elle, l'épée de Rhiannon ! »

On entendit le sifflement rauque d'une respiration, puis Carse reprit la parole.

« Vous en avez la preuve. Je détiens le secret de la tombe. »

Le silence se fit, écrasant. Puis Barbefer émit un son guttural et, là-dessus, une folle excitation enfla, éclata et se propagea comme une flamme.

« Il connaît le secret ! Par les dieux, *il sait !*

— Consentirez-vous à affronter les armes dhuviennes avec les pouvoirs supérieurs de Rhiannon ? » demanda le Terrien.

Il y eut une clameur si folle que Rold peina à se faire entendre. Le grand Khondorien paraissait hésitant.

« Pourrions-nous utiliser la puissance des armes de Rhiannon, si nous les possédions ? Même le fonctionnement des objets dhuviens que vous avez pris dans la galère nous échappe !

— Laissez-moi le temps de les étudier et de les essayer, et je trouverai le moyen de me servir de ces appareils ! » répliqua Carse avec assurance.

Il savait pouvoir y arriver. Cela lui demanderait du temps, mais il était persuadé que sa propre culture scientifique lui permettrait de comprendre le maniement de quelques-unes au moins de ces armes forgées par une science étrangère.

Il brandit la longue lame qui étincela dans la lumière rouge des torches. Sa voix résonna : « Et si je vous arme ainsi, tiendrez-vous parole ? Me suivrez-vous jusqu'à Sark ? »

Toutes les hésitations furent balayées par ce défi, par cette occasion que leur envoyait le ciel de pouvoir lutter enfin contre Sark avec des armes au moins égales aux siennes. La réponse des Rois de la mer retentit comme un rugissement : « *Nous vous suivrons !* »

C'est alors qu'il vit Emer. Montée sur l'estrade par un passage intérieur, elle se tenait entre deux immenses figures de proue mélancoliques portant incrustée l'empreinte de la mer, et fixait sur lui un regard horrifié.

Quelque chose dans son attitude les obligea tous, même en cet instant, à se retourner pour la regarder. Elle s'avança vers la table. Les cheveux dénoués, vêtue d'une robe blanche très lâche, il semblait qu'elle venait de se réveiller et qu'elle marchait encore comme dans un rêve.

Mais un rêve terrible dont le poids l'écrasait ; ses pas en étaient ralentis et elle devait faire un effort pour respirer. Ces hommes de guerre eux-mêmes sentirent son fardeau peser en eux.

Emer s'exprima d'une voix claire et mesurée. « Je n'ai pu parler quand cet étranger s'est présenté devant moi, parce que mes forces m'ont trahie. Or je dois vous dire ce que j'ai vu. Il faut que vous *tuiez* cet homme ! Il est, pour nous tous, le danger, l'obscurité, la mort ! »

Ywaine se raidit, les paupières plissées. Carse sentit sur lui son regard brillant d'intérêt. Mais son attention se concentrait sur Emer. Comme plus tôt sur le quai, une étrange terreur le dominait sans rien de commun avec la peur banale, une inexplicable épouvante que lui causaient les pouvoirs extra-sensoriels de la jeune fille.

Rold intervint. Le Terrien parvint à se reprendre. Absurde, songea-t-il, de se laisser bouleverser par des paroles, l'imagination d'une femme.

« … le secret de la tombe ! disait Rold. N'as-tu pas entendu ? Il peut nous donner la puissance de Rhiannon !

— Oui », fit Emer, la mine sombre. « J'ai entendu. Je suis convaincue. Il sait où est cachée la tombe et il sait les armes qui s'y trouvent. »

Elle s'approcha en regardant Carse, debout sous la lumière des torches, l'épée entre les mains, et s'adressa directement à lui.

« Pourquoi ne le sauriez-vous pas, vous qui avez si longtemps médité là, dans l'obscurité ? Pourquoi ne le sauriez-vous pas, vous qui avez, de vos propres mains, fabriqué ces armes maléfiques ? »

Étaient-ce la chaleur et le vin qui lui donnaient le vertige et lui nouaient l'estomac ? Il essaya de parler et ne put émettre qu'un son rauque. La voix d'Emer poursuivait, impitoyable, terrible :

« Pourquoi ne sauriez-vous pas, vous le Maudit. Vous ! Rhiannon ! »

Le nom se répercuta dans la salle et fit résonner les boucliers eux-mêmes. Les bannières tremblèrent et les murs de pierre répétèrent tout bas en écho, comme une malédiction, le nom du Maudit. La jeune fille, immobile, mettait Carse au défi de parler ; il sentait sa langue morte et sèche dans sa bouche.

Tous le scrutaient : Ywaine, les Rois de la mer, et les convives silencieux au milieu du vin répandu et du banquet oublié. N'était-il pas Lucifer déchu, qu'auréolait toute la perversité du monde ?

Ywaine se mit alors à rire et un bizarre accent de triomphe colora sa voix. « C'est donc cela ! Je vois pourquoi vous avez appelé le Maudit, là-bas dans la cabine, quand vous combattiez la puissance de Caer Dhu à laquelle nul ne peut résister et que vous avez tué S'San ! » Son ton se fit railleur. « Je vous salue, seigneur Rhiannon ! »

Ces mots brisèrent le charme. « Damnée menteuse ! rétorqua le Terrien. Belle façon de sauver la face ! Aucun homme ordinaire n'aurait pu vaincre Ywaine de Sark… mais un dieu, c'est différent ! » Il se tourna vers les autres et leur hurla : « Êtes-vous tous fous, des enfants, que vous écoutiez de telles sornettes ? Vous, Jaxart, qui avez peiné à côté de moi sur le banc de nage ! Est-ce qu'un dieu saigne sous le fouet, comme un vulgaire esclave ?

— La première nuit que vous avez passée à bord, dit lentement l'autre, je vous ai entendu crier le nom de Rhiannon. »

Carse cracha un juron. « Vous êtes des guerriers, dit-il aux Rois de la mer, et non des pipelettes ! Servez-vous de vos cerveaux ! Est-ce que mon corps a moisi dans une tombe durant des millénaires ? Suis-je un mort-vivant ? »

Du coin de l'œil, il vit Boghaz se rapprocher de l'estrade et, çà et là, les démons ivres formant l'équipage de la galère se lever aussi et dégainer leurs épées pour se rallier à lui.

Rold posa les mains sur les épaules d'Emer et dit d'une voix grave : « Que réponds-tu à cela, ma sœur ?

— Je n'ai point parlé du corps, répondit Emer, mais de l'esprit. L'esprit du puissant Maudit peut vivre éternellement. Il vit et il s'est, j'ignore de quelle façon, introduit dans ce barbare dont il a fait sa demeure, tel un escargot lové dans sa coquille. »

Elle se retourna vers le Terrien. « En soi, vous êtes étranger, et étrange, et cela suffirait pour que je vous craigne, car cela m'échappe. Ce seul motif ne m'aurait pas incité à réclamer votre mort. Mais je dis que Rhiannon regarde par vos yeux, parle par votre bouche et manie par votre main l'épée qui est son sceptre. Voilà pourquoi je pense que vous devez mourir.

— Allez-vous écouter cette démente ? » demanda Carse d'une voix rauque.

Mais il vit le doute gravé sur les visages.

Imbéciles superstitieux ! Il y avait là un réel danger.

Il regarda ses hommes qui se groupaient et supputa les chances qu'il avait de s'en tirer en se battant, s'il fallait en venir là. Maudite sorcière blonde qui avait exprimé cette impossible et incroyable folie ! Mais la peur qui battait dans son propre cœur se cristallisait en une flèche plantée en lui.

« Si j'étais possédé, grogna-t-il, ne serais-je pas le premier à le savoir ? »

Ne le serais-je pas ? répéta en écho son cerveau. Les souvenirs affluaient.

Ce cauchemar dans l'obscurité de la tombe, quand il avait cru sentir une puissance étrangère, avide, les rêves, le savoir qu'il se rappelait à moitié et qui n'était pas le sien. Ce n'était pas vrai. Cela ne pouvait être vrai. Il ne voulait pas que ce fut vrai.

Boghaz monta sur l'estrade, lui jeta un étrange regard, puis s'adressa aux Rois de la mer avec une douceur toute diplomatique.

« Je ne doute pas que la sagesse de dame Emer dépasse de loin la mienne. Je m'en voudrais de lui manquer de respect. Mais ce barbare est mon ami et je parle de ce que je connais. Il est ce qu'il prétend, ni plus, ni moins. »

Les hommes de l'équipage de la galère donnèrent leur assentiment à ces mots en un grognement avertisseur.

« Réfléchissez, messeigneurs, poursuivit le Valkisien. Rhiannon irait-il tuer un Dhuvien et

combattre les Sarks ? Offrir la victoire à Khondor ?

— Non, dit Barbefer. Par tous les dieux, non ! Il soutenait de tout son poids les descendants du Serpent ! »

Emer requit leur attention. « Messeigneurs, vous ai-je jamais menti ou mal conseillés ? »

Ils secouèrent la tête et Rold répondit : « Non. Mais en l'occurrence, ta parole ne suffit pas.

— Très bien. N'en tenez aucun compte. Il existe un moyen de prouver s'il est Rhiannon ou s'il ne l'est pas. Qu'il se soumette à l'examen des Sages ! »

Rold tira sur sa barbe, les sourcils froncés, puis il acquiesça. « Voilà qui est raisonnable. »

Les autres l'appuyèrent. « Oui, il faut une preuve. »

Il se tourna vers le Terrien. « Acceptez-vous de vous y soumettre ?

— Non ! cria Carse, furieux. Je ne veux pas ! Au diable toutes ces sornettes superstitieuses ! Si mon offre de vous montrer la tombe ne suffit pas à vous convaincre de ma bonne foi, tant pis, vous ne saurez rien de plus !

— Il ne vous sera fait aucun mal. » Rold avait le visage fermé. « Si vous n'êtes pas Rhiannon, vous n'avez rien à craindre. Alors, acceptez-vous ?

— *Non ! »*

Il commençait à reculer le long de la table pour rejoindre ses hommes qui, déjà, s'étaient rassemblés, tels des loups sentant venir la bataille. Mais Thorn de Tarak lui saisit la cheville quand il passa près de lui et les Khondoriens, se jetant en masse sur les galériens, les désarmèrent sans combat.

Carse se débattit comme un beau diable, pris d'un bref accès de fureur, jusqu'à ce que Barbefer, à contrecœur, lui assene sur la tête un bon coup d'une corne à boire cerclée de bronze.

12.

Le Maudit

L’obscurité se dissipa peu à peu. Il perçut d’abord les bruits : aspiration et exhalaison d’eau, rugissement étouffé des vagues sur les brisants. L’air était calme et lourd.

La lumière vint ensuite, une lueur diffuse. Carse ouvrit les yeux et vit au-dessus de lui, par une fente, très haut, des étoiles. Par-delà la crevasse, le roc formait une voûte incrustée de dépôts cristallins reflétant une douce clarté.

Il se trouvait au centre d’une grotte marine baignée par une étendue de flammes laiteuses. Lorsque sa vue s’éclaircit, il aperçut de l’autre côté de l’eau une corniche à laquelle aboutissait un escalier. Les Rois de la mer s’y trouvaient debout avec les chefs des Hybrides, ainsi qu’Ywaine et Boghaz enchaînés. Tous l’observaient sans un mot. Carse se rendit compte qu’il était debout, attaché à une mince aiguille de pierre.

Emer se tenait devant lui, immergée jusqu’à la taille. La perle noire brillait sur sa poitrine et l’eau étincelante coulait de ses cheveux comme un fil de diamants. Elle tenait entre les mains une grosse pierre brute, d’un gris terne, brumeux. Lorsqu’elle vit ses yeux ouverts, elle déclara : « Venez, maîtres ! Il est temps. »

Un murmure évoquant un soupir de regret emplit la grotte. Une tremblante phosphorescence troubla la surface des flots, puis les eaux lisses s’écartèrent sans bruit pour laisser apparaître trois formes qui progressèrent lentement vers Emer : les têtes de Nageurs blanchis par l’âge.

Carse n’avait jamais vu plus effrayant que leur regard – empreint d’une étrange jeunesse désincarnée, d’une force et d’un savoir qui le terrorisèrent.

Encore étourdi par le coup que lui avait assené Barbefer, il banda ses muscles dans ses liens, et entendit au-dessus de lui un bruissement, comme si de grands oiseaux assoupis s’éveillaient.

Levant les yeux, il vit, sur les corniches ombrées, trois formes plongées dans leur méditation, les vieux, très vieux aigles des Gens du ciel, aux ailes fatiguées, aux visages éclairés eux aussi par la lumière de la connaissance.

Le Terrien retrouva la parole. Il ragea et se débattit pour se détacher, mais, bien que sa voix retentît dans la tranquille caverne, personne ne répondit.

Constatant que ses efforts ne servaient à rien tant ses liens étaient serrés, il se laissa aller, haletant, frissonnant, sur la flèche de pierre.

Un chuchotement rauque tomba de la corniche supérieure : « Petite sœur, levez la pierre de la pensée ! »

Emer brandit la pierre embrumée – une scène étrange et, de prime abord, incompréhensible. Puis Carse s’avisa que les yeux de la jeune fille et ceux des Sages s’obscurcissaient et se voilaient, tandis que le gris nuageux de la pierre s’éclairait et brillait.

Toute la puissance de leurs esprits se déversait, semblait-il, dans le point focal du cristal et s’y mêlait en un rayon puissant. Et il sentit, sur son propre esprit, la pression de ces volontés réunies !

Il devina obscurément ce qui se passait. Les pensées de l’esprit conscient produisent une minuscule pulsation électrique le long des neurones. Cette pulsation peut être étouffée, neutralisée par une contre-pulsation plus forte, comme celle qu’ils dirigeaient sur lui à travers ce cristal électrosensitif.

Peut-être ignoraient-ils le principe de leur attaque mentale. Dotés d’une grande puissance extrasensorielle, ils avaient dû découvrir bien longtemps auparavant que le cristal concentrait leurs

volontés et utiliser cette propriété sans en connaître les fondements scientifiques.

Mais je peux les maintenir à distance, se dit le Terrien, la tête lourde. *J'en suis capable !*

Ce cognement impersonnel aux portes de son esprit le mettait en rage. Il lui opposait toute sa force, mais celle-ci ne suffisait pas.

Alors, une force en lui, apparemment étrangère, vint à son aide, comme au moment où il avait affronté les étoiles chantantes du Dhuvien. Elle édifia une barrière face aux Sages et la maintint, au point que Carse, à l'agonie, se mit à gémir. La sueur ruisselait sur son visage, son corps se tordait. Il sentait confusément qu'il allait mourir, qu'il ne pouvait en supporter davantage.

Son esprit était une pièce close que des vents contraires auraient ouverte tout à coup – pour souffler sur les souvenirs accumulés, secouer les rêves poussiéreux et tout révéler, même les recoins les plus sombres.

Tous, sauf un. Un point où l'ombre, solide et impénétrable, subsistait.

La pierre flamboyait entre les mains d'Emer. Le silence évoquait celui de l'espace entre les étoiles.

La voix d'Emer sonna, claire, dans ce calme.

« Parle, Rhiannon ! »

L'ombre obscure que Carse sentait lovée dans son esprit frémit, mais ne répondit pas. Elle attendait et guettait.

Le silence puisait. Les spectateurs, sur la corniche, s'agitèrent, mal à l'aise.

La voix agacée de Boghaz s'éleva : « C'est de la folie ! Comment ce barbare pourrait-il être le Maudit d'antan ? »

Emer ne prêta aucune attention à ces paroles et la pierre, entre ses mains, flamboya de plus belle.

« Les Sages sont forts, Rhiannon ! Ils peuvent briser l'esprit de l'homme ! Ils le briseront si vous ne parlez pas ! » Et la jeune fille d'ajouter, avec un accent de triomphe sauvage : « Que ferez-vous, alors ? Vous vous glisserez dans le cerveau et le corps d'un autre ? Vous ne le pouvez pas, Rhiannon ! Vous l'auriez déjà fait dans le cas contraire ! »

De l'autre côté de l'eau, Barbefer dit d'une voix rauque : « Tout ça ne me plaît pas ! »

Mais Emer continua sans pitié et sa voix dure, terrible, semblait remplir l'univers de Carse. « L'esprit de l'homme craque, Rhiannon ! Une minute de plus et votre seul instrument devient un idiot impuissant ! Parlez maintenant, si vous voulez le sauver ! »

La voûte de pierre de la caverne renvoyait en écho sa voix retentissante et la pierre entre ses mains était une flamme de force vivante. Le Terrien sentit l'agonie qui fondait sur l'ombre tapie dans son esprit, agonie du doute, de la peur.

Puis, soudain, cette ombre noire parut exploser dans son cerveau et son corps tout entier et pénétrer tous les atomes de sa chair. Il entendit sa propre voix, avec un timbre et un accent étrangers, hurler : « *Laissez vivre l'esprit de l'homme, je vais parler ! »*

Les échos grondants de ce cri terrible s'éteignirent lentement et, dans le calme lourd de menaces qui suivit, Emer recula d'un pas, puis d'un autre, à croire que sa chair elle-même se rétractait.

La pierre qu'elle tenait entre ses mains s'éteignit. Des rides profondes se creusèrent et s'éloignèrent sur l'eau lorsque les Nageurs se recroquevillèrent. Les ailes des Gens du ciel claquèrent contre le roc. Tous les yeux brillaient de compréhension et de crainte.

Un murmure frémissant monta des silhouettes rigides qui, par-delà l'eau, guettaient.

« Rhiannon ! Le Maudit ! »

Le Terrien jugea qu'Emet elle-même, malgré son audace lorsqu'elle avait obligé à se manifester ce qu'elle sentait caché en lui, tremblait de peur maintenant.

Et lui, Matthew Carse était terrifié. Il lui était déjà arrivé d'avoir peur. Cependant, la terreur qu'il avait éprouvée quand il avait affronté le Dhuvien n'était rien en comparaison de la terreur aveugle qui le transperçait. Rêve ! Illusion ! Divagation d'un esprit obsédé ! Il avait essayé de se persuader que la

profonde étrangeté qu'il sentait en lui n'était rien d'autre. Mais il ne pouvait plus le croire. Plus maintenant ! Il savait la vérité, et elle était terrible !

« Ça ne prouve *rien*, gémit Boghaz avec insistance. Vous l'avez hypnotisé et obligé à admettre l'impossible.

— C'est Rhiannon ! » souffla l'un des Nageurs. Il haussa hors de l'eau ses épaules couvertes de fourrure blanche et leva ses mains décharnées. « C'est Rhiannon, dans le corps de l'étranger ! » Puis, avec un cri à glacer le sang : « Tuez cet homme avant que le Maudit n'en use pour nous anéantir tous ! »

Une clameur infernale, née d'une terreur atavique, monta aussitôt à la gorge des hommes et des Hybrides, éclata et se répercuta contre les murs : « *À mort ! À mort !* »

Carse, totalement impuissant, mais dont les sensations faisaient corps avec celles de la chose qu'il portait en lui, perçut la folle anxiété de l'être obscur. Il entendit la voix claironnante qui n'était pas la sienne hurler au-dessus du brouhaha : « *Attendez ! Vous* avez peur parce que je suis Rhiannon ! Mais je ne suis pas revenu pour vous faire du mal !

— Alors, pourquoi êtes-vous là ? » chuchota Emer.

Elle le regardait en face et Carse comprenait, à voir les yeux dilatés de la jeune femme, combien son visage devait paraître étrange et terrifiant. Par ses lèvres, Rhiannon répondit : « Je suis venu racheter ma faute… J'en fais le serment ! »

Le visage convulsé d'Emer, d'une pâleur mortelle, exprima une haine brûlante. « Oh ! Père du mensonge ! Rhiannon, qui a apporté le mal sur notre monde en donnant la puissance au Serpent, Rhiannon qui a été condamné et puni pour son crime, le Maudit, devenu un saint ! »

Elle se mit à rire, d'un rire amer, fait de haine et de frayeur, imitée par les Hybrides.

« Pour votre propre sauvegarde, vous devez me croire ! ragea Rhiannon. Ne voulez-vous même pas m'écouter ? »

Carse éprouvait nettement la passion de l'être sombre qui le possédait. Il faisait un avec ce cœur étranger, violent, amer, mais ô combien solitaire… solitaire à un point que personne ne pourrait comprendre.

« Écouter Rhiannon ! se récria Emer. Les Quiru d'antan vous ont-ils écouté ? Ils vous ont condamné pour votre péché !

— Allez-vous me dénier l'occasion de me racheter ? » Le Maudit implorait presque. « Ne comprenez-vous pas que ce Carse m'offre la seule chance de défaire ce que j'ai fait ? »

Sa voix se précipita, insistante, ardente.

« Je suis resté une éternité, gelé dans une prison auquel l'orgueil même de Rhiannon n'a pu résister. Je me suis rendu compte de ce que j'avais fait. J'ai voulu me racheter, mais je ne le pouvais pas. Alors, dans ma tombe, dans ma prison, est arrivé cet homme, Carse. J'ai fixé dans son cerveau l'immatériel réseau électrique de mon esprit. Je ne pouvais le dominer, car il possède un cerveau étranger, différent. Mais j'arrivais à l'influencer et j'ai cru pouvoir agir à travers lui. Son corps n'était pas lié à la tombe. Mon esprit avait enfin le loisir de la quitter. Et c'est ce que j'ai fait par son entremise, sans lui dire que je me trouvais dans son cerveau. Je croyais, par lui, découvrir le moyen d'écraser le Serpent que j'avais, pour mon malheur, tiré de la poussière. »

La voix troublée de Rold interrompit le plaidoyer passionné qui sourdait des lèvres de Carse. Le Khondorien paraissait sur le point de perdre la raison.

« Emer, ne laisse plus parler le Maudit ! Libérez l'homme du sortilège de vos esprits !

— Levez l'enchantement ! appuya Barbefer d'une voix rauque.

— Oui, chuchota Emer. Oui. »

Une fois encore, elle brandit la pierre et les Sages unirent toutes leurs forces, éperonnés par la terreur qu'ils éprouvaient. Le cristal électrosensible flamboya et Carse eut l'impression qu'une boule

de feu lui brûlait l'esprit, car Rhiannon luttait contre cette force, luttait de toute la puissance de son désespoir.

« Il faut m'écouter ! Il faut me croire !

— Non, dit Emer. Taisez-vous. Lâchez l'homme, ou il mourra. »

Une dernière révolte, brisée par la volonté de fer des Sages, un moment d'hésitation, un accès d'une souffrance inconcevable, et la barrière tomba.

La présence étrangère, le partage diabolique de la chair disparut, l'esprit de Matthew Carse se referma sur l'ombre et la cacha. La voix de Rhiannon était réduite au silence.

Le Terrien s'affaissa dans ses liens comme un homme mort. La lumière disparut du cristal et Emer, abaissant les bras, pencha la tête au point que sa chevelure lumineuse lui voila le visage. Les Sages, se couvrant la face, restèrent immobiles. Les Rois de la mer, Ywaine, Boghaz lui-même, étaient silencieux, tels des gens qui auraient échappé de peu à l'anéantissement et réaliseraient ensuite combien la mort avait été proche.

Il poussa un gémissement. Son halètement et ses plaintes furent, un long moment, les seuls bruits audibles.

Emer dit alors : « Cet homme doit mourir. »

Il n'y avait plus maintenant en elle que de la fatigue et elle s'abandonnait à une amère vérité. Carse entendit confusément la réponse terrible de Rold :

« Oui, il n'existe pas d'autre moyen. »

Boghaz voulut parler, mais on l'en empêcha.

« Ce n'est pas vrai, dit le Terrien d'une voix pâteuse. C'est impossible. »

Emer leva la tête et le regarda. Son attitude avait changé. Elle ne semblait plus craindre Carse lui-même et n'éprouvait plus pour lui que de la pitié.

« Vous savez cependant que c'est la vérité. »

Il garda le silence. Oui, il le savait.

« Vous n'avez rien fait de mal, étranger, reprit-elle. Il y a dans votre esprit bien des choses qui me paraissent étranges et dépassent ma compréhension, mais il ne recèle aucun mal. Cependant, Rhiannon vous habite… et nous ne pouvons prendre le risque de le laisser vivre.

— Il ne peut pas me dominer ! » Il s'efforça de se redresser, de hausser le ton, car il avait la voix aussi lasse que son corps. « Lui-même l'a reconnu. Il ne peut pas me dominer. Ma volonté m'appartient.

— Et S'San, et l'épée ? dit lentement Ywaine. Ce jour-là, ce n'était pas l'esprit de Carse le barbare qui commandait.

— Il ne peut pas vous maîtriser, dit Emer, sauf quand les barrières de votre esprit faiblissent sous l'effet de la tension. Une grande peur, la souffrance, la fatigue, voire l'inconscience que procure le sommeil ou le vin pourrait offrir une occasion au Maudit, et il serait trop tard.

— Nous n'osons courir ce risque ! dit Rold.

— Je peux vous livrer le secret de la tombe de Rhiannon ! » s'écria Carse.

Il vit que cette idée commençait à faire son chemin dans leurs esprits et il poursuivit, éperonné par l'injustice affreuse de toute son aventure.

« Est-ce donc là ce que vous appelez justice, Khondoriens qui vous récriez contre les Sarks ? Allez-vous tuer un innocent ? Etes-vous couards au point de condamner votre peuple à vivre éternellement sous les griffes du dragon, à cause d'une ombre sortie du passé ? Laissez-moi vous conduire à la tombe. Laissez-moi vous donner la victoire. Voilà qui prouvera que je n'ai rien de commun avec Rhiannon ! »

La bouche de Boghaz en béa d'horreur. « Ne leur donnez pas le secret !

— Silence ! cria Rold.

— Permettre au Maudit de mettre la main sur ses armes ! dit Barbefer avec un rire amer. En voilà une folie !

— Très bien, dit le Terrien. Que Rold y aille ! Je vais lui indiquer la route. Gardez-moi ici, surveillez-moi. Il n'y aura ainsi aucun danger. Vous n'aurez qu'à me tuer sur-le-champ si Rhiannon s'empare de moi ! »

Ces mots les convainquirent. Un seul sentiment surpassait en eux la haine et la terreur du Maudit : leur ardent désir de posséder les armes légendaires qui, en temps voulu, apporteraient la victoire et la liberté à Khondor.

Ils réfléchirent, inquiets, hésitants. Mais Carse connaissait le verdict avant même que Rold se retournât pour dire : « Nous acceptons. Il eût mieux valu vous tuer tout de suite, mais… nous avons besoin de ces armes. »

Carse sentit la froide présence d'une mort imminente reculer un peu. Il les avertit : « Ce ne sera pas facile. La tombe est proche de Jekkara.

— Que décidons-nous pour Ywaine ? demanda Barbefer.

— La mort, tout de suite », répondit durement Thorn de Tarak.

Ywaine les considérait avec une indifférence glaciale et hautaine.

Emer s'interposa. « Rold va au-devant du danger. Gardons-la jusqu'à son retour, pour le cas où nous aurions besoin d'un otage. »

Alors seulement Carse vit Boghaz dans l'ombre. Dans son chagrin, le gros Valkisien secouait la tête. Des larmes ruisselaient sur ses joues grasses.

« Il leur *donne* un secret qui vaut un royaume ! geignit-il. On m'a volé ! »

13.

La catastrophe

Les jours suivants furent longs et étranges pour Matthew Carse. Il traça de mémoire la carte des collines qui surplombaient Jekkara, en précisant le lieu où se trouvait la tombe. Rold l'étudia jusqu'à l'avoir gravée en son esprit. Ensuite, on brûla le parchemin.

Rold prit un navire, un équipage sélectionné, et il quitta Khondor de nuit. Jaxart l'accompagnait. Tous réalisaient les dangers du voyage. Mais un seul vaisseau rapide, avec des Nageurs en éclaireurs sur le chemin, échapperait peut-être aux patrouilleurs de Sark. Il jetterait l'ancre dans une crique secrète que connaissait Jaxart à l'ouest de Jekkara. Les hommes couvriraient le reste de la distance à pied.

« Si quoi que ce soit tourne mal sur le chemin du retour, dit Rold d'un air sombre, nous nous saborderons tout de suite. »

Après leur départ, il ne resta plus qu'à attendre.

Le Terrien n'était jamais seul. On lui avait alloué trois petites pièces dans une partie désaffectée du palais, et les gardes se tenaient toujours près de lui.

Une sourde terreur le rongeait, qu'il ne parvenait pas à dominer, en dépit de tous ses efforts. Il se surprenait à écouter une voix intérieure, à guetter les signes, les gestes qui ne lui appartiendraient pas. L'horreur de l'épreuve que les Sages lui avaient imposée l'avait marqué. Maintenant il savait. Et ce qu'il savait, il ne pouvait plus l'oublier un seul instant.

Ce n'était pas la crainte de la mort qui l'étreignait, bien qu'il ne désirât point mourir, mais la peur de revivre ce moment où il avait cessé d'être lui-même, où l'envahisseur avait possédé son esprit et son corps tout entiers. La crainte de cette domination diabolique l'emportait sur la peur de la folie.

Emer venait souvent parler avec lui, et l'étudier. Elle le surveillait pour détecter en lui des signes qui pourraient être une manifestation de Rhiannon. Tant qu'elle souriait, il se savait en sécurité.

Elle refusait de regarder dans son esprit. Mais elle fit allusion une fois à ce qu'elle y avait vu.

« Vous venez d'un autre monde, dit-elle avec une calme assurance. Je l'ai su, je pense, dès notre première rencontre. Le souvenir de ce monde était en vous. C'est un endroit désolé, désert, étrange et triste. »

Ils se trouvaient juste sous le sommet du promontoire, sur le petit balcon de Carse, et un vent pur et fort soufflait des vertes forêts.

« Un monde austère, acquiesça le Terrien. Mais il avait sa beauté.

— Il y a de la beauté même dans la mort. Cependant je suis heureuse d'être vivante.

— Oublions cet autre monde. Parlons de celui-ci où la vie est si ardente. Rold disait que vous passiez beaucoup de temps avec les Hybrides. »

Elle rit. « Il me taquine parfois. Selon lui, je suis un changelin que l'on a substitué à une enfant et je n'ai rien d'humain.

— Ce n'est pas mon sentiment, surtout lorsque, comme maintenant, les lueurs de la lune se projettent sur votre visage et se mêlent à vos cheveux.

— Je voudrais que ce fut vrai. Vous n'êtes jamais allé sur les îles des Gens du ciel ?

— Non.

— On croirait des châteaux qui s'élèvent de la mer, presque aussi hauts que Khondor. Quand les Gens du ciel m'y emmènent, l'absence d'ailes me pèse, car je dois me faire porter ou rester clouée au

sol pendant qu'ils planent et glissent autour de moi. Voler me paraît être la plus belle chose du monde et je pleure parce que je ne la connaîtrai jamais.

» En compagnie des Nageurs, je suis plus heureuse. Mon corps ressemble beaucoup aux leurs, quoique en moins rapide. C'est merveilleux de plonger dans l'eau lumineuse et de voir les jardins qu'elle recouvre, les étranges fleurs marines qui s'inclinent dans le courant, les petits poissons brillants qui filent entre elles comme des oiseaux.

» Leurs cités sont des bulles d'argent au creux de l'océan. Les deux sont un flamboiement qui se teinte d'or éclatant au soleil, d'argent la nuit. Il y fait toujours chaud, l'air est calme, et il y a de petits étangs où les enfants jouent et exercent leurs muscles pour le grand large.

» Les Hybrides m'ont beaucoup appris, acheva Emer.

— Les Dhuviens ne sont-ils pas aussi des Hybrides ?

— Ils forment la plus ancienne des races hybrides. » Elle frissonna. « Ils sont peu nombreux, désormais, et tous demeurent à Caer Dhu.

— Vous possédez le savoir des Hybrides, dit soudain Carse. N'y a-t-il aucun moyen de me débarrasser de la chose monstrueuse que je porte en moi ?

— Toute la science des Sages n'y suffirait pas », répondit-elle, assombrie.

« Il aurait mieux valu que vous me tuiez dans la grotte ! s'écria le Terrien en frappant du poing la pierre de la galerie.

— On a tout le temps de mourir. » La jeune fille posa sa douce main sur la sienne.

Après le départ d'Emer, il arpenta son logis des heures durant. Il désirait l'oubli qu'offre le vin et n'osait en absorber de crainte de s'endormir. Quand l'épuisement finit par avoir raison de lui, ses gardes l'attachèrent sur son lit et l'un d'eux resta à son chevet, une épée en main, pour le surveiller, prêt à le réveiller sur-le-champ s'il paraissait rêver.

Car il rêvait bel et bien. Tantôt ce n'était qu'un cauchemar né de sa propre angoisse, tantôt le sombre murmure d'une voix étrangère se glissait dans son esprit.

« N'aie pas peur, disait-elle. *Laisse-moi parler, il faut que je te raconte. »*

Souvent, Carse se réveillait avec l'écho de son propre cri à l'oreille et la pointe de l'épée sur sa gorge.

« Je ne veux de mal à personne. Je peux dissiper tes craintes si tu consens à m'écouter ! »

Le Terrien se demandait ce qu'il allait faire en premier : devenir fou, ou se jeter dans la mer du haut de son balcon ?

Boghaz le serrait de près. Il semblait fasciné par ce qui se cachait en lui. En dépit de la crainte révérencielle que son compagnon lui inspirait, il restait fâché par la révélation de l'emplacement de la tombe.

« Je vous avais dit de me laisser conclure ce marché. Vous livrez le secret de la plus grande source de puissance sur Mars sans même exiger en retour la promesse qu'ils vous laissent la vie sauve quand ils l'auront acquis ! »

Et, avec un geste final de ses mains grasses, il concluait : « Je vous le dis, Carse, vous m'avez volé ! Vous m'avez dérobé mon royaume ! »

Pour une fois, le Terrien se réjouissait de l'effronterie du Valkisien qui le distrayait dans sa solitude. Boghaz s'asseyait, buvait d'énormes quantités de vin et, parfois, le dévisageait en gloussant.

« On m'a toujours dit que j'avais un démon en moi. Vous, Carse, c'est *le* démon qui est en vous ! »

« Laissez-moi parler, Carse, et je vous ferai comprendre ! »

Il maigrissait. Ses yeux se creusaient. Des tics crispaient son visage. Ses mains tremblaient.

Puis la nouvelle arriva, apportée par un messager ailé qui atterrit épuisé à Khondor. Ce fut Emer qui apprit au Terrien ce qui s'était passé. Dès qu'il vit son visage exsangue, il comprit avant qu'elle n'eût

prononcé un mot.

« Rold n'a jamais atteint la sépulture. Une patrouille sark les a surpris au cours du voyage. Il aurait tenté de se tuer pour préserver le secret, mais on l'en a empêché. On l'a conduit à Sark. »

Carse voulut se raccrocher à un dernier espoir. « Les Sarks ne savent donc pas qu'il détient le secret ! »

Elle secoua la tête. « Ils ne sont pas stupides. Ils voudront connaître les projets de Khondor et savoir pourquoi il avait mis le cap sur Jekkara avec un seul vaisseau. Ils le feront questionner par les Dhuviens. »

Écœuré, il comprit ce que cela sous-entendait. La science hypnotique des Dhuviens, qui avait presque balayé son esprit entêté d'étranger, ne tarderait guère à extraire de Rold tous les secrets qu'il possédait.

Ils restèrent un moment silencieux. Le vent gémissait dans la galerie. Au pied de la falaise, les vagues battaient comme le glas.

« Que va-t-on faire ? demanda le Terrien.

— Les Rois de la mer ont envoyé un message à toutes les côtes et les îles libres. Vaisseaux et hommes se réuniront ici, et Bar-befer les conduira contre Sark. Nous disposons d'un bref délai. Il faudra aux Dhuviens, même en possession du secret, le temps d'aller à la tombe, d'en rapporter les armes et d'en apprendre le maniement. Si nous parvenons à écraser Sark d'abord…

— Êtes-vous en mesure de le faire ?

— Non, dit-elle avec franchise. Les Dhuviens interviendront et leurs armes leur assureront la victoire, mais nous devons essayer et mourir au combat, plutôt que d'attendre que Sark et le Serpent jettent Khondor à la mer. »

Carse, debout, la regardait, et il lui semblait qu'aucun moment de sa vie n'avait été aussi amer.

« Les Rois de la mer m'emmèneront-ils avec eux ? »

Question stupide ! Il en connaissait la réponse avant qu'elle ne l'eût prononcée.

« Ils disent maintenant que tout cela est un tour de Rhiannon qui a trompé Rold pour transmettre le secret à Caer Dhu. J'ai affirmé qu'il n'en était rien, mais… » Elle détourna la tête avec lassitude. « Barbefer m'a crue, je pense. Il veillera à vous donner une mort rapide et indolore. »

Au bout d'un moment, le Terrien demanda : « Et Ywaine ?

— Thorn de Tarak a résolu la question. Ils l'emmèneront avec eux à Sark, attachée à la proue du vaisseau amiral. »

Le silence retomba. Il semblait à Carse que l'air lui-même était lourd, tant il était abattu. Emer s'était retirée sans bruit. Il sortit sur la petite galerie. Là, ses yeux se fixèrent sur la mer.

« Rhiannon, chuchota-t-il, je vous maudis ! Je maudis la nuit où j'ai vu votre épée et je maudis le jour où je suis venu à Khondor pour indiquer l'endroit où se trouve votre tombe ! »

La lumière s'éteignait. La mer était comme baignée de sang par le coucher du soleil. Le vent apportait à Carse, de la cité, des cris et des clameurs entrecoupées et, en bas, des vaisseaux entraient à toutes voiles dans le fjord.

« Vous avez obtenu ce que vous vouliez, dit-il à la présence avec un rire sans gaieté. Mais vous n'en jouirez pas longtemps ! »

Maigre triomphe. La tension des derniers jours et cette terrible nouvelle auraient abattu n'importe qui. Il s'assit sur le banc sculpté, se prit la tête dans les mains et resta ainsi, trop épuisé pour éprouver une émotion quelconque.

Le murmure du sombre envahisseur envahit son cerveau. Pour la première fois, Carse, hébété, ne put la réduire au silence.

« J'aurais pu l'éviter si vous m'aviez écouté. Des fous, des enfants, voilà ce que vous êtes tous, de n'avoir pas voulu m'écouter !

— Parlez donc », marmonna le Terrien, harassé. « Le mal est fait. Barbefer sera bientôt là. Je vous le permets. Parlez, Rhiannon. »

Ce dernier mit la permission à profit. Grondant comme un vent d'orage piégé dans un réduit, la voix mentale – désespérée, implorante – emplit la tête de Carse.

« Si vous acceptez de me faire confiance, je peux encore sauver Khondor ! Prêtez-moi votre corps, laissez-moi m'en servir…

— Je ne suis pas encore, même maintenant, assez fou pour cela.

— *Par les dieux !* ragea la pensée de Rhiannon. *Il reste si peu de temps ! »*

Le Terrien sentir la lutte que Rhiannon se livrait à lui-même pour dominer sa fureur. Quand la voix mentale reprit son discours, elle était calme, posée, et d'une terrible sincérité.

« Je vous ai dit la vérité, dans la grotte. Vous avez visité ma tombe, Carse. Comment aurais-je pu rester si bngtemps seul dans cette terrible obscurité hors du temps et de l'espace sans être changé ? Je ne suis pas un dieu ! Quel que soit le nom que vous nous donnez à présent, les Quiru n'ont jamais été des dieux, mais une race d'hommes antérieure aux autres.

» *On me dit maléfique… Je ne l'étais pas ! Orgueilleux et vain, certes, et sot, mais dénué de mauvaises intentions. J'ai instruit le peuple des Serpents parce que ceux-ci étaient habiles et qu'ils m'avaient flatté… et quand ils se sont servis de mes leçons pour faire le mal, j'ai essayé de les arrêter. J'ai échoué parce qu'ils avaient appris de moi des moyens de défense et que ma puissance elle-même ne pouvait les atteindre à Caer Dhu.*

» *Les Quiru, mes frères, m'ont donc jugé, et condamné à la captivité hors de l'espace et du temps, dans un lieu qu'ils ont conçu, aussi longtemps que les fruits de mon péché bouleverseraient le monde. Puis ils m'ont quitté.*

» *Nous étions les derniers de notre race. Plus rien ne les retenait ici. Ils n'avaient rien à y faire. Ils ne désiraient que la paix et le savoir. Ils ont donc suivi la voie qu'ils avaient choisie. Et j'ai attendu. Pouvez-vous imaginer ce qu'a été cette attente ?*

— Je pense que vous l'aviez méritée », répondit Carse, la langue pâteuse. Il avait soudain les nerfs en pelote. L'ombre, l'amorce d'un espoir…

« Je l'avais méritée, convint Rhiannon, *mais vous m'offrez l'occasion de racheter ma faute, de recouvrer la liberté pour suivre mes frères. »*

La voix mentale s'enfla d'une ardeur passionnée, dangereuse.

« Prêtez-moi votre corps, Carse ! Prêtez-le-moi, que je puisse agir !

— Non ! cria le Terrien. Non ! »

Il bondit, conscient maintenant du péril dans lequel il se trouvait, et lutta de toute ses forces contre cette puissance avide. Il la rejeta et referma sur elle son esprit.

« Vous ne pouvez pas me dominer, chuchota-t-il. Vous ne pouvez pas !

— *Non,* soupira Rhiannon avec amertume. *Je ne le peux pas. »*

Et la voix intérieure se tut.

Haletant et ébranlé, mais brûlant d'un dernier espoir, il s'appuya contre le rocher. S'il n'avait guère qu'une vague idée, cela suffisait à l'aiguillonner. Tout valait mieux qu'attendre la mort.

Si les dieux de la chance voulaient bien lui accorder un peu de temps…

Il entendit la porte s'ouvrir. Le découragement s'empara de lui. Le souffle coupé, il attendit que Barbefer prenne la parole.

14.

Une supercherie audacieuse

Mais ce fut Boghaz, Boghaz seul, qui vint sur le balcon, triste et abattu.

« Emer m'a envoyé, dit-il. Elle m'a fait part de la tragique nouvelle et m'a permis de venir vous dire adieu. Les Rois de la mer, continua-t-il en prenant la main de Carse, tiennent leur dernier conseil de guerre avant de partir pour Sark, mais il ne durera guère. Mon ami, nous en avons beaucoup vu. Vous êtes devenu pour moi comme un frère et cette séparation me fend le cœur ! »

Le gras Valkisien paraissait sincèrement affecté et il dévisageait le Terrien avec des yeux pleins de larmes.

« Oui, comme mon propre frère, répéta-t-il d'une voix entrecoupée. Nous nous sommes querellés comme des frères, mais nous avons aussi répandu ensemble du sang. Cela ne s'oublie pas. »

Il poussa un long soupir. « J'aimerais avoir quelque chose de vous que je puisse garder, l'ami. Une babiole en souvenir. Votre collier de pierres. Votre ceinture. Vous n'en aurez plus besoin et je les chérirai jusqu'à ma mort ! »

Il essuya une larme, mais Carse le saisit à la gorge d'une main brutale.

« Canaille hypocrite ! cria-t-il à l'oreille du Valkisien surpris. Une petite babiole, hein ? Par les dieux ! Vous avez failli m'avoir !

— Mais, mon ami… » glapit l'autre.

Le Terrien le secoua, une seule fois, puis il le lâcha et dit, dans un souffle précipité : « Je ne vais pas vous briser le cœur si je peux l'éviter. Écoutez, Boghaz. Que diriez-vous de récupérer la puissance de la tombe ? »

Le Valkisien en resta bouche bée, avant de chuchoter : « Il est fou ! Le choc lui a fait perdre la raison ! »

Carse jeta un regard à l'intérieur. Les gardes traînaient hors de portée de voix. Ils n'avaient aucun motif de s'occuper de ce qui se passait sur le balcon. Ils étaient trois, chacun revêtu d'une cotte de mailles, et ils étaient armés. Le gros homme, bien entendu, n'avait pas d'armes et son compagnon ne risquait pas de s'échapper, à moins qu'il ne lui poussât des ailes.

« Cette aventure des Rois de la mer est sans espoir, enchaîna le Terrien. Les Dhuviens aideront Sark, et Khondor sera condamnée, ce qui signifie que vous aussi êtes condamné, Boghaz. Les Sark viendront, et si vous survivez à leur attaque, ce dont je doute, ils vous écorcheront vif et donneront les restes aux Dhuviens. »

L'autre envisagea la situation et se rembrunit. « Récupérer désormais les armes de Rhiannon… c'est impossible, voyons ! Même si vous parveniez à vous évader d'ici, il n'est pas un homme au monde qui pourrait gagner Sark et les chiper au nez et à la barbe de Garach !

— Je suis plus qu'un homme, rappelez-vous. Et à qui appartenaient-elles, à l'origine ? »

Un éclair de compréhension jaillit dans le regard du Valkisien. Son visage rond s'illumina. Il faillit pousser un cri, mais son compagnon, déjà, plaquait sa main sur sa bouche, et il reprit son sang-froid.

« Je vous salue, Carse ! chuchota-t-il, extatique. Le père du mensonge lui-même n'aurait pas trouvé mieux ! C'est sublime ! C'est du… du Boghaz ! »

Puis il se calma et hocha la tête : « Mais c'est aussi de la folie pure !

— Comme l'autre fois dans la galère, dit Carse en lui saisissant les épaules. Rien à perdre, tout à gagner. Voulez-vous m'aider ?

— C’est tentant. » Le Valkisien baissa les paupières. « En tant qu’artisan, qu’artiste, j’aimerais voir advenir cette belle supercherie. Écorché vif, dites-vous. » Il frissonna longuement. « Et puis les Dhuviens ! J’imagine que vous avez raison. Nous sommes des hommes morts, de toute façon. » Il rouvrit grand les yeux. « Halte-là ! Pour Rhiannon, tout irait bien à Sark, mais je ne suis que Boghaz, qui a défié Ywaine. Oh ! Non ! Je suis mieux à Khondor !

— Restez-y donc si vous le croyez ! » fit Carse, qui ajouta, en le secouant : « Idiot plein de graisse, je vous protégerai ! Je le puis, si je suis Rhiannon ! Une fois Khondor sauvé, et ces armes entre nos mains, notre puissance sera sans limites. Que diriez-vous de devenir roi de Valkis ?

— Bon ! soupira l’autre. Vous tenteriez le diable lui-même ! À propos de diable, ajouta-t-il en dévisageant le Terrien, pouvez-vous maîtriser le vôtre ? C’est une drôle de vie que d’avoir un démon pour compagnon de couchette !

— Oui. Rhiannon lui-même l’a reconnu, vous l’avez entendu !

— Tâchons donc d’agir vite, avant la fin de leur réunion. Le vieux Barbefer nous a aidés ! » Boghaz gloussa. « C’est assez drôle. Tous les hommes ont reçu l’ordre de se rendre à leurs postes et notre équipage se trouve à bord de la galère, où il attend… ce qui n’est guère de son goût ! »

Un instant plus tard, les gardes qui se trouvaient dans la pièce intérieure entendirent le cri perçant poussé par Boghaz. « Au secours ! Venez ! Vite ! Carse s’est jeté à la mer ! »

Ils se précipitèrent sur le balcon où le Valkisien, penché sur la balustrade, montrait du doigt les vagues bouillonnantes.

« J’ai essayé de le retenir, gémit-il.

— Ça n’a rien d’une grande perte », grommela l’un des gardes.

Le Terrien, sortant de l’ombre du mur, lui balança un crochet qui l’envoya au tapis. Pivotant sur ses talons, Boghaz fit de même avec l’autre. Ensemble, ils assommèrent le troisième avant que celui-ci eût réussi à défourailler.

Les deux premiers se relevaient pour continuer le combat, mais Carse et le Valkisien n’avaient pas de temps à perdre, et ils le savaient. Ils assenèrent à leurs adversaires des coups de poing efficaces. Quelques minutes plus tard, les trois hommes se retrouvaient attachés et bâillonnés.

Le Terrien allait s’emparer d’une de leurs épées lorsque Boghaz toussota avec gêne. « Peut-être voudrez-vous reprendre votre propre lame ?

— Où est-elle ?

— Près de la porte, là où je l’ai déposée. »

Carse acquiesça. Ce serait bon d’avoir encore entre les mains l’épée de Rhiannon. Il ne s’arrêta dans la pièce que le temps nécessaire pour s’emparer du manteau d’un des gardes, puis il regarda le Valkisien du coin de l’œil.

« Par quel heureux hasard êtes-vous en possession de mon arme ?

— Eh bien, comme je suis votre meilleur ami et le second du bateau, je l’ai réclamée, dit l’autre avec un tendre sourire. Vous alliez mourir… et je savais que vous auriez désiré la savoir en ma possession.

— Boghaz, dit Carse, l’amour que vous éprouvez pour moi est admirable !

— J’ai toujours été d’une nature sentimentale. » À la porte, le gros homme fit signe à Carse de s’écarter. « Laissez-moi passer le premier. »

Il sortit dans le couloir, puis fit signe à Carse de le suivre. La longue lame était appuyée contre le mur. Le Terrien s’en saisit avec un sourire.

« Désormais, dit-il, n’oubliez pas ! Je suis Rhiannon ! »

Il y avait peu d’allées et venues à cet endroit du palais. Seules de rares torches jetaient une clarté intermittente dans les couloirs sombres.

Boghaz ricana. « Je sais me repérer dans le coin, à présent. J’ai même déniché des passages pour

entrer et sortir que les Khondoriens ont oubliés.

— Bien ! dit Carse. Je vous suis. Allons d'abord chercher Ywaine.

— *Ywaine !* » Boghaz le regarda. « Vous avez perdu l'esprit ? Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Il nous la faut pour témoigner à Sark que je suis bien Rhiannon, rétorqua Carse. Autrement, tout notre plan échouera. Alors, vous venez ? »

Il avait compris qu'Ywaine était la clef de voûte de son jeu désespéré. Sa carte maîtresse était qu'elle avait *vu* Rhiannon le posséder.

« Il y a du vrai là-dedans », reconnut Boghaz, avant d'ajouter : « Mais je ne suis guère rassuré. D'abord un démon, puis une sorcière qui a du poison sur les griffes… quel voyage de fous ! »

Ywaine était captive dans les hauteurs du palais, elle aussi. Sans perdre un instant, le Valkisien guida le Terrien. Ils ne croisèrent personne. Bientôt, à la jonction de deux couloirs, Carse vit une torche qui brûlait près d'une porte barrée ne comportant qu'une petite ouverture dans sa partie supérieure. Un garde somnolent était assoupi sur sa lance.

Boghaz laissa échapper un long soupir. « Ywaine pourra convaincre les Sarks, chuchota-t-il. Mais vous, pourrez-vous persuader Ywaine ?

— Il le faut, répondit Carse d'un air sombre.

— Bien ! Je vous souhaite bonne chance ! »

Suivant le plan qu'ils avaient décidé en chemin, le Valkisien s'avança d'un air détaché pour parler au garde qui fut heureux d'avoir des nouvelles de ce qui se passait. Mais, au milieu d'une phrase, Boghaz se tut tout à coup. Bouche bée, il fixait son regard par-dessus l'épaule du garde. L'homme, surpris, se retourna.

Carse arrivait par le couloir. Il allait à grands pas, comme si le monde lui appartenait, le manteau rejeté en arrière sur ses épaules, la tête droite, les yeux flamboyants. La lumière vacillante de la torche faisait jaillir des éclairs de ses bijoux et l'épée de Rhiannon évoquait un rayon d'argent maléfique dans sa main. D'une voix retentissante, comme celle qui avait résonné dans la grotte et dont il se souvenait, il prit la parole.

« À plat ventre, charogne de Khondor, si tu ne veux pas mourir ! »

L'homme se figea, l'épée à moitié tirée. Derrière lui, Boghaz poussa une plainte effrayée.

« Dieux du ciel ! gémit-il. Le démon s'est encore emparé de lui. Rhiannon a brisé ses chaînes ! »

Presque divin dans la lumière cuivrée, Carse leva l'épée, non pas comme une arme, mais comme un talisman de puissance. Il souriait même. « Toi, tu me reconnais donc ! C'est bien ! » Il se retourna vers le garde blême de peur. « Tu as des doutes ? Dois-je les dissiper ?

— Non, répondit le garde d'une voix rauque. Non, seigneur ! » Il tomba à genoux en lâchant sa lance dont la pointe claqua sur la pierre. Puis il s'aplatit et se cacha le visage dans les mains. Le Valkisien gémit encore : « Seigneur Rhiannon !

— Attache-le, dit le Terrien, et ouvre-moi cette porte ! » Boghaz s'exécuta derechef. Il ôta de leurs alvéoles les trois lourdes barres, le battant pivota vers l'intérieur et Carse s'avança sur le seuil.

Ywaine attendait, droite et tendue dans l'obscurité. On ne lui avait même pas donné une chandelle. La minuscule cellule ne comptait que l'ouverture ménagée dans la porte et munie de barreaux. L'air humide puait le renfermé. Une odeur de paille moisie montait du grabat, l'unique meuble de la pièce. Et elle portait toujours ses fers.

Carse s'arma de courage. Il se demanda si, dans les tréfonds de son esprit, le Maudit guettait. Il crut presque entendre l'écho d'un rire sombre raillant l'homme qui jouait au dieu. « Êtes-vous vraiment Rhiannon ? » demanda Ywaine.

Aie la voix grave et fière, un regard dans lequel couve le feu !

« Vous m'avez déjà vu, rétorqua Carse. Qu'en dites-vous maintenant ? »

Il attendit et les yeux de la femme le dévisagèrent dans la demi-obscurité. Lentement, elle courba la

tête, d’un mouvement raide, comme il convenait à Ywaine de Sark, même devant Rhiannon.

« Seigneur », dit-elle.

Le Terrien eut un rire bref et se tourna vers son compagnon.

« Enveloppe-la dans les couvertures du grabat. Tu vas la porter. Et manie-la avec douceur, pourceau ! »

Boghaz se précipita pour obéir. Ywaine était visiblement furieuse d’avoir à subir ce traitement indigne, mais elle sut se contenir.

« Nous nous évadons ? demanda-t-elle.

— Nous laissons Khondor à sa destinée, dit Carse en saisissant son épée. Je veux me trouver à Sark à l’arrivée des Rois de la mer pour les anéantir de mes propres mains, avec mes propres armes ! »

Le Valkisien recouvrit de haillons le visage de la princesse, cacha le haubert et les chaînes qui l’entravaient, hissa sur son épaule massive femme et chiffons : on pouvait sans mal prendre le tout pour un ballot de linge sale. Par-dessus son fardeau, il adressa un clin d’œil triomphant au Terrien.

Celui-ci n’était pas très rassuré. En cet instant, pour pouvoir retrouver sa liberté, Ywaine n’allait guère montrer d’esprit critique. Mais le chemin était long jusqu’à Sark.

N’avait-il pas perçu dans son attitude une légère note de moquerie quand elle s’était inclinée ?

15.

Sous les deux lunes

Boghaz, avec le sûr instinct de son espèce, avait étudié tous les trous de rat de Khondor. Accompagné de Carse et d'Ywaine, il sortit du palais par un passage abandonné depuis si longtemps que la poussière en recouvrait le sol sur une épaisseur de plusieurs pouces et que la porte dérobée, rongée par la rouille, ne tenait presque plus. Puis, par des escaliers croulants et des ruelles en pente raide qui n'étaient guère plus que des crevasses dans la roche, il contourna la ville.

La cité était en ébullition. Le vent du soir portait les échos de pas pressés et de voix tendues. L'air bruissait de battements d'ailes marquant le passage des Gens du ciel, sombres sur le fond étoilé.

Il ne régnait aucune panique. Mais le Terrien sentait la colère, la sombre tension d'un peuple qui se prépare au combat avec la certitude de le perdre. Depuis le temple au loin lui parvenaient les voix des femmes dont les chants montaient vers les dieux.

Les gens pressés qu'ils croisèrent ne firent guère attention à eux : un gros marin, un paquet sur l'épaule, et un homme de haute taille, emmitouflé dans un manteau, allaient au port. Qu'y avait-il là d'insolite ?

Ils descendirent les longs escaliers menant au bassin. Nombreuses étaient les allées et venues sur le chemin vertigineux, mais personne ne les arrêta. Les Khondoriens étaient trop absorbés par leur propre angoisse en cette nuit fatidique pour s'observer les uns les autres.

Néanmoins, Carse avait le cœur battant. Ses oreilles bourdonnaient à force d'essayer d'identifier les bruits. Il savait que Barbefer, lorsqu'il monterait pour tuer son prisonnier, jetterait un cri d'alarme.

Ils gagnèrent les quais. Le Terrien aperçut le sommet du mât de la galère qui dominait les navires de haute mer et pressa le pas. Boghaz haletait sur ses talons. À la lumière de centaines de torches, on embarquait guerriers et provisions. Le tumulte ébranlait les murs de pierre. De petites embarcations filaient entre les mouillages extérieurs.

Carse, tête baissée, se frayait de l'épaule un chemin dans la foule. Les Nageurs grouillaient dans l'eau et il y avait des femmes aux visages blêmes et tendus, venues dire adieu à ceux qui partaient.

Aux abords de la galère, il laissa Boghaz le devancer et s'arrêta derrière une pile de tonneaux, ostensiblement pour rattacher la courroie de sa sandale, tandis que l'autre montait à bord lesté de son fardeau. L'équipage, nerveux, salua le gros homme et lui demanda des nouvelles.

Le Valkisien se débarrassa d'Ywaine en la posant dans la cabine, comme s'il n'y attachait aucune importance, avant de réunir l'équipage entier autour de la barrique de vin enfermée dans la soute. Il connaissait son rôle par cœur.

« Des nouvelles ? entendit Carse. En voilà. Depuis la capture de Rold, la cité est d'une humeur noire ! Hier, nous étions leurs frères, aujourd'hui nous sommes redevenus des hors-la-loi et des ennemis ! Je les ai entendus parler dans les auberges et je vous dis que notre vie ne vaut pas *ça !* »

Pendant que leur équipage marmottait d'inquiétude, le Terrien enjamba la rambarde sans se faire remarquer et gagna la cabine.

« Quand je suis parti, reprit Boghaz, la populace se rassemblait déjà. Pour sauver notre peau, nous ferions mieux de larguer les amarres tant que nous le pouvons encore ! »

Carse tablait sur la réaction de l'équipage à cette histoire. D'ailleurs, il n'était pas du tout sûr que le Valkisien eût exagéré : on avait déjà vu des foules se retourner, et son équipage de Sarks et autres Jekkariens risquait fort de se trouver bientôt en mauvaise posture !

La porte de la cabine fermée, la barre mise, Carse se pencha sur le panneau pour écouter. Il entendit le bruit des pieds nus sur le pont, des ordres rapides jetés à haute voix, le fracas des poulies qui faisaient descendre les voiles des vergues. On releva les amarres. Les rames s'allongèrent avec un grondement inégal. La galère avançait, libre.

« Ordre de Barbefer ! cria Boghaz à quelqu'un sur la rive. Une mission pour Khondor ! »

La galère frémit et prit de l'élan, au rythme retentissant du tambour. À cet instant, dominant le brouhaha, le Terrien perçut ce qu'il guettait en tendant l'oreille : le mugissement lointain lancé du haut du promontoire, l'alarme qui balayait la cité.

La crainte le saisit que quelqu'un d'autre que lui n'eût entendu et compris sans avoir besoin d'explication. Mais le tumulte du port couvrit le bruit de l'alarme assez longtemps et, lorsque l'alerte, partie de la crête du rocher, parvint en bas, la galère noire se trouvait déjà dans la rade et filait à toute allure vers l'embouchure du fjord.

Dans l'obscurité de la cabine, Ywaine demanda avec calme : « Seigneur Rhiannon, peut-on me laisser respirer ? » Il s'agenouilla, défit le ballot, et elle s'assit. « Merci. Bon, nous avons quitté le palais et le port, mais il reste le fjord. J'ai entendu l'alarme.

— Oui. Et les Gens du ciel vont la transmettre plus loin. » Il s'esclaffa. « Nous allons voir s'ils peuvent arrêter Rhiannon en lui lançant des cailloux du haut de la falaise ! »

Il la quitta en lui ordonnant de ne pas bouger et sortit sur le pont.

Déjà bien engagés dans le canal, ils filaient à grands coups d'avirons. Les voiles commençaient à prendre la brise soufflant entre les falaises. Il tenta de se remémorer les emplacements des balistes. Il comptait sur le fait qu'on les avait disposées pour tirer sur les vaisseaux qui entreraient dans le fjord, et non sur ceux qui en sortiraient.

Leur principal atout restait la vitesse. S'ils pouvaient faire filer la galère assez rapidement, ils auraient une chance.

À la faible lueur de Deimos, personne à bord ne l'avait vu. Mais lorsque Phobos surgit par-dessus les falaises et envoya un rayon de lumière verte, les hommes le virent là, son manteau claquant au vent, sa longue épée à la main.

Un étrange cri s'éleva, moitié de bienvenue au Carse qu'ils se rappelaient, moitié de frayeur après ce qu'ils avaient entendu dire à son sujet en ville. Il ne leur laissa pas le temps de réfléchir.

« Souquez ! Fils de chiens, souquez ferme ! Ou nous irons par le fond ! »

Homme ou démon, il disait la vérité, tous le savaient. Ils souquèrent.

Il bondit sur la plate-forme. Boghaz, qui s'y trouvait déjà, se recroquevilla avec conviction contre la rambarde à l'approche du Terrien, mais le barreur regarda ce dernier avec des yeux de loup dans lesquels perçait une étincelle menaçante. C'était l'homme marqué à la joue, celui qui était à l'aviron avec Jaxart le jour de la mutinerie.

« Je suis maintenant capitaine, dit-il. Je ne veux pas de vous et de votre malédiction sur mon bateau !

— Je constate que tu ne me connais pas, répondit Carse avec une terrible lenteur. Dis-lui qui je suis, Valkisien ! »

Boghaz n'eut pas besoin d'ouvrir la bouche. Porté par le vent, un homme ailé fonça sur le navire pour le survoler très bas dans un sifflement et cria : « Revenez ! Revenez ! Vous emmenez… *Rhiannon !*

— Oui ! hurla le Terrien en retour. Le courroux de Rhiannon, la puissance de Rhiannon ! »

Il leva très haut la poignée de l'épée et la pierre sombre jeta des flammes maléfiques dans la lumière de Phobos.

« Tu veux te battre avec moi ? Oserais-tu seulement ? »

Le messager fit un écart pour s'éloigner et prit de l'altitude en gémissant. Carse se retourna vers le

barreur.

« Et toi ? Qu'en dis-tu, maintenant ? »

Il vit les yeux de loup vaciller, allant de la pierre étincelante à son visage pour revenir sur la pierre. L'expression de terreur que Carse commençait à trop bien connaître les envahit et ils se baissèrent.

« Je n'oserai pas résister à Rhiannon, souffla l'homme d'une voix rauque.

— Donne-moi la barre. »

L'autre s'écarta. La marque paraissait livide sur sa joue blême.

« Plus vite, cria Carse, si vous voulez vivre ! »

Ils accélèrent le rythme et la galère s'élança à une vitesse terrifiante entre les falaises, noir vaisseau fantôme sur le blanc lumineux du fjord, éclairé par la verte lumière glacée de la lune. Le Terrien vit la mer libre au loin. Il se raidit, priant intérieurement.

La première des grandes balistes tira. Un grondement plaintif se répercuta sur les rochers. Un jet d'eau s'éleva près de la proue de la galère qui frémit et fila.

Couché sur la barre du gouvernail, le manteau ruisselant, le visage tendu et mystérieux dans l'étrange lumière, Carse louvoyait serré à l'embouchure du fleuve.

Les balistes vibraient, grondaient. Une pluie d'énormes pierres tombait dans l'eau et ils voguaient dans un nuage brûlant de brouillard et d'écume. Mais le Terrien l'avait prévu : les défenses, invincibles contre une attaque frontale, se révélaient moins efficaces quand on les prenait à revers. Le tir ne couvrait pas totalement le canal ; le pointage était difficile contre une cible mouvante. Ces circonstances, ajoutées à la vitesse de la galère, les sauvèrent.

Ils atteignirent la pleine mer. La dernière pierre tomba loin sur l'arrière : ils étaient libres. On ne tarderait guère à les poursuivre, certes. Mais, pour l'heure, ils étaient saufs !

Le Terrien s'avisa soudain de la difficulté du rôle qu'il devait assumer. Il aurait aimé s'asseoir sur le pont et boire une grande rasade de vin pour se remettre de ses émotions. Mais il dut éclater d'un rire sonore pour exprimer son amusement de voir les humains impuissants face à l'invincible.

« Viens ici ! Toi qui te prétends capitaine ! Prends la barre et mets le cap sur Sark !

— Sark ! » se récria le malheureux qui avait, cette nuit-là, maints sujets de perplexité. « Pitié, seigneur Rhiannon ! Là-bas, nous sommes des proscrits !

— Rhiannon vous protégera, dit Boghaz.

— *Silence !* gronda Carse. De quel droit parles-tu en mon nom ! » L'autre se courba, obséquieux. « Va plutôt me chercher la dame Ywaine, et ôte-lui d'abord ses chaînes. »

Il descendit l'échelle et attendit sur le pont. Derrière lui, l'homme marqué gémit et murmura : « *Ywaine !* Par les dieux, les Khondoriens nous auraient procuré une mort plus douce ! »

Le Terrien demeura immobile. Les membres de l'équipage le regardaient sans mot dire, n'osant tenter le moindre geste dans l'espoir de le tuer, comme beaucoup le désiraient, terrifiés, épouvantés par l'inconnu, frissonnants devant la puissance du Maudit qui pouvait tous les anéantir.

Ywaine s'approcha, libre de chaînes, et s'inclina devant lui. Il se retourna pour interpeller les marins.

« Vous vous êtes révoltés une fois contre elle, afin de suivre le barbare. Maintenant, le barbare n'est plus celui que vous avez connu. Et vous servirez de nouveau Ywaine. Servez-la bien, et elle oubliera votre crime ! »

Il vit les yeux de la femme flamboyer. Elle allait protester. Il lui jeta un regard qui arrêta les mots sur ses lèvres.

« Promettez-le, ordonna-t-il. Sur l'honneur de Sark ! »

Elle obéit. Mais Carse eut de nouveau l'impression qu'elle n'était pas tout à fait convaincue qu'il fût réellement Rhiannon.

Elle le suivit jusqu'à la cabine et lui demanda si elle pouvait entrer. Il le lui permit et envoya Boghaz chercher du vin. Le silence tomba. Renfrogné, Carse, assis sur la chaise d'Ywaine, tentait de calmer les battements nerveux de son cœur, et elle le regardait sous ses paupières baissées.

Le vin arriva. Le Valkisien hésita, puis, en désespoir de cause, les laissa seuls.

« Asseyez-vous, dit le Terrien, et buvez. »

Ywaine tira à elle un tabouret bas et s'assit, ses longues jambes tendues devant elle, mince comme un garçon dans sa cotte noire. Elle but sans un mot.

« Vous doutez encore de mon identité, dit brusquement Carse.

— Non, seigneur, répondit-elle avec un sursaut.

— N'essayez pas de me berner, dit-il en riant. Ywaine, vous êtes hautaine, et intelligente ! Un excellent prince pour Sark, malgré votre sexe ! »

Elle plissa les lèvres avec amertume.

« Mon père Garach a fait de moi ce que je suis. Il est chétif et n'a pas de fils… Il fallait que quelqu'un portât l'épée pendant qu'il s'amusait avec le sceptre !

— Ce rôle ne vous a pas trop déplu, il me semble.

— Non, dit-elle avec un sourire. Je n'ai jamais été élevée sur des coussins de soie. Mais ne parlons plus de mes doutes, seigneur Rhiannon. Je vous ai vu, auparavant… Une fois dans cette cabine quand vous affrontiez S'San, et une autre fois chez les Sages. Je vous connais, maintenant.

— Il importe peu que vous doutiez ou non, Ywaine. Le barbare à lui seul vous a dominée et Rhiannon n'aurait aucune difficulté à l'imiter. »

Le visage de la femme rougit de colère. Le doute latent qui était en elle se manifestait maintenant. Sa colère la trahissait.

« Le barbare ne m'a pas dominée ! Il m'a embrassée, et si je lui ai permis ce baiser, c'était pour lui en laisser la marque à jamais !

— Vous l'avez accepté un instant, dit Carse pour la pousser à bout. Vous êtes femme, Ywaine, sous cette tunique courte et cette cotte. Et une femme reconnaît toujours son maître.

— Le pensez-vous vraiment ? » chuchota-t-elle.

Elle s'approchait de lui, lèvres rubis entrouvertes, attirante, provocante.

« Je le sais, dit-il.

— Si vous étiez seulement le barbare et rien d'autre, je pourrais le savoir aussi ! » Le piège n'était presque pas déguisé.

Le Terrien attendit que la tension se relâchât et dit, froidement : « Vous le pourriez sans doute. Or je suis à présent, non pas le barbare, mais Rhiannon. Et il est temps que vous vous couchiez. »

Amusé et mélancolique, il la regarda s'éloigner, déconcertée et, pour la première fois peut-être de sa vie, complètement désemparée. Il comprit qu'il avait dissipé le doute qu'elle nourrissait en ce qui le concernait, du moins pour l'instant.

« Vous pouvez occuper la cabine intérieure, ajouta-t-il.

— Oui, seigneur », répondit-elle et, cette fois, il n'y avait aucun accent de moquerie dans sa voix.

Elle se détourna pour traverser lentement la cabine. Elle poussa la porte intérieure, puis s'arrêta, la main sur le montant. Son visage exprimait une profonde répugnance.

« Pourquoi hésitez-vous ? demanda-t-il.

— L'endroit conserve l'odeur du Serpent. Je préférerais dormir sur le pont.

— Voilà d'étranges paroles, Ywaine. S'San était votre conseiller et ami. J'ai dû le tuer pour sauver la vie du barbare. Ywaine de Sark, elle, n'éprouve sûrement pas de haine envers ses alliés !

— *Mes* alliés ? Non ! Les alliés de Garach ! » Elle se retourna pour le toiser et il vit que la colère lui faisait oublier toute prudence. « Rhiannon ou pas, cria-t-elle, je vais vous dire tout ce que je supporte depuis tant d'années ! Je hais vos élèves rampants de Caer Dhu ! Ils me répugnent plus que

tout ! Et maintenant, vous pouvez me tuer, si vous voulez ! »

Elle sortit à grands pas sur le pont en laissant la porte claquer derrière elle.

Carse resta immobile à la table. La tension nerveuse le faisait trembler de la tête aux pieds et il se versa du vin pour se remonter. Mais il fut tout étonné alors de découvrir combien il était heureux d'avoir appris qu'Ywaine, elle aussi, détestait Caer Dhu.

Le vent tomba vers minuit et la galère avança des heures durant, portée par les avirons. Elle filait à une vitesse bien inférieure à son allure normale, car l'équipe de rameurs n'était pas complète. Il manquait les Khondoriens.

À l'aube, la vigie signala quatre points minuscules à l'horizon. C'étaient les coques de navires de haute mer venus de Khondor.

16.

La voix du Serpent

Carse se tenait sur l'arrière-pont avec le Valkisien. Le calme persistait en ce milieu de matinée, et les vaisseaux étaient maintenant assez proches pour qu'on les vît du pont.

« À cette allure, dit Boghaz, ils nous rattraperont à la tombée de la nuit.

— Oui. » L'inquiétude gagnait le Terrien. La galère, manquant d'hommes, ne pouvait espérer distancer les Khondoriens, et devoir combattre Barbefer était la dernière chose qu'il désirait. « Ils s'épuisent pour nous rejoindre. Et ceux-là ne sont que l'avant-garde. Toute la flotte des Rois de la mer les suit sans doute.

— Vous pensez que nous atteindrons Sark ? demanda l'autre en regardant les vaisseaux qui les pourchassaient.

— Non, à moins de trouver une bonne brise, maugréa Carse. Et même dans ce cas, nous les devancerions de peu. Vous connaissez des prières ?

— J'ai bénéficié d'une excellente éducation, répondit Boghaz d'un ton pieux.

— Alors, priez ! »

Mais, tout au long de ce jour brûlant, seul un faible souffle de vent rida les voiles. Les hommes se fatiguaient aux avirons. Pris entre deux maux, et avec un démon pour capitaine, ils n'avaient guère le cœur au travail. Leurs forces déclinaient.

Leurs poursuivants, tenaces, se rapprochaient.

Vers la fin de l'après-midi, lorsque le soleil couchant fit de l'air ambiant un verre grossissant, la vigie signala d'autres navires, très loin en arrière. De nombreux vaisseaux – l'armada des Rois de la mer.

Le cœur plein d'amertume, le Terrien scruta le ciel vide.

Soudain, une brise se leva. Lorsque les voiles se gonflèrent, les rameurs reprirent courage et tirèrent sur les rames avec une vigueur nouvelle. Carse finit par ordonner de les rentrer. Le vent soufflait fort, à présent. La galère prit de la vitesse et les poursuivants ne purent que maintenir la leur.

Le Terrien connaissait la puissance de son embarcation, un voilier rapide. Avec l'envergure supérieure de sa toile, on pouvait espérer se maintenir loin des poursuivants, si le vent tenait.

Si le vent tenait…

Les nerfs se tendaient au fil des jours. Carse menait à la dure les hommes de la fosse. Sitôt que ceux-ci, épuisés, ralentissaient le mouvement, il les obligeait à reprendre le rythme.

Il maintenait tout juste leur avance. Une fois, alors qu'ils allaient être pris, un orage les sauva en dispersant les navires plus légers. Ceux-ci revinrent bientôt, cependant. Et l'on voyait désormais l'horizon parsemé de voiles, du côté où l'armada poursuivait son irrésistible progression.

Le nombre des poursuivants immédiats passa de quatre à cinq, puis à sept. Le Terrien pensait au vieil adage selon lequel le fuyard a toujours de longues jambes, mais il semblait bien que cette fuite ne pourrait continuer longtemps.

Ils connurent une autre période de calme plat sous un soleil brûlant. Seule la terreur que leur inspiraient les Khondoriens poussait les rameurs, voûtés, transpirant, à s'acharner sur leurs avirons. Malgré leurs efforts, pourtant, les coups de rames manquaient de mordant.

Debout à l'arrière, appuyé à la rambarde, Carse observait, l'air sombre et les traits creusés. Les dés étaient jetés. Les minces vaisseaux prenaient leur élan, se précipitaient pour la curée.

Une vive exclamation lui parvint du grand mât : « Une voile, ho ! »

Il pivota pour regarder dans la direction indiquée par le bras de la vigie.

« Des vaisseaux sarks ! »

Il les vit vers l'avant, qui approchaient à la force des rames : trois hautes galères de guerre, des patrouilleurs. Il bondit au bord de la fosse des rameurs et cria aux hommes : « Tirez, chiens ! Souquez ferme ! Voilà de l'aide ! »

Ils puisèrent dans leurs dernières réserves d'énergie. La galère fila d'un élan désespéré.

Ywaine s'approcha de Carse. « Nous sommes tout près de Sark, seigneur Rhiannon. Si nous maintenons notre avance encore quelque temps… »

Les Khondoriens accéléraient ; ils tiraient furieusement sur leurs avirons, dans un suprême effort pour éperonner et couler la galère avant l'arrivée des Sarks. Mais il était trop tard.

Les patrouilleurs fendaient les flots à une vitesse stupéfiante. Ils fondirent sur les Khondoriens et les égayèrent. L'air s'emplit de cris, de vibrations de cordes d'arc, du terrible bruit de déchirure des avirons brisés lorsqu'un appontement tout entier était écrasé.

Une lutte acharnée s'engagea qui dura tout l'après-midi. Les Khondoriens se battaient désespérément et refusaient de lâcher prise. Les vaisseaux sarks entouraient la galère et constituaient ainsi un mur de défense mobile. Les Khondoriens revenaient sans cesse à la charge. Leurs embarcations rapides et légères s'élançaient comme des frelons, mais elles étaient repoussées. Les vaisseaux sarks portaient des balistes. Carse vit deux des poursuivants coulés par les pierres tournoyantes.

Une brise légère se mit à souffler. La galère prit de la vitesse. Des flèches enflammées volèrent. La voilure en feu, deux des vaisseaux de l'escorte sark perdirent du terrain, mais les Khondoriens souffrirent aussi. Ils n'étaient plus que trois à se battre et la galère se trouvait déjà à bonne distance.

Elle parvint en vue de la côte sark, une ligne basse et sombre. Le Terrien, soulagé, aperçut d'autres vaisseaux accourant à leur rencontre, alertés par le combat. Les trois navires khondoriens restant louvoyèrent et s'éloignèrent.

La fin du voyage fut facile. Ywaine se retrouvait chez elle. Des rameurs venus des autres vaisseaux montèrent à bord. Une embarcation rapide partit en avant-garde prévenir de l'attaque imminente et du retour de la princesse.

Mais Carse regardait avec douleur la fumée des navires qui brûlaient à l'arrière. Il voyait, massées au loin, les voiles des Rois de la mer et il sentait le poids énorme et écrasant de la bataille à venir. Il lui sembla, en cet instant, qu'il n'y avait plus d'espoir.

Ils entrèrent dans le port de Sark en fin d'après-midi. Un large estuaire offrait son abri à d'innombrables vaisseaux et, des deux rives du fleuve, la cité étalait sa force insouciante.

Son arrogance massive convenait aux hommes qui l'avaient bâtie. Carse vit de vastes temples et un magnifique palais trapu qui couronnait la colline la plus élevée. Les édifices, à force de robustesse, étaient presque laids, avec leurs contreforts détachés en saillie sur le fond du ciel, leurs teintes crues et vives, leurs décorations solides.

Le port bourdonnait déjà d'une fiévreuse activité. La nouvelle de l'arrivée des Khondoriens avait vite déclenché l'appel des équipages aux vaisseaux, les préparatifs de défense, le tumulte d'une cité qui se prépare à la guerre.

Boghaz, à côté du Terrien, marmonna : « Nous sommes fous de nous jeter ainsi dans la gueule du dragon ! Si vous ne pouviez continuer à tenir le rôle de Rhiannon, si vous faisiez un seul faux pas…

— Je tiendrai, dit Carse. Depuis le temps que je le joue, ce rôle, j'ai acquis une grande pratique. »

Mais en son for intérieur, il doutait. Face à l'énorme puissance de Sark, il paraissait d'une stupide impudence que d'essayer de jouer au dieu.

La foule massée le long du rivage acclama follement Ywaine quand elle débarqua, et l'on

contempla non sans étonnement l'homme de haute taille à l'aspect de Khondorien qui l'accompagnait, une longue épée à la main.

Des soldats formèrent une garde autour d'eux et leur frayèrent un chemin à travers la populace excitée. Les acclamations les suivirent le long des rues bondées qui montaient vers l'édifice austère où siégeait Garach.

Ils passèrent enfin dans la fraîche obscurité du palais. Le Terrien traversa de vastes salles sonores aux parquets de marqueterie, où des piliers massifs supportaient des poutres géantes dorées à l'or fin. Il remarqua que le serpent revenait souvent dans les motifs de décoration.

Il aurait voulu avoir Boghaz auprès de lui. Afin de sauver les apparences, il avait dû laisser en arrière le gros voleur, et il se sentait terriblement seul.

La garde fit halte devant les portes d'argent martelé de la salle du trône. Revêtu d'une cotte de mailles sous sa robe de velours, un chambellan s'avança pour saluer Ywaine.

« Le roi Garach se réjouit fort de votre retour et désire vous souhaiter la bienvenue. Mais votre père vous prie d'attendre la fin de sa conférence avec le seigneur Hishah, l'émissaire de Caer Dhu.

— Il demande donc déjà l'aide du Serpent. » Ywaine serra les lèvres. D'un geste impérieux de la tête, elle indiqua la porte et ajouta : « Dites au roi que je veux le voir sans délai.

— Mais, Altesse…

— Dites-le-lui ou je me passe de votre permission. J'ai avec moi quelqu'un qui réclame audience et que ni Garach ni Caer Dhu ne peut faire attendre. »

Le chambellan considéra Carse avec une franche perplexité. Il hésita, puis s'inclina et entra par les portes d'argent.

Carse avait noté l'amertume de la voix d'Ywaine quand elle avait parlé du Serpent. Il le lui reprocha.

« Non, Seigneur, dit-elle. J'ai exprimé ma pensée une fois et vous avez été indulgent. Ce n'est plus à moi d'en parler. En outre, ajouta-t-elle en haussant les épaules, vous voyez combien mon père a peu confiance en moi à ce sujet, bien que je doive livrer pour lui ses batailles !

— Vous ne désirez pas, même en ce moment, l'aide de Caer Dhu ? » Elle garda le silence et il ajouta : « Je vous ordonne de parler !

— Très bien. Il est naturel que deux peuples forts se battent pour obtenir la suprématie quand leurs intérêts s'opposent sur les rives du même océan. Il est naturel que les hommes soient avides de puissance. J'aurais pu me réjouir de cette prochaine bataille, me glorifier d'une victoire sur Khondor. Mais…

— Poursuivez.

— J'aurais voulu, s'écria-t-elle avec une ardeur contenue, que Sark trouve la grandeur par la juste force des armes, homme contre homme, comme jadis avant l'alliance de Garach avec Caer Dhu ! Où est la grandeur d'une victoire remportée par avance ? Où est l'honneur ?

— Votre peuple partage-t-il vos sentiments à ce sujet ?

— Certes, seigneur. Mais la tentation du pouvoir en corrompt beaucoup. » Elle s'interrompit et le regarda en face. « J'en ai dit assez pour attirer sur moi votre colère. Je vais donc en terminer, puisque je crois Sark condamnée, même dans sa victoire. Le Serpent nous prête son assistance, non pour nous aider, mais pour réaliser ses desseins. Nous ne sommes que les instruments qui permettent à Caer Dhu d'arriver à ses fins. Et maintenant que vous êtes revenu aider les Dhuviens… »

Elle se tut. Il était inutile qu'elle achevât.

Le retour du chambellan délivra le Terrien de la nécessité de répondre.

« Altesse, dit l'homme sur un ton d'excuse, votre père vous fait dire qu'il ne comprend pas votre étonnante demande et vous prie à nouveau d'attendre son bon plaisir. »

Ywaine écarta l'homme avec colère, se dirigea à grandes enjambées vers les hautes portes et les

ouvrit d'une poussée. Elle recula d'un pas et dit à Carse : « Seigneur, voulez-vous vous donner la peine ? »

Il prit une inspiration et entra. Puis, d'un pas altier, comme un vrai dieu, il traversa la salle du trône dans toute sa longueur, Ywaine sur ses talons.

En dehors de Garach qui, sur le trône placé à l'extrémité de la salle, s'était brusquement redressé, il ne paraissait y avoir personne. Le roi, vêtu d'une robe de velours noir brodée d'or, avait la haute taille élégante de sa fille et la même beauté de traits. Mais il lui manquait la force franche, la fierté, le regard assuré d'Ywaine. Malgré sa barbe grisonnante, il avait la bouche d'un enfant irritable et gourmand.

Près de lui, enfoncé dans l'ombre du siège élevé, se tenait en fait un autre personnage : silhouette sombre, enveloppée d'un manteau et d'un capuchon, le visage dissimulé, les mains cachées dans les manches larges de sa robe.

« Que signifie ? cria Garach avec colère. Je ne supporterai pas, même de ma fille, une pareille insolence !

— Père, dit Ywaine en esquissant une révérence, je vous amène le seigneur Rhiannon des Quiru, revenu à la vie ! »

Le visage de Garach pâlit peu à peu jusqu'à devenir couleur de cendre. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun mot n'en sortit. Il regarda Carse, puis Ywaine et, en dernier, le Dhuvien encapuchonné.

« C'est de la démence ! bredouilla-t-il enfin.

— Je m'en porte garante, reprit-elle. L'esprit de Rhiannon vit dans le corps de ce barbare. Il a parlé aux Sages à Khondor et, depuis, il m'a parlé. C'est Rhiannon qui se tient devant vous ! »

Le silence retomba. Garach, les yeux écarquillés, tremblait. Carse, droit et seigneurial, affichait une expression de mépris face au doute et attendait qu'on le reconnût.

Mais, intérieurement, la peur le glaçait. Il savait que des yeux ophidiens le guettaient dans l'ombre, sous le capuchon de ce Dhuvien, et il lui semblait sentir leur regard froid se glisser dans son imposture comme un coupe-papier entre les feuillets d'un livre.

Par la puissance mentale de leur perception extrasensorielle, les Hybrides pouvaient voir au-delà des apparences. Et les Dhuviens, malgré leur esprit démoniaque, n'étaient-ils pas, eux aussi, des Hybrides ?

En cet instant, Carse aurait voulu tout abandonner et s'enfuir. Mais il se força à jouer au dieu, arrogant, plein d'assurance, souriant de la frayeur de Garach.

Au tréfonds de son cerveau, dans le recoin qui ne lui appartenait plus, il sentait un étrange et complet silence. L'envahisseur, le Maudit était parti.

Le Terrien se contraignit à parler d'une voix sonore qui rebondissait sur les murs en un écho sévère.

« Les enfants ont vraiment la mémoire courte, puisque l'élève favori lui-même a oublié le maître ! »

Il abaissa son regard sur Hishah le Dhuvien.

« Est-ce que vous doutez de moi, enfant du Serpent ? Dois-je vous donner une preuve, comme je l'ai donnée à S'San ? »

Il leva la grande épée et les yeux de Garach interrogèrent Ywaine.

« Le seigneur Rhiannon, dit-elle, a tué S'San, à bord de la galère.

— Seigneur ! » Le roi, soumis, tomba à genoux. « Exprimez votre désir… »

Carse ne pipa mot. Il regardait le Dhuvien. La silhouette encapuchonnée s'avança d'un pas glissant pour murmurer, de sa voix haïssable : « Seigneur, je vous le demande aussi, quel est votre désir ? »

La robe sombre se plissa tandis que la créature paraissait s'agenouiller.

« Voilà qui est bon. » Le Terrien croisa les mains sur la poignée de l'épée, obscurcissant l'éclat de la pierre. « La flotte des Rois de la mer se prépare à l'attaque. Je veux que l'on m'apporte mes

anciennes armes afin que j'écrase les ennemis de Sark et Caer Dhu qui sont aussi les miens. »

Un fol espoir aviva les yeux de Garach. D'évidence, la peur lui rongeait les entrailles, la peur de pas mal de choses, pensa Carse. Mais, en cet instant, le souverain craignait par-dessus tout les Rois de la mer. Il jeta un regard de côté à Hishah et la créature encapuchonnée répondit :

« Seigneur, on a transporté vos armes à Caer Dhu. »

Le cœur du Terrien cessa de battre. Puis il se rappela Rold de Khondor, et comprit qu'on l'avait sans doute brisé pour obtenir le secret de la tombe. La rage s'empara de lui. Si le sens des mots était feint, l'accent de fureur de sa voix ne l'était pas.

« Vous osez vous mêler de la puissance de Rhiannon ! » Il s'avança vers le Dhuvien. « L'élève espère-t-il désormais se poser en rival de son maître ?

— Non, seigneur ! » La tête voilée s'inclina. « Nous avons seulement mis vos armes en sécurité. À votre intention.

— Vous avez agi sagement. » Carse laissa ses traits se détendre. « Veillez à ce qu'on me les rapporte ici au plus vite !

— Oui, seigneur. » Hishah se redressa. « Je me rends derechef à Caer Dhu pour exécuter vos ordres. »

Le Dhuvien glissa vers une porte latérale et disparut, laissant là le Terrien qu'un mélange d'appréhension et de soulagement faisait transpirer en secret.

17.

Caer Dhu

Pour Carse, s’ensuivit une éternité d’insupportable tension.

Il demanda un appartement à lui seul réservé, sous prétexte d’avoir besoin de solitude pour dresser ses plans. Là, il arpenta les salles de long en large. La nervosité qu’il manifestait n’avait rien de divin.

Il semblait avoir réussi. Le Dhuvien l’avait cru. Peut-être la race Serpent ne jouissait-elle pas des stupéfiants pouvoirs extra-sensoriels des Nageurs et des Gens du ciel.

Il ne lui restait plus qu’à attendre le retour du Dhuvien avec les armes, à charger celles-ci sur son bateau, puis à prendre le large. Il devrait y parvenir sans mal. Nul n’oserait critiquer les projets de Rhiannon. Il en aurait aussi le temps. La flotte des Rois de la mer se tenait au large pour attendre l’arrivée de tous les navires. Il n’y aurait pas d’attaque avant l’aube et il n’y en aurait même pas du tout, s’il réussissait.

Le Terrien éprouvait pourtant la sensation d’un danger et il était oppressé par l’appréhension. Il envoya chercher Boghaz sous prétexte de lui donner des ordres concernant la galère. En fait, il ne supportait pas de rester seul. Le gros voleur jubila lorsque son compagnon lui raconta les derniers événements.

« Vous l’avez emporté, dit-il en se frottant les mains de contentement. J’ai toujours dit qu’avec de l’audace, on pouvait arriver à tout. Personnellement, je n’aurais pu mieux faire !

— Je souhaite que vous ayez raison ! »

Boghaz lui jeta un regard en coin. « Carse…

— Oui ?

— Qu’en pense le Maudit lui-même ?

— Pas un mot, pas un signe. Cela m’inquiète, Boghaz. Je crois qu’il attend.

— Quand vous aurez les armes entre les mains, dit l’autre d’un ton lourd de sens, je resterai près de vous avec un cabillot. »

Le chambellan vint enfin annoncer que Hishah était revenu de Caer Dhu et attendait que le seigneur Rhiannon voulût bien le recevoir.

« Bien ! » dit le Terrien, puis, avec un geste vers Boghaz : « Cet homme m’accompagne pour superviser le transport des armes. »

Les joues rubicondes du Valkisien pâlirent, mais il n’eut d’autre choix que de suivre Carse.

Garach et Ywaine se trouvaient dans la salle du trône en compagnie de la créature encapuchonnée de noir. Tous s’inclinèrent à l’arrivée du Terrien.

« Alors ? demanda celui-ci au Dhuvien. M’avez-vous obéi ?

— Seigneur, répondit Hishah d’une voix douce, j’ai tenu conseil avec les anciens qui m’ont chargé de ce message pour vous : s’ils avaient appris que le seigneur Rhiannon était revenu, ils ne se seraient jamais permis de porter les mains sur des objets lui appartenant. Ils redoutent d’y toucher encore, de peur, dans leur ignorance, de les endommager ou les détruire. C’est pourquoi ils vous prient de bien vouloir prendre vous-même les arrangements requis. Ils n’ont pas oublié leur amour pour Rhiannon dont les enseignements les ont tirés de la poussière et ils désirent vous souhaiter la bienvenue dans votre ancien royaume de Caer Dhu. Vos enfants, restés longtemps dans l’ombre, voudraient à nouveau connaître la lumière de la sagesse de Rhiannon et de sa force. Seigneur, daignerez-vous la leur accorder ? » termina Hishah avec une révérence appuyée.

Carse resta un moment silencieux. Il tentait désespérément de dissimuler sa terreur. Aller à Caer Dhu ? Il n'osait pas ! Combien de temps pourrait-il espérer cacher sa supercherie aux enfants du Serpent, le premier de tous les trompeurs ? À supposer qu'il l'eût cachée ! Les paroles mielleuses puaient le traquenard subtil. Il était pris au piège, il le savait. Il n'osait accepter… mais il osait encore moins refuser.

« Je serai heureux, répondit-il, d'accéder à leur requête.

— Tout est prêt. » Hishah salua pour remercier. « Le roi Garach et sa fille vous accompagneront afin que vous ayez une suite digne de vous. Vos enfants se rendent compte de la nécessité de faire vite… L'embarcation vous attend.

— Bien. » Le Terrien tourna les talons et fixa sur Boghaz un regard d'acier. « Vous m'accompagnerez aussi, Valkisien. Je pourrais avoir besoin de vous pour le maniement des armes. »

Boghaz comprit ce qu'il voulait dire. De pâle, il devint livide, tant il avait peur. Il ne pouvait toutefois se permettre de protester. Comme un condamné que l'on mène à l'échafaud, il suivit Carse hors de la salle du trône.

La nuit planait, noire et lourde, lorsqu'ils montèrent, au bas des marches du palais, dans une basse embarcation noire qui ne portait ni voiles ni rames. D'autres créatures encapuchonnées et enveloppées plongèrent de longues perches dans l'eau, et la barque remonta l'estuaire vers l'intérieur des terres.

Garach se tapit dans les coussins de fourrure du divan, en une attitude fort peu royale. Il avait les mains tremblantes et les joues couleur d'ivoire. Son regard furtif cherchait sans cesse la forme emmitouflée de Hishah. De toute évidence, il ne goûtait nullement cette visite à la cour de ses alliés.

Ywaine s'était assise à l'autre bout de l'embarcation. Son regard plongeait dans l'obscurité totale du rivage marécageux. Elle semblait plus déprimée qu'elle ne l'avait jamais été, même enchaînée et prisonnière.

Carse, lui aussi, se tenait assis, seigneurial et magnifique, mais, en son for intérieur, il était ébranlé jusqu'au tréfonds de son âme. Boghaz, accroupi tout près de lui, avait un regard maladif.

Et le Maudit, le véritable Rhiannon, était calme. Trop calme. Dans ce coin enfoui de l'esprit de Carse, pas un mouvement, pas une étincelle. Le sombre hors-la-loi des Quiru paraissait, comme tous les passagers de cette barque, renfermé, en attente.

La route sembla longue jusqu'au fond de l'estuaire. L'eau qui glissait le long de la barque chuchotait et sifflait avec gaieté. Les silhouettes vêtues de robes noires se courbaient sur les perches. Parfois, un oiseau criait dans le marais. L'atmosphère de la nuit était lourde et menaçante.

Enfin, à la lueur des petites lunes, basses dans le ciel, Carse vit devant lui les murs et les remparts déchiquetés d'une cité qui s'élevait du brouillard. Une vieille, très vieille cité enclose de murs comme un château. Elle tombait en ruines de tous côtés ; seul le grand donjon central apparaissait intact.

Il y avait, autour de la cité, un rayonnement de lumière frémissante. Il se dit que c'était l'effet de son imagination, un mirage engendré par le clair de lune, l'eau lumineuse et le brouillard pâle.

L'embarcation accosta contre un quai en mauvais état. Dès qu'elle stoppa, Hishah monta sur la rive, puis il s'inclina pour laisser passer Rhiannon.

Carse longea le quai avec Garach et Ywaine. Boghaz suivit en tremblant. Hishah restait avec déférence derrière le Terrien.

Une chaussée de pierre noire craquelée par le poids des années conduisait à la citadelle. Carse s'y engagea résolument. Il discernait à présent, sans nul doute possible, un réseau de lumière palpitante autour de Caer Dhu. Étendu sur la cité tout entière, ce réseau brillait d'un éclat d'acier, comme la lumière des étoiles par les nuits de gel. Son aspect ne disait rien qui vaille au Terrien. Il barrait la chaussée tel un voile devant la grande porte. Et plus Carse s'en approchait, plus sa répugnance augmentait.

Mais nul ne disait mot, ni n'hésitait. On paraissait attendre qu'il passât le premier et il n'osait trahir qu'il ignorait la nature de ce voile lumineux. Il se contraignit donc à poursuivre, d'un pas ferme et assuré.

Il parvint assez près pour sentir l'étrange picotement d'une force. Un pas de plus et il y pénétrait.

Hishah lui dit alors vivement à l'oreille : « Seigneur ! Avez-vous oublié le voile, dont le contact est mortel ? »

Il recula. Un frisson de terreur le secoua tout en réalisant combien sa gaffe était grossière.

« Je n'ai pas oublié ! dit-il.

— Non, seigneur, murmura l'autre. Comment l'auriez-vous pu, en vérité, puisque c'est vous qui nous avez enseigné le secret du voile qui déforme l'espace et protège Caer Dhu contre n'importe quelle menace ? »

Ce réseau était donc une barrière d'énergie défensive, énergie si puissante qu'elle établissait comme une tension de l'espace que rien ne pénétrait. Cela paraissait incroyable. Il fallait admettre que la science quiru avait été grande et que Rhiannon en avait bien enseigné une partie aux Dhuviens d'antan.

« Comment, vraiment, l'auriez-vous pu ? » répéta Hishah.

S'il n'y avait dans ces mots aucune raillerie affichée, Carse n'en perçut pas moins la moquerie sous-jacente. Le Dhuvien fit un pas en avant. Il leva les bras, que couvraient les manches de son vêtement, en guise de signal au veilleur qui se trouvait sans doute de l'autre côté de la grille. La clarté du voile s'éteignit au-dessus de la chaussée, ménageant un passage.

Lorsque Carse s'apprêta à continuer, il vit Ywaine le considérer avec une expression de surprise dans laquelle, déjà, le doute commençait à poindre.

La grande grille tourna sur ses gonds et le seigneur Rhiannon des Quiru fit son entrée dans Caer Dhu.

Des lampes évoquant des globes de feu captif, disposées sur des trépieds de loin en loin, suintait une chiche lumière froide, verdâtre. Dans l'antique édifice, l'air était chaud, alourdi par une odeur reptilienne qui crispait de répugnance et de haine la gorge du Terrien.

Hishah les précédait désormais. Ce seul fait indiquait un possible danger : Rhiannon était censé connaître les lieux. Mais le Dhuvien prétendit qu'il voulait avoir l'honneur d'annoncer son seigneur. Carse ne put que réprimer sa terreur croissante et lui emboîter le pas.

Ils atteignirent un vaste espace central, encadré de hauts murs de pierre noire soutenant une voûte élevée perdue dans l'obscurité. Un unique globe puissant éclairait, en dessous, les ombres lourdes.

Faible lumière pour des yeux humains… mais c'était encore trop !

Car en ce lieu les enfants du Serpent s'étaient rassemblés pour accueillir leur seigneur. Et là, chez eux, ils n'étaient pas voilés par les robes à capuche qu'ils portaient quand ils se rendaient chez les hommes !

Les Nageurs appartenaient à la mer, les Gens du ciel à l'air, et ils étaient d'une beauté idéale, en plein accord avec les éléments dont ils étaient issus. Carse découvrait à présent la troisième race pseudo-humaine des Hybrides, la progéniture des recoins cachés, les rejetons parfaits, terriblement parfaits, d'une autre espèce d'êtres vivants.

Dans ce premier choc écrasant de répulsion, il entendit à peine la voix de Hishah prononcer le nom de Rhiannon ; les petits sifflements d'acclamation qui suivirent lui parurent l'expression même d'un cauchemar.

Dans les galeries ouvertes au-dessus d'eux, ses hôtes le saluaient de leurs étroites têtes ophidiennes inclinées, leurs yeux insondables luisant.

Les corps sinueux se déplaçaient avec aisance et paraissaient plutôt *couler* que marcher. Ils

possédaient des mains aux doigts souples, sans jointures, des pieds silencieux, et des bouches dépourvues de lèvres perpétuellements ouvertes sur un rire muet infiniment cruel. Et partout dans ce vaste espace à l'atmosphère plus sèche qu'un désert, le murmure d'un bruissement continu : le crissement de la peau qui a perdu ses écailles primitives, mais non sa dureté serpentine !

Carse leva l'épée en réponse aux acclamations et s'efforça de parler.

« Rhiannon est heureux de l'accueil de ses enfants. »

Il lui sembla qu'un joyeux chuchotis sibilant parcourut la vaste salle. Mais il n'en était pas sûr. Hishah lui dit : « Seigneur, voilà vos anciennes armes. »

Elles occupaient le centre de l'espace libre. L'ensemble des mécanismes occultes qu'il avait vus dans la tombe se trouvaient là : la grande roue plate de cristal, les grosses tiges de métal en forme de boucle, et tout le reste, étincelant dans la lumière obscure.

Le Terrien sentit bondir son cœur qui se mit à battre sourdement.

« Bien ! dit-il. Nous avons peu de temps. Apportez-les immédiatement à bord de la barque pour que je puisse retourner sans tarder à Sark.

— Certainement, répondit Hishah. Mais ne désirez-vous pas vous assurer d'abord que tout est en bon état ? Nos manipulations ignorantes… »

Carse s'approcha des appareils, fit semblant de les examiner, puis hocha la tête. « Il n'y a aucune avarie, dit-il. Et maintenant… »

Hishah intervint de nouveau, avec une onctueuse courtoisie : « Avant de partir, ne voulez-vous pas nous expliquer le maniement de ces appareils ? Vos enfants sont toujours avides de connaissances.

— Je n'en ai pas le temps ! répondit le Terrien avec colère. En outre, vous êtes, de votre propre aveu, des enfants. Vous ne pourriez pas comprendre !

— Se pourrait-il, seigneur, s'enquit Hishah d'une voix suave, que vous soyez dans le même cas ? »

Un silence complet tomba. La certitude glacée du sort qui l'attendait étreignit Carse. Il vit que les rangs des Dhuviens s'étaient refermés derrière eux, lui ôtant tout espoir d'évasion.

Garach, Ywaine et Boghaz se trouvaient avec lui à l'intérieur du cercle. Le visage du roi exprimait la stupéfaction et le Valkisien fléchissait sous le poids d'une horreur familière. Seule Ywaine n'était ni étonnée ni horrifiée. Elle considérait Carse avec des yeux de femme effrayée, mais d'un regard neuf. Il semblait qu'elle eût peur pour lui, et ne désirât point le voir mourir.

Dans un dernier bluff, il s'écria, furieux : « Que signifie cette insolence ? Voulez-vous que je prenne mes armes et les dirige contre vous ?

— Faites, si vous le pouvez, souffla Hishah. Faites donc, faux Rhiannon ! Car croyez-moi, vous n'aurez aucun autre moyen de quitter Caer Dhu ! »

18.

La colère de Rhiannon

Carse resta debout où il se trouvait, entouré par les instruments de cristal et d'acier qui n'avaient pour lui aucun sens, mesurant l'étendue de son échec, combien tout était fini. Un rire sibilant roulait de toutes parts, infiniment cruel et humiliant. Garach tendit vers Hishah une main tremblante.

« Alors, bredouilla-t-il, ce n'est pas Rhiannon ?

— Votre esprit, bien qu'humain, peut désormais vous le faire concevoir », répondit l'autre d'un ton méprisant.

Il avait rejeté en arrière son capuchon et il s'avançait vers le Terrien, ses yeux ophidiens emplis d'une froide raillerie.

« Il m'aurait suffi du toucher de l'esprit pour découvrir l'imposture, mais cela n'a même pas été nécessaire. Vous, Rhiannon ? Rhiannon des Quiru qui viendrait, fraternel et paisible, saluer ses enfants à Caer Dhu ? »

Le diabolique rire furtif siffla de toutes les bouches dhuviennes et Hishah rejeta la tête en arrière. La peau de sa gorge battait sous les pulsations de son hilarité.

« Regardez-le, mes frères ! Saluez Rhiannon qui ne connaît pas le voile et ignore pourquoi celui-ci entoure Caer Dhu ! »

Tous l'acclamèrent en s'inclinant très bas. Carse ne bougeait pas, pétrifié, se sentant désormais au-delà même de toute terreur.

« Sot que vous êtes ! continua Hishah. Rhiannon nous haïssait à la fin. Car il avait compris sa folie, il avait compris que les enfants qu'il avait rassasiés de miettes de savoir devenaient trop habiles. Avec le voile dont il nous avait enseigné le secret, nous avons rendu notre cité imprenable, y compris face à ses armes puissantes. Lorsqu'il a réalisé son erreur, il était trop tard.

— Pourquoi s'est-il retourné contre vous ? demanda lentement le Terrien.

— Il a vu à quoi nous servait la science qu'il nous avait enseignée, répondit Hishah en riant.

— Et à quoi vous servait-elle ? interrogea Ywaine en faisant un pas en avant.

— Vous le savez déjà. Nous vous avons invités, Garach et vous, pour que vous voyiez cet imposteur démasqué, mais surtout pour que vous appreniez, une bonne fois pour toutes, quelle place vous occupez dans notre monde. »

Sa voix douce prenait les accents mordants du conquérant.

« Depuis que Rhiannon a été celé dans sa tombe, poursuivit-il, nous avons étendu notre discrète prédominance sur toutes les rives de la mer Blanche. Nous sommes peu nombreux et répugnons aux guerres ouvertes. C'est pourquoi nous avons travaillé par l'entremise des royaumes humains, utilisant votre peuple avide en guise d'instrument.

» Maintenant, nous possédons les armes de Rhiannon. Bientôt, nous nous familiariserons avec leur maniement et nous n'aurons plus besoin d'outils humains. Les Enfants du Serpent régiront tous les palais et nous exigerons de nos sujets l'obéissance et le respect.

» Qu'en pensez-vous, Ywaine à la tête altière, vous qui nous avez toujours méprisés et détestés ?

— Je pense, répondit-elle, que je me jetterai plutôt sur ma propre épée !

— Faites donc ! » Hishah haussa les épaules, puis se tourna vers Garach. « Et vous ? »

Mais le souverain gisait déjà affalé sur les dalles, évanoui.

Le Dhuvien se retourna vers Carse. « Vous allez voir quel accueil nous réservons à notre

seigneur ! »

Boghaz gémit et se couvrit le visage de ses mains. Le Terrien empoigna son épée inutile et demanda d'une voix basse, étrange : « Et nul n'a jamais su que Rhiannon, finalement, s'était retourné contre vous, les Dhuviens ?

— Les Quiru le savaient, dit Hishah d'une voix douce. Néanmoins, ils l'ont condamné parce que son repentir se manifestait trop tard. En dehors d'eux, nous seuls savions. Et pourquoi l'aurions-nous dit ? Il nous plaisait de voir Rhiannon, qui nous haïssait, maudit par le monde qui le croyait notre ami ! »

Carse ferma les yeux. Le sol vacillait sous ses pieds, un grondement retentissait à ses oreilles. La révélation éclatait en lui. Rhiannon avait dit la vérité dans la grotte des Sages ! Il avait dit la vérité lorsqu'il avait exprimé la haine que lui inspiraient les Dhuviens !

La salle s'emplissait d'un bruit de feuilles mortes. Les rangs reptiliens se rapprochaient pas à pas.

Dans un effort de volonté extraordinaire, le Terrien essaya désespérément, en ce dernier instant, d'atteindre le recoin caché, étrangement silencieux au fond de lui.

Il hurla d'une voix rauque : « *Rhiannon !* »

Son cri arrêta les Dhuviens. Non qu'ils eussent peur : ils se tordaient de rire. Cet appel, vraiment, constituait bien le plus drôle dans toute cette histoire.

« Oui ! jeta Hishah. Appelez Rhiannon ! Peut-être sortira-t-il de sa tombe pour vous aider ! »

Et, de leurs yeux railleurs insondables, ils toisèrent Carse qui, immobile, semblait attendre.

Ywaine savait. Rapide, elle se porta à ses côtés et dégaina pour le protéger aussi longtemps qu'elle le pourrait.

« Un couple bien assorti ! » Hishah riait. « La princesse sans empire et le faux dieu ! »

Le Terrien murmura encore, d'une voix brisée : « *Rhiannon !* »

Et Rhiannon répondit.

Des profondeurs de l'esprit où il était resté caché, le Maudit surgit en une vague formidable qui emplit toutes les cellules et tous les atomes du cerveau de l'homme. Il en prit pleine possession, son hôte lui ayant ouvert la voie.

Comme parmi les Sages, la conscience de Matthew Carse reflua dans son propre corps, pour écouter et guetter. Il entendit la voix de Rhiannon – la voix réelle qu'il avait seulement imitée – résonner sur ses propres lèvres en une fureur qui dépassait toute conception humaine.

« Regarde ton seigneur, progéniture rampante du Serpent ! Regarde-le avant de mourir ! »

Les rires moqueurs se turent. Hishah recula. Son regard froid exprima un début de frayeur. La voix divine, dans un roulement de tonnerre, faisait vibrer les murs. Sa force et sa rage flamboyaient sur le visage du Terrien dont le corps semblait dominer les Dhuviens. Entre ses mains, l'épée jetait des éclairs.

« Qu'est-ce que ce toucher par l'esprit, Hishah ? Cherchez au fond, plus au fond que vous ne l'avez fait quand vos faibles pouvoirs ne pouvaient briser la barrière mentale que j'avais élevée contre vous ! »

L'autre poussa un cri sifflant, aigu. Il tituba, épouvanté, et le cercle des Dhuviens se brisa. Ceux-ci se retournaient pour chercher leurs armes, leurs bouches sans lèvres grandes ouvertes de frayeur. Rhiannon se mit à rire, du rire terrible d'un être qui a attendu des millénaires pour sa vengeance et qui, enfin, la tient.

« Courez ! Courez et luttez, car dans votre infinie sagesse vous avez laissé Rhiannon traverser votre voile de défense ! La mort est sur Caer Dhu ! »

Les Dhuviens se mirent à courir, à se tordre dans l'ombre, pour chercher les armes dont ils avaient cru n'avoir aucun besoin. La verte lumière faisait étinceler les tubes et les prismes brillants.

La main de Carse, guidée maintenant par la science précise de Rhiannon, s'était jetée sur la plus

volumineuse des armes antiques, sur le bord de la grande roue plate de cristal. Il la fit tourner.

Il y avait sans doute une gâchette compliquée qui déclenchait l'afflux de puissance dans le globe métallique, une commande cachée que ses doigts avaient effleurée. Carse n'en sut jamais rien. Il vit seulement un halo sombre naître dans l'air obscur et l'englober, ainsi qu'Ywaine, Boghaz frissonnant, et Garach qui se traînait à quatre pattes tel un chien, les yeux vides de toute raison. Les armes anciennes se trouvaient aussi encloses par cet anneau de force, et un chant ténu s'éleva des baguettes de cristal.

L'anneau s'élargit comme une onde circulaire. En vain les armes dhuviennes luttèrent contre lui. Des éclairs froids, aveuglants, jaillirent, le frappèrent puis s'éteignirent, puissantes décharges électriques se brisant sur l'invisible champ de force qui défendait le cercle de Rhiannon.

Celui-ci s'étendait, impitoyable. Lorsqu'il touchait les Dhuviens, les corps ophidiens glacés se tordaient, se recroquevillaient et tombaient sur les pierres pareils à des mues vidées de toute substance.

Rhiannon ne parlait plus. Carse sentait dans sa main la pulsation mortelle de la puissance engendrée par la roue brillante qui tournait de plus en plus vite sur son support. Son esprit s'écartait en frissonnant de ce qu'il pouvait percevoir dans celui du dieu.

Car il comprenait obscurément la nature de l'arme terrible du Maudit. Elle usait d'un rayonnement voisin de la mortelle radiation ultraviolette du soleil, radiation qui aurait détruit toute vie si l'ozone de l'atmosphère ne lui avait opposé un écran.

Mais les radiations ultraviolettes familières à la science terrestre étaient facilement absorbées ; celles de l'antique science étrangère de Rhiannon se situaient sur des octaves non enregistrées, au-dessous de la limite des quatre cents angstrôms. Elles pouvaient être émises en un halo expansif qu'aucune matière n'absorbait et, au contact d'un tissu vivant, elles le tuaient.

Si Carse détestait les Dhuviens, il ne pouvait y avoir dans le cœur humain de haine comparable à celle qu'il sentait maintenant en Rhiannon.

Garach se mit à gémir et recula devant les yeux flamboyants de l'homme qui le dominait. Moitié rampant, moitié courant, il fila avec un bruit de gorge qui était comme un rire. Il se jeta droit dans l'anneau sombre où la mort le reçut et, en silence, le momifia dans l'instant.

La force silencieuse s'étendait, plus loin, toujours plus loin. Elle traversait le métal, la chair, la pierre, elle desséchait, tuait, pourchassait les derniers enfants du Serpent qui s'enfuyaient dans les couloirs sombres de Caer Dhu. Aucune arme ne flamboyait plus contre elle. Les bras souples ne se levaient plus pour tenter de la repousser. Elle atteignit enfin le voile qui englobait la ville. Carse sentit le choc subtil contre l'obstacle et Rhiannon arrêta la roue.

Un silence complet régna un instant. Les trois seuls survivants dans la cité restaient immobiles, trop stupéfaits même pour respirer.

Enfin, la voix de Rhiannon s'éleva : « *Le Serpent est mort. Que sa ville, et mes armes, qui ont causé dans le monde tant de maux, disparaissent avec les Dhuviens !* »

Il s'éloigna de la roue de cristal pour prendre un autre appareil, l'une des baguettes de métal plates et courbes. Il souleva le petit objet noir et appuya sur un ressort caché. Du tube de plomb qui formait son embouchure jaillit une petite étincelle si éclatante que le regard, d'instinct, s'en détournait.

Ce n'était qu'une minuscule parcelle de lumière qui tomba sur les pierres. Mais elle grossissait. Les atomes de la roche semblaient l'alimenter comme le bois nourrit le feu. Elle se propagea sur les dalles tel un incendie. Elle atteignit la roue de cristal et l'appareil qui avait détruit les Serpents fut lui-même consumé.

Une réaction en chaîne, telle qu'aucun savant atomiste de la Terre n'aurait pu l'imaginer, commençait, une réaction qui pouvait rendre les atomes des métaux, des cristaux, de la pierre, aussi instables que les éléments radioactifs les plus haut placés sur la liste établie par les scientifiques

terriens.

« Venez ! » dit Rhiannon.

Ils traversèrent en silence les couloirs vides et, derrière eux, l'étrange feu d'enfer grossissait. Le vaste espace central fut bientôt enveloppé et détruit.

Le savoir de Rhiannon guida Carse vers le centre nerveux du voile, une pièce toute proche de la grille principale. Là, il manœuvra les commandes pour annuler à jamais le maillage lumineux.

Ils sortirent de la citadelle et regagnèrent le quai par la chaussée défoncée. Puis ils se retournèrent pour regarder la cité détruite.

Ils durent s'abriter les yeux, car le terrible flamboiement avait l'intensité de l'éclat du soleil. Il avait tout dévoré des ruines croulantes, et le donjon central était semblable à une torche qui illuminait tout le ciel, effaçait les étoiles, faisait pâlir les lunes basses.

La chaussée aussi se mit à brûler. Une langue de flamme s'allongea entre les roseaux du marais. Rhiannon leva de nouveau le tube plat recourbé. Un petit globule de lumière pâle en jaillit et s'envola vers l'incendie. Alors, les flammes hésitèrent, vacillèrent, commencèrent à s'assombrir et à s'éteindre.

L'holocauste provoqué par l'étrange réaction atomique se trouva maîtrisé, grâce à un contrefacteur limitatif dont l'homme ignorait tout.

Ils poussèrent la barque sur l'eau. Derrière eux, le rayonnement palpitant mourait. L'obscurité de la nuit retomba sur Caer Dhu dont on ne vit plus que fumées.

La voix de Rhiannon s'éleva encore. « *C'est fini. J'ai racheté ma faute.* »

Le Terrien perçut l'immense lassitude de l'être qui était en lui lorsque ce dernier se retira de son cerveau et de son corps.

Enfin il ne fut plus que Matthew Carse.

19.

Le jugement des Quiru

À l’aube, quand la barque accosta à Sark, le monde entier paraissait calme et silencieux. Aucun des passagers ne parlait. Aucun ne regardait le panache de fumée blanche qui continuait à s’élever majestueusement dans le ciel.

Carse se sentait engourdi, incapable de penser. Il avait permis à la colère de Rhiannon de se servir de lui et il ne pouvait encore se sentir tout à fait lui-même. Il savait que son visage portait des traces de cette furie, car les deux autres n’osaient soutenir son regard ni rompre le silence.

L’énorme foule rassemblée sur le quai de Sark était silencieuse, elle aussi. Elle était là, debout depuis longtemps, semblait-il, tournée vers Caer Dhu et, même en cet instant, bien que l’éclat de la destruction eût disparu du ciel, les visages étaient blêmes et effrayés.

Il vit les vaisseaux khondoriens dont les voiles pendaient aux vergues et comprit que le terrible incendie avait terrifié les Rois de la mer qui avaient préféré attendre.

La barque noire glissa jusqu’à l’escalier du palais. La foule s’avança en vague lorsque Ywaine descendit, et les voix s’élevèrent en une acclamation étrangement étouffée.

La jeune femme prit la parole : « Caer Dhu et le Serpent ne sont plus. Le seigneur Rhiannon les a détruits. »

Elle se retourna d’instinct vers Carse. Et tous les regards se posèrent sur lui, tandis que la nouvelle se propageait, éclatait enfin en un cri puissant de reconnaissance : « Rhiannon ! Rhiannon le Sauveur ! »

Pour ceux-là, du moins, il n’était plus le Maudit. Pour la première fois, il constata la répugnance que leur inspirait l’alliance imposée par Garach.

Il se dirigea vers le palais avec Ywaine et Boghaz, et comprit, non sans épouvante, ce que l’on pouvait éprouver lorsqu’on était un dieu. Ils entrèrent dans l’édifice frais et obscur. Déjà, il semblait qu’une ombre s’était détachée d’eux. Ywaine s’arrêta devant les portes de la salle du trône. Elle se rappelait soudain qu’elle était désormais la maîtresse au palais de Garach.

Elle dévisagea le Terrien. « Si les Rois de la mer attaquent quand même…

— Ils attendront de savoir ce qui s’est passé. Il nous faut trouver Rold, s’il est encore vivant.

— Il l’est encore. Après que les Dhuviens ont tiré de lui tout ce qu’il savait, mon père l’a gardé comme otage pour acheter ma liberté. »

Ils finirent par trouver le seigneur de Khondor enchaîné dans un cachot profond sous le palais. Quoique usé et décharné, il eut assez de force pour relever sa tête aux cheveux roux et injurier Carse et Ywaine.

« Démon ! Traître ! Venez-vous enfin me tuer, vous et votre sorcière ? »

Le Terrien lui relata l’histoire de Caer Dhu et Rhiannon, et l’expression de Rold, de désespérée, se fit peu à peu stupéfaite et joyeuse.

« Votre flotte attend au large sous les ordres de Barbefer, acheva Carse. Voulez-vous rapporter ces faits aux Rois de la mer et les amener ici pour une conférence ?

— Oui, dit Rold. Par les dieux, oui ! » Il secoua la tête. « Ces derniers jours ont été un rêve étrange et fou. Et maintenant… Quand je pense que je vous aurais tué sans regret de mes propres mains, chez les Sages ! »

Cela se passait après l’aube. A midi, le conseil des Rois de la mer siégeait dans la salle du trône,

présidé par Rold et par Emer qui avait refusé de rester en arrière à Khondor.

Ils s'assirent autour d'une longue table. Ywaine occupait le trône.

Le Terrien se tenait à l'écart. Sur son visage grave et las passaient encore des expressions étranges. Il dit, d'un ton décisif : « Inutile désormais de vous battre. Le Serpent est défait et Sark, privée de sa puissance, ne pourra plus opprimer ses voisins. Les villes sujettes, telles Jekkara et Valkis, seront libérées. Il n'y a plus d'empire sark. »

Barbefer se redressant d'un bond pour hurler, féroce : « C'est le moment ou jamais de détruire Sark pour toujours ! »

D'autres Rois de la mer, Thorn de Tarak en particulier, se levèrent pour crier leur accord et la main d'Ywaine se crispa sur son épée. Carse s'avança, les yeux flamboyants.

« Je dis qu'il y aura la paix ! Dois-je appeler Rhiannon pour vous le faire admettre ? »

Ils se calmèrent, épouvantés. Rold leur ordonna de s'asseoir et de se taire.

« Il y a eu suffisamment de combats et de sang versé », leur dit-il, sévère. « À l'avenir, nous pourrons rencontrer Sark sur un pied d'égalité. Je suis seigneur de Khondor et j'affirme que Khondor va faire la paix ! »

Pris entre la menace de Carse et la décision de Rold, les Rois de la mer donnèrent l'un après l'autre leur accord.

Puis Emer éleva la voix : « Nous demandons l'affranchissement des esclaves, qu'ils soient humains ou hybrides !

— Ce sera fait, répondit le Terrien.

— Il y a encore une autre condition, ajouta Rold qui affronta Carse avec une volonté inébranlable. J'ai dit que nous ferions la paix avec Sark, mais ce ne sera pas avec une ville gouvernée par Ywaine, dussiez-vous lancer contre nous cinquante Rhiannon !

— Oui ! hurlèrent les Rois de la mer en regardant la jeune femme avec des yeux de loups. Nous sommes d'accord avec Rold ! »

Un silence suivit. Ywaine se leva lentement de son trône, le visage fier et sombre.

« J'accepte cette condition, dit-elle. Je n'ai aucun désir de gouverner une ville domestiquée et dépouillée de son empire. Je haïssais le Serpent tout comme vous, mais il est trop tard pour que je m'habitue à n'être que la reine d'un insignifiant village de pêcheurs. Le peuple choisira un autre chef. »

Elle descendit de l'estrade et s'éloigna jusqu'à l'extrémité de la salle, où elle se plaça devant une fenêtre pour regarder le port. Carse se tourna vers les Rois de la mer.

« Êtes-vous d'accord maintenant ?

— Sur tous les points », répondirent-ils.

Emer, dont l'étrange regard n'avait pas quitté le Terrien depuis le début de la conférence, s'approcha de lui et posa sa main sur la sienne.

« Et dans tout ceci, où est votre place ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je n'ai pas eu le temps d'y songer », répondit-il, déconcerté.

Il convenait d'y réfléchir. Et Carse ne savait pas. Tant qu'il porterait en lui l'ombre de Rhiannon, ce monde ne l'accepterait pas comme un pair. Peut-être lui accorderait-on des honneurs, mais jamais davantage. La peur secrète que suscitait le Maudit demeurerait. Trop de siècles de haine s'étaient accumulés autour de ce nom.

Rhiannon avait racheté son forfait mais, tant que Mars existerait, il serait toujours le Maudit dans la mémoire des hommes.

Pour la première fois depuis Caer Dhu, l'envahisseur sombre se manifesta et sa voix mentale chuchota en lui : « *Retournez à la tombe et je vous quitterai, car je veux suivre mes frères. Ensuite, vous serez libre. Je vous guiderai au long du passage vers votre temps originel si vous le désirez.*

Autrement, vous pourrez demeurer ici. »

Il hésitait toujours. Il aimait cette planète verte et souriante. Cependant, lorsqu'il regarda les Rois de la mer dans l'attente de sa réponse et, plus loin, par les fenêtres, la mer Blanche et les marais, il comprit que ce monde n'était pas le sien, qu'il n'en ferait jamais vraiment partie.

Répondant enfin, il vit se tourner vers lui, dans l'ombre, le visage d'Ywaine. « Emer le sait, et les Hybrides le savent aussi. Je ne suis pas de votre monde. J'ai traversé l'espace et le temps au long d'une voie cachée dans la tombe de Rhiannon. »

Il s'interrompit, laissant son auditoire prendre la mesure de ses paroles, mais tous semblaient au-delà de l'étonnement. Après ce qui s'était passé, ils étaient prêts à tout croire de lui, y compris ce qui dépassait l'entendement.

« Tout homme naît dans un monde et lui appartient, reprit-il avec tristesse. Je vais retourner dans mon pays. »

Il réalisa combien, malgré leurs courtoises protestations, les Rois de la mer paraissaient soulagés.

« Que les bénédictions des dieux vous accompagnent, étranger », chuchota Emer en l'embrassant.

Elle se retira ensuite et les Rois de la mer, satisfaits, partirent avec elle. Boghaz avait disparu en silence. Carse et Ywaine restèrent seuls dans l'immense salle vide.

Il s'approcha d'elle et la regarda dans les yeux, ces yeux qui n'avaient pas perdu, même dans les circonstances actuelles, leur ancienne flamme.

« Où irez-vous maintenant ? demanda-t-il.

— Si vous me le permettez, dit-elle posément, je pars avec vous.

— Non. » Il secoua la tête. « Vous ne pourriez vivre dans le monde qui est le mien, Ywaine. C'est un lieu cruel et amer, très vieux, à l'agonie.

— Peu m'importe. Mon propre monde est mort, lui aussi. »

Il empoigna les épaules qu'il sentait fortes sous la cotte de mailles. « Vous ne comprenez pas. J'ai parcouru un million d'années… » Il s'interrompit, ne sachant au juste comment lui expliquer. « Regardez au-dehors, dit-il. Pensez à ce que sera ce paysage lorsque la mer Blanche ne sera plus qu'un désert de poussière, que le vent des collines ne soufflera plus, que les cités blanches seront en ruine et les lits des fleuves desséchés. »

Ywaine comprit et soupira. « La vieillesse et la mort sont en fin de compte le sort de tout ce qui existe. Et la mort m'atteindra vite si je reste ici. Je suis hors-la-loi et mon nom est détesté autant que celui de Rhiannon lui-même. »

Il savait qu'elle ne craignait pas la mort et se servait de ce prétexte pour l'influencer. Cependant, l'argument s'appuyait sur un fait.

« Pourriez-vous être heureuse, demanda-t-il, si le souvenir de votre pays vous hantait à chaque pas ?

— Je n'y ai jamais été heureuse. Il ne me manquera en rien. » Elle ajouta, en le regardant avec franchise : « Je veux courir le risque. Le voulez-vous ?

— Oui », dit-il, la voix rauque, en broyant de ses doigts les épaules de la jeune femme. « Oui, je le veux. »

Il la prit dans ses bras pour l'embrasser et, quand elle se dégagea, elle chuchota, avec une timidité tout à fait nouvelle : « Le seigneur Rhiannon disait vrai quand il me raillait au sujet du barbare. » Elle resta un moment silencieuse, puis elle ajouta : « Peu importe, je crois, le monde dans lequel nous vivons, pourvu que nous y soyons ensemble. »

Plusieurs jours plus tard, la galère noire entra dans le port de Jekkara. Elle terminait son dernier voyage sous le pavillon d'Ywaine de Sark, qui n'était plus souveraine. La foule se tint à distance respectueuse pour crier sa joie de la destruction de Caer Dhu et de la mort du Serpent. Mais elle n'eut

pas un mot d'accueil pour Ywaine.

Un seul homme se trouvait sur le quai pour les recevoir. C'était Boghaz. Boghaz, splendide dans une robe de velours, constellé de bijoux, un cercle d'or sur la tête. Il avait disparu de Sark le jour de la conférence, parti pour une mission personnelle, une mission qui semblait avoir été fructueuse. Il salua Carse et Ywaine avec une politesse grandiloquente.

« Je suis allé à Valkis, dit-il. C'est de nouveau une cité libre et, en raison de l'héroïsme sans égal dont j'ai fait preuve en aidant à la destruction de Caer Dhu, j'ai été choisi pour roi. » Son visage rayonna et il ajouta, avec un sourire confidentiel : « J'avais toujours rêvé d'un trésor royal à piller !

— Voyons ! lui rappela le Terrien. C'est *votre* trésor, maintenant ! »

Boghaz tressaillit. « Par les dieux, c'est vrai ! » Il se redressa et prit une mine grave. « Je vois qu'il me faudra punir les voleurs à Valkis avec la plus grande rigueur. Il y aura des sanctions très sévères pour tout crime contre la propriété… surtout la propriété royale !

— Par bonheur, énonça Carse d'un ton sérieux, vous êtes habitué à tous les tours de coquins des voleurs.

— En effet ! déclara Boghaz, sentencieux. J'ai toujours affirmé que l'instruction est un bien précieux ! Voyez combien mes études purement académiques des éléments hors-la-loi vont m'aider maintenant à défendre la sécurité de mon peuple ! »

Il les accompagna à travers Jekkara jusqu'à la sortie de la ville. Puis il leur dit adieu et prit à son doigt une bague qu'il passa au doigt du Terrien. Des larmes ruisselaient sur ses joues grasses.

« Portez ceci, vieil ami, en souvenir de Boghaz qui a guidé vos pas avec sagesse dans un monde étranger. »

Il se retourna et partit, le pas mal assuré. Carse regarda sa silhouette énorme disparaître dans les rues de la ville où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Ywaine et lui traversèrent les collines dominant Jekkara et arrivèrent enfin à la tombe. Ils se campèrent sur la corniche pour contempler les montagnes boisées, la mer étincelante et les tours de la blanche cité sous le soleil.

« Êtes-vous toujours sûre de désirer quitter tout cela ? demanda-t-il.

— Je n'ai plus ma place ici, répondit-elle tristement. Je veux me détacher de ce monde comme il s'est détaché de moi. »

Elle se détourna pour entrer sans hésitation dans le tunnel sombre. Elle restait la fière Ywaine que les dieux eux-mêmes ne pouvaient briser. Il la suivit, une torche allumée à la main.

Ils traversèrent le caveau sonore et passèrent la porte au-dessus de laquelle était inscrite la malédiction jetée sur Rhiannon. Ils pénétrèrent dans la pièce intérieure où la lumière de la torche se brisa contre l'obscurité – l'obscurité totale de l'étrange brèche dans le continuum espace-temps de l'univers.

À l'instant suprême, le visage d'Ywaine exprima de la crainte. Elle saisit la main du Terrien. Les minuscules étincelles fourmillaient et palpitaient devant eux dans l'obscurité du temps.

Carse entendit la voix de Rhiannon et fit un pas dans l'obscurité en serrant étroitement la main de la jeune fille.

Cette fois, il n'y eut pas de plongée tête la première dans le néant. La sagesse de Rhiannon les guidait et les sécurisait. La torche s'éteignit et Carse la laissa tomber.

Son cœur battait. Il se retrouva aveugle et sourd dans le tourbillon de force silencieuse.

Rhiannon se fit entendre de nouveau : « *Regardez maintenant avec mon esprit ce que vos yeux humains ne pouvaient voir.* »

L'obscurité palpitante s'éclaircit d'une manière qui n'avait rien à voir avec la lumière ou la vue. Carse contempla Rhiannon.

Son corps occupait un cercueil de cristal noir dont les facettes intérieures brillaient sous l'effet de

la force subtile qui l'emprisonnait à jamais, comme pétrifié au cœur d'un joyau.

À travers la substance translucide, le Terrien distingua une forme nue dont la force et la beauté transcendaient toute humanité, un être qui rayonnait d'une vie telle que la savoir emprisonnée dans cet espace aussi exigu semblait inconcevable. Le visage aussi était superbe, sombre, impérieux et orageux, même en cet instant où les yeux étaient fermés, comme dans la mort.

Mais il ne pouvait y avoir de mort en cet endroit. Il était au-delà du temps et, sans le temps, il n'y a pas de délabrement. Rhiannon avait toute l'éternité pour gésir là et se remémorer son péché.

Carse se rendit compte que l'étranger se retirait de lui, doucement, et avec tant de prudence qu'il n'y eut pas l'ombre d'un choc. Son esprit demeurait en contact avec celui de Rhiannon, mais l'étrange dualisme avait pris fin.

Le Maudit l'avait libéré.

Cependant, par la sympathie qui existait encore entre leurs deux esprits si longtemps unis, Carse entendit l'appel passionné de Rhiannon, un cri mental qui vibra très loin au long du passage, à travers l'espace et le temps.

« Quiru, mes frères, écoutez-moi ! J'ai réparé ma faute ancienne ! »

Il appela une fois encore avec toute la force ardente de sa volonté.

Une période de silence, de néant, s'ensuivit, puis, peu à peu, Carse sentit l'approche d'autres esprits, graves, puissants et sévères.

Jamais il ne saurait de quel monde lointain ils arrivaient. Il y avait bien longtemps que les Quiru étaient partis par cette route qui menait au-delà de l'univers, aux régions cosmiques insondables, extérieures à nos facultés de connaissance. Pourtant, ils revenaient pour répondre à l'appel de Rhiannon.

Le Terrien vit des ombres divines, obscures et fantomales, prendre forme, ténues comme une fumée brillante dans l'obscurité.

« Laissez-moi partir avec vous, mes frères ! J'ai détruit le Serpent et ma faute est rachetée ! »

Les Quiru parurent méditer, chercher la vérité dans le cœur de Rhiannon. Enfin, l'un d'eux s'avança et posa la main sur le cercueil. Le feu intérieur s'éteignit. « Notre jugement est que Rhiannon soit libre. »

Carse, pris de vertige, vit Rhiannon se lever pour aller rejoindre ses frères et son corps, lorsqu'il passa devant lui, prit aussi l'aspect d'un fantôme.

Il se retourna pour regarder le Terrien. Ses yeux, ouverts à présent, étaient emplis d'une joie indicible.

« Gardez mon épée, Terrien. Portez-la fièrement car sans vous je n'aurais jamais pu détruire Caer Dhu. »

Étourdi, presque évanoui, Carse reçut le dernier ordre mental. Quand il avança en titubant avec Ywaine dans le tourbillon sombre et tomba à une allure de cauchemar au sein de l'obscurité surnaturelle, il entendit l'écho retentissant de l'adieu de Rhiannon.

20.

Le retour

Ils sentirent enfin sous leurs pieds la solidité du roc et rampèrent, tremblant, hors du vortex, le visage blême, ébranlés, en silence, avec pour seul désir de quitter cette sombre sépulture.

Carse trouva le tunnel. Pourtant, arrivé au bout, la terreur qu'il se fût encore égaré dans le temps l'oppressait, et il n'osait regarder au-dehors.

Une crainte toutefois infondée. Rhiannon les avait guidés d'une main sûre. Matthew Carse se retrouva au milieu des montagnes dénudées de son Mars habituel. Le soleil se couchait, inondant d'un rouge éclatant les vastes étendues de la mer morte. Le vent soufflait du désert, froid et sec, soulevant la poussière, et il vit au loin Jekkara – le Jekkara des Bas Canaux.

Il se retourna pour contempler le visage d'Ywaine qui, pour la première fois, posait son regard sur ce monde. La jeune femme serra les lèvres comme pour réprimer un profond chagrin. Puis elle rejeta les épaules en arrière, sourit et fit jouer son épée dans son fourreau.

« Partons ! » dit-elle, en replaçant sa main dans celle du Terrien.

Ils parcoururent le long chemin épuisant, dans cette contrée désolée où les fantômes du passé les entouraient de toute part. Maintenant, sur l'ossature de Mars, Carse voyait la chair vivante qui revêtait jadis de splendeur cette planète, les arbres puissants et la terre riche qu'il ne pourrait jamais oublier.

Il regarda au loin le fond de la mer morte et comprit que, tout au long de sa vie, il entendrait le grondement du ressac sur les rives d'un océan spectral.

L'obscurité tomba. Les petites lunes basses se levèrent dans un ciel sans nuages. La main d'Ywaine était ferme et forte dans la sienne.

Prenant conscience du bonheur qui montait en lui, il pressa le pas.

Ils entrèrent dans les rues de Jekkara, les venelles défoncées près du Bas Canal. Le vent sec agitait les torches et le son des harpes était exactement tel qu'il était resté dans son souvenir. Les petites femmes brunes, en marchant, faisaient un bruit de clochettes.

Ywaine sourit. « C'est toujours Mars », dit-elle.

Ensemble, ils longèrent les allées sinueuses : l'homme dont le visage portait encore l'empreinte sombre d'un dieu, la femme qui avait été reine. Les gens s'écartaient pour les laisser passer et se retournaient pour les regarder s'éloigner. Dans la main de Carse, l'épée de Rhiannon brillait tel un sceptre.

Le Secret de Sinharat

Roman traduit de l’américain par Pascale Aubignan.
Traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.

1.

L’animal éperonné par son cavalier noir fuyait à travers le désert martien depuis des heures, et il arrivait à bout de forces. Il chancela et rompit la cadence. Quand l’homme jura et enfonça les talons dans ses flancs écailleux, la bête ne fit que se tourner vers lui avec un sifflement chuintant. Elle avança encore un peu en titubant avant de s’arrêter de côté sous le vent d’une dune. Alors, elle s’écroula dans la poussière.

L’homme mit pied à terre. Les yeux de la créature, où se reflétait la lueur des petites lunes, évoquaient deux luminaires verts. Le cavalier comprit qu’il était vain de tâcher d’obliger sa monture à repartir. Il se retourna et regarda dans la direction d’où il était venu.

Au loin, dans l’immensité désolée, on distinguait quatre ombres groupées qui approchaient à vive allure. D’ici quelques minutes, elles l’auraient rattrapé.

Immobile, il s’interrogeait. Que faire à présent ? Devant lui se dressait une petite crête. Au delà se tapissait Valkis – la sécurité. Mais il était trop tard : jamais il ne l’atteindrait. Sur la droite, il apercevait, parmi les tourbillons de sable, un massif rocheux solitaire. À sa base, le sol était tapissé d’éboulis.

Ils ont essayé de me traquer à découvert. Mais par les Neuf Enfers, ici, ils auront du fil à retordre !

Et il se rua en direction du piton avec une légèreté, une vitesse telle qu’elle ne pouvaient appartenir qu’à un fauve ou un sauvage. Il était terrien ; grand et massif malgré sa trompeuse sveltesse. Le vent froid du désert était mordant, mais il ne semblait pas le remarquer bien qu’il n’eût pour seule vêture qu’une tunique de soie d’araignée vénusienne en loques, échancrée jusqu’à la taille. Sa peau, calcinée par des années d’exposition à Dieu sait quel terrible soleil, était presque aussi noire que ses cheveux. Ses yeux réfléchissant la pâle lueur des lunes étaient extraordinai-rement délavés.

Il se faufila à travers les rochers branlants avec une aisance de lézard et, quand il eut trouvé un poste d’observation, il s’accroupit, adossé au rempart du monticule.

Il ne fit plus alors qu’un seul geste : saisir son pistolet. Il y avait quelque chose de fantomatique dans son immobilité granitique, une patience aussi inhumaine que celle du rocher qui le protégeait.

Les quatre ombres noires se rapprochaient. Bientôt, elles se précisèrent. Il s’agissait de quatre cavaliers.

Ils découvrirent la monture pantelante qui gisait sur le flanc et firent halte. Les empreintes du fugitif, encore visibles quoique déjà brouillées par le vent, indiquaient sans conteste la direction qu’il avait prise.

Le chef fit un geste. Les autres sautèrent à terre et, avec une célérité et une précision qui trahissaient des soldats, entreprirent de détacher l’équipement fixé à leurs selles et à en assembler les pièces.

L’homme tapi au pied de l’éperon rocheux reconnut l’objet, un paralyseur Banning. Il était bel et bien pris au piège. Ses poursuivants restaient hors de portée de son arme et n’approcheraient plus d’un pas. Le Banning, avec son puissant faisceau électrique, le neutraliserait. Mort ou inconscient, au choix.

D’un geste vif, il remit son pistolet inutile dans sa ceinture. Il savait qui étaient ces hommes et ce qu’ils voulaient de lui. Membres de la Police de contrôle terrienne, ils étaient là pour lui offrir un cadeau : vingt ans dans les geôles de Luna.

Vingt années d’ensevelissement dans le silence et les ténèbres éternelles de ces grises catacombes.

Il s’inclina devant l’inévitable. L’inévitable – la faim, la souffrance, la solitude, les rêves creux –, il en avait l’habitude. Il y avait longtemps qu’il l’avait accepté pour la plus grande part. Néanmoins, il

ne fit pas un geste de capitulation. Son regard balaya le désert, balaya le ciel nocturne et ses yeux – les yeux désespérés, étrangement beaux d'un être très proche des racines de la vie, à la fois moins et plus qu'un homme – flamboyaient. Ses mains se refermèrent sur une aspérité du roc qu'il cassa.

Le chef de la patrouille s'avança sans hâte, la main droite levée.

« Eric John Stark ! » appela-t-il.

Sa voix, portée par le vent, était claire. Dans l'ombre, l'homme se raidit.

Le cavalier s'immobilisa. À nouveau il parla, mais cette fois c'était une langue différente, un dialecte qui n'était ni terrien, ni martien, ni vénusien, un langage insolite, aussi âpre et débordant de vie que les brûlantes vallées mercuriennes où il avait vu le jour :

« N'Chaka, Homme-sans-tribu, je t'appelle ! »

Il y eut un long silence. Le cavalier et sa monture attendaient, figés sous les lunes qui dérivaient bas dans le firmament.

Eric John Stark émergea lentement de la flaque d'ombre au pied du piton.

« Qui m'appelle N'Chaka ? »

L'autre se détendit quelque peu. « Tu sais bien qui je suis, Eric, répondit-il en anglais. Pouvons-nous nous rencontrer en paix ? »

Stark haussa les épaules. « Bien sûr. »

Il s'approcha du cavalier qui avait mis pied à terre et s'était écarté de sa monture. L'agent de la PCT était d'une maigreur sèche, mais quelque chose dans son physique, son air de barou-deur, trahissait le fils des frontières planétaires.

Ces planètes, mondes frères de la Terre, n'étaient pas tout à fait aussi rébarbatives qu'à l'époque où elles n'étaient guère plus que des points distants de millions et de millions de kilomètres et possédaient leur population propre, les descendants d'une souche humaine qui, dans un passé immémorial, avaient essaimé d'un bout à l'autre du Système. Mais c'étaient toujours des mondes cruels et, de même qu'ils avaient marqué Stark de leurs griffes, ils avaient laissé leur empreinte sur cet homme, sur ses cheveux gris, sur sa peau que le soleil avait rendue charbonneuse, sur son visage rude, encore qu'empreint de bonhomie, qu'éclairaient des yeux noirs au regard aigu.

« Ça fait une paye, Eric, dit-il.

— Seize ans », opina Stark. Les deux hommes s'étudièrent un instant, puis il enchaîna : « Je vous croyais toujours sur Mercure, Ashton.

— Mars nous a appelés à la rescousse. Il lui fallait des gens expérimentés. Tu fumes ? » Il tendit son paquet de cigarettes à son interlocuteur.

Stark en prit une. Tous deux se penchèrent sur le briquet qu'avait allumé l'agent de la PCT et restèrent debout l'un en face de l'autre à tirer sur leurs cigarettes. Le vent soulevait des tortillons de poussière rouge qui fouettaient leurs pieds. Les trois patrouilleurs attendaient en silence à côté du Banning. Ashton ne prenait pas de risques. Le faisceau électrique pouvait mettre un homme hors de combat sans lui faire aucun mal.

Enfin, il reprit la parole : « Je vais me montrer grossier, Eric. Il me faut te remémorer un certain nombre de choses.

— Laissez tomber, répliqua Stark. Je suis à vous. Inutile d'en rajouter.

— Oui, je t'ai capturé, et ça n'a pas été sans peine. C'est pourquoi je vais te rafraîchir la mémoire. » Ses yeux noirs se vrillèrent au regard glacé de Stark. « Tu sais qui je suis : Simon Ashton. Tu te souviens de l'homme qui a surgi dans la vallée de Mercure où les mineurs avaient mis un enfant sauvage en cage et se préparaient à le massacrer comme ils avaient massacré la tribu où il avait grandi ? Tu te souviens de toutes les années qui ont suivi, ces années durant lesquelles j'ai fait de ce garçon un être humain civilisé ? »

Stark éclata de rire – un rire un peu grinçant.

« Vous auriez dû me laisser dans cette cage. Quand ils m'ont pris, j'étais un peu trop vieux pour devenir quelqu'un de civilisé.

— Possible, mais je ne le crois pas. N'importe comment, je suis là pour te rafraîchir la mémoire.

— Inutile de sombrer dans la sensiblerie, dit Stark sans amertume particulière. Je sais que votre boulot est de me mettre au trou.

— Je ne t'y mettrai pas, Eric, sauf si tu m'y obliges. » Ashton poursuivit sa tirade sur un débit précipité avant que Stark eût le temps de répondre. « Tu es passible de vingt ans de réclusion pour avoir fourni des fusils aux tribus des Marais Centraux quand elles se sont révoltées contre la Générale terro-vénusienne des métaux, sans parler de deux autres affaires du même genre. Bon. Je sais pourquoi tu as agi ainsi et je ne dirai pas que je te désapprouve. Mais tu t'es mis hors-la-loi. Tout le problème est là. À présent, tu vas à Valkis. Tu t'apprêtes à te jeter la tête la première dans un gâchis qui, la prochaine fois que tu te feras arrêter, te vaudra l'internement à vie sur Luna.

— Et là, vous n'êtes plus d'accord ?

— Non. Pourquoi est-ce que j'ai sué sang et eau pour te rattraper avant que tu n'arrives là-bas, à ton avis ? » Ashton se pencha, le visage crispé. « Tu as conclu un marché avec Delgaun de Valkis ? Il t'a fait appeler ?

— Oui, il veut me voir, mais nous n'avons encore passé aucun contrat. Je suis sur le sable. Complètement fauché. Ce Delgaun, que je ne connais pas, m'a fait savoir qu'il allait y avoir une guerre privée dans les Terres sèches et qu'il était disposé à monnayer mon concours. Après tout, c'est mon métier. »

Ashton secoua la tête.

« Ce n'est pas d'une guerre privée qu'il s'agit, Eric, mais d'un truc bien plus grave et bien plus moche. Le Conseil des cités-états martiennes et la Commission terrienne ne savent plus où donner de la tête ni l'un ni l'autre. Personne n'arrive à découvrir ce qui se passe au juste. Tu sais ce que sont les villes des Bas Canaux, Valkis, Jekkara, Barrakesh. Aucun Martien honnête, et encore moins un Terrien, n'y survit plus de cinq minutes, et les quartiers intérieurs sont absolument *verboten.* Aussi, nous ne pouvons tabler que sur les rumeurs qui nous parviennent. Des rumeurs étonnantes au sujet d'un chef barbare, un dénommé Kynon, qui, semble-t-il, promet monts et merveilles aux tribus de Kesh et Shun : des histoires à dormir debout, tournant autour de l'ancien culte des Ramas que tout le monde croyait mort et enterré depuis un millier d'années. Nous savons que Kynon est plus ou moins en cheville avec Delgaun, un bandit tout ce qu'il y a de dangereux, et que le dessus du panier de la pègre du Système les rejoint en catimini : Knighton et Walsh de Terra, Thémis de Mercure, Arrod de la colonie de Callisto… plus, je crois, ton vieux frère d'armes, Luhar le Vénusien. »

Stark tressaillit, et Ashton s'autorisa un sourire fugitif.

« Oui, ça m'est venu aux oreilles. Tu peux imaginer toi-même la situation, Eric », ajouta-t-il, toute sa gravité retrouvée. « Les barbares déclenchent une guerre sainte et tirent les marrons du feu, des marrons qui n'ont aucun caractère de sainteté, pour le plus grand bénéfice de Delgaun et compagnie. La moitié d'une planète se fait massacrer, le sang inonde les Terres Sèches, le sang des barbares se répand au nom d'une promesse fallacieuse à seule fin d'engraisser les corneilles noires de Valkis. À moins que nous n'arrivions à l'empêcher. »

Il ménagea une pause et continua d'une voix dépourvue d'inflexions : « Je veux que tu ailles à Valkis, Eric… mais en tant qu'agent à mon service. Je ne te sortirai pas l'argument que tu prêtes ainsi ton concours à la civilisation. Dieu sait que tu ne lui dois rien. Mais tu pourras peut-être sauver beaucoup de tes compatriotes de la boucherie… et je ne parle pas des Martiens de la Frontière qui seront les premiers à tomber sous la hache de Kynon. Et puis, on pourra peut-être oublier les vingt ans que tu dois tirer sur Luna et même – pourquoi pas ? – susciter en toi le désir de devenir un homme plutôt qu'une espèce de tigre errant d'une proie à l'autre. Si toutefois tu survis.

— Vous êtes un malin, Ashton. Vous savez que j'éprouve de l'attachement pour tous les primitifs planétaires comme ceux qui m'ont élevé, et c'est cette corde que vous faites jouer.

— Je suis un malin, mais pas un menteur. Ce que j'ai dit est vrai. »

Stark écrasa avec soin sa cigarette sous le talon de sa botte. Puis il leva la tête. « Supposons que j'accepte de devenir votre agent et que j'aille à Valkis. Une fois là-bas, qu'est-ce qui m'empêchera de retourner ma veste ?

— Ta parole, Eric, murmura Ashton. Quand on connaît quelqu'un depuis son enfance, on le connaît bien. Ta parole me suffit. »

Après quelques instants de silence, Stark lui tendit la main.

« C'est d'accord, Simon. Mais seulement pour cette mission. Après, plus de promesses.

— C'est de bonne guerre. »

Les deux hommes se serrèrent la main, et le policier enchaîna : « Je n'ai aucune ligne de conduite à te suggérer. Tu ne devras compter que sur toi-même. Tu pourras prendre contact avec moi par le truchement du bureau de la Commission terrienne à Tarak. Tu sais où il est ? »

Stark opina du chef. « À la frontière des Terres Sèches.

— Que la chance t'accompagne, Eric. »

Ashton fit demi-tour et rejoignit les trois hommes qui l'attendaient. Il leur adressa un signe, et ils commencèrent à démonter le Banning. Quand ils se remirent en route, aucun d'eux ne jeta un regard en arrière.

Stark les regarda s'éloigner. Il aspira à pleins poumons une bouffée d'air froid, s'étira puis alla secouer l'animal affalé sur le sol. La bête reposée semblait prête à lui servir à nouveau de monture, si toutefois il ne la harcelait pas trop. Il repartit à travers le désert.

La crête grandissait à mesure qu'il s'en approchait. Elle finit par devenir une croupe montagneuse érodée par les siècles. Il vit s'ouvrir devant lui une brèche, un passage tortueux qui s'insinuait entre des pitons de roche nue.

Il franchit la passe, dont l'extrémité opposée surplombait le lit d'une mer morte. Cette étendue dépourvue de vie, immense lande désolée, plus solitaire encore que le désert, se perdait dans les ténèbres. Entre cette mer asséchée et le pied des montagnes, Stark vit étinceler les lumières de Valkis.

2.

Très loin, en bas, il y avait beaucoup de lumières. De minuscules lucioles qui étaient autant de torches brûlant dans les rues bordant le Bas Canal – un maigre filet d'eau noire, seul vestige d'un océan perdu.

Stark n'était encore jamais venu ici et, contemplant la cité tapie au pied de la pente sous les lunes basses, il eut un frisson – la crispation atavique des nerfs de l'animal flairant la mort qui rode.

Car les rues illuminées par les torches ne représentaient qu'une infime partie de Valkis. La vie de la cité était peu à peu descendue depuis la cime des falaises au fur et à mesure que baissait le niveau de la mer. Cinq villes superposées, dont on imaginait mal que la plus ancienne eût hébergé des êtres humains. Cinq ports dont les docks et les quais étaient encore debout, à moitié enfouis dans la poussière.

Cinq âges de Mars que dominait, tout en haut, le palais délabré des rois pirates du Valkis d'antan. Ses tours demeuraient, brisées mais indomptables. A la clarté des lunes, elles semblaient dormir, et l'on eût dit qu'elles rêvaient d'eaux bleues, du clapotement des vagues et de hauts navires rentrant au port, les flancs alourdis de trésors.

Stark descendit lentement, avec précaution, la pente abrupte. Les maisons de pierre, veuves de leurs toits, silencieuses dans la nuit, le fascinaient. Les ornières creusées par les roues des chariots se rendant au marché et des chars dorés des princes marquaient encore le pavé. Les bateaux à l'amarre, qui s'élevaient et descendaient au rythme des marées, avaient couturé les quais.

Les sens de Stark s'étaient formés à une singulière école ; le mince vernis de civilisation qu'il exhibait ne les avait pas émoussés. Il avait l'impression d'entendre l'écho de voix dans le vent, de respirer des odeurs d'épices et de sang fraîchement répandu.

Il ne fut nullement surpris quand des hommes armés surgirent de l'ombre et l'arrêtèrent alors qu'il atteignait le dernier niveau surplombant la ville vivante. Maigres et noirs de peau, secs et nerveux, ils avaient le pied léger et leur visage était tel un museau de loup – pas un loup véritablement sauvage, non, mais un prédateur civilisé depuis tant de millénaires qu'il pouvait se permettre de l'oublier.

Les soldats se montrèrent d'une extrême courtoisie, et Stark n'avait nulle envie de refuser de se plier à leurs requêtes.

Il se présenta et ajouta : « Delgaun m'a fait appeler. »

Le chef des Valkisiens hocha sa tête effilée. « On vous attend. » Ses yeux aigus avaient enregistré les traits du Terrien jusqu'au moindre détail et Stark était convaincu qu'il retiendrait par cœur son signalement. Valkis mettait beaucoup de soin à protéger ses portes.

« Dans la cité, demandez votre chemin, dit la sentinelle. N'importe qui vous indiquera le palais. »

Stark opina et, poursuivant son chemin, s'enfonça à travers les rues depuis longtemps mortes que baignaient la clarté des lunes et le silence.

Ce fut avec une brutale soudaineté qu'aux rues mortes succédèrent celles des vivants.

Il se faisait très tard, mais Valkis était réveillée, frémissante. Grouillante, plutôt. Les ruelles, étroites et tortueuses, débordaient de monde. Des rires de femmes tombaient des terrasses. Le flamboiement or et vermeil des torches illuminant les débits de boissons rendait plus obscures encore les ombres des venelles.

Stark laissa sa monture dans un caravansérail au bord du canal. Les stalles étaient déjà archi-pleines. Il reconnut les bêtes aux longues pattes de la race originaire des Terres Sèches. Au moment où il sortait du caravansérail, une caravane y pénétra dans un vacarme de bracelets de bronze entrechoqués, de chuintements caverneux, de sabots pilonnant la poussière. Les cavaliers, des barbares

de haute taille – des Keshi, se dit-il, à en juger par leurs cheveux roux noués en tresses –, étaient habillés de cuir, et leurs femmes, amazones aux yeux bleus, montaient comme des reines.

Il y en avait partout. L'invasion de Valkis devait se poursuivre depuis des jours. Venus des lointaines oasis, des régions désertiques et désolées de l'arrière-pays, ils franchissaient le lit à sec de la mer morte, convergeant vers la cité. Les guerriers musclés de Kesh et de Shun se délassaient au bord du Bas Canal : jamais ils n'avaient vu autant d'eau de leur vie.

Ils campaient dans Valkis, ces barbares, mais ils ne lui appartenaient pas. Stark, traversant la foule qui se pressait dans les rues, devinait en humant l'odeur particulière de la ville que rien ne pouvait la toucher, que rien ne pouvait la changer.

Sur la place une fille dansait, accompagnée par une harpe et un tambour. L'odeur du vin, du goudron et de l'encens enflammé imprégnait la rue. Un Valkisien élancé, la peau boucanée, vêtu d'un kilt aux couleurs vivres, un ceinturon orné de pierres précieuses autour de la taille, rejoignit d'un bond la danseuse et se mit à pirouetter avec elle, tourbillonnant et jouant au bouffon. Ses dents lançaient des éclairs. Finalement, riant aux éclats, il la souleva, et la noire chevelure de la fille lui caressa le dos.

Les femmes regardaient Stark. Aussi gracieuses que des chattes, elles avaient la poitrine nue, et leurs jupes, fendues jusqu'à la naissance de la cuisse, n'étaient ornées en guise de bijoux que de minuscules clochettes d'or, signe particulier des villes du Bas Canal, de sorte que l'air retentissait perpétuellement de leurs délicats et capricieux carillons.

Valkis avait une âme ricanante et perverse. Stark avait connu bien des villes au cours de son existence, mais c'était la première fois qu'il ressentait cette palpitation diabolique, incroyablement ancienne, puissante, presque hystérique.

Il trouva enfin le palais, vaste édifice à l'architecture irrégulière construit en pierre de taille, dont les portes et les volets de bronze écroui s'opposaient à la poussière et au vent incessant.

Il donna son nom à la sentinelle qui le laissa entrer, et on l'escorta à travers des salles aux murs recouverts de tapisseries anciennes et au sol dallé usé par les sandales de générations innombrables. Derechef, ses sens à moitié sauvages lui soufflèrent que la vie n'avait pas toujours dû être sereine derrière ces murs. Des pierres même sourdait une violence millénaire, et les ombres étaient hantées par les fantômes attardés de la passion.

Il fut introduit dans la vaste salle centrale servant d'état-major au seigneur de Valkis. Comme tous ceux de sa race, Delgaun était un homme maigre à l'allure féline. Ses noirs cheveux s'ar-gentaient. L'âge creusait la rude beauté de son visage marqué de profonds sillons et depuis longtemps dépouillé du satiné de la jeunesse. Il était magnifiquement paré et, sous ses fins et noirs sourcils, ses yeux paraissaient deux gouttes d'or en fusion.

Quand le Terrien entra, il lui décocha un regard aussi vif que pénétrant et dit : « Vous êtes Stark. »

Il y avait quelque chose de bizarre dans ces yeux d'or, brillants et acérés à l'égal de ceux d'un rapace, mais dont on aurait dit qu'ils dissimulaient un secret, comme si les véritables pensées qui se bousculaient derrière eux ne devaient jamais transparaître. D'instinct, Stark éprouva de l'aversion pour lui. Mais, hochant la tête, il avança jusqu'à la table du conseil en examinant l'assemblée. Une poignée de Martiens – gens du Bas Canal, chefs et guerriers ainsi que l'attestaient leurs parures et leur port hautain – et plusieurs étrangers dont les habits ordinaires étaient incongrus en ce lieu.

Stark les connaissait tous : Knighton et Walsh de Terra, Thémis de Mercure, Arrod de la colonie de Callisto… et Luhar de Vénus. Des pirates, des bandits, des renégats, chacun spécialiste dans son art.

Ashton avait raison. Quelque chose d'important, de très important et de très inquiétant, mûrissait entre Valkis et les Terres Sèches. Mais ce ne fut là qu'une pensée fugitive, car c'était sur Luhar que se concentrait son attention. À peine avait-il reconnu le Vénusien que d'âpres souvenirs et une haine intense avaient sauvagement jailli en lui.

L'homme était beau. Ancien officier révoqué du corps d'élite de la Garde vénusienne, il était aussi

mince qu'élégant. Il coupait court ses boucles blondes, et sa tunique noire moulait son corps telle une seconde peau.

« L'aborigène ! s'exclama-t-il. Je pensais que nous avions suffisamment de barbares ici sans en rameuter davantage. » Eric garda le silence. Il marcha sur Luhar qui laissa tomber d'une voix métallique : « À quoi bon chercher l'affrontement, Stark ? Le passé est le passé. Nous voici du même bord.

— Il nous est déjà arrivé d'être du même bord autrefois, répliqua le Terrien sur un ton on ne peut plus aimable. À l'époque où nous combattions les Mines terro-vénusiennes. Tu t'en souviens ?

— Très bien ! » Luhar ne s'adressait plus seulement à Stark, mais à toute l'assemblée. « Tes innocents amis barbares m'avaient attaché sur le billot au milieu des marais et tu jouissais du spectacle. Si les gens de la Compagnie n'étaient pas intervenus, je serais encore en train de hurler.

— Tu nous avais vendus. Tu méritais ce sort. »

Il continua de marcher sur Luhar.

Delgaun, alors, parla. Sans hausser le ton mais, pourtant, Eric fut sensible à l'autorité qui émanait de lui.

« Nul ne se battra ici. Vous êtes tous les deux des mercenaires, et tant que je vous paierai, vous oublierez vos querelles personnelles. Me suis-je bien fait comprendre ? »

Luhar opina et s'assit en décochant un sourire torve à Stark qui, debout, les paupières plissées, regardait Delgaun. La rage qui l'avait envahi à la vue de Luhar l'aveuglait encore à moitié, et un désir de meurtre faisait frémir ses mains. Pourtant il céda au charisme de Delgaun. Un feulement animal roula dans sa gorge, puis, peu à peu, il se détendit. Il n'aurait pas hésité à braver le maître de Valkis, mais il avait promis à Ashton de mener sa mission à bien et il n'aurait pu s'en acquitter s'il s'était laissé aller.

Il haussa les épaules et rejoignit les autres réunis autour de la table.

Walsh de Terra se leva brusquement et se mit à faire les cent pas.

« Combien de temps allons-nous encore attendre ? » demanda-t-il.

Delgaun emplit de vin une coupe de bronze. « Que voulez-vous que j'en sache ? » laissa-t-il tomber d'une voix sèche. Il poussa le flacon sur la table en direction de Stark.

Le Terrien se servit. Le vin était chaud et doux à la langue. Il but à petites gorgées, détendu et patient, tandis que les autres fumaient avec nervosité ou se levaient pour arpenter la pièce. Eric se demandait ce qu'ils attendaient – ou qui ils attendaient. Mais il s'abstint de poser la question.

Le temps passait.

Stark leva soudain la tête, les oreilles aux aguets. « Qu'est-ce que c'est ? »

Ceux qui n'avaient pas l'ouïe aussi fine n'avaient rien entendu, mais Delgaun quitta la table et alla ouvrir les volets de la fenêtre la plus proche.

La lumière crue de la brillante et claire aurore martienne inondait le lit de la mer morte. Au delà du noir tracé du canal, une caravane progressait en direction de Valkis en soulevant des tourbillons de poussière.

Ce n'était pas une caravane ordinaire. Des cavaliers l'encadraient, un détachement devant et un autre derrière, guerriers dont les lances étincelaient aux feux du soleil levant. Les harnais de leurs montures étaient ornés de joyaux, et il y avait une litière d'une splendeur barbare dont les rideaux étaient de soie écarlate. On entendait clairement les notes grêles et sauvages des pipeaux, le battement assourdi des tambours.

Eric devina sans que personne lui eût rien dit qui émergeait ainsi du désert comme un roi.

Delgaun poussa un soupir rauque et tourna le dos à la fenêtre. « Enfin ! Kynon ! » Une lueur amusée brillait dans ses prunelles. « Venez ! Allons accueillir le Donneur de Vie ! »

Stark sortit avec les autres dans les rues encombrées. Le silence s'était appesanti sur la ville. La

même exaltation qui les rendait muets avait saisi Valkisiens et barbares se pressant dans les étroites ruelles. Tous se précipitaient vers le canal.

Il se retrouva à côté de Delgaun sur la grande esplanade du marché aux esclaves. Debout sur la plateforme des enchères, il dominait la houle des têtes. Le frémissement de la foule en attente avait quelque chose d'inquiétant…

Sous le tonnerre cadencé des tambours et les nasillements effrénés des fifres du désert, Kynon de Shun fit son entrée dans Valkis.

3.

La caravane pénétra dans le marché aux esclaves. La foule se collait dos au mur pour lui faire place. Martèlement étouffé des sabots des montures sur les pavés, cliquetis sonore des harnachements, scintillement des lances et des immenses épées à deux mains (l'arme de prédilection des tribus des Terres Sèches), battement des tambours qui faisait tressaillir les cœurs, appels lancinants des fifres qui faisait bouillonner le sang…

Stark ne put retenir un frémissement d'admiration.

L'avant-garde arriva devant l'estrade dédiée aux enchères. Alors, avec une soudaineté assourdissante, les batteurs croisèrent leurs baguettes, les joueurs de fifre cessèrent de souffler dans leurs instruments, et un silence de mort s'appesantit sur la place. Un silence qui dura près d'une minute. Enfin de la gorge de chaque barbare fusa le nom de Kynon, dont toutes les pierres de la cité renvoyèrent l'écho.

Un homme, sans même mettre pied à terre, bondit sur la plate-forme et, juché au bord de celle-ci de façon à ce que tout le monde pût le voir, leva les bras.

« Je vous salue, mes frères ! »

Et les acclamations de retentir de proche en proche.

Eric était surpris de la jeunesse de Kynon. Il s'attendait à voir un prophète à la barbe grise, et voici qu'il contemplait un guerrier aux épaules carrées aussi grand que lui. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat intimidant, et son visage était celui d'un aiglon. Sa voix de basse était mélodieuse – le genre de voix capable de pousser les foules au délire. Le regard de Stark balaya la multitude. La ferveur se lisait sur les traits de chacun – même chez les Valkisiens – et il songea qu'il n'avait encore jamais rencontré un homme aussi dangereux que ce barbare aux cheveux roux et jupon de cuir garni de bronze, cet homme que beaucoup semblaient déjà considérer comme un demi-dieu.

« Faites venir le prisonnier et le vieil homme ! » ordonna Kynon d'une voix tonitruante au capitaine de l'escorte.

Puis il se tourna vers la foule pour lui imposer le silence et, sitôt le calme revenu, sa voix lourde de défi résonna de nouveau sur l'esplanade.

« Certains doutent encore de moi. Aussi, me voici à Valkis ! Et je vous apporterai aujourd'hui même la preuve que je n'ai pas menti ! »

De la masse humaine monta un grondement alors que les hommes de Kynon hissaient sur l'estrade un vieillard chancelant à ce point courbé sous le poids des ans qu'il tenait à peine debout, ainsi qu'un jeune terrien nu et enchaîné. Une joie insane brillait dans les yeux du vieillard tandis qu'il contemplait son compagnon de captivité.

Stark se mit en devoir d'observer la suite des événements. À présent, une litière aux rideaux cramoisis se trouvait contre la plate-forme. Devant elle se tenait une jeune fille – une Val-kisienne, la tête levée. Il eut la nette impression qu'elle considérait Kynon avec une haine brûlante.

Abandonnant ce qui était probablement une suivante, son regard se posa sur la litière aux rideaux entrouverts. Une femme était assise sur les coussins à l'intérieur du véhicule. Stark la distinguait mal. Tout ce dont il se rendait compte, c'est que sa chevelure évoquait une sombre flamme et qu'elle semblait se délecter du spectacle offert par le vieillard et le garçon nu. Soudain, le regard de la femme, très noir dans l'ombre de la litière, se détourna. Stark le suivit. Les yeux de la femme se vrillaient sur Delgaun. Tous les muscles crispés, ce dernier semblait incapable de détacher son attention de l'occupante de la litière.

Un infime sourire joua sur les lèvres de Stark. Les étrangers, manifestement amusés, attendaient

avec impatience ce qui allait se produire. La foule, de nouveau muette, retenait son souffle, et l'attention de tous était tendue à se rompre. Le soleil flamboyait dans le ciel vide, la poussière s'élevait en tourbillons et le vent charriait une âpre odeur de chair vivante.

Le vieil homme tendit le bras et effleura la douce épaule de l'adolescent. Il éclata alors d'un rire qui révélait des gencives bleuâtres.

« Certains doutent encore de moi, je vous le dis, reprit Kynon, ceux qui ricanaient quand j'affirmais posséder l'antique secret des Ramas permettant de transférer l'esprit d'un homme dans le corps d'un autre. Mais nul ne doutera plus que je détienne ce secret ! Moi-même, je ne suis pas un Rama. » Son regard s'abaissa sur sa puissante charpente ; il fit jouer ses muscles presque inconsciemment et s'esclaffa. « Pourquoi me faudrait-il en être un ? Je n'ai nul besoin, pour l'instant, d'un transfert d'esprit. »

De la foule monta un rire vaguement égrillard en guise de réponse.

« Non, enchaîna Kynon, je ne suis pas un Rama. Comme vous, je suis un homme, et je n'ai aucune envie de vieillir et de mourir. » Il se tourna soudain vers le vieillard. « Et toi, grand-père ? Ne souhaites-tu pas retrouver la jeunesse ? Combattre et prendre les femmes qui te plaisent ?

— Oh, si ! Oh, si ! répondit le vieil homme d'une voix plaintive en couvant l'adolescent des yeux.

— Eh bien, tu vas redevenir jeune ! » Une assurance divine vibrait dans la voix de Kynon. Derechef, il fit face à la foule et vociféra : « Pendant des années j'ai souffert, seul dans le désert, à la recherche du secret perdu des Ramas. Et je l'ai retrouvé, mes frères ! Moi seul ! Il est à présent entre ces deux mains que voilà et, grâce à lui, j'inaugurerai une ère nouvelle pour les peuples des Terres Sèches ! Il faudra se battre, certes. Le sang coulera. Mais ensuite, quand les hommes de Kesh et les hommes de Shun seront affranchis du vieil esclavage de la soif, quand les hommes des Bas Canaux auront recouvré ce qui leur appartient, je donnerai une vie nouvelle, une vie sans fin, à tous ceux qui m'auront suivi. Les vieux, les invalides, les blessés choisiront alors des corps neufs parmi les captifs. La vieillesse, la maladie, la mort n'existeront plus ! »

Un soupir haché s'éleva de la foule, se propageant de proche en proche. Les yeux étincelaient dans l'aigre lumière, les bouches béaient sur la plus grande faim de l'âme humaine.

« Que ceux qui n'ont pas foi en mes promesses regardent, poursuivit Kynon. Qu'ils regardent… et qu'ils voient ! »

Ils regardaient. Figés sur place, respirant à peine, ils regardaient.

Les tambours commencèrent à battre sur un rythme lent, solennel. Le capitaine de la garde, escorté de six guerriers, s'approcha de la litière et prit des mains de la femme qui s'y trouvait un ballot enveloppé d'étoffes de soie. Il repartit en direction de la plate-forme en le tenant comme s'il n'y avait rien de plus précieux au monde et le tendit à Kynon.

Les soieries retombèrent, découvrant deux scintillantes couronnes de cristal et une baguette brillante que Kynon, bras levés, présenta à la foule. Le soleil arrachait un feu glacé aux cristaux.

« Voyez ! *Les couronnes des Ramas ! »*

La foule retint son souffle, puis un rauque soupir retentit.

Le battement des tambours se poursuivait, prégnant : on aurait dit la pulsation même de la planète. Kynon se retourna et le vieil homme se mit à trembler. Il posa l'une des couronnes sur le crâne ridé de l'aïeul qui titubait et qui eut comme une grimace de douleur. Pourtant, sa physionomie exprimait la béatitude. Sans marquer la moindre hésitation, le capitaine de la garde ceignit de la seconde couronne la tête de l'enfant frappé d'effroi.

« À genoux ! »

Ils s'exécutèrent. Kynon, les dominant de sa haute stature, plaça entre les deux bandeaux de cristal la baguette qu'il tenait à deux mains. Elle s'illumina. Ce n'était pas le reflet du soleil. Une éclatante lueur bleue la parcourut, s'en échappa aux deux extrémités, et les couronnes se mirent à flamboyer de

sorte qu'une surnaturelle auréole de feu froid nimba la tête du vieil homme et de l'enfant.

Les tambours se turent. Le vieillard exhala un cri. Faiblement, ses mains se portèrent à son front, retombèrent, et ses doigts s'agriffèrent à sa poitrine. Soudain il s'affala de tout son long, secoué de convulsions. Enfin il ne bougea plus. L'adolescent vacilla et s'écroula à son tour dans un fracas de chaînes entrechoquées.

Les couronnes perdirent leur incandescence. Kynon resta encore quelques instants immobile, aussi rigide qu'une statue, brandissant la baguette crépitant d'éclairs bleus. Ceux-ci disparurent à leur tour. Alors, il abaissa la baguette et lança à pleins poumons : « Lève-toi, grand-père ! »

Un frisson secoua l'adolescent qui se leva lentement, très lentement. Il écarta les mains, les regarda, toucha ses cuisses, son ventre plat, sa poitrine bombée. Ses doigts émerveillés effleurèrent sa gorge ferme, caressèrent ses joues imberbes, plongèrent dans son épaisse chevelure blonde. Avec l'accent parfait des Terres Sèches, le jeune Terrien s'exclama alors en martien : « Je suis dans le corps de l'enfant ! J'ai retrouvé ma jeunesse ! »

De la foule qui oscillait comme une bête gigantesque, multitude de faces blêmes levées, monta un cri, un gémissement extatique. L'adolescent se jeta à terre et étreignit les genoux de Kynon.

Eric John Stark se rendit compte qu'il tremblait imperceptiblement. Il jeta un coup d'œil vers Delgaun et les étrangers. Un air d'intense satisfaction se lisait derrière le masque de crainte respectueuse des Valkisiens. Les autres, bouche bée, étaient presque aussi transportés d'extase que la foule.

Stark tourna la tête et ses yeux se posèrent sur la litière. Déjà, une main blanche tirait les rideaux et l'on eût dit qu'un rire silencieux secouait les voiles de soie écarlate. La suivante, debout à côté de la litière, n'avait pas bougé. Elle fixait Kynon d'un regard mauvais.

Alors, ce fut le délire – la ruée de la foule, le roulement des tambours, la stridulation aiguë des fifres, un vacarme assourdissant. On remit les couronnes et la baguette de cristal dans leurs linges et on les plaça en lieu sûr. Kynon releva l'adolescent et brisa les chaînes de sa captivité, puis il sauta sur sa monture, le garçon en croupe. Delgaun lui ouvrit la marche, et les étrangers suivirent le train.

Nul ne se soucia du corps du vieillard, exceptés quelques barbares de Kynon qui l'enveloppèrent dans une étoffe blanche et l'emportèrent.

Kynon de Shun fit une entrée triomphale dans le palais de Delgaun. S'arrêtant à côté de la litière, il tendit son bras à la femme qui mit pied à terre et franchit en sa compagnie la porte de bronze.

Les filles de Shun sont grandes et fortes, on leur apprend à se tenir aux côtés de leurs hommes à la guerre comme dans l'amour, et la vue de cette rousse fille des Terres Sèches au port altier, aux blanches épaules, dont les yeux avaient la couleur de la fumée, suffisait à couper le souffle. De loin, Stark la suivit du regard.

Dans la salle du conseil siégeaient, outre les étrangers, Delgaun, Kynon et sa reine aux cheveux de flammes. Tous trois étaient les seuls Martiens.

Rayonnant, vautré dans le fauteuil surélevé à la place d'honneur, Kynon essuya son visage ruisselant de sueur, puis se servit du vin en balayant la salle de son regard bleu étincelant.

« Remplissez vos coupes, messeigneurs. Nous allons porter un toast. » Il leva sa propre coupe. « Buvons au secret des Ramas et au don de vie ! »

Stark ne fit pas même signe de saisir son verre et regarda Kynon droit dans les yeux.

« Vous ne détenez aucune secret », articula-t-il d'une voix lente.

Kynon demeura un instant immobile avant de reposer sa coupe sans hâte. Les autres demeuraient pétrifiés.

La voix de Stark s'éleva de nouveau dans le silence :

« Cette démonstration sur la place n'était rien d'autre qu'une totale imposture. »

4.

Cette déclaration fit l'effet d'un coup de fouet sur toute l'assemblée. Delgaun leva ses noirs sourcils. La femme se pencha légèrement en avant et examina le Terrien avec un vif intérêt. Kynon posa une question qui ne s'adressait à personne en particulier :

« Qui est ce grand singe noir ? » Delgaun le lui dit.

« Ah oui ! Eric John Stark, l'homme sauvage de Mercure. » Kynon fusilla Stark du regard. « Très bien… Expliquez-moi donc comment j'ai réalisé cette imposture !

— Certainement. Tout d'abord, le jeune Terrien était prisonnier. On lui a dit ce qu'il devait faire pour sauver sa peau, puis on lui a appris son rôle avec soin. En second lieu, la baguette de cristal et les couronnes sont des simulacres. Vous avez employé une vulgaire unité Purcell pour produire une décharge électronique dans la baguette. C'est cela qui a engendré la lumière bleue. Enfin, vous avez administré un poison au vieil homme, sans doute au moyen d'une aspérité dans le bandeau de la couronne. J'ai vu la grimace qu'il a faite quand vous la lui avez posée sur la tête. Le vieil homme est mort, conclut Stark après une pause. Le jeune garçon a joué sa petite comédie. Et voilà tout. » Le silence retomba. Luhar, vautré sur la table, affichait une expression d'attente avide. Les yeux de la femme demeuraient braqués sur le Terrien.

Soudain, Kynon éclata de rire. Un rire tonitruant qui lui fit monter les larmes aux yeux.

« C'était quand même un bon spectacle, dit-il enfin. Sacrement bon, reconnaissez-le. Ils ont tous marché ! »

Il se leva, se dirigea vers Stark et lui envoya une claque dans le dos – une claque à même d'assommer quelqu'un de moins vigoureux.

« Vous me plaisez, sauvage. Vous êtes le seul parmi toutes les personnes présentes à avoir eu le culot de lâcher ce que vous aviez sur le cœur, mais je vous parie tout ce que vous voudrez que les autres pensaient la même chose.

— Où étiez-vous pendant toutes ces années où, soi-disant, vous souffriez dans la solitude au milieu du désert, Kynon ?

— C'est qu'il est curieux, hein ? Eh bien, je vais vous mettre dans la confidence. » D'un seul coup, Kynon se mit à employer un anglais parfait. « J'étais sur Terra à apprendre des choses comme, par exemple, ce qu'est la décharge électronique de Purcell. » Il remplit une coupe de vin qu'il tendit à Stark. « À présent, vous êtes au courant. Nous sommes tous au courant. Alors, dépoussiérons-nous le gosier et passons aux affaires sérieuses.

— Non », répliqua Stark.

Kynon le dévisagea. « Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Vous bernez votre peuple, dit Eric d'un ton dépourvu d'inflexions. Vous lui faites des promesses mensongères pour qu'il s'engage dans la guerre. »

Kynon parut réellement étonné par la colère du Terrien.

« Mais bien sûr ! Qu'est-ce que cela a de nouveau ou d'insolite ?

— Méfiez-vous de lui, Kynon ! lança Luhar d'une voix chargée de haine. Il vous vendra, il vous tranchera la gorge s'il estime que c'est conforme à l'intérêt des barbares.

— La réputation de Stark est connue dans tout le Système, dit Delgaun. Inutile de nous la rappeler.

— C'est exact. » Kynon hocha la tête et décocha à Eric un regard empreint de la plus grande franchise. « Nous le savions quand nous vous avons convoqué, n'est-ce pas ? » Il recula d'un pas afin d'apparaître comme le porte-parole des autres. « Mon peuple a un motif légitime de faire la guerre. Mes compatriotes ont faim et soif alors que les États-Cités de la frontière des Terres Sèches ont la

haute main sur toutes les sources d'eau et se font du lard. Savez-vous ce que c'est que de voir ses enfants mourir en pleurant pour avoir de l'eau tout au long d'une longue marche, d'atteindre enfin l'oasis pour s'apercevoir que la tempête a ensablé le puits, de reprendre la route pour tenter de sauver son peuple et ses troupeaux ? Eh bien, moi, je le sais ! Je suis né et j'ai grandi dans les Terres Sèches. Et j'ai maintes et maintes fois maudit les États de la Frontière, la bouche aussi sèche qu'un morceau de bois. Vous devriez savoir aussi bien que moi comment fonctionne l'esprit des barbares, Stark. Les gens de Kesh et Shun sont des ennemis ancestraux. Ils lancent des raids, ils pillent, c'est la guerre ouverte pour l'eau et pour les pâturages. Il m'a fallu leur trouver un point de ralliement, une foi assez puissante pour les unir. Je n'avais qu'un seul espoir : faire renaître la vieille légende des Ramas. Et ça a marché. Les tribus ne sont plus désormais qu'un seul et même peuple. Elles peuvent se lever et prendre ce qui leur revient : le droit de vivre. Somme toute, mes promesses ne sont pas aussi fallacieuses que cela. Vous comprenez, maintenant ? »

Stark étudiait Kynon, son regard glacé de félin braqué sur lui.

« Où interviennent les hommes de Valkis dans votre scénario ? Les gens de Jekkara et de Barrakesh ? Et *nous*, les mercenaires ? »

Le chef barbare sourit. D'un sourire parfaitement sincère, totalement dépourvu d'humour, un sourire qui n'était qu'orgueil massif et joyeuse cruauté.

« Nous allons créer un empire, répondit-il d'une voix mesurée. Les États-Cités sont désorganisés, trop affamés ou trop gras pour se battre. Et la Terre nous absorbe. Mars, avant longtemps, ne sera guère plus qu'une autre Lune. C'est à cela que nous allons nous opposer, habitants des Terres Sèches et des Bas Canaux réunis. Ensemble, nous allons édifier une puissance avec de la poussière et du sang… et ce ne sera pas le butin qui manquera.

— Et c'est là que mes hommes interviennent, fit Delgaun avec un grand rire. Nous autres, les habitants des Bas Canaux, nous vivons du pillage.

— Et vous, les "mercenaires", allez nous aider, continua Kynon. J'ai besoin de vous, Stark, et du Vénusien, pour entraîner mes troupes, pour mettre une stratégie sur pied. Votre connaissance de la guérilla m'est nécessaire. Knighton dispose d'un croiseur rapide. Il nous ravitaillera de l'extérieur. Walsh est, paraît-il, un génie pour ce qui est de la fabrication des armes. Thémis, outre qu'il s'y connaît en mécanique, est le bandit le plus astucieux de ce côté de l'enfer – après vous, Delgaun ! Arrod a organisé et dirigé la Confrérie des petits mondes qui, depuis pas mal d'années, donne des migraines à la Patrouille. Il pourra nous rendre le même service. Voilà comment se présentent les choses, Stark. Alors, qu'en dites-vous ?

— Je marche avec vous tant que les tribus n'ont pas à en pâtir », répondit lentement le Terrien.

Kynon s'esclaffa. « Ne vous inquiétez pas pour ça !

— Une dernière question. Qu'arrivera-t-il quand les gens s'aviseront que votre histoire de Ramas n'est que de la poudre aux yeux ?

— Ils ne le sauront jamais. Les couronnes seront détruites dans la bataille. Ce sera aussi déplorable que définitif. Personne ne sait comment en fabriquer d'autres. Rassurez-vous : je connais l'art de manœuvrer les masses. Les gens auront des terres riches, ils auront de l'eau, et ça suffira amplement à leur bonheur. » Kynon jeta un coup d'œil à la ronde et acheva d'un ton plaintif : « Et maintenant, si nous nous asseyions pour boire comme des gens civilisés ? »

Tout le monde prit place. Les cruches passèrent de mains en mains tandis que les vautours de Valkis levaient leurs coupes en se souhaitant mutuellement bonne chance et riche butin. Ce fut ainsi que Stark apprit que la femme se nommait Bérild. Kynon était euphorique. Il avait réussi à faire en sorte que la populace soit à sa botte et il fêtait son succès, mais Eric remarqua que, bien que sa langue s'empâtât, il conservait tout sa lucidité. Luhar, quant à lui, se murait dans une morosité et un mutisme de plus en plus marqués. De temps à autre, il lançait vers Stark un regard en coin. Delgaun tripotait sa

coupe et ses yeux d'or à l'expression impénétrable ne cessaient d'errer de Bérild au Terrien.

La jeune femme ne buvait pas. Elle se tenait un peu à l'écart, le visage dans l'ombre, souriant de ses lèvres vermeilles. Elle ne révélait rien de ses pensées secrètes, elle non plus. Mais Stark était conscient qu'elle continuait de l'observer et que Delgaun s'en rendait compte.

« Nous avons à parler, Delgaun et moi, dit bientôt Kynon. Je vais donc prendre congé de vous, messires. A minuit, je repartirai pour le désert. Vous m'accompagnerez, Stark, et vous aussi, Luhar. Aussi je vous conseillerais de prendre quelque repos. »

Stark opina. Il se leva et sortit avec les autres. Un serviteur le conduisit à ses appartements dans l'aile nord du palais. Il n'avait pas fermé l'œil depuis vingt-quatre heures, et la perspective de faire un somme était la bienvenue.

Il se coucha. Le vin tourbillonnait dans la tête et le souvenir du sourire de Bérild le narguait. Enfin il songea à Ashton et à sa promesse. Il ne tarda pas à s'endormir et rêva.

Il rêva qu'il était à nouveau un petit garçon, sur Mercure, et qu'il dévalait le sentier menant d'une caverne à l'une de ces vallées profondes qui étaient des réserves d'air communiquant entre elles. Là-haut, les montagnes lancées à l'assaut du ciel disparaissaient au delà de la mince couche atmosphérique. La chaleur effroyable qui faisait ondoyer les rochers ne l'empêchait pas de trotter allègrement : la plante de ses pieds était aussi dure que du fer. Il était nu comme un ver. Le flamboiement du soleil entre les confins de la vallée évoquait le cœur ardent de l'enfer. Le petit N'Chaka n'avait pas l'impression qu'il pourrait jamais avoir à nouveau froid, pourtant il savait qu'à la nuit, la rivière gèlerait. Les dieux menaient entre eux une guerre sans fin.

Il passa près d'un endroit qu'un séisme avait détruit. Une mine. N'Chaka se souvint que, tout petit, il avait vécu là avec des créatures à la peau blanche qui lui ressemblaient. Il continua sa course sans même se retourner.

Il cherchait Tika. Un jour, elle deviendrait sa compagne. Pour l'heure, il voulait chasser avec elle, car elle était rapide et avait autant de flair que lui pour dépister les grands lézards. Il l'entendit qui l'appelait. Il y avait de l'effroi dans sa voix. Il accéléra l'allure et l'aperçut. Elle était tapie entre deux gigantesques rochers et il y avait du sang sur son clair pelage.

Une ombre ailée, immense et noire, fondit sur lui, le fixant de ses yeux jaunes, son long bec prêt à le déchirer. N'Chaka lui lança son javelot, mais les serres de la créature se plantèrent dans son épaule. Ses yeux d'or, étincelant sanctuaire de mort, étaient tout proches.

Ces yeux-là, il les connaissait. Tika poussa un hurlement, mais son cri s'évanouit, tout s'évanouit, sauf ces yeux. Il bondit, empoigna le monstre à bras-le-corps…

Une voix d'homme, les mains d'un homme qui le repousse brutalement…

Le rêve s'éloigna. Stark revint à la réalité et lâcha le serviteur terrorisé qui était venu pour le réveiller.

« Je viens de la part de Delgaun, dit l'autre en s'écartant craintivement. Il vous attend dans la salle du conseil. »

Le messager tourna les talons et décampa sans tarder.

Stark se secoua. Ce rêve avait été terriblement réel.

Il gagna la salle du conseil. Le soleil se couchait. On avait allumé les torches.

Delgaun l'attendait. Bérild était assise à côté de lui derrière la table. Ils étaient seuls. L'homme leva ses yeux d'or vers Eric.

« J'ai une mission pour vous, Stark, dit-il. Vous vous rappelez le capitaine de la garde de Kynon, sur l'esplanade, cet après-midi ?

— Oui.

— Il s'appelle Freka. C'est un type bien, mais il est en proie à un vice auquel il a toutes les peines

du monde à resister. À l'heure qu'il est, il doit y avoir succombé, et il faut aller le chercher pour qu'il soit là lorsque Kynon reprendra la route. Voulez-vous vous en charger ? »

Stark regarda Bérild. Il avait l'impression qu'une lueur narquoise jouait dans les yeux de la jeune femme. Mais de qui se moquait-elle ? De Delgaun ou de lui ? Il ne pouvait le dire.

« Où est-ce que je le trouverai ? s'enquit-il.

— Il n'a qu'un endroit où se procurer son poison favori : chez Kala, à la périphérie de Valkis. C'est dans la vieille ville, au delà des quais inférieurs. Il faudra peut-être que vous jouiez des poings, Stark, ajouta Delgaun avec un sourire. Il est bien possible que Freka n'ait pas envie de vous suivre.

— Je ferai au mieux », lacha Eric après un temps d'hésitation.

Et il s'en fut.

Il s'enfonça dans les rues noyées de crépuscule, traversa une place, s'engouffra dans une venelle tortueuse. Brusquement, quelqu'un l'empoigna par le bras et dit sur un débit précipité :

« Souriez-moi et tournez dans ce passage. »

La main posée sur son bras était petite et brune, la voix qu'accompagnait le cliquetis des clochettes tintinnabulantes était ravissante. Se soumettant à cette requête, il sourit et s'enfonça dans la ruelle – à peine une fissure entre deux rangées de bâtisses.

Prestement, il s'appuya des deux mains contre le mur, emprisonnant ainsi la fille – une fille aux yeux verts, aux cheveux noirs semés de grelots dorés, aux seins nus dressés impudemment au-dessus d'une ceinture orfévrée. Jolie, le port fier, c'était la suivante qui se tenait à côté de la litière sur l'esplanade, ses yeux débordant de haine vrillés sur Kynon.

« Eh bien, que me voulez-vous, mignonne ? lui demanda-t-il.

— Je m'appelle Fianna. Et je ne songe pas plus à vous tuer qu'à fuir… »

Stark laissa ses bras retomber le long de son corps. « Vous m'avez suivi ?

— Oui. Le palais de Delgaun est plein de voies secrètes que je connais par cœur. J'écoutais derrière la cloison de la salle du conseil. Je vous ai entendu vous en prendre à Kynon. J'ai aussi entendu l'ordre que vous a donné Delgaun il y a un instant.

— Et alors ?

— *Alors ?* Si vous pensez ce que vous avez dit à propos des tribus, vous feriez mieux de filer tant que vous le pouvez encore. Kynon a menti. Il vous utilisera et vous tuera, tout comme il utilisera son propre peuple, quitte à le faire massacrer au besoin. » Une rage virulente frémissait dans la voix de la jeune femme.

Stark sourit – un sourire qui pouvait vouloir dire n'importe quoi.

« Vous êtes valkisienne. Que vous importe le sort des barbares ? »

Une lueur de mépris brilla dans les yeux verts légèrement bridés.

« Je ne cherche pas à vous attirer dans un piège, Terrien. Je hais Kynon, et ma mère était une femme du désert. » Elle ménagea une pause et poursuivit sur un ton morne : « De plus, j'appartiens à la maison de dame Bérild et j'ai appris bien des choses. Des événements graves se préparent, beaucoup plus graves que Kynon ne le suppose. Que savez-vous des Ramas ? lança-t-elle à brûle-pourpoint.

— Rien, sinon qu'ils ont disparu… à supposer qu'ils aient jamais existé. »

Elle lui décocha un regard bizarre. « Peut-être. Voulez-vous m'écouter, Terrien de Mercure ? Allez-vous disparaître maintenant que vous vous savez condamné à mort ?

— Non, répondit Stark.

— Même si je vous dis que Delgaun a préparé un piège à votre intention chez Kala ?

— Non, mais je vous suis reconnaissant de m'en avertir, Fianna. »

Il se pencha et l'embrassa ; une manière d'hommage à sa jeunesse et à son honnêteté. Puis il fit demi-tour et s'éloigna.

5.

La nuit tombait vite. Tournant le dos aux torches, aux rires et à la musique des harpes, Stark s'enfonça dans les rues de la vieille cité où ne régnaient que le silence et le clair des lunes qui voguaient, basses, dans le firmament.

Les quais inférieurs étaient d'imposantes masses de marbre arasées et rongées par le temps. Il se dirigea vers eux et ne tarda pas à se rendre compte qu'il suivait un chemin bien précis, encore que mal délimité, sinuant entre les antiques demeures. Le silence était tel qu'Eric entendait le sifflement sec de la poussière soulevée par le vent.

Il longea l'ombre des quais et s'engagea sur le large boulevard qui, jadis, menait au port. Un peu plus loin, il distingua, de l'autre côté, une haute bâtisse à moitié en ruine. Des volets en camouflaient les fenêtres d'où filtraient des bruits de voix et un mince filet de musique, une musique nasillarde aux accents sinistres.

Stark s'en approcha, se glissant à travers les ombres déchiquetées comme s'il n'avait pas plus de consistance qu'une volute de fumée. Soudain, une porte claqua ; un homme sortit de chez Kala et prit la direction de Valkis. À la faveur de la clarté des lunes, Stark aperçut son visage : moins une face d'homme qu'un mufle de fauve. L'individu s'éloignait en marmonnant. Il se mit brusquement à rire, un grincement qui emplit Eric de dégoût.

Ce dernier attendit que l'écho des pas de l'inconnu se fût évanoui. Les ruines alentour ne semblaient receler aucun danger. Un lézard se faufilait en bruissant entre les pierres – rien de plus. La clarté des lunes illuminait la porte de l'antre de Kala.

Stark ramassa un éclat de roche et le lança. La pierre heurta le mur noyé d'ombre avec un bruit sec. Il retint son souffle, aux aguets.

Rien ne bougea, personne ne se manifesta. Seul le vent sec bruissait parmi les bâtiments vides.

Eric s'avança à découvert, traversa la rue et poussa la porte.

Il s'en échappa une lumière jaune et une bouffée d'air lourd oppressant. Il y avait dans l'établissement de hauts luminaires à lentilles de quartz qui dispensaient un faisceau puisant de lumière orangée. Des hommes et des femmes avachis, à la physionomie bestiale, se vautraient sur des peaux animales et des coussins crasseux posés à même le sol dans ces minuscules flaques de lumière.

Stark savait maintenant de quel vice secret Kala commerçait : le shanga – la régression, le rayonnement qui provoquait un retour passager et artificiel à l'atavisme, qui ramenait pour un temps l'homme à sa nature de bête. En principe, le shanga était interdit depuis de nombreuses années, mais sa pratique survivait encore clandestinement dans certains bouges comme celui-ci.

Eric balaya la salle du regard et identifia Freka. Le colossal barbare gisait sous une lampe à shanga, les yeux clos, abruti, grondant et s'agitant dans son sommeil comme le fauve qu'il était temporairement redevenu.

Une voix retentit dans le dos du Terrien. « Que veux-tu, étranger ? »

Il se retourna. Kala avait peut-être été belle autrefois – mais mille ans de débauches semblaient avoir prélevé leur dîme. Elle portait encore dans sa chevelure de petites clochettes aux sonorités argentines, et il pensa à Fianna. Le visage ravagé de cette femme lui donna la nausée. Il avait quelque chose de commun avec cette musique grêle et flûtée jaillie du cœur même de l'abjection.

Pourtant, le regard de la tenancière était aiguisé, et Stark pressentit que ni la curiosité avec laquelle il avait examiné les lieux, ni l'intérêt qu'il portait à Freka, n'avaient échappé à Kala. Il y avait eu un avertissement dans sa voix.

Mais il ne voulait pas faire d'histoire – c'était prématuré. Pas avant de s'être fait une idée du piège

auquel Fianna avait fait allusion.

« Du vin, dit-il.

— Ne préfères-tu pas essayer la lampe du Retour, étranger ? Elle apporte la joie…

— Peut-être plus tard. Pour le moment, je veux du vin. »

Kala s'éloigna et frappa dans ses mains. Une souillon mal fagotée surgit, un pot en terre à la main, et s'approcha en décrivant des méandres entre les corps affalés. Stark prit place dos au mur à une table où il voyait à la fois la porte et la salle entière. Kala s'était recouchée sur son tas de fourrures près de l'entrée, mais ses yeux de basilic conservaient toute leur acuité.

Eric fit semblant de boire mais il gardait son sang-froid et restait sur ses gardes. C'était peut-être cela, le piège. Freka n'était pour l'heure rien d'autre qu'une bête fauve. Il résisterait, Kala pousserait des cris. Alors les autres, les brutes aux yeux hagards s'en mêleraient, et ce serait la foire d'empoigne.

Mais dans ce cas, il n'aurait pas eu besoin qu'on le mette en garde – et Delgaun lui-même avait dit qu'il y aurait des complications.

Non. Il devait y avoir autre chose.

Il étudia la vaste salle qui s'ouvrait sur diverses pièces aux entrées voilées par des tentures en loques. À travers les accrocs, le Terrien apercevait d'autres habitués du bouge vautrés sous les lampes du shanga ; certains s'étaient à ce point éloignés de leur humanité qu'ils en devenaient répugnants. Néanmoins, Stark ne décelait toujours aucun signe de danger.

Un détail toutefois lui paraissait singulier : la pièce la plus proche de Freka était vide, les rideaux de sa porte entrouverts. Stark commença à s'interroger sur ce réduit désert. Il fit signe à Kala d'approcher.

« Je vais essayer la lampe, mais je veux être seul. Qu'on la place dans cette chambre, là-bas.

— Celle-là est retenue.

— Je ne vois personne.

— Elle est retenue et payée : on ne peut pas y entrer. Je vais faire amener la lampe ici.

— Alors dans ce cas va au diable ! »

Il lança une pièce à Kala et sortit du bouge. Une fois dehors, il se précipita vers le volet le plus proche, colla son œil à une fissure et attendit.

Luhar de Vénus émergea de la pièce vide. Il semblait préoccupé, ce qui arracha un sourire à Eric. Quittant son poste d'observation, ce dernier alla s'embusquer à côté de la porte, le dos plaqué contre le mur.

Un instant plus tard, le battant s'ouvrit et le Vénusien surgit armé d'un pistolet.

Stark lui sauta dessus.

Luhar lacha un juron. Il tira : un trait de feu rageur fusa au clair des lunes. La main puissante d'Eric broya le poignet du Vénusien, et l'arme tinta sur les pierres. Luhar fit volte-face afin de griffer la figure du Terrien, visant les yeux. Mais Stark frappa et le Vénusien trébucha. Avant que ce dernier n'ait pu se relever, il s'empara de l'arme pour la lancer en direction des ruines, de l'autre côté de la rue.

D'un bond de félin, Luhar se remit debout. Son adversaire se jeta sur lui, le projetant contre la porte du bouge qui céda, et les deux hommes roulèrent, enlacés, au milieu des fourrures et des coussins nauséabonds. Le Vénusien, aussi tendu qu'un ressort d'acier, riva ses doigts à la gorge de Stark.

Kala poussa un cri inarticulé, saisit un fouet dissimulé sous ses coussins – l'arme traditionnelle des Bas Canaux – puis, échevelée, ses mèches dansant devant son visage, entreprit d'en frapper impartialement les deux hommes. Les drogués, murés dans leur bestialité, étendus sous les lampes, se levèrent tant bien que mal en grondant.

La lanière du fouet déchira la chemise de Stark, lui labourant le dos. Il se redressa, vacillant et grognant ; Luhar se cramponnait toujours à lui dans une étreinte mortelle. Des deux mains, Eric

repoussa la figure du Vénusien et projeta ce dernier sur une table, l'écrasant sous son propre poids.

Les poumons de Luhar se vidèrent dans un râle sifflant et ses doigts se desserrèrent. Stark se redressa, empoigna son adversaire si cruellement que celui-ci blêmit sous l'effet de la douleur, le souleva à bout de bras et le lança de toutes ses forces sur le groupe des drogués qui, feulant tels des bêtes, marchaient vers lui sur leurs jambes mal assurées.

Kala jurait à n'en plus finir, le cinglant de son fouet. Stark se retourna. De son mince vernis de civilisation, rien ne demeurait, envolé dans l'ivresse de la bataille. Un brasier glacé flamboyait dans les yeux du Terrien lorsqu'il arracha le fouet des mains de Kala et la repoussa, le poing plaqué sur son faciès repoussant. Elle s'écroula et ne bougea plus.

Il fit alors face aux brutes noyées de shanga qui l'empêchaient de mener à bien sa mission. Le sang et la fureur le submergeaient. Dans un brouillard rouge, il distinguait Freka qui, debout au coin de la salle, manifestement sonné, dodelinait du chef.

Brandissant haut le fouet, Stark se dirigea droit sur le cercle des hommes qui n'en étaient plus tout à fait.

Des mains, toutes griffes dehors, se tendirent vers lui. Des corps tournoyèrent et s'affaissèrent. Des yeux hagards étincelaient, des bouches rouges braillaient, un mélange de grognements et de rires bestiaux emplissait ses oreilles. Ces créatures étaient à présent ivres de sang. Se ruant sur lui, elles le clouèrent au sol, le broyant sous leur masse. Les drogués le mordaient, le labouraient de leurs ongles dans une totale hystérie. De nouveau, il parvint à se remettre debout en faisant choir ses adversaires à grands coups d'épaules désespérés. Le fouet sifflait et l'atmosphère viciée s'alourdissait d'une odeur carnée.

Le visage hébété de Freka surgit devant Stark : le Martien se précipitait en grondant. Eric utilisa le manche du fouet qui s'abattit avec un craquement sonore sur la tempe du Shunni : celui-ci s'effondra dans ses bras.

Du coin de l'œil, il aperçut Luhar qui s'était relevé et avait, en rampant, contourné les combattants. Il se tenait maintenant derrière Stark, un poignard à la main.

Le Terrien, handicapé par le poids mort que constituait Freka ne pouvait guère manœuvrer.

Quand Luhar chargea, il se plia en deux et se laissa partir en arrière. Sa tête et ses épaules s'enfoncèrent dans le bas-ventre du Vénusien. Il sentit le baiser brûlant de l'acier dans sa chair – une morsure superficielle. Et, avant que l'autre pût le poignarder encore, Stark, pirouettant avec la souplesse d'un chat sauvage, riposta. Le crâne de Luhar sonna sur les dalles. Le poing du Terrien se leva et retomba deux fois. Le Vénusien ne bougeait plus.

Eric se redressa. Genoux pliés, épaules fléchies, il surveillait les lieux en tous sens. Le grognement qui sortait de sa gorge évoquait le rugissement d'un fauve.

À demi nu, couvert de son propre sang, dominant de toute sa stature les Martiens efflanqués à la manière d'un sombre colosse, il fit quelques pas et les drogués hébétés reculèrent. La correction qu'ils venaient de subir leur suffisait, d'autant que le désir impérieux et primaire de les broyer qui animait l'étranger était évident, même pour des esprits embrumés par le shanga.

Kala s'assit à même le plancher et grommela : « Allez-vous-en ! »

Stark resta un instant à regarder les brutes, puis il souleva Freka, le balança en travers de son épaule comme il eût fait d'un sac de farine et sortit, ni trop vite ni trop lentement, avançant droit devant lui. Les autres s'écartèrent.

Il traversa les rues silencieuses, puis les ruelles tortueuses et encombrées de Valkis, le Shunni sur l'épaule. Là aussi, on le regardait et on s'écartait de son chemin. Il arriva au palais de Delgaun. Les gardes s'attroupèrent derrière lui sans qu'aucun n'ose l'arrêter.

Delgaun se trouvait dans la chambre du conseil, en compagnie de Bérild. Ils l'avaient apparemment attendu, buvant du vin et devisant en tête-à-tête. Quand Eric entra, Delgaun se leva si brusquement que

sa coupe se renversa. Une flaque rouge se forma à ses pieds.

Stark laissa choir Freka sur le sol.

« Je vous l'ai ramené, dit-il. Luhar est encore là-bas. »

Son regard était soudé aux yeux de Delgaun, ces yeux d'or et de cruauté, les yeux de son rêve. Comme il était dur de se retenir de tuer !

Soudain, Bérild éclata d'un rire cristallin, un trille narquois qui ne raillait que Delgaun.

« Mes félicitations, homme sauvage ! lança-t-elle à Stark. Kynon a de la chance d'avoir un capitaine tel que vous. Mais un conseil pour l'avenir : prenez garde à Freka. Jamais il ne vous le pardonnera.

— Cette nuit n'a guère été propice au pardon, fit Stark d'une voix lourde sans quitter Delgaun des yeux. Je suis capable de tenir tête à Freka.

— Vous avez tout pour plaire, homme sauvage ! s'exclama Bérild en le dévisageant avec une intense curiosité. Quand nous lèverons le camp, marchez donc à la hauteur de ma litière. Je brûle d'en savoir davantage à votre sujet… »

Et elle sourit.

Le teint de Delgaun vira à l'écarlate, et ce fut d'une voix nouée par la fureur qu'il lacha : « Peut-être avez-vous oublié, Bérild, qu'il n'y a rien de commun entre vous et ce barbare, cette créature d'une *heure !* »

Sa rage était telle qu'il aurait continué, mais Bérild l'interrompit sèchement : « Le temps n'a rien à faire ici ! Maintenant sortez, Stark. Et soyez prêt à minuit. »

Eric s'exécuta, le front barré d'un doute étrange.

6.

La caravane de Kynon se reforma à minuit sur la vaste place du marché aux esclaves, puis quitta Valkis sur le rythme des accents assourdissants des tambours et ceux plus aigrelets des fifres. Delgaun était venu assister au départ. La clameur de la foule, portée par le vent du désert, suivit longtemps les voyageurs.

Stark se tenait à l'écart. D'humeur morose, il n'avait nulle envie de compagnie – en tout cas pas de celle de dame Bérild. Elle était belle, elle était dangereuse et elle appartenait à Kynon ou à Delgaun – voire aux deux. Il savait d'expérience que ce genre de femmes pouvait s'avérer plus mortel que n'importe quel grand lézard. Aussi ne voulait-il aucun contact avec elle. Pour l'heure tout du moins.

Luhar ouvrait la marche avec Kynon. Il était arrivé sur l'esplanade en traînant la jambe au moment où l'on montait en selle, le visage tuméfié et enflé, une lueur sanguinaire dans les yeux. Kynon avait regardé tour à tour le Shunni puis Stark, lui aussi balafré, avant de lâcher sur un ton rude :

« Delgaun m'a signalé combien vous êtes à couteaux tirés, tous les deux. Je ne veux plus entendre parler de ça, compris ? Quand je vous aurai rendu votre liberté, vous pourrez vous entre-tuer autant qu'il vous plaira, mais pas avant. Est-ce que c'est bien clair ? »

Stark avait acquiescé sans un mot, Luhar murmuré ce qui pouvait passer pour un assentiment. Dès lors, les deux hommes n'avaient plus échangé un regard.

Freka occupait sa place habituelle à côté de Kynon, de sorte qu'il se trouvait également près de Luhar. Stark avait la désagréable impression que leurs montures se rapprochaient l'une de l'autre plus souvent que les accidents de terrain ne le rendaient nécessaire.

Le barbare de haute taille se tenait très droit sur sa selle, mais Stark avait aperçu son visage à la lueur des torches : nauséeux, poisseux de sueur, l'hébétude voilant encore ses yeux. Une ecchymose violacée marquait sa tempe, et le Terrien ne doutait pas un instant de la pertinence de la mise en garde de Bérild : Freka ne lui pardonnerait jamais l'humiliation qu'il avait subie ni la migraine due à la brutale interruption de son orgie de shanga.

Le lit de la mer morte se déployait sous le ciel sombre. Tournant le dos aux lumières de Valkis, les cavaliers, qui décrivaient des méandres entre les dunes de sable et les arêtes de corail, s'enfonçaient de plus en plus dans le vaste bassin au fil des kilomètres. Il était difficile d'imaginer qu'on puisse trouver de la vie où que ce soit sur une planète capable de produire pareille désolation cosmique. Les petites lunes dérivaient dans les deux, promenant leurs ombres spectrales sur les rochers torturés que le vent et l'eau avaient modelés en des formes impossibles, sondant des crevasses apparemment sans fond, donnant au sable la blancheur crayeuse des ossements. Les étoiles d'airain flamboyaient, si proches qu'il semblait que le vent frôlât leur lumière gelée. Rien ne bougeait sur l'étendue illimitée, et le silence était si intense que le feulement râpeux d'un chat des sables, au loin, fit sursauter Stark tant il paraissait bruyant.

Mais la sauvagerie du paysage n'impressionnait pas le Terrien. Il était né et avait grandi dans des lieux désolés et arides, et il se sentait plus chez lui dans le désert que dans les cités des hommes.

Soudain, il entendit un tintement de clochettes derrière lui et Fianna surgit à ses côtés. Il lui sourit, et elle lui dit sur un ton plutôt maussade : « Dame Bérild m'a envoyée pour vous rappeler son vœu. »

Stark jeta un coup d'œil à la litière aux rideaux cramoisis qui chaloupait ; ses yeux scintillèrent.

« Elle n'est pas femme à oublier quoi que ce soit, n'est-ce pas ?

— Non. » S'étant assurée que nul ne se trouvait à portée de voix, Fianna demanda en baissant le ton : « Les choses se sont-elles passées comme je vous l'avais dit chez Kala ? »

Il hocha la tête. « Je crois bien que je vous dois la vie, ma petite. Luhar m'aurait tué dès que

j'aurais commencé à m'occuper de Freka. »

Il tendit le bras et recouvrit de sa main celle de la suivante, refermée sur la bride. Elle sourit – un sourire de jeune fille, très doux au clair des lunes, un sourire franc, un sourire de connivence.

Curieux, de parler de la mort avec une jolie fille au clair des lunes.

« Pourquoi Delgaun veut-il me tuer ? s'enquit Stark.

— Il n'a donné aucune explication quand il a parlé à l'homme de Vénus, mais je peux peut-être deviner ses raisons. Il sait que vous êtes aussi fort que lui. Par conséquent, il vous craint. Et puis, dame Bérild vous regarde d'une certaine façon.

— Je la prenais pour la femme de Kynon.

— Peut-être qu'elle l'est… pour le moment. »

Telle fut la réponse énigmatique de Fianna. Puis elle secoua la tête et jeta un regard à la ronde. On aurait dit qu'elle redoutait quelque chose. « J'ai déjà pris beaucoup de risques. Je vous en conjure : nul ne doit savoir que je vous ai dit autre chose que ce que j'étais chargée de vous dire. »

Son regard était suppliant, et Stark comprit avec stupéfaction que Fianna, tout comme lui, marchait au bord d'un précipice.

« Vous n'avez rien à craindre », répondit-il, et il était sincère. « Eh bien, allons-y, cela vaudra mieux. »

Fianna fit faire demi-tour à sa monture tout en murmurant :

« Soyez prudent, Eric John Stark ! »

Il opina et la suivit, en songeant qu'il était bien agréable d'entendre les lèvres de la jeune fille prononcer son nom.

Si dame Bérild reposait parmi ses fourrures et ses coussins, son attitude n'avait pourtant rien d'indolent. Elle était aussi détendue qu'une chatte, parfaitement à son aise et, en même temps, bouillonnante de vie. Dans les ombres de la litière, sa peau prenait des luisances d'argent et ses cheveux épandus évoquaient une ténèbre satinée.

« Seriez-vous entêté, homme sauvage ? s'exclama-t-elle. À moins que vous ne me trouviez repoussante ? »

Stark n'avait pas réalisé combien sa voix était chaude, mélodieuse. Il abaissa son regard sur le corps souple.

« Je vous trouve d'une séduction… redoutable. Ce qui justifie sans doute mes réactions.

— Vous avez peur ?

— Je prends la paye que me donne Kynon. Devrais-je aussi lui prendre sa femme ? »

Elle éclata d'un rire où perçait le mépris. « Les ambitions de Kynon ne prévoient aucune place pour moi. Nous avons conclu un accord. Un roi doit avoir une reine, et il trouve mes conseils utiles. C'est que je suis ambitieuse, moi aussi, voyez-vous ? Il n'y a rien de plus entre Kynon et moi. »

Il la scruta, s'efforçant de déchiffrer ces yeux gris fumée dans l'ombre. « Et Delgaun ?

— Il me veut, mais… » Elle marqua une hésitation avant de poursuivre sur un ton très différent, d'une voix assourdie où frémissait un plaisir secret aussi démesuré et élémentaire que le ciel émaillé d'étoiles : « … je n'appartiens à personne. À personne que moi-même. »

Stark comprit qu'elle avait provisoirement oublié sa présence. Après avoir continué d'avancer quelque temps en silence, il répéta lentement les mots que Delgaun avait prononcés.

« Peut-être avez-vous oublié, Bérild, qu'il n'y a rien de commun entre vous et moi, cette créature d'une heure… »

Elle sursauta. L'espace d'un instant, ses yeux fùlgurèrent et sa respiration se fit sifflante. Mais elle se mit à rire.

« L'homme sauvage est aussi un perroquet. Et une heure, cela peut être long, aussi long que l'éternité si on le désire.

— Oui, approuva Stark. Je l'ai souvent pensé alors que j'attendais la mort prête à jaillir d'une crevasse au milieu des rochers. Le grand lézard frappe, et sa morsure est fatale. »

Il se pencha sur sa selle. Ses épaules étaient maintenant au-dessus de celles de Bérild, nues dans le vent âpre.

« Les heures que je consacre aux femmes sont courtes. Et je ne les leur consacre qu'après la bataille, quand le temps est propice à ce genre de choses. Peut-être viendrai-je un jour vous rendre visite. »

Il éperonna sa monture et s'éloigna sans se retourner. Son dos le démangeait, anticipant la lame qui allait se planter dans sa chair. Mais seul lui parvint l'écho d'un rire sinistre porté par le vent.

L'aube se levait. Kynon fit signe à Stark de le rejoindre. Du doigt, il désigna la cruelle immensité de sable où, ici et là, un noir récif de basalte se détachait sur l'étendue d'un blanc incandescent.

« Voici la région où vous mènerez vos hommes. Apprenez-la par cœur. » Il s'adressait aussi à Luhar. « Apprenez chaque trou d'eau, chaque position stratégique, chaque piste conduisant à la Frontière. Il n'y a pas de meilleurs guerriers que les hommes des Terres Sèches quand ils ont un bon chef, et vous allez devoir leur prouver que vous êtes de ceux-là. Vous travaillerez avec leurs propres responsables : Freka et ceux que vous rencontrerez quand nous serons arrivés à Sinharat.

— À Sinharat ? répéta Luhar.

— Mon quartier général. Il se trouve à environ sept jours de marche. C'est une cité sur une île, aussi vieille que les lunes. La légende prétend que le culte des Ramas y était solidement implanté, et c'est une sorte de sanctuaire, de lieu tabou aux yeux des tribus. Voilà pourquoi je l'ai choisi. »

Il inspira profondément puis sourit, le regard braqué en direction de la Frontière, par-delà le lit de la mer morte – et ses yeux brillaient de la même lumière impitoyable que le soleil qui rôtissait le désert.

« Ça ne va plus tarder, maintenant, dit-il plus pour lui-même que pour les autres. Encore quelques jours, et nous noierons les États de la Frontière dans leur propre sang. Et ensuite… »

Il eut un rire léger et s'en tint là. Stark ne doutait pas que ce que Bérild lui avait dit de Kynon fut la vérité. L'ambition qui brûlait en lui balayerait tous les obstacles qui lui barreraient la route. Il prit la mesure de la stature et de la force du barbare, de son profil d'aigle, du noyau d'acier qui se dissimulait sous le masque de sa jovialité. Enfin, à son tour, il tourna son regard vers la Frontière en se demandant s'il reverrait jamais Tarak et s'il lui serait encore donné d'entendre la voix de Simon Ashton.

Pendant trois jours, la caravane continua d'avancer sans incidents. À midi, on faisait halte, on dormait pendant les heures les plus torrides de la journée et on se remettait en route quand le ciel s'obscurcissait, en un long cortège de colosses et de bêtes filiformes où, au milieu, fleur étrange, s'épanouissait la litière écarlate. Les harnais s'entrechoquaient, la poussière s'élevait en tourbillons, les sabots piétinaient le squelette de la mer. La caravane avançait vers la cité sur l'île, vers Sinharat.

Stark n'avait plus adressé la parole à Bérild, et Bérild ne l'avait pas fait demander. Quand, pendant la pause, Fianna croisait le Terrien, elle lui décochait un sourire oblique et passait son chemin. Et, dans l'intérêt de la jeune fille, il ne tentait rien pour l'arrêter.

Ni Luhar ni Freka ne s'approchaient de lui. Ils se faisaient un point d'honneur de l'éviter, sauf quand Kynon les rassemblait tous les trois pour tenir un conseil de guerre. Reste que les deux autres semblaient devenus amis et buvaient le vin à la même bouteille.

Eric dormait invariablement auprès de sa monture, le dos protégé et son pistolet dégainé. Il n'avait pas oublié les dures leçons de son enfance, et si jamais des pas sonnaient sourdement dans la poussière à proximité de lui, il n'était pas rare qu'il se réveille avant la bête.

Au matin du cinquième jour, le vent, qui n'avait cessé de souffler avec persévérance, commença à faiblir. À l'aube, ce fut le calme plat et, lorsqu'il parut, le soleil était ensanglanté. La poussière que soulevaient les sabots des bêtes retombait sur leurs propres traces.

Stark, à présent, humait l'atmosphère. Il regardait de plus en plus souvent vers le nord où, à perte de vue, s'étirait l'interminable versant du lit de la mer morte, plat comme la main.

Il se sentait de plus en plus tendu et, bientôt, piquant des deux, il rejoignit Kynon.

« Une tempête se prépare », lui dit-il en se tournant une fois encore vers le nord.

Kynon lui décocha un regard intrigué. « Vous avez même pressenti d'où elle arrive. Un indigène ne ferait pas mieux. » Lui aussi laissa son regard morose errer sur l'étendue désertique. « Je préférerais que nous ne soyons pas aussi loin de la cité. Cela dit, quand la tempête se déchaîne, c'est aussi pénible dans un endroit que dans un autre, et il n'y a qu'une chose à faire : continuer d'avancer. Si jamais on s'arrête, c'est fini. On est mort et enterré. » Il jura, mêlant bizarrement l'anglais au martien, comme si la tempête était son ennemie personnelle. « Faites passer le mot : que l'on abandonne tout pour alléger les bêtes. Et faites sortir Bérild de cette satanée litière. Ne la quittez pas, Stark, voulez-vous ? Moi, il faut que je reste en tête. Et ne nous séparons pas ! Surtout, *ne nous séparons pas ! »*

Stark acquiesça et laissa passer la caravane. Il fit monter Bérild en selle et l'on abandonna la litière là où elle était, tache cramoisie tranchant sur le sable. Ses rideaux pendaient mollement sans bouger dans l'air immobile.

Personne n'avait plus guère envie de parler. Les cavaliers forçaient leurs bêtes qui, nerveuses, renâclaient : elles n'avaient qu'un seul désir : se sauver. Le soleil montait dans le ciel.

Une heure.

Pas un souffle de vent. L'air frémissait de chaleur. Le silence qui s'était appesanti sur la caravane était comme une chape de plomb. Stark faisait d'incessantes allées et venues le long de la colonne pour donner un coup de main aux conducteurs en nage guidant les bêtes de trait qui ne portaient plus que des outres et le strict minimum de vivres. Fianna chevauchait à côté de Bérild.

Deux heures.

Pour la première fois depuis le lever du jour, un son brisa le silence qui enveloppait le désert. Un gémissement lointain, la plainte d'une géante en gésine. Il se rapprochait et s'amplifiait, clameur sèche et âpre qui remplissait le ciel tout entier, le secouait, le déchirait, laissant s'échapper tous les vents de l'enfer.

La tempête frappa d'un coup. L'air était limpide et immobile. En l'espace d'une seconde, une tornade de poussière se déchaîna, balayant tout sur son passage avec une fureur démoniaque. Stark, labourant les flancs de sa monture, se précipita vers les deux femmes qui, bien qu'elles ne fussent qu'à quelques mètres de lui, étaient déjà invisibles, cachées derrière une nappe de poussière et de sable. Aveuglé, il heurta quelqu'un. Une longue chevelure le gifla. Tendant le bras, il cria : « Fianna ! Fianna ! » Une main de femme saisit la sienne, une voix lui répondit, mais il ne comprit pas un mot de ce qu'elle disait.

Soudain, d'autres créatures aux flancs écailleux submergèrent sa monture, et la main relâcha son étreinte. D'autres mains l'agrippèrent. Des mains rudes d'homme. Il distingua vaguement deux visages tout proches.

Luhar et Freka.

Sa monture fit une embardée et s'élança droit devant elle. Stark glissa de sa selle et tomba à la renverse au milieu de la houle furieuse des sables.

7.

Il resta à demi assommé, le souffle coupé. Un terrible sifflement reptilien retentit, grêle dans la clameur du vent. Des silhouettes vagues filaient sous ses yeux et, deux fois, elles manquèrent de peu de l'écraser sous leurs pattes.

Luhar et Freka avaient sûrement attendu l'instant propice. Leur plan était d'une simplicité enfantine : abandonner Stark seul et à pied. Ne resterait alors à la tempête et au désert qu'à faire leur œuvre, et personne n'aurait de comptes à rendre.

Il se mit debout, mais un corps lui heurta les genoux et il s'écroula à nouveau. Grondant, il l'agrippa avant de se rendre compte que la chair que pétrissaient ses doigts était douce et enveloppée de soie. Il vit alors qu'il s'agissait de Bérild.

« C'était moi, pas Fianna », dit-elle d'une voix haletante.

Il l'entendait à peine, bien qu'elle hurlât à pleins poumons. Sans doute avait-elle vidé les étriers quand Luhar avait surgi entre sa monture et celle de Stark.

La serrant étroitement contre lui pour éviter que le vent n'entraînât la jeune femme au loin, Stark, derechef, se mit tant bien que mal sur ses pieds. En dépit de sa robustesse, il lui était presque impossible de se tenir debout. Aveuglé, assourdi, suffoquant à moitié, il réussit néanmoins à faire quelques pas. Soudain, ombre emballée, glapissante, une bête de somme se matérialisa devant lui.

La providence aidant, ainsi que la rapidité de ses réflexes, il se suspendit aux lanières de bât auxquelles il s'accrocha avec la ténacité d'un homme bien décidé à ne pas mourir. L'animal se débattit et poursuivit son chemin en halant les deux humains arc-boutés derrière lui, jusqu'au moment où Bérild parvint à se saisir de son licol. Alors, Stark et elle purent l'immobiliser.

Il lui maintint la tête, et Bérild se hissa sur son dos. Elle glissa le bras sous les courroies maintenant la charge de bât, libérant sans le vouloir un carré de soie. Stark s'en saisit puis le noua au mufle de l'animal pour qu'il puisse respirer. Dès lors, il se calma.

Il n'y avait plus de repères pour s'orienter dans cet enfer hurlant. La caravane semblait s'être dispersée comme s'envolent les feuilles d'automne. Eric n'était resté immobile qu'un court instant, mais déjà il s'enfonçait jusqu'aux genoux dans une coulée de sable aussi impétueuse qu'un torrent. Il s'en arracha et se remit en marche sans savoir où il allait, l'avertissement de Kynon en tête.

Bérild déchira sa robe vaporeuse et lui tendit un autre morceau de soie à l'aide duquel il se protégea le nez et les yeux. Sa respiration s'en trouva grandement facilité. Chancelant, titubant, malmené par le vent comme un enfant sous les coups d'un adulte, il continua d'avancer avec l'espoir farouche de retrouver le gros de la caravane, mais sans se faire d'illusions : il savait au fond de lui combien l'espoir était mince.

Pendant des heures, il vécut un cauchemar. Il fit le vide dans son esprit, ce qu'aucun civilisé n'aurait jamais pu réussir. Il se rappelait les jours et les nuits de son enfance. Les problèmes étaient simples, alors : survivre pendant qu'il faisait clair pour pouvoir survivre quand tomberait l'obscurité. Chaque chose, chaque danger en son temps.

À présent, il n'y avait qu'un seul impératif : avancer. Ne pas penser à demain, ne pas penser à la caravane, ne pas penser à la petite Fianna ni à ses yeux lumineux, ne pas se demander où elle pouvait être. Oublier la soif, oublier la douleur que provoquait chaque aspiration, oublier la morsure cruelle du sable cinglant sa peau nue. Ne pas s'arrêter – voilà tout.

Alors que l'obscurité s'intensifiait, la bête heurta un rocher à demi enterré et se fractura une patte avant. Stark l'acheva avec miséricorde. Bérild et lui défirent les lanières de bât et s'attachèrent l'un à l'autre. Chacun prit toute la nourriture qu'il était capable de porter, puis Stark accrocha à son épaule la

seule et unique outre que leur accordait le sort. Enfin ils se remirent en marche d'un pas chancelant ; Bérild ne laissait échapper aucune plainte.

La nuit tomba. La tempête continuait de se déchaîner. L'endurance de sa compagne stupéfiait Eric : il n'intervenait à ses côtés qu'en cas de chute. Quant à lui, il ne sentait plus rien. Son corps n'était plus qu'une chose qui ne continuait d'avancer que parce qu'elle avait ordre de ne pas s'arrêter. Le brouillard enveloppant son esprit était devenu aussi épais que l'obscurité de la nuit. Contrairement à Bérild, qui était restée en selle pendant la journée, Stark avait dû marcher et sa ténacité elle-même avait ses limites. Il se sentait à ce point exténué que la peur même semblait l'avoir abandonné…

Il réalisa soudain que Bérild était tombée et que le poids de son corps tendait les courroies. Il se retourna pour l'aider à se relever. Elle disait quelque chose, elle criait son nom, elle le frappait pour qu'il entende, pour qu'il comprenne.

Et il finit par comprendre. Il arracha l'étoffe nouée autour de son visage et respira. L'air était limpide.

Le vent s'était apaisé. Le ciel s'éclaircissait. Stark se laissa choir sur le sol et s'endormit à côté de la femme épuisée à demi morte de fatigue.

La soif les réveilla tous les deux aux premières lueurs de l'aube. Ils burent à l'outre, puis se perdirent dans la contemplation du désert en se demandant l'un et l'autre ce qui les attendait.

« Savez-vous où nous sommes ? s'enquit Stark.

— Pas exactement. » La fatigue marquait les traits de Bérild. Quelque chose avait changé en elle, et il eut l'impression que son visage avait gagné en beauté, en noblesse, qu'il était comme lavé de toute faiblesse.

Elle resta quelques minutes à réfléchir en regardant le soleil. « Le vent soufflait du nord. Donc, en nous écartant de la piste, nous nous sommes dirigés vers le sud. Sinharat est quelque part par là, au delà de la zone désertique que l'on appelle le Ventre des Pierres. » Elle désigna du doigt le nord, puis l'est.

« C'est loin ?

— À pied ? Sept ou huit jours de marche. »

Stark soupesa leur outre et secoua la tête. « Nous allons être obligés de faire la route sans boire. »

Il se leva, empoigna l'outre. Bérild, sans un mot, le rejoignit. Ses cheveux roux flottaient sur ses épaules. Les vents avaient arraché les guenilles de soie qu'était devenue sa robe, et elle n'avait plus en guise de vêtements que la large jupe des femmes du désert, sa ceinture et son collier orfévré.

Elle avançait à grands pas, rigide, et Stark eut toute les peines du monde à se rappeler, en la voyant ainsi, la reine alanguie dans sa litière cramoisie.

Il n'y avait aucun moyen de se protéger du soleil de midi. Pourtant, à l'heure la plus torride, le soleil de Mars n'était qu'un pâle lumignon à côté du soleil de Mercure : Stark le supportait sans broncher. Il conseilla à Bérild de s'étendre dans l'ombre portée de son corps et s'abîma dans la contemplation du visage de la jeune femme, inhabituellement détendu dans le sommeil. Et, pour la première fois, il se rendit compte qu'il y avait quelque chose d'insolite chez Bérild. Il l'avait à peine vue à Valkis et guère davantage pendant la chevauchée. À présent, elle ne pouvait plus lui cacher grand-chose, ni de ce qui se passait dans sa tête, ni de ce qui se passait dans son cœur.

Mais était-ce bien sûr ? Par instants, dans son sommeil, l'ombre de rêves étranges traversait son visage. Parfois, quand il la surprenait à l'improviste au moment du réveil, il discernait dans ses yeux un regard qu'il ne parvenait pas à déchiffrer, et une sorte de vague prémonition faisait alors frémir ses nerfs de primitif.

Pourtant, sous la canicule des jours et dans la glace des nuits, torturée par la soif et ivre de fatigue,

Bérild était sensationnelle. Le soleil halait sa peau blanche, sa chevelure n'était plus qu'une rouge et sauvage crinière, mais elle souriait, elle avançait, résolue, posant les pieds dans les empreintes laissées par Stark, et celui-ci se disait qu'il n'avait jamais vu femme plus belle.

Le quatrième jour, ils escaladèrent un escarpement de grès érodé par les mers évanouies. Parvenus en son faîte, à perte de vue, ils découvrirent ce que tout natif de Mars connaissait sous le nom redouté de Ventre des Pierres.

L'ancien lit de la mer s'incurvait en une sorte de gigantesque cuvette dont l'extrémité opposée se perdait dans la distance. Jamais, même sur Mercure, Stark n'avait vu un pays plus cruel, à ce point abandonné des dieux et des hommes. On aurait dit que quelque glacier primordial avait trouvé la mort ici, qu'il avait creusé sa propre tombe à l'aube fuligineuse de l'histoire humaine. Son corps s'était désagrégé mais son squelette demeurait : ossements de basalte, de granit, de marbre et de porphyre de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les dimensions concevables, charriés par les glaces descendant du pôle et disséminés ici et là, telles des stèles commémorant leur passage.

Le Ventre des Pierres…

On pouvait lui donner un autre nom, se dit Stark : la Mort.

Bérild connut sa première défaillance. Elle se laissa choir sur le sol, la tête dans les mains et murmura : « Je suis fatiguée. Et j'ai peur.

— A-t-on déjà franchi cette désolation ? s'enquit Stark.

— Une seule fois, pour autant que je le sache. Mais c'étaient des cavaliers armés et bien approvisionnés. »

Il scruta l'étendue rocailleuse. « Nous le traverserons. »

Bérild releva la tête. « C'est bizarre, mais je vous crois. » Lentement, elle se remit debout et posa ses deux mains sur le cœur aux battements puissants de son compagnon. « Donnez-moi votre force, homme sauvage, murmura-t-elle. J'en aurai besoin. »

Stark l'attira contre lui et l'embrassa. Ce fut un baiser étrange, un baiser douloureux car une soif terrible crevassait leurs lèvres qu'elle faisait saigner.

Enfin, ils descendirent vers le Ventre des Pierres.

8.

Le désert de sable était un vrai paradis en comparaison, et Stark se retournait pour le regarder avec nostalgie. Pourtant, cet enfer de rocailles aveuglantes ressemblait tellement aux vallées de son enfance que l'idée de se coucher par terre pour attendre la mort ne l'effleura même pas.

Ils se reposèrent un moment à l'intérieur d'une crevasse que protégeait une large corniche de pierre rouge sang, humectant leurs langues gonflées de quelques gouttes d'eau. Quand la nuit tomba, ils burent le peu qui restait au fond de l'outre, mais Bérild empêcha Stark d'abandonner celle-ci.

L'obscurité. Un silence lunaire. L'air glacé pompait la chaleur qui s'était emmagasinée dans la journée dans les pierres. Un épais givre se formait, de sorte que le barbare et sa rousse compagne étaient obligés de bouger sans discontinuer pour ne pas geler.

Les pensées de Stark s'embrumaient. Parfois, il murmurait quelque chose d'une voix rauque, retrouvant le rude parler de sa jeunesse, l'idiome de la Ceinture Crépusculaire. Il se croyait en train de chasser comme il l'avait fait si souvent dans les étendues privées d'eau, en quête du grand lézard dont le sang apaiserait sa soif.

Mais il n'y avait rien de vivant dans le Ventre des Pierres, hormis cet homme et cette femme qui avançaient, moitié rampant, moitié titubant sous les lunes basses.

Bérild tomba et ne put se relever. Stark s'accroupit près d'elle. Elle se tourna vers lui. Son visage était livide à la clarté des lunes, et une lueur étrange brûlait dans ses yeux.

« Je ne veux pas mourir ! » dit-elle dans un souffle. Ce n'était pas à Eric qu'elle s'adressait : c'était aux dieux. « *Je ne veux pas mourir !* »

Labourant de ses ongles le sable et les rochers acérés, elle réussit à se redresser. Sa démentielle volonté de vivre avait quelque chose de surnaturel.

Stark la souleva et la porta. Sa respiration était une succession de râles rauques et haletants. Il ne tarda pas à s'écrouler à son tour et poursuivit son chemin à quatre pattes, comme une bête, tirant la femme derrière lui.

Il se rendit vaguement compte qu'il était en train de gravir une éminence. Le ciel se parait des premiers miroitements de l'aurore. Ses mains dérapèrent sur une saillie de sable et il glissa le long de la pente en roulant sur lui-même. Finalement il s'immobilisa, étendu sur le dos tel un cadavre.

Le soleil était haut dans le ciel quand il reprit conscience. Il vit Bérild qui gisait non loin et rampa jusqu'à elle. Il la secoua jusqu'au moment où elle ouvrit les yeux. Les mains de la jeune femme bougèrent mollement et ses lèvres formèrent les mêmes mots : « *Je ne veux pas mourir.* »

Plissant les paupières, il inspecta l'horizon dans l'espoir d'apercevoir Sinharat, mais il n'y avait rien, rien que le vide, le sable et les pierres.

Non sans peine, il aida sa compagne à se lever et dut la soutenir plusieurs minutes. Elle ne voulait plus continuer. « Trop loin… mourir… sans eau… »

Elle avait raison, il le savait, mais il n'était pas encore prêt à renoncer.

Soudain, Bérild s'écarta de lui et s'éloigna en direction du sud. Stark était convaincu qu'elle n'avait plus sa raison, qu'elle divaguait. Mais il remarqua que son regard, terriblement fixe, restait braqué sur le faîte de l'entablement qui ceinturait le Ventre des Pierres. C'était une haute crête en dents de scie évoquant un squelette de baleine. Cinq kilomètres plus loin, une sorte de longue nageoire dorsale incurvée, un arc de roche rougeâtre, s'enfonçait dans le désert.

Avec un sanglot guttural, elle progressa tant bien que mal vers ce lointain promontoire.

Stark la rattrapa. Il essaya de l'arrêter, mais il n'y avait rien à faire. Elle se contenta de lui lancer un regard féroce.

« De l’eau ! » gronda-t-elle en tendant le bras.

Cette fois, il ne douta plus qu’elle eût perdu la raison. Il le lui dit, luttant pour articuler, il lui rappela l’existence de Sinharat et s’efforça de lui faire comprendre qu’en s’éloignant, elle se couperait de tout secours éventuel.

« Trop loin, répéta-t-elle. Deux… trois jours sans eau. » Soudain, elle tendit le bras. « Un puits… Un très vieux puits… Il y a une chance… »

Stark hésita. Sa tête oscillait comme s’il était ivre. Il peinait à réfléchir. Mais il y avait cent chances contre une qu’il ne s’agisse que d’une hallucination engendrée par la soif.

Mais après tout, pourquoi ne pas faire ce pari ? Ils n’avaient plus grand-chose à perdre. Une chose était sûre, à présent : jamais ils n’atteindraient Sinharat.

Lentement, il opina et suivit Bérild qui se dirigeait vers la langue de roche incurvée.

Les cinq kilomètres qu’il y avait à parcourir auraient aussi bien pu en être cinq cents. Chaque fois que l’un ou l’autre tombait, il restait un peu plus longtemps au sol avant de faire l’effort de se relever. Chaque fois, Stark était sûr que c’était la fin pour Bérild, mais elle finissait toujours par se remettre debout et, flageolant sur ses jambes, elle repartait, suivie de l’homme qui se fouettait pour aller de l’avant parce que c’était le dernier coup de dés. Quand ils atteignirent le pied des falaises déchiquetées, le soleil se couchait. Ils négocièrent une petite butte. Les rayons obliques du soleil à son déclin leur révélaient impitoyablement tous les détails de l’endroit.

Il n’y avait pas de puits. Juste une colonne sculptée à moitié ensablée d’un côté et un tumulus, vestiges d’une ruine d’un âge immémorial dont il ne restait que les fondations et quelques piliers brisés. C’était tout.

Bérild s’écroula et ne bougea plus. Stark contemplait fixement la ruine, sachant que tout était consommé mais incapable de penser, incapable même de se souvenir. Il s’effondra à genoux à côté de la femme et la nuit se fit dans son esprit.

Un peu plus tard, il se réveilla. Il faisait noir. Il faisait froid. Il était vaguement étonné de s’être malgré tout réveillé et il ne leva la tête qu’au bout d’un certain temps. Les deux petites lunes luisaient d’un éclat dansant. Il se tourna vers Bérild.

Elle avait disparu.

Il regarda fixement l’endroit où elle était tombée sur le sable. Tant bien que mal, il se mit debout et examina les environs.

Il l’aperçut.

Elle se trouvait en bas du petit monticule sur lequel il se tenait. Il la distinguait parfaitement à la clarté des lunes. La jeune femme était debout à côté du pilier à demi ensablé qui se dressait à la limite des ruines informes. Elle s’y appuyait, la tête penchée – comme incapable de la relever. Stark se demanda quelle ultime source d’énergie lui avait permis de se réveiller et de descendre jusque-là.

Soudain, elle redressa la tête et, très lentement, scruta les ruines arasées d’un côté, puis de l’autre. Au bout de quelque temps, il eut l’étrange impression qu’elle essayait d’imaginer l’édifice tel qu’il était jadis – pourtant il devait y avoir mille ans que ces murs étaient tombés en poussière.

Bérild se mit en marche. Elle pénétra dans les ruines avec précaution, sans hâte. Elle tendit le bras – comme pour toucher le mur depuis longtemps désagrégé, comme pour chercher une porte évanouie depuis une éternité. Au bout d’un moment, elle tourna à droite. Continua. À gauche.

Stark avait presque l’illusion qu’elle voyait les murs abolis, qu’elle les suivait. Il l’observait, blanche silhouette baignée de lune, s’arrêtant ici et là pour recouvrer ses forces, mais poursuivant avec assurance et minutie son chemin parmi les décombres désolés et affaissés. Enfin, elle s’immobilisa au milieu d’un quadrilatère qui avait pu être jadis une cour intérieure. Alors, elle se laissa tomber à genoux et entreprit de creuser sans force.

Soudain, la brume qui enveloppait l’esprit de Stark se dissipa et ce fut comme si son corps en

manque tout entier hurlait. Il ne pouvait y avoir qu'une seule chose que Bérild mettait ses ultimes réserves d'énergie à tenter de déterrer. Il descendit la pente en vacillant et s'abattit devant elle.

« Le puits, haleta-t-elle. Creuser… »

Et ils fouillèrent le sol meuble tels deux chiens. Les ongles de Stark glissèrent sur une surface rugueuse, et la clarté lunaire accrocha un reflet métallique au milieu du sable. Quelques minutes plus tard, l'homme et la femme avaient dégagé une dalle d'or de près de deux mètres de large, admirablement ciselé à l'image d'une divinité marine oubliée.

Rassemblant ses forces, Stark essaya de l'arracher, sans parvenir à l'ébranler. Bérild actionna alors un ressort caché, et la plaque coulissa d'elle-même, révélant une eau claire et fraîche qui clapotait doucement sur les pierres recouvertes de mousse. Une eau protégée depuis une éternité.

Une heure plus tard ils dormaient, gorgés comme des éponges. Leurs cheveux même étaient embués.

La nuit suivante, alors que, de nouveau, les lunes basses dérivaient au-dessus du désert, ils étaient alanguis auprès du puits, plongés dans la somnolence des animaux repus et reposés. Stark se tourna vers la femme.

« Qui êtes-vous, Bérild ?

— Mais vous le savez. Une Shunni et la reine de Kynon.

— Est-ce bien vrai ? Je crois que vous êtes une sorcière. Il n'y a qu'une sorcière pour retrouver un puits perdu depuis des siècles dans un endroit où elle n'a jamais mis les pieds. »

Bérild parut se pétrifier. Pourtant, ce fut en riant qu'elle répondit : « Il n'y a pas de sorcellerie là-dedans, homme sauvage. Je vous l'ai dit : jadis, des hommes ont traversé le Ventre des Pierres. Un savoir ancestral leur a permis de trouver le puits. Mon père faisait partie de cette expédition. »

C'était peut-être vrai. Dans les Terres Sèches, un puits oublié constitue un trésor inestimable, et c'était là un secret qui se transmettait de père en fils.

« J'ignorais, continua Bérild, que nous étions à proximité avant d'avoir remarqué le point de repère, cette espèce de nageoire rocheuse qui diverge de la crête. Mais j'avais peur que nous ne mourions avant de l'atteindre. »

Oui, songea Stark, *c'est tout à fait plausible. Mais pourquoi a-t-elle déambulé dans cet endroit comme si elle le connaissait, comme si elle voyait les murs tels qu'ils existaient il y a mille ans ? Elle ne savait pas que je l'observais tandis quelle allait et venait dans ces ruines antiques qui lui semblaient aussi familières que si elle y avait vécu du temps de leur splendeur.*

« A quoi rêvez-vous, homme sauvage ? La lune est dans vos yeux.

— Je ne sais pas », murmura-t-il.

Des rêves, des illusions, les doutes invraisemblables qui lui avaient traversé l'esprit ? Peut-être avait-il simplement trop entendu parler des vieilles légendes martiennes qui se transmettaient de bouche à oreille dans les mortels déserts où le tragique souvenir des Ramas hantait la mémoire des hommes.

« Oubliez vos rêves, homme sauvage. Mieux vaut la réalité. »

Il la dévisagea. À la lumière livide des lunes, elle était jeune, admirablement faite, et ses lèvres souriaient. Il se pencha sur elle, et Bérild l'entoura de ses bras. Il sentit sur la joue la caresse légère de la chevelure de la jeune femme. Et puis, brusquement, elle enfonça cruellement ses dents dans la lèvre de l'homme qui poussa un cri et la repoussa. Elle s'accroupit sur ses talons, l'air narquois.

Stark l'injuria. Il avait un goût de sang dans la bouche. Il l'empoigna et, à nouveau, elle rit. Son rire avait une sonorité aussi cristalline que perverse.

« Voilà pour vous apprendre à avoir prononcé le nom de Fianna et non le mien quand la tempête a commencé. »

Le vent, au-dessus d'eux, chuchotait, et un silence intense pesait sur le désert.

Ils restèrent deux jours parmi les ruines. Le soir du second, Stark remplit l’outre, Bérild repositionna le couvercle d’or sur le puits et tous deux se mirent en marche pour la dernière étape du long voyage vers Sinharat.

9.

Stark la vit se profiler dans le ciel matinal, cité de marbre couronnant un îlot de corail que la mer avait découvert en se retirant. L'île se dressait, massive, dans la clarté crue du soleil. Des diaprures d'un incarnat et d'un blanc intenses, mâtinées d'un rose délicat, en striaient merveilleusement les falaises nues. De ce gracieux piédestal jaillissaient des tours et des murs marmoréens aux teintes innombrables, si parfaitement travaillés, si finement sculptés par le temps qu'il était difficile de dire où commençait et où finissait l'œuvre des hommes. Sinharat, la Vivante-à-Jamais.

Qui, cependant, était morte. À mesure qu'il en approchait, avançant d'un pas lourd dans le sable en compagnie de Bérild, Stark constata que la ville n'était plus qu'un somptueux cadavre. Ses tours altières étaient brisées, ses palais, veufs de leurs toits, béaient au ciel. Les seuls signes de vie, on les trouvait hors de l'enceinte, dans le lagon à sec qui ceinturait la cité : il y avait là des montures, des tentes et des hommes agglutinés qui, écrasés par la masse titanesque de la cité morte, paraissaient comme des jouets.

« La caravane ! s'écria Bérild. Kynon… et les autres… ils sont ici !

— Pourquoi campent-ils sous la ville et non à l'intérieur ? »

Elle lui décocha un regard moqueur. « C'était la vieille cité des Ramas, et son nom est encore puissant. Ceux des Terres Sèches hésitent à y entrer. Vous verrez quand les tribus se rassembleront. Elles dresseront leurs tentes hors de l'enceinte.

— Par peur des Ramas ? Mais leur lignée est éteinte depuis des siècles.

— Bien sûr. Mais les vieilles peurs mettent longtemps à mourir. » Bérild éclata de rire. « Kynon, lui, ne cultive pas ce genre de superstitions. Il se trouve sûrement dans la cité. »

On ne tarda pas à repérer le couple qui approchait. Des cavaliers se précipitèrent à sa rencontre tandis que, dans le camp, les hommes allaient et venaient avec excitation parmi les tentes de peaux. Bientôt, Stark et Bérild commencèrent à entendre la rumeur lointaine de voix qui s'interpellaient avec animation.

Marchant d'un pas lent, les yeux fixés droit devant lui, Stark avait l'impression que la brume chatoyante qui l'enveloppait s'était quelque peu assombrie. Une veine battait à sa tempe.

Les cavaliers shunni les rejoignirent, vociférant à pleins poumons. Bérild répondit à leurs appels, mais Stark ne disait rien. Il continuait d'avancer, le regard braqué sur la cité.

Sa compagne le tira par le bras, et il lui fallut répéter son nom avec insistance pour qu'il l'écoutât.

« Stark ! Je sais ce qui vous agite, mais il ne faut pas. Attendez… »

Il continua de marcher sans lui répondre, sans la regarder.

Maintenant, ils étaient tout près du camp et les hommes des tribus se massaient autour d'eux. Tandis que quelques-uns clamaient fébrilement le nom de Bérild, d'autres se ruaient en direction du grand escalier taillé dans le corail conduisant à Sinharat.

La caravane avait dressé le camp sous cet escalier et, un peu plus loin, une vaste voûte, une grotte naturelle, s'ouvrait dans la falaise de corail. Des hommes en sortaient, chargés de lourdes outres : de toute évidence, cette caverne recelait un puits.

Mais il n'avait d'yeux que pour le grandiose escalier. Il se dirigeait vers lui, et les guerriers qui les entouraient firent soudain silence. Les yeux fixés sur Stark, ils s'écartèrent quand il posa le pied sur la première marche.

« Vous devez m'écouter ! » Quelque part dans la brume toujours plus épaisse dont il était captif, Bérild s'accrochait à son bras et sa bouche était presque contre son oreille. « Comprenez bien que si vous faites cela, Kynon vous tuera. Je le connais, Stark. »

Mais Stark n'était plus Stark. Il était N'Chaka. Les ennemis de N'Chaka l'avaient condamné à une mort cruelle, mais la mort n'avait pas eu raison de lui et, à présent, c'était à son tour. Ils étaient là-haut, sur les falaises où les grands lézards eux-mêmes ne se risquaient pas, persuadés de n'avoir rien à craindre de lui, mais il monterait, il monterait et il les massacrerait…

À mesure qu'il s'élevait, sa vision s'obscurcissait. Puis soudain, tout s'illumina : il était sur la grande place de la cité de Sinharat inondée des feux éblouissants du soleil.

Les façades sculptées des édifices, aveuglantes dans la clarté matinale, ceinturaient la place, cortèges de personnages vêtus de l'antique costume martien, et le soleil arrachait des reflets aux gemmes serties dans leurs yeux, durcissait les méplats de leurs visages. Il semblait que se déployaient là tout l'orgueil, toute la gloire et toute la cruauté des Ramas d'antan.

Mais Stark ne voyait que les vivants qui venaient à sa rencontre : Kynon, pistolet au poing, émergeant du plus grand des palais, précédé par Luhar.

Luhar !

« Arrêtez-vous, Stark », ordonna Kynon.

Il ne le regarda même pas. Il n'avait d'yeux que pour Luhar. Le Vénusien venait de se réveiller. Ses cheveux blonds étaient en désordre, son regard encore ensommeillé mais, très vite, il retrouva toute son acuité.

« Si vous ne vous arrêtez pas, je tire, Stark ! » l'avertit Kynon.

Il perçut vaguement le cri de Bérild. « Sans lui, je serais morte dans le désert, Kynon ! »

Ce dernier prit sa décision. « S'il vous a sauvé la vie, je lui exprimerai ma reconnaissance. Mais qu'il ne touche pas à Luhar ! Approchez, Bérild. »

Des voix. Qu'étaient des voix pour N'Chaka alors qu'avait sonné l'heure du massacre, de la vengeance ?

Bérild s'était élancée en courant en direction de Kynon, immobile et sévère, l'arme pointée. Stark continuait d'avancer.

Un sourire triomphant et sarcastique se substitua à l'expression d'alarme qui s'était peinte sur les traits de Luhar. L'homme qu'il avait tué était revenu à la vie, mais il allait mourir pour la seconde fois d'ici quelques secondes ; tout était pour le mieux.

Le sourire de Luhar s'élargit.

Alors qu'elle passait devant lui, Bérild trébucha, heurta le mercenaire puis recouvra son équilibre.

Le sourire triomphant de Luhar s'effaça brusquement, et sa physionomie ne refléta plus qu'une stupéfaction incrédule. Son regard se posa sur la déchirure de sa tunique, d'où jaillissait le sang qui coulait à flots depuis son cœur. Il s'écroula sur les dalles.

Stark s'arrêta alors. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé, mais Kynon, lui, avait compris. La fureur rugit dans sa gorge quand il hurla : « *Bérild !* »

La jeune femme lança au loin le petit couteau qu'elle tenait à la main et dont la mince lame rougeoya au soleil lorsqu'il tinta sur les pierres. Comme elle tournait le dos à Stark, ce dernier ne pouvait voir son visage, mais il perçut la passion virulente qui vibrait dans sa voix quand elle dit à Kynon : « Il s'en est fallu de peu que je meure par sa faute. Vous comprenez ? Il m'aurait *achevée* ! » Elle cracha ce dernier mot comme si c'était le pire des blasphèmes. « Et maintenant, Kynon ? Allez-vous m'abattre, *moi ?* »

Il y eut un silence ; N'Chaka avait regagné le passé. C'était Eric John Stark qui contemplait le corps du Vénusien. Mais il ne pensait pas à Luhar. Il songeait que, depuis le début, Bérild devait posséder ce minuscule poignard caché dans la ceinture de sa jupe. Il se demandait si la lame n'avait pas failli s'enfoncer dans son propre corps. Et pourquoi, dans sa fièvre, elle avait usé de ce terme singulier, pourquoi avait-elle accusé Luhar de l'avoir presque « achevée » ?

Stark marcha sur Kynon. La rage défigurait les traits de celui-ci, et le Terrien se demanda si, en

définitive, il n'allait pas tirer. Plus rien ne demeurait du Kynon qu'il connaissait, le barbare jovial et cordial de naguère. Seul demeurait le tigre, un tigre affamé frustré de proie.

« Qu'avez-vous fait, Bérild ? J'avais besoin de cet homme. »

Les yeux de la jeune femme lançaient des éclairs. « Qu'attendez-vous pour vous couvrir la tête de cendres et pleurer ? Dans son stupide désir de tuer Stark, il n'a eu aucun scrupule à me condamner, moi aussi. Dois-je lui pardonner *ça ?* »

Manifestement, Kynon luttait contre l'envie de la frapper. Mais Stark intervint.

« Où est Freka ? » demanda-t-il.

Kynon lui fit face. Son visage était sombre et menaçant.

« Si Bérild n'avait eu une telle soif de vengeance, ce ne serait pas Luhar, mais vous qui giriez sans vie sur ces pierres, Stark. Vous êtes vivant, vous avez de la chance… n'exagérez pas. »

Eric demeurait d'un calme minéral ; l'autre poursuivit d'une voix tranchante aussi glacée que le vent du Pôle : « Freka est avec les autres, à soulever les guerriers des Terres Sèches qui doivent se rassembler ici. Il reviendra… et, lorsqu'il sera de retour, si l'un de vous deux fait mine de lever la main contre l'autre, je l'abattrai. Vous avez entendu ?

— J'ai entendu. »

Le regard perçant resta rivé sur lui, mais Kynon jugea, lui aussi, qu'il valait mieux ne pas insister.

« Le diable emporte de tels alliés ! maugréa-t-il. D'anciennes haines, de vieilles querelles, des gens toujours prêts à s'entre-tuer !

— Je croyais que vous vouliez recruter des guerriers coriaces, dit Stark. Si c'étaient des cœurs énamourés et de tendres amitiés que vous cherchiez, vous vous êtes trompé d'adresse.

— C'est ce que je commence à penser, gronda Kynon. Enfin… ce qui est fait est fait. Seulement, cela aura des répercussions. Delgaun tenait à Luhar. Quand il saura ce qui s'est passé, il exigera que le sang coule. Déjà que lui et ses maudits hommes des Bas Canaux n'étaient pas simples à manœuvrer ! »

Il fit rageusement demi-tour pour rentrer dans l'édifice d'où il avait émergé. Bérild lança à Stark un regard énigmatique au moment où elle et le Terrien lui emboîtèrent le pas.

Une soudaine sonorité retentit, qui fit se hérisser les cheveux d'Eric sur sa tête. C'était un chuchotement qui semblait monter de la cité silencieuse et morte tout entière, la blanche cité qui les entourait. Un son à la tonalité non humaine, qui tantôt s'amplifiait et tantôt s'assourdissait, telles des voix lointaines. La brise du matin s'était levée, et il semblait bien que ce fut elle qui portait ce murmure indistinct que Stark jugeait suprêmement désagréable.

Ils entrèrent en compagnie de Kynon dans une salle aux murs de marbre poli ornés de fresques aux couleurs fanées figurant des personnages portant le même costume antique que les sculptures extérieures. Elles étaient plus décolorées à certains endroits qu'à d'autres, si bien qu'ici et là jaillissait un visage fantomatique à la mine altière et au sourire narquois, ou une procession solennelle en marche vers un lieu de culte oublié.

Il y avait là un bureau de campagne encombré de papiers qui, dans ce décor, paraissait tout à fait incongru.

« J'ai envoyé des coureurs à votre recherche, dit Kynon à brûle-pourpoint. Ils ne vous ont pas trouvés. Vous n'étiez pas aux alentours de Sinharat. Et, d'un seul coup, vous avez surgi de nulle part.

— Jamais vos coureurs n'auraient pu nous retrouver, répondit Bérild. Nous avons traversé le Ventre des Pierres.

— Avec une seule outre d'eau ? C'est impossible.

— En effet. Mais nous en avions trois. Elles faisaient partie de la charge d'une bête de somme que Stark a pu attraper. C'est à elles que nous devons la vie. »

Bérild avait donc des secrets pour Kynon et le puits caché en faisait partie.

Stark n’en était pas autrement surpris. Elle était femme à celer maints secrets.

Mais j’ai aussi les miens, Bérild. Et je ne vous dirai même pas que je vous ai vue marcher au clair des lunes en faisant preuve d’une science des temps passés par trop insolite.

« On ne peut pas dire que ce fut à proprement parler un voyage d’agrément, poursuivait Bérild. Je voudrais me reposer. Fianna s’en est-elle sortie ? »

Quittant l’abîme de méditation dans lequel il semblait plongé, Kynon hocha la tête. « Oui. Et on a aussi récupéré l’essentiel de vos effets. »

Bérild sortit de la pièce sous le regard de Kynon. Après son départ, il dévisagea Stark. « Seul un homme sauvage pouvait accomplir un pareil exploit, même avec de l’eau. Mais je vous renouvelle mon avertissement, Stark : refrénez votre sauvagerie, surtout quand Delgaun sera arrivé.

— Des hommes des Terres Sèches, des gens des Bas Canaux, des mercenaires étrangers… Vous espérez parvenir à empêcher tout ce petit monde de s’entre-égorger ?

— J’en ai bien l’intention, par tous les dieux, même si je dois les égorger moi-même ! laissa tomber Kynon d’une voix haineuse. Nous pouvons nous emparer d’un monde, et une seule chose serait capable de nous arrêter : les vieilles querelles qui ont, par le passé, fait échouer tant de plans grandioses. Eh bien, croyez-moi, elles ne feront pas avorter mes propres projets ! »

Si, songea Stark, *à condition que je parvienne à mes fins.* Il savait depuis le moment où Ashton l’avait chargé de faire obstacle à l’opération qui se préparait que la seule arme dont il disposait était précisément les anciennes dissensions qui opposaient les hommes de Mars, que sa seule chance serait de dresser tous ces vieux ennemis les uns contre les autres. Restait à trouver comment s’y prendre…

Il réalisa combien il titubait. Kynon le remarqua aussi et déclara : « Allez donc vous reposer un moment, Stark. Vous êtes peut-être un homme sauvage, mais vous n’en êtes pas moins homme. Un homme qui vient de traverser le Ventre des Pierres… » Se rapprochant, il ajouta sur un ton uni : « Et je vous avertis que je n’ai guère de tendresse pour les hommes dont la ténacité rivalise avec la mienne… Disparaissez ! »

Stark se dirigea vers le vaste et sombre corridor que Kynon lui désignait du doigt. Il y avait une couchette dans un coin de la première pièce où il entra en flageolant. Il s’écroula purement et simplement sur ce lit.

Mais avant de perdre conscience, il entendit de nouveau bruire les voix grêles, les murmures mystérieux. Le tout formait à présent un étrange frémissement syncopé, et l’on eût dit la plainte lugubre d’un hymne funèbre passant sur la cité morte.

10.

À son réveil, Stark trouva la chambre plongée dans la pénombre. Un étroit rai de soleil – un soleil rougeoyant, à son déclin – tombait d'une meurtrière percée très haut dans le mur. Il lui semblait que c'était une présence qui l'avait réveillé ; il distingua bientôt Fianna. Assise sur un banc de pierre sculpté à l'autre bout de la pièce, elle le contemplait. D'un regard grave et sombre.

« Avant d'ouvrir les yeux, vous grogniez, dit-elle. Comme un fauve.

— C'est peut-être ce que je suis.

— Peut-être. » Elle hocha la tête. « Mais s'il en est ainsi, écoutez-moi bien, fauve : vous êtes tombé dans un piège. »

Stark se leva, tous les nerfs en alerte. Il s'approcha de la suivante, les yeux fixés sur elle : « Que voulez-vous dire par là, mon petit ?

— Ne m'appelez pas "mon petit", protesta-t-elle avec véhémence. Ce n'est pas moi qui suis stupide et jeune, c'est vous. Sans quoi vous ne seriez pas à Sinharat.

— Mais vous y êtes aussi, Fianna. »

Elle poussa un soupir. « Je sais. À contrecœur. Mais je suis au service de Dame Bérild et je suis obligée d'aller là où elle m'emmène. »

Le Terrien la scruta attentivement pendant quelques secondes. « Vous êtes à son service. Pourtant, vous la haïssez. »

Elle marqua une hésitation. « Je ne la hais pas. Parfois, en dépit de sa méchanceté, je l'envie. Elle vit si passionnément, si pleinement ! Mais j'ai peur d'elle. J'ai peur de ce qu'elle et Kynon peuvent faire à mon peuple. »

Eric John Stark éprouvait la même appréhension mais, gardant le silence, il se contenta de répondre : « Le fauve que je suis tient à sa peau. Vous avez parlé d'un piège ?

— Je vais vous l'expliquer. Vous êtes précieux pour Kynon. Il aura besoin de vous pour apprendre à ses hommes, quand ils seront là, les méthodes de combat des étrangers. Mais l'appui de Delgaun a encore plus de prix pour lui. Et si Delgaun réclame votre mort pour venger celle de Luhar… »

Comme elle n'était pas allée au bout de sa phrase, Stark l'acheva pour elle : « Alors, il y a de fortes chances pour que Kynon sacrifie à regret un guérillero pour faire plaisir à ceux des Bas Canaux. Merci de m'avoir prévenu. Mais j'y avais songé.

— Vous pourriez fuir avant l'arrivée de Delgaun, reprit Fianna avec espoir. Si vous voliez une monture et preniez de l'eau, vous parviendriez à vous échapper. »

Non, songea Stark. *Ce serait raisonnable si je voulais sauver ma peau, mais Simon Ashton m'attendra à Tarak, et je ne peux pas le rejoindre là-bas pour lui dire que j'ai laissé tomber au seul motif que c'était trop dangereux. En outre, il y a quelque chose dans cette histoire qui m'échappe et qu'il faut que j'élucide. Quelque chose…*

Fianna le dévisageait. Elle s'écria : « Vous allez rester. Et épargnez-moi les mensonges que vous échafaudez déjà pour vous justifier. Vous restez à cause de Bérild. »

Il sourit. « Toutes les femmes se figurent que les hommes n'entreprennent jamais rien… sauf pour une femme.

— Et tous les hommes disent que c'est faux quand c'est vrai, rétorqua la suivante. Êtes-vous devenus amants dans le désert, Bérild et vous ?

— Jalouse, Fianna ? »

Il pensait qu'elle allait lui répondre vertement. Au contraire, elle se borna à murmurer d'un air

énigmatique, presque apitoyé : « Non, pas jalouse, Eric John Stark. Juste attristée. » Brusquement, elle se leva et déclara sur un ton cérémonieux : « Je suis chargée de vous conduire auprès de Dame Bérild. »

Les yeux de Stark se rétrécirent imperceptiblement. « Avec Kynon dans la place ? Appréciera-t-il la chose ? »

Fianna eut un sourire sans joie. « Pour avoir une idée pareille il faut que le fauve soit astucieux et prudent. Mais Kynon est dans le camp au pied de l'enceinte. Dame Bérild, qui ne s'y plaît guère, préfère habiter ailleurs. Si vous voulez bien me suivre… »

Ils traversèrent la grande esplanade absolument déserte. Ses murailles et ses tours sculptées se dressaient dans le flamboiement sanglant du couchant, enveloppées d'un silence oppressant. Les pas de Stark et de Fianna sonnaient bruyamment sur les pavés anciens, et le Terrien avait l'impression que toutes les pierres de Sinharat la morte écoutaient et regardaient.

Le vent du soir se leva. Il effleura le visage du Terrien qui s'immobilisa tout d'un coup. Il avait entendu quelque chose, une vibration inaudible qui, peu à peu, s'était subrepticement enflée au point de devenir perceptible : un soupir, un ample et vague murmure venu de partout et de nulle part, de sorte qu'il semblait que Sinharat ne se bornait pas à écouter et à regarder… mais que, maintenant, elle parlait aussi.

D'un coup, le murmure grossit et se métamorphosa en voix mélodieuses. Voix d'orgues jaillissant, eût-on dit, du corail même servant d'assise à la cité. Voix flûtées tombant des hautes tours rougeoyantes au couchant. Voix aiguës, lointaines comme les fifres du désert, fusant tumultueusement des corniches découpées tout là-bas, à l'autre bout de la ville.

Stark empoigna Fianna par le bras. « Qu'est-ce que c'est ?

— Les voix des Ramas.

— Ne dites pas d'absurdités », rétorqua-t-il avec hargne.

La jeune fille haussa les épaules. « C'est ce que croient les gens des Terres Sèches. Voilà pourquoi ils n'aiment pas venir ici. Mais certains prétendent que c'est juste le vent qui fait chanter le corail en s'infiltrant dans ses trous. »

Il comprit. L'imposant piédestal de corail sur lequel se dressait la cité était comme une sorte d'immense rayon de cire perforé de minuscules alvéoles livrant passage à l'air, et le vent qui s'y engouffrait pouvait fort bien engendrer ces sons mystérieux.

« Il n'est pas surprenant que vos barbares n'aiment pas ça, murmura-t-il. J'en suis un et je n'aime pas ça du tout, moi non plus. »

Ils enfilèrent des rues qui s'enfonçaient comme des tunnels à ciel ouvert entre les murs et les tours incroyablement fines et hautes qui dardaient dans le ciel obscurci. Quelques-unes avaient perdu leurs derniers étages, d'autres s'étaient entièrement effondrées, mais dans l'ensemble elles restaient belles, et les diaprures du marbre toujours aussi exquises. À chaque saute de vent, les voix chantantes de Sinharat se modifiaient. Parfois, douces et câlines, elles évoquaient dans leurs murmures la jeunesse éternelle, ses jeux et ses rires. Et puis, se gonflant d'orgueil, elles hurlaient, farouches : *Vous mourrez et je ne mourrai point !* À d'autres moments, elles n'étaient plus que rires délirants et haineux. Mais il y avait toujours quelque chose de subtilement maléfique dans leurs accents.

Partout ailleurs, même à Valkis, les Ramas n'étaient qu'une légende, une tradition embrumée que des barbares astucieux exploitaient pour imposer leur autorité. Mais ici, à Sinharat, les Ramas semblaient très réels. Et Stark commençait à comprendre pourquoi, en des temps reculés, la planète tout entière les avait craints, hais et jalousés.

Fianna le conduisit jusqu'au parapet ouest de la haute ville, à peu de distance du majestueux escalier. Elle le fit entrer dans un édifice qui, dans le crépuscule envahissant, était comme un blanc château de rêve. Ils longèrent une galerie éclairée par des torchères dont l'éclat vacillant donnait

l'impression que les danseuses sculptées menaient la ronde sur les murs.

Elle ouvrit une porte et s'effaça.

La pièce dans laquelle Stark pénétra était longue et basse. Des lampes aux tulipes d'albâtre aussi fines que du papier l'illuminaient de leur éclat tamisé.

Bérild vint à sa rencontre, mais ce n'était pas la Bérild du désert. Elle portait une ceinture incrustée de pierreries, et un large et précieux pectoral dissimulait ses seins. Une cape blanche flottait sur ses épaules.

« J'ai horreur de cette ruine sinistre où Kynon tient ses conférences. C'est plus agréable ici. Pensez-vous qu'il s'agissait des appartements d'une reine ?

— C'est désormais le cas. »

Le regard de Bérild s'adoucit. Stark la prit par les épaules.

Elle lui décocha un sourire railleur. « Mais si je suis une reine, je ne suis pas pour vous, homme sauvage. » Son sourire s'effaça avec une soudaineté déconcertante, et elle repoussa les mains de Stark. « Ce n'est pas le moment de badiner. Je vous ai convoqué pour vous prévenir que vous êtes en danger. Peut-être serez-vous mort au matin.

— Si vous vouliez que mes pensées se détournent de vous, répondit-il, vous avez parfaitement réussi. »

L'humour macabre de cette réplique laissa Bérild de glace. Elle ne tressaillit même pas. Prenant le Terrien par la main, elle l'entraîna vers une large ouverture.

La façade ouest du bâtiment surplombait directement la falaise de corail. La vue s'étendait sur l'immensité de la nuit martienne. Les ténèbres s'épaississaient. Les lunes n'étaient pas encore levées, mais les étoiles formaient une voûte grandiose au-dessus du désert. Au bas de la falaise, un peu à gauche, les torches du camp vacillaient au souffle de la brise et les voix du vent montaient jusqu'à eux des cavités du corail – murmurantes, sifflantes, gazouillantes. Mais il y avait aussi la rumeur du bivouac, le chuintement des bêtes, des ordres aboyés, le choc des maillets sur les piquets des tentes.

« Kynon est là-bas, fit Bérild. Il se prépare à accueillir Delgaun et les gens de Valkis qui doivent arriver cette nuit. »

Un frémissement parcourut l'échine de Stark. L'heure critique sonnait plus tôt que prévu. Il haussa les épaules. « Eh bien, qu'il vienne. Je n'ai pas eu peur de lui à Valkis : il ne m'effraie pas davantage ici. »

Bérild le considéra d'un œil serein.

« Vous devriez pourtant le craindre. Je le connais. »

Leurs visages se frôlaient presque, et il y avait dans l'expression de Bérild quelque chose que Stark avait déjà vu une fois auparavant.

« Comment pouvez-vous si bien le connaître ? Vous êtes une femme de Shun, et Delgaun est de Valkis.

— Ne savez-vous donc pas qu'il y a des mois que Kynon complote avec lui ? s'exclama-t-elle avec impatience. Pensez-vous que j'ai observé cet homme depuis tout ce temps sans réaliser combien il est dangereux ?

— Le souci que vous vous faites pour moi est touchant, Bérild. Enfin… il le serait s'il était sincère. »

Il s'attendait à moitié qu'elle montât sur ses grands chevaux. Mais il se trompait.

Elle le regarda sans broncher et reprit : « Vous êtes fort. Et j'aurai peut-être besoin d'un homme fort à mes côtés.

— Pour vous protéger ? Vous avez Kynon.

— Je n'ai besoin de personne pour me protéger », riposta-t-elle, irritée. « Tout ce qui intéresse Kynon, ce sont ses ambitions. Je n'arrive que bien après. Il me mettrait sans hésiter sur la touche si

cela pouvait l'aider à réaliser ses projets de conquêtes.

— Et vous n'avez pas l'intention de vous laisser mettre sur la touche ? »

Les yeux de Bérild étincelèrent. « Absolument pas.

— En conséquence, le sauvage pourrait se révéler utile. Il faut porter cela à votre crédit, Bérild : vous ne manquez pas d'une franchise admirable. »

Un sourire espiègle. « Ce n'est que la moindre de mes séductions. »

Stark réfléchit un moment. « Quand Delgaun arrivera, les tribus du camp entreront-elles dans Sinharat avec Kynon et lui ?

— Oui, acquiesça Bérild. En effet, ce sera tout à l'heure que Kynon lèvera son étendard. Aussi les tribus viendront-elles, même si elles nourrissent une peur superstitieuse de la ville. »

Le Terrien enveloppa son interlocutrice d'un regard curieux. « Vous dites les hommes des tribus superstitieux. Pourtant, vous-même êtes shunni.

— Oui, mais je ne partage pas les croyances de mes compatriotes. Kynon m'a éclairée. C'est un homme instruit, il est allé en terre étrangère et il m'a appris pas mal de choses.

— Ce n'est pas lui qui vous a enseigné l'ambition, en tout cas.

— Non. Je suis lasse de n'être rien de plus qu'une femme parmi d'autres. Je voudrais, moi aussi, tenir un monde dans mes mains. »

Stark songea alors qu'Ashton, malgré ses craintes, sous-estimait peut-être le danger. Cette femme menaçait sans doute la paix de Mars tout autant que Kynon et Delgaun.

Soudain, le vent froid de la nuit qui s'engouffrait par l'ouverture leur apporta un brouhaha de voix excitées venant du camp installé au pied de la falaise.

Ils s'approchèrent de la baie. Au loin, l'obscurité du désert était ponctuée de petites lumières rougeâtres qui s'avançaient en droite ligne vers Sinharat. Brusquement, les tambours du camp battirent la charge, et leur martèlement étouffa le gazouillement du vent dans le corail. Des torches s'allumaient entre les tentes. Le grondement des tambours s'amplifia.

« C'est Delgaun, dit Bérild.

— Et il faut que je parte », fit Stark.

Il sortit de la pièce. Dans la galerie aux danseuses sculptées, il se trouva face à face avec Fianna. « Vous écoutiez. »

Elle ne nia pas. « Je déteste voir les fauves stupides se précipiter sur le couteau. Il faut donc que je vous dise quelque chose, Eric John Stark. »

— Parlez.

— N'ayez pas trop confiance en Bérild. Elle n'est pas ce qu'elle paraît. » Fianna s'interrompit, puis ajouta dans un chuchotement : « N'avez-vous jamais pensé que tous les Ramas d'autrefois n'étaient peut-être pas morts ? »

Soudain, les soupçons ténus qui le hantaient depuis la traversée du désert l'envahirent comme une vague de fond glacée. Il empoigna la suivante par le bras. « Que voulez-vous dire ? »

Mais Fianna, s'arrachant à son étreinte, disparut tel un spectre. Au bout d'un moment, Stark se remit en marche.

Il émergea dans la rue sombre et silencieuse. Les tambours retentissaient d'un bout à l'autre de la cité morte mais, tandis qu'il poursuivait son chemin, il avait l'impression d'entendre par-delà leurs roulements, et plus fort que jamais, les glapissements, les pépiements, les gazouillements et les soupirs moqueurs comme autant d'échos du passé.

11.

La lumière et le bruit, ébranlant la nuit, montaient à l'assaut du grandiose escalier de Sinharat. Le groupe des porte-flambeaux, brandissant leurs torches éclatantes, ouvrait la marche, suivi des tambourinaires déchaînant leur tonnerre et des fifres aigus. Puis avançaient Kynon et ses alliés fraîchement arrivés. Les tribus leur emboîtaient le pas.

À mesure que le cortège gravissait les degrés, les lueurs tremblotantes des torches léchaient le versant ouest, plongé dans l'ombre, de la cité campée au sommet de la falaise. Les antiques visages sculptés qui, depuis des siècles, ne contemplaient que les ténèbres, le silence et le désert, baignaient dans l'éclat triomphal et rougeoyant de ces torches vacillantes. Et malgré le fier tumulte de la musique, le doute luisait dans les yeux des hommes des tribus qui, tout en montant l'escalier, posaient leurs regards sur les masques de pierre des Ramas.

Stark, qui attendait patiemment dans l'ombre du portail du bâtiment que Kynon avait choisi comme quartier général, prêtait l'oreille à la clameur grandissante. Il vit les porte-flambeaux, les tambours, les fifres, les guerriers surgir sur la vaste esplanade et la franchir, avançant droit vers lui, et il se dit que Kynon s'était vraiment mis en frais pour convaincre tout le monde que les hommes de Kesh, ceux de Shun et ceux des Bas Canaux étaient désormais amis et alliés.

Il apparut sur l'escalier de l'antique édifice à moins de vingt mètres de l'endroit où le Terrien était tapi dans l'ombre et fit face aux torches, aux lances scintillantes, aux visages farouches.

« Apportez l'étendard ! » ordonna-t-il de sa voix de taureau.

Un barbare de haute taille se précipita, brandissant une bannière de soie noire enroulée autour de sa hampe. D'un geste étudié qui ne manquait pas d'élégance, Kynon déploya l'étoffe pour la faire flotter dans la brise.

« Pour tous ! Je lève l'Étendard de la Mort et de la Vie ! lança-t-il à pleins poumons. La mort pour nos ennemis et la vie – la vie éternelle ! – pour nous ! Nous qui serons les maîtres de ce monde ! »

Deux couronnes d'argent brochées d'un glaive de gueules sur champ de sable frappaient l'oriflamme qui frémissait au vent. De la foule monta un cri semblable à l'aboiement d'un molosse.

Eric, scrutant les visages illuminés par les torches, ne tarda pas à repérer le petit groupe d'hommes aux vêtements exotiques : Walsh, Thémis, Arrod – et, devant eux, Delgaun.

« Je ne vous apporte pas seulement une bannière, mais aussi de puissants alliés ! vociféra Kynon. Dans la nouvelle ère qui s'ouvre, les anciennes dissensions sont oubliées. Delgaun de Valkis est avec nous pour la conquête, et les hommes des Bas Canaux marcheront derrière lui ! »

Delgaun alla se planter à côté de Kynon, face à la foule, puis leva la main. La réaction ne fut pas aussi délirante d'enthousiasme. Habilement, Kynon ne laissa pas à ses auditeurs le temps de commencer à murmurer. Il reprit de sa voix tonitruante : « Et quand Kesh, Shun, Valkis et Jekkara marcheront ensemble contre les États de la Frontière, de vaillants guerriers venus de très loin grossiront nos rangs ! »

Walsh et les deux autres, qui connaissaient bien leur rôle, escaladèrent à leur tour les marches. Ce fut alors que Stark sortit de sa cachette. Il rejoignit Delgaun et Kynon, qu'il regarda en souriant, puis clama assez fort pour que tous pussent l'entendre : « Je suivrai votre bannière. Et je salue mon frère, mon compagnon d'armes, Delgaun de Valkis ! »

Et il posa la main sur l'épaule de Delgaun, geste traditionnel de compagnonnage.

Les yeux d'or du maître de Valkis flamboyèrent comme ceux d'un aigle et son poing disparut sous sa cape. « Fieffée crapule ! gronda-t-il.

— Vous voulez tout gâcher ? lança Kynon d'une voix basse mais vibrante d'angoisse et de colère.

Rendez-lui son salut ! »

Lentement, comme s'il eût préféré qu'on lui arrachât le bras, Delgaun leva à son tour sa main et la posa sur l'épaule de Stark. La sueur perlait sur son visage.

Eric lui décocha un sourire sarcastique, ravi de son entrée. Certes, Delgaun essaierait de le tuer, mais à présent, il n'oserait pas le faire ouvertement. La fraternité des armes était sacrée pour les barbares.

« Cette nuit, enchaîna Kynon à l'adresse de la foule, les cavaliers galopent dans les Terres Sèches. Les guerriers de toutes les tribus seront bientôt ici réunis. Redescendez et préparez-vous à les accueillir. Et n'oubliez pas… » Il ménagea une pause théâtrale avant de poursuivre. « N'oubliez pas que nous ne nous levons pas seulement pour nous emparer d'un monde, mais pour jouir éternellement de notre butin grâce au transfert des esprits ! »

Lorsque le tonnerre d'acclamations retentit, Stark ne put se départir de l'impression que, tout là-haut, les visages sculptés des Ramas de pierre observaient la scène avec une secrète jubilation.

Kynon tourna brusquement les talons et, suivi des autres, gagna la salle du conseil. Une fois dans la pièce éclairée par des torches, il se retourna. On aurait dit un lion en furie. « Cela ne doit plus jamais se reproduire, cracha-t-il entre ses dents serrées. Depuis votre arrivée, vous n'avez fait que semer la zizanie, Stark. »

L'interpellé répondit benoîtement : « Un de mes vieux ennemis a essayé de me tuer. Sa tentative a échoué et je l'ai tué. Vous-même, auriez-vous agi autrement ? » Il se tourna vers Delgaun. « Cet ennemi, c'était Luhar. Mais j'ignore pourquoi Delgaun devrait me haïr. Il faut tirer les choses au clair. Delgaun, si vous avez des raisons de m'en vouloir, exposez-les. Parlez ! »

Les yeux d'or fulgurèrent dans le visage blême de Delgaun. Les lèvres du seigneur de Valkis frémirent, mais il demeura muet.

Évidemment, tu ne peux pas parler, dit Stark dans son for intérieur. *Tu me hais par jalousie, à cause de Bérild, mais tu n'oses pas l'avouer.*

Enfin, l'autre murmura : « J'ai peut-être eu tort. Il se pourrait que ce Luhar, de sa langue empoisonnée, m'ait monté contre Stark.

— Bon, c'est une affaire réglée », conclut Kynon. Il alla s'asseoir derrière la table, et son regard balaya le visage des hommes rassemblés. « Les guerriers arriveront à partir de demain. À mesure que les colonnes se présenteront, je veux que leur instruction commence. Arrod, vous aiderez Stark pour l'entraînement. Le croiseur de Knight devrait être là dans deux jours avec les armes dont nous avons besoin. Nos forces quitteront Sinharat d'ici deux semaines, pas plus tard. Tels sont mes ordres. » Une lueur s'était allumée dans ses yeux d'aigle, mais sa voix n'avait rien perdu de sa dureté et son ton était toujours aussi cassant. « Les États de la Frontière que nous attaquerons les premiers seront Varl et Kathuun. L'alarme sera sans doute donnée assez tôt pour qu'ils ferment leurs portes. Mes hommes, les gens des Terres Sèches, feindront de les assiéger. Puis nous ferons mine de battre en retraite quand des renforts viendront des deux cités. »

Un lent sourire joua sur les lèvres de Delgaun.

« Oui, des renforts venus de Valkis et de Jekkara. Ceux des Bas Canaux se porteront avec magnanimité au secours des États de la Frontière. Et quand ceux-ci nous ouvriront joyeusement leurs portes, nous nous ruerons tous à l'intérieur. »

Un sourire éclaira le rude visage de Walsh qui s'écria : « Astucieux ! »

Kynon ferma son poing massif. « La chute de Varl et de Kathuun percera une brèche dans la ligne de défense des États de la Frontière. Nous l'enfoncerons et dans six mois nous serons à Kahora.

Thémis, un homme buriné d'aspect morose et peu disert, demanda : « Que fera le gouvernement de la Terre ? »

Kynon ricana. « Depuis longtemps, toute sa politique est axée sur la non-intervention dans les

affaires martiennes. Les autorités terriennes marqueront leur désapprobation, elles protesteront, mais rien de plus. Et nous tiendrons un monde à la gorge. Le butin sera nôtre. »

Stark eut un frisson glacé. Il ne trouvait aucune faille dans ce plan. Cela marcherait, et la destruction balaierait la Frontière comme un rouge feu de brousse. Des hommes mourraient dans ces villes, et la plupart des victimes seraient les guerriers des Terres Sèches, si bien que les adroits voleurs des Bas Canaux pourraient piller à cœur joie. Stark résolut de tuer Kynon de ses propres mains avant que cela n'arrive.

Ce dernier se leva. « Eh bien, voilà. Vous savez ce que vous avez à faire, et ce ne sera pas simple. Mettez-vous au travail dès les premières lueurs du jour. » Tout le monde se préparait à sortir quand il reprit : « Une dernière chose : l'âme de notre guerre, c'est la soif de la vie éternelle, le secret des Ramas. Si quiconque parmi vous répand le bruit que je ne le détiens pas, s'il se laisse aller ne serait-ce qu'à sourire à la moindre allusion au transfert des esprits… »

Il laissa sa phrase en suspens. Il n'avait pas besoin d'être plus explicite : son expression était une menace plus mortelle que tous les mots qu'il aurait pu prononcer.

Stark songea alors que si ce qu'il soupçonnait était vrai, le dindon de la farce était Kynon lui-même. Une farce atroce et terrifiante. Si Bérild…

Il se garda d'aller au bout de son idée. C'était impossible ! Imaginer que les anciens et noirs secrets de Mars s'étaient perpétués, qu'une poignée de Ramas avait survécu, sous prétexte qu'il avait vu une femme se promener au clair des lunes et prêter l'oreille aux insinuations d'une suivante jalouse… C'était de la folie ! Il ne fallait plus y songer.

Reste que cette pensée continua de le harceler les jours suivants. Il passait toutes ses journées au milieu de la poussière du désert embrasé à apprendre les techniques de la guerre de guérilla moderne aux hommes de Kesh et de Shun, qui ne cessaient d'arriver au grand galop. Il écoutait les conversations de ces guerriers, et ceux-ci parlaient plus souvent encore de la vie éternelle que de butin et de pillage. Il voyait comment ils suivaient des yeux le grand étendard noir frappé des couronnes d'argent et du glaive écarlate quand Kynon traversait le camp.

Le petit croiseur de Knighton arriva. On déchargea le matériel militaire, et l'appareil repartit chercher une nouvelle cargaison. Des hommes affluaient de Valkis, de Jekkara, de Barrakesh. Kynon et Delgaun discutaient longtemps avec eux, mettaient au point le calendrier et les axes d'offensives du grand assaut contre la Frontière. Puis les émissaires repartaient eux aussi.

Freka surgit avec la dernière colonne shunni. Le géant barbare parcourut le camp à la tête de ses guerriers : les acclamations qui le saluèrent n'échappèrent pas à Stark. Un peu plus tard, quand il alla faire son rapport à Kynon, Freka devisait avec ce dernier devant l'étendard.

Stark devina que, entre ses paupières mi-closes, le Shunni fixait sur lui un regard brûlant, même s'il ne fit pas un geste.

« Vous êtes avertis tous les deux, fit Kynon d'une voix coupante. Ne l'oubliez pas. Je ne vous préviendrai pas deux fois. »

Après avoir fait le point sur les progrès accomplis par les guerriers, Stark se retira. Le regard flamboyant de Freka lui transperçait le dos.

Il était tellement pris par sa tâche qu'il n'avait pas revu Bérild. Un jour, faussant compagnie à Kynon et à Delgaun, il gravit le grand escalier qu'ensanglantaient les feux du couchant et prit la direction des bâtiments où elle s'était installée. Il ressentait l'impérieuse nécessité de calmer l'obscur, l'impossible doute qui le taraudait.

Le vent chuchotait à travers le corail creux, les voix murmurantes qui s'amplifiaient à mesure que la lumière déclinait et que le vent se levait faisaient vibrer les rues de Sinharat. Sur les murailles de marbre, les visages de pierre des Ramas l'observaient, souriant d'un sourire figé et énigmatique.

Stark atteignit la rue qu'il cherchait. Soudain il s'arrêta. À l'extrémité de la venelle noyée de

crépuscule, il avait aperçu une tunique blanche flottant au vent, mais elle disparut en un éclair. Supposant qu'il s'agissait de Bérild, il continua d'avancer tout en adoptant, sans même s'en rendre compte, une démarche de plus en plus silencieuse. On aurait dit un chat des sables en chasse.

Ayant perdu de vue la silhouette qu'il suivait à l'intersection d'une autre rue, il s'immobilisa, ne sachant trop quelle direction prendre. Les voix murmurantes et railleuses du corail se moquaient de lui.

Tout près, une étroite ruelle débouchait sur une voie plus large où se dressait un bâtiment blanc coiffé d'un dôme. On distinguait des traces de pas dans la poussière et dans le sable, des traces qui conduisaient vers l'édifice. Il les suivit. La porte du bâtiment était ouverte. Il jeta un regard circonspect à l'intérieur.

Il y faisait à peine plus noir que dans la rue qu'envahissait le crépuscule. De hautes fenêtres percées dans la galerie qui entourait la vaste rotonde, très haut, filtrait encore un peu de jour, assez pour révéler une salle sphérique parfaitement vide dont la seule particularité était une inscription effritée qui couvrait tout un mur. Bérild, tournant le dos à Stark, était en train de la lire.

Elle restait muette, mais la manière dont elle tournait légèrement la tête et l'abaissait en passant de ligne en ligne ne laissait planer aucun doute. L'espace d'un instant, Stark crut sentir passer sur lui le souffle glacé de l'espace.

Car l'inscription était écrite dans la langue antique des Ramas, et depuis des milliers d'années nul n'était plus capable de la déchiffrer. Ses instincts hurlaient : *Sorcière ! Elle n'est pas humaine, pas vraiment humaine ! Fuis !*

À son corps défendant, il se contraignit à rester immobile et muet, tapi dans l'ombre au delà de la porte. Quelques minutes plus tard, Bérild, jusque-là absorbée par sa lecture, inclina la tête en avant comme sous l'effet d'une douleur subite.

Brusquement, elle se détourna et ses sandales retentirent sur les dalles poussiéreuses. Elle se dirigea vers un escalier en spirale permettant d'atteindre la galerie circulaire. Une fois en haut, elle alla se planter devant l'une des hautes ouvertures et regarda au-dehors, tournant toujours le dos à Stark.

Le vent qui ricanait et murmurait en s'engouffrant à travers les portes et les fenêtres béantes noyait le bruit léger des pas du Terrien. Il traversa la salle et monta l'escalier. Il s'arrêta à trois mètres de la femme silencieuse.

« Cela ne ressemble pas à vos souvenirs, n'est-ce pas, Bérild ? Comment était-ce jadis ? Quand l'océan bleu s'étendait à perte de vue, sillonné de navires ? »

12.

Bérild ne se retourna pas. À croire qu'elle n'avait pas entendu sa voix. Elle était parfaitement immobile, trop immobile.

Le Terrien s'approcha d'elle. La lumière mourante qui baignait le désert révélait le visage de la jeune femme. Son visage et son sourire narquois.

« Qu'êtes-vous en train d'imaginer maintenant, homme sauvage ? »

Stark crut discerner quelque chose d'imperceptiblement cassant dans la voie de Bérild.

« Vous êtes une Rama, répondit-il d'un ton uni.

— Voyons ! Les Ramas remontent à un passé presque aussi vieux que le monde. Si j'étais une Rama, quel âge pensez-vous que j'aurais ? »

Sourd à la dérision qui perçait dans la réponse, Eric enchaîna : « C'est ce que j'aimerais savoir, Bérild. Quel âge avez-vous ? Mille ans ? Dix mille ? Combien de corps avez-vous occupés ? »

À l'instant même où il l'exprima, cette pensée lui parut plus épouvantable encore. Ses traits avaient dû plus ou moins trahir ses sentiments – une lueur inquiétante s'alluma dans le regard de Bérild.

« Vous délirez ! Qui vous a mis cette idée en tête ?

— Une femme qui marchait au clair de lune, rétorqua-t-il à mi-voix. Une femme qui se faufilait entre des murs et des portes retournés à la poussière depuis des siècles et qu'elle ne localisait que de mémoire. »

La tension qui habitait Bérild parut se relâcher légèrement, aussi ce fut avec irritation qu'elle s'écria : « C'est donc cela ? Lorsque nous étions dans le Ventre des Pierres… Vous vous êtes réveillé au moment où je cherchais ce puits. » Elle éclata de rire. « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? Pourquoi avez-vous gardé cela pour vous ? Si vous m'aviez interrogée, je vous aurais expliqué que c'était le secret que mon père m'avait transmis : faire tant de pas dans une direction, puis tant de pas dans une autre, et ainsi de suite… et on arrive à l'endroit où le puits est enterré. Et vous… vous êtes figuré… »

Elle s'esclaffa de nouveau.

« Je ne vous crois pas, fit Stark. Vous ne comptiez pas vos enjambées. Vous avanciez à tâtons, vous vous rappeliez. » Les ombres étaient de plus en plus denses. Il se rapprocha de Bérild, la regardant dans le blanc des yeux. « Depuis le début, vous vous moquez de Kynon, n'est-ce pas ? La vraie Rama se gaussait de l'homme qui faisait mine d'être un Rama.

— Oubliez cela, Eric John Stark, laissa tomber Bérild d'une voix blanche dénuée de toute trace d'amusement. C'est de la folie. Et ce pourrait être votre condamnation à mort.

— Combien êtes-vous, Bérild ? Combien y a-t-il de Ramas venus du passé qui volent subrepticement les corps des gens et se rient d'un monde persuadé que les Ramas sont une race depuis longtemps éteinte ?

— Je vous le répète, dit-elle dans un murmure lourd d'une menace infinie, je vous le répète : oubliez tout cela.

— Vous devez être au moins deux pour pouvoir pratiquer réciproquement le transfert d'esprits. » Stark secoua la tête. « Et qui pourrait être le second sinon ce jaloux, celui qui disait qu'il ne pouvait rien exister entre vous et une créature *d'une heure ?* C'est lui, n'est-ce pas ? C'est Delgaun ?

— Je ne veux plus entendre parler de vos délires insensés, dit Bérild d'une voix chargée de colère. Et ne me raccompagnez pas. Je n'ai pas besoin d'un fou comme escorte. »

Pivotant brusquement, elle se précipita vers l'escalier qu'elle dégringola presque en courant et sortit du bâtiment.

Le désordre le plus complet régnait dans l'esprit de Stark. Cette nuit-là, quand elle l'entourait de

ses bras, son étreinte était chaude et vivante. Mais qu'y avait-il dans le corps frémissant de cette femme shunni ? Une Rama venue du fond des âges ?

Il se tourna vers la fenêtre béante. Les lunes se levaient, et leur lueur changeante éclairait obliquement le désert qu'on ne distinguait qu'à peine. Au pied des falaises de Sinharat, les torches lointaines du camp des hommes des Terres Sèches trouaient l'obscurité et l'on entendait, portés par le vent, des voix, des mugissements de bêtes, des sons qui étaient ceux d'un monde normal et équilibré. Stark se dit qu'il nageait en plein délire, que cette histoire l'obsédait au point qu'il en perdait tout jugement. Mais il savait qu'il n'en était rien.

Et tandis qu'il contemplait ce paysage, une autre pensée fit jour dans son esprit. Si c'était vrai, si Bérild et Delgaun étaient bien des Ramas d'autrefois, cette campagne lancée par les barbares pour piller et conquérir la moitié de Mars était dirigée par une intelligence aussi ancienne et diabolique que Sinharat elle-même. Cependant, le futur conquérant, le futur maître, Kynon, n'était pas un Rama. Était-ce pour cette raison que Bérild avait accepté de devenir sa femme : pour l'influencer ? Œuvrait-elle depuis le début avec Delgaun ?

D'un mouvement brusque, Stark tourna le dos à la fenêtre. À présent, l'immense et ancienne salle n'était plus qu'un puits de ténèbres, et le vent qui gémissait et se lamentait paraissait chargé de toute la froidure des âges morts. Eprouvant soudain un sentiment d'horreur pour cet endroit, il dévala l'escalier et sortit à l'air libre : il lui semblait que des yeux l'épiaient dans l'obscurité.

Dans les rues silencieuses que baignait la clarté des lunes, il s'efforça de réfléchir. Il fallait à toute force faire avorter les projets belliqueux de Kynon et, s'il y avait une volonté maléfique et ancienne à l'origine de ce plan, empêcher qu'il réussisse devenait d'autant plus impératif. Devait-il révéler à Kynon et aux autres la vérité au sujet de Delgaun et de Bérild ?

Ils lui riraient au nez. Il n'avait pas l'ombre d'une preuve à leur fournir.

Mais il devait sûrement exister un moyen. Il…

Stark s'arrêta net, tous les sens en éveil. Tendant l'oreille, il tourna la tête à gauche et à droite.

Seul le bruissement du vent brisait le silence. Rien ne bougeait dans les rues de la cité morte où les ombres jouaient à cache-cache avec les flaques de lune.

Mais il n'était pas rassuré pour autant. Son instinct murmurait, lui susurrait que quelqu'un, quelque chose, le suivait.

Après une poignée de secondes, il repartit en direction de la lumière qui émanait du palais de Kynon, là-bas, sur la grande place. Mais quand il eut fait une dizaine de pas, il s'immobilisa de nouveau.

Cette fois, il entendit un piétinement feutré. Il y avait quelqu'un derrière lui dans l'étroite venelle que dévorait l'obscurité.

Sa main se posa sur la crosse de son arme, et sa voix retentit bruyamment dans la rue. « Sortez de là ! »

Une silhouette aux épaules voûtées émergea de l'ombre et s'avança. Il ne reconnut pas tout de suite Freka, car le chef barbare, ce colosse, était plié en deux, ramassé sur lui-même. Mais quand l'autre traversa un rayon de lune, Stark n'eut plus aucun doute en voyant son visage aux joues flasques, au rictus odieux au-delà de toute expression. Il comprit alors que Freka, adepte endurci d'un vice ancien, était gorgé de shanga et que, dans l'état de bestialité auquel il se trouvait réduit, il se moquait comme d'une guigne du pistolet braqué sur lui. Seule l'animait une haine bestiale.

« Va-t'en ou je t'abats », lui ordonna Stark sans hausser le ton.

Mais il savait que c'était inutile, que c'était là une menace vide de sens. S'il tuait Freka, il se condamnerait à mort du même coup.

Intuitivement, Stark comprit le machiavélisme du piège. Un piège sans aucun doute tendu par Delgaun. Qui d'autre aurait procuré une lampe shanga à Freka ? Kynon condamnerait à mort celui des

deux hommes qui tuerait l'autre. Delgaun ne pouvait pas perdre.

Stark prit ses jambes à son cou. Il s'élança en direction de la lueur lointaine des torches. S'il parvenait à les atteindre, si Kynon et les autres étaient témoins de l'attaque de Freka…

Il n'alla pas jusque-là. Freka, réduit à une animalité des plus primaires, pouvait courir aussi vite, voire plus vite que lui. Grognant comme une bête, il rattrapa le Terrien, lui enserra la tête de ses bras démesurés et enfonça ses dents dans sa nuque.

Stark, surclassé, plutôt que de résister, se laissa délibérément choir, heurtant de la tempe les pavés érodés par les siècles. Étourdi, il acheva néanmoins le roulé-boulé qu'il avait amorcé, puis, effectuant une culbute, fit lâcher prise à son adversaire au moment précis où lui-même laissait échapper son pistolet. Il se releva.

Freka, poussant un feulement, se remit debout à son tour, se rua en avant et, s'accrochant aux genoux de Stark, le fit retomber.

Un sentiment d'horreur envahit le Terrien. Jadis, on disait de lui qu'il était pour moitié une bête, mais l'être avec lequel il se colletait l'était bien davantage encore. Freka s'efforçait de le mordre à la gorge. Stark saisit à pleine main la longue chevelure du barbare et lui cogna la tête contre les pavés.

Freka n'en lançait pas moins des coups de griffes en feulant et le Terrien, frissonnant, réalisa avec effroi que son adversaire ne s'arrêterait jamais. Dans une sorte de fureur hystérique, il continua à méthodiquement cogner le crâne du barbare sur le sol.

Soudain, la voix de Kynon retentit, toute proche. Stark se sentit agrippé puis remis sur ses pieds. Il battit des paupières, aveuglé par les torches tourbillonnantes.

« Il a assassiné Freka ! Donnez-moi une lance ! » hurla un guerrier shunni.

D'autres barbares furieux l'entouraient. Le Terrien vit aussi le visage horrifié de Walsh. Enfin la tête de Kynon qui s'approchait cacha les autres.

« Je vous avais averti.

— Cet homme était ivre de shanga, répliqua Stark d'une voix entrecoupée. C'était une bête, une bête qu'on a lâchée sur moi. Et je *sais* qui l'a lâchée ! Delgaun… »

La lourde main de Kynon s'écrasa sur sa bouche et il recula. Il aurait voulu riposter, mais des mains brutales l'immobilisaient.

Le guerrier shunni tourné vers Kynon brailla : « Le sang de Freka réclame le sang ! Si le peuple de Shun ne voit pas mourir cet homme, nous ne vous suivrons pas.

— Vous le verrez mourir, répondit Kynon. Vous le verrez tous mourir. Et ce sera ta lance, frère, qui étanchera le sang de Freka.

— Imbécile que vous êtes ! rugit Stark avec rage. Vous prétendiez posséder le savoir des Ramas alors que, depuis le début, vous n'êtes qu'un fantoche entre les mains de… »

Une hampe de lance s'abattit sur le crâne du Terrien et le noir l'engloutit.

Quand il se réveilla, il gisait dans un cachot aux pierres froides et sèches. Un collier de fer était passé autour de son cou, retenu par une chaîne d'un mètre cinquante fixée à un anneau scellé dans le mur. Le cachot était exigu. Une grille de fer en bloquait l'unique issue. Derrière elle s'ouvrait une sorte de puits sur lequel donnaient les portes d'autres cachots et, au-dessus, on apercevait une voûte constituée de lourdes pierres disjointes. Stark songea que ce puits devait se trouver sous une cour intérieure du palais.

Une torche éclairait le cachot. Il n'y avait pas d'autre prisonnier mais un garde, un barbare aux épaules carrées, se tenait assis sur ce qui semblait être un billot installé au milieu du puits, en compagnie d'une épée et d'une cruche de vin. C'était le guerrier shunni qui avait demandé une lance à cor et à cri. Il regarda Eric et sourit.

« Tu as eu tort de dormir aussi longtemps, étranger. Tu ne disposes que de trois heures avant le

lever du jour. Au matin, tu mourras sur le grand escalier, au su et au vu de tous les hommes de Shun. » Il but à la régalade, reposa la cruche et sourit de nouveau. « La mort est facile quand la main ne tremble pas. Toutefois, si elle vacille, la mort peut être très lente et douloureuse. Je crois que ta mort sera lente. »

Stark ne répondit pas. Il attendit avec la même patience inhumaine dont il avait fait preuve quand il attendait qu'Ashton et ses patrouilleurs viennent s'emparer de lui sous le piton rocheux.

L'homme assis sur le billot éclata de rire et porta la cruche à ses lèvres.

Les yeux de Stark se rétrécirent légèrement. Il avait vu bouger une ombre dans l'obscurité derrière le barbare occupé à boire.

Il pensait savoir qui s'approchait ainsi de façon aussi furtive. Delgaun veillerait à ce qu'il ne lance pas de folles accusations en haut du grand escalier devant les hommes des Terres Sèches avant de trépasser.

Désormais, songeait-il, il ne lui restait pas même trois heures à vivre.

13.

Soudain, Fianna surgit hors de l'ombre et parut se matérialiser derrière le Shunni. Son visage juvénile était très pâle, mais quand elle leva le petit pistolet qu'elle étreignait, sa main ne tremblait pas.

L'arme cracha. Le Shunni s'écroula et s'affala, immobile, tandis que son épée tintait sur les pierres. Des arabesques vermeilles se répandirent de la cruche renversée.

Fianna enjamba le cadavre et détacha le carcan de fer à l'aide d'une clé qu'elle avait sortie de sa ceinture. Eric prit ses frêles épaules à deux mains.

« Écoutez-moi, Fianna. Ce pourrait être la mort pour vous si l'on apprend que vous avez fait ça. »

Elle lui décocha un regard profond, étrange. Dans la pénombre, son visage fier et jeune avait quelque chose d'inhabituel, une expression à la fois exaltée et mélancolique. Stark regrettait de ne pas pouvoir mieux distinguer ses yeux.

« Je crois que bien des choses ne vont pas tarder à mourir, dit-elle. Cette nuit est néfaste et maléfique pour Sinharat, elle qui a déjà connu tant de moments néfastes et maléfiques. Si j'ai pris le risque de vous délivrer, c'est parce que je crois que vous êtes mon seul espoir… peut-être le seul espoir de Mars. »

Il l'attira contre lui et l'embrassa en caressant ses cheveux noirs.

« Vous êtes trop jeune pour vous inquiéter du destin des planètes. »

Stark sentit qu'elle tremblait dans ses bras.

« La jeunesse du corps n'est qu'une illusion. L'esprit est vieux.

— Et votre esprit est vieux, Fianna ?

— Vieux, murmura-t-elle. Aussi vieux que celui de Bérild. »

Le silence engloutit ces paroles, mais Stark eut l'impression qu'un gouffre assez profond pour qu'un monde s'y abîme s'était ouvert entre lui et cette jeune fille dont les yeux sombres et indéchiffrables restaient vrillés sur les siens.

« Vous aussi ? dit-il dans un souffle.

— Je suis, moi aussi, une Doublement-Née, une Rama. Tout comme ceux que vous connaissez sous le nom de Bérild et de Delgaun. »

Stark se sentait totalement dépassé. Il contempla la jeune fille en silence, puis lui demanda : « Mais combien êtes-vous donc ? »

Fianna secoua la tête. « Je ne peux vous répondre avec certitude, mais je crois qu'il ne reste plus que nous trois. Maintenant, vous savez pourquoi je ne quitte pas Bérild, pourquoi je la sers. Elle et Delgaun détiennent le secret du transfert des esprits… le véritable secret. Ils savent où sont cachées les couronnes des Ramas. Elles sont ici, à Sinharat, mais j'ignore où. D'une existence à l'autre, ils me donnent la vie. Je ne dépends que de leur bon plaisir. Et il y a longtemps, très longtemps qu'il en va ainsi. »

Sans s'en rendre compte, Stark avait lâché les épaules de Fianna et reculé d'un pas. Elle le dévisagea et déclara sans aigreur, mais avec tristesse : « Je ne vous en veux pas. Je sais ce que nous avons été : les toujours-jeunes, les toujours-vivants, les immortels voleurs de vie. C'était mal… C'était mal, cette chose qui a commencé voilà très longtemps, ici, à Sinharat. Je l'ai su tout au long de mes existences. Mais laissez-moi vous dire ceci : la plus puissante et la plus pernicieuse de toutes les drogues est celle de la vie. »

Stark se rapprocha d'elle et lui prit le visage dans ses mains. « Qui que vous soyez, quoi que vous ayez été, je vous considère comme mon amie.

— Votre amie et l'amie de tous les hommes des Terres Sèches dont je suis issue à l'origine. Il ne faut pas que les tribus se mettent en marche, qu'elles noient Mars et se noient elles-mêmes sous un déluge de sang. Est-ce que vous m'aiderez ?

— C'est pour l'empêcher que je suis là.

— Eh bien, suivez-moi. » Elle enfonça le bout de son pied dans le corps du Shunni. « Emportez-le. On ne doit pas le trouver ici.

Stark chargea le cadavre sur son épaule et suivit la jeune fille à travers un dédale de corridors tortueux, les uns plongés dans les ténèbres, les autres vaguement illuminés par les lunes. Elle avançait d'un pas aussi assuré qu'en plein midi sur la grande place. Le silence de la mort emplissait ces froids tunnels dont l'odeur sèche était celle de l'éternité.

« Nous y voilà, annonça enfin Fianna dans un murmure. Faites attention. »

Elle lui tendit la main pour le guider, mais Stark voyait aussi bien qu'un chat dans l'obscurité. Il distingua un endroit où les rochers – avec lesquels, jadis, ceux qui avaient construit ces boyaux souterrains avaient garni la paroi – cédaient la place au corail originel.

Celui-ci était percé d'ouvertures déchiquetées et obscures plongeant sur d'insoupçonnables catacombes. Stark précipita le cadavre du Shunni dans la plus proche de ces cavités, mais il garda l'épée avec laquelle le guerrier avait prévu de le tuer.

« Vous en aurez besoin », dit Fianna.

En entendant l'écho lointain du corps qui dégringolait dans le gouffre, il frissonna. Il s'en était fallu de peu qu'il ne finisse lui-même de cette façon, et ce fut avec soulagement que, sur les talons de Fianna, il s'éloigna de ce lieu placé sous le signe des ténèbres et du silence de la mort.

Un peu plus loin, un rayon de lumière s'infiltrait par une large fissure qui s'ouvrait au plafond du boyau, et il demanda à sa compagne de s'arrêter.

« Vous voulez mon concours pour que les armées ne s'ébranlent pas et que la conquête n'ait pas lieu. Mais seule la mort de Kynon peut l'empêcher.

— Cette nuit, Kynon court un danger pire que la mort. Nous allons le sauver. »

Stark lui saisit brutalement le poignet. « Sauver Kynon ? Mais c'est lui, l'organisateur du carnage. C'est lui qui dirigera l'offensive. »

Fianna secoua la tête. « Il ne la dirigera pas, même s'il en donne l'impression. Et ce n'est pas lui l'instigateur : ce sont Delgaun et Bérild qui lui ont mis ce projet en tête.

— Partout, des mensonges ! Je suis entouré de mensonges. Dites-moi la vérité.

— La vérité sur Delgaun et Bérild ? La voici. Ils sont fatigués d'errer furtivement dans le passé de ce monde. Bérild elle-même est lasse de vivre pour le seul plaisir de vivre. Elle a soif de puissance. Les Doublement-Nés sont voués à régner sur des peuples à la vie éphémère. C'est pour cela qu'ils ont projeté de s'emparer d'un empire, quitte à le créer.

» C'est Bérild qui a subtilement inspiré à Kynon l'idée d'utiliser le secret légendaire du transfert des esprits, l'appât de l'immortalité, pour rallier des guerriers, pour coaliser les tribus des Terres Sèches et les peuples des Bas Canaux. Kynon, dévoré d'ambition, avide de puissance, a sauté sur l'occasion. Il a monté sa supercherie et rameuté les guerriers en brandissant la promesse des couronnes. Delgaun lui a suggéré de faire appel aux étrangers et à leurs armes. Et si la première étape de la conquête se solde par un succès, d'autres vautours étrangers, attirés par l'odeur du pillage, afflueront. Alors, Delgaun et Bérild se serviront d'eux pour tenir les tribus martiennes en échec et asseoir leur malfaisante domination. »

Stark songea à Knighton et à Walsh de Terra, à Thémis de Mercure et à Arrod de la colonie de Callisto. À eux et à d'autres qui leur ressemblaient, à ce que ces hommes feraient quand ils enfonceraient leurs griffes dans le cœur de Mars. Et il pensait aussi aux yeux d'or de Delgaun.

« Vous parlez de la domination de Delgaun et de Bérild. Mais oseront-ils liquider Kynon, lui que

tous les guerriers considèrent comme leur chef ? »

Il y avait de la pitié dans le regard que Fianna lui lança. « Vous ne comprenez pas. Ils ne liquideront pas physiquement Kynon. Il sera toujours le Kynon que les tribus saluent comme leur chef et qu'elles suivent. »

Stark ne réalisait toujours pas l'évidence.

« Que voulez-vous dire ? Delgaun et Bérild l'ont peut-être influencé, mais il n'est pas homme à obéir aux quatre volontés de qui que ce soit.

— Je vous ai dit qu'ils ne liquideront pas *physiquement* Kynon. »

Cette fois, il commençait à comprendre, et une nausée glacée monta en lui. « C'est au… au transfert des esprits que vous faites allusion ? »

Il frissonna de dégoût, comme au réveil d'un cauchemar, et fut soudain pris d'une haine violente à l'égard de ce monde ancien et maléfique, de ces choses ténébreuses qui montaient de son passé.

« Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai besoin de votre aide ? disait Fianna. Cette abomination ultime ne doit pas se produire. Si Delgaun prend possession du corps de Kynon, il s'en servira pour conduire les tribus des Terres Sèches au carnage et à la ruine. Il faut que vous m'aidiez à empêcher la chose. »

Stark la regarda et demanda d'une voix rauque : « Où allons-nous ?

— Dans les appartements de Bérild. Kynon s'y trouve actuellement. Pris au piège. Delgaun est allé chercher les couronnes des Ramas là où elles étaient cachées. »

Il étreignit l'épée du Shunni. « Prenons au plus court.

— Ce ne sera pas le chemin le plus court mais ce sera le plus sûr. Venez ! »

Elle le guida à travers le labyrinthe souterrain, noir dédale de boyaux tortueux qui semblait sans fin. En route, Stark vit des choses dont il n'avait jamais imaginé qu'elles pouvaient exister sous la cité morte.

Une boule de feu – un feu froid et glauque – posée sur un piédestal éclairait vaguement une immense grotte. Son éclat livide illuminait tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites et incompréhensibles. De lourdes roues et des boucliers argentés, des barreaux de métal couverts de poussière et gravés de curieuses réticulations, des rostres d'airain qui, aux temps lointains où Sinharat était une île dont la masse arrogante se dressait au milieu d'un océan tumultueux, armaient la proue des navires. Ces reliques, ces biens ou, peut-être, ces produits de rapines, appartenaient aux Ramas et à un passé qui aurait dû être mort et pourtant ne l'était pas. Pas tout à fait. Leur vue fit se hérisser les cheveux du Terrien qui étreignit son épée avec plus de force, mais Fianna n'eut pas un regard pour ces reliques.

Ils grimpèrent un escalier obscur donnant sur une galerie où l'air sentait moins le renfermé. Maintenant, ils percevaient des soupirs, les murmures, les ricanements, les piaulements flûtés que Stark avait déjà entendus et la crainte le prit que ces sons que l'on appelait la voix des Ramas ne fussent, en réalité, de vraies voix. Comme si les Anciens, les toujours-vivants, aux aguets, se délectaient dans l'attente de l'événement qui allait avoir lieu.

« Le vent se lève et l'aurore approche, dit Fianna. Il faut nous hâter. »

Une bouffée d'air froid gifla le visage de Stark quand il émergea à sa suite dans une pièce. La clarté des lunes s'engouffrait par les fenêtres.

« Nous sommes arrivés, chuchota-t-elle. Maintenant, plus aucun bruit. Je dois d'abord m'assurer que Delgaun n'est pas rentré. »

D'un geste, elle lui ordonna d'attendre et s'engagea à pas de loup dans un couloir de pierres. Le silence était total. Au bout d'un moment, un rayon de lumière fusa dans le corridor, et Stark aperçut Fianna collée devant une porte qu'elle avait discrètement entrebâillée. Les battements de son cœur se précipitèrent lorsque s'éleva une voix argentine qu'il reconnut : celle de Bérild. Fianna, dont il ne

distinguait que la silhouette, lui fit signe d'approcher.

Il la rejoignit sur la pointe des pieds, puis elle s'effaça pour qu'il pût jeter un coup d'œil par l'entrebâillement.

Il découvrit une pièce éclairée par une lampe et aperçut Kynon de profil, que des lanières de cuir liaient à un pilier. Une ecchymose impressionnante marquait sa tempe. L'expression gravée sur ses traits rudes et impérieux, Stark ne l'avait encore jamais vue sur un visage humain.

Delgaun se tenait près de lui, mais Kynon n'avait d'yeux que pour Bérild, qu'il contemplait fixement.

« Allez-y, Kynon, disait cette dernière. Vous pouvez me regarder. C'est la dernière fois que vous voyez Bérild, cette épouse soumise et patiente. Grosse brute de barbare imbécile ! Jamais je ne me suis autant ennuyée auprès de quelqu'un ! Que vous m'avez assommée avec vos fanfaronnades et vos projets puérils !

— Ce n'est pas le moment, jeta Delgaun. Le temps presse. »

Bérild hocha la tête et se dirigea vers une table sur laquelle reposait un coffret d'or. Elle appuya sur les protubérances qui l'ornaient en respectant un ordre compliqué, puis une serrure joua avec un déclic. Un frisson parcourut l'épine dorsale de Stark lorsqu'il vit Bérild soulever le couvercle du coffret dans lequel elle plongea la main.

Sur la plate-forme servant aux ventes aux enchères des esclaves, Kynon avait montré à la foule deux étincelantes couronnes de cristal et une baguette scintillante. Mais devant les objets réels qu'il voyait maintenant flamboyer, les couronnes et la baguette de Kynon étaient ce que le verre est au diamant, ce que la lune blême est au flamboiement du soleil.

Bérild tenait entre ses mains les antiques couronnes des Ramas donneurs de vie : deux anneaux de feu radieux qui ridiculisaient la piètre lumière des lampes et auréolaient la femme en blanc qui s'avançait telle une déesse foulant une nébuleuse d'étoiles.

Elle présenta narquoisement les couronnes à Kynon. « Vous avez fait broder ces couronnes sur votre étendard pour les montrer au monde entier. Maintenant, évitez de vous dérober face à elles !

— Je vous répète que nous perdons du temps », lança sèchement Delgaun.

Il alla se planter à côté de Kynon entravé et s'adossa au pilier. Bérild leva à bout de bras les deux couronnes flamboyantes et se pencha sur eux.

« Allons-y ! » murmura Fianna à l'oreille de Stark.

14.

Stark se rua dans la pièce, l'épée brandie, et se précipita droit sur Delgaun. Dès le premier instant, il avait compris combien cet homme représentait un danger mortel. Aussi, maintenant qu'il savait que l'autre disposait de l'expérience et de la dextérité accumulées au cours d'une multitude d'existences, il était conscient que ses chances ne pesaient pas lourd.

Sous l'effet de la surprise, une lueur d'étonnement scintilla dans les yeux d'or du maître de Valkis, mais il réagit avec une promptitude extraordinaire. Il s'élança vers un coin de la pièce et saisit un pistolet caché sous une cape.

Bien sûr ! songea Eric en effectuant un plongeon. *Il ne pouvait pas garder une arme sur lui pour procéder à l'échange des corps avec Kynon !*

La rapidité avec laquelle le seigneur de Valkis se retourna, le pistolet braqué sur lui, dépassait tout ce que Stark avait jamais vu, mais l'épée du Shunni cloua Delgaun sur place avant même qu'il eût achevé sa volte-face : il bascula en avant et, dans sa chute, arracha l'épée de la main du Terrien.

Au moment où celui-ci s'agenouillait pour la récupérer, quelque chose de lumineux passa devant lui avec une sonorité cristalline : l'une des couronnes. La matière qui la constituait n'avait sans doute rien à voir avec du cristal, car elle demeura intacte en heurtant le sol. Toujours baissé, Stark empoigna le pommeau de l'épée et pivota sur lui-même.

Bérild avait abandonné les couronnes au profit d'un poignard effilé. Elle paraissait terrorisée. En effet, Fianna avait tranché les liens de Kynon, et le barbare colossal se ruait sur son épouse, les traits figés en un masque effrayant, mains tendues, avides.

Par deux fois, la lame de Bérild frappa, mais les bras de l'homme se refermèrent sur la femme qui poussa un hurlement étouffé. Le visage de Kynon était aussi rouge que le sang qui jaillissait de sa poitrine, ses muscles puissants se nouèrent et lorsque, un instant plus tard, Stark se releva, Bérild, broyée dans cette étreinte, avait cessé de vivre.

Kynon lança au loin le corps flasque de la femme comme on se débarrasse d'une poupée démembrée. Il se retourna lentement, portant la main à son flanc entaillé. « La sorcière rama m'a tué, dit-il d'une voix entrecoupée. La vie m'abandonne… » Planté sur ses jambes, il chancelait, titubait, une expression médusée et incrédule peinte sur ses traits, comme incapable de véritablement admettre sa fin.

Stark avança vers lui pour le soutenir. « Écoutez-moi, Kynon ! » Mais l'autre ne parut même pas l'entendre. Ses yeux étaient maintenant fixés sur les corps inertes de Bérild et de Delgaun.

« Le sorcier et la sorcière, murmura-t-il. Depuis le début… ils se sont joués de moi, moqués de moi, servis de moi pour réaliser leurs desseins. Vous avez bien fait de tuer aussi l'homme. » Stark l'interrompit. « Kynon, dit-il avec force, leurs maléfices continueront de vivre et de fermenter si les hommes des Terres Sèches se mettent en marche ! D'autres que Bérild et que Delgaun, poussés par la soif de la puissance, répandront le sang des tribus. »

Malgré son hébétude, Kynon parut s'imprégner de ces propos. Une lueur farouche brilla soudain dans ses prunelles : « La puissance qui aurait dû être la mienne… non, par les dieux ! Aidez-moi, Stark… J'ai quelque chose à dire aux tribus. »

Il oscillait sur lui-même tel un chêne sur le point de s'abattre. Si robuste que fut Eric, il eut du mal à soutenir Kynon pour sortir de la pièce. Fianna, tremblante, debout près de la colonne, suivit des yeux les deux hommes qui s'éloignaient.

L'aube baignait les rues de Sinharat, et le vent matinal soufflait plus fort. Les murmures et les

pépiements de la cité étaient plus intenses que jamais. Kynon, la main gauche serrée sur son flanc, menaçait de son poing droit les Ramas de pierre.

Ils arrivèrent au grand escalier qu'ils commencèrent à descendre. En contrebas, le camp, immense moutonnement de tentes que caressaient les rayons du soleil levant, se réveillait. Soudain, un cri retentit, un guerrier surexcité tendit le bras vers les degrés que Stark et Kynon descendaient tant bien que mal. Alors, dans un grondement de voix fébriles, le camp naquit à la vie. Par centaines, puis par milliers, les guerriers de Kesh et de Shun se pressaient, les yeux levés vers les deux hommes qui venaient vers eux, l'un qui trébuchait et l'autre qui le soutenait.

Kynon resta un moment muet à regarder la foule. Enfin il rassembla ses forces, et sa voix de taureau retentit, presque aussi sonore que lorsqu'il s'adressait à ses partisans sur le marché aux esclaves de Valkis.

« J'ai été trompé, trahi, et vous l'avez tous été comme moi ! Delgaun et Bérild étaient de connivence pour nous manipuler, nous, le peuple des Terres Sèches. Ils voulaient que nous soyons l'épée qui leur moissonnerait la conquête. La conquête pour eux, pas pour nous ! »

Il fallut quelques secondes à la foule pour comprendre le sens de ces mots. Alors un grondement prolongé monta de la masse humaine agglutinée au pied de l'escalier. Un chef keshi escalada quelques marches d'un bond et cria en faisant des moulinets avec son épée : « Qu'ils meurent ! » La foule reprit et répercuta cet appel au meurtre. Kynon leva la main. « Ils sont déjà morts… Et c'est Stark qui a tué Delgaun en essayant de me sauver. Mais Bérild, ce serpent, m'a mordu, et je vais mourir à mon tour. »

Il vacilla. Stark dut l'empoigner pour qu'il ne s'écroule pas, mais Kynon, une fois encore, parvint à mobiliser ses forces.

« Je vous disais posséder le secret des Ramas. C'était un mensonge. Et maintenant, je sais que ce secret n'engendrerait que le désastre. Oubliez-le et oubliez une guerre qui n'aurait profité qu'à d'autres ! »

Il essaya de dire autre chose mais il ne pouvait plus parler. Eric peinait de plus en plus pour le maintenir debout. « Qu'il en soit ainsi », bredouilla Kynon.

Il glissa sur lui-même, la main toujours pressée contre son flanc, et s'assit sur les marches. Le soleil montait dans le ciel, les hauts remparts et les tours de Sinharat se dressaient derrière lui, les guerriers des Terres Sèches, en silence, le regardaient. Le désert se déployait dans le lointain. Stark, debout derrière lui, ne pouvait voir les pensées qu'exprimait son visage.

Kynon ne dit rien de plus. Il était toujours assis. Ses épaules s'affaissèrent, il s'effondra, s'affala sur les degrés et ne bougea plus.

Dans un premier temps, rien ne se produisit. Eric attendait. Un peu plus loin, Knighton, Walsh, Arrod et Thémis, pétrifiés, observaient la scène, mais personne ne bougeait.

Enfin, quatre chefs shunni gravirent l'escalier en silence. Sans même un regard au Terrien, ils soulevèrent le corps de Kynon et redescendirent. Les guerriers s'écartèrent pour leur livrer passage.

Stark rejoignit Knighton et les autres, immobiles en haut de l'escalier, atterrés et hésitants.

« L'affaire a avorté, leur annonça-t-il. Il n'y aura pas de guerre, il n'y aura pas de butin. »

Walsh poussa un juron. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il.

Stark haussa les épaules. « Vous avez entendu Kynon. »

La réponse ne les satisfit guère, mais il n'y pouvait rien. Les mercenaires réfléchissaient en regardant d'un air mélancolique les guerriers nomades qui démontaient les tentes de cuir et chargeaient les bêtes. Ils levaient le camp.

« Je m'en vais, laissa enfin tomber Knighton. Vous, mes amis, vous auriez intérêt à venir avec moi sans retourner à Valkis ni vous en approcher. »

Les autres avaient eu la même pensée. Les lieutenants de Delgaun attendaient à Valkis, prêts à se ruer sur la Frontière, et le cours qu'avaient pris les événements ne leur plairait sûrement pas.

« Pour ma part, je vous laisse, dit Stark. Je dois me rendre à Tarak. »

Il songeait à Simon qui attendait là-bas et serait content des nouvelles qu'il apporterait : la paix plutôt que la guerre.

Walsh lui lança un regard glacial. « Cela vaut sans doute mieux. Je gage que c'est vous qui avez fait tout capoter, bien que j'ignore comment vous vous y êtes pris. Il y a des montures dans le corral derrière le palais. »

Ils firent demi-tour et s'éloignèrent. A nouveau, Eric balaya du regard l'étendue du désert.

Le vaste camp se défaisait comme par magie, se désagrégeait en longues caravanes d'hommes et de bêtes qui s'égaillaient dans toutes les directions pour regagner les profondeurs des Terres Sèches. Une colonne s'éloignait au son caverneux des tambours et des fifres stridents : Kynon de Shun regagnait sa patrie avec les honneurs dus à un chef.

Stark s'engagea une fois encore dans les rues muettes de Sinharat. Il revint dans la pièce où Delgaun et Bérild avaient trouvé la mort. Leurs cadavres n'étaient plus là. Mais Fianna, assise devant la fenêtre, regardait les troupes qui se dispersaient.

Il jeta un rapide regard autour de lui. Elle se retourna.

« Si ce sont les couronnes des Ramas que vous cherchez, elles ne sont plus là, dit-elle. Je les ai cachées.

— J'avais projeté de les détruire. »

Elle hocha la tête. « J'ai eu la même idée. J'ai failli la mettre à exécution mais…

— Mais la drogue de la vie est une drogue puissante. C'est ce que vous m'avez dit, vous vous rappelez ? »

Elle se leva et vint se planter devant lui. Le doute assombrissait son visage.

« Je le sais. J'ai eu des existences sans nombre et je n'en veux pas d'autre. Je n'en veux pas… maintenant. Mais quand finalement mon corps faillira, quand la mort abaissera son ombre sur moi, peut-être en ira-t-il autrement. On aura toujours le temps de détruire les couronnes.

— Certes, répliqua Stark. Mais la volonté de les détruire n'existera plus. »

Elle se rapprocha de lui. Une flamme sauvage brilla dans ses yeux.

« Ne préjugez pas de vos forces ! Vous ne savez pas ce que c'est que de sentir la vie vous échapper. Moi, si. Je l'ai connue plus d'une fois ! Et quand cela vous arrivera, peut-être que vous reviendrez avec joie auprès de moi pour effectuer un transfert d'esprit. »

Après un moment de silence, il secoua la tête.

« J'en doute. La vie n'a jamais été si tendre avec moi que je souhaite la recommencer.

— Ne me répondez pas tout de suite. Nous verrons dans trente ans. Et si votre réponse est "oui", venez me chercher, ici, à Sinharat. J'y reviendrai tôt ou tard.

— Pas moi », répliqua-t-il sur un ton définitif.

Elle le dévisagea et murmura : « Peut-être. Mais n'en soyez pas si sûr. »

Le roulement des tambours funèbres qui escortaient Kynon n'était plus, maintenant, qu'un bourdonnement lointain, et la poussière que soulevait la caravane s'éloignait.

Stark pivota sur ses talons.

« Je partirai dès que je serai prêt. Voulez-vous m'accompagner ? »

Fianna secoua la tête. « Je reste. Pour le moment, en tout cas. Je suis la dernière survivante de mon peuple, et ma place est ici. »

Il hésita, puis il sortit.

Quand tomba la nuit, il s'enfonçait dans le désert, guidant ses bêtes de charge. Le vent qui se levait soupirait et pépiait dans la solitude, mais le Terrien savait que les voix gazouillantes et flûtées de la cité qu'il croyait entendre alors qu'une telle distance l'en séparait n'étaient qu'une illusion.

Retournerait-il un jour à Sinharat pour quémander une autre vie ? Irait-il retrouver Fianna afin que

tous deux traversent les âges comme Delgaun et Bérild l’avaient fait ?

Non. Et cependant…

Stark se retourna sur sa selle pour contempler les blanches tours dont la silhouette se découpait sur le disque de la plus grosse des deux lunes.

Le Peuple du talisman

Roman traduit de l’américain par Pascale Aubignan.
Traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.

1.

Tout au long des heures sans fin, des heures glaciales de la nuit du Pays Arctique, le Martien n’avait pas fait un geste, ni ouvert la bouche. La veille, à la tombée du crépuscule, Eric John Stark l’avait porté dans la tour en ruine et déposé sur la neige, enveloppé dans des couvertures. Il avait fait un feu de lichens secs, puis les deux hommes avaient attendu, seuls, perdus dans l’immensité désertique qui ceinture la calotte polaire de Mars.

Et Camar le Martien parla juste avant l’aube.

« Stark ?

— Oui ?

— Je vais mourir.

— Oui.

— Je n’arriverai pas à Kushat.

— Non. »

L’autre hocha la tête et retomba dans son silence.

Le vent venu des glaces hurlait et se brisait sur les murs démantelés, sinistres, gigantesques de l’édifice sans toit – si colossaux, cependant, et si altiers, qu’ils ressemblaient moins à des murailles qu’à des falaises de pierre aux couleurs de l’ébène. S’il n’y avait eu Camar, Stark se serait bien gardé d’en approcher. Quelque chose d’inquiétant émanait d’eux, comme si une corruption oubliée les contaminait encore.

Le robuste Terrien lança un coup d’œil à son compagnon, l’air triste. « Tout homme aspire à rentrer chez lui pour mourir, dit-il avec brusquerie. Je suis désolé.

— Le Seigneur du Silence est un grand personnage, répondit Camar. Peu lui importe le lieu du rendez-vous. Non. C’est pour un autre motif que j’étais revenu au Pays Arctique. » L’extrême souffrance qui le brisait n’était pas physique. « Mais je n’atteindrai pas Kushat.

— Je savais que c’était un fardeau plus lourd que la mort elle-même qui pesait sur l’âme de mon frère », murmura Stark en haut martien, la langue aristocratique qu’il parlait presque aussi couramment que Camar. Penché en avant, il posa une main puissante sur l’épaule du blessé et reprit : « Mon frère a sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Aussi, je me chargerai de son fardeau si je le peux. »

Ce fardeau, il ne souhaitait guère l’assumer, quel qu’il fut, mais Camar avait combattu à ses côtés durant une longue campagne de guérilla parmi les tribus harcelées de la lune la plus proche. Il avait fait merveille et, à la fin, il s’était délibérément offert à la balle destinée à Stark. Ils étaient amis.

Voilà pourquoi Eric John Stark l’avait ramené dans ce morne pays polaire : Camar voulait rejoindre la cité où il avait vu le jour. Un démon secret le talonnait. Il craignait de mourir avant d’avoir atteint Kushat.

Et, maintenant, il n’avait plus le choix.

« J’ai commis un péché, Stark, dit-il tout bas. J’ai volé un objet sacré. »

Le Terrien s’assit à croupetons à côté de lui. « Quel objet ?

— Tu es étranger. Tu n’as sans doute jamais entendu parler de Ban Cruach ni du talisman qu’il a laissé lorsqu’il a franchi pour toujours les Portes de la Mort. » Rejetant ses couvertures, Camar se dressa sur son séant et enchaîna avec fébrilité : « Je suis né et j’ai grandi dans le Quartier des Voleurs, sous le Rempart. J’étais fier de mon habileté, et le talisman était pour moi un défi. Il s’agissait d’un trésor précieux, si précieux que bien peu l’avaient touché depuis l’époque de Ban Cruach. En ce temps-là, les hommes possédaient encore leur grandeur ; en ce temps-là ils n’avaient pas oublié qu’ils

étaient des dieux. “Gardez bien les Portes de la Mort, leur garde incombe à la cité, avait dit Ban Cruach. Et conservez à jamais le talisman, car un jour viendra où vous aurez peut-être besoin de sa puissance.” Nul ennemi ne pouvait rien contre Kushat tant qu’il était là, comprends-tu ? Mais j’étais un voleur, et orgueilleux. J’ai dérobé le talisman. »

Il porta ses deux mains à sa ceinture, une ceinture de cuir fatiguée ornée d’un cabochon d’acier bosselé. Mais ses doigts étaient déjà privés de vie.

« Prends-le, Stark. Ouvre le boîtier, là, sur le côté, à l’endroit qui porte gravée une tête d’animal. »

Eric détacha la ceinture. Il trouva le ressort caché. Le couvercle bombé joua. Le cabochon contenait un objet enveloppé dans des lambeaux de soie.

« J’ai dû m’enfuir de Kushat, murmura Camar. À partir de ce moment, j’y étais interdit de séjour. Mais de m’être emparé de ce trésor… ça me suffisait. »

Écartelé entre une crainte respectueuse, l’orgueil et le remords, il regardait son compagnon ôter le chiffon de soie.

Même si, pour le Terrien, les propos de Camar n’étaient guère plus qu’un ramassis de superstitions, il s’attendait quand même à voir quelque chose de plus spectaculaire que l’objet posé dans sa paume : une lentille de quelque dix centimètres de large, polie avec beaucoup d’art, mais qui n’évoquait rien d’autre qu’un vulgaire morceau de cristal. Il la retourna, le front plissé.

Non. Il ne s’agissait pas d’une simple lentille, mais d’un entrelacs de multiples facettes imbriquées de manière inouïe. Une complexité sans commune mesure, se disait-il, surtout au regard du niveau technologique qui devait exister à l’époque de Ban Cruach. Stark constata que, si on l’observait trop longtemps, l’objet avait des propriétés hypnotiques. « A quoi cela sert-il ?

— Nous sommes comme des enfants. Nous avons oublié. Mais cet objet recèle certainement une grande puissance. Tu t’en rendras compte. Certains croient que si Kushat était en danger, le talisman ferait revenir Ban Cruach lui-même, qu’il franchirait à nouveau les Portes de la Mort pour nous guider une fois encore. Je ne sais pas.

— Il est rare que les hommes repassent les Portes de la Mort, pour quelque motif que ce soit, rétorqua sèchement le Terrien. À moins que cette expression ne signifie pour toi autre chose ?

— C’est le nom que l’on donne à une brèche dans les montagnes noires au-delà de Kushat. La cité monte la garde devant elle. Personne ne se rappelle pourquoi. Tout ce que l’on sait, c’est que cette tâche lui incombe depuis la nuit des temps. »

Déchiré de souffrance et d’orgueil, le Martien gardait les yeux rivés sur le talisman.

« Tu désires que je le rapporte à Kushat ?

— Oui. Oh, oui ! » Camar lui jeta un regard empli d’allégresse. Mais ses yeux s’assombrirent, et il secoua la tête. « Non. Le Pays Arctique n’a pas l’habitude des étrangers. Peut-être aurais-tu été en sécurité avec moi. Seul… Non, Stark. Tu as déjà couru trop de risques. Fais demi-tour, quitte le Pays Arctique pendant qu’il en est encore temps. » Il retomba sur les couvertures.

Eric s’aperçut que ses joues décharnées avaient pris une teinte livide et bleuâtre. « Camar », murmura-t-il. Et il répéta : « Camar ?

— Oui.

— Meurs en paix, Camar. Je rapporterai le talisman à Kushat. »

Le Martien exhala un soupir et sourit. Stark se sentit heureux de lui avoir fait cette promesse.

« Les cavaliers de Mekh sont des loups, reprit soudain son compagnon. Ils chassent dans ces gorges. Fais attention à eux.

— Je me méfierai. »

Si la géographie de cette partie de la planète était on ne peut plus vague dans l’esprit du Terrien, il savait que les vallées montagneuses de Mekh se situaient plus au nord et qu’elles se dressaient entre lui et Kushat. Camar lui avait parlé de ces guerriers des hauts plateaux, et il comptait bien ne pas

prendre l'avertissement à la légère.

Son ami avait désormais dit tout ce qu'il avait à dire. Eric savait qu'il n'aurait pas longtemps à attendre. Le vent était un orgue de titans. Les lunes s'étaient couchées et il faisait très noir dehors. On ne distinguait que le blanc miroitement de la neige. Le Terrien contempla les murs sinistres de la tour et il fut parcouru d'un frisson. L'odeur de la mort, déjà, imprégnait l'air.

Dans l'espoir de se changer les idées, il se rapprocha du feu et examina la lentille. C'était probablement un ornement servant à indiquer la dignité de son porteur, mais il était étrange d'imaginer qu'un roi de l'aube de l'histoire de Mars l'eût arboré. Les flammes du feu faisaient brasiller des nuées d'étincelles dans ses facettes intérieures sans nombre. L'objet paraissait accumuler la lumière dans ses profondeurs et, bientôt, il devint semblable à un scintillant feu follet palpitant, à croire qu'il avait accédé à une vie propre entre ses mains.

Une terreur primitive et irraisonnée s'empara de Stark. Il la combattit. La partie de lui-même qui avait fait l'apprentissage, non sans peine et non sans effort, de la civilisation, l'obligea à ne pas bouger et à regarder le cristal bien qu'il n'eût qu'une envie : le lancer au loin dans la neige pour s'en débarrasser.

Un talisman. Une promesse faite par un roi mort depuis bien longtemps, la sécurité d'une ville… Un fragment de cristal, support d'une légende et d'une foi superstitieuse. Voilà tout ! La lueur du feu, la ferveur de Camar et l'approche de la mort enflammaient son imagination.

Rien qu'un fragment de cristal…

Pourtant, entre ses mains, son éclat devenait toujours plus intense, chose tiède et vivante qui aimantait son regard. Le vent chuchotait dans les pierres creuses et, au bout de quelque temps, Eric crut percevoir d'autres voix, très faibles, très lointaines, infimes et flûtées, qui grattaient à la porte de son esprit. Il se leva d'un bond, pris d'un effroi surnaturel, tendit l'oreille mais ne perçut que les bourrasques, le crissement de la neige durcie charriée par les rafales et le souffle haché de Camar.

Il considéra le cristal en se forçant à le garder dans le creux de sa main, mais il s'éloigna du brasier de sorte que l'éclat de la lentille s'atténua lentement et que ses brasillements de feu follet s'estompèrent quelque peu.

Ce n'est que mon imagination, se morigéna-t-il. *Dans un endroit pareil, on pourrait entendre n'importe quoi, voir n'importe quoi…*

Cependant, le cristal continuait de briller comme si les mains de Stark lui insufflaient la vie à présent qu'il ne reflétait plus les flammes, et ses facettes intérieures attiraient le regard de l'homme, l'entraînaient dans de nébuleuses profondeurs, plongeant dans quelque chose qui n'appartenait ni à l'espace, ni peut-être même au temps, ni…

Les voix infimes retentirent de nouveau, grinçants pépiements arachnéens issus de si loin – un million de kilomètres ! – qu'il était impossible qu'une oreille les captât. Mais Stark les entendait. Et, cette fois, il les entendit assez longtemps pour identifier leur sonorité. Poussant un cri et cédant à une peur atavique et aveugle, il jeta le cristal au loin, convaincu que, quelle que fut sa provenance, quelle que fut la manière dont il avait échoué à Kushat, ce n'étaient pas des mains humaines qui l'avaient façonné.

Le talisman tomba sur le tas de neige accumulée devant la porte et s'enfonça sans bruit. Eric tremblait comme une feuille. Une ou deux minutes s'écoulèrent. Enfin, il se traita d'idiot – sans guère de conviction. Les voix s'étaient à nouveau tues et, derechef, il tendit l'oreille, s'efforçant de les capter tout en se persuadant qu'elles n'étaient que le produit de sa propension exacerbée à voir partout et en toutes choses des divinités étranges et des esprits maléfiques. L'aborigène primitif vivait toujours en lui, là, juste sous son épiderme. Il le savait, il en tenait compte. C'était souvent un mal ; assez rarement un bien. L'enfant sauvage qui courait avec Tika et l'Ancien au milieu des rochers hantés de Face Obscure avait encore joué à Eric John Stark un tour à sa façon.

Immobile, il inventoria les sons qui lui parvenaient – les nombreuses nuances du vent, tantôt lointain, tantôt tout proche, le chuintement de la neige, la respiration de Camar…

Mais Camar ne respirait plus.

Stark s'approcha de lui et s'agenouilla. S'il avait espéré revenir sur sa promesse, c'était désormais trop tard. Il croisa rituellement les mains du mort et remonta sa cape en guenilles sur sa figure, puis, se relevant, fit à l'adresse du Martien le signe de l'adieu et se dirigea vers l'endroit où il avait lancé le talisman.

Tandis que, à genoux, il fouillait l'amas de neige charrié par le vent, l'une des bêtes à l'attache devant la tour s'éveilla et poussa un sifflement strident. Eric, se figeant sur place, écouta. Un autre sifflement répondit au premier.

Le Terrien se remit à fouiller avec acharnement la neige gelée. Bientôt, il sentit sous ses doigts l'ovale lisse du talisman.

Il s'en saisit, le glissa dans le cabochon qu'il referma, ceignit la ceinture de Camar et, sans se hâter, prit la gourde posée au milieu de son paquetage près du feu. Il la téta longuement.

Puis il attendit.

Elles avançaient sans bruit sur leurs sabots rembourrés, les bêtes élancées de la montagne. Elles se mouvaient avec délicatesse au milieu des rocailles et des ruines. Leurs cavaliers, colosses au regard farouche et aux cheveux roux, habillés de cuir, étaient tout aussi silencieux. Chacun tenait à la main une longue lance filiforme. Ils étaient une vingtaine, massés autour de la tour dans l'obscurité offerte aux rafales.

Stark ne se donna même pas la peine de dégainer. Très jeune, il avait appris la différence entre la bravoure et la stupidité.

Il sortit de la tour et marcha vers eux. Il allait lentement afin d'éviter que, sous l'effet de la surprise, l'un des cavaliers le transperce – mais pas si lentement qu'on le crût terrifié. Levant le bras droit, il salua.

Ils ne répondirent pas à son salut. Ils le contemplaient fixement du haut de leurs montures rétives, et Stark comprit que Camar avait dit vrai.

C'étaient les cavaliers de Mekh. Et c'étaient bel et bien des loups.

2.

Stark attendit qu'ils fussent fatigués de leur propre silence.

« De quel pays viens-tu ? demanda enfin l'un d'eux.

— On me nomme N'Chaka, l'Homme-Sans-Tribu », répondit le Terrien.

C'était le nom que lui avait donné son clan d'adoption, les aborigènes à moitié humains qui l'avaient trouvé, seul et orphelin, après le séisme ayant effacé de la carte la ville de mineurs, sa patrie, et qui l'avaient élevé dans le flamboiement, les orages et les mordants frimas de la Ceinture Crépusculaire de Mercure. Stark avait encore parfois le sentiment que c'était là son vrai nom.

Le chef sourit. « Un étranger. » Du doigt, il désigna le corps de Camar. « Tu l'as tué ?

— C'était mon ami. Je le raccompagnais pour qu'il meure chez lui. »

Deux cavaliers mirent pied à terre pour inspecter le cadavre. L'un d'eux se tourna vers le chef. « Si je sais reconnaître les races, il était de Kushat, Thord ! Et on ne l'a pas détroussé. » Il se mit en devoir de rectifier lui-même cet oubli.

« Un étranger, répéta Thord. Qui allait à Kushat en compagnie d'un homme de Kushat… Eh bien, je crois que tu vas venir avec nous, étranger. »

Stark haussa les épaules et quand, sous la menace des lances, le colosse le dépouilla de tous ses biens, exception faite de ses vêtements et de la ceinture de Camar, qui ne valait même pas qu'on prît la peine de la dérober, il se laissa faire sans résister. Thord jeta au loin son pistolet d'un geste méprisant.

Un cavalier alla chercher les montures de Stark et de Camar, et le Terrien sauta sur le dos de la sienne qui, comme toujours, protesta avec véhémence : elle n'aimait pas son odeur. Enfin, on quitta l'asile des murailles pour s'enfoncer dans la tempête déchaînée.

Ils marchèrent vers l'est toute la nuit, la journée du lendemain et la nuit suivante, ne s'arrêtant que pour reposer les bêtes et avaler une ration de pemmican. Et Stark, captif des montagnards, réalisa combien il se trouvait au cœur du Pays Arctique, une région qu'un hémisphère séparait des lignes spatiales et commerciales de Mars – et des visiteurs venus d'autres planètes. Le futur n'avait jamais touché ces montagnes sauvages, ces plaines arides. Le présent lui-même ne les avait pas rejointes. La grandeur de son passé suffisait à ce pays.

Très loin vers le nord, au-dessous de l'horizon, la banquise polaire faisait scintiller le ciel et, la nuit, le froid brasier des aurores boréales noyait les étoiles de ses feux. Sans cesse, le vent des glaciers s'engouffrait dans les gorges des monts, balayait les plaines où, ici et là, se dressaient ces tours mystérieuses, monolithes brisés à l'histoire inconnue, à l'impénétrable raison d'être. Si les hommes de Mekh se révélèrent incapables de donner à Stark des explications concernant ces édifices, de toute évidence, ils préféraient les éviter.

Thord ne dit pas à son prisonnier où il l'emmenait ni pourquoi – et le Terrien ne le lui demanda pas. Ç'aurait été avouer sa peur. Dans la mesure où il ne pouvait rien faire d'autre, il se contentait d'attendre et de mettre à rude épreuve la patience de sa monture entravée. Parfois, l'inaction lui pesait. La ceinture de Camar lui serrait la taille de façon désagréable. Il ne cessait de penser au talisman, de se demander où s'arrêtait le fantasme et où débutait la réalité quant à son caractère étrange – et ce n'étaient pas là des pensées réjouissantes. Tout ce qu'il voulait, désormais, c'était gagner Kushat le plus rapidement possible pour s'en débarrasser. Il maudissait Thord et ses montagnards, certes en silence, mais avec une rare véhémence.

Dans l'après-midi du second jour, ils atteignirent un promontoire rocheux où le vent empêchait la neige de se déposer et qui surplombait une étroite vallée. Baissant les yeux, Stark distingua des

hommes, des bêtes, des tentes de peaux, des abris faits de broussailles et des feux de bivouacs. Des centaines, des milliers d'hommes avaient installé leurs camps au pied des falaises, et leurs voix montant dans l'air ténu étaient un ample et profond murmure, assourdissant après le silence des plaines. Il y avait là une armée qui se rassemblait avant la fonte des neiges. Le Terrien sourit. L'envie le prenait de faire la connaissance du chef de cette horde.

Le détachement, sous les ordres de Thord, descendit à la queue leu leu le versant abrupt de la falaise en suivant une piste tortueuse. Le vent, coupé par les parois entre lesquelles la vallée s'encaissait, cessa brusquement de souffler. Les cavaliers firent leur entrée dans le campement.

Là, la neige piétinée et souillée n'était plus que de la gadoue. Il n'y avait aucune trace de femmes, aucun signe de la joyeuse cohue qui d'ordinaire escortait les armées barbares. Il n'y avait que des hommes, montagnards et guerriers, une soldatesque endurcie tournée vers la bataille. Ils sortirent de leurs trous pour saluer à grands cris le groupe et contempler l'étranger. Thord, écarlate et jovial, débordait de sa propre importance.

« Je n'ai pas de temps à vous consacrer, répondait-il à ceux qui l'interpellaient. Je dois parler au seigneur Ciaran. »

Stark, noir géant au visage de pierre, chevauchait, impassible. Parfois, il faisait se cabrer sa monture en se moquant intérieurement de lui-même.

On arriva enfin devant un abri plus grand que les autres mais tout aussi rustre. La hampe de la lance plantée dans la neige près de l'entrée portait une oriflamme noire frappé d'une unique barre d'argent tel un éclair dans la nuit. A côté se dressait un bouclier arborant un emblème identique. Il n'y avait pas de gardes.

Thord mit pied à terre et ordonna au Terrien de l'imiter. Frappant le bouclier du pommeau de son épée, il s'annonça : « Seigneur Ciaran ! C'est Thord, avec un prisonnier. »

De l'abri jaillit une voix monocorde aux tonalités curieusement sourdes.

« Entre. »

L'autre repoussa la peau de bête servant de rideau et obtempéra. Stark le suivit.

La lueur grise du jour ne pénétrait pas dans la tente. Des torchères répandaient une clarté vacillante et dégageaient une puissante odeur d'huile. Le sol de neige damée disparaissait sous des fourrures si usées – le seul ornement visible – qu'elles semblaient atteintes de pelade. Il n'y avait pas de meubles à l'exception d'un fauteuil et d'une table, tous deux noircis par l'âge et l'usage, et, dans un coin sombre, une couche de peaux sur laquelle était jeté quelque chose qui évoquait un tas de guenilles.

Un homme était assis dans le fauteuil.

Il paraissait très grand à la lumière tremblotante des torches. Du cou aux cuisses, une cotte de mailles noire complétée d'une tunique de cuir sombre enserrait son corps élancé. Sur ses genoux reposait une hache aussi noire que le reste que son accoutrement, une arme gigantesque, conçue pour ouvrir les crânes, mais sur laquelle ses mains fines couraient de manière si détachée qu'il aurait pu s'agir d'un jouet.

Son visage était caché par quelque chose que Stark n'avait jamais vu auparavant que sur de très vieilles fresques : l'antique masque de guerre des rois martiens du Pays Intérieur. Forgé dans un acier noir étincelant, il évoquait une face inhumaine qu'entaillaient deux fentes obliques pour les yeux et une autre, grillagée, permettant de respirer. En haut et derrière la tête, le masque se déployait en une fine arabesque de métal incurvé semblable à une aile sombre prenant son essor.

Ce ne fut pas sur Thord mais sur Eric John Stark que ce masque inexpressif se pencha avec une intense curiosité. La voix caverneuse s'éleva de nouveau : « Eh bien ?

— On chassait dans les gorges, au sud. On a vu un feu… » Thord raconta comment ils avaient découvert l'étranger et le corps de l'homme de Kushat.

« Kushat ! répéta doucement le seigneur Ciaran. Ah ! Et pourquoi alliez-vous à Kushat, étranger ?

— Je m'appelle Stark, Eric John Stark, Terrien de Mercure. » Il en avait assez qu'on le traite d'étranger, assez de toute cette histoire, et ce masque dénué d'expression le mettait sur les nerfs. « Pourquoi n'irais-je pas à Kushat ? La loi interdit-elle qu'un homme s'y rende en paix sans se faire traquer d'un bout à l'autre du Pays Arctique ? Et en quoi cela regarde-t-il les gens de Mekh ? Ils n'ont rien à voir avec cette ville. »

Thord retenait son souffle, ravi d'avance par ce qui allait suivre. Les mains de l'homme en armure caressaient la hache – des mains déliées, douces et musclées. Bien petites, semblait-il, pour brandir une arme pareille.

« Ce qui nous regarde, c'est à nous d'en juger, Eric John Stark, répliqua-t-il d'une voix d'une suavité singulière. Je vous ai demandé pourquoi vous vous rendiez à Kushat.

— Parce que mon ami voulait mourir chez lui, répondit Stark avec une égale concision.

— Voilà un voyage bien long et pénible si son seul but est la mort. » Le masque noir s'inclina, songeur. « Seuls les condamnés et les bannis quittent leur ville ou leur clan. Pourquoi votre ami a-t-il fui Kushat ? »

Une voix monta soudain de l'amas loqueteux qui recouvrait la couche dissimulée dans l'ombre, une voix masculine, profonde et rauque que faisait chevroter l'âge… ou la folie.

« Trois hommes, en dehors de moi, ont fui Kushat ces dernières années. L'un est mort, emporté par les crues du printemps. Un autre a été entraîné par les glaces mouvantes de l'hiver. Le dernier a survécu. C'était un voleur. Il se nommait Camar et il avait dérobé un talisman.

— Mon ami s'appelait Greshi », répliqua Stark.

Lourde était la ceinture de cuir autour de sa taille, et il avait l'impression que le cabochon de métal lui brûlait le ventre. Il commençait à avoir peur.

Ciaran, négligeant l'interruption, enchaîna : « Il s'agissait du talisman sacré de Kushat sans lequel la ville est telle un homme sans âme. »

Comme le voile de Tanit à Carthage, songea Stark, pensant au destin qui avait été celui de cette cité après que l'on eut volé le voile.

« Les nobles redoutaient leur propre peuple, reprit l'homme en armure. Ils n'ont pas osé lui dire que le talisman n'était plus là. Mais nous le savons.

— Ainsi attaquerez-vous Kushat avant la fonte des neiges, au moment le plus inattendu.

— Vous avez l'esprit aiguisé, étranger. En effet. Mais même dans ces conditions il nous sera difficile d'enlever le grand rempart. Si j'arrivais en tenant le talisman de Ban Cruach… »

Laissant sa phrase en suspens, Ciaran se tourna vers Thord. « Quand vous avez fouillé le cadavre, qu'avez-vous trouvé ?

— Pas grand-chose, Messire. Quelques piécettes, un couteau. Un butin qui valait à peine le dérangement.

— Et vous, Eric John Stark, qu'avez-vous pris au cadavre ?

— Rien », répondit le Terrien – et c'était la stricte vérité.

« Fouille-le, Thord », ordonna Ciaran.

L'autre approcha en souriant puis déchira la veste de Stark. Le Terrien réagit avec une promptitude incroyable. Le tranchant de sa main s'abattit sous l'oreille de Thord et, avant même que ce dernier se fut écroulé, il l'avait saisi par le bras. Il se retourna, se plia en deux et projeta le Mekhi à travers la peau qui protégeait l'entrée de l'abri. Puis il se releva et fit face à Ciaran. Une lueur farouche brillait dans ses yeux.

« Cet homme m'a volé une fois. Il n'y en aura pas deux. »

Il entendit le pas des cavaliers de Thord. Trois d'entre eux essayèrent de s'engouffrer dans la tente. L'un d'eux tenait une lance. Stark la lui arracha des mains puis frappa de la hampe de l'arme : on perçut le craquement sec de l'os contre le bois. Enfin, libérant l'entrée, il jeta la lance d'un geste

dédaigneux en direction des barbares médusés.

« Et maintenant, si nous parlions en hommes ? » dit-il en faisant face à Ciaran.

L'occupant de l'armure éclata d'un rire franc. Son regard voilé, derrière le masque, semblait étudier le visage courroucé du Terrien. Puis il le leva vers Thord qui, l'œil torve, le visage rouge de colère, venait d'entrer à nouveau dans la tente. « Va-t'en. Nous avons à parler, l'étranger et moi. »

L'autre étreignit la poignée de son épée. Il mourait d'envie d'en découdre. « Mais, Seigneur… il n'est pas prudent…

— Ma noire maîtresse veille sur ma sécurité, répliqua Ciaran qui brandit la hache posée sur ses genoux. Et mieux que tu sembles capable de le faire. Disparais ! » Thord s'exécuta.

L'homme à l'armure demeurait silencieux. Son masque était tourné vers Stark qui, observant le même mutisme, contemplait ce visage aveugle. Le tas de chiffons dans l'ombre se souleva peu à peu, dessinant une silhouette qui se mua bientôt en un vieillard imposant. Deux étincelles brasillaient sous les arcades sourcilières proéminentes, et l'on aurait dit qu'une flamme impie brûlait au tréfond du vieil homme. Il s'approcha en traînant les pieds et s'accroupit face à Ciaran sans cesser d'observer le Terrien.

L'homme à l'armure se pencha. « Je vais vous dire une chose, Eric John Stark. Je suis issu d'une lignée de rois, quoique bâtard. Aussi je dois me tailler rang et nom de mes propres mains. Mais ne doutez pas que je les brandirai l'un et l'autre très haut et ils retentiront dans tout le Pays Arctique. Je prendrai Kushat. Qui tient Kushat possède la puissance et les richesses au-delà des Portes de la Mort. » Ciaran s'interrompit, avant de reprendre d'un ton rêveur : « Ban Cruach est sorti du néant pour devenir l'égal d'un demi-dieu. J'en ferai autant. » Le vieil homme gloussa. « Je les ai prévenus, à Kushat. Je leur ai dit, moi, Otar, que le moment était venu pour eux de se réveiller et de reconquérir leur puissance. Ils auraient pu le faire facilement alors, quand ils possédaient le talisman. La cité agonisait et je leur ai dit que c'était leur ultime chance de survie. Mais ils se satisfaisaient de leur sort. Ils m'ont ri au nez et chargé de chaînes, voilà ce qu'ils ont fait ! Désormais, ils vont rire d'une autre manière. Ah ! Comme ils vont rire ! »

Stark décocha au vieillard un regard empreint de dégoût, mais ce dernier, comme son chef, paraissait trop obnubilé par ses rêves pour le remarquer.

« A présent, reprit Ciaran, la ville est vulnérable. Je la prendrai. Talisman ou pas, je franchirai les Portes de la Mort pour voir ce qu'il y a derrière. » De nouveau, il ménagea une pause. Le masque noir, impénétrable, troublant, demeurait braqué sur le Terrien. « Venez avec moi, dit-il à brûle-pourpoint. Rendez le talisman et devenez mon bouclier. Je n'ai encore jamais proposé cet honneur à personne.

— Pourquoi me choisir, moi ? s'enquit Stark d'une voix lente.

— Nous sommes du même sang tous les deux, bien que nous soyons des étrangers. »

Les yeux froids du Terrien se rétrécirent. « Qu'en diraient vos loups rouges ? Et Otar ? Regardez-le ! Il est déjà mort de jalousie et de peur à la simple idée que je puisse accepter.

— Je n'ai pas l'impression que vous soyez homme à redouter qui que ce soit.

— Bien au contraire. Mais je suis prudent. Très prudent. Tellement prudent que jamais je ne traite avec quelqu'un sans l'avoir regardé en face. Retirez votre heaume, Ciaran. Ensuite, nous pourrons peut-être discuter. »

Un sifflement de reptile fusa des gencives édentées d'Otar tandis que les mains du seigneur Ciaran se nouaient sur le manche de la hache.

« Non, dit-il dans un souffle. Jamais ! »

Otar se mit debout, et Stark sentit pour la première fois la puissance qui habitait l'étrange vieillard.

« Voulez-vous donc contempler le visage de la destruction ? vociféra-t-il. Souhaitez-vous mourir ? Pour exiger de voir ce qu'il y a derrière le masque d'acier… Croyez-vous que c'est sans raison qu'on le dissimule ? » Il se tourna vers Ciaran. « Seigneur, demain les derniers clans nous auront rejoints.

Alors nous devrons nous mettre en marche comme le prévoient nos plans. Mais je crois probable que cet homme ment, qu'il sait où se trouve le talisman. Confiez-le à Thord pendant le temps qu'il nous reste. »

Le masque aveugle et inexpressif restait impassible, et Stark crut entendre un son léger qui aurait pu être un soupir.

Puis…

« Thord ! » lança le Seigneur Ciaran en levant sa hache.

3.

Dans la gorge abritée du vent, les flammes bondissaient. Les farouches cavaliers des plateaux de Mekh, assis autour du feu tels des loups frémissants d'impatience devant une proie palpitante, avaient le regard fixe. De temps en temps, une espèce de rire muet révélait leurs dents.

« Il est assez costaud, murmuraient-ils entre eux. Il tiendra sans doute jusqu'au matin. »

Le seigneur Ciaran, drapé dans une cape noire, sa grande hache posée à la saignée du coude, trônait sur un rocher, Otar couché en chien de fusil dans la neige à ses pieds.

On avait profondément planté en terre de grandes lances liées entre elles. À cette potence improvisée pendait un homme de haute stature aux muscles d'acier, mince à faire peur. Ses épaules occupaient l'espace délimité par les hampes obliques. Cet homme était Eric John Stark, Terrien de Mercure.

On l'avait déjà flagellé sans pitié. Il vacillait entre les lances, écrasé sous son propre poids, et sa respiration était une succession de râles rauques.

Tout autour de lui, la neige piétinée rougissait.

C'était Thord qui le fouettait. Torse nu, son corps luisant de transpiration malgré le froid, il fouaillait sa victime avec beaucoup de soin, faisant chanter et claquer la longue lanière du fouet. Manifestement, il tirait une grande fierté de son habileté.

Stark ne poussait pas un cri.

Thord recula, essuya son visage dégoulinant de sueur et se tourna vers Ciaran. Le masque noir s'inclina en signe d'assentiment. L'autre lâcha le fouet, s'approcha du colosse à la peau tannée. Le prenant par les cheveux, il lui releva la tête.

« Stark, dit-il en le secouant sans douceur. Étranger ! »

Le Terrien ouvrit les yeux. Thord ne put réprimer un frisson. On aurait dit que la souffrance et l'humiliation agissaient sur le captif tel un diabolique sortilège. Il avait déjà observé le même regard chez un chat des neiges pris au piège, aussi eut-il soudain l'impression que ce n'était pas à un homme qu'il parlait, mais à une bête de proie.

« Stark ! Où se trouve le talisman de Ban Cruach ? » Le Terrien ne répondit pas.

Thord ricana et leva les yeux vers le ciel où les lunes dérivaient, basses et rapides. « La moitié de la nuit s'est écoulée. Crois-tu pouvoir tenir jusqu'à l'aube ? »

Les yeux froids, cruels, patients de Stark restaient fixés sur lui. Il n'y eut pas de réponse.

L'orgueil qui animait ce regard exaspérait le barbare. C'était un regard qui le narguait, lui, si sûr de son habileté à délier les langues rétives, un regard qui semblait dire : je t'ai ridiculisé une fois devant le seigneur Ciaran et je te ridiculiserai de nouveau.

« Tu crois que je n'arriverai pas à te faire parler. Tu me connais mal. Tu ne connais pas Thord. Il est capable de faire parler les rochers eux-mêmes s'il le veut. »

De sa main libre, il gifla Stark à la volée. Il semblait tout simplement inconcevable qu'une chose aussi inerte pusse se mouvoir avec une telle célérité, et pourtant les dents du captif s'enfoncèrent bel et bien dans le poignet au-dessus de l'articulation du pouce. Thord poussa un rugissement quand les mâchoires d'airain se refermèrent jusqu'à l'os, un rugissement qui se mua bientôt en hurlement. Pas de douleur, non, d'effroi. Les spectateurs se penchèrent en avant, et le seigneur Ciaran lui-même se leva, stupéfait.

« Écoutez ! se murmurait-on de bouche à oreille autour du feu. Écoutez comme il gronde ! »

Thord, qui avait lâché les cheveux du Terrien, martelait de son poing la tête de celui-ci, pâle comme un linge.

« Monstre ! s'exclamait-il. Bête sauvage ! Arrête ! Arrête ! » Mais l'homme à l'épiderme recuit tenait bon, sourd aux injonctions, et bientôt un craquement d'os brisé retentit.

Stark ouvrit alors la bouche. Thord laissa retomber son bras et recula lentement en regardant son poignet déchiré. Le Terrien s'affaissa, ses mains touchant le sol.

L'autre sortit son couteau.

Mais le seigneur Ciaran avança d'un pas. « Attends, Thord !

— Cette créature est malfaisante, gronda le barbare. Un sorcier. Un loup-garou. Un fauve. »

Et il se précipita sur Stark.

La réaction de l'homme à l'armure fut très rapide. La grande hache fila en tournoyant. La lame s'enfonça dans le cou de Thord à la jonction de l'épaule et trancha le muscle.

A présent, le silence régnait dans la vallée.

Ciaran se mit lentement en marche sur la neige piétinée. Il récupéra son arme.

« J'attends l'obéissance, laissa-t-il tomber. Et je ne tolérerai pas que l'on ait peur de qui que ce soit, dieux, hommes ou démons. » Il désigna le Terrien de sa main tendue. « Déliez-le. Et veillez à ce qu'il ne meure pas. »

Il s'éloigna sous les gloussements hystériques d'Otar.

Stark entendit ce rire strident et sauvage venu d'une distance infinie. Il avait la bouche pleine de sang, et une rage froide, démente, l'habitait. Un instinct purement animal dicta dès lors ses faits et gestes. Sa tête retomba en avant et son corps s'affala, inerte, seulement retenu par ses liens. Il aurait presque pu passer pour mort.

Un groupe d'hommes se dirigeait vers lui. Attentif, il écouta ce qu'ils disaient. Les Mekhis hésitaient ; ils avaient peur. Comme Stark ne bougeait pas, ils reprirent courage et se rapprochèrent. L'un d'eux le piqua de la pointe de sa lance.

« Larde-le bien, dit un autre barbare. Il faut qu'on soit sûr. »

La pointe acérée s'enfonça davantage. Le sang jaillit et se mêla aux traînées rouges laissées par le fouet.

Le Terrien ne tressaillit même pas.

« Rien à craindre », grommela son tortionnaire.

Stark sentit que des poignards s'attaquaient à ses liens. Il attendit. Les lanières de cuir cru cédèrent avec un claquement sec. Il était libre.

Il ne tomba pas. Même blessé à mort, il ne serait pas tombé. Il fléchit les genoux et bondit.

Il se jeta sur l'homme à la lance qu'il projeta dans le feu, puis s'élança au pas de course vers le corral où étaient parquées les montures écailleuses, laissant un sillage de sang dans la neige.

Un homme surgit devant lui. Stark entrevit l'ombre d'une lance. Il fit un écart, saisit la hampe à deux mains, l'arracha à son adversaire qu'il assomma en usant de l'arme comme d'une massue. Il continua son chemin. Derrière lui on s'égosillait : le tumulte prenait corps.

Le seigneur Ciaran revint à la hâte sur ses pas.

À présent, il y avait des hommes devant le Terrien. Beaucoup d'hommes – le cercle des spectateurs qui s'était défait une fois le spectacle terminé. Il étreignit fermement la longue lance. C'était une bonne arme, meilleure que le bâton muni d'une pointe de silex avec lequel le petit N'Chaka chassait jadis le lézard géant dans les rochers.

Il se ramassa sur lui-même et proféra un cri, un seul, le défi du prédateur, du tueur, puis il se rua sur les Mekhis.

La lance fit un carnage. Les barbares ne s'attendaient pas à être attaqués. La plupart d'entre eux n'avaient pas d'arme en dehors de leur poignard et se trouvaient pris au dépourvu. Stark était trop vite revenu à la vie. Ils avaient peur de lui. Il humait leur peur : ce n'était pas d'un homme semblable à eux qu'ils s'effrayaient, mais d'une créature qui leur semblait à la fois moins et plus qu'un homme.

Il tuait et il était heureux.

Les montagnards se débandèrent, désormais certains d'avoir affaire à un démon. La lance étincelante ravageait leurs rangs. De nouveau retentissait ce grondement qui n'aurait pas dû sortir d'une gorge humaine. Une terreur superstitieuse monta en eux et ils s'enfuirent en se bousculant, en proie à une panique enfantine.

Il opéra sa percée. Seuls deux cavaliers gardant le corral s'interposaient encore entre lui et la liberté. Le fait d'être monté leur donnait davantage de courage. Ils étaient convaincus que même un sorcier ne pourrait rien s'ils chargeaient. Ils se portèrent à la rencontre du Terrien qui arrivait en courant. Les sabots de leurs bêtes frappaient la neige en un bruit sourd.

Stark lança son arme à la manière d'un javelot sans même rompre sa cadence.

La lance transperça le corps d'un des deux barbares qui, dans sa chute, fit trébucher la monture de son compagnon. Elle chancela, se cabra en poussant un sifflement tandis que Stark poursuivait sa course.

Alors qu'il se retournait, il distingua au milieu de la foule hurlante éparpillée une silhouette revêtue d'une sombre cotte de mailles et coiffée d'un masque à cimier. Elle brandissait une hache noire comme pour la lancer.

Il approchait maintenant de l'enclos, et les montures sentirent son odeur.

Une odeur que les bêtes du Pays Arctique n'avaient jamais aimée, et à laquelle s'ajoutait celle du sang dont il était couvert. Elles commencèrent à siffler et à grogner, à tournoyer en se frottant mutuellement les flancs, leurs yeux blêmes fixés sur lui. Il s'élança avant que les animaux prennent la fuite.

Il parvint à agripper la crête charnue de l'un d'eux et, indifférent à ses glapissements, se hissa sur son dos. Le saurien se rua en avant et le Terrien poussa un cri aigu qui acheva de semer la panique dans la horde.

Le troupeau reptilien explosa littéralement et les animaux s'égaillèrent dans toutes les directions.

Stark, plaqué contre l'encolure écailleuse de sa monture, vit les hommes de Mekh se disperser et se faire piétiner par les bêtes affolées. Les reptiles renversaient les abris de broussailles, ravageant le camp telle une tornade, ne laissant que ruines derrière eux. Et Stark galopait à leur tête.

Au passage, il s'empara de la cape d'un chef de clan puis, tordant sans merci la crête de sa bête et lui frappant la tête du poing, il la força à bifurquer pour descendre dans la vallée. Du coin de l'œil, il aperçut une dernière fois le seigneur Ciaran s'efforçant d'arrêter une de ces créatures le temps de se jucher sur son dos, mais une dizaine d'animaux surgirent, cachant la scène.

Sa monture ne ralentissait pas. Sans doute espérait-elle finir par se débarrasser de cette chose étrangère qui s'accrochait à elle. L'obscurité engloutit les ultimes dépendances du camp. La neige immaculée recouvrait la vallée qui s'ouvrait à présent devant le fugitif. Les pattes du reptile, qui filait ventre à terre, soulevaient de blancs tourbillons.

Stark s'agrippait ; ses forces l'abandonnaient à mesure que s'atténuait l'ivresse de la bataille. Peu à peu, il prit conscience de son état dépuisement : il était en sang, son corps tout entier n'était plus qu'une plaie cruelle – en cet instant, sa haine envers le noir seigneur des clans de Mekh atteignit son apogée.

La descente dans la vallée se mua en une sorte d'affreux cauchemar. Les parois rocheuses glissaient vertigineusement. Soudain, elles s'élargirent, un vent venu de nulle part se mit à souffler, semblable à un marteau géant, et ce fut de nouveau la lande. Le reptile ne tarda pas à broncher. Sa cadence se rompit, et il finit par s'immobiliser.

Stark n'aurait pas demandé mieux que de se laisser glisser à terre pour mourir, mais il aurait été stupide d'en arriver là après tant d'efforts, d'autant que la seule idée de Ciaran pavoisant en découvrant son corps lui était insupportable.

Aussi le Terrien s'astreignit-il à frotter ses plaies avec de la neige. Il s'en fallut de peu qu'il ne perde connaissance, mais ses blessures cessèrent de saigner et la douleur se réduisit à un sourd élancement. Il serra sa cape autour de lui et pressa de nouveau sa monture. Cette fois, il lui parla avec douceur et, lorsqu'elle eut soufflé, elle repartit docilement, sans forcer l'allure. À ce train-là, elle pourrait trotter des heures durant.

Stark poursuivit sa route à travers la lande pendant trois jours. Tantôt il avançait plongé dans l'hébétude, tantôt il était attentif, fébrile et vigilant ; il observait l'horizon et brouillait ses traces, oubliant que le vent les effaçait aussitôt. Souvent, prenant des rochers pour des cavaliers, il se mettait à couvert jusqu'à être sûr que rien ne bougeait. Il avait déchiré sa cape pour fabriquer une sorte de licol dont il avait attaché l'extrémité libre à la ceinture de Camar afin que sa monture ne s'enfuie pas quand il tombait ou mettait pied à terre. C'était ce qu'il redoutait le plus. Ça et perdre conscience pour ne se réveiller que face à Ciaran et sa hache.

Les tours en ruine se succédaient à mesure qu'il s'enfonçait à travers cette désolation. Il s'en tenait à l'écart.

Il savait qu'il décrivait de nombreux méandres mais ne pouvait y remédier – et ce fut sans doute son salut. Dans ce territoire torturé, miné depuis des éternités par le gel et la débâcle, il n'était pas très difficile de suivre les traces d'un homme se dirigeant en droite ligne d'un point à l'autre. En revanche, pour retrouver un cavalier perdu dans un tel désert, on ne pouvait compter que sur le hasard et, cette fois, la chance sourit au Terrien. À deux reprises, il aperçut au loin des hommes montés et éprouva la certitude qu'il s'agissait de gens de Ciaran. Chaque fois, ils passèrent très au large : le fuyard se tapissait alors dans des ravins obstrués par la neige qui les dissimulaient, sa monture et lui, et empêchaient leur odeur de parvenir jusqu'à ses poursuivants.

Enfin, un beau jour, à l'heure du couchant, il atteignit une plaine dont le versant s'élevait en pente douce jusqu'à une sombre et haute muraille rocheuse dans laquelle s'ouvrait une unique brèche. Les feux ensanglantés du soleil à son déclin jouaient sur la roche gelée, et l'on eût dit qu'un sinistre incendie embrasait la passe. Aux yeux de Stark, dont l'instinct primitif se trouvait désormais dépouillé de tout rationalisme, cette étroite ouverture évoquait l'antre de démons aussi odieux que les monstres fabuleux qui erraient sur la face enténébrée de sa planète natale.

Longtemps, il contempla les Portes de la Mort, et un souvenir glaçant lui revint en mémoire – le souvenir des instants de cauchemar où le talisman lui avait apporté l'écho de voix inhumaines, le contact furtif de mains résolument *autres.*

Sa monture éreintée avançait à pas lourds, et Stark vit comme dans un rêve la grande cité fortifiée qui montait la garde devant les Portes. Elle parut glisser vers lui à travers un brouillard écar-late et il eut le sentiment de distinguer la nuée des siècles amoncelés tels des oiseaux autour de ses tours.

Ses mains se posèrent sur la ceinture de Camar poissée de sang et une chaleur aussi douce que cruelle l'envahit – la chaleur de la haine.

« Je te briserai », chuchota-t-il, s'adressant à l'immensité de la lande et au cavalier à l'armure de nuit qui se trouvait quelque part dans cette même lande. « Ici, à Kushat, ou là-bas… »

De nouveau, il contempla la brèche. Il n'avait pas peur. Ses doigts se crispèrent sur le cabochon de la ceinture.

« Je te briserai, Ciaran. »

Il continua d'avancer, frémissant d'impatience à l'idée de la puissance tapie au delà des Portes de la Mort.

4.

Une grande place bordée d'échoppes et de débits de boissons. Au delà, des édifices, des rues, une ville, immense et ténébreuse masse de pierres nichée dans la montagne, aussi lugubre, aussi fière et aussi ancienne qu'elle, avec de nombreuses ruines et des quartiers déserts.

Il ne savait plus trop comment il était arrivé là. Il se rappelait de façon floue la porte de la cité. Elle était ouverte, et il l'avait franchie, croyait-il, derrière des chasseurs de retour de battue. Que s'était-il passé ensuite ? Il était incapable de s'en souvenir. À présent, en tout cas, il était là, campé sur ses deux jambes, et on lui versait un vin au goût acide dans la bouche, du vin qu'il buvait goulûment. Des gens se pressaient autour de lui, le verbe haut, exigeant qu'il réponde à des questions qu'il n'entendait pas.

« Laissez-le tranquille ! lança une voix féminine. Vous ne voyez donc pas qu'il est blessé ? »

Stark baissa la tête. Son exaltation, son rêve de vengeance divine l'avaient abandonné ; la réalité reprenait ses droits. Et la réalité était une svelte jeune fille en guenilles, aux cheveux noirs, dont les grands yeux d'or évoquaient ceux d'un chat. Elle tenait une gourde de cuir.

« Je m'appelle Thanis, dit-elle en souriant. Voulez-vous encore du vin ? »

Il ne demandait pas mieux. Enfin, il parvint articuler : « Merci, Thanis. »

Il posa la main sur l'épaule de la fille. Il avait besoin d'un point d'appui, et s'émerveilla de la force de cette épaule. Il se sentait tout drôle, il éprouvait un certain vertige, mais le vin lui donnait une trompeuse sensation de bien-être. Pourvu que cette euphorie durât le plus longtemps possible…

La foule qui s'agglutinait autour de lui ne cessait de grossir. Soudain, il perçut un martial bruit de bottes, puis un détachement de soldats en armure légère se fraya un chemin à travers l'attroupement. Un officier très jeune dont la cuirasse étincelait, éblouissante, voulut savoir qui était Stark et d'où il venait.

« Nul ne traverse la lande en hiver, dit-il comme si cette évidence prouvait à elle seule que l'étranger était animé de sombres intentions.

— Les clans de Mekh la franchissent en ce moment. Une armée qui compte bien s'emparer de Kushat se trouve à un ou deux jours de marche d'ici. » La déclaration du Terrien souleva l'intérêt. Des voix surexcitées retransmirent la nouvelle, réclamèrent des éclaircissements. « Je veux voir votre capitaine.

— Il y a de fortes chances pour que ce soit en prison que vous le voyiez, laissa tomber le jeune officier. Qu'est-ce que c'est que cette ineptie à propos des clans de Mekh ? »

Stark le dévisagea si longtemps, avec tant de curiosité, que la foule ricana et que le gradé imberbe rougit jusqu'aux oreilles.

« J'ai connu de nombreuses guerres, dit le Terrien d'une voix unie. Et il y a longtemps que j'ai appris combien il est judicieux d'écouter le messager qui vient m'avertir qu'une attaque se prépare.

— Vous devriez le conduire au capitaine, Lugh ! s'écria Thanis. S'il y a la guerre, ce sera notre peau à nous qui sera en jeu ! »

La foule commençait à s'énerver. Ces pauvres gens vêtus de capes usées jusqu'à la corde ou de tuniques de cuir en loques n'avaient pas de tendresse particulière pour les soldats. Que la guerre menace ou non, ils avaient connu un hiver long et morne, et ils semblaient bien décidés à tirer tout le parti possible de cette diversion.

« Emmène-le, Lugh. Qu'il prévienne le vieux Ventre de Truie ! »

L'officier tressaillit. Puis une voix anonyme, perdue au milieu de la foule, lança : « Qu'il mette les nobles au courant ! Et que les nobles réfléchissent à la façon dont ils défendront Kushat sans le talisman ! »

Des rangs des curieux monta un grondement. Lugh, soudain menaçant, se tourna et fit signe à ses hommes. Abaissant leurs lances (sans enthousiasme, songea Stark), ils se préparèrent à charger. La foule recula et se tut.

« Le talisman est là, dit-il d'une voix métallique. Tout le monde peut le voir. Vous savez à quoi s'exposent ceux qui colportent de tels mensonges. »

Le sursaut de surprise de Stark, la jeune fille dût le sentir transmis par les doigts du Terrien étreignant son épaule, car elle se tourna tout à coup vers lui – et il y avait comme de l'inquiétude dans son regard.

Lugh pivota sur lui-même, l'air furieux, puis tendit le bras vers le prisonnier. « Assurez-vous qu'il n'est pas armé ! » aboya-t-il.

Un soldat s'avança, mais Stark fut plus prompt : il défit les lanières de sa cape qui glissa à terre, dévoilant son torse maigre.

« Les hommes de Mekh m'ont déjà pris tout ce que je possédais, dit-il. Mais ils m'ont donné quelque chose en échange. » La foule contempla les plaies à moitié cicatrisées qui zébraient sa poitrine. Soupirs et murmures retentirent. Le soldat ramassa le vêtement et en couvrit les épaules du rescapé.

« Venez, grommela l'officier d'une voix hargneuse. Je vous conduis au capitaine. »

Thanis aida Stark à rattacher la cape. Approchant sa bouche de l'oreille de l'homme, elle murmura d'un ton farouche : « Ne dites rien du talisman. Cela pourrait signifier votre mort. » Les soldats reformaient leurs rangs. Ayant fait ce que lui dictait sa conscience, elle recula, l'air indifférent.

Il ne la laissa pas s'éloigner. « Merci, Thanis. Ne voulez-vous pas m'accompagner ? Sans vous je crains de devoir me traîner à plat ventre… »

Elle sourit au Terrien qui titubait et le soutint. Sa force était stupéfiante.

Stark s'interrogea. Camar n'avait certes pas menti. Otar et Ciaran savaient que le talisman avait disparu, c'était sûr. Or, ce jeune blanc-bec clamait que chacun pouvait le voir, et la foule, soudain craintive, avait ployé l'échine quand il avait menacé ceux qui prétendaient le contraire. Eric se rappelait ce que Ciaran avait dit : la noblesse de Kushat redoutait de mettre la population au courant de la vérité. Évidemment ! Une substitution serait le moyen le plus sûr de dissimuler la disparition du talisman.

En tout état de cause, il estima que le plus judicieux était de prendre au sérieux l'avertissement de la jeune fille et, malgré sa fatigue, il se prépara à censurer du récit qu'il ferait toute allusion non seulement à Camar mais aussi aux propos d'Otar et Ciaran sur la vulnérabilité de Kushat. Un mot de trop dans une oreille de trop… Il était trop épuisé et son esprit trop engourdi pour peser toutes les éventualités, mais il s'avisa – belle ironie – que détenir le talisman lui faisait courir un plus grand danger ici qu'auprès de Ciaran.

Le ventripotent capitaine de la garde sentait la vinasse. Son visage, déjà, se délabrait, bien que ses cheveux ne fussent pas encore gris. Son bureau se trouvait dans une tour trapue qui dominait la place.

Il examina Stark sans manifester de curiosité particulière.

« Puisque vous avez quelque chose à dire, parlez », fit Lugh.

Le Terrien raconta son histoire en pesant chaque mot. Le capitaine écouta. Quand son interlocuteur eut fait état du rassemblement des clans de Mekh, il posa sur lui un regard chassieux et finaud. « Vous avez, bien sûr, la preuve de ce que vous avancez ?

— Quelle meilleure preuve que mes plaies ? Leur chef, Ciaran en personne, a ordonné que je sois fouetté. »

L'autre soupira. « N'importe quel groupe de chasseurs aurait pu vous faire ça. Un vagabond inconnu venu on ne sait d'où… et sans foi ni loi, qui plus est, si je sais juger les hommes. Vous avez

sans doute mérité cette correction. » Il remplit sa coupe et sourit. « Écoutez-moi, étranger. Dans le Pays Arctique, nul ne guerroie en hiver et nul n'a jamais entendu parler d'un certain Ciaran. Si vous espériez que la cité vous récompenserait, vous vous êtes trompé dans les grandes largeurs. »

Stark parvint à maîtriser sa colère au prix d'un effort considérable. « Dans deux jours, le seigneur Ciaran lancera ses béliers contre les portes de Kushat. Alors, vous entendrez parler de lui.

— Peut-être bien. Mais vous l'attendrez… dans une cellule. Après quoi vous pourrez quitter la cité avec la première caravane dès la fonte des neiges. Il y a assez de racaille chez nous. Nous n'avons pas besoin d'une crapule de plus. »

Thanis obligea Stark à reculer en tirant sur sa cape.

« Messire », dit-elle, et l'on eût cru qu'elle prononçait un mot obscène, « je me porte garante de l'étranger. »

Le capitaine se tourna vers elle. « Vous ?

— Je suis une libre citoyenne de Kushat et, conformément à la loi, je peux me porter garante de lui.

— Si la canaille du Quartier des Voleurs respectait un peu plus la loi et en causait un peu moins, les choses iraient sans doute mieux, maugréa-t-il. Soit ! S'il vous intéresse, emmenez-le. Vous n'avez pas grand-chose à perdre, j'imagine. »

Thanis lui décocha un regard furieux mais ne pipa mot. Lugh s'esclaffa.

« Nom et domicile ? » L'officier nota ces renseignements. « N'oubliez pas qu'il ne doit quitter le Quartier des Voleurs sous aucun prétexte. »

Thanis acquiesça. « Venez », dit-elle à Stark.

Comme il ne bougeait pas, elle le regarda. Il toisait le capitaine. Sa figure ombrée par une barbe de plusieurs jours portait encore la marque du fouet de Thord, la souffrance et la fièvre lui donnaient une expression sauvage et les yeux qui flamboyaient dans ce masque féroce se vrillaient avec une intensité glaciale, terrible, sur l'homme narquois au ventre flasque.

« Venez, répéta-t-elle en posant sa main sur la joue rêche du Terrien. Il faut que vous vous reposiez. »

Elle l'obligea doucement à tourner la tête. Il battit des paupières. Comme il titubait, elle le prit par la taille et le poussa vers la porte. Il se laissa faire.

Mais avant de sortir la jeune fille fit volte-face. « Messire, la nouvelle de l'attaque se répand dans le Quartier des Voleurs, dit-elle de sa voix la plus humble. Si l'assaut survient et qu'on découvre que, quoique au courant, vous n'avez pas transmis l'information à qui de droit… »

Thanis n'alla pas jusqu'au bout : elle eut un geste expressif et s'éclipsa.

Lugh, gêné, se tourna vers le capitaine. « Elle a raison, chef. Si jamais cet homme disait vrai… »

L'autre cracha un juron. « Balivernes ! Les dires d'un vaurien… Mais… » Il se rembrunit, indécis, puis haussa les épaules et attira à lui un rouleau de parchemin. « Après tout, ce n'est pas si compliqué. Je n'ai qu'à écrire un rapport, le transmettre aux autorités supérieures et laisser notre noble hiérarchie se casser la tête. »

Et la plume commença à grincer sur le vélin.

Thanis fit grimper à Stark des ruelles étroites et escarpées qu'envahissait le crépuscule. La cité épousait les accidents du terrain. Le Terrien humait les entêtantes odeurs d'épices et de nourritures inconnues, les effluves musqués des multitudes de générations qui avaient vu le jour et péri dans ces logis grouillants faits de pierres et d'ardoises.

Une maison perdue au milieu d'autres, au pied du grand rempart, un escalier vertigineux aux marches affouillées par le temps, puis une pièce basse de plafond et un homme mince appelé Balin qui se présenta comme le frère de Thanis et dévisagea Stark avec curiosité tout en caressant, de ses longs doigts de voleur, le rutilant joyau ornant son oreille gauche.

Le Terrien n'avait qu'un seul désir : se jeter sur la banquette recouverte de peaux et de couvertures, mais, luttant contre la fatigue, il se borna à s'y asseoir tandis que Thanis allait lui chercher du vin et une assiette, tout en mettant succinctement Balin au courant des événements. Trop épuisé pour manger, Stark but néanmoins, et le vin lui éclaircit l'esprit, de sorte qu'il put réfléchir lucidement, au moins pendant un temps.

« Pourquoi parler du talisman est-il dangereux ? » demanda-t-il à Thanis.

Bien qu'il observât attentivement le visage de la jeune fille, il sentait le regard de Balin qui le transperçait.

« Vous avez entendu ce que Lugh a répondu aux gens. On a mis dans le reliquaire un morceau de verre, on dit que c'est le talisman, et ceux qui crient au mensonge ne tardent pas à le regretter.

— La révolte grondait après la disparition du talisman, ajouta Balin d'une voix douce. La population, furieuse, reprochait à la Cité Royale, siège du reliquaire, de l'avoir mal gardé. Nar-rabhar et ses nobles ont compris que leur trône vacillait et se sont empressés d'opérer la substitution.

— Mais, commença Stark, si le peuple ne croit pas…

— Les seuls à connaître toute la vérité, c'est nous, ceux du Quartier des Voleurs. Celui qui a dérobé le talisman était l'un des nôtres. » Il y avait un curieux mélange de fierté et de réprobation dans le ton de Balin. « Les autres – les artisans et les commerçants, tous ceux qui ont un peu de lard sous la ceinture – aiment mieux croire un mensonge que verser leur sang pour la vérité. C'est pourquoi la supercherie a marché. Jusqu'à présent. »

Thanis regarda Stark dans le blanc des yeux. « Vous êtes étranger, or vous connaissez l'existence du talisman et vous savez aussi qu'il s'est volatilisé. Comment cela se peut-il ? »

Sa prudence instinctive ordonna au Terrien de se taire. Il comprenait que le fait de détenir le talisman risquait de signer son arrêt de mort. Aussi se contenta-t-il d'une demi-vérité. « Ciaran de Mekh l'a dit devant moi. Il y avait auprès de lui un vieillard, un homme de Kushat, un certain Otar…

— Otar ! répéta Balin. On le croyait mort. »

Stark secoua la tête. « Il a dit à Ciaran que le talisman avait été volé. Voilà pourquoi Kushat est désormais une bonne prise. "Comme un homme sans âme" », ajouta-t-il, répétant les paroles mêmes de Ciaran. Il plissa le front. « Ce bout de verre possède-t-il vraiment un tel pouvoir ?

— Le peuple le croit, et c'est ce qui importe. »

Stark opina. La brève rémission dont il avait bénéficié atteignait son terme et les ténèbres l'engloutissaient. Il toisa Balin puis Thanis d'un regard las mais néanmoins pénétrant – le regard d'un animal ruminant ses propres pensées.

Il prit une longue inspiration. Ensuite, comme s'il arrivait à la conclusion qu'aucune menace ne rôdait, il se laissa choir sur la couche et s'endormit dans l'instant.

Des mains et des voix le réveillèrent – des mains qui le secouaient sans ménagement, des voix insistantes qui l'appelaient par son nom. Il tressaillit, le cœur battant la chamade, les muscles tendus. Plus ou moins persuadé de n'avoir dormi qu'un instant, il s'avisa, en voyant le soleil s'engouffrer par la fenêtre, qu'un jour nouveau débutait. Thanis et Balin se penchaient sur lui.

La jeune fille le secoua de nouveau. « Stark, des soldats approchent. »

5.

Il secoua la tête et se leva en grommelant, tout ankylosé. « Des soldats ? »

Il y avait du bruit dans la rue, un cliquetis métallique et rythmé trahissant un détachement armé. D'un seul coup, le Terrien recouvra toute sa lucidité et son regard fit le tour de la pièce. La fenêtre, la porte, une ouverture cintrée donnant sur la chambre voisine… Ses muscles frémissaient.

Balin posa la main sur son épaule. « Non, vous ne pouvez pas vous enfuir. Et ce serait inutile. Je présume que Ventre de Truie a fait son rapport. Vous allez être conduit à la Cité Royale pour subir un interrogatoire plus poussé. » Il dévisagea le Terrien et poursuivit sur un ton tranchant : « Écoutez-moi. Ne faites aucune allusion à Otar, et ne parlez pas des projets de Ciaran. Ça ne plairait guère à ces messieurs qui pourraient fort bien vous trancher la tête pour que vous ne répétiez pas cette histoire. Vous m'avez compris ? Dites-leur exactement ce que vous avez dit au capitaine, rien de plus.

— Je comprends », murmura Stark en hochant la tête.

L'air qui s'engouffrait par la fenêtre enveloppait son corps sous sa caresse glaciale, et il réalisa qu'il était nu. On l'avait rasé, lavé – et soigné d'un baume sur ses plaies. Thanis lui tendit ses bottes, son pantalon nettoyé et un vêtement inconnu, une tunique de fourrure dorée aussi douce que de la soie.

« Balin l'a volée aux bains des nobles. Autant que vous ayez ce qui se fait de mieux, à l'entendre.

— Et j'ai mis longtemps à en trouver une assez grande. » Balin regarda par la fenêtre. « Les voilà. Ne vous pressez pas. Faites-les attendre un peu. »

Stark s'habilla tout en se demandant, dans une panique muette, où était passée la ceinture de Camar. On frappa à la porte, et il reconnut la voix de Lugh qui ordonnait qu'on ouvre.

Balin détacha la barre servant de verrou et la troupe en armes envahit la pièce. « Bonjour », dit-il avec une profonde courbette, grimaçant comme si les reflets du soleil sur la cuirasse de Lugh l'aveuglaient.

Celui-ci demeura insensible à la raillerie. Il était on ne peut plus martial et jouait les importants : il avait une tâche à accomplir. « Le commandant de la place souhaite vous interroger, étranger », dit-il à Stark en désignant la porte d'un coup de menton péremptoire.

Thanis prit la cape d'Eric accrochée à un clou, révélant ainsi la ceinture qu'elle dissimulait. Elle apporta et la cape et la ceinture au Terrien.

« Il ne faut pas faire attendre le seigneur Rogain », dit-elle d'un air de sainte-nitouche en souriant.

Elle portait une jupe rouge et arborait un collier de métal écroui percé de trous dessinant des motifs compliqués. Sa chevelure noire et lisse brillait. Stark lui rendit son sourire, la remercia et boucla sa ceinture. Puis il endossa sa cape et sortit avec Lugh.

En bas, les gens le regardèrent descendre l'escalier biscornu encadré de soldats, Lugh ouvrant la marche, se dandinant tel un jeune paon. Cette fois, les curieux se contentèrent d'observer et s'abstinrent d'adresser la parole aux militaires. Une fois dans la rue, le détachement se remit en rang. Huit soldats et un officier pour escorter un seul homme ! Ils auraient été plus utiles sur le Rempart à monter la garde, se dit Stark, mais il garda cette réflexion pour lui. La foule s'écarta pour laisser passer le cortège. Face aux regards scrutateurs et aux murmures qui s'échangeaient, le Terrien comprit que tout le quartier – voire la moitié de la ville – savait que Ciaran approchait de Kushat à marche forcée.

Lugh ne pipait mot. Après avoir emprunté les venelles étroites et tortueuses du Quartier des Voleurs, le détachement pénétra dans un secteur de la cité aux artères un peu plus larges mais encore plus encombrées. Les rues menant à la Cité Royale étaient bordées d'échoppes de tisserands, d'orfèvres, de potiers, de forgerons, de tailleurs de pierre : tous les corps de métiers indispensables à

la vie civilisée étaient représentés. Les passants intrigués toisaient Stark, et celui-ci, songeant aux cavaliers de Mekh, se demandait de quoi auraient l'air leurs boutiques prospères et leurs maisons proprettes lorsque le soleil aurait accompli une ou deux révolutions dans le ciel.

Kushat était bâti selon le plan immémorial des villes martiennes : une grande roue régulière dont la jante était le rempart extérieur et le moyeu la Cité Royale, enclave close par sa propre enceinte où se dressaient le palais hérissé de tours et les maisons de l'aristocratie. Ces sombres constructions, certaines délabrées et en partie écroulées, toutes maculées et noircies par le temps, se dressaient, lugubres, dans la froide clarté solaire ; leurs oriflammes délavées claquant au vent de la montagne. Derrière cette architecture, occultant le ciel au nord, se déployaient des falaises nimbées de glace.

Il frissonna. Pas seulement en raison du froid. En fait, il avait horreur des villes. Les villes étaient des pièges : dépouillant l'homme de sa liberté, elles l'emprisonnaient entre des murs, le soumettaient à l'autorité, formaient le lieu d'élection d'une catégorie de gens qu'il n'aimait pas : les moutons, et les petits rapaces qui en usaient. Il avait pourtant connu des villes qui avaient du caractère, au moins, comme Valkis et Jekkara, les cités des Bas-Canaux, loin au sud, aussi vieilles que Kushat mais encore animées par une perversité maléfique. Peut-être était-ce la froidure boréale qui faisait peser son funèbre linceul sur ces rues.

Et s'il y avait plus ? Le Terrien leva les yeux vers les falaises, et la brèche qui les fracturait. Cette atmosphère lugubre ne venait-elle pas de ce que les habitants de Kushat vivaient si près des Portes de la Mort et redoutaient ce qui se trouvait derrière ?

Ils entrèrent dans la Cité Royale par une étroite poterne devant laquelle des cavaliers en arme montaient la garde. Là, les édifices de pierres sculptées étaient séparés des esplanades pavées. Certains n'étaient rien de plus que des squelettes aux arcades bouchées et aux toits écroulés mais, par endroits, de somptueux rideaux masquaient les hautes fenêtres et l'on s'activait dans les cours intérieures. Lugh marchait d'un pas viril, bombant le torse et tendant le menton, effectuant un quart de tour systématique à chaque croisement.

Le détachement déboucha sur le vaste parvis du palais et Stark, ouvrant de grands yeux, ralentit. Les hommes qui le suivaient poussèrent des jurons et firent un écart pour ne pas le heurter. Lugh se retourna pour savoir ce qui se passait. Décidé à ne pas mâcher ses mots, il préféra, au vu de sa surprise, se montrer condescendant envers le barbare.

« C'est le reliquaire du talisman, lui expliqua-t-il. Et la statue que voilà est celle de Ban Cruach, le fondateur de Kushat. »

La statue, en haut de son socle, mesurait trois fois la taille d'un homme. Elle était massive et d'une facture rudimentaire. Les siècles l'avaient patinée et usée. Pourtant, il s'en dégageait une impression de puissance, et le Terrien eut la conviction que ce devait être-là le portrait fidèle de Ban Cruach tel que le voyaient ses contemporains : revêtu de son antique armure, debout, serrant à deux mains le pommeau de sa grande épée, la tête levée, les yeux braqués sur les Portes de la Mort. Son visage était le visage d'un guerrier, d'un chef, avec cette ossature saillante et rude, cette bouche altière, sévère mais dénuée de cruauté. Un homme intrépide, en somme. Mais Stark devinait sur cette figure de pierre l'ombre de quelque chose qui ressemblait à de la peur – une crainte respectueuse, un doute ou un sentiment sans nom face au seuil d'un univers ténébreux et secret où personne, hormis lui, ne s'était jamais aventuré.

« Ban Cruach, répéta Stark à voix basse comme si c'était la première fois qu'il entendait ce nom. Et un reliquaire. Vous avez parlé d'un talisman ? »

D'un geste, Lugh ordonna aux soldats de s'approcher de la statue. Au lieu d'un bloc de maçonnerie pleine, son piédestal était un bâtiment trapu percé de part et d'autre d'une fenêtre que protégeaient des barreaux. Aucune porte apparente. Sans doute, pour y entrer, empruntait-on un passage souterrain.

« Le talisman est le don que Ban Cruach a fait à la cité. Tant qu'il sera là, jamais Kushat ne

tombera sous les coups d'un ennemi.

— Pourquoi ?

— À cause du pouvoir qu'il possède.

— Quel pouvoir ? s'enquit Stark en bon barbare mal dégrossi.

— Un pouvoir capable de libérer la puissance enchaînée derrière les Portes de la Mort », répondit le jeune officier, imperturbable d'assurance.

« Fichtre ! s'écria Stark en se penchant sur le fenestron garni de barreaux. En vérité, ce doit être un bien grand pouvoir.

— Si grand qu'aucun ennemi n'a jamais osé nous attaquer et qu'aucun ne nous attaquera aussi longtemps que le talisman restera en notre possession. »

Il y avait du défi dans son intonation, et il mettait un peu trop d'emphase dans sa voix. Eric se demanda si Lugh croyait vraiment à cette histoire de talisman ou s'il essayait seulement d'y croire – de toutes ses forces.

« Sur la place du marché, hier, j'ai cru entendre quelqu'un dire que…

— Des rumeurs absurdes colportées par la pègre du Quartier des Voleurs. N'importe qui peut s'assurer que le talisman est bien là. »

En effet, un objet reposait sur un bloc de pierre polie : un cristal ovale qui ressemblait beaucoup au vrai talisman, au point qu'il était impossible de faire la différence entre le modèle et la copie. Sauf que ce n'était rien de plus qu'un morceau de cristal inerte et creux, gercé de reflets inconsistants. Stark, en se rappelant l'éclat mystérieux, l'incandescence vivante de l'original, sourit intérieurement et se demanda comment Camar avait pu se débrouiller pour le subtiliser.

« Je vois, dit-il. Et ceux qui se dirigent sur la cité mettront sa force – et la vôtre – à l'épreuve. » Il dévisagea le jeune officier. « Comment fait-on pour libérer la puissance dont vous me parliez ?

— Quand l'heure viendra d'agir, nous agirons, rétorqua sèchement Lugh. Venez ! Le seigneur Rogain vous attend. »

Autrement dit, tu ne sais pas plus que moi comment on s'en sert, se dit le Terrien. La petite troupe s'apprêtait à repartir quand l'autre ajouta sur un ton aussi catégorique que hargneux : « Et je ne crois pas plus à ton armée barbare que le capitaine. »

Le détachement traversa l'esplanade et entra dans la cour d'un massif édifice situé à l'est de celle-ci. Des statues de pierre représentant des guerriers en armure, certaines décapitées ou privées de leurs bras, mutilées par le gel d'un millier d'hivers, montaient la garde.

Le jeune officier ordonna à ses hommes de l'attendre puis escorta Stark le long d'immenses galeries, carrefours de courants d'air tendus de tapisseries aux teintes fanées. Ils traversèrent toute une série de postes de guet où des sentinelles les arrêtaient et demandaient à Lugh son identité, son grade, le nom de son unité et la raison de sa présence. Enfin, un garde fit pivoter une lourde porte garnie de plaques de bronze.

Le Terrien entra dans une pièce à l'exiguïté surprenante. D'épais rideaux et de nombreuses tentures la protégeaient du froid, ainsi que deux braseros qui vomissaient des volutes de fumées odorantes. Un groupe d'homme à l'air irascible s'y tenait réuni, parmi lesquels le capitaine de la garde. Les autres – vieux, jeunes, entre deux âges – portaient de riches atours soulignant l'importance de leur rang. Et tous semblaient en vouloir à Eric John Stark, peut-être parce qu'ils avaient par sa faute un problème épineux à résoudre, peut-être parce qu'ils étaient furieux d'avoir été tirés de leurs lits douillets à une heure aussi matinale – peut-être pour les deux raisons à la fois.

Un Kushati appartenant à la noblesse locale, à en juger par sa broigne sertie de joyaux, siégeait derrière une grande table faisant office de bureau.

Il arborait une expression aimable et bienveillante, des cheveux gris, un doux regard d'érudit et des joues imberbes. Le personnage paraissait sympathique, mais grotesque dans cet accoutrement

militaire.

Lugh salua. « Seigneur Rogain, messeigneurs, voici l'individu. »

Rogain hocha la tête, remercia l'homme d'arme d'un geste puis le congédia. Stark attendit, immobile, tandis que l'autre l'étudiait pensivement, prenant son temps.

« Comment vous appelle-t-on ? finit par demander l'homme.

— Eric John Stark.

— Vous n'êtes pas du Pays Arctique ?

— Je ne suis pas Martien. Mes parents étaient originaires de la troisième planète. Je suis né sur le monde le plus proche du soleil. » Il ménagea une pause et, sans arrogance ni déférence, son regard croisa celui de Rogain. « Je vous dis cela car j'aimerais que vous compreniez que, tant de par ma naissance que de par ma nature, je suis nomade. »

Le capitaine de la garde grommela quelque chose d'inintelligible à propos des activités des criminels et des hors-la-loi.

« Demandez-moi ce que vous voudrez, dit Stark à Rogain. J'étais dans le sud pour participer avec les habitants des Terres Sèches à une guerre contre les États de la Frontière. Mais tout a tourné à vau-l'eau et la guerre n'a pas eu lieu. Je n'avais plus rien à faire là-bas. Alors je suis remonté vers le nord. C'était une région que je ne connaissais pas…

— Vous êtes donc un mercenaire ? » demanda l'autre.

Un de ses compagnons, la mâchoire épaisse, le regard insolent et stupide, eut un geste de soulagement. « Voilà qui règle le problème. Ce bandit agite la menace d'une attaque dans l'espoir de nous louer ses services.

— Qu'avez-vous à répondre, Stark ? » s'enquit Rogain d'une voix unie.

Le Terrien haussa les épaules. « Que la preuve de la véracité de mes dires est facile à établir. Il vous suffit d'attendre un jour ou deux. »

Il examina tour à tour les visages qui l'entouraient. Aucun espoir ! Ces hommes étaient civilisés. Tous. Les bons, les mauvais et les banals. L'origine de leur culture se perdait dans la nuit des temps avant même qu'on eût posé la première brique d'argile à Sumer. Civilisés, songeait Stark, et accoutumés à la paix que Dan Cruach leur avait léguée, une paix qui avait émoussé leurs crocs, rogné leurs griffes, mettant les meilleurs d'entre eux dans l'incapacité d'affronter l'inévitable.

« Défendez Kushat ou non, à votre guise. Quelle que soit votre décision, mes services ne sont pas à vendre.

— Oh ! s'exclama Rogain. Pourquoi donc ?

— J'ai un compte personnel à régler avec Ciaran de Mekh », répondit Stark d'une voix très douce.

L'homme intervenu un instant auparavant partit d'un rire narquois.

Rogain le dévisagea ostensiblement. « Ne savez-vous plus reconnaître un homme quand vous en voyez un devant vous ? »

Les bajoues de l'autre virèrent à l'écarlate, et les nobles, décontenancés, échangèrent des regards furtifs.

Rogain se tourna de nouveau vers Stark. « Asseyez-vous. » Il désigna un fauteuil devant le bureau. « Je veux entendre votre récit de votre propre bouche. »

Le Terrien répéta ce qu'il avait dit au capitaine, puis Rogain l'interrogea. Où se trouvait le camp des barbares ? Quels étaient leurs effectifs ? Qu'avait dit le seigneur Ciaran et qui était-il ? Pourquoi avait-il ordonné que Stark fut flagellé ? Ce dernier s'arrangea pour répondre sans mentir à chacune de ces questions, mais ne fit allusion ni à Otar ni au talisman.

Rogain resta un certain temps silencieux, plongé dans ses pensées, tandis que les autres attendaient avec impatience sans oser manifester ouvertement leur opinion. Le Terrien le regardait caresser distraitement les sceaux et les rouleaux épars sur son bureau. Il avait des mains d'intellectuel, des

mains sans cals ni durillons.

Enfin, l'autre poussa un soupir. « J'armerai la cité et, si l'attaque a lieu, Kushat vous sera redevable de votre intervention, Stark. » Une lueur aussi désagréable qu'inattendue s'alluma dans ses yeux. « En revanche, si elle n'a pas lieu, nous en reparlerons… »

Un sourire non dénué de férocité joua sur les lèvres du Terrien. « Vous espérez encore que je mens ?

— Cette partie de la planète a des lois qui lui appartiennent en propre. Vous ne les connaissez pas plus que vous ne les comprenez. Il est donc fort possible que vous vous trompiez. Avant tout…

— …nul ne guerroie en hiver. C'est justement pourquoi Ciaran s'est mis en marche.

— Possible, répliqua Rogain. Mais il y a un autre élément. Nous possédons une puissance qui protège notre cité. Tout au long de notre histoire, elle nous a toujours suffi. » Il parlait d'une voix très calme, et faussement dépourvue d'émotion. « Pourquoi les barbares cesseraient-ils soudainement de craindre notre talisman ? »

Le silence régnait dans la pièce. Les divers nobles présents retenaient leur souffle et tendaient l'oreille, ils jetaient à la dérobée des coups d'œil à Stark et détournaient aussitôt le regard dans la crainte de trahir l'intense curiosité qui les animait. Même quelqu'un de moins intelligent que le Terrien aurait flairé le piège qui s'ouvrait si innocemment sous ses pieds. Rien dans son attitude n'indiquait qu'il s'était aperçu de quelque chose mais, d'un coup, il renonça une fois pour toutes à l'idée de dire la vérité à Rogain et de rendre le talisman à ses légitimes propriétaires. Certes, Stark se trouvait devant un piège, mais ces hommes étaient d'ores et déjà tombés dans un autre. Ils avaient menti à leur peuple pour sauver leur peau et n'osaient l'admettre. Si Stark révélait ce que Ciaran savait, ils le tueraient pour empêcher la nouvelle de s'ébruiter. S'il restituait l'objet, ils pleureraient de soulagement et de joie… et le tueraient avec plus d'empressement encore, faute de pouvoir laisser se répandre dans Kushat le bruit que le vrai talisman était de retour. Aucune des deux options n'était envisageable.

Aussi se borna-t-il à déclarer : « Le seigneur Ciaran n'a rien d'un vulgaire barbare. C'est un homme ambitieux, bien trop ambitieux pour avoir peur. Si votre talisman est aussi puissant que vous le prétendez, je suppose qu'il compte s'en emparer. » Le silence hurlait à ses oreilles. Son cœur cognait. Une sueur glacée baignait son échine. Il ajouta, désinvolte : « Tôt ou tard, il y a toujours quelqu'un qui se lève pour défier les traditions. »

Il lui sembla soudain que la tension se relâchait, que chacun respirait.

Rogain opina sèchement. « Nous verrons. Ce sera tout pour le moment. »

Le Terrien se leva et sortit de la pièce. Lugh l'attendait. Les deux hommes et l'escorte quittèrent l'édifice, franchirent l'esplanade gardée par l'écrasante statue de Ban Cruach, passèrent devant le reliquaire et s'en retournèrent vers le Quartier des Voleurs tapi dans sa crasse au bas de l'enceinte.

6.

Au pied de l'escalier, Lugh s'arrêta et décocha à Stark un regard dépourvu d'aménité. « Dormez bien pendant que des hommes qui valent plus que vous monteront la garde sur les remparts dans le froid glacial. »

Il donna aux soldats le signal du départ.

Stark les regarda s'éloigner. Les semelles ferrées de Lugh sonnaient rageusement sur les pierres. Eric en venait à plaindre se gamin qui allait prématurément devoir salir sa belle armure avec du sang. Il se retourna et gravit l'escalier, atterré par l'effort que l'ascension exigeait de lui. Deux fois, il dut s'arrêter, accroché à la rampe pour ne pas tomber.

Sa faiblesse résultait en grande partie de la faim : il le réalisa lorsqu'il vit, entrant dans la pièce, Thanis penchée sur un fourneau occupée à touiller un ragoût à l'odeur savoureuse dans une marmite noircie. Balin, nonchalamment étendu sur la banquette devant un mur de guingois, se leva d'un bond, le prit par le bras et l'assit sur un siège. Le Terrien marmonna quelques mots à propos de nourriture. Il était incapable de se rappeler depuis quand il n'avait pas mangé.

Thanis s'empressa de le servir. Ni elle ni Balin ne parlèrent avant qu'il n'eût fini. Son vin bu jusqu'à la dernière goutte, il se sentit de nouveau humain. Lorsqu'il eut recouvré suffisamment de force pour réfléchir, il se rembrunit.

« Que s'est-il passé ? lui demanda Balin.

— Ils vont armer la cité, répondit-il en contemplant sa coupe.

— La défendront-ils ?

— Bien sûr ! s'exclama Thanis. Il nous reste le rempart.

— Les remparts ne sont pas plus solides que les hommes qui les tiennent », laissa tomber Balin, qui répéta : « La défendront-ils ?

— Ils essaieront. Il y en aura même pour mourir glorieusement. Mais ce sont des moutons que les loups étriperont. Telle est mon opinion. »

Stark se leva tout à coup et alla se planter devant la fenêtre, les yeux fixés sur l'étagement des toits irréguliers que surplombaient au loin les tours de la Cité Royale. Derrière celles-ci se découpait la sombre silhouette des falaises. Le vent froid agita ses cheveux et il frissonna.

« Balin, pourraient-ils la défendre s'ils avaient le talisman ? »

Dans le silence qui suivit la question, il perçut la plainte du vent dont les rafales giflaient les murs. Il referma hermétiquement le rideau et se retourna.

L'autre le regardait, tendu comme un arc bandé. Ses yeux félins avaient la couleur de la fumée.

« C'est votre ville, reprit le Terrien. Vous *savez*. Je ne peux que hasarder des conjectures. Pourraient-ils la défendre ? »

Et Balin répondit d'une voix lente et unie tandis que Thanis, rigide et pâle comme l'ivoire, considérait les deux hommes. « Oui, ce sont des moutons, et pire encore, des menteurs. Ils ont oublié le savoir qui leur a été confié. Ils ne se rappellent plus comment on se sert du talisman et pas davantage ce qu'il libère par-delà les Portes de la Mort. Même nantis de dix talismans, ils ne pourraient pas tenir la cité. Pourquoi une telle question ?

— Parce que j'ai pris la décision de remettre ma vie entre vos mains », dit Stark sur un ton farouche. Il détacha sa ceinture. « J'ai tenu ma promesse. Je suis arrivé au terme du voyage que je devais faire en lieu et place d'un ami, un homme appelé Camar qui avait un poids sur la conscience. »

Thanis sursauta en entendant ce nom, mais Balin ne bougea pas. Il scrutait le Terrien. Le silence s'épaissit. Les nerfs d'Eric frémissaient, palpitaient, et ses doigts se crispaient sur le cabochon creux

de la ceinture.

« Le talisman appartient à Kushat, reprit-il. Mais, durant cette randonnée, j'en ai racheté une petite part au prix de mon sang. Persuadés que je pouvais le leur remettre, Otar et Ciaran ont fait de leur mieux pour parvenir à leurs fins. Mais si Kushat tombe face au seigneur de Mekh, celui-ci ne doit pas s'emparer du talisman. Quelqu'un doit survivre… vous, moi ou un autre… et l'utiliser pour avoir raison de Ciaran. S'il existe réellement, poursuivit-il après une pause, une puissance au delà des Portes de la Mort…

— Pour un étranger, quel amour pour Kushat ! » dit Balin.

Stark secoua la tête. « Que Kushat résiste ou qu'elle tombe, c'est le cadet de mes soucis. Mais j'ai un compte à régler avec Ciaran et je ferais alliance avec le diable si nécessaire.

— Bien. » L'autre sourit, soudain soulagé et détendu. « Dans ce cas, nos chemins respectifs sont si voisins que nous pouvons marcher côte à côte. » D'un geste désinvolte, il tira sur la couverture, et la lame mince et acérée d'un couteau de lancer scintilla dans la lumière froide. Il le glissa dans sa ceinture. « Ne vous inquiétez pas outre mesure, Stark. Vous pouvez remettre votre vie entre nos mains, pour reprendre votre expression. »

Ses doigts s'enfoncèrent dans les plis de sa tunique et il en ressortit quelque chose – un cristal luisant d'un feu subtil et surnaturel qui semblait aspirer la clarté de la pièce.

« Balin ! » s'écria Thanis qui se figea, les yeux écarquillés telles deux lunes.

« Moi aussi, j'ai connu Camar. Je n'étais guère plus qu'un gamin, mais je l'ai connu. » Le voleur parlait d'une voix posée. « Un jour, il m'a révélé le secret de cette boucle. Aussi, depuis la nuit dernière, je tiens votre vie entre mes mains.

— Et tu ne m'as rien dit, murmura la jeune femme.

— Bien sûr que non ! J'aurais pu devoir le tuer, et j'ai reconnu la lueur qui brillait dans tes yeux, sœurette. L'affaire est assez désagréable comme ça. Inutile de la compliquer davantage. »

Se penchant en avant, Balin posa le talisman sur une petite table et, levant la tête, il dévisagea Eric. « Comme vous le disiez, Kushat est *ma* ville. »

Stark le scruta comme s'il avait devant lui un autre homme. Il jura, éclata de rire et se laissa choir sur la banquette en prenant garde à ne pas toucher le talisman. « Très bien, camarade. Quels sont nos projets ?

— Si le rempart tient et que la ville résiste, notre plan est d'une simplicité enfantine. Le trône de Narrabhar ne tardera pas à être vacant. Mais si Kushat tombe… » Balin porta sa coupe à ses lèvres, la mine songeuse. « Ici, dans le Quartier des Voleurs, on est plus rat que mouton. Somme toute, la pauvreté peut être utile, quand elle vous garde les dents tranchantes. Je crois que c'est à nous de survivre. » Il regarda le talisman et ajouta d'une voix étrange où perçait l'effroi : « Et de franchir les Portes de la Mort avec vous.

— Jusque-là, je suis votre homme.

— Nous aurons besoin de vous, répondit simplement l'autre. Nous sommes voleurs par vocation et tueurs par accident. Je n'ai jamais versé le sang sur un coup de colère. Il vous appartiendra de faire de nous des guerriers.

— Cela s'apprend sans mal pour peu qu'on en ait la volonté. » Stark bâilla.

« Ce n'est pas la volonté qui nous manquera.

— Bien. » Il se laissa aller contre les fourrures moelleuses. « Nous aurons fort peu de temps. Il faudra faire vite. Parlez à vos concitoyens, Balin. Aux meilleurs d'entre eux. Partons du postulat que l'ennemi ouvrira une brèche dans le rempart. Prévoyez un lieu de ralliement et, si possible, un plan qui nous permettra de nous échapper de la ville. Nous aurons besoin de matériel, de vivres, de vêtements chauds, de tout ce que nous pourrons emporter sans être gênés par le poids. Et nous n'emmènerons que les femmes et les enfants indispensables. Ils mourraient plus facilement dans les

montagnes qu'ici, et nous devrons pouvoir nous déplacer rapidement. »

Balin s'était levé. Son regard s'abaissa sur Stark. « Je travaille la question depuis que j'ai trouvé le talisman, mon ami.

— Excellente chose. » Le Terrien poussa un juron. « Je déteste tirer des plans dans le brouillard. Entre Kushat et les Portes de la Mort, c'est clair et net. Mais pour la suite, je suis dans le noir. Se peut-il vraiment que personne n'ait franchi la passe, même sur une petite distance, pour pouvoir nous dire à quoi elle ressemble ? Otar lui-même ne prétend pas l'avoir fait. »

L'autre haussa les épaules. « Certains essaient de temps à autre, malgré le tabou. Parfois, au printemps, quand les neiges fondent, la débâcle nous rend leurs corps… mais en général, on ne les revoit plus. La loi s'accorde avec la légende de Ban Cruach. Toutes deux disent que Kushat a été construite pour être la gardienne de la passe et que nul ne peut la franchir et revenir sain et sauf, à moins de détenir le talisman.

— La légende explique-t-elle pour quelle raison Kushat garde le col ?

— Camar ne vous l'a-t-il pas dit ?

— Il m'a dit que nul ne se rappelait pourquoi. Qu'il s'agissait d'une mission sacrée confiée à la cité.

— C'est la vérité. Mais on peut présumer que la puissance qui se dissimule derrière le défilé est trop grande pour qu'on laisse le hasard ou le caprice la libérer. Il importe donc de la protéger. Certes, au début, Ban Cruach s'est acquis ce pouvoir d'une façon ou d'une autre, et il s'en est servi pour bâtir sa renommée dans le Pays Arctique…

— Et Ciaran espère en faire autant, dit Stark en secouant la tête. Otar lui a fourré ce rêve dans la tête.

— Otar a toujours été cinglé. Il tenait des discours sur les marchés, dans les auberges, partout où il y avait des gens pour l'écouter. Il disait que Kushat agonisait, que l'heure avait sonné de nous emparer de la puissance d'au delà des Portes de la Mort pour retrouver notre grandeur. Il était à ce point excité que Rogain l'a fait enchaîner une ou deux fois. Puis il a disparu.

— Manifestement, il a trouvé quelqu'un pour l'écouter. La légende ne dit rien d'autre ?

— On prétend que la construction de Kushat faisait partie du marché que Ban Cruach a passé pour obtenir… ce qu'il a obtenu.

— Un marché ? Avec qui ?

— Ou *quoi !* Nul ne le sait. Il semble que personne n'ait été au courant en dehors de lui, même à l'époque, encore que tout cela soit si ancien que l'on n'est sûr de rien. Si cela se trouve, il n'y a jamais eu de marché. Mais on ne peut miser sur cette hypothèse. Sans même parler des dieux ou des démons qui, peut-être, sont à l'affût, là-bas, les dangers que recèlent les Portes de la Mort sont suffisamment nombreux : les crevasses, la glace, le brouillard et les avalanches de pierres, le risque de mourir de faim et de froid.

— Comme ce n'est pas cela qui arrêtera le seigneur Ciaran, ces périls ne nous arrêteront pas davantage. Quant à ce qu'il peut y avoir d'autre dans le défilé, nous le découvrirons sans doute en temps voulu. D'ici là, à quoi bon se creuser la tête ?

— En tout cas, nous avons le talisman. S'il y a du vrai dans la légende… Stark ? »

Silence.

« Il dort », dit Thanis.

Balin poussa un juron nordique, un blasphème interminable et compliqué, puis il eut un sourire mi-figue mi-raisin. « Je ne suis pas tout à fait sûr qu'il soit entièrement humain. Mais je suis heureux qu'il soit de notre côté.

— L'aurais-tu vraiment tué ?

— J'aurais essayé. » Balin effleura du regard les massives épaules de Stark et secoua la tête. « Je

suis très soulagé de ne pas être obligé de le faire. »

Thanis s'abîma à nouveau dans la contemplation du talisman. Elle ne s'en approchait pas mais elle le couvait des yeux, les mains croisées derrière son dos, la tête penchée, le regard sombre et troublé. Soudain, elle murmura : « Balin, j'ai peur. »

Il lui caressa doucement l'épaule. « Moi aussi. Mais nous avons récupéré le talisman, les dieux nous l'ont confié et nous devons faire notre possible. » Il saisit respectueusement le cristal, le glissa dans le cabochon de la ceinture qu'il referma avec soin.

Thanis n'avait pas bougé. Elle repoussa les lourdes mèches noires qui pendaient sur son front dans un geste d'une féminité immémoriale trahissant une fatigue infinie. « Tout sera détruit, n'est-ce pas ? »

Ce petit mot, *tout*, englobait réellement tout – la cité, le Quartier des Voleurs, cette rue, cette maison, cette chambre, leurs maigres biens, leur façon de vivre. La haine que Stark éprouvait pour le bandit mekhi, celui qui serait à l'origine de cette destruction, était contagieuse. Balin n'aurait pas demandé mieux que de réconforter sa sœur, mais mentir n'aurait servi à rien. Il ne mentit donc point.

« Pour un temps, je le crains. Oui, pour un temps. » Il dissimula la ceinture derrière la cape de Stark, suspendue à un crochet, jeta la sienne sur ses épaules et sortit.

Dehors, les familières odeurs hivernales, gel et fumée mêlés, l'assaillirent. Les toits noirs, tels les jetons oubliés et épars d'un jeu de hasard, scintillaient au soleil. Le Mur dominait la ville, comme toujours depuis sa naissance – massif, sécurisant, rassurant. Balin descendit les marches érodées, effleurant de sa main la pierre usée de la muraille. Il marchait à pas lents. Comme un homme au cœur percé par une lame.

7.

Stark se réveilla à la nuit tombée et s'étira. Il se sentait encore un peu raide, et la faim le tenaillait toujours, mais dans l'ensemble, il avait récupéré. Il capta des sons auxquels il n'avait pas encore prêté attention : le pas des sentinelles qui arpentaient le Mur au-dessus de la maison, les mots de passe qu'elles échangeaient en s'égosillant.

Thanis l'entendit remuer et s'approcha. Jusque-là campée sur le pas de la porte, elle scrutait l'obscurité. « Toujours aucun signe d'une attaque.

— Elle viendra », répondit Stark.

Il se redressa sur son séant. La pièce lui parut changée. Il lui suffit d'un instant pour s'aviser que tous les parements grâce auxquels une chambre est davantage qu'une cage pour animaux civilisés avaient disparu – cachés, sans doute… Quant aux objets utilitaires, tels que les vêtements, ils étaient empilés en deux tas dans un coin de façon à ce que l'on puisse opérer son choix à la hâte. Juste à côté, on distinguait des vivres enveloppés dans un linge.

La chambre était d'ores et déjà abandonnée : nul n'y vivait plus – simplement y campait-on en attendant le départ. Il jeta un coup d'œil à Thanis. À la vue des yeux brouillés de larmes de la jeune fille, son cœur se serra.

« Je suis désolé, dit-il.

— Ne le soyez pas ! répliqua-t-elle avec une véhémence inattendue et un regard fulminant. Dites-moi juste ce que je peux faire dans ce combat.

— C'est déjà un bon début. » Il lui sourit. « Peut-on manger quelque chose sans taper dans les réserves ?

— Oui. J'ai ramené de nombreuses provisions du marché. »

Elle lui apporta de la viande froide, du pain et du vin, le regarda manger pendant une ou deux minutes puis se décida à l'accompagner. Voracement…

Stark lui sourit de nouveau. « À ce que je vois, le nœud s'est défait. »

Elle eut l'air surpris. « Comment avez-vous deviné ?

— Il m'est arrivé une ou deux fois de ne pouvoir manger tellement j'avais la gorge serrée. Tenez, buvez un peu de vin. Ça fait chaud par où ça passe et ça calme les nerfs. »

Il lui remplit sa coupe. Elle sourit puis la vida. Ils se sentaient bien dans la pièce où les ombres lourdes masquaient les espaces vides et où le fourneau dégageait une agréable chaleur.

« Où est Balin ?

— Il discute, il dresse des plans. Il sera bientôt de retour.

— Je vous suis reconnaissant à tous deux de m'avoir accueilli. Mais surtout à vous, parce que vous m'avez aidé, là-bas, sur la place du marché. »

Elle lui décocha un coup d'œil. « Remerciez-moi si cela vous fait plaisir. D'ici peu, le temps des politesses sera passé. »

Elle se détourna et regarda vers le Mur. Là-haut, des bottes martelaient les pierres froides et on entendait les voix rudes des soldats qui s'interpellaient.

Il attira la jeune fille contre lui et l'embrassa. Son corps chaud sentait bon. La vie frémissait en elle, et c'était follement émouvant ; elle palpitait dans sa gorge sous les doigts de Stark, puisait au rythme de sa respiration. Thanis était une créature unique. Muette, elle s'accrochait à lui avec une sorte de désespoir, et il eut soudain l'impression de tenir entre ses bras un enfant apeuré qui avait besoin qu'on le console.

Quelque chose dans la manière d'être du Terrien avait dû se modifier, car la jeune fille se dégagea

et, avec un petit rire, secoua la tête. « Je crois qu'il me faut davantage de vin. » Elle leva sa coupe mais s'immobilisa, aux aguets, avant de lui adresser un sourire malicieux. « D'ailleurs, voici mon frère. »

Balin avait les nerfs à fleur de peau et paraissait surexcité. Il commença par s'asseoir pour manger avec eux, puis se leva et se mit à faire les cent pas. Ses yeux brillaient et, lorsqu'il commença à raconter ses activités, sa voix se fit saccadée et aiguë.

« Il a fallu que je sois très prudent, Stark. Nous ne sommes que quatre à être au courant pour le talisman. Les trois autres, j'ai autant confiance en eux qu'en ma main droite. Un mot, un seul mot intercepté par un tiers, et ni vous ni moi ne vivrons assez longtemps pour savoir ce qu'il adviendra de Kushat.

— Avez-vous un point de ralliement ?

— Oui. Les Pierres de la Fête. Elles se situent hors de l'enceinte. » Balin s'assit à côté du Terrien, plongea un doigt dans la coupe de vin et esquissa un schéma sur la table. « Ici, à environ trois kilomètres au nord. Tous les ans, il y a là une cérémonie au solstice du printemps. Aujourd'hui, elle est surtout destinée aux enfants. Mais jadis, c'était plus sérieux. »

Stark opina. Sur chaque planète, le soleil se lève puis se couche, et le culte du Dieu Flamboyant est aussi ancien que l'homme, aussi ancien que la vie.

« On sait tous où ça se trouve, enchaîna le jeune homme. De là, on peut directement gagner le défilé. Tout est arrangé. Chacun quittera la cité par ses propres moyens. Il y a des centaines d'itinéraires que tous les voleurs connaissent. Des milliers de galeries parcourent le sous-sol de Kushat. C'est un vrai fromage. »

Le Terrien acquiesça de nouveau. Il en allait de même pour toutes les cités martiennes qu'il connaissait.

Là-haut, sur le Mur, les sentinelles échangèrent leur mot de passe. Tout à coup, Stark se sentait oppressé par l'atmosphère de la pièce. Il se leva. « Je voudrais sortir. Est-ce que c'est possible ?

— Oui. Tant que nous restons dans le Quartier… » Balin tressaillit, soudain désireux de sortir aussi, en proie à une nouvelle idée. « Nous allons faire un petit tour afin que les hommes vous voient et qu'ils vous reconnaissent le moment venu.

— Vous en profiterez pour me montrer un ou deux de ces itinéraires secrets permettant de quitter la cité et que tous les Voleurs connaissent par cœur, dit Stark en endossant sa cape. Pour le cas où nous serions séparés durant les combats.

— Quand je vous disais que je ne suis pas soldat, fit Balin sur un ton joyeux. Venez. » Il posa sa main sur l'épaule de Thanis. « Essaie de dormir un peu, sœurette. Ça ne peut pas te faire de mal. »

Elle les enveloppa d'un sourire incertain tandis qu'ils s'enfonçaient dans la nuit froide. Les deux lunes plaquaient sur la masse des toits épars des flaques d'argent verdâtre zébrées de ténèbre, qui provoquaient des ballets d'ombres jumelles anar-chiques. Les tours de la Cité Royale se haussaient comme pour arracher du ciel l'œil blanc du satellite le plus proche, et celui-ci, brillant malicieusement à travers les lézardes des murailles, soulignait leurs tristes ruines. En bas, les rues disparaissaient dans une obscurité que déchiraient seulement les feux de guet allumés sur les places, une torche éclairant ici et là l'enseigne d'une taverne, ou la lueur diffuse filtrant d'une fenêtre aux volets clos.

Le Terrien nota que le jeune homme descendait lestement l'escalier, sans accorder à tout cela le moindre regard. Il le suivit en hochant la tête avec compassion. Là-haut, sur le Mur, des bottes ferrées marquaient la cadence.

« La cité a l'air bien tranquille, dit Stark tandis que Balin s'engageait dans une ruelle sinueuse.

— On ne croit pas encore vraiment à une attaque, même ici, au Quartier des Voleurs. Nul n'en a jamais vu, ni n'a jamais eu l'idée que quelqu'un pourrait en mener une au cœur de l'hiver. C'est la

saison sûre. Les gens des tribus sont trop occupés à survivre aux rigueurs du froid. L'été, ils tentent de piller nos caravanes qui vont dans les villes du sud vendre des marchandises, et ils s'en prennent parfois à nos chasseurs. Mais c'est tout. La plupart des habitants de Kushat partagent de toute façon l'avis de Thanis : talisman ou pas, le Mur garantit notre sécurité. » Il leva les yeux vers la construction. « Et quand je le vois, quoi que me dise la raison, je ne peux m'empêcher de le juger invincible.

— Montrez-moi tout de même ces voies secrètes. »

Le jeune homme obtempéra. Ici, un obscur tunnel dissimulé par une pierre pivotante s'ouvrait au pied du Mur. Là, dans une étroite venelle, c'était une dalle de la chaussée qui basculait, révélant des échelons de fer rouillé qui s'enfonçaient, à en croire Balin, dans les antiques canaux d'écoulement souterrains qui évacuaient les eaux des crues au printemps.

« Parfait. Mais nous pouvons être refoulés du Quartier. Supposons que je sois entre le Quartier des Voleurs et la Cité Royale, poursuivi par l'ennemi. Où devrais-je aller ?

— La meilleure solution serait de fuir par le Quartier des Pilleurs de tombe. Ce n'est là, bien sûr, que le surnom que nous lui donnons. Les commerçants l'appellent le Quartier des Bienheureux. C'est un cimetière. »

Il fit monter Stark sur un toit, lui indiqua de son mieux la direction et lui expliqua en détail comment trouver l'entrée des boyaux secrets qui couraient à travers les multiples niveaux s'étageant sous la surface et qui, s'enfonçant au cœur des strates de détritus amoncelés au fil des siècles, aboutissaient à l'assise rocheuse sur laquelle se dressait la cité.

« Vous n'aurez qu'à suivre la galerie principale. Elle passe sous le Mur et débouche très loin de la ville. Elle passe aussi sous la Cité Royale, ajouta le jeune homme après une pause. C'est l'itinéraire que Camar a emprunté afin de quitter Kushat. Il aurait pu revenir par le même chemin, à l'insu de tous. Bien sûr, c'est surtout pour rencontrer les marchands étrangers et négocier des denrées difficiles à trouver à Kushat que l'on utilise ces tunnels… L'été, à la saison des caravanes, le commerce bat son plein. Pauvre Camar ! ajouta-t-il après un nouveau silence. Il a péché par orgueil. Mais peut-être qu'il a rendu un grand service à la cité, après tout.

— Nous ne tarderons pas à le savoir », dit Stark, conscient du poids de la ceinture sur ses reins. « Et plus tôt que nous ne le souhaiterions, je parie. »

Il enregistra avec le plus grand soin les informations que Balin lui donnait, conscient qu'elles pourraient lui sauver la vie.

Les deux hommes firent ensuite la tournée des tavernes et autres bouges misérables, des lieux enfumés exhalant la sueur et le cuir usé. Ils restaient un moment dans chacune, à boire une coupe de vin aigre importé par caravanes de régions au climat plus clément. Des hommes décharnés au visage sombre étudiaient Stark des pieds à la tête, mais aucun ne prononçait un mot. Quand ils rentrèrent, la plus proche des deux lunes était presque à la verticale du Mur et les silhouettes des sentinelles se découpaient en ombres chinoises sur son disque.

Thanis dormait au bout de la banquette. Ils s'allongèrent silencieusement pour ne pas la déranger.

La nuit s'égrena.

Très tard, alors que la seconde lune basculait vers l'est, la jeune fille se réveilla. Elle comprit aussitôt qu'elle ne pourrait plus se rendormir. Seule la profonde respiration des deux hommes rompait le lourd silence qui régnait dans la chambre. Là-haut, sur le Mur, les sentinelles ne faisaient plus les cent pas. Quand Thanis fut incapable de rester plus longtemps immobile dans l'obscurité, elle se leva et tira les épais rideaux masquant la fenêtre. Le vent et le clair de lune envahirent la pièce. Emmitouflée dans une fourrure, elle se pencha sur l'appui et contempla la cité endormie.

Stark s'agita dans son sommeil. Les émotions qui l'habitaient gagnèrent en violence. Thanis se retourna, traversa la chambre et le secoua. Il se réveilla sur-le-champ.

« Vous rêviez », murmura-t-elle.

Le Terrien secoua la tête. Le trouble de son regard ne devait rien au sommeil. « Le vent est imprégné de sang.

— Je ne sens que l'odeur de l'aube », chuchota Thanis.

Il se mit debout. « Réveillez Balin. Je monte sur le Mur. »

Il décrocha sa cape suspendue au crochet, ouvrit la porte et se planta sur le seuil. La lumière de la lune se reflétait dans ses yeux, des yeux pâles comme des flammes gelées. Thanis tourna la tête, soudain tremblante.

« Balin ! appela-t-elle. Balin… »

Il était déjà réveillé. Frère et sœur suivirent Stark qui gravissait l'escalier aux marches grossièrement taillées menant au Mur.

Le Terrien regarda en direction du sud, là où la plaine dégringolant des montagnes se déployait sous Kushat. Rien n'y bougeait, rien ne déparait sa blancheur déserte. « Ils attaqueront à l'aube », annonça-t-il.

8.

Ils attendaient.

À gauche et à droite, des gardes régulièrement espacés se pelotonnaient au-dessus de petits braseros qu'ils protégeaient de leur cape pour conserver la chaleur, jetant aux trois civils des regards dénués de curiosité. De toute évidence, il ne leur importait que de tenir pendant les dernières heures de la nuit, quand la volonté et le courage fuient l'homme comme l'eau un vase fêlé. Le vent sifflait en s'engouffrant par les Portes de la Mort. En bas, dans les rues vides, les veilleuses vacillaient avec des flambées subites.

Ils attendaient. Il n'y avait toujours rien.

Balin demanda enfin : « Comment savez-vous qu'ils approchent ? »

Un frisson qui ne devait rien au froid parcourut le corps de Stark. Tous ses muscles frémirent. Phobos plongeait toujours. La clarté pâlissait, changeait. La plaine était vide. Parfaitement silencieuse.

« Ils attendront l'heure la plus sombre, dit le Terrien. Ils auront à peu près une heure entre le coucher de la lune et le lever du soleil. »

Il tourna la tête. Les falaises surplombant Kushat aimantaient son regard. À leur pied, il croyait distinguer comme une saillie incurvée telle la dernière vague de l'éternité qu'ourlaient les cendres blanches de planètes pulvérisées.

Stark plongea son regard dans l'étroite gueule noire des Portes de la Mort. Le primitif en lui courbait l'échine et gémissait, oppressé par le poids de la fatalité. Il avait franchi la moitié d'un monde pour aboutir ici, le talisman d'un roi mort depuis des siècles dans les mains. Si les choses se déroulaient comme il le supposait, il mettrait bientôt ses pas dans ceux de ce roi défunt, il suivrait sa trace dans l'univers étranger tapi derrière le défilé, un univers qui, peut-être, parlait d'une voix grêle et multiple…

Il chassa le souvenir de ces voix immatérielles et lutta pour maîtriser la tentation de détacher sa ceinture et de la jeter du haut du Mur. Se rappelant comment il avait atteint Kushat à marche forcée, comment il avait contemplé la passe, brûlant du désir de s'approprier la puissance qu'elle dissimulait afin de détruire Ciaran, il éclata d'un rire sans joie face à sa propre incohérence.

« D'après Camar, dit-il, Ban Cruach aurait fini par franchir les Portes de la Mort en sens inverse. Est-ce vrai ? »

Balin haussa les épaules. « C'est ce qu'affirme la légende. En tout cas, il n'est pas enterré à Kushat. Pourquoi cette question ? fit-il avec étonnement.

— Je ne sais pas », répondit Stark en se tournant de nouveau vers la plaine.

Phobos frôla l'horizon. Un dernier rayon de lune ensanglanta la neige, puis les ténèbres s'abattirent.

Thanis se serra frileusement contre son frère et regarda le Terrien d'un air anxieux. De Stark émanait comme une patience immémoriale. Balin, qui en avait conscience lui aussi, l'enviait. Il aurait aimé redescendre pour retrouver cette chaleur rassurante qui facilitait l'attente – et il en avait honte. Il avait froid, le doute le rongeait, mais il ne bougea pas.

Le temps s'égrenait. Les minutes succédaient aux minutes. Sans fin.

Les sentinelles somnolaient, couvant leurs braseros. La plaine était noire comme de l'encre sous le scintillement lointain et blême des étoiles boréales.

« Les entendez-vous ? demanda le Terrien.

— Non.

— Ils approchent. »

Son ouïe infiniment plus acérée que celle de Balin captait les bruits ténus, la rumeur embryonnaire d'une armée qui avançait, furtive, sous le couvert de la nuit. Des hommes à l'armement léger, des chasseurs habitués à traquer les bêtes sauvages dans la neige. Ils connaissaient l'art de se déplacer vite, mais, néanmoins, leurs respirations, leurs mouvements généraient un murmure qui n'était pas celui du vent.

« Je n'entends rien », dit le jeune homme.

Thanis secoua la tête. Elle était pâle.

Ils continuèrent d'attendre. Les étoiles glissaient vers l'ouest. Enfin, à l'est, le ciel commença de blanchir. Le linceul de la nuit recouvrait toujours la plaine mais à présent, Stark distinguait, indécises et fantomatiques, les hautes tours de la Cité Royale. Qui serait roi à Kushat quand ce soleil qui n'était pas encore levé se coucherait ?

Balin scrutait l'étendue. « Vous vous êtes trompé. La plaine est vide.

— Secouez-moi cette sentinelle à coups de bottes ! » Stark alla réveiller un autre factionnaire qui poussa un grognement hargneux quand le Terrien le remit sans douceur sur ses pieds et jeta le brasero du haut du Mur. « Vous feriez mieux de jeter un coup d'œil par là. »

L'aube envahit d'un seul coup le paysage, l'inondant d'une lumière crue qui arrachait de cruels reflets aux épées, aux fers de lance, aux casques, aux cottes et aux harnois. Son éclat faisait miroiter des chevelures rousses, des pourpoints de cuir, il baignait d'écarlate, d'or et d'émeraude les bannières des clans qui flamboyaient sur fond de neige.

Il n'y eut pas un son, pas un souffle durant un instant, puis le garde pivota sur lui-même et s'élança, ses bottes aux semelles ferrées martelant les dalles. Un gong de haute taille était dressé sur le mur d'enceinte. Le soldat se saisit du marteau et sonna l'alarme. D'autres gongs installés sur le parapet reprirent l'appel, mêlant leurs voix de bronze à celle du premier.

Là-bas, dans les rangs des tribus, une corne caverneuse fracassa la sérénité de l'aube, suivie des trilles sauvages et frénétiques des fifres des montagnes, du roulement saccadé des tambours, d'une clameur triomphante, inarticulée, qui était comme la voix même de la bataille et dont le Mur renvoyait l'écho sur la plaine.

Ceux de Mekh se mirent en marche.

D'abord lentement et pêle-mêle. Les rangs de tête avançaient au pas de promenade. Mais la cadence s'accéléra à mesure que s'accentuait la poussée des guerriers qui suivaient et, d'un seul coup, ce fut la charge : l'armée des barbares tout entière se rua sur la cité comme un fleuve qui rompt ses digues.

Les Mekhis avançaient en ordre dispersé ; ils couraient tels des cerfs, bondissaient en vociférant et en brandissant des brandons. Les cavaliers éperonnaient leurs montures qui filaient ventre à terre et dont les flancs saignaient. La progression se faisait de façon anarchique, sans organisation ni plan préétabli. Derrière les fantassins et les hommes montés surgissaient d'autres guerriers et d'autres bêtes, de sorte que ce n'était plus qu'une horde indistincte, une bousculade sans nom qui ébranlait le sol sous ses pas.

En tête allait un cavalier solitaire revêtu d'une armure noire, armé d'une hache noire, et dont la monture était harnachée de noir.

Le Terrien réalisa qu'il se penchait par-dessus le parapet et que Balin s'efforçait de le tirer en arrière.

« Auriez-vous envie de vous battre en combat singulier ? » s'écria le jeune homme, qui recula devant son regard fixe. « L'ami, faites-moi la grâce de ne jamais devenir mon ennemi, je vous en prie. Mes nerfs ne le supporteraient pas. L'occasion de régler vos comptes avec Ciaran viendra plus tard. »

Il désigna les hommes en armes qui accouraient et leur criaient de dégager le Mur. Stark haussa les épaules et emboîta le pas à Balin, qui dégringola l'escalier, puis en gravit un autre pour atteindre le toit de la maison. Thanis les suivait et tous trois se hissèrent en s'accrochant aux ardoises froides pour

observer les événements. De nouveau, Stark s'était retranché dans sa carapace de patience minérale, mais ce ne fut qu'une fois Ciaran perdu dans la cohorte que ses yeux s'arrachèrent à la contemplation du heaume noir.

Kushat reprenait vie. Les gongs retentissaient toujours par intermittence. Les hommes d'armes grouillaient sur le Mur, mais ils devaient se répartir sur toute la longueur de l'enceinte, et les barbares paraissaient si nombreux. La population se répandait par les rues, se pressait aux fenêtres, s'attroupait sur les toits. Un détachement de nobles tout pimpants dans leurs cuirasses miroitantes prit position sur la place jouxtant la grande poterne.

« Que va-t-il se passer, maintenant ? demanda Balin à voix basse.

— Le premier assaut sera repoussé, estima Stark. Ensuite, tout dépendra de savoir si Ciaran aura l'autorité nécessaire pour mener encore ses hommes à l'attaque. Je crois que ce sera le cas », ajouta-t-il après un temps.

Tous deux restèrent un long moment sans parler.

Sur le parapet, les grandes balistes grinçaient en catapultant les rochers qui creusaient de sanglantes trouées dans les rangs des assaillants. Le chant des arcs de corne faisait comme un bourdon plaintif et les courtes flèches tombant en pluie gémissaient. Les frondes lançaient une grêle de pierres. La guerre en restait au stade primitif dans le Pays Arctique, comme partout sur la planète – sauf dans le cas d'emploi d'armes terriennes, ce qui était fort rare. Les Martiens ne manquaient pas d'intelligence, mais de métaux, d'industries chimiques, de sources d'énergie. Cependant, même un monde mourant pouvait toujours trouver des peaux de bêtes, des pierres, des os, du fer pour forger des épées ; ces moyens simples et séculaires suffisaient.

Des hommes tombaient ; on les emportait ou leurs camarades les jetaient par-dessus le parapet. En bas, les corps des barbares s'amoncelaient comme des andains. Le cri de guerre des clans résonnait inlassablement dans l'air glacé. Quand Stark entendit grincer les échelles sur la pierre, il se dit qu'il s'était trompé, en fin de compte : la première vague d'assaut allait enlever le Mur. La garnison de Kushat combattait bravement, mais c'était là sa première bataille et, devant les colosses de la montagne, tueurs experts, les défenseurs étaient en vérité comme des moutons à l'abattoir.

Pourtant, le Mur tenait bon et, au milieu de la matinée, la puissance de la vague d'assaut s'émoussait contre ses pierres noires. À présent, silencieux et maussades, les hommes de Mekh se repliaient en emportant leurs blessés.

« Vous voyez, Stark ? dit Thanis. Le Mur… il nous protège. » L'espoir éclairait son visage tiré. « Vous voyez ? Ils décrochent.

— Ils laissent leurs morts. Chez les tribus de Kesh et de Shun, cela promet un retour. Je ne serais guère surpris que les Mekhis suivent cette coutume. Regardez, là-bas. » Il tendit le bras pour désigner quelque chose sur la plaine. « Cet étendard noir frappé d'un éclair, c'est celui de Ciaran. Vous apercevez les chefs qui se rassemblent autour de lui ? »

Balin laissa son regard errer sur les rangs clairsemés garnissant le Mur. « Si c'était une victoire, on ne pourra pas s'en offrir une seconde. »

Mais la ville retentissait de cris d'allégresse. On embrassait les soldats dans les rues, les nobles faisaient au galop le tour du Mur, l'air satisfait, et une bannière cramoisie claquait au vent sur la plus haute tour du palais royal.

Le Terrien se tourna vers la jeune femme. « Voudriez-vous nous apporter de quoi nous restaurer ? Plus tard, nous n'aurons pas le temps.

— Je ne vous crois pas ! rétorqua-t-elle d'un ton farouche. Ils sont battus. » Elle alla quand même chercher des vivres.

Le soleil montait dans le ciel.

Peu après midi, l'armée barbare s'ébranla. Elle se scinda en quatre corps de bataille, dont un qui

resta en arrière. Les deux premières colonnes assaillirent le Mur en deux points éloignés. La troisième attendait.

« Voilà par quoi Ciaran aurait dû commencer, commenta Stark. Mais les barbares ont l'esprit d'indépendance et ils n'écoutent qu'après avoir reçu une première raclée. Maintenant, nous allons voir. Et les nobles auraient intérêt à faire venir leurs réserves sur le Mur. »

Elles accoururent en toute hâte. Les effectifs des défenseurs se répartirent tant bien que mal entre les deux points menacés pour repousser les barbares déjà fort occupés à dresser leurs échelles. Le reste du Mur se trouva dégarni.

La troisième colonne ennemie se rua sur la poterne.

Le silence régnait de nouveau sur la cité. Seuls les bruits de la bataille le brisaient.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Thanis. On dirait le tonnerre.

— Les béliers, répondit le Terrien. Ils enfoncent la porte. »

Une intense agitation le saisit tandis qu'il regardait les officiers essayer de faire face à ce nouveau péril avec des forces de plus en plus insuffisantes. La colonne qui attaquait la porte brillait par son organisation. Les géants roux en sueur maniant les béliers étaient protégés par des guerriers qui dressaient, à l'aide de boucliers tenus à bout de bras, un écran sur lequel s'écrasaient les projectiles lancés du rempart. D'autres valets d'armes, à genoux, faisaient de leurs écus un abri depuis lequel archers et frondeurs tiraient sur le Mur. Là-bas, sur la plaine, Ciaran attendait à côté de son noir étendard en compagnie de certains de ses chefs, et de la réserve impatiente qui commençait à donner de la voix telle une meute à la vue d'une proie.

« Vous feriez mieux de partir maintenant, dit Stark à Balin. Emportez le talisman, rassemblez vos hommes… »

L'autre tapa du poing sur les ardoises. « Nul ne quittera Kushat autrement que les armes à la main ! répliqua-t-il en fusillant du regard son compagnon qui haussa les épaules.

— Vos amis auront bientôt l'occasion de se battre. » Du menton, le Terrien indiqua les sergents recruteurs qui commençaient à parcourir le Quartier des Voleurs en quête de combattants. « Allons les retrouver ! »

Il se leva et se tourna vers Thanis. « Vous m'avez demandé de vous dire comment vous pourriez participer au combat. » Il déboucla sa ceinture et la noua autour de la taille de la jeune fille, sous sa cape. « Prenez ceci ainsi que toutes les vivres et toutes les couvertures que vous pourrez porter. Allez nous attendre aux Pierres de la Fête. » Pour couper court à ses velléités de résistance, il ajouta doucement : « Désormais, vous détenez le talisman. Charge à vous de veiller à ce que nul ne s'en empare. »

Elle le fixa du regard en ouvrant de grands yeux.

« Tu vas rester là toute la journée ? » s'écria Balin, irrité. Il l'embrassa sur la joue et la poussa sans ménagements vers l'escalier. Au moment où le trio passa devant la porte de la chambre, il ajouta, pour s'assurer que sa sœur avait compris : « Et là-bas, attends ! Quelqu'un viendra. »

Il poursuivit son chemin en dévalant les marches. Stark sourit à Thanis, lui intima d'être prudente puis emboîta le pas du voleur.

Au pied de l'escalier, il se retourna. La jeune fille était rentrée dans la chambre, et avec elle la ceinture de Camar et le talisman. Il se sentit soudain tout léger, libre, comme soulagé du poids d'un lourd fardeau.

Les deux amis se mêlèrent à un flot de plus en plus impétueux d'hommes qui n'avaient nul besoin que les recruteurs les incitent à défendre leur ville. Balin courait aux côtés du Terrien.

Voyant son visage crispé au point que ses lèvres blanchissaient, ce dernier lui dit : « Lorsque vous vous précipiterez sur le premier, qu'il hurlera et que vous songerez à votre humanité partagée, rappelez-vous qu'il est venu ici de son plein gré, de son propre chef, dans le seul but de vous tuer.

— Merci, maugréa l’autre, mais je ne pense pas connaître ce problème.

— Vous verrez que si. »

On empilait les armes des morts et des soldats blessés pour les distribuer à la population. Stark et Balin s’équipèrent, puis montèrent sur le Mur.

9.

Ils perdaient leur temps. Stark le savait, et parmi ceux qui se ruaient avec eux, beaucoup le savaient aussi. Il eût sans doute été plus simple, du moins aux Voleurs, de quitter Kushat pour fuir l'inévitable. Mais les habitants de cette cité commençaient à lui inspirer un vif respect. La logique du Terrien suivait un principe simple : qui refusait de se battre pour défendre ce qu'il possédait ne méritait pas de le posséder et ne le posséderait pas longtemps. Certains, il ne l'ignorait pas, prétendaient trouver de la grandeur à capituler. Peut-être. À ses yeux, c'était parer la lâcheté des couleurs de la vertu.

En tout cas, ces hommes-là se battaient. Le voleur et le tisserand, le boucher et le forgeron, le maçon et le tavernier. Mais c'étaient de piètres soldats, et les officiers qui les commandaient n'étaient guère meilleurs. On entendait toujours le fracas intermittent des béliers heurtant la poterne. Les colonnes barbares qui donnaient l'assaut au Mur commençaient à ruser : elles attaquaient un endroit, puis se repliaient pour se porter ailleurs. *Ils détournent notre attention,* se dit Stark. Il remarqua alors que les réserves de flèches s'épuisaient ; de plus en plus de défenseurs abandonnaient leurs arcs. Il porta son regard sur l'étendard noir qui flottait sur la plaine.

Et l'attente prit fin tout d'un coup.

Le porte-étendard leva haut sa bannière et, piquant des deux, se porta à la tête de la réserve. La noire armure ne quitta pas l'ombre de l'oriflamme. Les fifres lancèrent leur trille sauvage et la horde se rua sur Kushat, tel l'éclair.

« Ne vous attardez pas, l'ami, dit le Terrien à Balin. N'oubliez pas que nous avons une autre bataille à livrer.

— Je sais, murmura le jeune homme. Je sais. » Les traits défaits, il assistait à l'agonie de sa ville. Il n'avait pas encore eu l'occasion de donner à son épée le baptême du sang. Elle se présenta bientôt.

Une échelle grinça contre la muraille à quelques mètres de lui. Les yeux fous, des barbares la gravirent, avides de venger leurs frères et d'effacer la défaite essuyée le matin. Stark était là pour les accueillir, javelot en main. Il embrocha deux hommes mais dut lâcher son arme quand le second tomba du haut du Mur, le javelot planté dans le sternum. Le troisième assaillant sauta sur le chemin de ronde : le Terrien le reçut dans ses bras.

Balin, pétrifié sur place, son épée d'emprunt à moitié levée, vit son ami précipiter le barbare hurlant par-dessus le parapet. Quand Stark empoigna les montants de l'échelle pour la repousser, d'autres cris s'élevèrent. Puis l'échelle disparu, et avec elle les guerriers roux. Le Terrien avait trouvé un sabre et ne chômait pas : d'autres échelles apparaissaient déjà. L'odeur du sang montait aux narines du jeune Martien, qui prit brusquement conscience de la présence physique de cet ennemi venu le massacrer, détruire tout ce qu'il aimait. Le choc fut rude. En proie à une fièvre aussi subite que brûlante, il bondit et commença à faucher les têtes qui surgissaient au-dessus du parapet. Mais Stark avait raison : il s'avisa bientôt qu'il était plus facile de se livrer à cette besogne si l'on ne regardait pas le visage de l'ennemi avec trop d'attention. L'un des assaillants en profita pour percer sa garde incertaine et manqua de peu l'éventrer. Dès lors, Balin n'eut plus aucun scrupule à combattre.

Il régnait à présent une telle confusion que les officiers ne savaient plus où donner de la tête. Leurs hommes se battaient là où ils le voulaient, là où ils le pouvaient ; les occasions ne manquaient pas.

Mais l'issue était inéluctable. Les barbares prirent pied sur le Mur en trois points différents. Ils perdirent deux de leurs bases, en reconquirent une et, à partir de ces têtes de pont, ils déferlèrent sur le parapet, chassant les assiégés devant eux, les repoussant de marche en marche.

Le combat gagna les rues. Des femmes et des enfants hurlant bloquèrent toutes les voies menant à la ville. Le Terrien perdit Balin de vue. Il espérait que le jeune voleur était toujours vivant et aurait

l'intelligence de décamper, mais l'autre était désormais livré à lui-même et il n'y pouvait plus rien, aussi chassa-t-il le Martien de ses pensées.

La grande poterne résistait toujours aux béliers. Stark se fraya un chemin jusqu'à l'esplanade : les échoppes des marchands gisaient renversées, le vin coulait des jarres brisées. Les montures à l'attache, énervées par les harnais qui les écorchaient, affolées par les cris et l'odeur du sang, glapissaient en se cabrant. Les cadavres s'entassaient sous les murs par dizaines, là où s'étaient regroupés les derniers défenseurs, soldats et simples citoyens. Plus ou moins par instinct, ils avaient formé un pitoyable carré et tentaient de protéger simultanément leurs flancs et leur front – la poterne. Le fracas des béliers secouait le pavé sous leurs pieds. Enfin, les battants garnis de plaques en fer cédèrent dans un gémissement si puissant qu'il en étouffa tous les autres sons.

Les nobles refoulés par l'assaut étaient descendus du Mur pour enfourcher leurs montures. Ils attendaient. Leur nombre avait diminué. Ils étaient pâles sous leurs armures étincelantes à présent bosselées et maculées. Mais chacun d'eux redressait les épaules, s'assurait que son habit tombait sans faux pli et que le blason de son bouclier restait vierge de toute tache de sang. Stark aperçut Rogain. Ses mains d'érudit étaient peut-être douces, mais elles ne tremblaient pas.

Le grondement des béliers retentit une dernière fois. Les gonds à demi arrachés sautèrent dans un grincement déchirant et la poterne béa.

La noblesse de Kushat effectua sa première et dernière charge.

En combattants vaillants, les nobles se précipitèrent sur les cavaliers mekhis et, en combattants vaillants, ils les continrent jusqu'au bout, jusqu'à s'en trouver taillés en pièces. Les rares survivants furent repoussés sur la place comme la rocaille qui précède l'avalanche. Et le masque de guerre au cimier ailé du seigneur Ciaran s'encadra le premier entre les montants de la poterne béante.

Il y avait de nombreuses montures entravées dans les stalles effondrées, des montures que nul cavalier légitime ne réclamerait jamais plus. Le Terrien se jucha sur la plus proche et trancha son licol d'un coup d'épée. Au cœur de la mêlée, l'homme en armure noire chevauchait tel un dieu destructeur, sa hache de nuit s'abreuvant de vies partout où elle retombait. Une singulière et froide flamme luisait dans les prunelles de Stark. Il ne détenait plus le talisman, le sort de Kushat lui importait peu : il était libre. Il enfonça brutalement ses talons dans les flancs écailleux de sa bête qui bondit. Puissante, et si terrifiée qu'elle était au delà de la peur, elle mordait et piétinait tout ce qui se trouvait sur sa route tandis que l'homme, à grands coups d'épée, se taillait un chemin dans la masse des barbares.

Sa voix s'éleva, noyant le tumulte. « Ciaran ! Ciaran ! »

Le sombre masque se tourna.

Le Terrien piqua des deux. « Je revendique le droit de l'épée, bâtard ! »

Derrière la fente grillagée, la voix familière répondit : « Qu'il en soit ainsi ! »

La hache noire décrivit un cercle dans l'air pour avertir quiconque, amis et ennemis, qu'il s'agissait là d'un combat singulier.

Les deux montures se percutèrent. La hache retomba dans un sifflement et l'épée ensanglantée fulgura. Il y eut un cliquetis de métal froissé : la lame se rompit et la hache chut sur le sol.

Un étrange murmure monta des poitrines barbares, auquel Stark ne prêta aucune attention. Il pressa inexorablement sa bête.

Ciaran voulut dégainer, mais la puissance du coup avait engourdi sa main : sa réaction fut moins rapide que de coutume. Le pommeau de l'épée brisée que le Terrien étreignait encore dessina une arabesque et sonna sur le heaume. On eût dit le son d'une cloche fêlée. Sous la violence du choc, le noir cavalier oscilla sur sa selle – juste un instant, mais cela suffit à Stark pour lui arracher son masque de guerre et nouer ses mains autour de sa gorge dénudée.

Contrairement à son intention initiale, il ne rompit pas le cou vulnérable. Les barbares qui entouraient les deux champions se figèrent, les yeux écarquillés.

Le Terrien comprenait pourquoi le seigneur Ciaran ne montrait jamais son visage.

La gorge qu'il serrait était blanche et musclée, et ses mains disparaissaient sous la longue chevelure noire épandue sur la cotte de mailles. Une bouche incarnat frémissante de fureur, une ossature d'une délicatesse prodigieuse sous la chair sculpturale, des yeux féroces, altiers et sauvages tels ceux d'un jeune aigle : c'était un visage d'une beauté radieuse, mais sur aucun des neuf mondes du système solaire il n'aurait pu passer pour celui d'un homme.

Mettant à profit cette seconde de stupéfaction, celle qui portait le nom de Ciaran fut plus rapide que Stark. Sans avertissement, sans même le plus fugitif des changements d'expression, elle le frappa des deux poings sous le menton avec tant de force que ce fut tout juste si les vertèbres du Terrien résistèrent. Désarçonné, il tomba de selle et resta inerte sur le pavé ensanglanté – le soleil s'obscurcissant un instant.

La femme fit volter sa monture. Se baissant, elle récupéra sa hache et fit face aux chefs babares et aux guerriers médusés. « Je vous ai bien conduits, leur dit-elle. Je vous ai donné Kushat. S'en trouve-t-il un parmi vous pour me contredire ? »

S'ils ne la connaissaient pas, ils connaissaient sa hache… Déroutés, ils échangèrent des regards furtifs et inquiets. Le Terrien, toujours au sol, ne la distinguait qu'à travers un brouillard ondoyant. Sa noire chevelure flottant au vent, elle se dressait à contre-jour dans sa sombre armure, et il éprouva un étrange serrement au cœur, une sorte de pressentiment glacial. L'odeur du sang montait des pierres, puissante, épaisse.

Le peu qu'il restait des nobles chevaliers de Kushat choisit ce moment précis pour charger. Le démasquage imprévu du seigneur de Mekh leur avait donné le temps de rameuter les survivants, et ils avaient maintenant le sentiment que les dieux avaient enfin accompli un miracle pour leur venir en aide. Ils retrouvaient espoir alors qu'ils avaient tout perdu, fors le courage. « C'est une femme ! crièrent-ils. Une catin ! Une fille à soldats ! Une *femme ! »*

Hurlant ce dernier mot comme s'il s'agissait d'une insulte, ils se ruèrent sur les barbares.

Celle qui avait été le seigneur Ciaran enfonça si profond ses éperons dans les flancs de sa bête que celle-ci bondit en hurlant. Sans regarder qui et combien la suivaient, elle se jeta sur les défenseurs de Kushat.

La grande hache s'éleva, retomba. La femme tua trois hommes et en laissa deux allongés sur les pierres, se vidant de leur sang. Toujours sans se retourner.

Les barbares recouvrirent l'usage de la parole. « *Ciaran ! Ciaran ! »*

Leurs vociférations noyèrent le fracas du combat. Comme un seul homme, ils emboîtèrent le pas à la guerrière. Ces colosses, ces enfants sauvages qu'elle conduisait n'avaient qu'une alternative : la massacrer de leurs propres mains ou l'adorer – ils venaient de faire leur choix. Dorénavant, ils la suivraient là où elle les mènerait, avec une dévotion sans rapport ni mesure avec celle qu'ils auraient portée à un homme et ce, aussi longtemps qu'elle ne ternirait pas l'image qu'ils se faisaient d'elle : celle d'une déesse.

Stark manqua s'esclaffer. Plutôt que de tuer Ciaran, il n'avait fait que lui conférer une puissance, une liberté dont elle n'avait encore jamais joui jusque-là. Désormais, rien, sinon la mort, ne pourrait l'arrêter.

Eh bien, soit, songea-t-il dans quelque sombre repli de son esprit. *Si c'est ainsi que le fil est tissé, très bien.*

Des pieds le foulaient, l'écrasaient, le heurtaient. Des hommes se battaient au-dessus de lui, et les pattes des bêtes lancées au galop martelaient le sol. Sentant la panique le gagner, il lutta pour ne pas y céder et parvint à s'agenouiller. Il s'apprêtait à se redresser, mais le mouvement attira l'attention d'un guerrier dont l'expression de surprise signifiait qu'il l'avait cru mort. Poussant un cri de guerre, il se fendait pour porter le coup de grâce quand il s'affaissa tel un sac de son, la nuque ouverte.

Une voix sèche lança : « Son arme, bon sang ! Prenez son arme ! Je ne pourrai pas les contenir à moi seul. »

Lugh ! Barbouillé de sang et de poussière, couvert de plaies et de bosses, il avait vieilli de cent ans. D'un geste vif, Stark se baissa, empoigna l'épée et se mit à frapper d'estoc et de taille aux côtés du Kushati. Peu à peu, ils se laissèrent entraîner par la bataille qui prenait des allures de déroute. Avant même de s'en apercevoir, ils se retrouvèrent loin de l'esplanade. Dans les rues étroites, tortueuses, la débandade avait des dimensions dantesques. La cohue obstruait les venelles et les barbares qui tapaient dans le tas s'en donnaient à cœur joie.

« Il ne sert plus à rien de résister, gronda le Terrien. Nous devons nous dégager…

— Quelle importance ? répondit l'autre. Mourir ici ou ailleurs…

— Si vous préférez vous battre plutôt que périr, il existe un second front. »

Lugh le toisa d'un regard où ne subsistait plus aucune trace de l'adolescent susceptible qu'il était encore quelques heures auparavant.

« Où, Stark ? Où ? La cité est perdue.

— Oui, mais un espoir subsiste ailleurs. » Les barbares tenaient toutes les rues du secteur du Mur. Dans l'incapacité de rejoindre les issues que Balin lui avait montrées, le Terrien secoua Lugh. « Indiquez-moi le chemin du Quartier des Bienheureux et je vous montrerai. »

L'autre resta quelques instants à le dévisager. Le flot de la déroute les plaquait contre les pierres froides des maisons. Le Kushati secoua la tête. « Et comment ? À travers ça ? »

Stark acquiesça. Les façades n'offraient aucune solution de continuité, les rues se valaient toutes, les toits étaient des impasses et les maisons des pièges. « Nous allons fendre la foule. Ne me lâchez pas d'un pouce ! »

Et il entreprit de se frayer un chemin à travers la cohue paniquée avec une brutalité inouïe, convaincu qu'il était que Ciaran de Mekh allait se lancer à sa recherche sous peu. Elle – c'était vraiment étrange d'employer le féminin – n'aurait pas hésité à le tuer lors de leur combat singulier, car un chef de guerre ne pouvait se permettre d'enfreindre les règles traditionnelles d'un défi. Mais il savait qu'elle aurait préféré, et de loin, le prendre vivant. Pour le talisman, bien sûr. Il ne devait la vie qu'à la surprise qu'il avait créée en la démasquant, et à la mêlée qui avait suivi. À cette pensée, il pressa le pas et redoubla de violence. Les hommes poussaient des jurons et le frappaient, mais il était plus grand et plus fort que la plupart d'entre eux, plus déterminé aussi dans sa furie. Couvert par Lugh, il émergea bientôt de la foule hystérique qui se scindait en petits groupes courant aveuglément dans les ruelles.

Stark courait lui aussi, mais pas à l'aveuglette, et son compagnon épuisé trottinait à ses côtés d'un pas désarticulé. Tous deux franchirent la porte du Quartier des Voleurs, à l'instar de la veille quand ils avaient rejoint la Cité Royale. Le chaos ne faisait encore qu'effleurer les rues des artisans. Presque toutes les boutiques étaient fermées et les maisons silencieuses. Les habitants étaient allés observer la bataille. Dans la lumière hivernale, les bâtiments avaient l'air aussi paisibles qu'un jour chômé.

Un sanglot rauque et guttural s'échappa des lèvres du Kushati. « Ils nous ont trahis ! s'écria-t-il. Ils nous ont menti.

— À propos du talisman ? Oui.

— Ils ont *menti*. » Le jeune officier se tut. Les pavés résonnaient sous leurs pieds. « Il y a pire. Ils étaient fous, Stark. C'étaient des imbéciles !

— Ce ne sont pas les imbéciles qui manquent et il y en a partout. On doit apprendre à penser par soi-même.

— Ils sont morts ! s'écria Lugh, virulent. Ils ont payé pour leur folie.

— C'est ce qu'il advient aux fous. Sont-ils morts avec courage ?

— Oui, pour la plupart. Même Ventre de Truie. Mais à quoi bon le courage quand tout est déjà

perdu ?

— À chacun de répondre à cette question. »

Le Terrien se retourna. À présent, des gens s'engouffraient par la poterne, déferlaient sur le muret. Derrière eux, un groupe de cavaliers serrant les rangs se frayait un passage à travers la masse des fuyards. Ils étaient huit ou neuf et donnaient l'impression de chercher quelque chose.

« Hier, reprit Stark, vous paraissiez penser le plus grand bien de vos dirigeants. On pourrait donc dire que vous les méritiez. Mais n'en parlons plus. Ce qui compte, c'est de réfléchir à nos moyens de survie. » Il poussa le jeune officier dans une rue transversale. « De quel côté se trouve le Quartier des Bienheureux ? »

L'autre ouvrit la bouche, la referma avec effort et fit la moue. « Ça ne sert à rien de polémiquer. C'est par là… » Il se mit en marche.

« Plus vite, le pressa Stark. Les cavaliers de Ciaran sont sur nos traces. »

Ils couraient en se retournant fréquemment.

« Elle ne vous le pardonnera pas. » Lugh cracha un blasphème. « Se faire battre par une femme ! Quelle honte pour nous !

— C'est un guerrier qui a pris Kushat. Ne l'oubliez jamais. »

La rue décrivait des méandres qui leur masquaient l'artère principale, mais le Terrien avait l'ouïe fine. Il entendit le bruit des cavaliers en approche, le piétinement sourd de montures lancées au galop. Il prit son compagnon à bras-le-corps et le poussa à nouveau dans une ruelle, boyau de moins d'un mètre de large sinuant entre deux bâtiments. Ils la dévalèrent au pas de course et s'engouffrèrent dans une impasse qui courait derrière les façades effondrées. Stark vit que la plupart des bâtiments étaient abandonnés depuis longtemps : leurs fenêtres béaient, les pierres des murs habilement taillées jonchaient le sol couvert de poussière et de détritus amoncelés par le vent. Soudain, le fracas de la guerre et de la mort parut refluer.

« C'est encore loin ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. »

Ils trébuchaient, glissant sur les décombres, le souffle court. Tout à coup, ils atteignirent un mur de près de deux mètres de haut qui bloquait la venelle.

« C'est là, dit Lugh. De l'autre côté. »

10.

Stark se hissa en haut du mur et s'assit à son faîte, haletant.

Le spectacle du Quartier des Bienheureux manquait d'agrément. Du fait de l'antiquité de Kushat, il dépassait en superficie les quartiers dévolus aux vivants et s'étendait aussi bien à l'horizontale qu'à la verticale. À force de niveler les tombes écroulées et d'en bâtir de nouvelles sur les anciennes, certaines s'élevaient sur des buttes plus hautes que le mur. À côté de chacune se dressait une grande pierre gravée d'innombrables noms, la plupart effacés depuis longtemps, et les stèles gauchies s'inclinaient dans toutes les directions, accablées par le poids du temps, sombre et lugubre forêt sur laquelle le vent froid soufflait et le soleil hivernal jetait des ombres anarchiques. Tout cela, c'était ce que l'on voyait à la surface. Mais Balin avait affirmé que le sous-sol était criblé de puits funéraires encore plus anciens. Le silence était total. Seul le brisait le soupir de la bise. Au loin pointaient, sinistres, les noires falaises et l'échancrure du défilé.

Stark huma l'air glacial. Le primitif en lui frissonna et eut un mouvement de recul. Il se ramassa sur lui-même et se retourna vers la rumeur de plus en plus sonore des combats et du pillage. Des colonnes de fiimée s'élevaient ici et là, et les hurlements des femmes ne cessaient plus. La marée des barbares déferlait rapidement vers la Cité Royale. L'étendard cramoisi qui flottait sur la haute tour du palais avait été amené.

Lugh gravit le mur à son tour et se jucha auprès du Terrien qu'il regarda avec curiosité.

« Je préférerais être au cœur de la bataille, dit Stark. Ici, c'est beaucoup trop calme.

— Alors pourquoi être venu ?

— Balin m'a parlé d'une issue utilisée par les pilleurs de tombe. »

Lugh opina et lui décocha un sourire grimaçant. « Mais vous avez… *peur* ! » Le Terrien haussa les épaules – un soubresaut nerveux. « Je vous ai détesté, reprit l'autre. Vous dégagez quelque chose de… je ne sais pas… de… viril. Je me faisais l'effet d'un gosse en comparaison. Mais finalement, derrière tout ça, vous n'êtes vous aussi qu'un gamin. » Il sauta à bas du mur. « Venez. Je vous protégerai de la poussière et des os desséchés. »

Stark le regarda, s'esclaffa et le suivit, non sans hésiter, entre les tombes et les stèles. Gardant les cavaliers de Ciaran à l'esprit, ils filaient de tumulus en tumulus comme des bêtes traquées afin de rester à couvert.

Enfin, le jeune officier s'arrêta et lui fit face. « Que vouliez-vous dire en parlant d'un espoir qui subsistait ailleurs ?

— Je faisais allusion au talisman. »

Lugh oscillait sous la poussée du vent. Au fond de ses yeux braqués sur le Terrien, une flamme farouche luisait. « Comment le savez-vous, *étranger ?*

— Parce que je l'ai apporté moi-même. Je l'ai pris des mains de Camar, qui était mon ami et qui est mort avant d'avoir eu le temps de le restituer. »

L'autre hocha la tête. « Je vois. Donc l'autre matin, devant le reliquaire de Ban Cruach…

— Oui, je savais que vous mentiez.

— Peu importe. Où est-il, Stark ? Je veux le voir…

— En sûreté. Il y a longtemps qu'il n'est plus à Kushat. » Stark espérait du moins qu'il en était ainsi. « Des hommes sont en train de se rassembler là où il se trouve, aux Pierres de la Fête.

— C'est là que nous allons ?

— Oui.

— Parfait. Parfait. Où est la porte qui donne dans ce trou à rats ? »

Du doigt, le Terrien désigna la poterne cérémoniale cintrée qui s'ouvrait dans le mur fermant la ruelle par où ils étaient venus. « C'est à partir de ce repère que je dois compter. Surveillez les alentours au cas où les cavaliers de Ciaran se montreraient. »

Il n'y avait aucun signe des barbares. Ils avaient pu faire demi-tour. Ou pénétrer dans le Quartier des Bienheureux avant les deux hommes et attendre cachés derrière les tumulus.

Aussi vite que possible, Stark compta les stèles en se remémorant les instructions de Balin. Il passa devant celle qui était fissurée, celle qui était tombée, celle qui était ornée d'une tête de femme sculptée.

« Ici », dit-il enfin en s'immobilisant devant un tombeau agrémenté d'une grande dalle que rien, en apparence, ne distinguait des autres.

Il commença à gravir le monticule. Le contact glacé de la pierre le révulsait. Il semblait que les décombres fussent plus froids ici qu'ailleurs.

Lugh, qui le suivait à quatre pattes, demanda soudain : « Et si vous vous êtes trompé dans vos comptes ?

— Nous rebrousserons chemin et nous recommencerons.

— J'en doute. »

Étonné, le Terrien tourna la tête. Le jeune officier regardait quelque chose à sa gauche. Quelque chose qui bougeait parmi les tertres. Il aperçut une chevelure rousse que le soleil faisait miroiter. Deux cavaliers surgirent par un des chemins qui serpentaient entre les buttes – sans doute l'avant-garde de tout un détachement. Les Mekhis devaient déjà se trouver au cimetière alors que les deux hommes remontaient encore la ruelle. Déployés en une longue ligne, ils avançaient vers la poterne dans l'espoir de débusquer leur gibier. L'un des cavaliers les vit et poussa un cri. Stark se rua vers la dalle.

S'il s'était trompé dans ses comptes…

Il posa ses mains sur la pierre selon les instructions de Balin et exerça une poussée calculée. Rien ne se produisit. Les cavaliers roux fonçaient vers eux ventre à terre. Enfin, la dalle pivota en grinçant. Une bouffée d'air à l'odeur de mort, glacial, nauséabond, gifla Stark : la tombe s'était ouverte. Il poussa Lugh dans cette gueule ténébreuse tout en jetant un coup d'œil derrière lui. Le bras levé, prêts à lancer leurs javelots, les deux cavaliers arriveraient trop tard. Derrière eux venaient d'autres barbares alertés par leurs cris. Il plongea dans l'ouverture béante à l'instant même où les javelots sifflaient dans l'air. L'un d'eux lui entailla le mollet ; le second fila entre son compagnon et lui pour achever sa carrière en sonnant contre la paroi opposée de la sépulture.

« Refermons avant que ces salopards n'entrent ! » s'écria Lugh.

Tous deux se précipitèrent sur la dalle, qui bascula en sens inverse sur son axe. Maintenant, c'étaient l'obscurité et le silence.

Ils se reposèrent quelques instants pour reprendre leur souffle et recouvrer leur sang-froid. Bientôt, ils entendirent des poings marteler la pierre et des voix les invectiver.

« Est-ce qu'ils peuvent l'ouvrir ? s'enquit le jeune officier.

— Ça m'étonnerait. Le mécanisme a été conçu avec beaucoup d'astuce. »

D'autres bruits s'ajoutaient au raffut : des hommes grimpés sur le toit de la tombe le sondaient de la pointe de leurs javelots dans l'espoir, sans doute, de déceler une fissure. « Mais d'ici à ce qu'ils rameutent des renforts nantis de pics et de masses, nous ferions mieux de ne pas traîner.

— Il n'y a pas de lumière ? »

Se rappelant ses instructions, Stark tâtonna dans l'obscurité. « Les pilleurs de tombe eux-mêmes ont besoin de voir clair pour opérer. Si je trouve… »

Il trouva. La lanterne était posée dans un coin avec tout le nécessaire : des chandelles à combustion lente et un briquet à silex dont la mèche paraffinée s'embrasa à la seconde tentative. Le Terrien fixa

une chandelle à l'intérieur de la lanterne et fourra le reste des réserves dans la poche de sa tunique, avec le briquet. Que les hommes de Ciaran se débrouillent ! À en juger par le tintamarre qu'ils faisaient à l'extérieur, ils devaient être ivres de rage.

Stark examina sa blessure. Elle était peu profonde, mais il perdait pas mal de sang et c'était un problème. Pendant que Lugh le bandait à l'aide d'un morceau de tissu crasseux arraché à sa tunique, il étudia le sépulcre à la lueur chétive de la lanterne. Il était vaste et vide. Les bancs de pierre ne servaient plus qu'à entreposer le butin des profanateurs.

« Ça ira, dit Stark quand l'autre en eut terminé. Cette pierre-là, avec l'anneau… elle pivote. »

La dalle s'ouvrait sur une étroite cheminée où régnaient les ténèbres ; on distinguait le long de la paroi des prises taillées permettant de s'agripper et de poser les pieds. Lugh scruta l'obscurité.

Voyant son expression, le Terrien grommela : « Alors, l'intrépide ? Où est passé votre courage ?

— Ce ne sont ni la poussière ni les ossements qui m'inquiètent. Je pense à ce qui arriverait si je glissais…

— Je vais passer devant avec la lanterne. »

Stark se pencha par l'ouverture, tâta les saillies et, après avoir attaché la lanterne à son poignet par une courroie, se faufila dans la cheminée. « Et, surtout, ne lâchez pas prise ! » lança-t-il en levant la tête.

Lugh le suivit tant bien que mal en silence.

La descente fut longue. La partie supérieure du puits avait été creusée au fil des siècles à travers les couches de détritus amoncelés. Pour l'heure, l'archéologie était le dernier des soucis du Terrien, mais il était impossible d'ignorer les strates à travers lesquelles ils s'enfonçaient.

La cheminée finit par s'élargir. Ses parois étant désormais taillées à même le rocher, il en déduisit que cette section formait le puits originel. Les dieux seuls savaient de quand datait sa construction. Plus ils s'enfonçaient, plus Stark maudissait ses bâtisseurs défunts. La sueur perlait à son front, ses muscles l'élançaient et il guettait avec angoisse les prises successives et les semelles de Lugh qui crissaient, hésitantes, si proches de sa tête.

Une fois atteinte l'hypogée à la base de la cheminée, il dut attendre que Lugh cessât de trembler. À la lueur de la lanterne, les bas-reliefs ornant la chambre funéraire étaient aussi nettement délinéés qu'au jour où on les avait sculptés. À part cela la chambre était vide, exception faite de quelques débris non identifiables et, dans un coin, un peu de poussière qu'on eût dit oubliée par une ménagère négligente. La mèche se consumait normalement, bien que l'atmosphère fût étouffante et sentît le moisi.

Stark se débattait contre le sentiment de claustrophobie qu'il éprouvait. Il devait se ressaisir au plus vite. Une ouverture grossièrement taillée dans la paroi, au grand dam d'un des bas-reliefs, débouchait sur un étroit et rudimentaire boyau à l'intérieur duquel il s'engagea.

Il n'avait aucune idée de l'âge de cette galerie. Ni du motif pour lequel on s'était astreint à la tâche épuisante de la forer. A moins que les tombes que desservait ce tunnel n'eussent été aussi riches que la sépulture de Tout Ankh Amon ? Et même dans ce cas, il aurait sûrement été plus simple de gagner sa vie en travaillant honnêtement !

Le boyau traversait une succession de chambres funéraires où il ne restait plus rien, sinon, parfois, un monceau d'ossements ou des tessons de poterie. Des galeries latérales s'y embranchaient, pour aboutir à d'autres sépultures, sans doute. Selon toute vraisemblance, ce tunnel s'était développé peu à peu depuis le creusement de la première cheminée. Il avait eu tout le temps de faire des petits.

« Saviez-vous que ces couloirs existaient ? demanda-t-il à Lugh.

— A ce qu'on disait, il y avait tout un fouillis de trous et de tunnels sous la cité, mais nous n'avons jamais vraiment ajouté foi à ces histoires. Une erreur de plus à mettre à notre actif, ajouta le Kushati, et c'est loin d'être la pire. »

Leurs voix étouffées, assourdies, éveillaient de vagues échos fùrtifs dans les galeries latérales. Ils se turent.

Stark réalisa qu'un certain temps s'était écoulé depuis qu'ils avaient traversé la dernière chambre funéraire. Il en conclut qu'ils avaient quitté le Quartier des Bienheureux et se trouvaient maintenant sous la Cité Royale.

Le tunnel aboutissait à une large crypte. Levant sa lanterne à bout de bras, le Terrien scruta la pénombre et comprit pourquoi on avait percé ce tunnel.

« Les catacombes ! chuchota Lugh. Les tombes des rois de Kushat ! » Ces mots se perdirent dans les ténèbres caverneuses. Le jeune officier tendit une main en direction de Stark. « Prenez une autre chandelle. »

Le Terrien l'alluma à la première, presque consumée, qu'il remplaça par une neuve. Lugh se précipita, regardant en tous sens, bouleversé.

« Pourtant, on les avait scellées avec tant de soin ! Il y a trois niveaux, et chaque galerie était obturée pour que personne ne puisse s'y introduire…

— Par en haut, on l'aurait remarqué. Mais par le bas, c'est une autre histoire. Camar a dû passer par là quand il est parti avec le talisman.

— Voyez ce qu'ils ont fait ! » se récria le jeune officier.

On avait inhumé les rois de Kushat en grande pompe. Embaumés avec minutie, sans doute siégeaient-ils sur des trônes funéraires, revêtus de leurs atours régaliens et entourés du mobilier de rigueur – les armes, les hanaps, les vaisseaux d'offrandes et les précieux ornements qu'exigeait leur rang. Les plafonds et les parois de pierre admirablement polis s'ornaient de bas-reliefs évoquant les événements de la vie des monarques qui s'alignaient dans un garde-à-vous rigide tout au long de la crypte, chacun dans sa niche personnelle. Les vestiges des crochets plantés dans la voûte indiquaient les endroits où, jadis, des tapisseries fastueuses séparaient ces salles du trône, et Stark pouvait fort bien imaginer les tapis colorés qui cachaient les dalles froides. Maintes appliques étaient fichées dans le mur. Quel spectacle, alors ! Les torches flamboyantes, la longue procession des prêtres, des dignitaires et des pleureuses suivant le roi, couché sur son long bouclier, qu'on menait là où il tiendrait sa cour pour l'éternité ! À chaque salle funéraire correspondait un caveau taillé dans la roche à l'intention de la reine et des autres membres de la famille royale, chacun tout aussi splendide à sa manière.

De cette magnificence inouïe, rien ne demeurait : les pillards n'en avaient pas laissé la moindre bribe. Même les torchères scellées dans le mur avaient été arrachées. Ne restaient que les trônes de pierre inamovibles et les cadavres des monarques eux-mêmes, qui ne méritaient pas qu'on se donnât la peine de les enlever. Dépouillés de leurs vêtements d'apparat, de leurs armures, des insignes de leur dignité, leurs corps nus frissonnaient sur les trônes glacés. D'impudents profanateurs avaient donné des postures grotesques à ceux qui gardaient l'élasticité nécessaire. D'autres n'étaient plus que fragments épars sur le sol ou tas d'os empilés sur les trônes comme du bois à brûler.

« C'est donc ainsi ! marmonnait Lugh. Et nous l'ignorions !

— Narrabhar doit être à peu près dans le même état, maintenant », fit Stark, qui ajouta : « Ce n'est pas le moment de s'attarder. Sortons en vitesse. »

Il souffla la seconde chandelle et les deux hommes s'éloignèrent en toute hâte, non sans piétiner à plusieurs reprises les reliques de plusieurs souverains.

Au sortir de la crypte, la galerie devenait à peu près rectiligne. Il n'y avait que deux couloirs latéraux menant à d'autres sources de richesses offertes aux voleurs – peut-être les niveaux dont le jeune officier avait parlé. Stark allait le plus vite possible tant il avait hâte de retrouver la surface et, tout en marchant, il calculait le temps qu'il faudrait à leurs poursuivants pour forcer l'entrée du mausolée, et à Ciaran pour avoir l'idée d'envoyer des patrouilles surveiller les abords de la cité. Plus

vite Lugh et lui émergeraient de ce piège à rats, mieux cela vaudrait.

Les fugitifs arrivèrent au bout de leurs peines presque avant que le Terrien ne s'en aperçût. Il était à l'afïut d'un rayon de lumière, mais il ne voyait rien. En tout cas, la lueur du jour était si faible qu'il ne la remarqua pas tout de suite. Ce fut quelque chose dans l'air, une fraîcheur nouvelle, qui l'avertit. Il éteignit sa chandelle. Alors, il discerna devant lui un pan de ténèbres un peu moins dense que l'obscurité alentour. Il serra le coude de Lugh pour l'inciter à la prudence et ralentit le pas, circonspect.

Le tunnel débouchait au fond d'une profonde crevasse qui s'assombrissait déjà. Là-haut, le soleil moirait encore le ciel obscurci. Rien, aucun bruit n'indiquait une quelconque présence humaine dans les environs.

Stark émergea du tunnel. Il haletait, et son corps se couvrit soudain d'une sueur glacée comme en réaction, à posteriori, à quelque mortel péril évité de justesse.

« Il y a un chemin », dit Lugh en désignant une piste étroite qui montait à l'assaut de la paroi de la ravine.

Ils la gravirent pour atteindre un endroit abrité au milieu des rochers. La plaine s'élevait en pente douce jusqu'à Kushat. Là, depuis des millénaires, voleurs et marchands se rencontraient pour faire commerce du mobilier funéraire des rois et des grands personnages défunts, des bijoux d'or de leurs épouses. Les deux hommes distinguaient entre les rochers les noires volutes de fumée planant au-dessus de la cité, ils entendaient des voix lointaines portées par le vent. Le menton de Lugh tremblait comme celui d'un enfant en pleurs.

« Les Pierres de la Fête sont là-bas », dit-il en s'élançant au petit trot.

Le Terrien lui emboîta le pas. À ses droites, très hautes et si proches à présent qu'il percevait le rugissement du vent s'engouffrant par leur gorge de pierre, les Portes de la Mort montaient la garde.

11.

Les Pierres de la Fête – cercle brisé de blocs cyclopéens – se dressaient, solitaires, sur un vaste espace que surplombait le défilé. Pour Stark, il ne faisait aucun doute que le sol plat avait été nivelé artificiellement. Et quelle qu'eût été la raison d'ériger ces monolithes, elle n'avait rien à voir avec un culte solaire. Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque lorsqu'il comprit qu'ils constituaient l'assise d'une tour semblable à celle où Camar avait trouvé la mort. Le reste de la bâtisse, détruite par un cataclysme oublié, avait disparu. Le temps, le gel et le vent avaient érodé les pierres taillées au point que leur géométrie précise s'était émoussée : on aurait dit des éboulis naturels.

Le cercle grouillait de monde. Des retardataires continuaient d'arriver par petits groupes. Ils étaient d'un calme où perçaient toutefois l'amertume et la colère. De temps à autre, une rafale apportait une nauséabonde odeur de fumée.

D'un coup d'œil à la ronde, Lugh évalua leur nombre et calcula le rapport entre les hommes d'une part, les femmes et les enfants d'autre part. « Voilà une bien piètre armée, maugréa-t-il.

— Il faudra s'en contenter », répliqua le Terrien.

Il s'avança entre les réfugiés serrés les uns contre les autres pour retrouver Thanis. L'angoisse montait en lui quand il l'aperçut. Le visage marqué par la fatigue, l'air concentré, elle aidait d'autres rescapées à panser les blessés. La jeune fille tressaillit lorsqu'il l'appela, puis elle courut vers lui et se jeta à son cou. Elle ne prononça pas un mot, mais l'étreignit de toutes ses forces, tremblante. Il la serra contre sa poitrine jusqu'au moment où elle exhala un soupir haché et s'écarta avec un sourire indécis.

Elle entreprit de détacher la ceinture, à croire qu'elle ne pouvait pas s'en débarrasser assez vite.

« Tenez, je vous la rends. Elle est trop grande pour moi. »

Stark la prit et la boucla autour de sa taille, conscient des regards attentifs qui suivaient ses gestes. « Où est Balin ?

— Avec quelques amis, il rassemble les réfugiés. Certains n'étaient pas du Quartier mais sont venus avec nous. Il a pensé qu'ils pourraient être utiles.

— Chacun est précieux. » Eric sourit fugitivement. « Oui… même lui. »

Thanis avait les yeux fixés sur Lugh, et son regard brûlant aurait pu le foudroyer sur place. Le Kushati semblait prendre la chose assez sereinement, aussi la jeune fille ne tarda pas à se détourner en haussant les épaules. « Vous avez sans doute raison. Maintenant, nous sommes tous dans le même bateau.

— Oui. »

La main sur le cabochon de la ceinture de Camar, Stark se tourna vers les gens rassemblés à l'intérieur du cercle des pierres. Il leva la tête. Tout là-haut, les rayons obliques du soleil faisaient miroiter les roches glacées de la gorge qui s'embrasait comme lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, flambant telle une lugubre et infernale fournaise. Le vent soufflant depuis la brèche charriait quelque chose d'étrange qui lui crispait les nerfs. Il se rappela, mal à l'aise, le scintillement du talisman entre ses mains, les voix ténues, ces voix venues d'un autre monde.

Étreignant plus fermement encore le cabochon, il alla jusqu'au centre du cercle où l'on avait dressé une espèce d'autel à l'aide de quelques pierres tombées. Il se jucha sur cet entablement et commença à haranguer la foule. Tandis que les gens se rapprochaient pour mieux l'entendre, il regardait les fumées de Kushat en flammes. Il songeait à Ciaran, au fouet, à la hache noire, et c'était à peine s'il se remémorait la chevelure de nuit, la peau blanche, ce visage de femme d'une beauté redoutable.

Il prit la parole : « La plupart d'entre vous savent que le talisman de Ban Cruach a été volé par un

certain Camar… »

Beaucoup acquiescèrent, et beaucoup plus encore se répandirent en malédictions. Certains s'exclamèrent avec suspicion : « Qui es-tu pour parler du talisman, étranger ? »

Deux hommes qu'il avait vus dans les tavernes la nuit précédant l'attaque escaladèrent l'autel et se plantèrent à ses côtés. « Balin se porte garant de lui, déclarèrent-ils. Et il a quelque chose à dire que vous feriez bien d'écouter. » Puis ils s'assirent sur l'autel, le poignard à la main.

« J'étais l'ami de Camar, reprit le Terrien. Il est mort sur le chemin du retour vers Kushat pour restituer ce qu'il avait volé. Comme j'avais une dette envers lui, j'ai pris le relais et poursuivi le voyage. » Il ouvrit le cabochon et sortit le cristal enveloppé dans ses lambeaux de soie. « Vous saviez, ou vous deviniez presque tous que le prétendu talisman conservé dans le reliquaire n'était qu'un bout de verre que vos dirigeants avaient mis là pour dissimuler la disparition de l'original. » Il attendit que les cris de colère se soient tus, leva bien haut les mains, brandit le talisman et ajouta : « Maintenant, regardez ! »

Et il écarta les soies. Les rayons du soleil couchant frappèrent le cristal : on aurait dit que celui-ci aspirait la lumière, s'en imbibait, que ses multiples facettes s'en gorgeaient, chacune scintillant de son propre éclat. Retenant son souffle, Stark se raidit, les yeux fixés sur le cristal qui flamboyait comme un minuscule soleil entre ses mains. Il était chaud, à présent, et son miroitement était aveuglant.

Et les voix prirent la parole. Elles chuchotaient, proches, toutes proches, derrière lui, juste derrière lui…

« Stark ! »

C'était cette fois la voix de Balin. Elle étouffa les autres et, du même coup, rompit le charme. Le Terrien, ramené à la réalité, eut la vision fugitive des réfugiés qui, bouche bée, les yeux exorbités, comme frappés de terreur respectueuse, le contemplaient aussi fixement que le talisman. Il referma ses mains en coupe sur celui-ci. Le cristal cessa d'étinceler mais ne perdit rien de sa chaleur. Eric le remballa et le remit dans son cabochon.

Balin marchait vers l'autel en se frayant un chemin à travers l'assistance. À la périphérie de la foule se tenait un groupe de réfugiés parmi lesquels Eric reconnut Rogain. Arrivé au pied de l'autel, le voleur leva la tête. « Stark, des cavaliers approchent. Ils viennent de Kushat.

— Eh bien, dépêchons-nous de nous mettre en route. » Encore tout étourdi, il se pencha et, dans un geste plus instinctif que réfléchi, tendit la main au jeune homme pour l'aider à grimper. « Vous connaissez Balin, lança-t-il à la cantonade. Il va vous parler. Écoutez-le.

— Stark et moi allons franchir les Portes de la Mort avec le talisman. Nous allons essayer de trouver la puissance qui nous permettra de chasser les tribus mekhis de Kushat. Que tous ceux qui le désirent nous suivent. »

Il sauta à bas de l'autel avant Eric. Tous deux marchèrent vers l'ouverture qui brisait le cercle des pierres. Une clameur assourdissante s'éleva, mélange confus de vociférations, et la cohue anarchique commença à se rassembler et à se mettre en ordre. Quelqu'un brailla : « Ban Cruach ! », comme un appel aux armes, et tout le monde reprit le nom en chœur.

Lugh surgit près de Stark et hurla : « Le talisman ! Suivez le talisman ! »

Le Terrien lui donna la lanterne et les chandelles restantes pendant que la foule se ruait hors du cercle. « Prenez le commandement. Occupez le premier point d'appui susceptible d'être fortifié et tenu par les effectifs dont vous disposez ! Même les enfants peuvent transporter des pierres.

— J'aimerais me joindre à lui. » C'était la voix de Rogain.

La journée l'avait durement éprouvé. Blessé, fourbu, ses fines mains d'intellectuel contusionnées, il n'en avait pas moins conservé sa fierté. Ce fut sans un mot d'excuse, sans un commentaire, qu'il soutint le regard de Stark, lequel hocha la tête. Alors, Rogain rejoignit Lugh, d'un pas raide mais la tête haute.

« C’est un homme de valeur, murmura Eric. Dommage qu’il n’ait pas été meilleur général. » Puis il enchaîna à l’adresse des Kushatis : « Les femmes et les enfants partent les premiers. Les hommes resteront derrière. Il faudra peut-être combattre. Balin, faites-les avancer. Dépêchons, maintenant ! Dépêchons ! »

Et dans le rougeoiement du jour à son déclin, les hommes, les femmes et les enfants commencèrent de gravir l’escarpement en direction du défilé qu’incendiait le soleil mourant. Stark et Balin quittèrent le cercle de pierres en dernier. Ils se retournèrent vers Kushat. Eric distingua alors des cavaliers, une cinquantaine au moins, qui serpentaient à travers la plaine verglacée et creusée de ravins. En tête allait une silhouette revêtue d’une noire cotte de mailles.

« N’est-ce pas Ciaran qui les commande ? demanda le jeune voleur.

— Pourquoi pas ?

— Mais elle vient juste de s’emparer de la cité. Tout autre chef de guerre…

— …n’aurait qu’une idée en tête : le butin et les femmes. Ni l’un ni l’autre n’intéressent Ciaran. L’ambition est son unique motivation. »

Le seul fait qu’elle eût trouvé cinquante hommes disposés à renoncer au pillage pour la suivre donnait la mesure de l’autorité qu’elle exerçait sur ses partisans. C’étaient sans doute des chefs de clans auxquels, de toute façon, leurs guerriers donneraient la part de butin qui leur revenait. À moins que l’attrait du talisman ne fut assez puissant pour les entraîner.

« Stark, reprit Balin sur un ton hésitant, quand vous teniez le talisman, avant que je ne vous appelle…

— Oui ?

— Vous aviez une expression étrange. On aurait dit… un fou…

— Quelque chose me parlait. »

Balin le dévisagea avec stupéfaction. « Oui… des voix. Il m’a semblé qu’elles venaient de l’autre bout du défilé. »

Les yeux du voleur flamboyèrent. « En ce cas, nous pouvons peut-être espérer trouver de l’aide. Comme Ban Cruach.

— Les dieux seuls le savent. J’ai cru un instant que je comprenais… » Il laissa sa phrase en suspens et frissonna. « Enfin ! Nous aurons tout le temps de nous occuper de ça une fois franchie la passe. » Stark se retourna. « Ils gagnent du terrain.

— Et regardez par là… derrière les Pierres de la Fête ! »

Des guerriers apparemment surgis du néant grouillaient dans la plaine.

Le Terrien opina. « Rien d’étonnant. Ils nous ont suivis par les catacombes. »

Les Mekhis virent la colonne de réfugiés approcher du défilé et se mirent à courir. Ils étaient plus proches des Kushatis que les cavaliers, mais ceux-ci étaient plus rapides, et Stark estima que les deux groupes atteindraient le col à peu près en même temps – beaucoup plus tôt qu’il ne l’eût souhaité.

« Qu’allons-nous faire ? s’enquit Balin.

— Nous tenir prêts à les retarder, tout en tâchant de conserver notre avance. »

Ils se mirent à courir, incitant les fugitifs à se hâter. Le crépuscule noyait la plaine que l’ombre engloutissait, mais la lumière baignait encore les hauteurs, inondant le défilé, de sorte que la horde semblait progresser à travers une mer de sang. Comme les hommes paraissaient petits devant ces gigantesques falaises, songeait le Terrien, et comme ils s’évanouissaient vite à l’intérieur de la gueule étroite des Portes de la Mort ! Il fut soudain pris d’une telle envie de voir la passe de jour qu’il abandonna Balin et remonta la colonne jusqu’à dépasser les premiers rangs.

C’était quelque chose de terrifiant – une brèche ouverte dans le flanc même de la montagne, une faille aux parois de plusieurs centaines de mètres de haut à travers laquelle le vent soufflait avec furie. Stark éprouvait un sentiment de répulsion intense. Le primitif en lui, sensible à l’intangible présence

d'une chose inconnue, contraire à toute nature, se recroquevillait misérablement.

Balin avait parlé d'une zone d'éboulement, et cela, au moins, ne tenait pas de la légende : des monceaux de rocailles jonchaient le sol. Eric, pour avoir grandi sur un monde qui n'était que montagnes, discernait les endroits où la pierre des parois était friable, perfide, prête à dégringoler au moindre choc.

Il se porta auprès de Lugh et de Rogain pour les inviter à faire preuve de prudence. Tous deux firent passer la consigne et l'on continua d'avancer.

Planté sur un tas de rochers en retrait, le Terrien examina les falaises. Les réfugiés – femmes courbées sous le poids de leurs fardeaux, enfants portant les plus jeunes, trop exténués pour marcher, adultes à l'ardeur mouchée par la rudesse de l'ascension – se hâtaient.

Parvenu à sa hauteur, Balin s'arrêta. « Ils ne sont plus très loin, Stark. Ne devrions-nous pas nous préparer à la bataille ?

— Je crois qu'il y a une meilleure solution », répondit le Terrien, la tête levée. « Donnez-moi un javelot. »

L'autre prit celui d'un homme qui passait. Eric le posa près de lui, défit la ceinture de Camar et la tendit au jeune homme, ainsi que toutes les pièces d'équipement dont il pouvait se passer, puis fixa une courroie au javelot de manière à pouvoir le porter en bandoulière. Enfin, il expliqua son plan à Balin.

Ce dernier contempla les falaises en plissant les yeux et frissonna. « Je ne vous proposerai même pas de vous aider.

— C'est inutile, répliqua Stark avec conviction. Contentez-vous de faire avancer votre monde. Il faut que toute la colonne dégage les lieux et s'abrite derrière ce coude. » Il désigna un entablement en saillie que contournait le passage. « Avons-nous des frondeurs ?

— Quelques-uns, je crois. Ils accompagnaient Rogain, pour l'essentiel.

— Qu'ils prennent position derrière le saillant et qu'ils se cachent du mieux possible. »

Balin acquiesça, marmonna une sorte de prière demandant aux dieux de prêter force au Terrien et s'éloigna en courant.

Stark s'approcha alors de la paroi et entreprit d'y grimper.

Les aborigènes lui avaient enseigné l'escalade et, enfant, il grimpait aux rochers en s'accrochant avec ses doigts, ses orteils, les pores mêmes de sa peau nue, rampant et se tortillant tels les lézards qu'il chassait. Il n'avait jamais perdu son adresse, de même qu'il n'avait jamais oublié la manière de respirer – l'un étant indissociable de l'autre. Il constata vite que l'ascension était plus facile qu'il ne l'avait escompté. Le rocher était moins lisse qu'il n'en donnait l'impression vu d'en bas, et la concavité de la pente plus accusée. Il avait soigneusement sélectionné son itinéraire, choisissant un endroit où la roche était saine, où les prises ne s'effritaient pas sous ses mains et ses pieds. Le jour baissait plus vite qu'Eric ne montait, et l'ombre le précédait à mesure que le soleil sombrait, mais il pensait que toutes les conditions nécessaires à l'exécution de son plan seraient réunies. Ce qui manquait le plus, c'était le temps.

Il grimpait avec assurance, plaqué contre la paroi, faisant corps avec elle, jouant des quatre membres à la manière des grands lézards qu'il avait appris à imiter, de sorte qu'il n'était pas loin d'évoquer lui-même un de ces reptiles.

Enfin, il atteignit une espèce de longue et fine corniche et s'y allongea pour récupérer. D'en bas lui parvenaient des cliquetis d'armes, des froissements de harnais. Stark se pencha sur l'abîme. L'ombre s'épaississait dans la gorge, mais le ciel restait clair et les cimes reflétaient assez de lumière pour qu'il vît les cavaliers. Ils devaient avancer à la queue leu leu dans l'étroit défilé, et la traîtrise du terrain ralentissait leur progression. Les guerriers à pied se trouvaient sans doute un peu plus loin derrière. Ciaran, dans sa noire cotte de mailles, ouvrait la marche. Sa voix assourdie par le vent frappa

les oreilles de Stark. De toute évidence, elle s'impatientait et ordonnait à son escorte de presser l'allure. Le Terrien sourit. Elle devait être persuadée que le talisman était déjà entre ses mains.

Il se releva et avança le long de l'entablement. Ciaran se trouvait juste au-dessous de lui. Elle s'éloigna, le dépassant. Les chefs mekhis la suivaient, grommelant et jurant, invectivant cet endroit abominable et l'obscurité toujours plus dense. Certains, munis de torches, firent halte pour les allumer en se battant contre le vent.

Stark n'était plus si pressé. Il gagna l'endroit où des chutes de pierres avaient bloqué la corniche, s'immobilisa et détacha la courroie maintenant le javelot dans son dos. Un coup de vent le plaqua contre la paroi. Appuyant sa tête contre elle, il enfonça la longue et puissante pointe du javelot entre les rochers avant de peser sur la hampe de tout son poids.

Juste au delà du point où il se tenait, la falaise était pourrie à cœur. Le gel et la fonte des glaces avaient broyé les veines les plus tendres de la roche. Les pierres déchaussées étaient tombées, s'étaient entassées, avaient roulé pour s'amonceler plus loin ; à présent, des tonnes de rocaille en équilibre instable ne demandaient qu'à glisser. Le moindre ébranlement suffirait.

Stark s'arc-bouta. Les rochers libérés s'éboulèrent et se mirent à rebondir dans un vacarme assourdissant. On eût dit un chapelet de coups de marteau.

Le Terrien pivota sur lui-même et s'élança en courant.

12.

Des cris stupéfaits retentirent. Puis ce fut le silence total. Stark imaginait les cavaliers figés sur leurs selles, tendant l'oreille et s'efforçant de percer l'obscurité. Progressivement, le tonnerre de l'avalanche s'apaisa. Pendant quelques secondes, on n'entendit plus que le vent. D'autres bruits naquirent – des pierres qui roulaient, se heurtaient, qui glissaient, se déplaçaient. Les sons se télescopaient, de plus en plus sonores, accompagnant un crissement rauque. Le Terrien crut de nouveau entendre des voix, très fortes, cette fois. L'entablement commença à osciller sous lui. Il se jeta à plat ventre, et le crissement explosa en un rugissement assourdissant : derrière lui, tout un pan de la falaise s'engloutit dans les ténèbres, cédant la place à un immense nuage de poussière.

Les bras croisés derrière la tête, son visage grimaçant collé contre le rocher, Stark s'accrochait de toutes ses forces en poussant des jurons que personne, pas même lui, ne pouvait entendre. Le succès dépassait ses espérances. Malgré ses oreilles bourdonnantes, il perçut l'écho étouffé de trois avalanches secondaires déclenchées par la première. Enfin, le silence retomba – un silence étonné, aurait-on dit –, que ponctuaient des cliquetis de cailloux entrechoqués et de faibles cris.

Il se mit à quatre pattes et regarda ce qui se passait en bas. La poussière restait en suspension dans l'air telle une lourde nappe de fumée que le vent déchiquetait. Une masse de rochers bloquait complètement la passe. Ils étaient tombés comme une herse, séparant Ciaran du gros de ses troupes. Seule avait réussi à passer une poignée de cavaliers désormais à la merci des frondeurs de Balin.

Le Terrien éclata de rire et se mit en devoir de descendre le versant de la falaise sans se presser outre mesure.

L'obscurité totale lui interdisait de véritablement prêter attention à ce qui se passait sous ses pieds. Il entendait des cris de souffrance, des hurlements de fureur, et aussi une voix autoritaire qui, à n'en pas douter, lançait des ordres véhéments – probablement celle de Balin. Il y avait d'autres bruits, enchevêtrés et confus, mais ceux-là ne l'intéressaient pas pour le moment. La plus proche des deux lunes surgit dans le ciel, ce qui lui facilita la tâche. Quand l'éclat d'une torche tendue à bout de bras déchira l'ombre et que des mains l'empoignèrent, Stark accueillit cette aide avec reconnaissance.

Le visage de Balin apparut à la lueur des flammes. Le jeune homme était en proie à une vibrante excitation.

« Nous l'avons capturée ! s'écria-t-il. Nous l'avons capturée ! Et la passe est bloquée.

— Pas pour longtemps. » Stark fléchit les jambes et massa ses muscles ankylosés. Il faillit se laisser purement et simplement choir sur le sol tant il était exténué. « Quelqu'un a du vin ? »

On lui tendit une gourde de cuir, et il but goulûment. Balin parlait toujours. Il lui racontait comment Ciaran et les sept ou huit barbares de son escorte avaient essayé de rebrousser chemin au premier signe de l'avalanche, et comment trois chefs de clan avaient été pris sous l'éboulement. Avant que les autres aient pu se ressaisir, les frondeurs étaient intervenus, leur faisant vider les étriers. Ciaran avait tenté de charger en faisant des moulinets avec sa hache pour les disperser, mais les frondes avaient aussi eu raison d'elle. Il l'avait crue morte. Alors, le corps de bataille des Kushatis en embuscade s'était rué à l'attaque. Ils avaient achevé les chefs de clan que l'avalanche n'avait pas tués. Et ils auraient volontiers donné le coup de grâce à Ciaran quand ils s'étaient aperçus qu'elle respirait encore.

« J'ai dû intervenir pour la défendre, ajouta Balin. Et j'ai bien cru qu'ils allaient me massacrer. J'ai eu toutes les peines du monde à les convaincre de ne pas l'achever.

— Nous aurons peut-être besoin d'elle. Dès que le jour poindra, ses hommes commenceront à déblayer la passe. Si je ne me trompe, il y a eu trois autres avalanches, moins massives, peut-être.

Cela leur demandera du temps, mais tôt ou tard, ils réussiront à dégager le défilé. Alors, de deux choses l'une : ou nous aurons les moyens de les anéantir, ou il nous faudra forcer le passage. »

Une foule considérable s'était rassemblée ; aux acclamations enthousiastes avaient succédé murmures et protestations.

« Ne soyez pas aussi impatients ! cria le Terrien. Vous pourrez toujours l'exécuter plus tard s'il s'avère qu'elle ne peut nous être utile. »

Fendant l'assemblée, Thanis s'approcha. « Pourquoi ne pas l'échanger contre Kushat ? Les tribus barbares évacueront la cité pour la récupérer. »

Beaucoup semblaient d'accord avec la jeune fille, mais Stark secoua la tête. « Bien sûr qu'ils accepteraient ce marché ! Mais vous ne resteriez les maîtres de votre ville que le temps qu'il faudrait à Ciaran pour rallier ses hommes et la reprendre. Alors, vous regretteriez de ne pas l'avoir tuée. »

Thanis médita cet argument en suivant le Terrien qui, accompagné de Balin, s'ouvrait un chemin à travers la foule.

« On pourrait leur promettre, reprit-elle, de leur rendre Ciaran, puis la tuer dès la cité évacuée… »

Il la dévisagea. « Ce serait une félonie. Doublée d'une mauvaise affaire. Les Mekhis raseraient votre ville et se serviraient de ses pierres pour en faire des billots. Ne comprenez-vous donc pas ? s'écria-t-il d'une voix vociférante à l'adresse de tous. Avec tous les hommes et l'arsenal à votre disposition, vous avez échoué à défendre la cité. Comment la défendrez-vous alors que vous n'avez plus *rien* ? Vous avez perdu Kushat et ne pourrez la reconquérir que si le talisman vous en donne le pouvoir. » Tous se taisaient, stupéfaits par sa véhémence. « S'il se révèle impuissant, nous essaierons peut-être de troquer Ciaran contre nos vies, mais c'est tout ce que l'on peut espérer. »

Et Stark de poursuivre son chemin tandis que la foule s'ouvrait devant lui. Thanis elle-même s'écarta. Il passa devant les cadavres des chefs de clan et contourna le saillant là où le défilé faisait un coude. De l'autre côté, il y avait une sorte de niche que les eaux de ruissellement avaient creusée au cours des millénaires dans le flanc de la falaise. Elle était en partie protégée du vent et les femmes et les enfants s'y étaient réfugiés. Dans ce camp de fortune, ils se partageaient des rations froides et s'efforçaient de se protéger au mieux de la nuit glaciale. Il n'y avait rien qui eût permis d'allumer des feux, et seules deux ou trois torches brûlaient. Là, Lugh et Rogain se tenaient de part et d'autre de Ciaran, assise très droite, le dos appuyé contre la paroi.

On lui avait retiré son armure et elle n'avait plus que son justaucorps de cuir. Quelqu'un avait jeté une cape en loques sur ses épaules. Elle était pieds et poings liés. Une ecchymose violette marquait son front balafré, du sang séché maculait ses joues et son cou blanc. Pourtant, son maintien était celui d'une reine. Quand les yeux du Terrien se posèrent sur elle, elle soutint son regard. Elle n'implorait pas, elle n'exprimait aucune faiblesse et ses yeux étaient secs. Elle ne dit rien.

Il passa devant elle. Lugh lui tendit une tunique qu'il endossa. Il s'étendit sur les pierres froides et s'endormit aussitôt. Quand il se réveilla, engourdi et glacé dans l'obscurité qui précédait l'aube, Ciaran n'avait apparemment pas bougé. Avait-elle dormi ? Et si oui, quels avaient été ses rêves ?

Il s'abstint de le lui demander. « Qu'elle reste derrière nous, dit-il à Lugh et Rogain. Et qu'on la surveille de près. »

Après un maigre repas, chacun se remit en route – Stark n'avait jamais vu plus pitoyable armée en marche vers un destin aveugle. Il avançait en tête de la troupe, Balin à ses côtés, précédant Lugh, Rogain et Ciaran. Le reste de la colonne suivait en ordre dispersé car pour l'heure, rien ne menaçait plus ses arrières.

Alors commença le supplice de Stark.

Le soleil se leva mais, désormais les Kushatis s'enfonçaient de plus en plus profondément à l'intérieur du défilé, les parois étaient de plus en plus hautes et, au fond des gorges, la lumière se faisait faible et irréelle. Le vent grondait et mugissait, les multiples crevasses criblant le roc étaient

comme autant de bouches, et le Terrien croyait entendre les voix non humaines qui lui avaient parlé lorsqu'il tenait le talisman. Balin lui avait rendu la ceinture de Camar sous prétexte que l'honneur de la porter lui revenait, mais Stark soupçonnait que c'était avant tout parce que le jeune homme mourait d'envie de s'en débarrasser. La ceinture lui était de nouveau un pesant fardeau, et il la maudissait. Il avait plus que jamais conscience des pouvoirs insolites dont ce fragment de cristal était le réceptacle. La réponse se trouvait quelque part devant lui – à quelle distance ? il l'ignorait – et une force inéluctable le contraignait à aller de l'avant, à approcher, qu'il le voulût ou non.

Et il ne le voulait pas. L'idée même lui répugnait.

Il tenta de se raisonner, de fixer son attention sur les réalités immédiates, capitales, menaçantes du défilé. Rien n'y fit. Ses narines palpitaient sous les effluves d'une perversion ancienne, poussiéreuse mais toujours vivante, remugles insidieux que véhiculait le vent, parfums d'une antique corruption que seule une bête ou un être aussi proche de la bête que lui pouvait sentir et reconnaître. Ses nerfs, noués par l'appréhension, le brûlaient tels des fers chauffés à blanc. Son mince vernis de civilisation commençait de s'effriter, et ce jusque dans son allure. Il avançait, plié en deux, le corps effacé, s'arrêtant et repartant pour flairer le vent, de plus en plus animal, de moins en moins humain.

Le pire était qu'il savait que Ciaran le regardait faire et comprenait. Toute la matinée elle marcha, les mains liées entre ses gardes, sans ouvrir une seule fois la bouche ; mais ses yeux ne le quittèrent pas une seconde.

Quand on ordonna la pause pour se reposer et se restaurer, il s'approcha d'elle. Elle s'était assise à l'écart sur un amas de rochers. On ne lui avait donné ni à manger ni à boire, et elle n'avait rien demandé. Stark rompit le croûton sec et froid qui constituait sa ration et lui en tendit la moitié. Elle accepta et se mit à le grignoter, s'efforçant de ne pas montrer qu'elle avait une faim de loup. Il s'assit en face d'elle. Obéissant à son ordre muet, Lugh et Rogain s'éloignèrent, heureux qu'il la surveille à leur place. Stark secoua une bouteille : elle contenait encore quelques gouttes de vin qu'il partagea avec Ciaran.

« Vous vous demandez comment vous allez pouvoir me tuer, dit-il.

— Oui. » Le vent plaquait ses cheveux sur sa figure, et elle secoua la tête avec agacement. « Vous êtes une vraie calamité, Stark.

— Je ne suis guère porté sur la clémence. Et eux non plus, ajouta-t-il en désignant le groupe des Kushatis d'un coup de menton.

— Ils n'avaient pas le choix, mais vous l'aviez, vous. Je vous avais fait une proposition. » Elle le dévisagea avec une curiosité non feinte. « Vous n'avez pas plus de raisons que moi d'être loyal envers ces gens. Pourquoi avez-vous repoussé mon offre ?

— Tout d'abord, j'étais lié par une promesse.

— Une promesse faite à un mort !

— À un ami.

— Soit. Ensuite ?

— Nous nous ressemblons. Vous l'avez dit, je crois. Beaucoup trop pour qu'il y en ait un qui commande et l'autre qui obéisse. Et je n'avais pas envie de m'emparer de Kushat. » De nouveau, il lui tendit la bouteille. « Peut-être me répondrez-vous que je manque d'ambition… mais vous, vous en avez trop. Vous étiez le seigneur de Mekh. Cela aurait dû vous satisfaire.

— Me satisfaire ! Et vous ? Êtes-vous satisfait ? L'avez-vous jamais été ? »

Il réfléchit un moment. « Pas souvent, ni jamais bien longtemps. Mais mon insatisfaction ne me torturait pas autant que la vôtre.

— Vent et feu, murmura-t-elle. Le vent épuise sa force dans ses détours ; le feu dévore tout ce qu'il rencontre. Nous verrons après la bataille qui a été le plus sage de nous deux, mais ne venez pas me parler de satisfaction. »

Il émanait de l'expression ardente de Ciaran une puissance et un orgueil d'airain. Elle était assise, les épaules très droites, sur les pierres froides. De longues jambes, des épaules splendides, des mains déliées qui paraissaient désorientées maintenant qu'elles n'avaient plus la hache à caresser…

« Je voudrais savoir comment vous êtes devenue ce que vous êtes.

— Un homme a l'entière liberté d'être ce qu'il désire, répon-dit-elle avec impatience. Une femme doit se contenter d'être une femme. L'expliquer finit par devenir lassant. » Ciaran s'adossa contre l'amas de rochers, et il y avait comme une lueur de triomphe dans ses yeux. « Je n'ai pas demandé à être une femme et je refuse d'être l'esclave de mon sexe. Je n'ai pas demandé à être une bâtarde et je me refuse tout autant à être l'esclave de ma bâtardise. Si je dois mourir aujourd'hui, j'aurai au moins accompli cela. »

Elle se tut. Stark crut qu'elle allait en rester là, mais au bout d'un moment, elle reprit d'un ton mesuré : « Si je ne meurs pas, j'aurai encore une mission à poursuivre. Kushat n'était qu'une étape. »

Son regard perdu dans le vide semblait contempler un triste spectacle.

« Une étape ? répéta Stark. Pour aller où ?

— À Narrissan. » Sa voix n'était plus qu'un souffle. « Une cité fortifiée qui ressemble à Kushat, mais plus au sud. Plus riche et puissante. Mon grand-père en était le roi. Dès que j'ai su marcher, je suis devenue servante de sa maison. Je doute qu'il l'ait jamais appris. Pourquoi l'aurait-il su ? Je n'avais pas de nom. Mon père savait. Un jour, il nous a croisées dans une galerie, ma mère et moi. Il m'a regardée comme on se regarde dans un miroir. "Voilà donc la gamine !" a-t-il dit. Ma mère lui a parlé. Je crois que c'était pour se plaindre, même si je n'ai pas entendu ce qu'elle disait. Il l'a interrompue sèchement : "Félicitez-vous que ce soit une fille. S'il s'était agi d'un garçon, je ne l'aurais pas laissé grandir. Cet enfant me ressemble trop." » Elle sourit. « Par la suite, il m'a oubliée. Mais une fois assez grande, au lieu de récurer les planchers, je me suis entraînée au maniement des armes avec les garçons. Tous les jours, on me battait pour me punir. Je recommençais le lendemain. Mon père savait se servir de ses mains et, comme il le disait, je lui ressemblais. Mon apprentissage terminé, je suis partie me tailler une place au soleil. Avec ces mains, Stark, ajouta-t-elle en les lui montrant, avec ce que je suis et ce dont je suis capable, et non pas en trichant, en mentant, ni en faisant la putain selon l'usage immémorial de l'alcôve.

— C'est pour ça que vous désiriez si ardemment le talisman ? Parce qu'il vous mettrait en mesure de vous emparer de la cité de votre père ?

— Pour conquérir Narissan. Mon père est mort il y a trois ans, et j'étais sa seule progéniture. J'espère que les dieux lui permettent de goûter l'ironie du sort. » Elle secoua la tête et riva son regard à celui du Terrien. « Si vous aviez combattu avec moi au lieu de m'affronter… Enfin, c'est le passé. Mais qui sait ce que nous réserve l'avenir ? » Elle détourna les yeux. « Vous le pressentez, je crois bien, et cela vous effraie.

— Nous ne tarderons pas à le savoir. »

Stark se leva et alla reprendre sa place en tête de la colonne qui progressait en désordre. Si jamais ils devaient se retrouver à nouveau face à face, Ciaran et lui, ce serait encore d'homme à homme, d'égal à égal, sans aucun préjugé sexuel. Inutile de le lui préciser : elle le savait. De toute façon, elle ne lui laisserait pas le choix.

Le terrain était déclive, et le crépuscule fantasmagorique s'assombrissait pour se métamorphoser en une nuit inquiète. Il n'y avait rien sinon les glaces et les rochers. Pourtant, Stark avait le sentiment d'un péril toujours plus grand, et il avançait tel un homme marchant à contre-courant. D'ailleurs, il n'était pas le seul à éprouver un malaise. Balin, Lugh, Rogain, Thanis et tous les Kushatis gardaient le silence. Le cœur n'y était plus. Ciaran elle-même, en dépit du stoïcisme qu'elle affichait, trahissait une certaine appréhension.

Soudain les parois s'effacèrent et une clarté limpide succéda aux ténèbres blêmes. Ils avaient

franchi les Portes de la Mort.

Devant eux, la pente rocailleuse s'élargissait et devenait une large vallée encaissée entre les montagnes. Les Kushatis émergèrent du défilé à la queue leu leu et s'immobilisèrent. Le vent hurlant qui les étourdissait dans l'étroit corridor s'était tu, et terrible était le silence de la vallée.

Ils restèrent immobiles à la contempler. Thanis, blottie dans sa cape, se glissa entre Stark et Balin. L'effroi se lisait dans ses yeux noirs écarquillés.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle enfin.

— Je n'en sais rien », répondit Stark.

13.

Il y avait trois tours. Deux d'entre elles n'avaient plus de toit, et tout autour s'amoncelaient des ruines prises dans la glace, les ruines les plus étranges que Stark eût jamais vues sur ce monde pourtant riche en ruines comme en étrangeté.

L'œil n'en discernait pas moins le labyrinthe de rues : il accrochait ce qui avait pu être jadis des places de marchés, des parvis de temples. Au long des rues se dressaient les carcasses vides de maisons semblables aux coquilles de titanesques mollusques nettoyées de leur chair. Leur gangue de glace brouillait les couleurs et les faisait rayonner, vernissant les cintres audacieux et les arceaux aveugles des édifices partout où le soleil les frappait.

« Cette ville a-t-elle été bâtie avec des épées et des fers de lance ? s'écria Balin devant ce décor ahurissant.

— Elle en donne l'impression », répondit le Terrien.

Dans ce pays où il suffisait aux constructeurs de se baisser pour ramasser des pierres, seules les tours exhibaient ce matériau. L'ossature gracieuse de la cité se constituait uniquement de métal coloré, de telle sorte que la sombre vallée brasillait – ironie des glaces – de verts printaniers, de jaunes et de bleus pastels, ça et là de jaillissements écarlates ou rose corail. Les plus élevés des bâtiments s'étaient écroulés ; les plus modestes penchaient. Rien ni personne ne vivait plus là depuis longtemps.

La troisième tour demeurait intacte.

À sa vue, Stark sentit monter en lui une vague de répulsion, une peur abjecte et atroce. Telles avaient été la tour où Camar avait péri et toutes celles qui se trouvaient de l'autre côté de la gorge, au temps de leur splendeur. Étrangère à la planète, arrogante, compacte et très haute, elle s'amincissait peu à peu. À son sommet brillait quelque chose d'insolite, telle une étoile captive, mais une étoile d'où nulle lumière n'émanait : une sorte de miroitement opalin et ondoyant diffus, qui paraissait une distorsion de l'air même plutôt qu'un rayonnement réel. Par delà, les montagnes donnaient l'impression de frémir.

Sous cette nappe laiteuse qui occupait près du tiers de la vallée s'étendait un quartier resté en bon état, quoique jouxté de quartiers ruiniformes. Il était évident que l'ensemble formait originellement un tout, et non moins évident que les secteurs morts de la ville avaient été dans un passé reculé surplombés par un champ de force pareil à celui que généraient les tours abandonnées. La ligne de démarcation était nette. La glace et les décombres s'arrêtaient à la limite du champ. Au delà, des rues dégagées, de hautes arches, des murs bariolés bien assis, pas la moindre trace de verglas ni de décrépitude.

Ni de vie. Rien ne bougeait sur les avenues. Aucun son ne retentissait dans la vallée en dehors de ceux que le peuple de Kushat apportait avec lui.

Stark se tourna vers Ciaran qui riait et balayait du regard le paysage coloré et désolé. « Les légendes meurent comme les hommes », dit-elle.

Il leva la tête tel un animal qui capte un bruit au loin. « Il y a pourtant de la vie ici. » Il plaqua ses mains sur sa ceinture. Le talisman était une aiguille de feu sous ses paumes.

« Certainement, renchérit Balin. Regardez cette tour. Je ne sais pas à quoi elle sert, mais elle fonctionne. Il faut bien que quelqu'un, ou quelque chose, veille sur elle. » Ces mots firent l'effet d'un baume aux autres, qui voulaient par-dessus tout y croire. Il désigna l'édifice. « On voit bien là une puissance. Identique à celle que Ban Cruach a emportée, peut-être. Mais sous une autre forme. De quoi pensez-vous qu'il s'agisse, Stark ? D'un moyen de défense ?

— Oui, contre les glaces et le froid, répondit le Terrien d'une voix lente. Voyez comme il a l'air de

faire chaud dans la ville.

— Et quel silence ! souffla Lugh. Si nous nous reposions ? Cet endroit est mort. Aussi mort que Ban Cruach. »

Stark fut le seul à l'entendre. Une foule se massait, tumultueuse. Les gens vociféraient. Trop impatients pour attendre leurs chefs, certains dévalaient la pente. Ils réclamaient le talisman, qui incarnait ce qu'ils avaient abandonné : leur cité, leur foyer, des membres de leur famille. Grâce à la puissance que, peut-être, on trouvait ici, ils comptaient reconquérir ce qu'ils avaient perdu. Sans elle, et même s'ils parvenaient à négocier avec Ciaran pour qu'elle leur accorde la vie sauve et les laisse partir librement, ils ne seraient plus que des vagabonds, des indigents errant à la surface de Mars.

« Il serait plus judicieux qu'ils restent ici », dit Stark. Balin se contenta de hocher la tête et le Terrien préféra ne pas insister. Les Kushatis étaient peut-être les mieux placés pour savoir ce qu'ils souhaitaient. Sortant du cabochon de sa ceinture le talisman dans son nid de soie, il le tendit au jeune homme. « C'est à Kushat qu'il appartient, pas à moi. »

Le Martien le dévisagea avec une gaieté âpre et amère. « C'est exact. Et je vous remercie pour cet honneur. Mais je ne suis pas Ban Cruach. Si je le laisse tomber, tâchez de le ramasser. » Il conserva l'objet en main de manière empruntée, sans le déballer des linges qui l'entouraient.

Ils se remirent en marche, côte à côte, et le peuple les suivit.

Stark, les sens affûtés, avait vivement conscience du souffle léger et du piétinement des gens, de leur soudain mutisme, du dallage givré et glissant qui remplaçait la roche, des ombres qui s'étiraient sur le versant ouest des monts. Il sentait, par tous les pores de sa peau, la présence de Ciaran derrière lui et de Thanis à ses côtés. Mais il y avait une chose qu'il échouait à définir et qu'il éprouvait avec encore plus d'intensité que le reste. Il luttait toujours contre la peur tel un homme qui lutte contre le courant, comme plus tôt dans la gorge, même si, maintenant, le soleil brillait, que l'air était limpide et que le regard portait loin. Tout autour de lui se pressaient les formes fantastiques et multicolores des ruines incrustées de glace que délimitaient les rubans de verre des rues transversales.

« Ces gens-là n'appartenaient pas à notre passé, murmura Balin comme pour ne pas éveiller d'échos. Jamais nous n'avons construit des monuments pareils, même quand notre monde était jeune et riche. »

Non, opina le Terrien dans son for intérieur. *Aucune race n'a jamais bâti de la sorte sur Mars. J'ai vu les antiques cités, Jekkara, Valkis, la ville des Rois de la mer, Barrakesh et les ruines ensablées des Puits de Tamboïna. Et Sinharat la Toujours-Vivante. Leurs constructeurs étaient humains… même les Ramas, de sorte que la corruption qui imprègne Sinharat reste humaine, et compréhensible. Mais ce ne sont pas des êtres humains qui ont conçu et façonné ces murailles incurvées, ces arches à l'essor prodigieux. Ce ne sont pas des mains humaines qui ont percé ces portes par trop étroites. Un esprit humain ne supporterait pas longtemps la géométrie de cet environnement. C'est impossible. Je le sais. Et j'ai entendu leurs voix.*

Il dit tout haut : « Autrefois, ils tenaient tout le pays par-delà les Portes de la Mort. Y compris Kushat. Et les Pierres de la Fête étaient une tour identique à celle-ci. On voit de telles ruines dans toutes les terres septentrionales.

— Il ne reste aucune trace de cités semblables, rétorqua le jeune voleur.

— Non. Il doit y avoir des siècles et des siècles qu'on a fondu et converti en outils le métal qui a servi à les construire. »

Balin grommela. La colonne ralentissait. Les Kushatis se serraient les uns contre les autres, mères enlaçant leurs enfants, maris étreignant leur femme. L'artère qu'ils suivaient traversait la nuée ondoyante qui planait entre ciel et terre. La ligne de démarcation se situait à moins de trente mètres.

Le jeune homme décocha à Stark un regard chargé d'angoisse. Il paraissait hésiter entre lui remettre le talisman ou le jeter au loin. Enfin, les mâchoires serrées, il prononça une phrase que le

Terrien ne comprit pas et écarta les linges de soie. Il tenait à présent le cristal nu entre ses mains.

De la foule monta un soupir. Thanis regarda son frère avec une expression de farouche fierté et lui dit : « Conduis-nous. »

Le talisman brandi dans ses mains en coupe, il avança. Stark, qui marchait sur ses talons, leva la tête et scruta l'étendue de part et d'autre. Les muscles bandés, il essayait de voir à travers les murs, d'entendre au delà du silence, de capter l'intangible.

Balin s'arrêta à la lisière de la nuée. Rien ne se produisit. Mais quand il eut fait deux ou trois pas, il fit halte à nouveau et s'écria avec un étonnement presque enfantin : « Il fait chaud ! »

Stark hocha la tête. Il continuait de regarder autour de lui avec méfiance, mais ne voyait rien. La cité se nichait dans une sorte de rêve estival. Tout n'était que couleurs aimables et ombres douces, assoupissement silencieux. Le ciel s'était évanoui dans un mirage frémissant.

Et, effectivement, il faisait chaud. Trop chaud après ce froid mordant. La chaleur engendrait une impression de bien-être languide. Chacun entrouvrit sa cape, puis se débarrassa de ses divers fardeaux, les déposant en petits tas bien rangés à côté des vêtements indésirables, car on savait qu'il faudrait les récupérer au retour.

L'avenue était large. Les constructions qui la flanquaient s'étiraient en un ordonnancement régulier, avec par endroits des décrochements qui formaient des placettes curieusement contournées. Comme ces édifices restaient intacts et n'étaient pas pris dans la glace, l'étrangeté de leur forme apparaissait plus clairement. Ils donnaient une fausse impression de grandeur alors que leur taille, limitée par la hauteur de la tour, demeurait modeste.

Beaucoup semblaient dénués de raison d'être. Ils jaillissaient en aiguilles torses, dardaient de curieux prolongements acérés tels des cactus géants, rose et or, se développaient en spirales verticales ou horizontales. *Des éléments décoratifs,* se dit Stark, *ou des monuments, peut-être religieux.* Soudain, une idée le frappa : ils ressemblaient davantage aux pièces d'un jeu monstrueux. La pensée n'avait rien de réconfortant. Il ignorait d'où elle avait surgi. Puis il s'avisa que ces structures insolites se répétaient de loin en loin, distribuées de façon régulière à travers le quadrillage des rues de la cité selon un plan rigoureux mais énigmatique.

Passant à proximité d'un de ces édifices en forme de cactus, il nota que ses dards métalliques étaient longs, acérés, et… maculés de taches sombres.

La voix anxieuse de Tahnis s'éleva. « Balin ! appelait-elle. Balin ! »

Le talisman, réchauffé par les mains de son frère luisait dans le crépuscule qui gagnait sous le ciel artificiel. Le jeune homme s'était arrêté. Le visage de craie, il semblait bouleversé. Il exhala un râle et, d'un geste instinctif, lança l'objet loin de lui, comme Stark dans la tour, après la mort de Camar. Le cristal roula sur le sol, puis s'immobilisa sans cesser de scintiller.

Les fugitifs étaient pétrifiés d'épouvante. Thanis prit son frère par l'épaule et jeta un coup d'œil effrayé au Terrien. Entre les gardes qui la flanquaient, Ciaran, aussi attentive qu'un faucon, observait la scène.

Le Terrien demanda à Balin : « Vous avez entendu les voix ?

— Oui. » L'autre inspira profondément et se redressa, mais il restait livide. « Tout à fait clairement… là. » Il toucha sa tête. « Elles gagnaient en volume et, d'un seul coup, j'ai compris. Je les ai *comprises,* Stark. » Il examina les bâtiments qui les entouraient. Sa peur était aussi manifeste que peu ordinaire. « C'est un endroit maudit. Rebroussez chemin ! vociféra-t-il à l'adresse de la foule. Partez d'ici ! *Partez !* » Il s'élança au pas de course.

Son compagnon le rattrapa. Un vent de panique soufflait sur les Kushatis. « Attendez ! leur lança-t-il. Restez groupés. »

Ils piétinaient sur place, indécis. Ceux des derniers rangs, trop lôin pour voir ou pour comprendre ce qui se passait, savaient seulement que quelque chose ne tournait pas rond. Une femme poussa un cri

d'effroi perçant.

Stark, désemparé, se tourna vers Lugh et Rogain. « Empêchez-les de se disperser ! S'ils prennent la fuite, nous sommes perdus ! » Abandonnant leur captive, les deux hommes remontèrent la colonne en toute hâte, aboyant des ordres d'une voix sèche et autoritaire.

Le Terrien se tourna vers Ciaran. « Voici votre chance. Saisissez-la. » Elle sourit et leva ses mains liées. Ce n'était pas lui qu'elle regardait, mais la cité.

Il secoua Balin sans ménagements. « Vous allez tenir le coup ?

— Oui, répondit Balin dans un souffle. Mais il faut partir, Stark. Il le faut.

— Soit. Mais attendez un instant. »

Il se dirigea vers le talisman qui gisait sur le sol. Il devinait son usage, et cela atténuait quelque peu l'effroi qu'il lui inspirait. Néanmoins ses mains tremblaient en le ramassant. Si tant de vies humaines n'avaient pas dépendu de ce bout de cristal, il l'aurait volontiers laissé là où il se trouvait. Jusqu'à la fin des temps !

L'objet scintillait dans ses mains. Il le regarda et les voix fusèrent à l'intérieur de sa tête.

Ce n'étaient pas des voix véritables. Peut-être ces créatures avaient-elles de vraies voix, des voix physiques, mais le cristal n'était pas conçu pour les relayer. Il transmettait les mots mentaux qui précédent les mots prononcés. Au début, il y eut une étrange cacophonie, l'amplification de ces bavardages ténus et lointains qu'il avait déjà entendus. Leur caractère inhumain l'avait alors tellement horrifié qu'il avait rompu le contact. Mais cette fois, parce qu'il savait que, sur un plan purement égoïste, sa propre survie dépendait du talisman, au même titre que celle de ses compagnons, il se contraignit, accablé, à écouter. Et soudain, les voix passèrent le mur de la compréhension.

Elles lui étaient intelligibles. Du moins en partie. Aucun humain ne pourrait jamais appréhender tout ce que de tels êtres pensaient, tout ce dont ils s'entretenaient. Mais le Terrien en comprenait assez. Le cristal se révélait impartial : il véhiculait tous les fragments de discussion qu'il captait au vol dans les limites de son rayon d'action. L'esprit de Stark était à présent une espèce de chambre noire enregistrant un cauchemar peuplé d'étroites portes s'ouvrant, le temps d'un éclair, sur des pièces illuminées chacune habitée par une parcelle de démence. C'était comme la phosphorescence de la charogne en décomposition. Et c'était joyeux. D'une joie hystérique. Ces créatures *riaient*. Elles étaient heureuses. Odieusement heureuses.

La plupart d'entre elles. Mais pas toutes. Quelques-unes semblaient troublées, plus lucides, moins… folles, oui, que les autres.

Ce fut cette fois l'angoisse qui rompit le contact. Suffisamment, du moins, pour permettre à Stark de repousser les voix.

Il s'efforça, avec l'énergie du désespoir, de se raccrocher au monde réel, et cela n'avait rien d'évident car le monde réel qui l'environnait était précisément l'univers de ces êtres. Une tache, pâle et floue, tout près de lui, lui évoqua quelque chose de vaguement familier. Elle se précisa pour devenir le visage de Thanis.

« Il est trop tard pour fuir, dit-il. Ils savent où nous sommes. »

Il se retourna vers Balin et les autres. Des derniers rangs de la colonne s'éleva soudain un hurlement de femme, suivi de rauques cris d'hommes.

Lugh accourut. « Stark ! » Il désignait quelque chose du doigt. « Stark… »

Eric s'écarta pour mieux voir l'avenue que la cohorte lui masquait.

Cinq silhouettes émergeaient de derrière le bâtiment rose et or hérissé de rostres tachés de sang. Trois d'entre eux éteignaient de longs tubes terminés par deux sphères, peut-être des armes. Ils étaient très grands, plus grands que les Kushatis, plus grands que le Terrien, même, mais excessivement maigres, et ils avançaient en ondulant tels des roseaux agités par le vent. Ils portaient des vêtements aux couleurs vives et de singuliers bonnets tout en hauteur qui ne faisaient qu'accentuer la minceur de

leurs crânes étirés. Ils avaient un teint d'or pâle, et leur peau se tendait à craquer sur une structure faciale qui semblait se réduire à un front et un menton entre lesquels on ne distinguait guère que deux gros yeux ronds semblables à deux lunes sombres. Debout, muets, l'arme à la main, ils regardaient fixement les hommes de Kushat.

Un cri étranglé jaillit des lèvres de Thanis. Stark tourna la tête.

Six grandes créatures efflanquées avançaient dans un tourbillon d'étoffes flottantes aux couleurs de l'arc-en-ciel, avec l'intention patente de leur barrer la route. Quatre d'entre elles étaient armées de ces tubes en forme d'haltère.

L'une de ces créatures prit la parole. Sa voix, sorte de gazouillement flûté et aigu, extrêmement musical, évoquait le pépiement d'un oiseau bizarre.

Le talisman transmit au Terrien, sans la moindre ambiguïté, la signification des mots. « Nos armes sont invincibles. Nous pouvons tous vous annihiler. Ban Cruach nous protège ! Sa promesse et son talisman ! »

Puis ce fut le silence – un silence qui parut durer un siècle. Enfin, Stark sortit du mutisme dans lequel l'avait plongé la stupéfaction.

Brandissant le talisman, il s'avança vers les créatures.

14.

Les façades alentour renvoyèrent l'écho métallique du nom de Ban Cruach. Les créatures reculèrent en vacillant, leurs yeux démesurés braqués sur le talisman. Désormais tout proche, Stark distinguait leurs nez embryonnaires, leurs petites bouches aux lèvres étroites et minces, reptiliennes, leurs dents minuscules et régulières.

Il répéta : « Ban Cruach ! »

Les êtres se balançaient en échangeant des trilles. Le talisman scintillait. Et les voix mentales se bousculaient dans la tête de Stark.

« Il connaît le Mot de la Puissance.

— Le talisman ! Il détient le talisman…

— Qui sont ces êtres ? Que veulent-ils ?

— Ils ont la même forme que *lui*. Et s'ils appartenaient à son peuple ?

— Ils sont venus nous le prendre ! »

Cette pensée soudaine projetée par plusieurs créatures suintait la peur.

« Non ! » dit-il. Ne sachant si elles le comprenaient, il secoua la tête en signe de dénégation.

Elles se turent et le regardèrent s'avancer. Il était assez près pour constater que leurs corps, qui exhalaient une odeur sèche et poussiéreuse, un parfum de feuilles mortes, respiraient, palpitaient – pleinement vivants. Les créatures l'horrifiaient, non de par leur étrange physique, mais parce qu'il avait capté leurs conversations et savait, en partie, ce dont elles étaient capables. Celle qui avait mentionné Ban Cruach pour la première fois exhibait sur sa peau des serpentins bleus et verts de toute évidence décoratifs. Son bonnet conique était rose. Serrant les dents pour refouler la nausée qui montait en lui, Stark s'approcha et lui enjoignit par gestes de toucher le talisman.

Elle se rendit à son invite. Ses doigts étaient longs et dorés, et son pouce, tel l'ergot d'un coq de combat, semblait aussi tranchant qu'une lame de rasoir.

« Vous me comprenez, maintenant ? » demanda le Terrien à haute voix.

Les yeux lunaires le scrutaient avec une épouvantable intelligence, mais le regard ne montrait aucune lueur de compréhension.

« Que cherche-t-il à faire ? » demanda l'un des non-humains.

Celui-là portait un bonnet vert orné d'une bande rose corail. Un flot de serpentins améthyste ondulaient le long de son dos jusqu'aux jambes, pour se fixer à ses chevilles par des bandelettes orfévrées.

Stark s'avisa alors qu'il s'agissait d'une femelle. Les différences étaient infimes. Son corps effilé et doré oscillait avec une étrange fluidité, et ses bras ondoyaient comme ceux d'une ballerine effrayée.

« Tue-le, Hrillin ! lança un troisième vêtu de roux et de brun. Transperce-le. Il faut s'emparer de leur puissance… »

Stark recula aussitôt pour protéger le talisman et dégaina à demi son épée.

Hrillin le dévisagea comme sous l'effet d'une illumination. « Je vois ! Tu nous comprends par l'entremise du talisman. » De ses longs bras, il fit signe à ses congénères de garder le silence. « Si c'est le cas, lève trois fois la main. » Le Terrien obtempéra et l'autre éclata de rire. « Telle est donc la véritable nature du talisman ? »

Si Hrillin semblait abasourdi, les autres ne l'étaient pas moins – abasourdis et… consternés. La femelle aux serpentins améthyste glapit d'une voix flûtée où perçait la panique : « Mais si c'est la vérité… »

Du geste, son compagnon lui ordonna de se taire. « Nous verrons. En tout cas, il comprend ce que

nous disons.

— Le sien parle pour nous. » L'être qui venait de s'exprimer était enveloppé de la tête aux pieds dans une robe de flamme mordorée aux plis flottants. « Peut-être le nôtre parlera-t-il pour lui ? »

Bien sûr, songea Stark. *Un talisman réglé sur leur longueur d'ondes, un autre réglé sur la nôtre. Les deux systèmes ne sont pas compatibles. C'est évident. Sans quoi j'aurais capté toutes les voix humaines des environs.*

Hrillin l'observait. Il leva la main trois fois. « Viens », ordonna-t-il. Stark fit signe à Balin et à ses compagnons d'approcher. La créature s'y opposa. « Non. Toi seul. Que les autres restent là. »

Le Terrien hocha la tête. Il eut un sourire narquois et fit un certain nombre de gestes en se rappelant une ou deux choses apprises par le truchement du talisman alors qu'il écoutait les voix de la cité.

Hrillin et certains de ses congénères s'esclaffèrent. Stark trouvait leur rire, bien qu'aussi mélodieux que le friselis d'une cascade, tout à fait déplaisant. Ils firent volte-face et remontèrent l'avenue de leur pas chaloupé. Leur porte-parole ordonna à un autre groupe de ses semblables de les suivre. « N'oublie pas que nous pouvons tous vous détruire en moins d'une seconde », dit-il à Stark.

Ce dernier opina avant de traduire l'avertissement de Hrillin à l'adresse de Balin. « Il dit peut-être vrai. Veillez à ce que tout le monde sache qu'il faut rester groupé. Ni panique ni provocations. Bizarrement, ils semblent craindre quelque chose ! »

La femelle à la peau dorée agitait les bras comme les branches d'un arbre secoué par le vent, illustrant par cette mimique la destruction promise. Tout en avançant, le Terrien informa ses compagnons de la teneur du dialogue.

« Ban Cruach les protège ? s'écria Balin. Ils ont eux aussi un talisman ? » Cela lui paraissait incroyable.

Tous ceux qui se trouvaient à portée de voix éprouvaient la même stupéfaction, mais Ciaran ftit la première à réagir : « Ban Cruach savait se montrer généreux, semble-t-il. Espérons qu'il tiendra ses promesses. Toutes ses promesses ! »

Stark leur recommanda de garder le silence quand les créatures useraient de leur propre talisman.

L'obscurité tombait. À tous les carrefours, sur toutes les places, de hautes et grêles silhouettes se rassemblaient, attentives, pour entourer et escorter les humains. Soudain, l'ensemble des lumières de la cité s'alluma.

Thanis poussa une exclamation étranglée et chuchota : « Comment une chose aussi abominable peut-elle être aussi belle ? »

Une douce phosphorescence multicolore baignait les rues. Les silhouettes filiformes revêtues de soies floues avançaient à travers des flaques d'or et d'émeraude, des cascades violettes, bleues, orange, rouge sang. Les fenêtres étaient des trouées d'argent. On apercevait dans les édifices des salles désertes hérissées de sveltes colonnes, et des pièces aux formes insolites tout aussi désertes. Les êtres s'interpellaient de leurs voix flûtées.

« Il y en a peu, murmura Stark. Ils sont moins nombreux que nous et ne semblent pas avoir de véritable chef. Le hasard a voulu que Hrillin nous voit le premier, ce qui lui donne sans doute le droit de… de mener le jeu, je crois que c'est le mot qui convient. »

Le chaos des conversations avait de quoi donner le vertige.

« Apparemment, poursuivit-il, leur vie se réduit à une espèce de… de grand jeu anarchique. Ils tuent par plaisir. Mais ils ne se bornent pas à tuer. Ils font toutes sortes de choses pour le plaisir, dont… dont la torture physique… qui n'est pas le moindre de leur passe-temps. Ils inventent des perversions depuis des milliers d'années.

— Je les ai entendus, fit Balin. Un bref instant, mais cela m'a suffi.

— Mais s'ils n'ont pas de chef et qu'ils sont si peu nombreux, intervint Lugh, comment obligent-ils leurs victimes…

— Ils n'en ont pas besoin, répliqua le Terrien. Les victimes participent d'elles-mêmes. C'est comme une sorte de plaisir suprême… comme… un honneur.

— Ban Cruach n'aurait jamais promis son aide à de tels monstres ! s'insurgea Thanis.

— Ce n'étaient peut-être pas des monstres, en ce temps-là. » Stark jeta un coup d'œil à la ronde. La cité les cernait, dominée par la haute tour. « Ils vivent prisonniers. Ils meurent prisonniers. Il en va ainsi depuis une éternité. Rien d'étonnant à ce que cela les ait rendus fous. »

Balin frémit de répulsion. « Il ne m'inspirent aucune pitié.

— Moi non plus. Pas plus qu'ils n'auraient pitié de moi en me regardant mourir. »

Ils atteignirent une gigantesque place circulaire au centre de laquelle se dressait un pavillon d'un violet aux nuances innombrables. Son toit, incurvé et pointu, était assis sur une forêt de colonnes. Hrillin ordonna d'un signe à Stark et aux siens de s'avancer. Les non-humains affluaient de partout. Incrustées dans le dallage, de larges lignes d'or, telles des rayons de soleil, menaient au cœur de l'édifice où trônait une plate-forme basse sur laquelle reposait un étincelant bloc de cristal.

Un corps s'y trouvait enchâssé, un corps humain revêtu d'une antique armure. Stark avait déjà vu ce visage taillé dans la pierre et tourné vers les Portes de la Mort : celui de Ban Cruach.

Une terreur respectueuse saisit les Kushatis qui se pressaient désormais comme dans un lieu sacré, sans bousculade mais avec détermination. Ils se massaient autour du cercueil de cristal et c'était comme une noria en mouvement perpétuel : les premiers rangs cédant la place aux suivants.

D'un alvéole caché, Hrillin sortit l'homologue du talisman de Ban Cruach et le brandit, le couvant du regard tandis qu'il se réchauffait et commençait à luire entre ses mains levées.

« Me comprenez-vous, à présent ? » s'enquit le Terrien.

Hrillin sursauta, comme si le langage humain lui répugnait autant que les voix de ses semblables répugnaient au Terrien. « Oui.

— Le vœu commun de Ban Cruach et de vos ancêtres est exaucé. Votre peuple a fabriqué ces objets que nous appelons talismans afin que nos deux races puissent communiquer. »

Hrillin lança un regard en coin à à la forme en armure dans son catafalque. « Il a promis de nous protéger. Il a promis de garder les Portes de la Mort pour que son monde n'envahisse jamais le nôtre. »

Toutes les créatures répétèrent cette déclaration en oscillant sur leurs pieds et en agitant leurs bras, la voûte du pavillon renvoyant l'écho de leurs voix grêles.

« Il *a promis !* Par la puissance du talisman…

— Et il a tenu parole aussi longtemps que son peuple a tenu Kushat. »

Hrillin tressaillit et dévisagea Stark. « Kushat ? Kushat est tombée ? »

Un cri farouche jaillit des rangs des créatures. Elles se rapprochèrent, se massèrent autour des humains. Certaines, visiblement en transe, s'infligeaient de profondes griffures à coups d'ongles d'acier. Le sang coulait.

« Hier, confirma le Terrien.

— Hier, répéta Hrillin. Hier, Kushat est tombée. » Soudain, il se balança et, se penchant en avant, hurla : « Vous n'aviez pas le droit ! Vous n'aviez pas le droit de perdre Kushat ! »

Les voix grêles se haussèrent en clameurs de rage où l'hystérie se mêlait à la peur. Les corps graciles, démesurés, tournoyaient furieusement. Stark crut que les non-humains allaient attaquer ; les Kushatis saisirent leurs armes, les autres reculèrent puis se mirent à tourner en rond, toujours plus nombreux à se mutiler les uns les autres. Le jeu ne se déroulait pas tout à fait comme ils s'y attendaient, ce qui, visiblement, nourrissait leur surexcitation.

Stark reprit la parole. « Les habitants de Kushat sont morts en défendant leur cité. Qu'auraient-ils pu faire de plus ? »

Il ne parvenait pas à dissimuler totalement ses pensées. Les mots se formaient d'eux même dans

son esprit, et Hrillin en prenait connaissance avant qu'il ne puisse intervenir consciemment. Une indéfinissable émotion scintilla dans les yeux de ce dernier.

« Il n'y aucune alliance entre nous, dit-il. Rien.

— Soit. Mais alors que devient la promesse de Ban Cruach ? La promesse qu'il nous a faite ? A *nous ?*

— Une promesse ? répéta Hrillin avec dédain. Une promesse ? C'est à nous qu'il a fait une promesse. Nous lui avons offert une arme puissante pour mener ses combats. En échange, il nous a donné la paix. » D'un geste tendre, il posa sur le cercueil sa main au pouce meurtrier. « Devenu vieux, il a quitté son peuple pour nous rejoindre. Fière était notre cité, alors. Toute cette vallée était chaude et riche de vie. Il marchait dans nos rues, il parlait avec nos philosophes et nos sages. On prétend qu'il a écrit notre histoire dans la langue des hommes, mais nul ne sait si c'est vrai. » Il se tut, les yeux fixés sur ses interlocuteurs. « Nous sommes la plus vieille des races de Mars. Nous connaissions votre existence alors que vous marchiez encore à quatre pattes. Nous bâtissions déjà nos cités que vous viviez encore dans des cavernes et maîtrisiez à peine le feu. » Les non-humains continuaient de se balancer en levant leurs bras qui n'en finissaient plus. « Mais votre évolution s'est accélérée. Et nous, nous vieillissions. Nous avions érigé des tours dans les zones froides et nous avons longtemps vécu en paix. La planète elle-même vieillissait. Il y avait des hommes partout et nous avons abandonné nos cités les unes après les autres parce qu'il ne restait plus personne pour les habiter. Cette vallée est notre ultime bastion.

— Ce n'en est plus un, répliqua Stark. Une armée est en marche. Et c'est là qu'intervient la promesse que nous a faite Ban Cruach, le pendant du marché que vous avez passé avec lui : en cas de besoin, nous ferions repasser les Portes de la Mort au talisman et le pouvoir que possédait Ban Cruach nous serait rendu. » Il brandit le cristal d'un geste déterminé. « Donnez-nous la puissance. Nous repousserons ces hommes qui sont nos ennemis communs et Kushat continuera de monter la garde devant les Portes de la Mort, ainsi qu'elle l'a toujours fait. Sinon… » Ses mains retombèrent. « Sinon, il vous faudra vous battre. Seuls.

— Nous battre ! s'écrièrent les voix flûtées tandis qu'éclataient des rires étranges et cruels.

— Pourquoi pas ? Donne-leur la puissance, Hrillin.

— Oui, donne-leur le pouvoir !

— Qu'ils soient forts comme Ban Cruach et qu'ils combattent le monde pour préserver notre isolement. Notre solitude !

— Le leur donnerai-je ? » Hrillin se balançait, agitant ses bras meurtriers. « Le leur donnerai-je ? » Il se pencha sur le Terrien. « Vous en irez-vous ?

— Donnez-nous les armes, et nous partirons. »

Hrillin se tourna vers les siens. « Qu'on leur remette les armes ! Qu'on apporte toutes celles que nous avons ! Qu'on les leur donne ! Ce sont les fils de Ban Cruach, notre protecteur. Donnez-leur les armes ! »

Les créatures entonnèrent une mélopée. « Donnez-les-leur ! » Ceux qui possédaient des tubes les tendirent aux humains. Les autres s'élancèrent pour en rapporter. Quelques minutes plus tard, les Kushatis se retrouvaient nantis d'une quarantaine d'engins en forme d'haltères.

« Et maintenant que vous voici satisfaits, reprit Hrillin en plaçant le dernier tube entre les mains de Stark, méfiez-vous du pouvoir de ces armes. Il vous dépasse. »

Il recula enfin, et avec lui tous les non-humains.

Balin contemplait l'artefact qu'il tenait d'un air triomphant. Il se tourna vers le cercueil de cristal où Ban Cruach dormait de son dernier sommeil.

« Il a tenu sa promesse, Stark. » Des larmes brillaient dans ses yeux. « Je vous remercie, dit-il aux non-humains. Tous les Kushatis vous remercient. » Pivotant sur ses talons, il fit face à Ciaran. « À

présent, vous allez vous voir mourir, vous, les loups rouges ! Kushatis ! Vous possédez désormais la puissance, la puissance de Ban Cruach ! Partons reprendre Kushat ! »

Une clameur accueillit ces paroles. La foule se répandit dans la rue. « Kushat ! Kushat ! » criait-on de partout, et c'était comme un carillon de cloches fêlées qui se répercutait dans toute la cité.

Le Terrien suivait Balin en tête de la horde hurlante ; à ses côtés marchaient Ciaran, Lugh et Rogain, tous armés d'un tube à l'exception de la chef barbare prisonnière. Thanis était là également, déjà occupée à imaginer ce que serait sa nouvelle chambre, sa nouvelle cité…

Tous les Kushatis se hâtaient de remonter l'avenue éclaboussée de flaques de lumière polychrome. Stark regardait à gauche et à droite. Ciaran l'imitait.

Il ne voyait rien, en tout cas rien susceptible de l'inquiéter, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de l'être. Du talisman dans sa main ne sortait aucun son. Il imaginait avec épouvante les créatures se balançant, un doigt pressé sur les lèvres, leurs yeux brillant d'excitation à l'idée de jouer à ce jeu où personne n'avait le droit de parler.

La colonne continuait d'avancer. Rien ne se produisait.

Les Kushatis ramassèrent leurs affaires là où ils les avaient déposées. Ils enfilèrent leurs capes, se répartirent leurs charges et se dirigèrent à vive allure vers l'extrémité de la zone chaude. Leur moral était au plus haut, et ils savouraient déjà le goût de miel de la victoire. Ciaran marchait, toujours aussi fière, et son visage était un masque de pierre. Lugh et Rogain caressaient leurs armes insolites. Stark, impatient et nerveux, ne cessait de se retourner. Rien. Il ne voyait toujours rien.

Au moins la moitié de la colonne était déjà sortie de la cité quand le talisman relaya un cri imprudent, aussitôt étouffé : *« Maintenant ! »*

Il y avait une telle urgence dans ce seul mot que le Terrien, sans attendre plus longtemps, hurla à tous d'abandonner leurs fardeaux et de prendre leurs jambes à leur cou. Il poussa Ciaran devant lui en enjoignant à Lugh et à Rogain de se tenir prêts à faire usage de leurs armes. Tout le monde courut ventre à terre. C'est alors que les lumières s'éteignirent dans un parfait ensemble.

Stark buta contre quelqu'un et s'arrêta, aveugle. Il leva les yeux vers le ciel. Un nuage frémissant cachait les étoiles, et des ténèbres opaques avaient englouti la cité. Les gens trébuchaient et poussaient des cris, au bord de la panique. Puis les hurlements commencèrent.

Il sentit qu'on l'effleurait et huma comme une odeur de feuilles mortes. Aussitôt, il se sut encerclé. Les créatures étaient là, observant le silence le plus total. Leurs pieds étroits ne faisaient aucun bruit sur le dallage. Elles étaient là, au milieu des Kushatis. Selon toute vraisemblance, elles avaient suivi des chemins secrets, passant par des maisons vides, des salles désertes. Il entendit au-dessus de lui, dans les ténèbres, un rire étouffe – un gloussement semblable à celui d'un enfant qui pouffe – puis un long doigt délié lui effleura la figure.

Il poussa un cri et brandit le tube qu'il craignait d'activer de peur de blesser ses compagnons. Mais un ergot acéré éraflait déjà son cou et le produit, quel qu'il fut, dont il était imprégné, agit très vite. Stark ne sut pas si le coup qu'il avait porté de son arme étrange avait atteint une cible quelconque. Tandis que des bras interminables se refermaient sur lui et le halaient, à demi inconscient, il entendit vaguement, très vaguement, le brouhaha de la débandade éperdue des Kushatis affolés qui fuyaient à tâtons dans les ténèbres.

15.

La cité était à nouveau éclairée.

Il gisait dans une flaque de lumière orange vif, une couleur oppressante qui lui pinçait les nerfs. Des formes allaient et venaient, hautes silhouettes fringantes qui se trémoussaient dans un envol de serpentins bariolés.

« Il est réveillé. »

Le talisman était posé sur sa poitrine entre ses mains croisées.

« Vous voyez ? Ses yeux sont ouverts… »

Il se redressa d'un mouvement convulsif. La drogue lui embrumait encore l'esprit. Il était nu et désarmé. On ne lui avait laissé que le talisman. Il les regarda avec un vain sursaut de haine, et une vague peur, glaciale et nauséeuse, monta en lui. Son corps était couvert de minuscules écorchures qui le démangeaient et le brûlaient à chacun de ses gestes.

Hrillin approcha. Il se pencha sur lui, tenant l'autre talisman. « Vous avez perdu Kushat. » Stark devina que ce « vous » englobait la race humaine tout entière. « Vous avez perdu Kushat et le monde s'apprête à nous écraser. » De sa main libre, la créature se griffa. Un filet de sang coula sur sa poitrine étroite. Ses yeux flamboyaient. Elle se contorsionnait et se balançait avec une allégresse démentielle. « Concevez-vous la grandeur du moment ? Nous touchons à notre fin. Cet entassement, ce foisonnement, ce grouillement de millénaires va disparaître avec nous dans la nuit de l'Histoire. »

Derrière lui, d'autres silhouettes oscillaient avec raideur en exhalant de leurs voix flûtées des cris sauvages et inarticulés.

« Mais, répliqua le Terrien, vous nous avez donné les armes…

— Les armes ! »

Hrillin virevolta et prit des mains d'un de ses congénères un tube, peut-être celui qu'on avait repris à Stark. Il en braqua l'un des globes terminaux sur le Terrien et actionna la détente. À plusieurs reprises. En riant.

« J'ai dit que ces armes seraient plus meurtrières que vous ne le pensiez. Pas pour les ennemis. Pour les espoirs, pour les rêves, pour la foi. Mais pas pour les ennemis. » Cessant d'appuyer sur la détente, il brandit l'instrument telle une massue. « Ban Cruach nous a promis la puissance. Nous n'avons nulle puissance. La cité nous fournit la chaleur, la lumière, de quoi manger et de quoi boire parce qu'elle a été conçue pour cela. Mais nous ne possédons rien d'autre. Tout le reste est mort, usé, corrodé, décomposé, inutilisable. À présent, c'est la fin de la cité et c'est la fin de tout. La fin de la promesse… »

Serrant ses mains l'une contre l'autre, il pressa l'arme inutilisable sur son talisman – et ce dernier éclata en morceaux.

« C'est la fin ! vociféra Hrillin. Cette nuit est celle de l'orgie ! Sombrons dans le néant en dansant, en riant, en criant le nom de Ban Cruach ! »

Il arracha le second talisman des mains de Stark et le brisa. Le contact fut rompu. Définitivement.

Le demi-cercle trépidant des créatures baignées par la clarté orange fondit sur Stark, et les ergots entrèrent dans la ronde. Et comme Hrillin l'avait dit, les non-humains riaient.

Eric s'élança en courant.

Il s'enfuit à travers les rues polychromes. Ils l'avaient conduit dans un quartier de la ville qu'il ne connaissait pas, loin de l'avenue. La haute tour de pierre dominait les toits. Du côté opposé, en direction de la périphérie, les lumières s'interrompaient brusquement, comme si les créatures avaient érigé une muraille de ténèbres entre elles et les Kushatis.

Ces derniers avaient sans doute découvert que les précieux cadeaux reçus étaient hors d'usage. Combien d'entre eux se montreraient assez téméraires pour revenir dans la cité à travers ces ténèbres opaques sans autres armes que leurs épées ? Il l'ignorait. De toute façon, ces audacieux ne seraient sûrement pas assez nombreux pour lui être de quelque secours. Et il y avait aussi une question de temps.

La frénésie, l'allégresse hystérique et le meurtre frémissaient dans les artères illuminées.

Il n'était pas le seul humain que les êtres monstrueux avaient capturé à la faveur de leur coup de main : des cris retentissaient de loin en loin. Soudain, il vit un homme traverser devant lui un espace à découvert. Il trébuchait, traqué par des poursuivants qui réglaient leur allure sur la sienne. À un carrefour, le Terrien aperçut une femme empalée sur les rostres d'un cactus rose et or.

Stark, quoique bon coureur, ne s'illusionnait pas : les non-humains étaient aussi rapides que lui. Il ne tarda guère à en avoir la confirmation lorsqu'il voulut revenir sur ses pas en enfilant une large avenue dont il estimait qu'elle menait à l'extérieur. Quand il s'y engagea, il n'y avait personne derrière lui, mais au second carrefour ils étaient de nouveau tous là, riant aux éclats, et ils se ruèrent sur lui, leurs ergots bleutés scintillant. Il tourna les talons, et les créatures le laissèrent prendre de l'avance. L'une d'elles – la femelle aux serpentins améthyste, lui sembla-t-il – le rattrapa et lui égratigna légèrement la fesse uniquement pour lui prouver de quoi elle était capable avant de s'éloigner d'un pas dansant pour se mettre hors de portée.

Il courait, mais il ne tiendrait pas ce rythme éternellement. Il courait sans cesser de regarder à gauche et à droite, ouvrant et refermant ses mains vides que démangeait le désir de tuer.

Ils le rabattaient. Il ne s'en rendit pas compte immédiatement parce qu'ils disparaissaient parfois, comme s'ils se lançaient de façon impromptue aux trousses d'une autre proie. Mais quand il tournait à l'angle d'une rue ou traversait une place, les créatures étaient de nouveau là, et il devait changer de direction. Il commençait à perdre son sang-froid. Il mourait d'envie de les assaillir, de les mordre à pleines dents, de les déchirer à mains nues, mais, conscient qu'il n'avait pas l'ombre d'une chance et qu'en se retournant contre eux il ne ferait qu'accroître leur plaisir, il s'entêtait à courir.

Il commença à rencontrer davantage de cadavres. Les uns humains, les autres non. A l'intérieur d'un édifice dressé sur de larges colonnes, une grise construction de bronze, il vit deux créatures, des serpentins multicolores attachés à leur cou et à leurs chevilles, s'étrangler mutuellement, plongées dans une sorte d'extase, sous le regard attentif de spectateurs qui se balançaient comme des arbres secoués par le sirocco.

Enfin il découvrit Rogain au milieu d'une place déserte. Ce fut à ses mains, ses délicates mains d'intellectuel maculées de sang, qu'il le reconnut. Une épée nue reposait sur son corps.

Stark se redressa et regarda alentour.

Il ne voyait personne mais il savait que les autres se tenaient aux aguets. Il savait qu'on l'avait délibérément conduit jusqu'ici. Le pommeau et la lame de l'épée étaient immaculés. Rogain ne s'était pas servi de cette arme. On l'avait placée là pour que le Terrien s'en saisisse.

« Très bien ! leur lança-t-il en les traitant d'un nom obscène. Je ferai ce que vous voulez. »

Il ramassa l'épée. Comme c'était bon de la tenir en main ! Il songea qu'ils avaient peut-être commis une erreur.

Se repérant sur la tour, il s'orienta et se remit en marche vers la périphérie de la cité. Les créatures s'abstinrent de toute intervention. Toutefois, en quittant la place, il ne pouvait aller que dans une seule direction.

Il passait de flaque de lumière en flaque de lumière. Soudain, un groupe de créatures émergea d'un pavillon, transportant deux femelles mortes ou agonisantes. Tous saignaient abondamment, sans exeption, lardés des blessures qu'ils s'étaient infligées. Il se demanda s'ils n'étaient pas drogués. La drogue ou, peut-être, l'euphorie de l'autosacrifice expliquerait cet étrange comportement. Éclatant de

rire, hystériques, ils le pointèrent du doigt, et plusieurs firent mine d'approcher. Mais à présent Stark était armé, et toute prudence l'avait déserté. Il se rua sur les créatures tel un chat sauvage, subitement aussi dément que les monstres qui le traquaient : bondissant, virevoltant avec une grâce meurtrière, il se mit à ferrailler.

Il lui fut impossible d'échapper totalement à leurs ergots. Ses épaules étaient en sang mais il s'en rendait à peine compte. Il se fendait et les autres esquivaient en se balançant. Apparemment, leur unique désir était de faire durer le plaisir. Quand Stark se retourna, dans un large mouvement d'épée, les créatures avaient disparu en emportant leurs blessés.

Pendant quelque temps, le calme régna. La rue s'étirait entre de hauts murs. Les lumières passaient du bleu à l'or et du violet au rose. Stark déboucha sur une autre placette entourée de fines grilles de fer forgé figurant d'étranges feuilles, souvenir, sans doute, d'un autre lieu et d'un temps oublié. Du côté opposé, la rue se poursuivait en une succession d'arcades élancées que la perspective faisait se perdre au loin sous une lumière rouge. Une femme au corps blanc, dont la noire chevelure recouvrait les épaules et qui tenait une épée à la main, venait à sa rencontre de l'autre côté de la place.

Ciaran !

Il s'arrêta et attendit. Elle le vit. Quand elle atteignit la place, elle aussi s'immobilisa, puis elle l'appela par son nom.

« Je crois que je comprends maintenant pourquoi ils m'ont donné ceci, dit-elle en levant son épée.

— Oui. En effet.

— Mais… Comment ont-ils su…

— Vous étiez prisonnière. Ils ont entendu les paroles de Balin quand il a fait allusion à vos loups rouges et deviné que vous n'étiez pas étrangère à la chute de Kushat. »

Le regard du Terrien se posa sur le grillage qui ceinturait la place. Les créatures se rassemblaient pour assister au spectacle, et leurs grands yeux brillaient. Il scruta la rue en arcades à laquelle Ciaran tournait le dos.

« À présent, ils sont derrière vous », l'avertit-il.

Elle opina. « Et derrière vous. Ils attendent que nous nous entretuions. »

Ils se tenaient face à face, deux humains vulnérables dans un lieu étranger, et chacun avait une épée à la main.

« Vous battrez-vous contre moi, Ciaran ? »

La femme secoua sa noire chevelure. « Non. Ce serait leur accorder un trop grand plaisir.

— Alors combattrons-nous ensemble ? Serez-vous le bouclier qui protégera mes arrières ? »

Elle sourit. « Non. Mais je me battrai à vos côtés, et nous protégerons mutuellement nos arrières. » Elle jeta un coup d'œil aux êtres filiformes avant d'ajouter : « Je n'ai jamais autant éprouvé le désir de tuer. »

Comme celle de Stark, sa peau blanche était lardée de cicatrices.

« Parfait ! Ainsi, nous sommes deux ! » Il leva son épée avec un regain d'espoir et un élan brûlant de colère vengeresse. « Faisons donc quelques passes, le temps d'élaborer un plan. »

Ils se saluèrent. L'acier tinta contre l'acier. Ils se mouvaient avec agilité et souplesse. Leurs corps étaient pâles dans la lumière rougeâtre.

Voyant la flamme qui étincelait dans les yeux de Ciaran, il lui lança : « N'oubliez pas que ce n'est qu'une mise en scène ! »

Elle éclata de rire. « Je m'en souviendrai ! »

Ils tournaient en rond, et les têtes surmontées de bonnets coniques aux couleurs vives oscillaient pour suivre leurs mouvements. Les voix flûtées commentaient les coups. L'odeur de feuilles mortes était enivrante.

« J'ai l'impression que la sortie de la cité se trouve dans cette direction, dit Ciaran. Nous pourrions

essayer de forcer leurs rangs. »

Le regard de Stark alla des lames qui s'entrechoquaient à la tour de pierre. « La route est longue et nos chances sont maigres. Rappelez-vous qu'ils attendent la mort. Nous risquerions d'être écrasés sous le nombre. » Il esquiva une botte. « Mieux vaut jouer la surprise. La tour est bien plus proche. Nous aurions peut-être une chance de l'atteindre.

— La tour ? En quoi cela nous avancerait-il ?

— Elle est le cœur de la cité. Si elle meurt, la ville mourra. » Ciaran exécuta une parade habile. Le Terrien regrettait presque qu'il ne s'agît pas d'un véritable duel. Ç'aurait pu être intéressant. « Je doute qu'ils puissent supporter longtemps le froid.

— De toute manière, il paraît peu probable que nous soyons encore en vie quand le jour se lèvera. Alors autant prendre des risques. »

Le Terrien acquiesça. « Faisons vite. »

Interrompant brusquement leur combat, tous deux chargèrent les créatures qui, en masse, barraient la route par laquelle Eric était arrivé.

Ils en réchappèrent de justesse. Les choses se serraient les unes contre les autres, elles étaient grandes et possédaient des bras immenses. Même à l'agonie, il leur restait la force de griffer. Elles glapissaient, se dandinaient, virevoltaient, et ce fut un véritable cauchemar : Stark crut bien périr sous l'assaut d'une nuée d'échassiers batailleurs démesurés. Révulsé, il décrivait avec son épée des moulinets frénétiques, se taillant littéralement un chemin à travers la horde, avec pour seul réconfort le contact de l'épaule de Ciaran contre la sienne. Enfin la rue déserte, libre, s'étira devant eux, et ils prirent leurs jambes à leur cou. Les non-humains se lancèrent à leur poursuite. La teneur de leurs trilles ne laissait planer aucun doute.

« Ça leur plaît ! haleta Stark. La partie est encore plus passionnante qu'ils ne l'espéraient. »

La tour qui lui avait paru si proche semblait maintenant aussi éloignée que les lunes. Il s'efforçait de la rejoindre par une voie indirecte pour autant que ce fut possible sans perdre trop de temps, escomptant que les non-humains ne comprendraient sa stratégie que trop tard. De fait, elle leur échappa au début. Ils continuèrent d'employer la même tactique, laissant leurs proies gagner du terrain pour les rabattre ensuite – à ceci près que les chasseurs étaient désormais bien plus nombreux. Eric et Ciaran jouèrent docilement le jeu jusqu'à ce qu'ils arrivent à la hauteur de la tour.

« En avant ! » dit alors le Terrien.

Ils rebroussèrent chemin. La tour se dressait juste devant eux, au centre du vaste espace circulaire sur lequel débouchait l'avenue.

Ils se précipitèrent : des créatures aux jambes d'échalas émergèrent d'une rue transversale pour leur barrer le chemin. Stark en entendit d'autres qui se ruaient derrière eux afin de leur couper toute retraite.

Ciaran, elle aussi, entendait leurs pas. « J'ai bien l'impression que cette fois, le jeu est fini.

— Il faut tenter une percée, gronda-t-il. C'est notre seule chance. »

Si seulement leurs maudits bras n'avaient pas été aussi longs ! Les ergots fulguraient, visant les yeux. Stark pivota sur lui-même, fauchant l'air de son épée, et la lame cruelle fit son office. Ciaran utilisait la même technique, n'interrompant ses moulinets que pour se plier en deux et se fendre afin de trancher les jarrets des créatures. Ils foulaient aux pieds les corps filiformes et mordorés, se contorsionnant, gagnant du terrain, mais d'autres créatures opérèrent un mouvement tournant pour leur bloquer la route. Alors, dos contre dos, ils s'ouvrirent le passage à coups d'épée. S'abritant derrière les tourbillons des lames, ils avaient renoncé à tuer et se contentaient de parer les coups. Une seule chose comptait : survivre assez longtemps pour atteindre la tour.

« Il faut trouver une porte ! hurla Stark.

— Là ! Par là… »

Ils parvinrent au mur et le contournèrent. À présent c'était plus simple : les créatures ne pouvaient arriver que de trois côtés et le nombre de valides diminuait. Elles n'en comprenaient pas moins l'intention des humains et, durant plusieurs minutes, elles appelèrent des renforts à grands cris.

La porte de métal encastrée dans la muraille était haute et étroite.

« Tâchez de l'ouvrir », ordonna Stark en se retournant pour faire barrage.

Contre toute attente, ce fut le moment que les créatures choisirent pour battre en retraite, reculant sur l'esplanade une par une – elles étaient désormais beaucoup moins nombreuses – dans un silence étrange. Elles se balançaient, agitant leurs horipeaux ensanglantés dans un mouvement lancinant. Derrière Stark, pantelante, Ciaran secouait la porte en l'injuriant.

« Ça y est… c'est ouvert », annonça-t-elle.

Le Terrien ne se retourna pas tout de suite. Une de ces choses, vêtue de volants bleus et verts tachés de sang, avait levé les bras et entonnait une sorte de mélopée. Les autres s'immobilisèrent dans un silence total.

Stark tendit l'oreille. Pas le moindre son ne retentissait dans la cité.

Brusquement, il fît volte-face et se rua à l'intérieur de la tour.

« Je monterai la garde », dit Ciaran.

Il secoua la tête. « Inutile. La partie est terminée. »

Non loin de la périphérie de la cité, Balin, à la tête de vingt-trois Kushatis, l'arme au poing, avançait dans l'avenue enténébrée. La peur au ventre, les hommes sursautaient au bruit de leurs propres pas, maudissant l'orgueil qui les empêchait de prendre la fuite sans avoir, au moins, tenté de sauver frères et amis ou, au pire, de les venger. Devant eux les lumières bra-sillaient.

Le silence pesait de tout son poids, oppressant.

« Halte ! » chuchota le jeune voleur.

Ils s'arrêtèrent. L'absence totale de bruit était une torture. Malgré son effroi, Balin avait l'impression que quelque chose se préparait, que le dénouement approchait, titanesque. Là-bas, les lumières multicolores vacillèrent et s'éteignirent. Un grondement sourd et caverneux se leva, qu'il devina plus qu'il ne l'entendit. Une lueur éblouissante fulgura dans le ciel, puis les étoiles apparurent.

Très vite, il commença à faire froid.

C'était le matin. Ils se trouvaient à l'entrée des gorges. Stark et Ciaran étaient emmitouflés dans des vêtements et des capes d'emprunt. Sur les onze Kushatis des deux sexes que les non-humains avaient capturés, neuf étaient morts. Au loin, la cité dans sa gangue de givre était paisible sous le soleil.

« Nous aurions été bien inspirés, tous autant que nous sommes, dit Balin, d'oublier Ban Cruach et son talisman pour ne compter que sur nos propres ressources.

— Il est risqué de se fier aux légendes », renchérit Stark. Il se tourna vers Ciaran. Il avait insisté pour qu'elle ne soit plus ligotée. « Maintenant que vous savez qu'il n'existe nulle puissance au-delà des Portes de la Mort, que les loups rouges que vous avez conduits au pillage sont rassasiés de butin, allez-vous repartir avec votre meute et laisser Kushat en paix ? »

Elle le dévisagea. Le vent froid jouait dans ses cheveux. « Peut-être. Mais à une condition. Je dois désormais me passer du talisman. Aussi me faut-il trouver une aide ailleurs. Venez avec moi à Narrissan, Stark. Nous nous protégerons mutuellement. Comme cette nuit. À moins que vous ne soyez lié par une autre promesse ?

— Aucune, non. » Il se rappela la façon dont les yeux de Ciaran luisaient alors que chantaient les épées – à ce souvenir, un plaisir incandescent le submergea. « Cette fois, je chevaucherai à vos côtés. »

Thanis s'approcha. Il la souleva et, d'un baiser, cela les mots courroucés qu'elle s'apprêtait à

proférer. « Je vous dois la vie, à vous et à votre frère. Édifiez une nouvelle cité, et surtout gardez-vous de l'isoler du monde, que votre peuple ne finisse pas comme ceux-là. »

D'un hochement de menton, il désigna l'autre cité, la ville morte miroitant au soleil. Enfin, il reposa Thanis à terre et serra la main de Balin. « En avant ! Les tribus auront quitté Kushat d'ici votre retour. »

Il conserva encore quelques instants la main du jeune voleur dans la sienne, puis il fit demi-tour. Ciaran à ses côtés, Stark traversa les Portes de la Mort.

Les Terriens arrivent

Recueil traduit de l’américain par Michel Deutsch et Jean Laustenne.
Traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.

Le Jardin du shanga

1.

Tandis que le *Starflight* se posait à l'astroport de Kahora, Burk Winters resta confiné dans le compartiment des passagers. Il se sentait incapable de voir quelqu'un d'autre, même un gars aussi sympathique que Johnny Niles, aux commandes du vaisseau qui avait été le sien pendant si longtemps.

Il n'avait pas envie de dire au revoir à Johnny, mais il ne put l'éviter : le jeune officier l'attendait au bas de la rampe et le sourire désinvolte et cordial qu'il affichait échouait à dissimuler sa profonde anxiété.

« Adieu, Burk, dit-il en tendant la main à Winters. Tu l'as bien mérité, ce congé. Profites-en. »

Burk balaya du regard la vaste étendue qui s'étalait sur des kilomètres au cœur du désert ocre, entrelacs rugissant de camions, de quais de chargement, d'hommes et de vaisseaux, minéraliers, cargos, bâtiments irréguliers, navires de ligne à la silhouette racée comme le *Starflight* qui battaient pavillon de trois planètes et d'une douzaine de colonies, ce qui ne les empêchait pas d'être tous terriens, terriens d'abord, terriens avant tout, avec arrogance.

Johnny suivit son regard et murmura : « Cela fait toujours un choc, n'est-ce pas ? »

Winters ne répondit pas. Tout là-bas, loin du tonnerre assourdissant des tuyères, on discernait, telle une rose précieuse jaillie du sable rouge, le dôme de glassite de Kahora, la cité marchande. Le chétif soleil la toisait avec lassitude du haut du ciel, les antiques collines la contemplaient, le vent sans âge l'effleurait et l'on eût dit que la planète supportait patiemment Kahora et son port spatial comme un petit abcès localisé qui ne tarderait pas à guérir.

Burk Winters avait oublié Johnny Niles ; il avait tout oublié hormis les sombres pensées qu'il ressassait. Il ne se rendait même pas compte de l'air ouvertement apitoyé avec lequel le jeune officier le dévisageait.

Burk était un robuste gaillard, un type coriace. Les années qu'il avait passées à courir l'espace avaient assagi son ardeur. L'éclat cru du soleil qui avait bruni son épiderme avait aussi décoloré ses cheveux désormais presque blancs et, durant les derniers mois, ses yeux gris semblaient avoir capté une étincelle de cet inexorable brasier ; ils avaient perdu leur bonhomie et les plis que son rire facile avait creusés autour de sa bouche étaient devenus de profonds sillons d'amertume.

C'était un robuste gaillard, un rude garçon, mais aussi un homme qui avait perdu le contrôle. Pendant toute la traversée, il avait fumé à la chaîne des cigarettes vénusiennes aux effets sédatifs. Il en fumait d'ailleurs une en ce moment même, ce qui n'empêchait pas ses mains de trembler et les tics nerveux de lui tirailler la joue droite.

La voix de Johnny lui parvint comme de très loin : « Cela ne me regarde pas, Burk, mais… » L'autre hésita avant de lâcher gauchement : « Tu crois que Mars est bien l'endroit qui te convient ? »

Winters répondit avec brusquerie : « Prends soin du *Starflight*, Johnny. Au revoir. »

Et il débarqua. Le pilote le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait.

« Ce gars-là va craquer, aussi sûr que deux et deux font quatre », déclara le second qui l'avait rejoint.

Johnny hocha la tête, furieux parce qu'il avait fait son apprentissage sous les ordres de Winters et qu'il l'aimait bien. « Quel foutu imbécile, soupira-t-il. Jamais il n'aurait dû venir ici. » Il contempla l'immensité martienne. « Sa fiancée a disparu dans ce désert. Son corps n'a jamais été retrouvé… »

Un taxi du port spatial emmena Burk Winters à Kahora, et Mars s'effaça ; il retrouvait l'univers des

cités marchandes qui appartiennent à toutes les planètes et à aucune.

Vhia sur Vénus, N'York sur Terre, Solaria dans la zone crépusculaire de Mercure, les refuges de glassite des Mondes Extérieurs, c'était partout pareil – des lieux destinés à flatter la richesse et la cupidité, petits paradis où les millions changeaient de mains, où l'on gaspillait des fortunes pour trouver le confort, où des hommes et des femmes venus des quatre coins du système solaire pouvaient dépenser l'énergie fébrile qui les animait sans se soucier des petits tracas comme les conditions météorologiques ou la pesanteur.

Faire de l'argent n'était pas la seule activité des cités marchandes. Les ravissants bâtiments de plastique, les terrasses et les jardins, l'étincelante toile d'araignée que les trottoirs mobiles y tissaient offraient tous les plaisirs, tous les vices raffinés en honneur sur les mondes connus.

Burk Winters abhorrait les cités marchandes. Il était habitué à l'honnêteté foncière de l'espace et, dans ces villes, tout – les conversations, les tenues, et jusqu'à l'air qu'on respirait –, tout était artificiel.

Cette aversion avait en outre une raison plus profonde.

Bien qu'il ait précipitamment quitté N'York pour Kahora, à présent qu'il s'y trouvait, il avait le sentiment qu'il lui serait impossible de supporter l'inévitable délai que la traversée de la ville imposait. Il se tenait, crispé, à l'extrême bord de la banquette et son tic nerveux empirait sans cesse. Quand il atteignit enfin sa destination, il laissa tomber les jetons de plastique qu'il tenait en main pour régler le prix de sa course et se désintéressa du chauffeur qui se mettait à leur recherche.

Il s'immobilisa devant l'immeuble à la façade ivoirine nue, véritable raccourci de dépouillement onéreux. Un mot, un seul, était gravé en petites lettres d'argent glauque au-dessus de la porte : *Shanga.* C'était du martien.

« Le retour », traduisit-il. Un sourire fugitif étrangement inquiétant passa sur ses traits. Puis il poussa la porte et entra.

Un éclairage diffus, des sièges confortables, de la musique douce : la salle d'attente idéale. Il y avait là une demi-douzaine d'hommes et de femmes, tous terriens, tous vêtus de la simple et élégante tunique blanche des cités marchandes qui mettait en valeur l'éclat somptueux de leurs joyaux et le style exotique de leur coiffure. Les visages, blafards, efféminés, arboraient un masque hagard, marqué par la tension qui habite les êtres vivant dans un âge hypermoderne.

La Martienne installée derrière un bureau de glassite était brune et d'une beauté sophistiquée. Sa robe courte s'inspirait avec bonheur du costume des Martiens de l'Antiquité et elle ne portait aucun bijou. Ses yeux topaze aux paupières bridées se posèrent sur Burk, chargés d'amabilité professionnelle, mais on discernait au fond des prunelles le mépris et l'orgueil d'une race si ancienne que les Terriens raffinés des cités marchandes n'étaient, en regard, guère plus que des enfants grossiers.

« Quel plaisir de vous revoir, commandant Winters. »

Burk n'était pas d'humeur à goûter les politesses d'usage.

« Je veux voir Kor Hal. Tout de suite.

— J'ai bien peur que… » Elle s'interrompit, lui jeta un nouveau coup d'œil et se pencha sur l'interphone. « Vous pouvez y aller », dit-elle bientôt.

L'homme poussa la porte donnant à l'intérieur de l'édifice qui se résumait pour l'essentiel à un vaste solarium aux murs de glassite, bordé d'une multitude de petites loges meublées en tout et pour tout d'une table capitonnée et dont le plafond de quartz agissait à la manière d'une énorme lentille.

Pour se rendre dans le bureau de Kor Hal, Winters dut longer la paroi et ce fut avec une grimace dédaigneuse qu'il regarda de l'autre côté de la baie transparente.

On apercevait une forêt exotique – des arbres, des fougères, des fleurs chatoyantes, un gazon vert tendre, des nuées d'oiseaux… Des hommes et des femmes, les drogués au shanga, déambulaient dans

ce paysage factice.

On commençait par s'allonger sur la table capitonnée et s'abandonner aux caresses des radiations. Winters savait comment les choses se passaient. Les médecins appelaient cela une cure neuropsychiatrique. C'était là l'héritage de la science perdue de Mars. Une prophylaxie recommandée pour les nerfs ébranlés et la sursaturation émotionnelle de l'homme moderne qui vivait trop vite dans un environnement trop complexe.

Vous vous étendez. Le rayonnement vous fouette. Votre équilibre glandulaire s'altère légèrement. Votre activité cérébrale ralentit. Une foule de choses étranges et agréables se produisent en vous pendant que la radiation stimule vos nerfs, vos réflexes, votre métabolisme et, bientôt, vous retrouvez votre enfance d'une façon évolutionnaire.

Shanga, le retour. Un retour mental, et un rien physique, à l'état primitif. Puis le phénomène s'évanouit et l'équilibre normal se réinstalle. Pourtant, on se sent pendant encore quelque temps plus dispos, plus heureux parce que le shanga est une détente extraordinaire.

Les petits Terriens de Kahora, leur corps blanc et bien choyé orné de cuir et de tissus multicolores d'aspect baroque, batifolaient et se battaient parmi les arbres. Leurs soucis étaient simples : la nourriture, l'amour, des colliers de perles en verroterie.

Hors de leur vue étaient dissimulés des surveillants attentifs armés de fusil à syncope. Parfois, quelqu'un allait un peu trop loin. Winters le savait : on avait dû le neutraliser lors de sa dernière visite. Il se rappelait avoir essayé de tuer un homme.

Plus exactement, on lui avait dit qu'il avait essayé de tuer un homme. On ne gardait qu'un souvenir confus des interludes du shanga. C'était l'une des raisons du succès de l'établissement. On se libérait de ses inhibitions.

Vice élégant que l'alibi de la science rendait respectable, nouvelle forme de vertige, moyen inédit de fuir la scintillante complexité de l'existence : les Terriens en raffolaient.

Eux seuls. Les barbares vénusiens restaient trop proches de la sauvagerie pour avoir besoin d'une telle évasion ; quant aux Martiens, ils avaient une expérience trop ancienne et trop subtile du péché pour s'adonner à ces jeux. *D'ailleurs, ce sont eux qui ont créé le shanga,* songeait Winters. *Ils savent.*

Un profond frisson le secoua.

Kor Hal, maigre, le teint foncé, paraissait sans âge. L'anonymat de sa classique tunique blanche effaçait toute particularité nationale. C'était un Martien. Sa courtoisie n'était qu'une façade de velours masquant un froid minéral, un voile derrière lequel se tapissait une quantité inconnue, un x impénétrable.

« Asseyez-vous donc, commandant Winters. »

Il s'assit.

Kor Hal l'étudia. « Vous êtes nerveux, commandant, mais je n'ose vous traiter de nouveau. Chez vous, l'atavisme affleure trop près de la surface. » Il haussa les épaules. « Rappelez-vous de la dernière fois. »

Winters opina du chef. « Ça s'est reproduit à N'York. Je ne vous demande pas de traitement, ajouta-t-il en se penchant. Cela ne me suffit plus. Sar Kree me l'a dit à N'York. Il m'a conseillé de venir sur Mars.

— Il m'a appelé, répondit placidement Kor Hal.

— Alors, est-ce que vous… » Winters s'interrompit, faute de mots pour achever sa question.

Kor Hal n'ouvrit pas la bouche. Confortablement étendu sur les coussins de sa chaise longue, il était calme et indifférent. Mais dans ses yeux verts de bête de proie dansait une étincelle d'amusement. La joie cruelle du chat qui a une souris estropiée entre les pattes…

« Êtes-vous sûr de savoir ce que vous faites ? demanda-t-il enfin.

— Oui.

— Les gens ne se ressemblent pas, commandant. Ces mannequins… » Un geste en direction du solarium. « … sont des chiffes molles, ils n'ont pas de sang dans les veines. Ce sont les produits artificiels d'un environnement artificiel. Mais pour des hommes tels que vous, jouer avec le shanga, c'est jouer avec le feu.

— Écoutez-moi ! Un beau jour, la fille que j'allais épouser est partie pour le désert dans son gyro. Elle n'est jamais revenue. Dieu seul sait ce qu'il est advenu d'elle. Vous savez mieux que moi ce qui peut arriver aux gens dans le lit des mers mortes. Je suis parti à sa recherche. J'ai trouvé son gyro là où il s'était écrasé, mais aucune trace d'elle. Dès lors, rien n'a plus eu beaucoup d'importance pour moi. Sauf l'oubli. »

Kor Hal inclina sa tête sombre et étroite. « Je me rappelle. Une tragédie, commandant Winters ! Je connaissais Miss Leland qui nous honorait de sa clientèle. Une bien charmante jeune femme…

— Je sais qu'elle venait chez vous. Ce n'était pas vraiment une fille des cités marchandes, mais elle avait trop d'argent et de temps à perdre. En tout cas, je suis prêt à jouer avec votre feu, Kor Hal. Je ne m'y suis déjà que trop brûlé. Comme vous dites, les gens ne se ressemblent pas. Ces mauviettes qui font joujou dans leur jungle sur mesure refusent de trop régresser. Elles n'ont ni assez de cran ni assez de passion pour cela. Moi, si. » Une lueur animale étincelait dans les yeux du Terrien. « Je veux aller aussi loin que le shanga est capable de m'emmener, Kor Hal.

— C'est parfois une longue route.

— Ça m'est égal.

— Une route qui peut se révéler pour certains sans retour. » Le Martien le dévisageait intensément.

« Pourquoi reviendrais-je ?

— Ce n'est pas facile. Le shanga, le vrai, dont ces solariums et ces lentilles de quartz ne sont qu'une pâle réplique, est proscrit depuis des siècles par les États-Cités de Mars. Il comporte des risques et des inconvénients. Autrement dit, c'est onéreux.

— J'ai de l'argent. » D'un bond, Winters se leva. Il n'était plus maître de lui. « Allez au diable avec vos arguments ! De l'hypocrisie pure et simple ! Vous connaissez très bien par avance ceux qui partiront pour le shanga. Vous continuez de les recevoir jusqu'à ce qu'ils soient intoxiqués, qu'ils crèvent d'envie de faire l'expérience du vrai shanga, et vous savez que vous exaucerez leur vœu sitôt l'argent dans vos mains crasseuses ! » Il lança un carnet de chèques sur le bureau. Le premier de la liasse, signé, était en blanc. « Tenez ! Inscrivez la somme de votre choix jusqu'à concurrence de 100 000 crédits universels. »

Kor Hal lui rendit son chéquier.

« Je préférerais être payé en liquide. La totalité d'avance… »

Burk Winters ne prononça qu'un seul mot : « Quand ?

— Ce soir, si vous voulez. Où êtes-vous descendu ?

— Au Triplanétaire.

— Dînez comme d'habitude, puis installez-vous au bar. Votre guide vous y rejoindra dans la soirée.

— Je l'attendrai. » Et Winters sortit.

Kor Hal sourit. Ses dents très blanches et pointues semblaient aussi acérées que des crocs.

2.

Burk Winters put enfin se repérer lorsque Phobos se leva.

Il avait quitté la ville en toute discrétion avec le jeune et svelte Martien qui l'avait rejoint sans se faire remarquer au bar de l'hôtel. Sur un terrain privé, un gyro les attendait. Kor Hal, qui était au rendez-vous en compagnie d'une quatrième personne, apparemment un barbare des plateaux de Kesh, avait pris les commandes.

Winters avait la certitude que l'appareil se dirigeait vers les Bas Canaux, les anciennes voies d'eau et les anciennes cités scélérates – Jekkara, Valkis, Barrakesh – qui ne reconnaissaient pas la loi des États-Cités et représentaient le marché des voleurs, le marché aux esclaves, le marché du vice de toute une planète. On conseillait aux Terriens de les éviter.

Les kilomètres succédant aux kilomètres s'étiraient derrière eux et l'âpre désolation du paysage qu'ils survolaient énervait Winters. Le silence régnant dans l'habitacle devenait intolérable ; on l'eût dit chargé de menaces. Kor Hal, le grand Keshi et le jeune Martien fluet paraissaient couver une même et secrète pensée qui leur apportait une satisfaction particulièrement perverse dont l'ombre se lisait sur leurs traits.

« Votre quartier général se trouve par là ? » demanda enfin le Terrien. Et comme la question restait sans réponse, il reprit avec irritation : « À quoi bon tous ces secrets ? Je suis des vôtres, après tout !

— Les bêtes couchent-elles avec leurs maîtres ? » dit sèchement le jeune Martien.

Winters s'apprêta à se rebiffer et le barbare empoigna l'inquiétante petite matraque passée dans sa ceinture.

« Vous avez souhaité pratiquer le shanga sous sa forme véritable, commandant Winters, laissa tomber Kor Hal d'un ton glacé. Vous avez payé pour cela : vous aurez ce que vous demandez. Tout le reste est sans objet. »

Burk haussa les épaules d'un air bougon et n'ouvrit plus la bouche, sinon pour tirer sur ses cigarettes calmantes.

Longtemps, bien longtemps après, le désert sans fin changea d'aspect. De petites croupes de roche nue jaillirent du sable pour peu à peu se muer en une chaîne de montagnes déchiquetées. Puis ce fut le bassin d'une mer morte, interminable entonnoir qui finit par n'être plus qu'un vaste abîme ténébreux à la lueur des lunes. On distinguait par endroits l'éclat d'une arête de craie ou d'un banc de corail émergeant des lichens tels les os perçant la peau d'un cadavre oublié.

Winters repéra une ville entre le pied de la falaise et la mer asséchée.

Elle avait glissé vers le bas, à mesure que le niveau des eaux descendait. Du haut des airs, on distinguait la silhouette de cinq ports successifs dont les hauts quais de pierre subsistaient. Des maisons y avaient été édifiées, puis abandonnées à leur tour, et d'autres construites un degré plus bas.

À présent, la cité vagabonde était tapie le long du canal où circulait le peu de vie que prodiguaient encore les sources enfouies sous l'ancien fond marin. Cette mince ligne noire, dernier vestige de ce qui avait été autrefois un ondoyant océan bleu, avait quelque chose d'infiniment triste.

Le gyro décrivit des cercles et perdit de l'altitude. Le Keshi dit une phrase sur un débit rapide dans son dialecte. Winters ne saisit qu'un mot : *Valkis.*

Kor Hal lui répondit dans le même idiome, puis se tourna vers le Terrien. « Nous n'allons pas loin. Restez près de moi. »

Les quatre hommes débarquèrent. Winters se rendait compte qu'il était sous escorte et il avait le sentiment que ce n'était pas seulement pour assurer sa protection.

Le vent léger et sec soulevait des nuages de poussière à chaque pas. Devant eux, Valkis était une noire masse minérale se lançant à l'assaut des hauteurs, froide à la lueur spectrale des lunes jumelles. Les tours en ruine d'un palais se dressaient à la cime de la falaise.

Ils longèrent le filet d'eau sombre et immobile, foulant les dalles que tant de sandales avaient usées au cours de générations sans nombre. Même en cette heure tardive, Valkis ne dormait pas. Les torches brûlaient dans la nuit ; l'étrange musique d'une large harpe double s'élevait quelque part ; les rues, les venelles, les portes, les terrasses vibraient de vie.

Des hommes sveltes et agiles, des femmes à l'allure féline, silencieux, le regard brûlant, observaient les étrangers. Mais Winters était surtout sensible au bruissement particulier des villes des Bas Canaux – le frêle et capricieux tintement des clochettes que les femmes portaient passées dans

leur chevelure, accrochées aux oreilles, fixées par des chaînettes à leurs chevilles.

La cité était maléfique. Ancienne, maléfique mais pas usée. Burk y sentait battre la vie. Une pulsation puissante et fiévreuse. Il avait peur. Son costume civil et les blanches tuniques de ses compagnons étaient terriblement voyants dans cette ville dont les habitants, poitrine nue, portaient des kilts colorés retenus par des ceintures incrustées de pierreries.

Personne ne tenta de leur faire un mauvais parti. Kor Hal, qui ouvrait la marche, s'arrêta devant une vaste demeure. Une fois tout le monde entré, il referma la porte de bronze écroui, au vif soulagement du Terrien qui lui demanda en s'efforçant de dissimuler le tremblement de ses mains : « Dans combien de temps ?

— Tout est prêt, Winters. Halk, montre-lui le chemin. »

Le Keshi opina du bonnet et se mit en marche, Burk sur ses talons.

Aucun rapport avec le palais du shanga de Kahora. Entre ces murs de pierres vives, des hommes et des femmes avaient vécu, aimé, péri de mort violente ; le sang et les larmes des siècles avaient séché dans les interstices des dalles. Les tapis, les tentures et les meubles valaient des fortunes comme objets d'antiquité ; leur beauté, bien qu'elle portât des traces d'usure, n'avait rien perdu de son éclat.

Une porte de bronze percée d'un judas grillagé fermait le couloir. Halk fit halte et ordonna à Winters de se déshabiller.

Le Terrien hésita. Il portait un pistolet. La perspective de l'abandonner ne lui souriait guère. « Ici ? Je préférerais garder mes vêtements.

— Ici. C'est la règle. »

Burk obtempéra.

Il entra nu dans la cellule exiguë. Là, pas de confortable table capitonnée : rien que quelques peaux de bêtes jetées à même le sol. On distinguait dans le mur qui faisait face à la porte la forme noire d'un petit soupirail condamné.

La porte de bronze résonna en claquant et Winters entendit ferrailler la barre d'assujettissement que l'on tirait à l'extérieur. Il était plongé dans une obscurité totale et il avait peur, véritablement, terriblement peur, désormais. Mais il était trop tard. Trop tard depuis longtemps, peut-être…

Depuis qu'il avait perdu Jill Leland.

Il se coucha sur les fourrures. Il devinait là-haut, sur le plafond voûté, un reflet vague et incertain dont il vit qu'il s'agissait d'un prisme enchâssé dans la pierre ; relativement grand, il était taillé dans une matière cristalline et sa couleur évoquait celle du feu.

La voix de Kor Hal s'éleva de l'autre côté du judas. « Terrien !

— Oui ?

— Ce prisme est l'une des gemmes du shanga. Les sages de Caer Dhu les ont façonnées, il y a un demi million d'années de cela. Ils étaient les seuls à connaître le secret de cette substance et l'art d'en cliver les facettes. Il ne subsiste que trois de ces joyaux aujourd'hui. »

Des étincelles, d'énergie plus que de lumière, crépitèrent sur les murs de la cellule – dorées, orangées, bleutées, petites flammes, feu du shanga pour brûler les cœurs.

Parce qu'il était effrayé, Winters demanda : « Mais la radiation que dégage ce prisme… est-ce la même qu'à Kahora ?

— Oui. Le secret des projecteurs a disparu avec Caer Dhu. Ils polarisent sans doute les rayons cosmiques. En remplaçant les prismes par du quartz ordinaire, nous affaiblissons assez la radiation pour l'utilisation que nous en faisons dans les cités marchandes.

— Que recouvre ce *nous,* Kor Hal ? »

Il y eut un rire léger et pervers. « Terrien… *nous* sommes Mars ! »

Feu dansant de plus en plus intense, qui scintillait dans sa chair, s'infiltrait dans son sang, son cerveau… Cela ne ressemblait en rien aux solariums, aux arbres tranquilles. C'était autre chose. À

Kahora, c'était un plaisir savoureux que l'on éprouvait, un plaisir grisant, capiteux et insolite. Mais ce…

Ses muscles se contractèrent, son corps s'arqua dans un spasme. Non, il ne pourrait pas supporter cette douleur ineffable !

La voix de Kor Hal semblait venir d'une distance immense et fatidique.

« Les sages de Caer Dhu n'étaient pas si sages que cela. Ayant découvert le secret du shanga, ils ont parcouru à rebours la route de l'évolution pour fuir les guerres et les troubles de leur époque. Savez-vous ce qui leur est arrivé ? Ils ont péri, Terrien ! En l'espace d'une génération, Caer Dhu a été effacé de Mars. »

Il devenait difficile de répondre, difficile de penser.

« Quelle importance ? dit Winters d'une voix éraillée. Ils ont été heureux tant qu'ils ont vécu.

— Êtes-vous heureux, Terrien ?

— Oui, haleta Burk. Oui ! »

Les mots n'étaient qu'à moitié articulés. Se tortillant sur les peaux de bêtes, en proie à des sensations dont il n'eût jamais rêvé qu'elles pussent être aussi merveilleuses et aussi impies, Burk Winters était heureux. Sous le feu du shanga qui l'embrasait, il fondait, se dissolvait et plus rien ne demeurait, excepté sa joie.

Kor Hal ricana de nouveau.

Ensuite, Winters perdit le fil. Son esprit chavirait et il y avait des périodes d'obscurité. Quand la conscience lui revenait, il n'éprouvait qu'un sentiment d'étrangeté. Mais il conservait un souvenir. Il le conserva au moins pendant une partie de l'itinéraire fantastique qu'il suivit.

Au cours d'un intermède de lucidité qui ne dura qu'une minute ou deux, il eut l'impression qu'une pierre avait basculé, révélant un écran de quartzite derrière lequel un visage le contemplait tandis qu'il baignait, nu, dans le resplendissant brasier.

Un visage de femme. Une Martienne de haute lignée à l'ossature puissante et délicate, aux sourcils arrogants, et dont le baiser de la bouche rouge devait avoir la saveur d'un fruit doux-amer. Ses yeux d'or avaient l'éclat et la chaleur du feu. Ils étaient orgueilleux et méprisants.

Sans doute y avait-il un haut-parleur dans la cellule car, quand elle parla, il entendit sa voix où vibrait une suave et cruelle magie. Elle l'appela par son nom. Il ne put se lever mais réussit à ramper, et pour son esprit en déroute, la femme faisait partie intégrante des forces surnaturelles dont il était la proie. C'était un anéantissement et une fascination aussi irrésistibles que la mort.

À ses yeux de Terrien, elle n'était pas aussi belle que Jill mais son pouvoir de séduction était indiscutable. Et sa bouche rouge le raillait, la courbe de ses épaules nues le rendait fou…

« Tu es fort, lui dit-elle. Tu vivras jusqu'à la fin. Et c'est bien ainsi, Burk Winters. »

Il voulut répondre mais il ne pouvait plus former ses mots.

Elle rit. « Tu m'as défiée, Terrien. Je le sais. Tu as défié le shanga. Tu es brave et j'aime les braves. Tu es aussi stupide, et j'aime les hommes stupides qui me distraient. J'attendrai le terme de ta quête, Terrien ! »

Il essaya encore de dire quelque chose, mais ce fut en vain et le silence s'installa. Dans l'obscurité, il entendit le rire moqueur de la femme.

Il n'était plus le commandant Burk Winters mais, tout simplement, Burk. Rien qu'un court prénom. Les pierres sur lesquelles il gisait étaient froides et dures, les ténèbres profondes, mais sa vision et son ouïe acérées. À l'écho de sa respiration, il devinait qu'il se trouvait dans un lieu clos, et cela lui déplut.

Un sourd grondement s'échappa de sa gorge, ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Il tenta de se

rappeler comment il avait échoué ici. Il s'était produit quelque chose, quelque chose qui était lié au feu, mais il ne savait ni quoi ni pourquoi.

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était à la recherche d'une chose qui avait disparu et qu'il voulait retrouver. Quoi ? Il ne s'en souvenait plus, mais son besoin était si puissant qu'aucun obstacle, hormis la mort, ne lui résisterait.

Il se leva et entreprit d'explorer sa prison.

Il découvrit presque aussitôt une ouverture et un examen prudent lui apprit qu'elle se prolongeait par un passage. Il ne voyait rien, mais le courant d'air qui le caressait était chargé de senteurs lourdes et étranges. Son instinct lui soufflait qu'il s'agissait d'un piège. Il s'accroupit avec détermination ; ses mains s'ouvraient et se refermaient dans leur désir de se serrer sur une arme. Mais il n'y avait pas d'arme. Sans bruit, il s'engagea dans le boyau.

Il parcourut un long chemin. Ses épaules frottaient les parois de pierres. Il vit soudain devant lui une lumière rouge et vacillante. Des odeurs envahirent ses narines. Odeurs de fumée. Et l'odeur de l'homme.

Lentement, très lentement, la créature appelée Burk s'avança à pas feutrés vers la lumière.

Alors qu'il atteignait le bout du tunnel, la porte se referma à grand bruit derrière lui. Toute retraite lui était coupée.

Il ne voulait pas revenir sur ses pas. Les ennemis étaient en face et il désirait se battre. Maintenant, il n'était plus question de tomber sur eux à l'improviste. Ployant son torse puissant, il bondit hardiment et émergea hors du boyau.

Les torches éblouissantes l'aveuglèrent et le rugissement sauvage de la foule l'assourdit. Il était debout, seul, sur une haute estrade, la vieille tribune où jadis on exposait les esclaves à l'encan – mais, cela, il l'ignorait. Tous les regards convergeaient vers lui et les lazzis fusaient, on raillait le Terrien qui avait goûté au fruit défendu que les hommes sans âme des Bas Canaux eux-mêmes se gardaient bien de toucher.

La créature appelée Burk était encore un humain – mais, déjà, le singe l'éclipsait. Elle avait physiquement changé durant ces heures à baigner dans la lumière du shanga. Stimulation glandulaire et accélération du métabolisme avaient modifié ses os et sa chair.

Le colosse qu'était déjà Burk avait glissé vers la brute. Son corps devenu plus fruste avait forci. Sa mâchoire et ses arcades sourcilières saillaient. Une toison broussailleuse recouvrait sa poitrine, ses membres, et ses poils drus formaient une crinière rudimentaire sur sa nuque. Au fond de ses yeux très enfoncés luisait un regard dur et sournois reflétant l'intelligence – mais l'intelligence d'un esprit primitif qui avait appris à parler, à faire du feu et à fabriquer des armes, rien de plus.

Ramassé sur lui-même, il regardait la foule d'un air de défi. Il ignorait qui étaient ces hommes rassemblés : il les haïssait. Ils appartenaient à une autre tribu et leur odeur même était étrangère. Eux aussi le haïssaient. Leur hostilité imprégnait l'air.

Son regard se posa sur un homme qui s'était avancé, le pas agile et l'allure fière, dans l'espace vide qui séparait la foule de l'estrade. Il ne se rappelait plus que le nom de cet homme était Kor Hal et ne remarqua pas que Kor Hal avait troqué la tunique blanche des cités marchandes contre le kilt et la ceinture des habitants des Bas Canaux, qu'il portait aux oreilles les anneaux d'or de Barrakesh, qu'il se montrait désormais sous son apparence véritable – celle d'un bandit né d'une race de bandits civilisés depuis si longtemps qu'ils pouvaient se permettre d'oublier qu'ils l'avaient été.

Burk ne savait qu'une chose : cet homme était son ennemi, un ennemi personnel.

« Le commandant Burk Winters ! dit Kor Hal. Homme de la tribu de la Terre, seigneurs des routes de l'espace, bâtisseurs des cités marchandes, maîtres de la cupidité et de la rapine ! »

Il ne criait pas ; pourtant, sa voix sonnait haut et clair d'un bout à l'autre de l'esplanade où la foule s'agglutinait. Burk l'observait ; ses yeux étaient deux braises rouges à la lueur des torches. Il se

dandinait d'un pied sur l'autre en balançant les bras. Ses mains pendaient de part et d'autre de son corps, ouvertes et avides. Il ne comprenait pas les paroles de Kor Hal, mais il savait qu'elles charriaient menaces et insultes.

« Regardez-le, ô hommes de Valkis ! Voici notre maître aujourd'hui. Son gouvernement règne sur les États-Cités de Mars. Notre fierté nous a été arrachée, on nous a spoliés de nos richesses. Que nous reste-t-il, ô enfants d'un monde qui se meurt ? »

La réponse qui monta des murailles de Valkis fut silencieuse et inarticulée, tel l'accord d'ouverture d'un hymne composé aux enfers.

Quelqu'un lança une pierre.

D'un bond souple et puissant, Burk sauta à bas de l'estrade et se rua en avant, les mains tendues vers la gorge de Kor Hal.

Il y eut un éclat de rire joyeux qui évoquait le feulement d'un chat sauvage. La foule s'étira comme si elle n'était qu'une seule et même créature. Les reflets des torches jouaient sur les lames des poignards et sur les bijoux, les yeux scintillaient, émeraudes et topazes, les clochettes tintinnabulantes et les pointes mortelles des bras couverts de métal miroitaient. Telles de longues langues noires, les lanières de fouets sifflaient et claquaient.

Burk presque arrivé à sa hauteur, Kor Hal se pencha en avant, pivota avec grâce et son talon frappa le Terrien sous le menton, l'envoyant rouler à terre. Il arracha un fouet des mains de quelqu'un.

« Voilà qui est bien, Terrien ! » hurla-t-il à l'adresse de Burk qui, à demi assommé, avait roulé sur le flanc. « Rampe ! Traîne-toi sur le sol, lèche ces pierres qui étaient déjà là quand les singes de la Terre n'avaient pas encore appris à marcher ! »

La lanière vibrante cingla le corps velu, le zébrant de sillons rouges, et l'âpre braillement de la populace s'éleva : « *Qu'on le traque ! Qu'on traque la bête du shanga comme nos aïeux ont traqué les bêtes intruses !* »

Ils le traquèrent au fouet, au couteau, à l'épieu, le poursuivant à travers les rues de Valkis en l'abreuvant d'insultes tandis que, dans le ciel, couraient les lunes jumelles.

Il se défendait. Ivre de rage, il résistait, mais il ne pouvait se colleter avec ses adversaires. Quand il se ruait sur eux, ils s'égaillaient et, chaque fois qu'il voulait faire front, c'était une grêle de coups de fouets, de coups de poignards, de coups de pieds. Le sang qui coulait était le sien, pas le leur ; le rire strident des femmes l'accompagnait.

Tuer, il avait envie de tuer ! La soif de meurtre qui l'aveuglait était plus rouge encore que son sang, mais il cédait sous les coups qui pleuvaient, et quand ses mains puissantes se refermaient sur la chair, avides de la déchirer, les lanières des fouets s'enroulaient autour de sa gorge, le tirant en arrière.

Finalement, il n'y eut plus en lui que la peur et le désir de fuir.

Ils le laissèrent courir. Ils le laissèrent courir dans les avenues décrépites de Valkis, s'enfoncer dans les ruelles tortueuses exhalant les relents de crimes immémoriaux. Mais ils ne lui permirent pas d'aller trop loin : ils lui barrèrent le chemin du canal et de l'ancien fond marin qui se déployait au-delà, le chemin de la liberté. Inlassablement, ils repoussaient la créature pantelante à la démarche titubante qui avait été Burk Winters, commandant du *Starflight* ; vers les falaises, le contraignant à monter.

Maintenant, Burk courait moins vite. Il grondait et, tel un aveugle, tournait la tête de droite et de gauche dans une pathétique attitude de défi. Son sang tiède s'égouttait sur les pierres. Sans trêve, les fouets insolents le cinglaient, l'obligeant à continuer.

Il montait. Il montait. Il dépassa les quais surélevés portant les cicatrices laissées par les vaisseaux qui, jadis, s'y étaient amarrés, les docks en ruine dont la poussière fait un tapis où l'on s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Quatre niveaux au-dessus du canal. Quatre ports, quatre villes, quatre ères gravées en lettres de pierre estompées. Même Burk, homme de l'aube de l'humanité, se sentait

oppressé, effrayé.

Ici, l'absence de vie était totale. Elle avait disparu depuis longtemps, même au niveau le plus bas. Le vent avait décapé et poli les maisons vides, poncé et arrondi les angles, évidé portes et fenêtres, et presque entièrement arasé ce que l'homme avait édifié. Rien ne demeurait que d'étranges objets modelés, aurait-on dit, par les vents eux-mêmes à partir de petites montagnes qu'ils auraient pétries et façonnées.

Maintenant, le peuple de Valkis s'était tu. Les Martiens pourchassaient la bête et leur haine, au lieu de s'atténuer, s'intensifiait.

Ils foulaient les ossements mêmes de leur propre monde. La Terre était un astre vert, jeune et riche. Les Martiens suivaient les quais de marbre où jadis accostaient les galères des rois de Valkis, et ce marbre s'était effrité sous le talon du temps.

Là-haut, dominant la plus vieille des cités, le palais des anciens rois contemplait la chasse à l'homme. Le silence s'était abattu sur Valkis, brisé seulement par le soupir bruissant des clochettes semblable au soupir du vent sur un autre monde, là où les femmes couraient pieds nus, s'enfonçant dans la poussière jusqu'aux chevilles.

Burk escaladait tel un anthropoïde l'arbre de l'histoire martienne. Ces lieux obscurs qui n'avaient aucune odeur, même pas celle de la mort, le glaçaient d'épouvante.

Il parvint à un îlot de maisons construites dans l'anse que faisait un banc de corail ; s'aidant des pieds et des mains, il gravit celui-ci et, quand il en eut atteint le faîte, se trouva en face d'une paroi rocheuse déclive que la mer avait creusée. Il en entreprit l'ascension sans savoir de quoi il s'agissait – ni s'en soucier.

Il se hissa ainsi jusqu'à l'entablement horizontal par lequel s'achevait cette falaise et continua son chemin. Une fois au-delà des quais disloqués qui, dans un passé reculé, avaient constitué un havre sûr, il s'arrêta et se retourna.

Les Martiens le pourchassaient toujours. Ses flancs se soulevaient au rythme de sa respiration haletante et son regard était désespéré. Il repartit, grimpant les rues étroites et raides aux pavés déchaussés, aux édifices transformés en tumulus informes. Partout où il les posait, ses mains et ses pieds laissaient des empreintes ensanglantées.

Enfin, il arriva en haut.

La puissante silhouette du palais qui se détachait sur le ciel le surplombait de toute sa masse. Sa sagacité de primitif lui soufflait que le danger rôdait en ce lieu et il contourna la muraille marmoréenne du château. Soudain, ses narines palpitèrent : il avait reconnu l'odeur de l'eau.

Sa langue était gonflée et la poussière lui obstruait le gosier, ses plaies saignantes le cuisaient et lui donnaient la fièvre. Si vive était son envie de boire qu'il en oublia ses ennemis, qu'il en oublia l'étrange et menaçante espèce de montagne enclose entre ses murs : ahanant, il se mit à courir droit devant lui. Il y avait un portail béant. Il le franchit et, brusquement, il sentit sous ses pieds le contact frais et doux de l'herbe. Il y avait des arbrisseaux, des fleurs pâles au parfum entêtant, des branches qui s'entrecroisaient, noires dans la clarté laiteuse des lunes.

La porte se referma sans bruit derrière lui. Il ne le remarqua pas : il dévalait un sentier herbu bordé d'arbres à la silhouette fantastique, guidé par l'odeur de l'eau. Ici et là luisait le reflet d'une statue taillée dans le marbre ou dans une pierre semi-précieuse. Il sentait la présence du danger et cela lui donnait la chair de poule, mais il était trop exténué et la soif qui le rendait fou était trop dévorante pour qu'il s'en inquiétât.

Le sentier aboutissait à un terrain découvert au milieu duquel était à demi enterrée une vaste citerne aux flancs ciselés. L'eau qu'elle contenait était d'un noir de jais.

Rien ne bougeait. L'une des ailes du palais se dressait tel un noir rempart derrière la citerne. Apparemment, toute vie avait déserté l'endroit. Mais les nerfs ultrasensibles de Burk l'assuraient du

contraire. S'immobilisant sous le couvert des arbres, il tendit l'oreille et renifla.

Rien. Rien que la nuit et le silence. Cette eau qui l'attendait aimantait chacun de ses sens. Il se rua vers le réservoir.

S'affalant sur les dalles de turquoises qui en revêtaient le bord, il plongea son visage dans l'eau glacée et but à longs traits. Quand il eut étanché sa soif, il resta couché à plat ventre là où il était, le souffle court, exténué.

C'était toujours la même quiétude.

Puis un hurlement prolongé déchira le silence, venu de cette aile du palais. Burk se raidit, se dressa à quatre pattes. L'effroi hérissa son pelage.

Un étrange cri reptilien répondit à la clameur.

Maintenant qu'il avait bu à satiété, Burk enregistrait les multiples odeurs que lui apportait la brise nocturne. Trop nombreuses et trop mélangées pour qu'il pût les identifier, il y avait parmi elles de puissants effluves musqués qui le firent d'instinct se rétracter de répugnance. Il ne savait pas quelle était la créature qui dégageait cette pestilence, mais elle l'horrifiait parce qu'il lui semblait qu'il le savait *presque* – et il ne voulait pas savoir.

Son seul désir était de s'éloigner de ces lieux grouillant d'une vie secrète, de menaces obscures et de silence.

Rebroussant chemin, il se dirigea à nouveau vers les arbres, lentement, à cause de ses plaies et de son état de fatigue.

Ce fut alors qu'il la vit.

Sans bruit, elle avait émergé de l'écran des hautes frondaisons et se tenait debout dans l'espace découvert à la lueur vacillante des lunes. Elle regardait Burk – apeurée, les yeux écarquillés, prête à prendre ses jambes à son cou. Ses cheveux flottant dans le dos et le duvet brillant qui couvrait son corps avaient le lustre de la clarté lunaire.

Burk fit halte, tremblant de la tête aux pieds. Il se rappelait quelque chose qu'il avait perdu, quelque chose qu'il cherchait désespérément à retrouver… Le désir d'être auprès de cette créature élancée s'empara de lui.

Un nom prit forme dans les sombres oubliettes de son âme.

« Jill ? »

Elle tressaillit. Il crut qu'elle allait s'enfuir et répéta : « Jill ! »

Alors, avec hésitation, pas à pas, belle comme une biche au printemps, elle s'avança. Elle émit des sons interrogateurs et il y répondit : « Burk. »

Elle s'immobilisa un instant, répéta le mot et, poussant un gémissement, courut vers lui. Une grande joie s'empara de Burk. Il rit aux éclats, répétant inlassablement le nom de Jill. Il y avait des larmes dans ses yeux. Il lui tendit les bras.

Un javelot fulgura et se planta entre eux en vibrant.

Elle lança un cri d'alarme avant de prendre la fuite et de disparaître au milieu de la végétation. Burk voulut la suivre, mais ses genoux ployèrent sous lui. Il se retourna en grondant.

Des guerriers keshis aux harnachements resplendissants, sortis du bouquet d'arbres, opéraient un mouvement tournant dans son dos. Équipés de lances et d'un filet de lourdes cordes, ils l'entourèrent en un clin d'œil. Les lances acérées lui fouaillè-rent les reins jusqu'à ce que le filet fut lancé, le réduisant à l'impuissance.

Quand les gardes l'emportèrent, deux bruits lui parvinrent : le cri plaintif de la souple créature et, plus proche, un rire narquois. Un rire de femme.

Il ne se rappelait pas dans quelles circonstances il l'avait déjà entendu, mais ce rire familier le remplit d'une telle fureur que les Keshis durent l'assommer d'un coup de bois de lance pour qu'il se tînt tranquille.

3.

Quand il revint à lui – et il était redevenu le commandant Burk Winters –, il se trouvait dans une pièce en tout point semblable à celle dont il se souvenait, à ceci près que les murs étaient taillés dans une roche vert sombre et qu'il n'y avait pas de prisme.

Il ne se rappelait pas ce qui lui était arrivé dans la première cellule. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait subi un intense choc émotionnel. Le nom de Jill dominait toutes ses pensées et l'excitation qu'il éprouvait était si vive qu'il se mit à trembler.

Quand il se leva, il se découvrit enchaîné ; ses poignets et ses chevilles étaient pris dans des manilles auxquelles étaient fixées des chaînes passant dans les anneaux de la ceinture de métal qui lui enserrait la taille. Ces fers étaient son seul vêtement. Il constata aussi que son corps était couturé de cicatrices fraîches.

La lourde porte s'ouvrit avant même qu'il se fut mis à la marteler de ses poings. Quatre grands barbares aux somptueux harnois incrustés de gemmes et de plaques de métal ouvrées lui firent escorte. Un officier marchait en tête. Aucun ne lui adressa la parole, et Winters savait qu'il était inutile d'essayer de tirer quelque chose de ces hommes.

Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait ni de la manière dont il y était parvenu – rien que le souvenir affaibli d'avoir eu mal et d'avoir fui. Ce n'était peut-être qu'un rêve.

Et, au cours de ce rêve, il avait vu Jill, il lui avait parlé. Il en était certain. C'était aussi réel que le poids de ses chaînes.

Il trébucha ; des larmes lui brouillaient la vue. Jusque-là, le doute était permis. Il avait vu l'épave tordue du gyro de Jill et, même s'il s'était refusé à le croire, il était concevable qu'elle fut vraiment morte et à jamais perdue.

Maintenant, il avait la conviction qu'elle était vivante et, s'il avait été seul, il aurait sangloté comme un enfant.

Pourtant, se dominant, il se contraignit à étudier les galeries et les vastes salles à travers lesquelles les gardes l'entraînaient. Leurs proportions et leur splendeur lui disaient qu'il était dans un palais et il se demanda si ce n'était pas celui qu'il avait aperçu sur les hauteurs dominant Valkis, soupçon que confirma le coup d'œil qu'il jeta au-dehors en passant devant une fenêtre.

Jamais il n'avait rien vu sur Mars d'aussi vieux que ce palais, sinon les vestiges ensablés de Lhak dans les déserts du Nord.

Mais l'édifice n'était pas une ruine. Le temps lui avait fait acquérir une sombre beauté. Les mosaïques qui décoraient les sols étaient estompées, et les dalles précieuses avaient la minceur de la porcelaine à force d'usure. Les tapisseries, préservées grâce à de merveilleuses formules dont le secret s'était perdu depuis des siècles – comme tout sur Mars –, étaient fragiles et cassantes ; leurs couleurs passées avaient pris des tons en demi-teintes d'une tristesse et d'un charme infinis. Par endroits, sur les murs ou la voussure d'un toit, il y avait des fresques, radieuses cavalcades évoquant des gloires oubliées, aussi imprécises qu'un souvenir de vieillard. Des mers y étaient figurées, profondes et bleues, et des navires de haut bord, et des guerriers munis de cottes de mailles ornées de joyaux, et les reines captives avaient la beauté des perles noires.

L'architecture hautaine combinait l'élégance et la vigueur, étrange union de culture et de barbarie typiquement martienne. Songeant à l'époque où l'on avait taillé ces pierres, Winters, poursuivant ses réflexions, se dit que, en ces temps lointains, une succession de guerres atomiques avait déjà détruit la civilisation et que les fiers monarques de Valkis n'étaient guère plus que des chefs de bandes dans un monde glissant vers la nuit.

L'escorte s'arrêta enfin devant une double porte d'or martelée, deux fois plus haute que Burk, que des Keshis en sentinelle ouvrirent à deux battants, révélant la salle du trône.

Tombant des hautes baies, les rayons obliques du couchant baignaient de lumière les colonnes et le dallage, arrachaient de pâles reflets vagabonds aux boucliers et aux armes des monarques défunts, faisaient palpiter les antiques oriflammes d'une vie chaude et fugace. Tout le reste était englouti dans une ombre épaisse, pleine de soupirs infimes et d'échos évanescents. Une flèche d'or froid dardait droit sur le trône à l'autre bout de la salle.

C'était un siège altier taillé dans un bloc de basalte noir et, comme Burk s'approchait dans un cliquetis de chaînes qui se répercutait dans le silence, il remarqua que la pierre avait été déjà à moitié façonnée par la mer. Le patient frottement des marées l'avait usée, polie ; il y avait des creux profonds sur les accoudoirs à l'endroit des mains et sur les degrés de basalte formant le socle du siège.

Sur le trône siégeait une vieille femme enveloppée dans une cape noire ; ses cheveux tressés, piqués de gemmes, lui faisaient une sorte de couronne blanche. Elle posa un regard à demi aveugle sur le Terrien et, soudain, elle se mit à parler. Elle s'exprimait en haut martien, langue aussi ancienne sur Mars que le sanscrit sur la Terre. Winters ne comprenait pas un traître mot à sa harangue mais le ton et l'expression de la vieillarde ne laissaient aucun doute : elle était folle.

Quelqu'un était assis à ses pieds dans l'ombre, à l'écart du rai de soleil. Winters ne distinguait que la pâleur indécise d'une peau ivoirine, mais une mystérieuse prémonition l'envahit.

Comme il allait atteindre le siège majestueux, la vieille femme se leva et, tendant le bras vers lui, l'abreuva de malédictions. Toute la salle au haut plafond voûté retentissait de l'écho sauvage de ses imprécations et la haine flamboyait dans son regard.

Les gardes enfoncèrent la hampe de leurs lances dans les reins de Burk pour qu'il se prosternât, le front sur les marches du trône. Un rire au timbre grave, mélodieux et moqueur, monta de l'ombre et la semelle d'une sandale pesa sur sa nuque.

« Soyez le bienvenu, commandant Winters, lança une voix aux accents familiers. Le trône de Valkis vous salue. »

Le pied se retira de son cou et Winters se releva. La vieille avait repris place sur le trône. La tête renversée, une expression d'extase peinte sur les traits, elle entonna soudain une mélopée qui évoquait un chant liturgique.

De nouveau, la même voix jaillit de l'ombre. « Ma mère répète le rituel du couronnement. Elle ne va pas tarder à réclamer le tribut annuel aux îles extérieures et aux peuples riverains. Elle ne se soucie ni du temps ni de la réalité, et il lui plaît de jouer à être reine. Aussi est-ce moi, Fand, qui règne sur Valkis à l'ombre du trône.

— Il vous faut parfois apparaître au grand jour.

— Oui. »

Un léger froissement d'étoffes – et elle se dressa soudain dans la colonne de lumière. Sa chevelure à la coiffure élaborée était de la couleur de la nuit après le coucher de la lune. Elle portait l'antique et altier costume des royaumes scélérats – la longue jupe ample fendue sur le côté qui révélait ses cuisses à chacun de ses mouvements, la large écharpe incrustée de pierreries, le pectoral de lames d'or. Ses seins nus, menus et haut placés, étaient ravissants, et son corps délié avait une grâce toute féline.

Son visage correspondait au souvenir de Burk : les traits fiers et délicats, les yeux d'or, la bouche semblable à un fruit rouge alliant le miel au poison, la force nonchalante derrière la grâce. Un visage au pouvoir de fascination dont tout ce qui est à la fois beau et mortellement dangereux est doté.

Elle sourit à Winters. « Ainsi votre quête est achevée ! »

Il baissa les yeux sur ses chaînes et sa nudité. « Étrange aboutissement, en vérité ! C'est pour ce privilège que j'aurais payé Kor Hal ? » Il la dévisagea. « Régnez-vous sur le shanga comme sur Valkis ? En ce cas, vous n'êtes guère courtoise avec vos hôtes.

— Bien au contraire, je leur accorde un traitement de choix. Vous aurez l'occasion de le

constater. » Une lueur sarcastique pétillait dans ses prunelles d'or. « Mais vous n'êtes pas venu ici pour sacrifier au shanga, commandant Winters.

— Pour quoi d'autre suis-je venu ?

— Pour retrouver Jill Leland. »

Il ne fut pas vraiment surpris. Son subconscient savait que Fand n'ignorait rien. Néanmoins, il afficha une expression stupéfaite.

« Elle est morte.

— L'était-elle lorsque vous l'avez vue et que vous lui avez parlé dans le jardin ? » Elle éclata de rire. « Vous imaginez-vous que nous sommes à ce point stupides ? Tous ceux qui pénètrent dans les palais du shanga des cités marchandes sont étudiés et examinés avec minutie. Avec vous, commandant Winters, nous avons pris des précautions tout à fait particulières parce que, sur le plan psychologique, vous n'étiez pas le genre d'homme susceptible de succomber au shanga. Vous êtes de ceux qui sont trop forts pour éprouver le besoin de s'évader.

» Bien sûr, vous saviez que votre fiancée s'adonnait à sa pratique. Cela vous ennuyait et vous avez essayé de la convaincre d'y renoncer. Mais Jill était allée trop loin pour pouvoir s'arrêter. Elle nous a implorés de l'initier au véritable shanga et aidés à organiser son prétendu accident dans le désert. N'importe comment, nous aurions eu recours à cette mise en scène pour des raisons de sécurité, car elle avait des relations influentes et nous ne pouvons pas permettre qu'on se lance aux trousses de nos clients. Mais elle voulait que vous la croyiez morte pour que vous l'oubliiez. Elle estimait qu'elle n'avait pas le droit de devenir votre femme, qu'elle saccagerait votre vie. N'est-ce pas touchant, commandant Winters ? Cela ne vous tire-t-il pas les larmes ? »

Le Terrien n'était pas seulement touché ; il éprouvait une irrésistible envie de se jeter sur cette goule diabolique, de la mettre en pièces et de piétiner les morceaux. Ses chaînes cliquetèrent et il sentit sur sa chair le rouge et cuisant baiser des piques. Il demeura impavide.

« Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il. Par amour de l'argent ? Ou par haine ?

— Les deux, Terrien. Et aussi pour une chose qui a plus d'importance que l'argent et la haine. » Un sourire narquois lui étira brièvement les lèvres. « D'ailleurs, je n'ai rien fait aux vôtres. Si j'ai construit les palais du shanga, c'est librement que les hommes et les femmes de la Terre choisissent de se dégrader. Approchez. »

D'un geste, elle lui ordonna de la suivre jusqu'à la fenêtre. Tandis qu'ils traversaient l'immense salle, elle poursuivit : « Vous avez vu une partie de ce palais. L'argent des Terriens a servi à rebâtir et à restaurer la demeure de mes pères. L'argent des petits singes qui aspirent à remonter l'échelle de leur origine parce que la civilisation qu'ils ont enfantée les écrase. Regardez : là encore, c'est l'argent terrien qui a permis cela. »

Ce que Winters voyait par la fenêtre était presque unique sur Mars : un jardin. Le jardin radieux et varié qui convenait à un pareil palais. De vastes pelouses vert bronze, des plantes décoratives, des statues…

Pour quelque raison qu'il ne parvenait pas à se rappeler exactement, sa vue fit frissonner Burk Winters.

Mais ce n'était encore qu'une petite, une toute petite fraction du paysage qu'il découvrait. Le sol déprimé formait une cuvette de quatre cents mètres de diamètre et le Terrien réalisa que c'était un amphithéâtre qui s'offrait à sa vue. En ruine, certes, mais merveilleux avec ses gradins semblables à une envolée de degrés taillés dans la pierre. Quelle vision cela avait dû être jadis quand des milliers de spectateurs assistaient aux jeux !

Il y avait un autre jardin dans l'arène, sauvage et broussailleux, entouré de la haute enceinte qui, jadis, protégeait le public des fauves. On y distinguait des arbres, des clairières, d'étranges formes glissant entre les ombres. C'était loin, Winters voyait mal ; son cœur se serra et, prémonitoire, un

grand froid l'envahit.

Un lac était serti au centre de l'arène, d'un diamètre réduit et sans doute peu profond, mais des créatures s'y mouvaient, brassant l'eau, et il perçut l'écho assourdi d'un cri reptilien.

Un cri qu'il avait entendu au moins une fois…

Fand regardait l'amphithéâtre, un sourire énigmatique aux lèvres. Les gradins inférieurs étaient déjà garnis et des gens continuaient d'arriver.

« Qu'est-ce qui est plus important que l'argent et votre haine envers les hommes de la Terre ? » demanda Winters.

Quand elle répondit, toute la gloire séculaire de sa race et de sa lignée flamboya dans ses prunelles, et sa sincérité était si profonde que le Terrien oublia un instant son aversion pour cette femme par respect pour ses sentiments. Elle ne prononça qu'un seul mot : « Mars. »

La vieille l'entendit ; elle cria quelque chose, puis se couvrit la tête du pan de son noir vêtement et se tut.

« Mars, répéta doucement Fand. Un monde qui n'a même pas pu mourir dignement, honorablement, parce que les charognards ont fondu sur lui pour ronger ses os, parce que les rats voraces ont sucé les dernières gouttes de son sang, rongé les dernières bribes de son orgueil.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que le shanga a à faire avec Mars ?

— Vous verrez. » Elle lui fit face. « Vous avez défié le shanga, Terrien, de la même manière que vos compatriotes ont défié Mars. Nous allons savoir lequel des deux est le plus fort ! » D'un simple geste, elle lança un ordre au chef des gardes qui s'éloigna, puis elle reprit : « Vous vouliez retrouver cette fille. Malgré la répugnance qu'il vous inspire, vous étiez prêt à traverser le feu du shanga pour elle, à accepter le risque de voir votre identité modifiée sous l'action du rayon – une modification qui, au bout d'un certain temps, est irréversible, Terrien ! Tout cela pour Jill Leland. Désirez-vous toujours la retrouver ?

— Oui.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Oui.

— Parfait. » Fand regarda quelque chose derrière elle et secoua la tête. « La voici. »

Winters demeura un long moment immobile, sans oser se retourner. La Martienne s'écarta légèrement, affichant une curiosité cruelle et amusée. Burk se raidit. Enfin il se retourna.

Elle était debout dans le rayon de soleil, hébétée, effrayée, sauvage créature de l'aube de l'humanité, la corde au cou. Les gardes riaient.

Elle n'a pas trop changé, songea Winters avec désespoir. *Elle est revenue à l'état primitif, mais elle n'a pas régressé jusqu'au singe. Il y a une âme, la lumière de la raison dans ses yeux. Jill, Jill ! Comment as-tu pu en venir là ?*

Mais il comprenait désormais. Il se rappelait les âpres discussions qu'il avait eues avec elle pour la dissuader de pratiquer le shanga, à ses yeux une habitude stupide et puérile, indigne de l'intelligence de Jill, le shanga étant une drogue aussi avilissante que les autres. Il n'avait pas compris.

Maintenant, il comprenait. Il ne comprenait que trop bien et une nouvelle frayeur l'habitait.

Car à présent, il comptait lui aussi parmi les bêtes du shanga. Et derrière l'horreur que provoquait en lui la vue de cette créature qui était Jill sans l'être, il avait conscience d'un désir impur, conscience de la trouver plus belle et plus attirante qu'avant. Dépouillée de tous les faux-semblants, de tous les artifices étudiés de la société, libérée de tout complexe, elle était semblable à une biche puissante et légère, palpitante de sensualité…

Tous deux de la même race. La femme et l'homme de l'aube. Des muscles forts, des passions fortes, toute la sève que les cités ont arrachée…

« Vous pouvez la sauver, mais reste à en trouver le moyen, commandant Winters. À moins que vous

n’ayez besoin de quelqu’un pour vous sauver, *vous ? »*

Burk eut un haut-le-corps, mais, en dépit de son mouvement de répulsion, une lueur étrange subsistait dans ses yeux.

La créature au pelage argenté s’avança, son regard rivé au sien. Quelque chose la poussait et il était visible qu’elle s’efforçait de comprendre la raison de cette impulsion. Elle ne parlait pas et Winters, dont la gorge se contractait douloureusement, observait le même mutisme.

Le garde donna du mou à la corde et Jill s’approcha de Burk en hésitant – tel un animal. Enfin, elle s’arrêta et le dévisagea. Des larmes remplirent ses grands yeux sombres ; elle se mit à gémir très doucement et s’agenouilla aux pieds de l’homme.

La vieille femme exhala un ricanement de fausset. Les yeux de Fand étaient deux flaques d’or en fusion.

Winters se pencha et prit Jill dans ses bras, l’aida à se relever. Il l’étreignit avec amour, avec fureur, brûlant du désir de la protéger.

« Vous avez eu votre spectacle, murmura-t-il à l’adresse de Fand. Pouvons-nous partir ? »

La Martienne acquiesça. « Qu’on les conduise au jardin du shanga, ordonna-t-elle. Il est presque l’heure. »

Les gardes entraînèrent à travers les salles sonores du palais Burk Winters et la femme qu’il avait retrouvée après l’avoir perdue. Ils leur firent dévaler la pente menant à l’amphithéâtre. Ils ouvrirent la porte aux lourds barreaux interdisant l’accès du tunnel, détachèrent les chaînes du Terrien et jetèrent les deux captifs à l’intérieur du boyau. La porte fut refermée.

Winters s’avança, tenant Jill par la main. Et ils entrèrent dans l’arène – dans le jardin du shanga.

Brusquement ébloui par la clarté, il s’immobilisa. Elle le tira, frémissante d’impatience. La tête penchée, elle paraissait à l’écoute de quelque chose.

Un gong égrena ses notes suaves, qui, peut-être, appelaient jadis un clergé impie à de sinistres prières – mais Burk avait eu le temps de voir les formes anthropoïdes qui se mouvaient maladroitement parmi les arbres, de humer la lourde et fétide odeur animale qui imprégnait l’air, d’entendre les sifflements et le bruit d’éclaboussures en provenance du lac invisible.

Juste le temps d’être submergé par l’horreur et la panique, de refuser de croire à la réalité de ce jardin de cauchemar, de souhaiter être sourd et aveugle ou, mieux encore, mort.

Au-dessus des murs protecteurs, le public se massait. Les Martiens regardaient, leurs visages pareils à ceux de visiteurs observant les frasques de bêtes dans un zoo, des bêtes nuisibles et abhorrées.

Jill se rua en avant, entraînant Burk dont elle n’avait pas lâché la main. Un silence vibrant s’abattit sur le jardin, puis un chœur maléfique s’éleva, composé de clameurs et de rugissements atrocement humains et atrocement inhumains auquel se joignit la voix de Jill qui répétait, inlassable : « Shanga ! Shanga ! »

En un éclair, Burk comprit le sens des propos de Fand quand elle avait parlé de Mars. Toujours remorqué par Jill qui courait entre les arbres et traversait les clairières, il s’avisa que le jardin du shanga était ni plus ni moins qu’un zoo, une ménagerie où le peuple de Mars venait contempler les ébats de ses conquérants. Un brûlant sentiment de honte l’envahit. Comme un singe, il courait, nu, esclave du feu du shanga !

Il cria à Jill de s’arrêter, mais elle ne fit que galoper plus vite et il dut s’arc-bouter, les talons plantés dans le sol, pour l’obliger à stopper. Elle se retourna alors en grondant et hurla : « Shanga ! »

Un grand anthropoïde mâle se précipita vers eux. Il avait oublié le langage articulé, mais des borborygmes extatiques sortaient de sa gorge. D’autres singes – des mâles, des femelles, des jeunes – le suivaient, tous au même niveau de l’évolution. Winters et la créature au pelage argenté qu’était Jill furent pris dans cette ruée tribale. Burk tenta de se dégager, mais c’était un combat sans espoir. Les

corps velus l'encerclaient comme un mur.

D'autres anthropoïdes, répondant apparemment à l'appel du gong, venaient se joindre à la troupe à mesure que celle-ci s'approchait du centre du jardin. Winters se sentit pris de nausée. C'était la nuit de Walpurgis, une fête blasphématoire. Et il en était prisonnier, il était partie prenante à l'œuvre de destruction.

Ceux qui comme Jill entamaient à peine leur régression n'étaient pas trop odieux. Ils restaient humains. Winters le savait ; il avait été semblable à eux et ils ne l'horrifiaient pas particulièrement. Mais il y avait les autres. Ceux qui avaient poussé plus loin, dépassant toutes les étapes du primitivisme, au-delà du Neandertal, du pithécanthrope, du chaînon manquant. Retournées à l'ancêtre commun, brutes informes et hirsutes à la démarche traînante, au crâne déformé, aux petits yeux rouges sournois, aux crocs jaunes découverts par un rictus, ces créatures inconnues des anthropologues, ni hommes ni singes, échappaient à toutes les classifications existantes.

Tous les noirs secrets de l'évolution des Terriens s'exposaient à la vue des Martiens en ce jardin. Le Terrien Burk Winters lui-même reculait à l'idée que des corps pareils l'avaient, au fond, engendré. Quel respect les Martiens pouvaient-ils avoir envers une race encore si proche de ses origines ?

Mais ce n'était qu'un début : il n'avait encore rien vu.

Le gong lança sa dernière note. Le torrent d'épaules velues et tombantes, de fronts plats, de choses immondes qui marchaient à quatre pattes balayait Burk et Jill, les emportait vers la clairière centrale où se trouvait le lac que le Terrien avait aperçu de la fenêtre du palais. De puissants relents musqués flottaient dans l'air ; on aurait dit les exhalaisons écœurantes d'une fosse aux serpents. Les eaux du lac bouillonnaient, brassées par ses habitants qui affluaient en réponse aux coups de gong.

Au-delà de l'ancêtre commun… Au-delà du mammifère… Le retour aux branchies et aux écailles, à l'œuf déposé dans la vase tiède, au sifflement, à la reptation et à ses replis tortueux, à l'abomination primordiale !

« Shanga ! Shanga ! » haletait Jill, les yeux levés vers le ciel. Une sombre vague obscurcit le cerveau de Winters. Quelque chose de froid et d'humide passa entre ses jambes. Il vacilla avec un haut-le-cœur, incapable de regarder la surface ondulante du lac.

Empoignant Jill, il tenta de se frayer un chemin au travers de la horde, mais tous ses efforts furent vains. Il était pris au piège. Quand il leva la tête, il vit les prismes fixés au faîte de hauts mâts. Ils se mirent à briller et il se souvint de cette lumière.

Il était arrivé au bout de la route. C'était la fin. La fin de sa quête, la fin de tout. La première caresse mortellement douce du rayonnement effleura sa chair et il sentit s'éveiller la faim et la convoitise brûlante de la bête tapie en lui, si proche de la surface. La bête frémissait. Il songea au lac. Reposer dans ses profondeurs liquides, respirer par les ouïes qui, autrefois, quand il était un embryon dans la matrice maternelle, s'ouvraient dans son corps…

C'est ce que je serai. Dans le lac. Ce que nous serons, Jill et moi. Ensuite, quoi ? L'amibe. Et après ?

Fand avait pris place dans la tribune royale où les anciens souverains de Valkis regardaient combattre les gladiateurs et se délectaient de leurs flots de sang. Les coudes posés sur le rebord de pierre, elle était attentive et, en dépit de la distance, Winters crut discerner un sourire méprisant dans ses prunelles d'or. Kor Hal et une vieille femme enveloppée de voiles sombres étaient assis à côté d'elle.

Les feux du shanga luisaient, éblouissants. Le silence régnait maintenant dans la clairière. Les soupirs et les gémissements qui montaient le laissaient inviolé – ils en accusaient encore la densité. De chauds reflets passaient sur les visages tendus vers le ciel, des étincelles scintillaient dans les yeux fixes. Chacune des créatures écailleuses ou velues était nimbée de beauté. Jill, le regard rivé aux soleils jumeaux, évoquait une fine flamme d'argent.

La folie bouillonnait dans le sang de Winters. Ses muscles et ses tendons crispés s'arquaient et s'incurvaient. Une brume légère et lumineuse voilait son esprit, porteuse d'oubli et de repos. Jill et Burk, l'homme de l'aube et la femme de l'aube, voués au bonheur jusqu'à la fin de leur existence, n'ayant plus rien que leur amour et l'assouvissement de celui-ci. Pourquoi pas ? La même empreinte les marquait l'un et l'autre, à présent.

Soudain, il entendit les rires et les quolibets des Martiens rassemblés pour se repaître de l'humiliation de la Terre. S'ar-rachant à la contemplation de l'abjecte lampe, il regarda Fand de Valkis, il regarda Kor Hal, il regarda les visages qui cernaient l'arène. Son expression se durcit et se fit farouche.

Les rangs de la cohue s'étaient rompus. Vautrées sur l'herbe, les créatures bestiales se tordaient d'extase sous le feu du shanga. Jill se traînait à quatre pattes et Winters sentait ses forces le déserter. Une merveilleuse souffrance, une radieuse, une sauvage, une exultante souffrance…

Il étreignit le bras de Jill et se mit en devoir de la tirer vers les arbres, loin du cercle de lumière.

Elle résistait. Elle hurlait, lui griffait la figure, lui donnait des coups de pied – et il dut la frapper. Alors elle se laissa faire, fardeau inerte entre ses bras.

Winters battit en retraite ; il trébuchait sur les corps convulsés, il tomba et finit par ramper. Une seule chose le faisait persévérer, lui permettait de supporter ce supplice de damné, de lutter contre le feu du shanga : le sourire méprisant de Fand.

Le rayonnement s'atténua, puis disparut. Winters était en sécurité, loin du cercle de lumière. Il hala la jeune fille sous les arbres au feuillage protecteur et tourna le dos à la clairière, car il avait soif de ce feu, il le désirait comme jamais aucun toxicomane en manque n'avait désiré sa drogue, et il n'osait pas le regarder.

Il se redressa face à la tribune royale. Seul son orgueil le faisait se tenir debout, le regard soudé à celui de Fand. La voix lointaine et cristalline de celle-ci frappa ses oreilles :

« Tu reviendras dans le feu du shanga, Terrien. Demain ou le jour suivant, tu y reviendras. »

C'était pour elle une vérité d'évidence, aussi certaine que l'aurore.

Burk Winters ne répondit pas. Il resta un moment immobile, vrillant ses yeux dans ceux de Fand. Puis sa fierté elle-même céda : il se laissa choir sur le sol et ne bougea plus.

Sa dernière pensée consciente fut que Fand et Mars avaient lancé ensemble un défi à la Terre, et que l'enjeu ne se limitait plus seulement à sauver une femme de la destruction.

4.

Quand il revint à lui, il faisait nuit. Jill le veillait, patiente. Elle lui avait apporté de la nourriture sur laquelle il se jeta ; tandis qu'il mangeait, elle s'éclipsa pour revenir bientôt avec une large feuille remplie d'eau.

Il tenta de lui parler, mais il existait maintenant entre eux un fossé trop profond pour être franchi. Domptée, amère, Jill restait à l'écart : il l'avait frustrée du feu du shanga et elle ne l'avait pas oublié.

Essayer de s'évader avec elle constituait visiblement un projet irréalisable. Au bout d'un moment, Burk se leva. Quand il s'éloigna, Jill ne fit pas mine de le suivre.

Les lunes basses éclairaient le jardin. Les bêtes du shanga dormaient – conformément aux mœurs simiesques dont elles assumaient l'héritage. Se déplaçant avec d'infinies précautions, Winters explora l'arène à la recherche d'une issue. Un plan s'était formé dans son esprit. Un plan bien précaire car, selon toute vraisemblance, il serait mort avant le jour ; mais il n'avait rien à perdre et cette perspective le laissait froid. Il était un homme, un Terrien, et la colère qui l'animait était si brûlante qu'elle éclipsait la peur.

Les murs de l'arène se dressaient, hauts et lisses. Même un singe n'aurait pu les escalader. Tous les

tunnels étaient obturés, sauf celui que Jill et lui avaient emprunté. Il s'y engagea en rampant, mais se heurta à la grille qui le barrait. À l'extérieur, deux sentinelles bivouaquaient auprès d'un feu.

Winters rentra dans l'arène.

Pas le moindre garde sur les gradins vides. Pourquoi y en aurait-il eu ? L'amphithéâtre constituait une prison idéale et les créatures du jardin n'avaient nulle envie de fuir les avilissantes joies du shanga.

Vaincu avant même d'avoir livré combat, Winters jeta un regard furieux sur la muraille infranchissable ; ses yeux se posèrent sur les mâts auxquels les prismes étaient suspendus. Il avança vers le plus proche pour l'examiner.

C'était une longue perche métallique hors d'atteinte qui dépassait l'enceinte et dont l'extrémité surplombait la clairière pour y focaliser les rayons du shanga.

Hors d'atteinte, oui. Mais si l'on disposait d'une corde…

Burk s'enfonça sous les arbres. Il y avait là des lianes et des plantes grimpantes qu'il se mit en devoir d'arracher et de nouer les unes aux autres. Il découvrit un morceau de bois mort à la fois assez lourd pour servir de lest et assez léger pour qu'il pût le lancer.

Au troisième essai, la bûche accrocha la base du mât. Winters tira sur sa corde de fortune et, l'ayant doublée, commença de s'élever à la force du poignet en faisant des vœux pour que les lianes tiennent. Il lui semblait qu'il n'arriverait jamais au bout de son ascension et il se sentait nu et vulnérable dans la clarté lunaire.

Les lianes tinrent, nulle voix ne lui intima l'ordre de s'arrêter et il atteignit le faîte du mur. Après avoir détaché la corde révélatrice, il escalada la perche en jouant des pieds et des mains et parvint bientôt aux gradins. Là, il était en sécurité.

Évitant l'issue gardée du tunnel, il quitta l'amphithéâtre, utilisant les pans d'ombre pour se mettre à couvert quand il y en avait, rampant quand il n'y en avait pas. Les capricieux jeux de lumière des lunes jumelles qui troublaient la vision l'aidaient à se dissimuler. Le palais, énorme et noire silhouette écrasée sous le poids du temps, le dominait de toute sa masse. Deux fenêtres y brillaient. L'une, au rez-de-chaussée, devait être celle du poste du garde. L'autre, au troisième, correspondait sans doute – c'était du moins ce qu'espérait Burk – aux appartements de Fand. La lumière qui s'en échappait était incertaine, comme l'éclat lointain d'une unique torche.

Le sol s'élevait en pente douce. Winters s'enfonça dans le parc obscur, puis il se glissa à l'intérieur du palais lui-même. Le vaste édifice à moitié en ruine n'était sans doute pas gardé. Le Terrien, dont les pieds nus ne faisaient aucun bruit, franchit d'immenses salles désertes en s'efforçant d'enregistrer le plan des lieux.

Ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité et les rayons lunaires tombant des fenêtres l'éclairaient suffisamment pour guider ses pas. Les pièces, les vestibules, les galeries dont l'odeur était celle de la poussière et de la mort, les bannières décolorées et les trophées brisés se rappelaient rêveusement leur gloire enfuie. Winters frissonna. L'haleine glacée de l'éternité semblait hanter ces corridors.

Il trouva une rampe, puis une autre et, en haut de la troisième, il distingua enfin un faible et vacillant rai de lumière filtrant par une porte entrebâillée.

Il n'y avait pas de gardes. Tant mieux ! Non seulement parce que cela éliminerait un obstacle, mais aussi parce que c'était la confirmation de ce que Burk avait supposé, à savoir que Fand n'était pas femme à aimer que ses allées et venues fussent surveillées. Du point de vue de la sécurité, une garde eût été quelque chose de superflu ne relevant que de l'apparat : ici, Fand était chez elle. Elle n'avait pas d'ennemis.

Sauf un.

Winters ouvrit sans bruit la porte. Une suivante dormait sur un divan bas. Elle ne bougea pas quand il passa devant elle. Il repoussa les lourdes tentures qui masquaient une ouverture voûtée. Dame Fand

était dans la pièce attenante.

Elle dormait elle aussi, allongée sur un gigantesque lit sculpté – le lit des rois de Valkis. Il était si grand qu'elle paraissait menue comme une enfant. Et elle était très belle. D'une beauté maléfique et démoniaque.

Winters la frappa brutalement et Fand passa du sommeil à l'inconscience sans pousser un cri. Son agresseur la ligota et la bâillonna avec des voiles de soie et des écharpes qu'il trouva, puis la jeta en travers de son épaule. C'était un léger fardeau. Cela fait, il repartit comme il était venu, aussi silencieux qu'une ombre.

Il n'avait pas pensé que ce serait aussi facile. Mais l'homme se protège rarement contre l'impossible.

Phobos avait basculé de l'autre côté de l'horizon et Deimos se situait trop bas dans le ciel pour donner beaucoup de clarté. Tantôt portant Fand dans ses bras, tantôt la halant en terrain découvert, Winters regagna l'arène. De gradin en gradin, il parvint jusqu'au mur. Celui-ci était haut de six mètres mais il fit glisser la Martienne en bas avec le plus de douceur possible : il ne voulait pas la tuer. Alors, il se suspendit par les mains au faîte de l'enceinte et sauta. Il se reçut sur un tapis de broussailles qui amortirent la chute.

Dès qu'il eut recouvré son souffle, il s'assura que Fand n'était pas blessée et, la prenant dans ses bras, il s'enfonça d'un pas vif dans le sanctuaire du jardin impie. Il se dirigea vers un fourré particulièrement épais qu'il avait remarqué près de la clairière centrale et s'y tapit en compagnie de l'héritière des rois de Valkis.

Puis il attendit dans cette providentielle retraite.

Les yeux de Fand, âpre luisance d'or au-dessus de l'écarlate du bâillon, étaient braqués sur lui dans la pénombre.

« Oui, dit Winters. Je vous ai amenée dans le jardin du shanga. J'ai un marché à vous proposer, Fand. »

Il détacha le bâillon mais laissa sa main devant la bouche de sa captive au cas où elle crierait.

« Il n'y aura pas de marché entre nous, Terrien.

— Votre vie, Fand. Votre vie contre la mienne, celle de Jill et de tous ceux qui peuvent encore être sauvés. Détruisez les prismes, mettez fin à cette aberration et vous vivrez aussi longtemps que votre mère. Vous aurez tout le temps de devenir aussi folle qu'elle. »

Aucune peur en elle – une morgue et une haine inflexibles, mais pas la moindre trace de peur. Elle se mit à rire.

Burk plaqua ses doigts autour de sa gorge en une étreinte d'acier.

« Quel cou gracile ! Si doux et tendre ! Il serait facile de le briser.

— Allez-y ! Le shanga continuera sans moi. Kor Hal me remplacera. Et tu n'y échapperas pas, Burk Winters ! » Son sourire narquois découvrait ses dents. « Tu courras avec la horde. Nul ne peut se libérer du shanga.

— Je sais, répondit-il doucement. C'est pourquoi il faut que je détruise le shanga avant que le shanga ne me détruise. »

C'était un homme nu et désarmé accroupi au milieu des broussailles. Elle éclata à nouveau de rire.

Winters haussa les épaules. « Peut-être est-ce impossible. Mais je ne le saurai que trop tard. Ce n'est pas tellement mon sort qui m'inquiète, Fand. Je pourrais être parfaitement heureux de courir à quatre pattes avec les bêtes dans votre jardin. Et il est probable que je serais non moins heureux de me vautrer en sifflant dans le lac. Pour le moment, cette idée me répugne, mais, sous l'effet du shanga, elle me séduirait sûrement. Non, ce n'est pas moi qui compte. Ce n'est pas même Jill.

— Alors quoi donc, Terrien ? »

Il répondit avec gravité : « La Terre a sa fierté, elle aussi. Une fierté plus juvénile et plus

rudimentaire que la vôtre. Cet orgueil, je le reconnais, peut parfois aboutir à une odieuse insensibilité mais, dans l'ensemble, la Terre est une planète aimable, les Terriens sont de braves gens et elle a fait plus pour le progrès du système solaire que tous les autres mondes réunis. Je n'aime pas que l'on humilie ma patrie. » Il se tourna vers l'amphithéâtre et reprit : « La Terre et Mars auraient beaucoup à apprendre l'une de l'autre si les fanatiques des deux bords cessaient de fomenter des ennuis. Et vous êtes la pire des fanatiques dont j'aie jamais entendu parler, Fand. Vous êtes même au-delà du fanatisme. » Il la dévisagea d'un air songeur. « Si vous voulez mon avis, vous êtes aussi folle que votre mère. »

Elle ne réagit pas à l'insulte, ce qui suffit à convaincre Burk qu'elle avait toute sa raison. Simplement, sa manière de vivre et ce qu'on lui avait inculqué l'avaient corrompue. « Et qu'envisages-tu de faire, Terrien ?

— Je vais attendre. Jusqu'au jour. Peut-être même un peu plus longtemps. Jusqu'à ce que vous ayez eu le temps de réfléchir, en tout cas. Alors, je vous accorderai une dernière chance. Ensuite, je vous tuerai. »

Elle souriait quand il lui rattacha le bâillon et son regard ne vacilla pas.

Les heures succédèrent aux heures. Les ténèbres pâlirent et ce fut l'aurore.

Maintenant, il faisait grand jour. Winters était assis, immobile, la tête penchée sur les genoux. Les yeux fermés, Fand paraissait dormir.

Avec le soleil, le jardin revint à la vie. On entendait des pas feutrés dans l'épaisseur des bosquets et les bêtes du shanga grondaient. Les créatures du lac glapirent et le vent apportait leurs remugles musqués. Winters frissonna comme s'il avait la fièvre. Son regard était hanté.

Un peu plus tard, Jill apparut. Comme un animal, elle avait retrouvé sa piste et, comme un animal, elle émergea sans un bruit de la végétation. Si Burk ne lui avait pas imposé silence, elle aurait hurlé à la vue de Fand. Elle s'accroupit à côté du Terrien sans le quitter des yeux. À présent, elle avait peur de lui, mais était incapable de rester à l'écart. Il lui caressa l'épaule – une épaule douce et puissante qui tremblait sous sa paume. Son regard était celui, triste, étonné et anxieux, d'une biche.

Le masque de Winters se durcit, il devint aussi glacé et impitoyable que les étoiles stériles de l'espace.

Il n'y avait plus guère de temps. Jill lorgnait du côté des prismes, et la nervosité la gagnait.

Il secoua Fand. Elle ouvrit ses paupières et le regarda. Burk n'avait pas besoin de poser sa question pour deviner la réponse.

« Eh bien ? »

La Martienne secoua la tête.

Le Terrien sourit pour la première fois. « J'ai décidé de ne pas vous tuer. »

Il agit avec autant de promptitude que d'efficacité. Si Jill ne comprit pas, la descendante des rois de Valkis, elle, ne comprit que trop bien. Il n'y avait pas eu de témoins.

Les Martiens commençaient d'envahir l'amphithéâtre, avides d'assister au spectacle, de donner libre cours à leur mépris et à leur haine des Terriens. Winters les observait. Il souriait toujours.

Soudain, il se tourna vers Jill. Quelques minutes plus tard, quand il se releva, égratigné et le souffle court, elle était solidement attachée à l'aide d'une partie des liens qui avaient ligoté Fand. Cette fois-ci, elle ne plongerait pas dans le feu du shanga.

Les Martiens continuaient de s'entasser sur les gradins. Kor Hal fit son entrée dans la tribune royale, la vieille à son bras.

Le gong retentit.

5.

Ce fut, comme la veille, la ruée des bêtes du shanga. Dissimulé dans le feuillage, hors d'atteinte des rayons des prismes, Winters vit la horde velue se précipiter en se bousculant vers la clairière centrale. Les yeux hallucinés brillaient et une plainte roulait sur le jardin : « Shanga ! Shanga ! »

Jill se tordait dans ses liens en proie aux affres de son désir ; l'étoffe qu'il lui avait enfoncée dans la bouche étouffait ses cris. Winters était incapable de la regarder. Il savait combien elle souffrait : il souffrait pareillement.

Kor Hal se pencha au-dessus du parapet, fouillant le jardin du regard. Burk savait ce que cherchait le Martien.

Le gong égrena ses dernières notes et le silence s'abattit sur la clairière. Anthropoïdes hirsutes, quadrupèdes à l'allure maladroite, créatures sans nom bien au-delà du singe, choses rampantes recouvertes d'écailles miroitantes – tous se taisaient, tous attendaient.

Les prismes s'illuminèrent et le feu du shanga, abominable et radieux, chatoya. Winters se mordit les doigts au sang. Il lui sembla entendre un cri grêle et ténu en direction des buissons poussant auprès du lac, massifs de plantes fleuries aux courtes tiges coriaces sur lesquels tombait directement le rayonnement des prismes.

Shanga ! Shanga !

Une terrible impulsion lui ordonnait de rejoindre la clairière embrasée. Il ne pouvait plus tenir. Il fallait qu'il sente la morsure du feu dans sa chair… le délire et la joie !

En désespoir de cause, il se laissa tomber par terre et, tremblant sous l'aiguillon déchirant de son supplice, s'accrocha à Jill.

Il entendit la voix de Kor Hal. Le Martien l'appelait par son nom.

Burk se domina ; il se leva et sortit de l'asile du bosquet.

Maintenant, il se dressait en face de la tribune royale. Les spectateurs, se désintéressant momentanément de l'orgie des bêtes du shanga, le regardèrent avec curiosité.

« Je suis là, Kor Hal. »

L'autre éclata de rire. « Pourquoi résister, Winters ? Tu n'échapperas pas au shanga.

— Où est votre grande prêtresse ? Est-elle lassée de ce divertissement ? »

Kor Hal haussa les épaules.

« Qui connaît les pensées de dame Fand ? Elle vient et elle va au gré de son caprice. » Il se pencha davantage. « Le feu du shanga t'attend, Winters. Voyez comme il transpire à essayer d'être un homme ! Va, singe ! Rejoins tes frères ! »

Les rires moqueurs et aigus des Martiens transperçaient Burk comme des lances effilées.

Debout sous le soleil, entêté, le front haut, la tête droite, il ne bougeait pas. Il ne parvenait à maîtriser ni le tremblement de ses membres ni la raucité de sa respiration hachée. La sueur coulait dans ses yeux, l'aveuglant ; le feu du shanga dansait sur les corps qui se contorsionnaient et il se disait qu'il allait devenir fou de douleur. Pourtant il restait là, stoïque. Sans bouger. Il en mourrait, mais il ne bougerait pas.

Les Martiens regardaient.

« Eh bien, ce sera pour demain, fit Kor Hal. Ou pour après-demain. Mais tu finiras par y aller, Terrien. »

Winters savait que c'était vrai. Il ne pourrait pas supporter une nouvelle fois ce martyre. Si, au prochain appel du gong, il était encore vivant dans le jardin du shanga, il irait rejoindre ses frères.

Enfin, les prismes s'éteignirent. Les créatures engendrées par le feu du shanga gisaient inertes sur le sol. Un soupir monta de la foule des Martiens qui commençait à se disperser.

« Attendez ! » cria Winters.

Les gradins vides du haut de l'amphithéâtre répercutèrent l'écho de sa voix et tous les regards convergèrent vers lui. C'était la voix vibrante de désespoir et de colère d'un homme qui a franchi les

limites de la raison. Et elle avait des accents triomphaux.

« Attendez, hommes de Mars ! Vous êtes venus voir un spectacle ? Fort bien ! Je vais vous en montrer un. Écoute, Kor Hal ! Tu m'as dit une chose, à Valkis. Tu m'as parlé de ceux de Caer Dhu qui ont inventé le shanga et que le shanga a détruits en l'espace d'une seule génération. »

Il avança vers la tribune. Cette harangue apaisait ses nerfs torturés. « Nous autres Terriens sommes une race jeune, encore proche de ses origines et c'est pour cela que vous nous haïssez, que vous nous bafouez, que vous nous traitez de singes. Soit ! Mais cette jeunesse nous donne de la force. Nous descendons très lentement la route du shanga.

» Mais vous, Martiens, vous êtes une vieille race. Vous avez presque bouclé la boucle du temps et la fin est toujours proche du commencement. Une génération a suffi pour que s'évanouissent les gens de Caer Dhu. Nos fibres sont d'acier, mais les leurs étaient de paille.

» C'est pour cela que les Martiens ne pratiquent pas le shanga, que les États-Cités l'ont interdit. Vous n'osez vous y adonner, car il vous projette au bout de la route. Vers votre fin, votre commencement, qui peut le dire ? Vous n'avez pas la force qui vous permettrait de résister et vous avez peur. »

Des cris narquois et rageurs accueillirent ces paroles. Winters s'apprêta à hausser le ton.

« Écoutez le singe ! s'exclama Kor Hal. Écoutez la bête que nous avons pourchassée dans les rues de Valkis !

— Oui, écoutez-la ! hurla Burk. Parce que dame Fand a disparu et que seul le singe sait où elle se trouve ! »

Tous se turent brusquement et le rire du Terrien résonna dans le silence. « Peut-être ne me croyez-vous pas ? Faut-il que je vous dise comment j'ai fait ? »

Il le leur expliqua et quand, son récit terminé, ils le traitèrent de menteur, il ricana en regardant Kor Hal droit dans les yeux. « Attendez ! Attendez… je vais vous la chercher ! »

Il fit demi-tour et s'éloigna vers la clairière. Il marchait vite parce que les bêtes commençaient déjà à s'agiter, à sortir de l'état d'hébétude dans lequel elles étaient prostrées. Avec l'expérience du shanga, il savait qu'une période de délire précédait le retour de la conscience ; même dans les solariums des cités marchandes, on ne laissait pas partir les gens avant la fin de la crise.

Se frayant son chemin entre les corps bestiaux, sautant par dessus eux, évitant tout contact avec les créatures écailleuses, il atteignit les buissons de fleurs qui poussaient au bord du lac et se glissa dans les broussailles.

Il ne savait pas ce qu'il allait y trouver. Il avait déduit des propos de Kor Hal que la métamorphose était rapide, mais il ne savait pas ce qui l'attendait. Il y avait des choses qu'un homme ne pouvait pas deviner.

Malgré lui, il poussa un cri. Il ne voulait pas regarder l'être tapi au sein de la végétation, il ne voulait même pas savoir qu'une pareille forme de vie avait existé, avait pu exister. Mais il fut bien obligé de s'y résoudre. Il lui fallut s'en approcher pour défaire les liens de soie qui l'attachaient aux racines. Il lui fallut la toucher. Il lui fallut effleurer cette masse molle et flasque, glissante, agitée de soubresauts, la serrer contre lui. Et cette chose avait des yeux, des yeux qui le regardait.

Il sortit des broussailles avec son fardeau, traversa la clairière en sens inverse. Deux grands anthropoïdes se battaient déjà pour une femelle devant la tribune royale.

Il souleva la chose au-dessus de sa tête dans le soleil et hurla à pleine gorge : « La voici ! La reconnaissez-vous ? Reconnaissez-vous la dernière descendante de la maison royale de Valkis ? Dame Fand ? »

Le pectoral de lames d'or dansait, jetant des éclairs, autour de ce qui avait jadis été un cou.

Burk resta un moment immobile, présentant la monstruosité à la foule. Les Martiens regardaient, le visage tel un masque mortuaire. Kor Hal se leva et étreignit le parapet de pierre. Alors, Winters

déposa sur le sol le corps frétillant puis recula, l'observant ramper dans l'herbe de façon immonde.

« Regardez, Martiens ! Regardez ! Voilà votre origine ! »

Le silence – un silence horrifié – était total. La vieille femme se mit debout, contemplant la chose qui bougeait. Elle paraissait sur le point de dire quelque chose, de hurler, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres. Elle s'affaissa, bascula de l'autre côté du mur et tomba dans l'arène. Elle ne bougea plus.

Comme si cela avait été un ordre, les Martiens se levèrent à leur tour avec un hurlement sourd, épouvantable, et ils la suivirent. Non point pour mourir comme elle, mais pour se venger.

Winters s'élança au pas de course. Une minute plus tard, il avait libéré Jill de ses liens et l'entraînait à couvert. Le tunnel n'était pas très loin.

Les Martiens envahirent la clairière. Les bêtes du shanga les virent. Rugissant et glapissant, elles se ruèrent sur les assaillants.

Le couteau contre les crocs, l'épée contre la griffe, le coup-de-poing de métal contre le muscle puissant de la brute. Des bêtes écailleuses fusaient çà et là en sifflant, et leurs dents reptiliennes, aussi pointues que des aiguilles, s'enfonçaient dans les chairs. Des mains énormes éventraient, déchiraient, brisant les os comme des allumettes, broyant les crânes. Les lames effilées fulguraient au soleil, langues lumineuses dont la mort était la voix.

Ce fut le jour de la vengeance au jardin du shanga. La Terre tira vengeance de Mars et les hommes de leur abject héritage.

Burk vit Kor Hal transpercer de son sabre l'horreur visqueuse qui avait été Fand et s'acharner jusqu'à ce que sa victime eût cessé de bouger. Alors, le Martien héla Winters à pleine gorge et Winters marcha sur lui.

Pas un mot ne fut échangé – ils n'avaient plus rien à se dire. Les poings nus, le Terrien avança vers le sabre. En dépit du massacre de cauchemar qui se développait autour d'eux, les deux hommes étaient seuls. Ils avaient une querelle personnelle à vider.

L'arme entailla profondément la poitrine de Burk au-dessus du cœur avant qu'il n'agrippât le bras de Kor Hal et ne le cassât net. Pas la moindre plainte n'échappa à son adversaire dont la main gauche glissa vers le poignard passé dans sa ceinture. Mais la lame ne sortit pas du fourreau. Winters renversa le Martien sur son genou, une cuisse sous ses reins, le coude en travers de la gorge. Quelques secondes plus tard, il lâcha le corps désarticulé et, s'étant emparé du sabre, il s'éloigna.

Les gardes, émergeant du tunnel, entraient en courant dans l'arène.

Le combat, centré sur le lac, s'étendait. Les bêtes du shanga massacraient les Martiens ; les Martiens massacraient les bêtes du shanga. Partout des corps s'étreignaient, soudés les uns aux autres. Les eaux du lac se teintaient de sang. Le cadavre d'un Martien gisant dans la boue fut furtivement aspiré vers les profondeurs. Quelque chose était tapi sous la surface, quelque chose qui, ne pouvant plus se battre sur la terre ferme, attendait sa proie en silence.

Les gardes affluaient, brandissant leurs longues piques. Pas une créature ne demeurerait en vie dans le jardin. Et ce serait bien ainsi.

Il prit Jill par la main et l'entraîna vers le tunnel en restant sous le couvert des arbres. La bataille accaparait l'attention générale. Les brutes simiesques étaient malaisées à tuer : elles se battaient par plaisir. Le tunnel était vide, la grille ouverte. Les sentinelles avaient fort à faire dans l'arène. Le couple prit la fuite. Un détachement de gardes descendait du palais. Winters eut juste le temps de se mettre à l'abri derrière l'amphithéâtre avec sa compagne.

Avec une hâte et une prudence infinies, ils dévalèrent les falaises où se dressaient les ruines mortes de Valkis et filèrent vers le désert, contournant la ville vivante tapie au bord du canal. Le gyro de Kor Hal était toujours là où il s'était posé.

Winters poussa Jill à l'intérieur de l'appareil. Comme il y pénétrait à son tour, il vit une foule

frénétique qui sortait de Valkis, où la nouvelle de son crime et de son évasion semblait être parvenue, mais un peu tard.

Il décolla et mit le cap sur Kahora. Maintenant que tout était terminé, il éprouvait une immense lassitude et n'avait plus qu'un seul désir : oublier jusqu'au nom même du shanga.

Mais il savait qu'il n'oublierait jamais – le feu d'or l'avait brûlé à cœur. Il resterait hanté par le resplendissant visage de Fand ligotée dans la clairière, par le souvenir du cri grêle et aigu qui avait frappé ses oreilles quand les prismes avaient fait pleuvoir leur lumière. Même les psychiatres seraient impuissants à lui apporter l'oubli.

Les autorités de la Terre et de Mars veilleraient à ce que le shanga soit définitivement extirpé. Burk était heureux ; il éprouvait même une certaine fierté parce que ce serait grâce à lui. Et pourtant, malgré tout…

Il jeta un coup d'œil à Jill. Un jour, elle redeviendrait elle-même, songea-t-il avec un fervent espoir. La souillure du shanga s'effacerait. Il retrouverait la Jill Leland à laquelle il avait donné son cœur.

Mais cela lui passera-t-il ? Un instant, il crut entendre la voix railleuse de Fand au plus profond de lui : *Cela te passera-t-il, Burk Winters ? Celui qui a participé à la ruée des bêtes du shanga peut-il redevenir lui-même ?*

Il l'ignorait. Quand il se retourna, il vit la fumée qui montait au-dessus du jardin impie. Et il ne le savait toujours pas.

La Malédiction de Bisha

Il était près de minuit. Les lunes jumelles étaient couchées ; il n'y avait que les ténèbres, l'intense brasillement des étoiles et, entre les deux, le vent ancien traînant ses pieds dans la poussière. L'abri se dressait, solitaire, à huit cents mètres de la berge du canal et de la ville bâtie sur celle-ci. Fraser, en le regardant, songea que cette baraque et lui représentaient des corps étrangers. Il se demanda s'il pourrait encore tenir quatre mois et demi, conformément au programme.

La ville dormait. Rien à attendre d'elle ! Des ordres officiels avaient été donnés et on le tolérait. Mais on le considérait comme un indésirable. À part dans les cités marchandes, les Terriens étaient presque partout indésirables sur Mars. La solitude, tel était leur lot.

Il commença à déambuler dans le désert. Il marchait beaucoup la nuit. Ses journées sinistres et déprimantes, il les passait cloîtré dans l'abri préfabriqué. Mais les nuits étaient resplendissantes. Nulle part sur la Terre, même au fond des déserts les plus secs, on ne pouvait contempler un ciel pareil : à peine si l'atmosphère raréfiée estompait l'éclat des astres. Ce serait la seule chose qui lui manquerait une fois rentré chez lui.

Chaudement habillé car le froid était mordant, il marchait, ressassant des idées noires et admirant les étoiles. Ses réserves de whisky s'amenuisaient et la poussière de cent quarante-six siècles d'histoire attestée lui torturait les sinus.

Soudain, il distingua une forme qui avançait à contrevent, silencieuse et rapide.

Fraser se figea sur place, les yeux plissés, scrutant la nuit constellée, puis il pivota sur ses talons et s'élança au pas de course en direction de l'abri. Il lui était interdit d'être armé et, si quelques fanatiques des tribus du Nord s'étaient mis en tête de débarrasser le désert de sa présence sacrilège, il ne lui restait qu'à boucler la porte et à faire ses prières.

Mais il n'entra pas dans le refuge. Ç'eût été prématuré : montrer sa peur autrement que contraint et forcé constituait une imprudence. Planté devant la porte ouverte, à l'écart du flot de lumière qui s'en échappait, il attendit, les muscles tendus.

Il n'y avait qu'un seul cavalier chevauchant un de ces gros animaux à l'épiderme écailleux qui rendaient les mêmes services aux nomades de Mars que les chameaux aux coureurs de déserts terriens. Fraser se détendit un peu – mais pas trop : un seul homme armé d'une lance suffisait.

L'inconnu entra peu à peu dans la zone éclairée. Emmitouflé pour parer au froid nocturne, il tirait fortement sur la bride pour vaincre la résistance de sa monture rétive qui, affolée par les odeurs étrangères émanant de l'abri, sifflait et se cabrait. Soudain, Fraser se sentit soulagé : le cavalier était une cavalière, et un enfant que dissimulaient presque les plis de sa cape était couché en travers de la selle.

Il la salua courtoisement à la mode martienne et elle le toisa. Grande, elle avait de la haine dans son regard farouche. Quelque chose d'autre, aussi – une sorte de désespoir.

« Vous êtes le Terrien ? demanda-t-elle. Le docteur ?

— Oui. »

L'enfant dormait et sa tête dodelinait. Son sommeil n'était pas naturel. Le bruit des voix ne le réveillait pas.

« Je suis ici pour rendre service », ajouta doucement Fraser.

La femme serra l'enfant contre elle. Ses yeux se posèrent tour à tour sur son interlocuteur, puis sur les objets inconnus qu'on apercevait par la porte ouverte. Son visage ravagé par la faim et creusé par les fatigues d'un long trajet avait une expression hautaine. Pourtant, si altière qu'elle fût, elle parut sur le point de fondre en larmes. Soulevant la bride, elle fit faire volte-face à sa monture mais, presque

aussitôt, elle tira sur le mors et quand, de nouveau, elle se tourna vers Fraser, la Martienne arborait un masque impénétrable.

« Mon enfant est… malade », dit-elle d'une voix très calme qui ne buta que sur ce dernier mot.

Fraser tendit les bras. « Je vais voir ce que je peux faire. »

C'était une fillette de sept ans. Elle ne frémit pas quand il la souleva de la selle. Il pénétra dans l'abri avec son fardeau et lança à la mère : « Je vais vous poser quelques questions. Vous pouvez assister à l'examen… »

Un cri rauque et sauvage, un assourdissant vacarme de sabots martelant le sol noyèrent la fin de sa phrase. Il pivota sur ses talons et s'élança, l'enfant toujours dans les bras. Il appela en vain. La femme, courbée, hurlant pour enlever sa monture au grand galop, lui labourait les flancs de ses talons. Très vite, le désert et la nuit l'engloutirent. Les yeux écarquillés, bouche bée, le Terrien jura et porta son regard sur la fillette. La fuite précipitée de cette femme avait un caractère irrévocable et inquiétant. Pourquoi partir ainsi ? Même si la petite était mourante, la mère n'aurait-elle pas dû rester ? Et, s'il s'agissait d'une maladie contagieuse, à quoi bon faire franchir à l'enfant Dieu seul savait combien de kilomètres de désert pour l'abandonner ?

Ces questions demeuraient sans réponse et Fraser renonça. Il entra dans l'abri dont il referma la porte d'un coup de pied, traversa le compartiment, moitié salle de séjour, moitié bureau, et passa dans la minuscule infirmerie jouxtant un laboratoire tout aussi exigu mais bien équipé. Ni le bureau ni l'infirmerie n'avaient accueilli beaucoup de visiteurs, les Martiens préférant s'en tenir à leurs propres méthodes et recourir à leurs propres guérisseurs. Néanmoins, Fraser était censé être le médecin consultant local. Le décret de subvention de la Fondation médicale et le décret du gouvernement martien qui l'autorisaient à s'installer à la périphérie de la ville stipulaient l'un et l'autre qu'il étudiait certains virus. Le refus de coopérer manifesté par la population n'avait guère facilité son travail.

La présence de la fillette le remplit soudain d'optimisme.

Deux heures plus tard, il la coucha dans le petit lit blanc – elle dormait toujours – et alla s'asseoir dans la pièce voisine dont il laissa la porte ouverte pour pouvoir la surveiller. Il but un verre, s'en servit un second, alluma une cigarette non sans mal : ses mains tremblaient et il eut beaucoup de peine à placer le bout du cylindre de tabac en contact avec la flamme.

L'enfant se portait comme un charme. Elle était maigre, sous-développée pour son âge et sous-alimentée, comme presque tous les petits Martiens, mais en excellente santé. Rien dans son état physique ne laissait à désirer, hormis le fait qu'elle avait été droguée. Massivement.

Fraser ouvrit la porte extérieure et scruta l'obscurité, tendant l'oreille dans l'espoir d'entendre un piétinement de sabots vers le nord. Il ferait bientôt jour et le vent naissant soulevait des nuages de poussière qui ternissaient l'éclat des étoiles. Mais rien ne bougeait dans le désert silencieux.

Pendant le reste de la nuit et la majeure partie de la matinée, Fraser veilla l'enfant endormie.

Son réveil fut serein. Elle dormait, lointaine et secrète : d'un coup, ses yeux s'ouvrirent. Son corps gracile frémit ; elle s'étira, bâilla, puis regarda Fraser d'un air solennel. Mais elle ne parut pas étonnée.

« Bonjour », dit le Terrien en lui souriant.

Elle s'assit sur son lit. Ses cheveux noirs étaient en désordre et ses yeux aux reflets de topaze avaient ce regard prématurément mûri et perspicace commun aux jeunes Martiens et aux jeunes Asiatiques.

« Ma mère… » Elle hésita.

« Elle s'est absentée un moment, mais elle ne va pas tarder à revenir », répondit-il avec une feinte confiance, autant pour se rassurer lui-même que pour rassurer la petite.

La fillette eut tôt fait de briser ce fragile fétu d'espérance. « Non, elle ne reviendra pas. » Et, posant son front sur ses genoux repliés, elle se mit à pleurer sans aucune ostentation.

Fraser la prit par les épaules.

« Allons… il ne faut pas ! Bien sûr qu'elle reviendra ! C'est ta mère.

— Elle ne peut pas revenir.

— Mais pourquoi ? Pourquoi t'a-t-elle conduite ici ? Tu n'es pas malade. Tu n'as pas besoin de voir un docteur.

— Ils allaient me tuer, dit-elle simplement.

— Quoi ? » s'exclama Fraser après une longue pause.

Les maigres épaules frémirent sous sa paume. « Ils disaient que j'avais attiré la maladie sur la tribu. Les Anciens sont tous venus. Ils ont expliqué à mon père et à ma mère qu'il fallait qu'on me tue. Ils ont une très puissante magie, mais il n'était pas en leur pouvoir de me purifier. » Les sanglots l'étranglaient et elle dut s'interrompre. « Ma mère a répondu qu'elle avait le droit de s'en charger elle-même et elle m'a menée dans le désert. Elle pleurait. C'était la première fois. J'avais peur. Elle m'a dit qu'elle ne me ferait pas de mal, qu'elle me conduirait dans un endroit où je serais en sécurité. Elle m'a donné une eau amère à boire et répété que je n'avais rien à craindre. Elle a continué de me parler jusqu'à ce que je m'endorme. »

Elle décocha à Fraser un regard de petite fille apeurée et désorientée, mais il émanait d'elle comme une aura de dignité. « Elle me disait que nos dieux m'avaient maudite et que je ne serais plus jamais en sécurité au milieu de notre peuple. Mais elle a ajouté que les Terriens ont d'autres dieux qui ne me connaîtraient pas. Et que vous ne me tueriez pas. C'est vrai ? »

Fraser maugréa quelques mots indistincts avant de répondre : « Oui, c'est vrai. Ta mère a été bien avisée. Elle t'a remise entre des mains sûres. » Le Terrien était livide. Il s'écarta du lit et reprit : « Quel est ton nom ?

— Bisha.

— Est-ce que tu as faim, Bisha ? »

Elle murmura d'une voix mal assurée en ravalant ses larmes : « Je ne sais pas.

— Réfléchis-y. Tes vêtements sont là. Habille-toi pendant que je prépare le petit déjeuner. »

Malade de dégoût et tremblant de rage, il passa dans la pièce voisine. Jamais il n'avait été dans un tel état de fureur. La superstition, l'ignorance, la cruauté fétichiste de ces sauvages ! Quand la magie des Anciens échoue devant une épidémie, on cherche un bouc émissaire, on prétend qu'un enfant est frappé de malédiction et on charge sa propre mère de le sacrifier… Il éprouvait maintenant du respect pour la femme aux yeux farouches sur laquelle ces pleutres s'étaient cassé les dents. La malheureuse ! Seule la certitude que son enfant mourrait avait pu la faire se résigner, la convaincre de confier la petite à un Terrien, une créature étrangère, inconnue mais dont les dieux n'étaient pas les mêmes…

La voix de Bisha s'éleva derrière Fraser. « Pourquoi est-ce que les dieux m'auraient maudite ? »

Elle avait revêtu son épaisse robe et chaussé ses sandales. Ses cheveux pendaient sur ses joues, des larmes continuaient de jaillir de ses yeux, son nez coulait et Fraser ne savait pas s'il allait rire ou pleurer.

« Tu n'es pas maudite. Ce ne sont que des superstitions ridicules… »

Il se tut : ce n'était pas la bonne méthode. Un conditionnement entamé dès le berceau et des croyances inculquées depuis l'âge tendre ne se laissent pas extirper par quelques mots tombant de la bouche d'un étranger. Les sourcils froncés, Fraser s'efforçait de trouver un moyen d'atteindre Bisha. Il la prit dans ses bras. Son regard était celui, intense et étonné, d'un enfant.

« Est-ce que tu as peur de moi, Bisha ?

— Je… je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous.

— Hum… et tu n'as jamais vu non plus une maison comme la mienne ? »

Elle regarda autour d'elle et secoua la tête. « Non. Elle est… » Les mots lui manquaient. Elle n'eut qu'un frisson de crainte respectueuse.

Fraser sourit. « Tu dis que les Anciens de ta tribu possédaient une magie très puissante ?

— Oh ! Oui. »

Il la reposa par terre et lui prit la main. « Je vais te faire voir quelques petites choses. Viens avec moi, Bisha. »

Il n'était pas sûr que les psychologues et les pédiatres l'auraient approuvé, mais il ne voyait pas d'autre solution. Affectant les manières majestueuses d'un thaumaturge, il initia la petite nomade aux miracles des gadgets modernes, depuis l'eau courante jusqu'à la musique enregistrée et aux livres microfilmés. Enfin, et ce fut le couronnement, il lui permit de jeter un coup d'œil sur les énigmatiques entrelacs de verre et de chrome qui scintillaient dans le laboratoire.

« Vos Anciens sont-ils de plus puissants magiciens que moi ?

— Non », murmura-t-elle. Elle se dégagea et fit un pas de côté, les bras collés au corps comme pour éviter de toucher accidentellement quoi que ce fut. Les accents tonnants d'un poème symphonique de Wagner, jaillissant d'une minuscule bobine, continuaient de résonner dans la salle de séjour. Soudain Bisha se laissa tomber à genoux dans une attitude de totale soumission. « Vous êtes le plus grand docteur du monde », dit-elle.

Le vocable qu'elle employait avait le même sens que le mot *shaman*. Fraser se sentit mauvaise conscience : ce n'était pas joli d'abuser un enfant. Néanmoins, il continua de jouer le jeu et répondit sur un ton solennel : « Fort bien, Bisha. Maintenant que tu es convaincue, sache que les malédictions sont sans pouvoir ici. Je ne veux plus en entendre parler. » Elle opina du menton, la tête toujours baissée, et le Terrien poursuivit : « Tu es à l'abri. Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Regarde-moi, Bisha. Est-ce que tu me promets de ne pas avoir peur ? »

Elle releva la tête. Fraser lui souriait et elle lui sourit à son tour. « Promis.

— Bien. » Il lui tendit la main. « Allons manger. »

Soudain, il s'avisa qu'il avait désormais cette petite à charge.

Durant les quatre mois et demi qui restaient, il devrait nourrir Bisha, s'occuper d'elle et la cacher. Les habitants de la ville ne lui accorderaient sûrement pas asile – la mère ne leur avait pas fait confiance – et, même s'ils acceptaient de la recevoir parmi eux, les nomades la trouveraient lors de la foire d'automne. Restait une autre possibilité : le gouvernement central. Jamais Karappa ne cautionnerait un meurtre rituel, mais la cité se situait à près de cinq cents kilomètres. Si Fraser disposait d'une chenillette, le trajet aller et retour serait trop long ; il avait des expériences en train qui ne pouvaient attendre : pas question de quitter le labo.

Quatre mois et demi… Il jeta un coup d'œil à la fillette. Que diable allait-il faire d'elle pendant quatre mois et demi ?

Une semaine plus tard, il aurait été perdu sans Bisha. Finie la solitude, fini l'isolement : il y avait une autre voix dans le refuge, une autre présence, quelqu'un qui s'asseyait en face de lui, quelqu'un à qui parler. Bisha n'était pas une gêne. Elle avait été formée à rude école, à l'école de la survie, et elle y avait appris que la règle d'or était de n'être un fardeau pour personne. Elle avait aussi appris que la sagesse commandait de tirer le meilleur parti de tout. Loin d'être une gêne, elle représentait une compagnie pour Fraser qui n'en avait pas eu depuis quelque neuf mois. Il l'aimait bien.

La plupart du temps, elle était gaie et enjouée ; elle vivait dans un univers nouveau, plein de merveilles qui la passionnaient trop pour ruminer sur le passé. Mais elle connaissait parfois des moments d'abattement. Un jour, Fraser la trouva pelotonnée dans un coin, sombre et accablée, trop déprimée pour pleurer. Il devina ce qui se passait et la prit sur ses genoux.

« Tu te sens seule, Bisha ?

— Oui », dit-elle tout bas.

Il essaya de la raisonner, mais il aurait aussi bien pu s'adresser à un mur. À la fin, il soupira : « Tâche de surmonter ta nostalgie. Je sais que je ne peux pas remplacer ta famille et que cette maison

est pour toi un lieu étranger… mais essaye tout de même.

— Vous êtes bon. Je vous aime bien. Mais ce n'est pas ça, vous savez. Il m'arrivait déjà avant de me sentir seule.

— Qu'est-ce qui te manquait, Bisha ?

— Je ne sais pas. Je me sentais seule, c'est tout. »

Drôle de petite bonne femme ! songea Fraser. *Mais la plupart des enfants paraissent bizarres aux adultes. Ils sont tellement empêtrés dans un monde d'émotions si neuves qu'ils ne savent pas par quel bout les prendre. Et, avec ce qui lui est arrivé, il n'est pas étonnant qu'elle ait le moral à plat !*

Ce soir-là, il la coucha tôt et, se sentant étrangement las, il alla lui aussi se mettre au lit.

Il fut réveillé par une Bisha en larmes qui le secouait et l'appelait. L'esprit embrumé, il s'assit et lui demanda avec inquiétude ce qui se passait.

« J'ai eu peur, sanglota-t-elle. Vous ne vous réveilliez pas.

— Je ne me réveillais pas ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

Il se laissa retomber sur le lit pour reprendre son sommeil interrompu et ordonna hargneusement à l'enfant de le laisser en paix. Ce fut alors qu'il vit la pendule.

Il avait dormi un peu plus de quatorze heures.

D'un geste mécanique, il caressa la main de Bisha et lui demanda pardon de sa brusquerie tout en essayant de réfléchir. Il avait l'impression d'avoir le cerveau enrobé dans du coton ; ses pensées étaient fumeuses et léthargiques. Il n'avait pas bu plus d'un verre avant de se coucher, pas de quoi l'assommer pour une heure. Et encore moins quatorze ! Il n'avait pas accompli un travail physiquement exténuant. Certes, la veille, il était fatigué, mais huit heures de sommeil auraient dû suffire pour qu'il récupérât. Cette histoire-là n'était pas banale ! La peur commença de s'insinuer en lui, telle une pointe d'épingle qui le picotait.

« Il y a combien de temps que tu essayes de me réveiller, Bisha ? »

La fillette désigna une chaise près de la fenêtre. « Quand j'ai commencé, l'ombre était ici. Maintenant, elle est là. »

Cela correspondait à une durée de deux heures. L'épingle devint une lame de couteau.

« C'est la maladie qu'il y avait dans la tribu, fit Bisha d'une voix presque inaudible. Je vous l'ai apportée.

— Ça se pourrait bien », murmura Fraser. Une vague de panique le laissa tremblant. Si loin de tout secours… Il pourrait facilement mourir, prisonnier de ce désert sans fin.

Bisha s'était écartée de lui. « Vous voyez ! La malédiction m'a suivie. »

Le Terrien tenta de se ressaisir. « Rien à voir avec les malédictions. Il existe des gens qu'on appelle des porteurs de germes… Écoute-moi, Bisha. J'ai absolument besoin que tu m'aides. Est-ce que des hommes de ta tribu sont morts de cette maladie ?

— Non. »

Cette fois, ce fut de soulagement que Fraser frissonna. « Dans ce cas, ce n'est pas si tragique. Comment est-ce que…

— Les Anciens disaient qu'ils mourraient si l'on ne me tuait pas. »

Elle était maintenant à l'autre bout de la pièce, près de la porte ; soudain, elle fit demi-tour et s'enfuit en courant.

Il fallut une bonne minute à l'esprit engourdi de Fraser pour comprendre. Alors, il se lança à la poursuite de la fillette d'une démarche mal assurée. Là-bas, au milieu de l'étendue poussiéreuse qu'éclairait une lumière froide, s'éloignait une silhouette minuscule. Surmontant sa lassitude et sa faiblesse, le Terrien se jeta aux trousses de Bisha en clamant son nom à tous les échos. Cette poursuite dans le désert désolé aux sables rougeâtres sous le ciel bleu sombre lui parut durer des heures. Le vent était glacial. Enfin, il rattrapa l'enfant qui résistait, le suppliait de la laisser partir, et il dut la gifler.

Alors, elle se calma. Il la prit dans ses bras.

« Je ne veux pas que vous mouriez ! » gémit-elle.

Fraser balaya du regard l'immensité sauvage et demanda : « Tu m'aimes donc tant que cela, Bisha ?

— J'ai mangé votre pain et votre toit m'a abritée. » Dans sa bouche, les vieilles formules rituelles apprises de ses aînés sonnaient bizarrement, mais elles étaient d'une sincérité incontestable. « Vous êtes désormais ma famille, vous êtes ma mère et mon père. Je ne veux pas que la malédiction retombe sur vous. »

Il fallut un moment à Fraser pour recouvrer l'usage de la parole. « Bisha, ton savoir est-il plus grand que le mien ? » lança-t-il enfin.

Elle secoua la tête.

« As-tu le droit de mettre ma sagesse en doute ?

— Non.

— En tant qu'enfant, quel droit as-tu ?

— Le droit d'obéir.

— Ne recommence jamais plus. Jamais ! Quoi qu'il arrive, je te défends de t'enfuir. Tu m'as entendu ? »

Elle leva les yeux vers lui.

« Vous n'avez pas peur de la malédiction ? Même maintenant ?

— Ni maintenant ni plus tard.

— Vous voulez vraiment que je reste ?

— Bien sûr que oui, petite sotte ! »

Elle lui adressa un sourire grave, empreint d'une étrange dignité. « Vous êtes un très grand docteur. Vous trouverez un moyen de lever la malédiction. Je n'ai plus peur. »

Elle était chaude et légère dans ses bras. Pendant tout le trajet du retour, Fraser lui parla. En un tel moment et en un endroit pareil, ses propos étaient insolites. Il parlait d'une lointaine cité appelée San Francisco, d'une maison blanche plantée tout en haut d'une falaise qui dominait une large baie pleine d'eau bleue. Il parlait des arbres, des oiseaux, des poissons, des collines verdoyantes, de tout ce qu'une petite fille pouvait faire, de tout le bonheur qu'elle pouvait connaître dans ce décor. En l'espace de quelques minutes, l'homme avait oublié Karappa et les autorités martiennes. En l'espace de quelques minutes, il avait trouvé une famille.

À peine rentré, Fraser passa dans son laboratoire et se mit au travail sans désemparer. Il questionna Bisha sur la maladie qui avait frappé sa tribu. Les crises survenaient à intervalles irréguliers et se manifestaient seulement par un sommeil comateux, mais il crut déduire des réponses de l'enfant que la période d'inconscience restait courte, sa durée n'excédant pas, semblait-il, quelques minutes. Cette brièveté pouvait s'expliquer par l'acquisition d'une certaine résistance chez les Martiens. Bisha, quant à elle, n'avait bien sûr jamais subi de telles crises et sans doute était-ce cette immunité naturelle qui l'avait désignée pour servir de bouc émissaire.

Les symptômes du mal étaient troublants. Le Terrien n'avait pas de température, il ne ressentait aucun malaise physique en dehors de son état de lassitude et de faiblesse. Cependant, le lendemain matin, il était rétabli. Il consulta ses manuels de pathologie martienne et n'y trouva rien. Il procéda à toute une série de tests complets et fit même une ponction lombaire à Bisha, qui s'imagina que c'était là un très puissant rite d'exorcisme. Le Terrien ne pouvait évidemment pas pratiquer cette opération sur lui-même et peut-être l'examen de la moelle épinière de l'enfant mettrait-il en évidence la présence d'un micro-organisme latent. Mais, comme les autres, le test s'avéra négatif : Bisha et lui étaient solides comme un roc.

Intrigué mais considérablement soulagé, Fraser essaya de trouver d'autres explications. Ce n'était pas une maladie : donc, ce devait être la conséquence de certaines conditions physiques : la pesanteur

atténuée, la pression réduite ou l'atmosphère raréfiée, voire ces trois facteurs, qui affectaient les Martiens comme les Terriens mais à un degré moindre. Il rédigea un rapport détaillé, sourd à la petite voix insistante qui lui soufflait qu'on n'avait jamais observé d'effets secondaires de cette nature.

Il guetta avec inquiétude l'apparition d'une nouvelle crise. Il n'y en eut pas et, son travail exigeant de plus en plus de concentration, il commença à oublier peu à peu le phénomène. Lorsqu'il se réveilla un beau jour dans un fauteuil, un verre intact à portée de la main et ne se souvenant pas de s'être endormi, il mit résolument le phénomène sur le compte de la fatigue et du surmenage. Bisha, qui avait un nouvel accès de cafard, s'était retirée dans son coin ; elle ne s'était aperçue de rien et Fraser garda le silence. L'enfant semblait se libérer peu à peu de son idée fixe de malédiction et il tenait à ce qu'elle poursuive dans cette voie.

Le temps passait. Bisha étudiait l'anglais : elle était maintenant capable de dire le nom de tous les arbres qui entouraient la maison de San Francisco. L'homme et l'enfant souffraient d'être cloîtrés dans le petit refuge ; la petite avait autant envie de partir que Fraser lui-même. Mais, cela mis à part, tout se passait bien.

Puis les nomades du désert arrivèrent pour la foire d'automne.

Fraser verrouilla les portes et tira les volets. Pendant les trois jours et les trois nuits que dura la foire, ils restèrent enfermés tandis que retentissaient au loin la clameur des fifres, les cris assourdis mais poignants, les voix des compatriotes de Bisha, de ses propres parents. Des moments éprouvants. À la fin, la fillette sombra de nouveau dans ses idées noires et Fraser respecta son désir de solitude.

Au matin du quatrième jour, les nomades étaient repartis.

Le Terrien rendit grâce aux dieux des tribus. Épuisé, il retourna dans le laboratoire. Il en avait assez de ce travail trop exigeant et avait hâte qu'il soit terminé. Il se dirigea vers la fenêtre pour ouvrir les volets…

Il était allongé par terre. Les lampes brillaient et il faisait nuit. Bisha était auprès de lui, depuis longtemps, apparemment. Fraser constata que son bras l'élançait ; il était tant bien que mal enveloppé de linges sanguinolents. La paillasse et le sol étaient jonchés d'éclats de verre. L'engourdissement qu'il connaissait bien lui plombait les muscles. Il avait du mal à bouger, du mal à penser. Bisha s'avança jusqu'à lui en rampant et posa sa tête sur sa poitrine. En silence. Comme un chien affectueux.

Lentement, très lentement, ses idées s'éclaircirent. *Je dois être tombé sur la paillasse. Bon Dieu ! Et si j'avais cassé les ballons contenant les cultures de virus ? Ce n'aurait pas été seulement nous, mais la ville entière qui… J'aurais pu perdre tout mon sang. Si j'étais mort, que devenait Bisha ?*

Il lui fallut plus longtemps, cette fois-ci, pour retrouver son état normal. Il sutura son bras entaillé. Le résultat n'était guère satisfaisant. Il avait peur. Peur de se lever de son siège, de fumer, d'allumer le fourneau. Les heures s'étiraient. Le jour se leva. Ce fut une autre nuit. Fraser se sentait mieux, mais sa peur se mua en désespoir. Il n'avait pour se rassurer que la parole de Bisha qui affirmait que le mal n'était pas fatal, et il doutait de la valeur des tests qu'il avait pratiqués. Et s'il existait des micro-organismes étrangers échappant aux méthodes d'identification de la médecine classique ? Il avait peur pour lui ; il était terrifié pour Bisha.

« Je vais en ville, annonça-t-il à brûle-pourpoint.

— Je vous accompagne.

— Non. Reste là. Je n'ai rien à craindre. Il y a un docteur là-bas, un guérisseur martien. Peut-être qu'il connaît… »

La nuit était glaciale et la route lui parut longue sous la phosphorescence des étoiles.

Il traversa la zone irriguée où la moisson était faite et s'engagea dans les rues étroites de la cité. Elle était moins ancienne que la plupart des localités martiennes, mais les murs de briques réparés à maintes reprises menaient un combat perdu d'avance contre le vent sec et la poussière abrasive. Il y

avait peu de passants. Ceux que Fraser croisait le regardaient et continuaient leur chemin. C'étaient des gens au teint bistre et un désespoir perpétuel hantait leur regard brûlant. Le canal était leur dieu, leur mère, leur père, leur enfant et leur épouse. Ils extrayaient laborieusement, goutte à goutte, leur substance de ce noir fossé. Ils ne se rappelaient pas qui l'avait creusé depuis la calotte polaire, à travers le lit des mers taries, à travers les déserts, sous les plateaux. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il était là et qu'il valait mieux commettre le plus abject des péchés que manquer au devoir d'entretenir le canal. C'était une existence cruelle, mais ils s'en contentaient.

Si nulle torche n'éclairait les rues, Fraser connaissait la maison où il se rendait. La porte de métal rouillé s'ouvrit à contrecœur quand il frappa et se referma vivement derrière lui. La pièce, qu'illuminait une lampe fumeuse, était petite ; un feu de racines y dispensait une chaleur avare mais les murs arboraient des tentures d'un âge incalculable et d'une valeur inestimable.

Tor-Esh, le guérisseur, était compétent dans son domaine. Il portait une robe élimée mais il avait la panse rebondie, et sa figure poupine contrastait avec la maigreur habituelle de ses compatriotes. A la fois prêtre, oracle et médecin, c'était le seul habitant de la ville qui eût jamais manifesté un certain intérêt à l'égard de Fraser et de son travail. Un intérêt qui, d'ailleurs, ne signifiait pas nécessairement une preuve de sympathie.

Il accueillit son visiteur par la formule de salutation traditionnelle.

« J'ai besoin de votre aide, déclara le Terrien avec raideur. J'ai contracté une maladie… »

Tor-Esh écouta. Si ses lèvres souriaient comme d'habitude, ses yeux rusés et pénétrants étaient froids et, à mesure que Fraser parlait, ce sourire factice lui-même s'effaça.

« Répétez, dit-il quand son hôte eut terminé. Et plus lentement, je vous prie. Votre martien n'est pas toujours clair.

— Mais savez-vous ce que c'est ? Pouvez-vous me dire…

— Répétez ! »

Fraser obtempéra en s'efforçant de ne pas extérioriser la peur qui l'habitait. Il répondit aux questions précises que Tor-Esh lui posa. Puis le Martien se tut. Ses traits massifs étaient inquiétants à la lueur vacillante de la lampe et le cœur du Terrien battait à grands coups.

« Vous n'êtes pas malade, murmura enfin le guérisseur. Mais si certaines mesures ne sont pas prises, vous mourrez inévitablement.

— Ne dites pas d'absurdités ! se récria Fraser avec colère. Un homme en bonne santé ne meurt pas comme ça, à moins d'un accident.

— Nous sommes en un sens un peuple ignorant, répliqua Tor-Esh. Pas parce que nous n'avons pas appris, mais parce que nous avons oublié.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas… Je viens pour que vous m'aidiez. Il y a quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose qui me dépasse.

— Oui. » Le Martien alla se planter devant la haute fenêtre. « Avez-vous réfléchi au canal ? Pas seulement à celui-ci, mais à la multitude des canaux dont le vaste réseau enveloppe Mars ? Vous êtes-vous demandé comment ils ont été construits ? Avez-vous pensé aux machines et à la phénoménale quantité d'énergie nécessaire pour prolonger un peu ce monde agonisant ? Nous sommes les fils de ceux qui ont conçu et édifié ces machines. Pourtant, il ne nous reste rien que le résultat final de leur travail, et nous voilà réduits à déblayer le canal de nos mains, à creuser le sable qu'amasse le vent.

— Je sais, dit Fraser avec impatience. J'ai étudié l'histoire de Mars. Mais qu'est-ce que… »

Tor-Esh parut ne pas remarquer l'interruption. « Tant et tant de siècles ! Les nations et les empires, les guerres et les fléaux, des rois sans nombre. Le savoir. La science. L'ascension et la splendeur, puis l'usure et le déclin. Les océans se sont retirés et changés en poussière, les montagnes écroulées, les sources d'énergies épuisées. Vous qui venez d'un monde jeune, pouvez-vous imaginer combien de races sont apparues sur Mars ? » Il se tourna vers le Terrien. « Vous êtes arrivés avec vos navires

grondants, vos machines, votre science, prouvant que nous avions eu tort de croire que nos dieux n'avaient pas créé d'hommes en dehors de nous. Vous nous tenez pour un peuple dégénéré et ignare. Or vous êtes un peuple ignorant, vous aussi, non parce que vous avez oublié mais parce que vous n'avez pas encore appris.

» Il y a beaucoup de sciences, d'espèces de savoir. Mars a connu des races capables de construire les canaux. Ce n'étaient pas les seules. Il a existé des hommes qui voyaient sans yeux et entendaient sans oreilles, des hommes qui contrôlaient les éléments, qui étaient les maîtres de la vie et de la mort. Des hommes si puissants qu'ils ont été éliminés, car les autres les redoutaient. A présent, ils ont disparu, mais leur sang coule en nous. Et il arrive parfois qu'un enfant naisse… »

Fraser se crispa.

Tor-Esh poursuivit posément : « Les nomades parlaient d'une enfant. »

L'estomac de Fraser se contracta et une sueur glacée l'inonda. La peur… *Je n'ai pas fait allusion à Bisha. Comment peut-il…*

« Le folklore ne m'intéresse pas. Dites-moi seulement…

— Un certain mal a frappé la tribu. L'enfant partie, le mal a disparu. Il est en votre demeure, maintenant. La mère a manifestement menti : la fillette n'est pas morte. Elle est sous votre toit.

— Magie noire et sorcellerie ! gronda Fraser. Malédictions, sortilèges et lâcheté ! Je vous croyais plus sagace, Tor-Esh. » Le Terrien marcha vers la porte. « J'ai été stupide de vous solliciter. »

Le guérisseur devança Fraser. Il s'interposa entre son visiteur et la porte, la main sur le loquet. Il n'avait pas fini.

« Nous sommes ignorants, mais ce n'est pas pour le plaisir que nous tuons des enfants. Quant à la magie noire et à la sorcellerie… les mots ne sont que des mots. Seuls comptent les faits. Si vous voulez mourir, cela vous regarde. Mais quand vous serez mort, il faudra bien que l'enfant gagne la ville, et cela nous regarde. Je vais prévenir les nomades. La fillette est des leurs. C'est à eux qu'incombe cette tâche. Nous ne la désirons pas. Mais en attendant leur venue, j'élèverai un mur autour de votre maison. Sans doute mourrez-vous très bientôt. Dans sa tribu, ils étaient vingt à se partager la malédiction, mais vous, vous êtes seul et nous ne pouvons pas prendre de risques. »

Lisant peut-être la terreur abyssale dans le regard du Terrien, il ajouta : « La chose aura lieu de façon miséricordieuse. Nous n'avons aucune haine pour l'enfant. »

Il souleva le loquet et Fraser sortit. Il repartit vers le désert. Une fois qu'il eut dépassé la zone labourée, il se mit à courir.

Bisha, somnolente et inquiète, l'attendait.

« Tu sais où sont les vivres, lui dit-il. Entasses-en le plus possible dans la chenillette. Prends aussi des couvertures. Vite ! Nous partons. »

Il passa dans le laboratoire. En toute hâte mais avec grand soin, il entreprit de détruire le fruit de longs mois de travail, malgré la tentation d'envoyer les règles morales à tous les diables et de lâcher ses cultures de virus sur la ville. Superstition, sorciers légendaires, puissants magiciens à l'œuvre ! Dans les vieux récits d'avant la conquête de l'espace qu'il avait lus, de sanguinaires Terriens écrasaient sous leurs talons l'innocente planète Mars. Quand la fiction était devenue réalité prosaïque, la logique et la logistique avaient toutes deux rendu impossible une telle situation – et Fraser le regrettait presque. Il aurait volontiers broyé quelques Martiens sous ses talons !

Le labo nettoyé, il fourra ses notes dans un coffret d'acier qu'il déposa dans le hangar étanche où il garait la chenillette. Bisha, les joues ruisselantes de larmes, se taisait. Elle avait patiemment chargé le véhicule. Fraser vérifia vite les caisses, compléta les réserves et fit monter l'enfant à bord de l'engin. Elle leva les yeux vers lui et il se rendit compte de son effroi.

« N'aie pas peur, lui dit-il. Tout ira très bien, tu verras.

— Vous ne me ramenez pas dans la tribu ?

— Je t'emmène d'abord au consulat terrien de Karappa et ensuite à San Francisco, dit-il sur un ton féroce. Et il y a intérêt à ce que personne ne cherche à m'arrêter ! »

Il ouvrit la porte du hangar et s'installa aux commandes. La chenillette s'ébranla en ferraillant. Déjà, des torches brillaient dans la nuit, lui barrant le chemin.

« Allonge-toi sur le plancher, Bisha, et ne bouge pas. Tu ne risques rien. »

Il mit les gaz et le véhicule bondit à grand bruit en soulevant un épais nuage de poussière. Fraser fonçait droit sur la ligne ondulante des torches en baissant instinctivement la tête, le menton sur le volant. La chenillette était blindée, le verre des hublots en théorie incassable, mais Fraser apercevait à la lueur des torches les étincelants bâtons de jet des Martiens, foudroyants boomerangs métalliques capables de décapiter un homme aussi facilement qu'un sabre.

Quelque chose étoila la fenêtre latérale. D'autres projectiles résonnèrent contre la carrosserie. Les torches s'écartèrent, les visages stupéfaits des porteurs de flambeaux s'évanouirent. Fraser avait effectué sa percée. Le désert s'ouvrait devant lui. Cinq cents kilomètres plus loin, c'était Karappa. La civilisation.

À condition de distancer les nomades.

Et il avait tout intérêt à les devancer ; il n'y avait pas seulement Bisha : sa propre vie était en jeu, elle aussi. Il avait besoin de soins. Et vite ! De gens qui ne croiraient pas aux malédictions…

L'aube naquit, froide sous le ciel sombre, voilée de poussière. Entre Fraser et Karappa, il n'y avait pas de canal, pas de ville, rien que le sable fin et pulvérulent qui ondoyait comme de l'eau sous la gifle du vent.

« Écoute-moi, Bisha, et regarde bien, dit-il. S'il m'arrivait de m'endormir subitement… » Il lui montra comment s'y prendre pour arrêter le véhicule. « Tu stoppes aussitôt et tu restes à l'intérieur jusqu'à ce que je me réveille. »

Elle hocha la tête, les lèvres crispées tant son effort de concentration était intense. Il lui fit exécuter plusieurs fois la manœuvre pour être sûr qu'elle ne l'oublierait pas.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres. Partout, aussi loin que portait le regard, devant, derrière, à gauche, à droite, c'était l'étendue monotone et plate du désert. Combien de temps faudrait-il à un cavalier isolé pour rattraper une caravane lourdement chargée ? Combien de temps fallait-il aux coureurs de déserts et à leurs montures agiles pour retrouver une piste ? Les chenilles ferraillantes s'enfonçaient profondément dans le sable meuble ; on avait beau vouloir se hâter, on ne pouvait avancer plus vite que le désert ne le permettait.

Bisha sortit soudain de ses réflexions. « Ils vont nous poursuivre. »

Elle était intelligente. Trop ! « Qui ? Les nomades ? Nous serons plus rapides qu'eux. D'ailleurs, ils ne tarderont pas à abandonner la partie.

— Non, ils nous suivront. Pas vous : moi. Et ils nous tueront tous les deux.

— Ni les hommes ni les dieux de Mars ne pourront nous rejoindre sur la Terre.

— Ce sont des dieux puissants. Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait. Tu seras heureuse sur la Terre, Bisha. »

Elle s'assit près de lui. Bientôt, elle s'endormit.

Le tableau de bord comportait une boussole, instrument indispensable pour voyager dans ces déserts dépourvus de routes et de points de repère. Il fallait calculer son cap comme à bord d'un navire. Le temps passait. Le sable, le sable sans fin recommencé… Fraser était fatigué.

Fatigué.

Sans doute mourrez-vous très bientôt… dans sa tribu, ils étaient vingt à se partager la malédiction…

Le désert bruissait. L'oreille captait puis oubliait les bruits de la chenillette. Il n'y avait plus que les soupirs, le glissement, le frottement, les ondulations du sable sous le vent. La vue de Fraser se

brouillait. Il n'aurait pas dû se surmener, s'exténuer ainsi à la tâche. Il était épuisé, incapable de lutter contre la faiblesse qui l'envahissait.

… vingt dans sa tribu à se partager la malédiction… mais vous, vous êtes seul…

Cinq cents kilomètres, ce n'est pas si loin. Tu les feras. Tu les ferais en une demi-journée sur Terre.

Mais tu n'es pas sur la Terre. Et tu ne les feras pas en te traînant dans ce désert froid.

Vous, vous êtes seul…

Maudit Tor-Esh !

« Réveille-toi, Bisha. Il faut manger. Et j'ai besoin de cette bouteille. »

Quand il eut bu et se fut rassasié, il se sentit mieux.

« Nous roulerons toute la nuit et nous serons sans peine à Karappa dans la matinée. Si les nomades nous suivent, ils ne nous rattraperont pas. »

Au milieu de l'après-midi, Fraser pilotait la chenillette comme dans un brouillard. Il ne suivait plus l'aiguille de la boussole. Quand il s'en aperçut, il s'était dérouté de plusieurs degrés. Il lui fallut quelques minutes pour se rappeler le bon cap. Il réfléchissait, tremblant. Bisha le regardait.

« Ne fais pas cette tête ! cria-t-il. N'aie pas peur. Je suis en pleine forme. On y arrivera, compte sur moi. »

Elle se détourna.

« Et ne pleure pas ! Tu m'entends, oui ou non ? J'ai assez d'ennuis sur les bras sans devoir encore supporter tes pleurnicheries !

— C'est à cause de moi ! Vous auriez dû croire aux paroles des Anciens. »

Il la gifla – c'était la première fois qu'il levait la main sur elle sous l'effet de la colère. « Je ne veux plus t'entendre parler de ces histoires. Si, depuis le temps, tu n'as rien appris… »

Bisha se recroquevilla à l'autre bout de la banquette et Fraser remit le véhicule sur la bonne voie. Mais il n'alla pas loin. Il avait besoin de repos. Rien qu'une heure… Il freina. Quand il regarda Bisha, il se rappela l'avoir frappée. Il lui semblait que cela remontait à des années et des années.

« Ma pauvre petite Bisha ! Ce n'est pas de ta faute. Tu me pardonnes ? »

Elle hocha la tête. Il l'embrassa. Elle pleura un peu. Avant de s'endormir, il la chargea de le réveiller lorsqu'il serait cinq heures à la montre de bord.

Le réveil fut difficile et il faisait nuit noire quand la chenillette repartit en cahotant, se frayant un passage à travers le sable qui s'était accumulé autour d'elle. Fraser ne se sentait nullement reposé. Au contraire, c'était pire : toute son énergie l'avait abandonné. Il était physiquement et mentalement vidé.

Il roulait. De nouveau, il se dérouta. Sans doute s'était-il assoupi : la chenillette avait dévié de sa course et se dirigeait maintenant plein sud. Il se tourna vers Bisha et cria avec rage : « Pourquoi n'as-tu pas arrêté le véhicule ? Je t'avais dit… »

Elle regardait le désert. À la lueur tamisée du tableau de bord, il vit son visage et reconnut l'expression peinte sur les traits de l'enfant. Un nouveau coup de cafard. Bisha s'était retirée au fond d'elle-même.

Elle ne lui répondit pas et il jura. C'était bien le moment de sombrer dans la mélancolie alors qu'il avait tant besoin d'elle. Elle avait de quoi s'affliger, mais cela devenait une habitude et elle n'avait pas le droit de s'abandonner maintenant à ce spleen morose. À cause d'elle, de ses absences, on avait déjà perdu des heures précieuses. De précieux kilomètres… Il la secoua.

Autant secouer une poupée de son. Il lui parla avec rudesse : elle ne paraissait pas l'entendre. En désespoir de cause, furieux de cet entêtement, il arrêta le véhicule et l'obligea à le regarder. Pour la seconde fois, il la gifla.

Elle ne pleura pas. Elle se contenta de murmurer : « Je ne peux pas m'en empêcher. Eux aussi, ils me battaient, mais je ne peux pas m'en empêcher. »

Elle semblait insensible et Fraser ne parvenait pas à entrer en contact avec elle. Il n'avait jamais

tenté de la faire sortir de force de cet état de prostration et il constata que c'était impossible. Il renonça à la rudoyer. Tandis qu'il la dévisageait, une peur corrosive montait en lui. Parce que ce qui s'était passé les autres fois était en train de recommencer.

La période précédant immédiatement ces passages à vide, ces sommeils anormaux…

C'était le même mécanisme. Un mécanisme invariable.

Mais cela n'avait pas de sens. Ce n'était qu'une coïncidence.

Une coïncidence qui se répète par trois fois ? Et comment Tor-Esh avait-il deviné que Bisha était chez lui ?

Trois fois. À la quatrième, il ne s'agirait plus d'une coïncidence. Et Fraser tiendrait une certitude.

Pouvait-il se permettre une quatrième expérience de cette nature ?

C'était de la folie ! Comment sa mélancolie pouvait-elle l'affecter, lui ?

Il secoua encore la fillette et, sous le coup du désespoir, la traita avec une brutalité inouïe. Jamais il n'aurait imaginé qu'il eût pu agir ainsi avec une enfant. Mais cela ne servit à rien. Elle le contemplait, le regard lointain, sans protester, parfaitement indifférente.

Ce n'était pas un simple état d'âme. C'était autre chose.

Quoi ?

Il arrive parfois qu'un enfant naisse…

Fraser accéléra. Les pinceaux des phares ouvraient une brèche éclatante dans la nuit immémoriale.

Il avait peur. Peur de Bisha. Et il s'obstinait encore à ne pas croire…

Il trouverait de l'aide à Karappa. Quelqu'un qui saurait la vérité, qui ferait quelque chose. Rester réveillé. Ne pas laisser le rideau retomber.

Réfléchir. Il ne s'agit pas d'une malédiction. Cela, c'est exclu. Ni d'une maladie. Ni d'un effet secondaire des conditions physiques existantes : on aurait déjà observé le phénomène. Et Tor-Esh savait de quoi il retournait.

Qu'avait-il dit à propos des anciennes races martiennes ? Qu'enseignait-on à leur sujet en fac ? Trop de choses et pas assez. Trop de races et pas assez de temps.

Il a existé des hommes qui voyaient sans yeux et sans oreilles ; des hommes qui contrôlaient les éléments…

Fraser essayait de se rappeler ; c'était un supplice. Il regarda l'enfant. Des races anciennes. Des gènes récessifs. Quelle est la réponse ? On a constaté la présence de facultés de perception extrasensorielle chez les Martiens, mais il ne s'agit pas d'un phénomène parapsychologique. Quoi, alors ?

Un vestige, une bribe de quelque chose de déformé et d'incomplet ?

De quoi a-t-elle la nostalgie ? Une nostalgie dont elle-même ignore l'objet ?

La réponse jaillit dans la tête de Fraser, aussi claire qu'une cloche qui tinte. Une page d'un livre scolaire oublié que son subconscient recelait à son insu depuis toutes ces années… une brève allusion faite en passant à une population qui avait tenté de sublimer les conditions d'existence sur un monde agonisant en établissant une sorte de symbiose mentale, en vivant dans le cadre d'une étroite communauté, en mettant en commun l'esprit et les potentialités de tous et de chacun et qui, grâce à cet effort collectif, avait réussi à acquérir de tels pouvoirs mentaux qu'elle avait dominé plusieurs siècles durant ce quadrant de la planète, laissant derrière elle une foule de légendes.

Et un enfant.

Une fillette saine et normale dans tous les domaines à l'exception d'un seul : son cerveau, qu'un cruel accident de l'hérédité avait façonné pour participer d'une communauté d'esprits interdépendants ayant cessé d'exister, son cerveau était mutilé. À l'instar d'une batterie, il déchargeait son énergie électrique pour se livrer à ses activités normales (penser, vivre) et il devait utiliser une source extérieure pour se recharger, comme des accus à plat, parce qu'il n'avait pas de capacité

d’autorégénération. Innocent vampire, il drainait l’énergie des esprits sans méfiance qui se trouvaient à sa portée chaque fois qu’il en éprouvait le besoin.

Et il était actuellement en train de sucer l’énergie mentale de Fraser. La tribu de Bisha comptait une vingtaine de membres : voilà pourquoi aucun n’était mort. Mais le Terrien était seul. Il ne pouvait satisfaire au besoin de la fillette, d’où le raccourcissement des intervalles séparant les ponctions.

Les Martiens avaient raison dans leur ignorance et, en dépit de sa science, Fraser avait eu tort.

S’il abandonnait Bisha dans le désert, il serait sauvé.

Il arrêta la chenillette et contempla la jeune Martienne. Elle était si petite, si désarmée ! Et il s’était pris d’affection pour elle. Ce n’était pas de sa faute. Peut-être pourrait-on encore faire quelque chose, trouver une solution. D’autant que dans une ville, elle ne serait pas aussi dangereuse.

Fraser survivrait-il à un nouveau plongeon dans les ténèbres ?

Il n’en savait rien. Mais elle s’était enfuie une fois de son plein gré, par abnégation. Il ne pouvait faire moins qu’essayer.

Il la prit dans ses bras.

Le rideau tomba.

Fraser se réveilla lentement. Le soleil brillait de tout son éclat. Il régnait un profond silence. Il se réveilla comme on émerge d’un gouffre, centimètre par centimètre. Il était seul dans la chenillette. Il appela, mais il n’y eut pas de réponse.

Alors il sortit, appelant toujours. Et il vit les empreintes. Des empreintes de sabots se dirigeant vers le véhicule. Et les empreintes minuscules laissées par Bisha. Elle était sortie et allée à la rencontre des nomades.

Le Terrien se tut. Le son de sa voix était trop bruyant, trop terrible. Il se mit à courir le long des traces. Elles aboutissaient à un petit tas de vêtements.

Elle n’avait pas tenu sa promesse. Elle avait désobéi et l’avait laissé, endormi, sain et sauf, pour avancer seule à la rencontre des cavaliers. C’était elle, ce n’était pas Fraser que ceux-ci poursuivaient.

Il ne lui fallut guère de temps pour creuser une si petite tombe.

Il reprit le volant. Il n’y avait plus de danger maintenant, mais il roulait vite. Le désert était brouillé et il ne pensait qu’à la Terre, il n’aspirait qu’à la Terre – mais sans la maison blanche qui, désormais, serait toujours pour lui hantée par un fantôme.

Les Derniers jours de Shandakor

1.

Il entra dans la taverne, drapé dans une cape rouge foncé au capuchon rabattu sur sa figure, et s'immobilisa un instant à côté de la porte. L'une des femmes de proie, sveltes et noires de peau, qui hantent ces lieux, s'approcha de lui dans un tintinnabulement de clochettes – ces sonnailles étaient peu ou prou son seul costume.

Elle lui sourit. Et soudain, son visage se figea, son regard changea : elle ne regardait plus l'homme en rouge ; elle voyait à travers lui. C'était stupéfiant. On aurait cru qu'il venait de devenir invisible.

Elle passa devant lui. J'ignore si un mot d'ordre circula, mais l'anneau de vide qui entourait l'étranger s'élargit. Et personne ne le regardait. Les gens ne se détournaient pas de lui : simplement, ils refusaient de le voir.

Il traversa à pas lents la salle bondée. Il était très grand et se mouvait avec une grâce souple impressionnante. On s'écartait de son chemin. Sans ostentation, mais délibérément. Des odeurs sans nom imprégnaient l'air qui vibrait du rire aigu des femmes.

Deux solides barbares sérieusement éméchés étaient en train de régler une querelle tribale et la foule hurlante leur avait fait place. Une flûte d'argent, un tambourin et une harpe double dispensaient une vieille et sauvage mélodie. Des corps bistres, agiles, bondissaient et tournoyaient au milieu des éclats de rire, des cris, de la fumée.

L'étranger fendait la foule, solitaire. Nul ne le touchait, nul ne le voyait. Il passa près de moi et peut-être parce que j'étais le seul, non seulement à le voir mais aussi à le dévisager, il me décocha un regard. Ses yeux perdus dans l'ombre de la capuche étaient noirs. Ils luisaient comme des braises, pleins de souffrance et de rage.

Je ne fis qu'entre apercevoir sa figure encagoulée. Fugitivement, mais ce fut assez. *Pourquoi fallut-il qu'il me montrât son visage dans cette taverne de Barrakesh ?*

Il me dépassa. Il n'y avait pas de place dans le coin d'ombre vers lequel il se dirigeait, mais on lui en fit. Là encore un cercle de vide, un fossé se creusa entre la foule et lui. Il s'assit, posa une pièce sur le bord de la table. Une serveuse s'approcha bientôt, s'en saisit et plaça une coupe de vin devant l'étranger. On aurait juré qu'elle s'occupait d'une table inoccupée.

Je me tournai vers Kardak, mon premier guide, un Shunni large d'épaules aux cheveux longs tressés de façon à former un chignon compliqué comme le voulaient les coutumes de sa tribu. « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il haussa les épaules et fit mine de se lever. « Qui sait ? Venez, John Ross. Il est temps de retourner au caravansérail.

— On ne partira pas avant des heures. Et pas de mensonges, cela fait bien longtemps que je suis sur Mars. Qui est cet homme ? D'où vient-il ? »

Barrakesh est la porte qui relie le pays du Nord au pays du Sud. Jadis, quand il y avait des océans à l'équateur et dans l'hémisphère austral, quand Valkis et Jekkara étaient de fières capitales impériales et non des antres de brigands, les grandes caravanes affluaient déjà à Barrakesh, frontière des Terres Sèches septentrionales. Il en va ainsi depuis de nombreux millénaires. Barrakesh est un carrefour où se côtoient les étrangers.

Dans ses rues aux pavés usés, on croise de grands montagnards keshis, des nomades des plateaux du Haut Shun, des gens du Sud minces et noirauds qui trafiquent les objets qu'ils pillent dans les tombes

et les temples oubliés, des aventuriers cosmopolites venus de Kahora et autres cités marchandes nanties d'astroports, là où l'on trouve au grand complet toute la panoplie de la civilisation moderne.

L'étranger à la cape rouge n'appartenait à aucune de ces races. Il m'avait suffi d'entrevoir un instant son visage pour en avoir la certitude.

Anthropologue planétaire, je devais – en principe – établir un inventaire d'ethnologie martienne et je disposais à cette fin d'une bourse extorquée à une université terrienne trop ignorante pour se douter que, compte tenu de l'ampleur de l'histoire de Mars, un tel projet restait d'avance voué à l'échec.

Je m'étais rendu à Barrakesh pour recruter une équipe en vue de procéder à l'étude des tribus du Haut Shun, un travail qui devait durer une année. Et voilà qu'un homme était passé devant moi. Un homme à la peau dorée, dont les yeux noirs n'avaient rien de martien et à la structure faciale n'appartenant à aucune des races que je connaissais. Son visage ressemblait un peu à celui des faunes sculptés qu'il m'avait été donné de voir.

« Il est temps de partir, John Ross ! » répéta Kardak.

L'étranger solitaire buvait son vin en silence.

« Très bien ! Je vais l'interroger ! »

Le guide poussa un soupir. « Les Terriens ont décidément peu de goût pour la prudence », dit-il. Sur ces mots, il s'en fut.

Je me levai et m'approchai de l'inconnu. Je lui demandai en haut martien, la vieille langue de cour parlée dans les villes des Bas Canaux, la permission de m'asseoir. Ses yeux farouches et torturés croisèrent les miens. Il y avait de la haine dans son regard. Du mépris et de la honte.

« A quelle souche humaine appartenez-vous ? demanda-t-il.

— Je suis terrien. »

Il répéta le mot comme s'il l'avait déjà entendu prononcer et essayait de se rappeler dans quelles circonstances.

« Terrien ? Ce que disent les vents du désert est donc vrai : Mars a péri et des hommes venus d'autres mondes profanent sa poussière. » Son regard balaya la taverne et les hommes qui refusaient d'admettre sa présence. « Le changement, murmura-t-il. Les choses meurent, changent et passent. »

Ses traits se crispèrent. Il porta sa coupe à ses lèvres. Je me rendis compte qu'il y avait longtemps qu'il buvait. Une sorte de folie tranquille l'habitait.

« Pourquoi les autres vous fuient-ils ? »

Il émit une espèce de rire sec et amer. « Il faut être un homme de la Terre pour poser pareille question. »

Une race nouvelle, me disais-je. *Une race inconnue !* Je songeais à la célébrité qui récompense parfois ceux qui font une découverte inédite, à la chaire universitaire qui me serait peut-être attribuée si j'ajoutais une pièce inconnue à la mosaïque embrumée de l'Histoire martienne. J'avais bu un peu plus que de raison, et je la voyais, cette chaire ! Resplendissante, tout en or !

« J'erre d'un endroit à l'autre dans le bourbier fangeux qu'est Barrakesh, reprit l'étranger. C'est partout la même chose. » Dans l'ombre du capuchon, ses dents blanches scintillèrent d'un éclat fugace. « Ceux de mon peuple ont été plus sages que moi. Quand Shandakor est morte, nous sommes morts avec elle, même si nos corps continuent de vivre.

— Shandakor ? » Le vocable évoquait un tintement de cloches lointaines.

« Comment un Terrien la connaîtrait-il ? Oui, Shandakor ! Demandez aux hommes de Kesh et aux hommes de Shun ! Demandez aux rois de Mekh qui habitent de l'autre côté de la planète ! Demandez aux hommes de Mars ! Ils n'ont pas oublié Shandakor ! Mais ils ne vous diront rien. Ce souvenir et ce nom sont chargés d'opprobre pour eux. »

Il contempla la foule agitée qui remplissait la salle, puis tourna son regard vers la rue bruyante. « Et je vais parmi eux… perdu.

— Shandakor est morte ?

— Elle est en train de mourir. Nous étions trois qui nous refusions à périr. Nous avons pris la route du Sud. L'un d'entre nous a rebroussé chemin, un autre est mort dans le désert et moi, je suis à Barrakesh. » Il étreignit si fort sa coupe que le métal se déforma.

« Vous regrettez d'y être venu ?

— J'aurais dû rester et mourir avec Shandakor. Je l'ai compris, maintenant. Mais je ne peux pas y retourner.

— Pourquoi ? » J'imaginais le nom de John Ross inscrit en lettres d'or sur le mémorial des grands découvreurs.

« Le désert est immense, Terrien. Trop grand pour un homme seul.

— J'ai une caravane et je pars cette nuit. Pour le Nord ! »

Une lueur frémit dans ses prunelles, si étrange, si meurtrière que j'en fus épouvanté. « Non, dit-il dans un souffle. Non ! » Muet, il regardait la foule qui, depuis que j'étais assis à côté de l'étranger, m'avait oublié comme elle l'avait lui-même oublié. *Une race nouvelle, une cité inconnue. Et j'étais ivre.* Après un long silence, il s'enquit : « Mais en quoi Shandakor peut-elle intéresser un Terrien ? » Quand il eut entendu mes explications, il rit. « Vous étudiez les hommes ! » murmura-t-il. Et il s'esclaffa de plus belle. Son rire faisait onduler les plis de son rouge vêtement.

« Si vous voulez retourner à Shandakor, je vous y emmène. Sinon, dites-moi où elle se situe et je la trouverai. Votre race et votre cité doivent avoir leur place dans l'Histoire. » Il ne répondit pas, mais le vin me rendait perspicace et je devinais ce qui se passait dans sa tête. Je me levai. « Réfléchissez à ma proposition. Je me trouverai au caravansérail de la porte septentrionale jusqu'au lever de la petite lune. Après, je serai parti.

— Attendez ! » Ses doigts se refermèrent autour de mon poignet. Cela me fit mal. Je scrutai son visage et ce que j'y vis me déplut. Mais, comme l'avait dit Kardak, j'avais bien peu de goût pour la prudence. « Vos caravaniers n'iront pas plus loin que les Puits de Karthédon, Terrien.

— Eh bien, je continuerai sans eux.

— Soit », laissa-t-il tomber après une longue pause.

Ses pensées étaient aussi claires que s'il les avait exprimées à haute et intelligible voix : je n'étais jamais qu'un Terrien et il m'assassinerait lorsque nous arriverions en vue de Shandakor.

2.

Les pistes caravanières bifurquent aux Puits de Karthédon ; une branche s'enfonce vers l'ouest et le pays de Shun, une autre vers le nord, empruntant les cols extérieurs de Kesh. Mais il en existe une troisième, plus ancienne, la route de l'est. On ne l'utilise plus. Les profonds puits creusés dans le rocher sont à sec et les kiosques de pierre qui les abritaient ont depuis longtemps disparu, usés par le frottement des dunes mouvantes. Les vestiges du passé ne commencent à apparaître qu'à partir du moment où la piste s'attaque à la montagne.

Kardak refusa tout net d'aller plus loin que les Puits. Il me déclara qu'il m'attendrait là un certain temps et que, si je revenais, nous prendrions la route de Shun ; sinon… eh bien, sa paye était entre les mains du chef. Il se ferait régler et rentrerait chez lui. La présence de l'étranger lui avait déplu et il avait doublé son prix.

Depuis que nous avions quitté Barrakesh, je n'avais pas réussi à arracher à Kardak ni à ses hommes un seul mot à propos de Shandakor. L'étranger observait le même mutisme ; il m'avait dit son nom : Corin. Voilà tout. L'air sombre, il marchait à l'écart, drapé dans sa cape, le capuchon rabattu sur la figure. Ses démons intérieurs continuaient de le harceler et il y en avait un de plus : l'impatience. Si je l'avais laissé faire, il nous aurait tués d'épuisement.

Ainsi, une fois arrivés à Karthédon, nous partîmes seuls, Corin et moi, en direction de l'est avec deux bêtes de bât et toute la provision d'eau dont nous pouvions nous charger. Dès lors, impossible d'empêcher mon compagnon de mener un train d'enfer. « Nous n'avons pas le temps de nous arrêter. Les jours s'enfuient. Nous n'avons pas le temps ! »

Il ne nous restait plus que trois bêtes lorsque nous atteignîmes les monts et, après avoir franchi le premier col, nous poursuivîmes notre route à pied en tenant en bride la seule monture survivante chargée de nos outres de plus en plus flasques.

À présent, nous suivions une route antique ravagée par le temps qui traçait ses méandres à travers les cimes nues hantées de silence, seulement peuplées de rochers rouges sculptés par le vent.

« C'est par là que passaient les armées, dit Corin. Rois, caravanes, mendiants, esclaves, ménestrels, danseuses, ambassades princières… c'était la route de Shandakor. »

Notre dernière monture glissa sur un rocher en pente et se rompit le cou ; nous dûmes nous charger de la seule outre qui nous restait. Ce n'était pas un pesant fardeau et elle devenait toujours plus légère. Bientôt, elle se trouva presque vide.

Un jour, longtemps avant le coucher du soleil, Corin m'annonça de but en blanc : « Nous allons nous arrêter là. »

La route escarpée s'étirait devant nous. On ne voyait rien, on n'entendait rien de particulier. Corin s'assit dans la poussière et je m'accroupis un peu plus loin. Je l'observai. Son visage était invisible derrière son capuchon et il ne parlait pas.

L'ombre s'épaissit, envahissant l'étroite route encaissée. Le ciel vira au safran, puis au rouge, et les étoiles à l'éclat cruel se levèrent. Le vent obstiné taillait et polissait les rochers en murmurant tout bas ; c'était un vent ancien, sénile, plaintif, insatisfait. De temps à autre, des cailloux dégringolaient avec un petit bruit sec.

Le pistolet que je serrais sous ma cape était froid dans ma main. Je n'avais nulle envie de m'en servir, mais je ne tenais pas à mourir sur cette route muette qu'avaient foulée des armées, des caravanes et des rois disparus.

Un rayon de lune glauque s'infiltra entre les parois abruptes. Corin se leva.

« À deux reprises, j'ai suivi le mensonge. Ici, je rencontre enfin la vérité.

— Je ne comprends pas, murmurai-je.

— J'ai cru pouvoir échapper à l'anéantissement. C'était un leurre. J'ai cru ensuite que je pourrais retourner là-bas pour mourir avec Shandakor. C'était un autre mensonge. Maintenant, je discerne la vérité. Shandakor agonise. J'ai fui sa mort qui est à la fois la fin de la cité et la fin de ma race. La honte de cette fuite est sur moi et je ne pourrai jamais retourner à Shandakor.

— Qu'allez-vous faire ?

— Mourir ici.

— Et moi ?

— Vous avez vraiment cru que je conduirais un étranger à Shandakor pour qu'il soit le témoin de sa mort ? »

Je fus plus prompt que lui. Ignorant quelles armes il pouvait dissimuler sous la cape rouge, je plongeai et m'aplatis sur la roche poudreuse. Quelque chose passa en sifflant au-dessus de ma tête avec une vive flamme. Une clé aux jambes, et Corin s'écroula. Je me jetai sur lui sans perdre de temps.

Il était doté d'une remarquable vitalité et je dus lui cogner deux fois la tête sur la roche avant de parvenir à lui arracher son arme, un petit instrument de tiges de métal que je lançai au loin. Je le fouillai. Il ne portait plus rien d'autre qu'un couteau que je lui confisquai. Cela fait, je me remis debout.

« Je vous conduirai à Shandakor », lui dis-je.

Il demeurait immobile, drapé dans les plis de son vêtement chiffonné. Son souffle était rauque. « Soit », répondit-il. Puis il réclama à boire.

J'allai chercher l'outre de cuir, espérant qu'elle contenait encore la valeur d'une tasse. Je n'entendis rien. Quand je revins avec l'eau demandée, c'était fini. Il avait usé de je ne sais quel accessoire vestimentaire acéré. J'essayai de le soulever. Son regard avait un éclat curieux. Il prononça trois mots dans une langue qui m'était inconnue et mourut. Je le laissai retomber.

Son sang s'était répandu dans la poussière et, même à la lueur des lunes, je me rendis compte que sa couleur n'avait rien de commun avec celle du sang humain.

Je restai longtemps accroupi, terrassé par un étrange malaise. Enfin, je me ressaisis et repoussai le capuchon rouge qui cachait les traits du cadavre.

Son visage était beau. Je ne l'avais jamais vu, sans quoi je ne me serais sans doute pas enfoncé dans ces montagnes. Si j'avais vu ce visage, j'aurais compris bien des choses et rien, ni la gloire, ni l'argent, ne m'aurait forcé à gagner Shandakor.

Le crâne, étroit et bombé, présentait une ossature délicate. De courtes fibres bouclées, presque métalliques, frémirent sous ma paume tels des fils de soie réagissant à un contact étranger. Ma main était encore posée sur ce crâne quand je les vis perdre leur lustre et changer de texture – elles ne crissèrent plus lorsque je les touchais à nouveau.

Les oreilles de Corin étaient pointues, et leur extrémité garnie de petites touffes de poils argentés. Ces oreilles, comme les avant-bras et la poitrine, conservaient encore un lointain souvenir d'écailles sous forme d'une sorte de poudroiement scintillant sur la peau dorée. J'examinai les dents du mort : elles n'étaient pas humaines, elles non plus.

Je comprenais maintenant pourquoi il avait ri quand je lui avais dit que ma spécialité était l'étude des hommes.

Le silence était profond. J'entendais les cailloux tomber, les pierres rouler le long des falaises solitaires, la poussière soupirer dans les fissures qu'elle envahissait. Les Puits de Karthédon étaient loin – beaucoup trop pour qu'un homme disposant en tout et pour tout d'une tasse d'eau puisse espérer les rallier vivant.

Je regardai la route étroite et escarpée qui s'étirait devant moi. Je regardai le cadavre. Le vent était froid et la clarté lunaire pâlissait. Je n'avais aucune envie de rester dans l'obscurité en compagnie du corps de Corin.

Je me levai et m'engageai sur la route de Shandakor.

Si l'ascension me prit du temps, le trajet lui-même était bref. La route se faufilait entre deux pics faisant comme un portail et, en contrebas, j'aperçus une profonde vallée à la lumière des lunes basses qui couraient dans le ciel. Jadis, cette vallée se couronnait de hautes cimes coiffées de neige, de crêtes noires et pourpres où nichaient les reptiles volants, les lézards-faucons aux yeux rouges. À ces pitons succédaient des forêts violettes, vertes et dorées, et, au fond de la vallée, il y avait un lac noir. Mais tout était mort. Les cimes s'étaient effondrées, les forêts évanouies, et le lac n'était plus qu'un ravin s'ouvrant à même la roche nue.

Une cité fortifiée se dressait au milieu de cette désolation que ponctuait une multitude de lumières estompées. Les remparts d'enceinte qui faisaient une sombre et massive barrière impénétrable à la poussière délimitaient une oasis de vie. Les hautes tours demeuraient debout ; des feux y brillaient et les rues grouillaient d'animation.

C'était une cité vivante – contrairement à tout ce qu'avait pu affirmer Corin.

Vivante et riche. Je ne comprenais pas, mais je savais une chose : ceux qui déambulaient dans les rues lointaines de Shandakor n'étaient pas humains.

Je grelottais sous les gifles du vent qui s'engouffrait dans le défilé. Les tours éclairées semblaient

m’appeler – il y avait quelque chose de surnaturel dans cette vie qui palpitait au cœur de la vallée morte. Mais, humains ou pas, les gens de Shandakor me céderaient peut-être de l’eau, et une monture pour porter les outres afin que je puisse quitter ces montagnes pour regagner les Puits.

La route qui descendait en lacets s’élargissait. Je marchai au milieu sans craindre de mauvaises rencontres, quand deux formes surgies de nulle part me barrèrent le chemin.

Je poussai un cri et bondis en arrière, soudain trempé de sueur, le cœur battant. Leurs larges épées étincelaient au clair des lunes. Ils éclatèrent de rire.

Ils étaient indéniablement humains : un grand barbare du pays de Mekh, à l’est, de l’autre côté de la planète, et son compagnon, plus mince et de teint plus bistre, sans doute de Taarak, contrée encore plus éloignée. Apeuré, furieux et abasourdi, je posai une question des plus idiotes : « Qu’est-ce que vous faites ici ?

— Nous attendons », répondit le Taaraki. D’un geste circulaire, il désigna les falaises sombres qui ceinturaient la vallée. « Les hommes de Kesh et de Shun, les hommes de tous les pays des Terres Boréales et des Marches sont réunis et ils attendent. Et toi ?

— Je suis perdu. Je suis un Terrien qui ne cherche de querelle avec personne. » Si je tremblais toujours, c’était de soulagement.

Je n’aurais nul besoin d’entrer à Shandakor. Si une armée barbare campait là, elle possédait des vivres et je pourrais faire affaire avec ces gens.

Je leur offris de l’argent en contrepartie de ce qui m’était nécessaire.

Ils échangèrent un coup d’œil. « Viens avec nous. Tu t’entendras avec le chef. »

Ils m’encadrèrent. Lorsque j’eus fait trois pas, ils se jetèrent sur moi tels de grands chats sauvages et je m’écroulai, la figure dans la poussière. Quand ils en eurent terminé, ils m’avaient dépouillé de tous mes biens – hormis quelques accessoires vestimentaires pour eux sans intérêt. Je me relevai et essuyai le sang qui coulait de ma bouche.

« Tu te bats bien pour un étranger », dit l’homme de Mekh en soupesant ma bourse. Puis il me tendit la gourde de cuir qui se balançait à sa ceinture. « Bois. Ça, je ne peux pas te le refuser. Mais nous devons faire un long trajet dans la montagne pour nous ravitailler, et nous n’avons pas assez d’eau pour nous amuser à la gaspiller afin de faire plaisir à un Terrien. »

Je vidai la gourde en oubliant mon orgueil.

Le Taaraki sourit. « Va à Shandakor. Peut-être te donneront-ils de l’eau.

— Mais vous m’avez tout pris.

— Ils sont riches, à Shandakor. Ils n’ont que faire de ton argent. Demande-leur de l’eau. »

Ils ricanaient comme s’il s’agissait là d’une plaisanterie connue des seuls initiés et le son de leur rire ne me disait rien qui vaille. C’est avec joie que je les aurais tués et que j’aurais dansé sur leurs cadavres, mais ils ne m’avaient laissé que mes mains nues pour me battre. Je partis donc. Ils continuèrent de ricaner derrière mon dos.

La route traversait la plaine. Je sentais des yeux braqués sur moi, le regard des sentinelles qui, postées sur les pentes, scrutaient la pénombre. Les remparts de la cité s’élevaient de plus en plus haut à mesure que j’avançais, cachant tout sauf le sommet d’une tour surmontée d’un bizarre globe aplati, hérissé de tiges de cristal et qui pivotait lentement. Des étincelles blanches, à peine visibles, jaillissaient de ces tiges.

Une chaussée empierrée conduisait à la porte ouest. Je la suivis à contrecœur, marchant lentement. Soudain, je constatai que la poterne était ouverte.

Ouverte ! Alors que la ville était assiégée !

Je m’immobilisai, essayant de comprendre. Une armée qui n’attaquait pas et une ville ouverte… Cela me dépassait. S’il y avait bien des soldats sur les remparts, ils flânaient avec nonchalance sous des étendards chatoyants. Une foule allait et venait derrière la porte, mais tous ces gens vaquaient à

leurs occupations. Je n'entendais pas leurs voix.

Je repris ma route. Rien ne se passa. Les sentinelles ne m'interceptèrent pas. Personne ne me héla.

Finalement, en dépit de toute raison, poussé par la soif et la faim, j'entrai dans Shandakor.

3.

Il y avait un espace dégagé derrière la poterne, une esplanade assez vaste pour qu'une armée y campe. Elle était entourée de boutiques où l'on vendait des articles inconnus sur Mars depuis des temps immémoriaux. Les marchands proposaient sous leurs dais de riches tapisseries, des fruits et des fourrures rares, des étoffes teintes selon une formule perdue qui gardaient leur éclat à jamais, des meubles sculptés dans des bois qui n'existaient plus. Il y avait des épices, des vins, des vêtements exquis. Dans son échoppe, un vendeur originaire de l'extrême Sud proposait un tapis rituel tissé avec des cheveux de jeunes vierges – un tapis neuf.

Tous ces marchands étaient humains. J'identifiai la nationalité de certains. Pour d'autres, je ne pouvais que la deviner en me référant à telle ou telle coutume traditionnelle. L'origine de la plupart m'était totalement inconnue.

Beaucoup des chalands qui se pressaient de boutique en boutique étaient aussi humains. Il y avait des princes marchands et des troupes d'esclaves qu'on allait vendre à l'encan. Mais pour le reste…

Je me tenais dans l'ombre d'une encoignure près de la poterne ; et si je frissonnais, ce n'était pas à cause du vent nocturne.

J'avais vu Corin et je reconnaissais les seigneurs de Shandakor à leur épiderme doré et à leur crête argentée. Je dis « seigneurs » car, marchant d'un pas altier dans leur ville et servis par des esclaves humains, ils avaient un port seigneurial. Même les humains qui n'étaient pas en servitude leur cédaient la place et se montraient d'une déférence inouïe, comme s'ils savaient qu'être autorisé à pénétrer dans la cité constituait une faveur insigne. Les femmes de Shandakor étaient très belles ; avec leurs yeux scintillants et leurs oreilles pointues, on aurait dit des lutins d'or.

Et il y avait les autres. De sveltes créatures ailées, des créatures souples et couvertes de fourrure, des créatures glabres et hideuses au glissement sinueux, des créatures aux formes et aux couleurs si étranges que j'étais bien incapable d'imaginer de quelle évolution elles étaient l'aboutissement.

Les races perdues de Mars, ces races antiques, jadis puissantes et fières, dont il ne restait rien sinon des légendes presque oubliées que transmettaient encore quelque vieillards dans les coins les plus reculés de la planète. Moi-même, spécialiste de l'histoire et de l'anthropologie martiennes, je ne les connaissais qu'au travers de mythes déformés, analogues aux histoires de satyres et de géants sur la Terre.

Or, ces êtres fabuleux étaient là, revêtus d'habits somptueux, servis par des humains nus dont les chaînes étaient faites de métaux précieux. Et les marchands s'écartaient et s'inclinaient à leur passage.

Les lumières multicolores qui brillaient n'avaient rien à voir avec celles des torches et lampes dont j'avais l'habitude : les luminaires de Shandakor étaient des globes cristallins au rayonnement froid. Les édifices entourant la place du marché étaient parés de marbre rare et veiné, les tours cannelées qui les surmontaient incrustées de turquoise et de cinabre, d'ambre et de jade, niellées de merveilleux coraux des mers du Sud.

Les robes splendides et les corps nus tournoyaient sur l'esplanade. On achetait, on vendait ; je voyais s'ouvrir et se refermer les bouches, je voyais rire les femmes. Mais un silence total régnait sur la foule : pas une voix, pas un claquement de sandales, pas un cliquetis de chaînes. Le silence, le silence parfait des lieux abandonnés.

Je comprenais pourquoi les portes de la cité demeuraient béantes. À quoi bon les clore ? Jamais un barbare superstitieux n'irait s'aventurer dans une ville peuplée de fantômes vivants.

Et moi… moi, j'étais civilisé. Un scientifique, à ma façon – non mécaniste. Pourtant, si je n'avais pas eu un besoin aussi urgent de me procurer l'eau et les vivres indispensables, j'aurais tourné les talons sur-le-champ. Mais où me serais-je enfui ? Je n'avais nulle part où aller. Aussi restai-je là où j'étais, ruisselant de sueur, bâillonné par la peur dont l'âcre saveur remplissait ma bouche.

Quelles étaient ces créatures qui ne faisaient aucun bruit ? Des spectres ? Des images rémanentes ? Des formes de rêve ? L'humain et le non humain, l'ancien, le hiératique, le perdu et l'oublié démentiellement présents possédaient-ils une vie subtile dont j'ignorais tout ? Ces êtres me voyaient-ils comme je les voyais ? Avaient-ils une pensée et une volonté propres ?

Ce qui m'effarait, c'était leur compacité, l'intensité avec laquelle ils vaquaient à leurs activités quotidiennes. Les fantômes ne marchandent pas. Ils ne parent pas leurs femmes de colliers précieux. Ils ne discutent pas le prix d'un harnais clouté.

La compacité. Et le silence. C'était encore le pire. S'il y avait eu un bruit vivant, si infime fut-il…

Une ville qui se mourait, avait dit Corin. *Les jours s'enfuient*. Et si le temps était forclos ? Si j'étais seul parmi les lumières et les spectres muets dans cette massive cité de pierre pleine de réduits innombrables, de rues, de galeries, de voies dérobées ?

La terreur à l'état pur est une chose désagréable. Je m'en rendais compte.

Je me mis à longer le mur avec d'infinies précautions. Je voulais quitter le marché. Un non humain glabre et luisant était en train de marchander une esclave. La fille hurlait ; je voyais se crisper les muscles de son visage, sa gorge palpiter spasmo-diquement. Et toujours pas le moindre son.

Je m'engageai dans une rue parallèle à la muraille. J'entre apercevais au passage des silhouettes – humaines – dans les demeures éclairées. De temps à autre, des hommes me croisaient et je me cachais. Toujours le même silence. Je surveillais attentivement mes pieds, me disant que si je faisais du bruit, l'horreur adviendrait.

Un groupe de marchands vint à ma rencontre. Je reculai et me dissimulai sous une voûte. Soudain, trois femmes qui portaient la robe pailletée du sérail surgirent derrière moi : j'étais pris !

Je ne voulais pas que ces femmes silencieuses me touchent ; d'un bond, je sortis de ma cachette. Les marchands s'arrêtèrent et tournèrent la tête. Je crus qu'ils m'avaient vu. J'hésitai et les trois femmes apparurent à leur tour dans la rue. Leurs yeux peints brillaient et leurs lèvres rougies étincelaient, leurs bijoux jetaient des éclairs. Elles avançaient droit sur moi.

Cette fois, je fis du bruit : je hurlai à pleins poumons. Et elles me traversèrent. Elles s'entretinrent avec les marchands qui se mirent à rire et s'éloignèrent en leur compagnie.

Ils ne m'avaient pas vu. Ils ne m'avaient pas entendu. Quand je m'étais dressé sur leur chemin, je n'étais rien de plus qu'une ombre. Les femmes m'avaient traversé.

Je m'assis par terre pour essayer de réfléchir. Je restai longtemps ainsi. Hommes et femmes passaient à travers mon corps comme si j'étais immatériel. Je fouillai ma mémoire : n'avais-je pas éprouvé à un moment ou à un autre une douleur soudaine ? Celle d'une flèche s'enfonçant dans mon dos et qui m'aurait tué en deux secondes, si rapidement que je ne me serais aperçu de rien ? Il était plus vraisemblable que ce fut moi, le fantôme !

Mais je ne me rappelais rien de tel. Mon corps était aussi solide et massif sous ma main que les pierres sur lesquelles j'étais assis. Leur froideur me fit enfin sortir de ma prostration ; je me levai et repartis. Je n'avais plus aucune raison de me cacher : je marchais au beau milieu de la rue et m'habituais peu à peu à ne pas m'écarter de mon chemin.

J'arrivai à un autre mur qui faisait un angle droit et le suivi. Il me ramena à la place du marché. J'étais maintenant du côté opposé de l'esplanade. Je remarquai une porte au-delà de laquelle s'étendait la majeure partie de la ville. Si les non humains entraient et sortaient, aucun humain ne franchissait cette porte, hormis les esclaves. Je compris alors que toute cette section de la cité était un ghetto réservé aux humains qui se rendaient à Shandakor avec les caravanes.

Me rappelant l'attitude de Corin à mon égard, je me demandai comment les maîtres de Shandakor réagiraient si, transgressant le tabou, j'entrais dans leur cité – à supposer que je fusse toujours vivant et que quelques-uns des habitants fussent sur le même plan que moi.

Il y avait une fontaine sur la place. L'eau jaillissait en étincelant sous les lumières multicolores pour remplir un bassin de pierre sculpté. Des hommes et des femmes buvaient. Je m'approchai, mais, quand je plongeai les mains dans la vasque, je ne sentis que de la poussière sèche que je laissai couler entre mes doigts. Je la voyais, cette poussière. Mais je voyais aussi l'eau. Un enfant se pencha sur le rebord du bassin et la brassa, éclaboussant les gens qui se trouvaient là. Ils le molestèrent. L'enfant pleura. Je n'entendais pas le moindre son.

Je franchis la porte interdite aux humains.

Les avenues étaient larges ; il y avait des arbres et des fleurs, de vastes parcs et des villas entourées de jardins, de hauts et gracieux édifices. C'était une cité sage et fière dont la culture, quoique ancienne, ne connaissait nulle décadence, aussi belle qu'Athènes mais riche et curieuse. Chaque détail avait quelque chose d'étranger. Peut-on imaginer ce que c'était que de parcourir cette ville peuplée de foules silencieuses et non humaines et d'en contempler la gloire – une gloire qui, elle non plus, n'était pas humaine ?

Tours de jade et de cinabre, minarets d'or, lumières et soies chatoyantes, délectation et puissance ! Et les gens de Shandakor ! Si loin que leur âme s'en soit allée, jamais ils ne me pardonneront.

Je ne sais combien de temps j'errai ainsi. J'avais presque oublié ma peur tant grandissait mon émerveillement devant ce que je voyais. Et tout à coup, un son déchira ce silence de mort : le claquement rapide et léger de pieds chaussés de sandales martelant le sol.

4.

Je m'arrêtai net au milieu de la place où je me trouvais. Les grands Shandakoris au chef argenté dégustaient du vin sous des tonnelles fleuries. Au centre, des filles ailées, belles comme des cygnes, dansaient sur un étrange rythme lent, plus proche du vol que de la chorégraphie. Je regardai autour de moi. Il y avait beaucoup de monde. Comment savoir qui avait produit ce bruit ?

Le silence…

Je fis demi-tour et me mis à courir sur les dalles de marbre. Brusquement, je m'immobilisai à nouveau et tendis l'oreille. Le même son retentit – à peine plus qu'un soupir. Je fis volte-face. Rien. Les chalands silencieux allaient et venaient, les danseuses, leurs grandes ailes blanches déployées, tournoyaient et pirouettaient.

Quelqu'un m'observait. Une de ces ombres indifférentes qui n'en était pas une.

Je me remis en marche, m'engageant dans l'une des larges rues qui convergeaient sur la place. Je m'efforçais de modifier mon allure et, à deux ou trois reprises, je perçus l'écho d'un autre pas que le mien. Je compris finalement que c'était délibéré ; celui qui me suivait se glissait dans la foule silencieuse, s'y fondait et, protégé par elle, frottait de temps en temps ses semelles sur le pavé pour piquer ma curiosité.

Je m'adressai à cette présence narquoise. Je lui parlai, mais je n'entendis que ma propre voix renvoyée par les murs. Des groupes passaient autour de moi. Il n'y avait pas de réponse.

J'entrepris de bondir à l'improviste sur les promeneurs, les bras tendus, mais n'étreignis que le vent. Je cherchai une cachette : il n'y en avait point.

La rue était longue. Je la parcourus de bout en bout, toujours talonné par l'inconnu. Il y avait de nombreuses maisons illuminées et habitées, muettes comme des tombes ; je songeai à me dissimuler à l'intérieur de l'une d'elles, mais l'idée de me trouver enfermé en compagnie de ces gens qui n'en étaient pas me parut intolérable.

J’atteignis un vaste parvis au centre duquel se dressait la plus haute des tours, celle que j’avais aperçue de loin et que surmontait le globe pivotant. Plusieurs avenues en rayonnaient. J’hésitai, ne sachant laquelle prendre. Quelqu’un sanglotait. Je m’avisai que c’était moi : j’avais beaucoup de peine à respirer. Une sueur froide et amère coulait le long des commissures de mes lèvres.

Un caillou tomba à mes pieds en tintant.

Je me ruai à travers l’esplanade. Quatre ou cinq fois, sans raison, tel un lapin surpris en rase campagne, je changeai de direction. Je m’immobilisai enfin, adossé à un pilier ornementé. Un éclat de rire retentit.

Je me mis à vociférer. Je ne sais pas trop ce que j’ai pu dire. Puis je me tus. Rien que le silence, rien que les gens qui passaient. Qui ne me voyaient pas, qui ne m’entendaient pas. Mais j’avais maintenant l’impression que ce silence bruissait de murmures à la limite de l’audible.

Un deuxième caillou sonna contre la colonne sur laquelle j’étais appuyé. Un autre m’atteignit et je m’éloignai d’un bond. Un rire fusa. Je pris mes jambes à mon cou.

Il y avait une infinité de rues aussi colorées les unes que les autres, une multitude de visages étrangers, de robes flottant au vent de la nuit, de litières aux rideaux écarlates, de chars somptueux qui passaient sans soulever de poussière, silencieux, immatériels, et ce rire continuait à me poursuivre.

Quatre Shandakoris venaient à ma rencontre. Je fonçai droit sur eux, *mais leurs corps firent obstacle au mien, leurs mains m’empoignèrent et je vis leurs yeux noirs et luisants qui me regardaient…*

Je me débattis quelques instants, puis, soudain, tout devint noir.

Les ténèbres m’engloutirent et m’entraînèrent. Il y avait des voix lointaines. Une de ces voix, jeune et argentine, s’harmonisait avec le rire qui m’avait hanté de rue en rue et je la détestai aussitôt.

Mon aversion pour cette voix était telle que je m’arrachai à la noire rivière qui m’emportait. Il y eut d’abord un vertigineux chaos de lumières, de sons, d’ombres tenaces, puis les choses retrouvèrent leur aplomb et je fus honteux de mon évanouissement.

J’étais dans une vaste pièce très belle et très ancienne, le premier endroit depuis mon entrée à Shandakor qui montrât son ancienneté, l’ancienneté de Mars, antérieure à l’Histoire terrestre. Le sol d’admirables pierres sombres, couleur des nuits sans lunes, les fines et pâles colonnettes portant le plafond voûté, tout cela était raviné et poli par les siècles. Les fresques murales étaient ternies et estompées, les tapis jetés sur le plancher crépusculaire où ils flamboyaient comme des flaques de couleurs si élimés qu’ils avaient acquis la minceur de la soie.

Il y avait des hommes et des femmes dans la pièce, des Shandakoris. Mais ceux-là respiraient, parlaient ; ils étaient vivants. Une très jeune fille – cuisses fuselées, seins menus et pointus – s’adossait à un pilier près de moi. Des étincelles dansaient dans ses yeux noirs qui me fixaient. Quand elle vit que j’avais repris mes esprits, elle sourit et lança un caillou à mes pieds.

Je me levai. J’avais envie de broyer ce corps doré entre mes mains, de la faire crier.

« Êtes-vous humain ? demanda-t-elle en haut martien. C’est la première fois que j’en vois un d’aussi près.

— Silence, Duani », fit un homme en tunique noire qui s’approchait. En apparence, il ne semblait pas armé. Toutefois, me rappelant l’instrument dont avait usé Corin, je me dominai plutôt que de suivre l’impulsion qui me tenaillait. « Que faites-vous ici ? »

Je narrai l’expédition que nous avions entreprise, Corin et moi, ne passant sous silence que la rixe qui avait précédé la mort du Martien, puis ma rencontre avec les deux montagnards qui m’avaient volé. « Ils m’ont conseillé de venir ici pour demander de l’eau. »

Quelqu’un émit un ricanement sec et dépourvu de gaieté.

« Ils devaient être d’humeur facétieuse, dit l’homme en noir.

— Vous pouvez certainement me céder un peu d’eau et une monture !

— Il y a longtemps que toutes nos bêtes ont été abattues. Quant à l'eau… » Laissant sa phrase en suspens, il lança d'un ton amer : « Vous ne comprenez pas que nous sommes en train de mourir de soif ?

— Vous n'en avez pas l'air, répliquai-je après les avoir dévisagés.

— Vous avez vu les tribus humaines qui se rassemblent telles des hordes de loups dans les montagnes. Que croyez-vous qu'elles attendent ? L'an passé, elles ont découvert l'aqueduc souterrain qui alimentait Shandakor en eau de fonte provenant de la calotte polaire, et l'ont coupé. Dès lors, il leur suffisait de patienter. Le dénouement est proche. Nos citernes sont au plus bas. »

Cette résignation m'irrita. « Pourquoi attendre la mort comme des souris enfermées dans un vase ? ripostai-je. Vous pourriez opérer une sortie. J'ai vu les armes dont vous disposez.

— Nos armes sont vieilles et nous ne sommes qu'une poignée. Admettons que quelques-uns réussissent à survivre… Qu'est-il advenu de Corin dans le monde des hommes, Terrien ? » Il secoua la tête. « Jadis, nous étions grands. Shandakor était puissante. Les clans de tout un hémisphère humain venaient nous apporter le tribut. Nous ne sommes plus que l'ombre misérable de notre race, mais nous ne nous abaisserons pas à demander l'aumône aux hommes !

— D'ailleurs, comment pourrions-nous vivre ailleurs qu'à Shandakor ? murmura Duani.

— Mais les autres ? Les silencieux ?

— Ils sont le passé », me répondit l'homme à la tunique noire d'une voix qui sonnait comme un glas.

Je ne comprenais toujours pas, mais, avant que j'aie eu le temps de poser d'autres questions, l'un des Shandakoris se leva et déclara : « Il faut qu'il meure, Rhul. »

Les touffes qui garnissaient l'extrémité des oreilles de Duani palpitèrent et sa crête aux friselis d'argent se redressa sur sa tête.

« Non, Rhul ! s'exclama-t-elle. En tout cas, pas tout de suite. »

Tous se mirent à palabrer dans une langue rocailleuse qui avait sans doute précédé les divers langages articulés martiens, puis celui qui venait de parler répéta : « Il faut qu'il meure ! Il n'y a pas de place pour lui ici. Et nous ne pouvons gaspiller notre eau.

— Je partage temporairement ma ration avec lui », proposa Duani.

Je ne voulais pas de ses faveurs. « Je suis venu à Shandakor me procurer des vivres. Vous n'en avez pas : je vais donc repartir. C'est tout simple. » Si je ne pouvais acheter quoi que ce soit aux barbares, il me restait un expédient : voler ce dont j'avais besoin.

« Je crains que ce ne soit pas aussi simple, rétorqua Rhul. Je le répète : nous ne sommes qu'une poignée. Depuis des années, notre seule défense, ce sont les vivants fantômes du passé qui errent dans nos rues, les ombres qui veillent sur nos remparts. Les barbares croient aux sortilèges. Si vous sortiez sain et sauf de Shandakor, ils sauraient que les enchantements qu'ils redoutent sont inoffensifs et n'attendraient pas davantage. »

Je laissai tomber avec colère – car j'étais effrayé : « Et alors ? D'une manière ou d'une autre, vous êtes condamnés à mourir avant peu.

— À *notre* manière, Terrien. Et le moment venu. Vous êtes humain, et vous ne comprenez peut-être pas, mais il s'agit d'une question de fierté. La plus ancienne des races de Mars finira comme elle a commencé. »

Il se détourna avec un petit signe de tête qui voulait tout simplement dire : *tuez-le*. Et les sinistres petites armes se braquèrent sur moi.

5.

La fraction de seconde qui suivit me parut durer une année. Je pensai à une foule de choses : aucune

n'était satisfaisante. Mourir sans l'assistance d'une main humaine… quelle atrocité ! Soudain, Duani m'entoura de ses bras et lança d'une voix vibrante à ses compagnons :

« Vous n'avez que des idées mortifères ! Des pensées si grandioses ! Et vous êtes si bien appariés et si vieux que vous ne savez faire autre chose que penser. Mais moi ? Je n'ai personne à qui parler et j'en ai assez d'errer toute seule en me demandant comment je mourrai ! Laissez-le-moi pour quelque temps ! Je vous dis que je partagerai ma ration d'eau avec lui. »

Sur la Terre, un enfant aurait pu réclamer un chien perdu sur le même ton ! Mais il est écrit dans un ancien livre qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, et je faisais des vœux pour qu'elle soit autorisée à me garder.

Finalement ils acceptèrent. Rhul dévisagea Duani avec une pitié mêlée de lassitude avant de lever la main. « Attendez ! dit-il à l'adresse de ceux qui me tenaient sous la menace de leurs armes. Cet humain pourrait nous être utile. Il nous reste si peu de temps qu'il serait dommage de le gaspiller ; or nous devons en sacrifier une grande partie pour entretenir la machine. Il est capable d'assumer cette tâche et un homme peut vivre avec très peu d'eau. »

Les autres méditèrent. Certains contestèrent violemment cette suggestion, moins à cause de l'eau que parce qu'il leur semblait inconcevable qu'un humain vînt troubler par sa présence les derniers jours de Shandakor. Corin avait employé le même argument. Mais Rhul était un vieillard. Les touffes de poils qui couronnaient ses oreilles effilées étaient aussi translucides que du verre, les années avaient creusé de profonds sillons sur son visage et la sagesse avait distillé en lui son essence amère.

« Ce serait vrai pour un humain de notre propre monde, certes, répondit-il aux protestataires. Mais cet homme vient de la Terre et les hommes de la Terre nous succéderont en tant que maîtres de Mars. Et Mars n'aimera pas plus ses nouveaux maîtres que les anciens, car ils lui sont aussi étrangers que nous. Aussi n'est-il nullement scandaleux qu'il soit témoin de notre fin. »

Il leur fallut accepter sa logique. Je crois qu'ils étaient déjà si proches du terme fatal que peu leur importait. Seuls ou par groupes de deux, ils sortirent comme s'ils n'avaient perdu que trop de temps loin des merveilles que recelaient les rues de Shandakor. Quelques-uns me tenaient toujours en respect, leurs armes pointées sur moi, tandis que d'autres allaient chercher des chaînes de métal précieux, les mêmes que celles qui entravaient jadis les esclaves humains, pour que je ne puisse m'échapper. Quand on me les eut fixées aux chevilles, Duani éclata de rire.

« Venez, me dit Rhul. Je vais vous montrer la machine. »

Nous quittâmes la pièce et on me fit monter les marches d'un escalier à vis. En jetant un coup d'œil par les larges embrasures, je découvris que nous nous trouvions à la base de la haute tour que couronnait le globe. Ils devaient m'y avoir porté durant mon inconscience, après que Duani m'avait rabattu avec son rire et ses cailloux. Je contemplai les rues scintillantes peuplées de tant de prodiges et de tant de silence, et je demandai à Rhul pourquoi il n'y avait pas de spectres dans la tour.

« Avez-vous vu le globe aux tiges de cristal ?

— Oui.

— Nous sommes juste sous son centre. Disposer d'un asile de réalité nous est indispensable ; sans quoi nous perdrions le sens du rêve. »

L'escalier en colimaçon s'élevait ; mes chaînes égrainaient leur mélodie. À plusieurs reprises, je me pris les pieds dedans et tombai.

« Ce n'est rien, dit Duani. Vous vous y habituerez. »

Nous atteignîmes enfin une salle circulaire. Je m'arrêtai et écarquillai les yeux. Presque tout l'espace était occupé par un entrelacs de poutrelles métalliques soutenant un axe étincelant, pas très long mais très épais, qui traversait le plafond et tournait lentement, silencieusement, sur lui-même. Une échelle menait à une trappe encastrée dans la voûte.

C'était à peine si les surfaces métalliques présentaient de légères traces de corrosion. J'ignorais la

composition de cet alliage et, quand je lui posai la question, Rhul se borna à sourire tristement.

« On ne trouve le savoir que pour le perdre. Même Shandakor l'a oublié. »

Tous les éléments de cette gigantesque structure avaient été façonnés, polis et mis en place à la main. La plupart des peuples de Mars travaillent le métal. C'est une sorte de génie qu'ils possèdent et si, contrairement à certaines races terrestres, ils ne sont pas et n'ont, semble-t-il, jamais été doués pour la mécanique, les Martiens ont imaginé des utilisations du métal auxquelles nul Terrien n'aurait jamais pensé.

Mais cet appareil était indiscutablement un chef-d'œuvre de métallurgie. Et quand je vis ce qu'il y avait en dessous – un générateur d'énergie d'une admirable simplicité et une transmission rotative constituée d'un nombre de pièces incroyablement réduit –, mon respect ne fit que croître.

« Quel âge a cette machine ? »

Rhul secoua la tête. « Un texte datant de plusieurs millénaires mentionne la réunion annuelle des ombres, et ce n'est pas le premier. » Il me fit signe de gravir l'échelle derrière lui et, malgré l'ordre donné sur un ton sévère à Duani de ne pas bouger, elle nous accompagna.

Gardée par une rambarde, une plate-forme s'ouvrait à l'air libre au-dessus de laquelle tournait la puissante sphère dont les tiges cristallines brillaient de si curieuse façon. Tapis multicolore, Shandakor se déployait à nos pieds, chatoyante et silencieuse. Et là-bas, le long des sombres pentes des vallées, les barbares attendaient que la lumière s'éteigne.

« Quand il n'y aura plus personne pour entretenir la machine, elle s'arrêtera, dit Rhul. Alors, les hommes qui nous poursuivent depuis si longtemps de leur haine prendront le butin qu'ils voudront dans Shandakor. Seule la peur les retient. Les richesses de la moitié d'une planète affluaient dans la cité et il en subsiste une grande part. » Il regarda le globe. « Oui, nous avions le savoir. Plus qu'aucune autre race martienne.

— Mais vous ne l'avez pas partagé avec les humains ? »

Il sourit. « Confieriez-vous à des enfants les armes qui vous détruiraient ? Nous avons donné aux hommes de meilleurs socs de charrue, des ornements plus brillants et, lorsqu'ils inventaient une machine, nous la leur laissions. Mais nous nous sommes abstenus de leur imposer le fardeau d'un savoir qui ne leur appartenait pas. Il leur suffisait de faire la guerre avec l'épée et la lance. Cela leur apportait plus de plaisir et c'était moins meurtrier. De cette manière, le monde n'a pas volé en éclats.

— Et vous ? Comment faisiez-vous la guerre ?

— Nous défendions notre cité. Les tribus humaines ne possédaient rien qui pût éveiller notre convoitise : nous n'avions donc aucune raison de les combattre, sinon pour nous protéger. Et, lorsque cela se produisait, nous étions immanquablement vainqueurs. » Il se tut un instant avant d'ajouter : « Les autres races non humaines étaient plus stupides, à moins qu'elles n'aient eu moins de chance que nous. Toutes ont péri depuis longtemps. »

Il revint à la machine. « Elle tire son énergie directement du soleil. Une partie de l'énergie solaire, convertie et emmagasinée à l'intérieur du globe, sert de source de lumière, une autre partie à faire tourner l'arbre-pivot.

— Et si la machine s'arrêtait alors que nous sommes encore là ? demanda Duani en frissonnant.

— Cela n'arrivera pas… si le Terrien désire vivre.

— Quel intérêt aurais-je à l'arrêter ?

— Aucun, répondit Rhul. C'est justement la raison pour laquelle je vous fais confiance. Tant que la sphère continuera de tourner, vous n'aurez rien à craindre des barbares. Et quand nous ne serons plus là, vous pourrez piller Shandakor à votre guise. »

Rhul ne dit cependant pas comment je me débrouillerais ensuite pour repartir chargé de butin ! Tandis qu'il me faisait signe de redescendre, je lui demandai : « Qu'est-ce que ce globe ? Comment produit-il les… les ombres ? »

Il se rembrunit. « Je ne puis que vous rapporter ce qui, hélas, est devenu simple tradition. Nos sages ont étudié de façon approfondie les propriétés de la lumière. Ils ont appris que celle-ci affecte d'une certaine façon la matière solide et ils croient que, du fait de ce phénomène, ce qui est pierre, métal ou cristal conserve la "mémoire" de ce qu'il a "vu". Mais ne me demandez pas pourquoi : je n'en sais rien. »

Je m'abstins de mentionner la théorie des quanta, l'effet photoélectrique, ou les travaux d'Einstein, de Milikan et leurs épigones. Je n'étais guère versé dans ce domaine, et le haut martien ne possédait pas la terminologie voulue. Je me bornai à dire : « Les sages de ma planète natale savent eux aussi que la lumière arrache de petites particules de matière aux objets qu'elle frappe. »

J'entre apercevais la vérité. Les ondes lumineuses « découpent » le substrat électronique des objets de pierre ou de métal de même que les ondes sonores modifient les milieux plastiques ; dans les deux cas, pour reproduire la mélodie ou l'image enregistrée, il faut une « aiguille » adéquate.

« Le globe a été construit, reprit Rhul. J'ignore combien de générations il a fallu pour mener cette œuvre à bien, comme j'ignore combien d'échecs ses constructeurs ont rencontrés. Toujours est-il qu'ils ont fini par découvrir la lumière invisible qui extrait les souvenirs des pierres. »

En d'autres termes, ils avaient trouvé leur « aiguille ». Quelle était la longueur d'onde du rayonnement électromagnétique produit par les tiges de cristal ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Mais en explorant les murs et les dalles de Shandakor, cette relation stimulait les traces secrètement gravées et les restituait en relief et en couleurs, comme l'aiguille restitue toute une mélodie à partir d'un disque creusé de sillons.

Comment les constructeurs étaient-ils parvenus à reproduire l'événement dans sa continuité, et comment la machine opérait-elle pour fonctionner sélectivement – c'était une autre affaire. Rhul avait laissé entendre que les « souvenirs » possédaient des longueurs d'onde différentes. Peut-être entendait-il par là la profondeur de pénétration. Infiniment anciennes, les pierres de Shandakor étaient usées en surface. Les traces les plus vieilles avaient disparu ou, à tout le moins, se révélaient fragmentaires et extrêmement ténues. Peut-être les faisceaux explorateurs étaient-ils assez subtils pour séparer les diverses couches impressionnées dont l'épaisseur était de l'ordre de la fraction de micron. C'est la limite de pénétration des photons, mais, si la substance qu'ils bombardent s'amincit continuellement, ils vont de plus en plus loin. J'imagine que le degré de précision du globe s'exprimait en siècles et non pas en années.

Quoi qu'il en soit, les ombres issues d'un passé radieux se pressaient dans les rues de Shandakor et les derniers représentants de la race éteinte attendaient paisiblement la mort en se remémorant leur gloire ancienne.

Nous redescendîmes et Rhul me mit au courant de la tâche qui m'était dévolue, laquelle consistait pour l'essentiel à surveiller avec soin les câbles véhiculant l'énergie et à huiler le mécanisme à l'aide d'un curieux lubrifiant. Ce travail occuperait le plus clair de mon temps, mais j'aurais des périodes de loisirs pendant lesquelles Duani pourrait me rendre visite à sa guise.

Le vieillard s'en fut. La jeune fille s'adossa à une poutrelle et m'étudia sous toutes les coutures avec un vif intérêt.

« Quel est votre nom ?

— John Ross. »

Elle répéta « Jonross » en souriant et s'approcha de moi pour m'inspecter de plus près ; elle effleura mes cheveux, palpa mes bras et ma poitrine, découvrant avec une joie enfantine les différences entre elle et ce que l'on appelle un humain. Ainsi débuta ma captivité.

6.

Il y eut des jours et il y eut des nuits. La nourriture était parcimonieuse et la ration d'eau qui m'était allouée l'était plus encore. Il y avait Duani. Et il y avait Shandakor. La peur me quitta. J'ignorais si je vivrais assez longtemps pour que l'université m'attribue ma chaire, mais la cité offrait un spectacle qui méritait d'être vu.

Duani me servait de guide. Quoique assidu à ma tâche, puisque ma vie était en jeu, j'avais le temps de me promener dans les rues, de contempler les immatérielles splendeurs qui les peuplaient, de ressentir le silence et la désolation qui, eux, avaient une cruelle réalité.

Peu à peu, je commençais à me faire une idée de ce qu'avait été cette civilisation étrangère, à comprendre comment elle avait régné sur la moitié d'un monde sans avoir eu besoin de se lancer dans des guerres de conquête.

Je vis sur des fresques d'une austère beauté, qui ornaient les murs d'un palais du gouvernement construit en marbre blanc, avec quelle minutie on choisissait et on couronnait les rois. Je vis les lieux d'enseignement. Je vis comment les jeunes gens étaient instruits dans les arts de la guerre aussi bien que dans ceux de la paix. Je vis les jardins d'agrément, les théâtres, les forums, les stades – et je vis les ateliers où les hommes et les femmes de Shandakor créaient sur leurs métiers et dans leurs forges les merveilles qu'ils troquaient contre les objets de fabrication humaine qu'ils désiraient.

Les esclaves humains, vendus par leurs frères de race, semblaient bien traités, de même que l'on ménage les animaux domestiques qui représentent un investissement financier. Ils avaient une tâche à effectuer, mais ce n'était qu'une petite partie du travail de la cité. Tout ce qu'on ne pouvait produire ailleurs sur Mars – les outils, les étoffes, la ferronnerie raffinée, les précieux articles d'orfèvrerie, le verre, la porcelaine – était façonné de la main même des habitants de Shandakor, et ceux-ci tiraient fierté de leur talent. Ils conservaient jalousement leurs connaissances scientifiques, sauf dans le domaine de l'agriculture, de la médecine, de la construction et de l'hydrologie.

Ils étaient les législateurs, les professeurs. Les humains prenaient tout ce qu'ils leur donnaient et ces dons suscitaient leur haine. Ni Duani ni le vieux Rhul ne purent me dire le temps qu'il avait fallu à ce peuple pour accéder à un tel niveau de civilisation.

« Il est certain que nous vivions en communauté, que nous avions une forme de gouvernement civil, une numérologie et une écriture bien avant les tribus humaines. La tradition affirme que nous avons appris tout cela d'une race antérieure à la nôtre. Mais je ne sais si c'est la vérité ou s'il ne s'agit que d'une légende. »

À son apogée, Shandakor constituait une cité florissante à la population innombrable. Or je ne discernais aucun signe de pauvreté ni de criminalité. J'avais été incapable de trouver la moindre prison.

« Le meurtre, passible de la peine de mort, était fort rare, m'apprit Rhul. Le vol, c'était bon pour les esclaves : nous ne nous y abaissions pas. » Il m'étudia avec un sourire acide. « Une grande cité ignorant la souffrance, le crime, les pénitenciers… voilà de quoi surprendre, n'est-ce pas ? »

Je dus avouer mon étonnement. « Race antérieure ou pas, comment avez-vous fait pour en arriver là ? J'ai étudié les cultures de Mars comme celles de ma planète natale. Je connais tous les processus d'évolution usuels des sociétés, j'ai lu d'innombrables théories à ce sujet mais aucune ne convient ici. »

Le sourire de Rhul s'accentua. « Vous êtes humain. Vous voulez connaître la vérité ?

— Bien sûr.

— Je vais vous la dire : nous avons développé nos facultés de raison. »

Sur le moment, je crus qu'il plaisantait. « Allons donc ! L'homme est un être de raison ! Sur Terre, c'est la seule créature raisonnable.

— Je ne connais pas la Terre, répliqua-t-il avec courtoisie. Mais sur Mars, l'homme a toujours affirmé : "Je raisonne ; je suis supérieur aux animaux parce que je raisonne." Il était très fier de lui

parce qu'il raisonnait. C'était le signe de son humanité. Convaincu que la raison opérait de fait, il a organisé son existence et ses règles de gouvernement en fonction de ses passions et de ses superstitions. L'homme hait, craint et croit, non point par raison mais parce que d'autres hommes ou la tradition le lui ordonnent. Il fait une chose et en dit une autre, et sa raison ne lui apprend pas à distinguer entre le vrai et le faux. Les guerres les plus sanglantes qu'il mène sont déclenchées pour le plus futile des caprices… et voilà pourquoi nous ne lui avons pas donné d'armes. Ses plus grandes folies lui paraissent le summum de la sagesse, les trahisons les plus viles deviennent des actes de noblesse… et voilà pourquoi nous n'avons pas pu lui inculquer la justice. Nous avons appris à raisonner. L'homme n'a appris qu'à parler. »

Je compris soudain pourquoi les tribus humaines avaient haï le peuple de Shandakor, et ce fut avec colère que je m'exclamai : « Peut-être est-ce vrai pour Mars. Mais seules des intelligences ouvertes à la raison sont capables de réaliser des prouesses d'ordre technique, et les humains de la Terre vous ont surpassés un million de fois dans ce domaine. D'accord, vous connaissez ou avez connu un certain nombre de choses que nous n'avons pas encore découvertes en optique, dans certaines branches de l'électronique, peut-être aussi en métallurgie. Mais… »

Et je me mis à dresser le catalogue de tout ce que nous avions et que Shandakor n'avait pas. « Vous n'avez jamais dépassé le stade de la bête de somme et de la simple roue. Il y a longtemps que nous volons dans les airs. Nous avons conquis l'espace et les planètes. Nous conquerrons les étoiles ! »

Rhul hocha la tête. « Peut-être avons-nous eu tort. Nous sommes restés là où nous étions, et nous nous sommes conquis nous-mêmes. » Il laissa errer son regard sur les montagnes où l'armée des barbares attendait son heure et soupira.

Des jours, des nuits. Et Duani. Elle m'apportait à manger, partageait sa ration d'eau avec moi, m'interrogeait, me guidait dans la cité. La seule chose qu'elle refusa de me montrer était un édifice appelé le Lieu du Sommeil.

« J'y entrerai bien assez tôt, dit-elle en frissonnant.

— Dans combien de temps ? » Quelle odieuse question !

« Nous ne le savons pas. Rhul surveille le niveau des citernes, et quand ce sera le moment… » Elle pointa son doigt. « Montons sur le rempart. »

Nous rejoignîmes la garnison spectrale et les étendards fantômes. Hors de l'enceinte, c'étaient les ténèbres et la mort aux aguets ; à l'intérieur, c'était le règne de la lumière et de la beauté, ultime et orgueilleux flamboiement de Shandakor la condamnée. Je finissais par céder au mystérieux enchantement de la ville. Duani s'accouda sur le parapet. Le vent faisait palpiter sa crête argentée et plaquait son vêtement contre son corps. Ses yeux noyés de clair de lune étaient indéchiffrables. Soudain, je les vis pleins de larmes.

Je passai mon bras derrière ses épaules. Ce n'était qu'une enfant, une enfant étrangère d'une autre race, d'un autre sang…

« Jonross…

— Oui ?

— Il y a tellement de choses que je ne connaîtrai jamais ! »

C'était la première fois que je la touchais. Ses curieuses bouclettes frémissaient sous mes doigts, tièdes et vivantes. Ses oreilles soyeuses étaient pareilles à celles d'un chaton.

« Duani !

— Quoi ?

— Je ne sais pas… »

Je l'embrassai. Elle recula et m'adressa un regard surpris. Ses yeux étaient noirs et lumineux. Je cessai de voir en elle une enfant ; j'oubliai qu'elle n'était pas humaine – cela m'indifférait.

« Écoutez-moi, Duani ! Il n'est pas nécessaire que vous vous rendiez au Lieu du Sommeil. » Elle

me regardait, les mains posées sur ma poitrine. Sa cape flottait au vent de la nuit. « Il existe un monde où vous pouvez vivre. Et si vous n'êtes pas heureuse sur Mars, je vous emmènerai sur Terre. Vous n'avez aucune raison de mourir. »

Elle continuait de me dévisager sans un mot. À nos pieds, les foules du silence sillonnaient les rues et les tours polychromes brasillaient. Duani balaya lentement du regard l'obscurité qui se déployait derrière le rempart, la vallée désolée, les rochers hostiles.

« Non.

— Pourquoi ? À cause de Rhul ? À cause de ces discours sur la fierté de la race ?

— À cause de la vérité. Corin l'a découverte. »

Je ne voulais pas songer à Corin. « Il était seul. Vous, vous ne le serez pas. Jamais. »

Elle prit mon visage entre ses mains dans un geste très doux. « Cet astre vert, là-haut, c'est votre monde. Supposez qu'il disparaisse et que vous vous retrouviez le dernier des Terriens. Supposez que vous deviez vivre pour toujours à Shandakor avec moi. Ne vous sentiriez-vous pas seul ?

— Cela m'indifférerait si je vous avais à mes côtés.

— Détrompez-vous : vous seriez seul. Nos deux races sont aussi éloignées l'une de l'autre que deux étoiles. Nous n'avons rien en commun. »

Le souvenir de ma conversation avec Rhul éveilla ma colère et je lâchai un certain nombre de propos désagréables. Elle me laissa parler. Quand j'eus fini, elle sourit.

« Il ne s'agit de rien de tout cela, Jonross. » Se retournant, elle embrassa la cité d'un regard circulaire. « Voici ma patrie. Je n'en ai pas d'autre. Quand elle mourra, il faudra que je meure aussi. »

Subitement, j'exécrai Shandakor.

Dès lors, je ne dormis plus guère. Chaque fois que Duani me quittait, j'avais peur de ne plus jamais la revoir. Rhul ne me disait rien et je n'osais pas l'interroger trop avant. Les heures s'écoulaient comme des secondes et Duani était heureuse. Moi pas. Mes chaînes étaient fermées par une serrure magnétique. Je ne pouvais ni les briser ni les scier.

Un soir, quand Duani vint me retrouver, il y avait quelque chose dans son expression et dans sa démarche qui m'alarma. Je compris la vérité bien avant qu'elle se fût résignée à la formuler. Elle se serrait contre moi, murée dans son mutisme. Finalement, elle parla : « Il y a eu un tirage au sort aujourd'hui et les cent premiers sont entrés dans le Lieu du Sommeil.

— C'est donc le commencement ? »

Elle acquiesça. « Cent autres seront désignés chaque jour. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne. »

Je ne pouvais plus me contenir. Je la repoussai et me levai. « Vous savez où sont les "clés", Duani. Débarrassez-moi de ces chaînes ! »

Elle soupira. « Ne nous querellons pas maintenant, Jonross. Venez. Je veux me promener dans la cité. »

Nous nous étions disputés plus d'une fois, et violemment. Elle se refusait avec obstination à quitter Shandakor et il ne m'était pas possible de l'enlever de force tant que j'étais enchaîné. Or, je ne serais délivré qu'une fois tous les Shandakoris, excepté Rhul, entrés dans le Lieu du Sommeil, une fois la dernière page de la longue histoire de ce peuple tournée.

Nous errions parmi les danseuses, les esclaves, les princes aux somptueux atours. Il n'y avait pas de temples. Si les habitants de Shandakor adoraient quelque chose, c'était la beauté, et leur cité tout entière en était le sanctuaire. Duani avait un regard extatique et lointain.

Je lui étreignis la main, contemplant les tours de turquoises et de cinabre, les dalles de quartz et de marbre rose, les murs blanc corail. Ils me parurent hideux. Hideux ces cortèges spectraux, ce simulacre de vie, ces fantômes d'une splendeur passée. Une drogue. Un piège trompeur. « La faculté de raison ! » pensai-je. Je ne voyais pas là le moindre indice de raison.

Là-haut, la grande sphère tournait, tournait sans fin dans le ciel, pour entretenir ces apparences.

« Duani, avez-vous déjà vu la cité telle qu'elle est vraiment ? Sans les ombres ?

— Non. Le seul à se souvenir de son aspect véritable doit être Rhul, le plus âgé d'entre nous. Il devait se sentir très seul. En ce temps-là, déjà, nous n'étions même plus trois mille. »

Oui, ils avaient sûrement souffert de la solitude. Ç'avait été autant pour peupler les rues désertes que pour se protéger d'un ennemi superstitieux qu'ils avaient évoqué les ombres.

Je ne quittais pas le globe des yeux. Nous marchâmes longtemps. Enfin, je me tournai vers Duani : « Il faut que je rentre à la tour. »

Elle eut un sourire empreint d'une tendresse extrême. « Vous serez bientôt libéré de cette tâche… et de vos chaînes. Non, ne soyez pas triste, Jonross. Vous vous souviendrez de moi et de Shandakor comme on se souvient d'un rêve. » Elle tendait vers moi son visage gracieux, si différent des visages charnus des femmes humaines, et des flammes sombres passaient dans ses yeux. Je l'embrassai, la pris dans mes bras et la portai ainsi jusqu'à la tour.

Quand nous fumes dans la salle au centre de laquelle tournait l'axe, je lui dis : « Je dois m'occuper des appareillages du dessous. Montez sur la plate-forme et regardez Shandakor. Je vous y rejoindrai. »

Je ne sais si elle soupçonna mon projet ou si ce fut seulement à cause de l'imminence de notre séparation qu'elle me regarda ainsi. Je crus qu'elle allait dire quelque chose, mais elle n'ouvrit pas la bouche. Docilement, elle gravit l'échelle. Quand elle eut disparu par la trappe, je descendis à l'étage inférieur.

Il y avait une lourde barre de métal qui faisait partie d'un mécanisme de régulation manuel permettant de contrôler la vitesse de rotation du globe. Je la dégageai des clavettes qui la maintenaient, puis abaissai les manettes pour couper le générateur d'énergie. J'arrachai tous les câbles et mis en miettes toutes les connexions, sabotai de mon mieux, en hâte, tous les rouages. Quand j'eus terminé, je regagnai la salle centrale. L'axe tournait toujours. Mais plus lentement. De plus en plus lentement.

J'entendis le cri que poussa Duani avant de la voir – elle tournait le dos au parapet. J'escaladai l'échelle quatre à quatre.

Le globe se mouvait pesamment sous l'action de la force de l'élan acquise. Bientôt, il s'arrêterait, toutefois les flammèches blanches crépitaient encore à l'intérieur des tiges cristallines. M'accrochant à une entretoise, je me hissai sur la rambarde. Les chaînes qui entravaient mes poignets et mes chevilles rendaient cet exercice pénible, mais je parvins malgré tout à mes fins. Duani essaya de me faire redescendre. Je crois qu'elle hurlait. Je tins bon et fracassai à l'aide de la barre le plus de tiges possible.

Plus de mouvement, plus de lumière. Alors je me laissai choir sur la plate-forme et abandonnai mon outil improvisé. Duani m'avait oublié. Elle regardait la ville.

Les luminaires polychromes brûlaient encore, mais ce n'étaient plus que des braises refroidies et ternes qui avaient perdu leur éclat. Les tours de jade et de turquoises derrière lesquelles couraient les lunes jumelles étaient brisées, fissurées, dépouillées de leur splendeur, monuments désolés d'où émanait une profonde tristesse. Les ténèbres s'amoncelaient à leur pied. Les rues, les places, les marchés étaient déserts, leurs dalles de marbre nues. Soldats aux armures miroitantes et brillantes oriflammes avaient quitté les remparts de Shandakor, et rien ne bougeait plus nulle part dans l'enceinte.

Duani exhala une plainte inarticulée et, comme en écho, un hurlement ténu mais féroce, pareil au grondement des loups, monta soudain de la vallée obscure.

« Pourquoi ? dit-elle dans un souffle. Pourquoi ? » Elle se tourna vers moi. Son expression était à fendre l'âme. Je la serrai contre moi.

« Je ne peux pas vous laisser mourir ! Pas pour des rêves, pour des hallucinations ! Regardez,

Duani… regardez Shandakor ! » Je voulais à toute force qu'elle comprenne. « Shandakor est brisée, hideuse, abandonnée. C'est une ville morte, et vous, vous êtes vivante. Les villes sont innombrables, et vous n'avez qu'une seule vie. »

J'avais de la peine à soutenir son regard.

« Nous le savions tous, Jonross.

— Duani, vous êtes une enfant et vous pensez comme une enfant. Oubliez le passé. Songez à demain. Nous échapperons aux barbares. Après tout, Corin l'a bien fait. Et ensuite…

— Ensuite, vous resterez humain et je ne le serai pas davantage. »

Une rumeur éplorée s'éleva dans les rues sombres et vides que nous dominions. Malgré mes efforts, Duani s'arracha à mon étreinte. « Et je suis heureuse que vous soyez humain, murmura-t-elle. Vous ne comprendrez jamais ce que vous avez fait. »

Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle se précipita vers l'échelle.

Je me lançai à sa poursuite. L'escalier se vissait interminablement, mes chaînes cliquetaient. Enfin, j'arrivai en bas de la tour et m'enfonçai à travers les rues, les rues noires, les rues démantelées, les rues désertes de Shandakor. Je criai le nom de Duani à tous les échos et je vis se perdre au loin sa gracile silhouette dorée. Les chaînes que traînaient mes pieds ralentissaient mes pas et la nuit déroba Duani à ma vue.

Je m'arrêtai. Le silence m'enveloppait comme un suaire et j'avais atrocement peur de cette Shandakor noire et morte que je ne connaissais pas. J'appelai à nouveau Duani, puis entrepris de la chercher dans les rues en ruine englouties par la nuit. Je ne sais pas combien de temps s'était écoulé lorsque je la retrouvai.

Elle était avec les autres. Les derniers habitants de Shandakor, femmes en tête, qui se dirigeaient lentement, en une longue file silencieuse, vers un édifice bas au toit en terrasse – le Lieu du Sommeil.

Ils allaient mourir et il n'y avait plus trace de fierté dans leurs regards. Ils avançaient pesamment, l'air morne et désespéré, refusant de voir ces rues antiques et sordides que j'avais dépouillées de leur gloire.

Je hurlai « Duani ! » et me mis à courir. Mais elle ne se retourna pas. Et je vis qu'elle pleurait.

Rhul, lui, se tourna vers moi. La lassitude et le mépris qui étaient peints sur ses traits étaient plus cuisants qu'une malédiction.

« Après tout, à quoi bon vous tuer à présent, Terrien ?

— Mais c'est moi qui ai fait cela ! Moi !

— Vous n'êtes qu'un humain. »

La longue file avançait lourdement. Duani approchait du portail fatidique. Rhul leva les yeux vers le ciel. « Le jour n'est pas encore prêt de se lever. Au moins l'indignité des lances sera-t-elle épargnée aux femmes.

— Laissez-moi aller avec elle ! »

Je tentai de me glisser dans la file pour accompagner Duani. Alors, la main armée de Rhul se leva. Je ressentis une douleur aiguë et m'écroulai, comme s'était écroulé Corin, tandis que les Shandakoris s'engouffraient en silence dans le Lieu du Sommeil.

Quand, après l'aube, à moitié rassurés, les barbares entrèrent dans la cité, ils me trouvèrent. Je suppose que je leur faisais peur, qu'ils voyaient en moi un dangereux sorcier qui avait anéanti tous les habitants de Shandakor.

En effet, ils brisèrent mes chaînes, soignèrent mes blessures et, plus tard, me laissèrent libre de choisir ma part de butin. Je ne pris qu'un seul objet : une porcelaine figurant une tête de jeune fille.

Je suis titulaire de cette chaire que je désirais si ardemment, et mon nom figure en lettres d'or sur la stèle des grands découvreurs. Je suis un personnage éminent, quelqu'un de respectable… moi,

l’assassin d’une race glorieuse !

Pourquoi n’ai-je pas suivi Duani dans le Lieu du Sommeil ? J’aurais pu ramper, me traîner sur les pierres ! Comme je regrette de ne pas l’avoir fait ! Comme je regrette de ne pas être mort avec Shandakor !

La Prêtresse pourpre de la Lune folle

Depuis la coupole d'observation du *Goddard,* Harvey Selden voyait grossir la surface fauve de la planète. Déjà il devinait de sombres étendues recouvertes par une végétation d'aspect soyeux, et les déserts rosâtres que balayaient de minuscules tempêtes de sable. Plusieurs fois il crut même distinguer la ligne miroitante d'un des nombreux canaux. Assis dans une immobilité religieuse, il se trouvait plongé dans une extase qui tenait de l'envoûtement. Il avait craint que cette confrontation n'offrît qu'une maigre pâture à son émotivité. Après tout, depuis sa plus tendre enfance, l'écran tridimensionnel lui avait proposé d'innombrables approches similaires, spectacles qui, pour les yeux, équivalaient presque à naviguer soi-même dans l'espace. Mais ici la réalité s'imposait à tout son être par une saveur et une sensation d'imminence infiniment troublantes.

Car après tout, *Mars* – la Planète Rouge – lui était physiquement inconnue.

Il faillit trouver fâcheux que Bentham vînt le rejoindre sous la coupole d'observation. Bentham était officier de troisième classe, un grade qui, à son âge, le reléguait dans la catégorie des ratés, ratage dont l'explication apparaissait clairement sur son visage, un alcoolisme invétéré qui navrait Salden. Au demeurant, l'homme se montrait aimable et fort impressionné par le savoir – certes théorique, mais approfondi – de Selden concernant Mars. Ce fut donc avec le sourire et un amical signe de tête que le passager accueillit l'officier subalterne.

« Quelles minutes émouvantes ! » lui dit-il.

Bentham jeta un coup d'œil à la planète qui semblait lancée à leur rencontre. « À qui le dites-vous ! C'est toujours aussi impressionnant. Vous avez des relations là-bas ?

— Non, mais j'en aurai lorsque je me serai présenté à l'ORCI.

— L'Office des relations culturelles interplanétaires ? Quand la ferez-vous, cette visite ?

— Demain. Je veux dire : au lendemain de l'atterrissage, bien sûr. Un peu déroutante pour la chronologie, n'est-ce pas, cette autre périodicité des nuits et des jours ? » Selden savait que l'astronef serait mis d'abord en orbite pour effectuer trois ou quatre révolutions autour de Mars, en spirale descendante, ce qui prendrait trois ou quatre journées martiennes et autant de nuits.

« Mais jusque-là, insista Bentham, vous ne connaissez personne pour tromper votre solitude ? »

Selden secoua la tête.

« Eh bien, reprit l'autre, des amis martiens de Kahora m'ont invité à dîner. Pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Vous passeriez une soirée intéressante.

— Oh ! fit Selden avec empressement, ce serait vraiment… Mais vous êtes sûr qu'il plairait à vos amis de voir surgir à la dernière minute un convive inattendu ?

— Ils n'en prendront pas ombrage. Je ferai en sorte de vous annoncer à temps. À quel hôtel devez-vous descendre ?

— Au *Kahora-Hilton.*

— Naturellement, opina Bentham. J'irai vous prendre à sept heures… » Il sourit. « Heure locale, cela va de soi », ajouta-t-il avant de sortir.

De nouveau seul dans l'observatoire, Selden fut assailli par des scrupules tardifs. Bentham n'était sans doute pas tout à fait le genre de personne qu'il eût choisie pour l'introduire dans la société martienne. Il n'empêche que c'était un officier et, en tant que tel, selon toute vraisemblance, un gentleman. De plus, il était depuis longtemps attaché au service de la Navigation spatiale Terre-Mars. Par son intermédiaire, Selden ne manquerait pas de nouer des connaissances à Kahora. Quelle chance inespérée d'être admis au sein d'un foyer martien dès son arrivée ! Il eut honte de son bref sentiment

de gêne devant l'invitation, malaise qu'il mit bien vite sur le compte du dépaysement. La cause de son attitude négative décelée, il lui fut aisé d'apporter à son état d'âme le correctif nécessaire. Au bout d'un quart d'heure d'autosuggestion positive, il brûlait d'impatience.

Kahora s'était bâtie en un demi-siècle. Selon les connaissances livresques de Selden, la ville avait été fondée pour devenir une cité marchande en vertu de l'archaïque et infâme traité du Parapluie, lequel devait son nom au fait qu'on pouvait l'interpréter de manière à couvrir presque n'importe quoi. Ce traité polyvalent avait été conclu entre le Gouvernement mondial terrien de l'époque et la Fédération martienne des États-Cités, alors appauvrie. En ce temps-là, Kahora s'abritait sous un seul dôme climatisé, conditionné pour le confort des touristes et hommes politiques extramartiens qui fréquentaient la ville sans pouvoir s'acclimater ni aux rigueurs glaciaires sévissant sur la planète, ni à la faible densité de l'atmosphère. Outre cette climatisation, de luxueux accommodements rendaient très attirantes les cités marchandes que, pour cette raison, l'on avait souvent comparées à certaines localités bibliques. Elles étaient jadis, à en croire les rumeurs, réputées pour leurs débauches et le théâtre de sanglants désordres.

La plupart de ces débordements – parfois criminels – dataient de la scandaleuse Époque de tolérance. Kahora était la capitale administrative de Mars désormais. Elle s'étendait sous un complexe de huit dômes étincelants. Depuis l'astro-port distant de vingt-cinq kilomètres, Selden discernait au loin la métropole, comparable à un bouquet de bulbes floconneux sur lesquels jouaient les rayons du soleil couchant. Le voyageur terrien voyait ses lumières se rapprocher dans le crépuscule précoce, pendant qu'il survolait en hélicab des hectares de sable rouge et de mousse vert foncé. Vus de haut, à travers les dômes translucides, les bâtiments prenaient forme avec une netteté tout esthétique et comme luminescente. Il jugea n'avoir jamais rien contemplé d'aussi beau. De la plate-forme d'atterrissage qu'englobait l'une des coupoles, une voiture à propulsion silencieuse le conduisit à l'hôtel par des rues plaisantes et brillamment éclairées dans lesquelles flânait à loisir une foule bigarrée et cosmopolite.

Cette ultime étape, qui l'amena jusqu'au perron de l'hôtel, fut accomplie dans une atmosphère admirablement conditionnée – ce qui, pour Selden, ne gâtait rien.

Hors des dômes, le paysage était désert. Du reste, il suffisait d'un coup d'œil pour se rendre compte qu'il y régnait un froid glacial. Juste avant de venir se loger sous le dôme par le sas d'accès, l'hélicab avait survolé le canal de Kahora, dont les eaux évoquaient une coulée d'encre noire solidifiée par le gel. Tout en sachant qu'il aurait à lutter contre des éléments hostiles, Selden n'éprouvait nulle impatience d'en arriver là.

A l'hôtel, sa chambre donnait agréablement l'illusion du chez-soi et, par la fenêtre, la vue panoramique de la ville se révélait superbe. Il se doucha, se rasa, revêtit sa plus belle tenue de soirée, un complet en soie noire, puis alla s'asseoir au balcon surplombant le triangle symbolique des Trois-Mondes, représentés à chacun de ses sommets. Il respirait un air chaud et vaguement aromatisé. Autre agrément du lieu : les bruits de la ville ne venaient point troubler la quiétude à cette hauteur, seuls lui parvenaient quelques sons assourdis. Selden entreprit alors de récapituler les règles du savoir-vivre à observer par l'invité dans une maison martienne, les formules usuelles de politesse et les bonnes manières locales. À propos, quelle langue parleraient les amis de Bentham ? Le haut ou le bas martien ? Sans doute ce dernier, raisonna-t-il : l'idiome le plus courant entre Martiens et étrangers à la planète. Il espéra que son accent ne leur paraîtrait pas trop rude. Dans l'ensemble, il pensait remplir les conditions requises pour un premier contact.

Le dos bien calé au dossier d'un fauteuil confortable, il se surprit à scruter le ciel, un ciel à deux lunes brillant loin au-dessus du dôme translucide, à travers lequel les orbes paraissaient un peu déformées. Or, pour quelque raison – et bien qu'il sût depuis toujours que deux satellites orbitaient

Mars –, ce détail jusqu'alors négligeable le frappa soudain par son caractère insolite à ses yeux de Terrien, et cette perception le troubla profondément. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté sa planète d'origine, il comprit qu'il était transplanté sur un monde tout à fait autre, loin, infiniment loin de la Terre. Cette prise de conscience, si soudaine, brutale et inattendue, lui poigna le cœur.

La crise de nostalgie appelant une diversion, il descendit au bar afin d'y attendre Bentham.

L'homme fut ponctuel au rendez-vous, civilement habillé de frais dans des vêtements de soie et, à la grande satisfaction de Selden, tout à fait sobre. Ils prirent un verre offert par Selden, après quoi ce dernier suivit son guide. Une voiture les mena rapidement depuis la coupole centrale jusqu'à l'un des dômes périphériques.

« Nous voici sous le dôme initial, commenta Bentham. De nos jours, il est surtout résidentiel. Les édifices y sont plus vieux, mais aussi confortables. » Ils firent halte à un carrefour pour laisser passer le flot de la circulation transversale. L'autre pointa l'index en l'air, vers la voûte hémisphérique et translucide. « Et que dites-vous des deux lunes ? En ce moment elles brillent ensemble au firmament. C'est là, je crois, le phénomène le plus remarqué par nos congénères fraîchement débarqués.

— En effet, reconnut Selden, c'est ce que j'ai vu de plus… impressionnant depuis mon arrivée.

— Le satellite que nous appelons Deimos, et que vous voyez là-bas, les Martiens le nomment *Vashna*… C'est également celui qui, au cours de certaines phases, prend le nom de *Lune folle*.

— Excusez-moi, rectifia Selden. Il me semblait que la Lune Folle, c'était plutôt Phobos, celle que les Martiens appellent *Denderon. »* Bentham dévisagea son compagnon qui, rougissant, crut bon d'ajouter : « C'est… heu… enfin, il me semble. » Il savait avoir raison… mais au fond, quelle importance ? « Après tout, Bentham, vous êtes déjà venu ici quantité de fois et… et je peux fort bien me tromper… »

Le navigateur interplanétaire haussa les épaules. « Facile à trancher. Nous poserons la question à Mak.

— Qui donc ?

— Firsa Mak. Notre hôte.

— Oh ! protesta Selden. Je ne voudrais surtout pas paraître discourtois… »

Mais la voiture redémarrait et déjà Bentham désignait une autre curiosité locale, de sorte que la conversation passa à autre chose.

Le véhicule s'immobilisa enfin devant un bâtiment contigu à la courbure circonférentielle du dôme. Quelques instants plus tard, Selden fut présenté à Firsa Mak.

Il avait déjà rencontré des Martiens, mais en de rares occasions et jamais *chez eux*. Celui-ci était un petit homme mince et noiraud, d'apparence féline, aux yeux étonnamment jaunes. L'humanoïde portait la traditionnelle tunique blanche des citoyens habitant les cités marchandes, une tenue qui passait pour élégamment exotique, même au goût d'un Terrien. Un anneau d'or, dans lequel Selden reconnut un joyau antique de grande valeur, pendait au lobe de son oreille gauche. Firsa Mak différait des doux Martiens que Selden avait vus fortuitement sur la Terre. L'éclat insoutenable de ses yeux jaunes le fit ciller, et les aimables politesses qu'il avait préparées avec soin s'étranglèrent dans sa gorge. L'autre, en s'inclinant, lui dit sobrement : « Je vous salue, Terrien. Soyez le bienvenu sur Mars. Entrez, je vous en prie. »

Une main brune, souple et nerveuse, le poussa amicalement à l'intérieur d'une pièce spacieuse mais basse de plafond. L'une des parois, formant une baie vitrée, donnait à voir au travers du dôme l'immensité du ciel baigné par le double clair de lune. L'ameublement simple et moderne était confortable, avec çà et là des motifs en bois sculpté ou de l'argenterie ornementale aussi belle – mais pas plus – que les produits de l'artisanat martien en vente dans les meilleurs bazars spécialisés de N'York.

Sur l'un des canapés siégeait un Terrien aux cheveux blancs, squelettique et tout en jambes, qui

buvait au milieu d'un nuage de fumée. On le présenta à Harvey Selden sous le nom d'Altman. La peau de son visage recuit avait l'aspect du cuir tanné, et il regardait le nouveau venu comme du haut d'une tour lointaine. A côté de lui, pelotonnée, se trouvait une jeune fille… ou une jeune femme (Selden ne put en décider sur-le-champ, car le velouté du minois contrastait avec l'expression trop adulte des yeux, lesquels avaient la jaune fixité de ceux de Firsa Mak).

« Ma sœur, Mrs. Altman, dit leur hôte. Et voici Lella. »

Il omit d'indiquer où se trouvait alors cette Lella, mais Selden n'y accorda qu'une attention distraite sur le moment. De fait, elle ne tarda pas à surgir dans la pièce, apportant de la cuisine un plateau garni. Elle arborait avec grâce un des costumes dont Selden avait lu la description mais qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'admirer *de visu :* une longue écharpe de soie brillante drapait ses hanches comme dans un sarong mordoré. Retenu à la taille par une large ceinture, ce vêtement s'arrêtait juste assez haut pour laisser voir de fines chevilles brunes cerclées d'anneaux à clochettes d'or qui tintaient à chacun de ses pas. Au-dessus de la ceinture, le buste splendide de Lella était nu. Toutefois, elle avait autour du cou un collier fait de plaquettes d'or martelées et s'enchaînant les unes aux autres. De minuscules clochettes d'or lui pendillaient aux oreilles. Sa longue chevelure était d'un noir d'ébène et ses yeux verts, à peine bridés, dégageaient un charme ensorcelant. Elle sourit à Selden et s'éloigna avec la grâce aérienne d'un elfe, dans un tintement cristallin, tandis que l'invité restait planté là, à la fixer d'un regard stupide, à peine conscient d'avoir pris au hasard un verre de liqueur foncée parmi ceux qu'elle lui avait offerts sur le plateau.

Un peu plus tard dans la soirée, Selden se retrouva béatement installé parmi les coussins d'un canapé entre Altman et Firsa Mak, avec Bentham en face de lui. Lella, elle, poursuivait son va-et-vient d'une pièce à l'autre, l'air affairé, veillant à remplir continuellement les verres en y versant un alcool à l'âcre goût de fumée.

« Bentham m'apprend que vous appartenez à l'ORCI, dit Firsa Mak.

— C'est exact », répondit Selden, intimidé par l'étrange regard distant du dénommé Altman qui le dévisageait.

« Ah… Et dans quel domaine particulier s'exerce votre activité ? s'enquit le Martien.

— L'artisanat : métaux ouvragés, orfèvrerie… euh… les joyaux antiques tels que celui-ci, par exemple, répondit-il en désignant le collier de Lella.

— Ce collier est en effet très ancien », dit-elle en souriant, d'une voix aussi harmonieuse que le tintement de ses clochettes. « Je ne pourrais même pas situer l'époque à laquelle il remonte…

— La plaquette martelée, précisa Selden, est typique de l'orfèvrerie sous la XVII^{e} Dynastie des rois khalides de Jekkara, dont le règne s'est étalé sur une vingtaine de siècles à l'époque du déclin de Jekkara en tant que puissance maritime. La mer se retirait alors d'une manière significative. Il y a de cela quatorze à seize mille ans.

— Le bijou serait donc si ancien ? » fit Lella, émerveillée, en jouant du bout des doigts avec son collier.

« Reste à vérifier son authenticité, dit Bentham. S'agit-il vraiment d'une antiquité, Lella, ou d'une imitation ? »

Elle s'agenouilla devant Selden.

« C'est vous qui allez nous le dire », lui proposa-t-elle.

Tous attendirent, comme suspendus au décret du spécialiste de l'ORCI qui se mit à transpirer. Ses études avaient porté sur des centaines de colliers, quoique jamais *in situ.* Il perdit de fait très vite toute assurance quant à l'authenticité du bijou, et une pensée lui effleura l'esprit : *Conscients de mon embarras, ils cherchent à me confondre. Cette prétendue expertise est un piège, un test.* Les plaquettes d'or se soulevaient et s'abaissaient au rythme de la respiration de Lella. Un léger parfum épicé lui montait aux narines. Il toucha l'or, souleva une des plaquettes, chaude du contact avec la chair

féminine, et aspira soudain à consulter un manuel scientifique tout de gravures et diagrammes, sans rien qui pût le distraire du véritable objet de son examen. *Ah ! ces gens, si je pouvais les envoyer au diable ! Ils n'attendent qu'une erreur grossière de ma part.* Cette idée l'enflamma à tel point qu'il s'enhardit, passant la main sous le collier qu'il éleva, l'écartant au maximum de son troublant support. Il soupesa le métal que le frai avait élimé jusqu'à la minceur du papier de soie. L'avers grené accusait encore les coups du marteau antique à la façon des artisans de la XVII^{e} Dynastie khalidienne. Test élémentaire au regard de son érudition en la matière ! Mais pratiquée ainsi, l'épreuve se révélait de celles qui font affluer le sang à fleur de peau. Plongeant son regard dans les prunelles verdâtres de la jeune Martienne, il déclara non sans autorité : « Ce collier est authentique.

— Quel prodigieux savoir que le vôtre ! » s'écria-t-elle avec un rire joyeux et sans contrainte, pressant la main de Selden entre les siennes. « Avez-vous fait de longues études ?

— Oui, très. » Il se sentait mieux, à présent. On avait voulu le mettre en boîte, mais sans réussir à le coller comme un potache. L'alcool martien lui faisait bourdonner le crâne, et le geste de l'enivrante Lella le grisa d'une ivresse plus douce encore.

« Qu'allez-vous faire maintenant de toute cette science ? s'enquit-elle.

— Eh bien… Vous n'ignorez sans doute pas que beaucoup d'œuvres d'art antiques ont disparu et que votre gouvernement recherche des moyens d'expansion économique. L'ORCI préconise l'application d'un programme comprenant la rééducation des orfèvres dans les centres artisanaux tels que Jekkara et Valkis… »

Altman émit alors d'une voix lointaine : « ô Dieu tout puissant !

— Pardon ? fit Selden.

— Rien, dit Altman. Il m'arrive de rêvasser tout haut. »

Bentham se tourna vers Firsa Mak. « À propos, Selden et moi sommes en désaccord… Je crains qu'il ait raison, mais je lui ai promis de vous consulter…

— Oh ! Bentham, n'en parlons plus », intervint Selden.

Mais l'autre s'entêta. « Il s'agit de la Lune folle, Firsa Mak. Je prétends que c'est *Vashnna,* et lui *Denderon.*

— Il s'agit en effet de *Denderon. »* Le Martien scruta le visage de Selden. « Ainsi donc, vous êtes tout aussi versé dans cette question-là… ?

— Ma foi », dit son invité, un peu contrarié par l'obstination de Bentham à soulever ce problème, « nous savons bien que *tout cela* est pure légende. »

Altman se pencha vers lui. « Légende ?

— Bien sûr. Les premiers historiens… » Il regarda tour à tour Firsa Mak et sa sœur, puis Lella. Tous semblant attendre qu'il poursuivît, il s'exécuta non sans embarras. « Bref, les premiers rudiments d'histoire ont été puisés dans le folklore – où la vérité était fort altérée – de sorte que, dans bien des cas, de fausses interprétations des coutumes locales ont pallié l'ignorance et on a donné pour véridiques des récits tout à fait mensongers. » Il fit de la main un geste d'excuse. « Nous, savants terriens de l'ORCI, ne croyons pas aux rites de la Prêtresse pourpre et autres balivernes du même acabit. Nous refusons de croire qu'ils aient jamais existé. »

Il espérait clore la discussion, mais Bentham ne l'entendait pas ainsi. « J'ai lu les récits de témoins oculaires, Selden…

— Inventés de toutes pièces. Contes de commis voyageurs ou racontars de pirates. Au fond, les premiers Terriens en visite sur Mars n'étaient rien d'autre que des forbans exploiteurs, certainement pas des observateurs qualifiés, ou même juste dignes de foi…

— De nos jours, les Martiens savent se passer d'eux, dit calmement Altman en dirigeant vers Selden un regard qui semblait se perdre au loin. *Nous* ne leur sommes plus d'aucune utilité. » Il

marmonna des paroles inintelligibles à propos de « porcs ailés » et de « dieux des halles ». Selden acquit soudain l'horrible certitude qu'Altman était précisément l'un des *pirates* qu'il venait d'évoquer, qu'il venait d'insulter…

Le silence fut rompu par Firsa Mak, qui demanda avec une curiosité non feinte : « Comment se fait-il que vous autres, Terriens, soyez si prompts à décrier vos propres ancêtres ? »

Selden sentit peser sur lui le regard d'Altman, mais à présent, lancé en pleine controverse, il ne pouvait plus battre en retraite. Il répondit posément et avec dignité : « Simple affaire d'objectivité : nous avons le sentiment que si nos ancêtres se sont égarés, nous devons honnêtement l'admettre.

— Une telle attitude n'est pas dénuée de noblesse, reconnut Firsa Mak. Mais en ce qui concerne la Prêtresse pourpre…

— Je puis vous assurer, coupa Selden, que cette vieille croyance est oubliée depuis longtemps. De nombreux scientifiques se sont livrés à des recherches très poussées. Les anthropologues et sociologues qui ont succédé aux… euh… aventuriers, étaient plus à même de vérifier l'historicité des faits relatés. Ils ont détruit le mythe selon lequel les rites comportaient des sacrifices humains ; et il est avéré que le Monstre satanique supposé servi par la Prêtresse n'était autre que la réminiscence de quelque dieu adoré dans la plus haute antiquité : une divinité terrestre, ou plutôt martienne, des temps reculés, que les peuplades primitives vénéraient à l'égal du ciel et du vent. »

Firsa Mak objecta d'un ton aimable : « Il existait pourtant un rite…

— Oui. Sans doute. Mais les experts ont prouvé qu'il s'agissait d'un vestige folklorique comme… comme celui qui fait danser nos enfants autour d'un feu à la Saint Jean.

— Les petits Martiens des Bas Canaux n'ont jamais dansé autour d'un tel feu », repartit Altman. Il se leva dans un lent mouvement et Selden le vit grandir, se déplier démesurément au-dessus de lui. L'homme mesurait bien deux mètres ; mais, même de cette hauteur, son regard pénétrant vrillait encore les yeux de son compatriote assis sur le siège bas. « Combien sont-ils, vos *observateurs qualifiés*, à avoir franchi les crêtes rocheuses au nord de Jekkara ? »

De nouveau, Selden sentit monter en lui une sourde irritation, le sentiment que, pour une raison ignorée, on voulait le ridiculiser.

« Vous devez savoir que, jusque récemment, les villes des Bas Canaux demeuraient fermées aux Terriens…

— Exception faite d'une poignée *d'aventuriers.*

— Qui ont laissé des mémoires pour le moins douteux ! Même aujourd'hui, il faut produire un passeport diplomatique dont l'obtention implique des tonnes de démarches administratives, alors que la possession de ce précieux sésame n'accorde qu'une liberté fort restreinte une fois sur place. Bien sûr, les choses en sont encore à leur début, et il est à espérer que nous puissions persuader les riverains des Bas Canaux d'accepter notre amitié autant que notre aide. Dommage que leur tendance à la dissimulation ait contribué à noircir le tableau. Durant plusieurs décennies, les seules idées que nous ayons pu nous faire de certaines villes comme Jekkara, Valkis ou encore Barrakesh, découlaient des récits de pionniers terriens ou, comme nous l'avons appris bien tard, de rumeurs colportées par les États-Cités. On en est venu à considérer ces villes comme… ma foi… comme de vrais cloaques d'iniquité… »

À présent, Altman lui souriait. « Mais c'est ce qu'elles sont, mon cher. De véritables *cloaques d'iniquité ! »*

Selden voulut dégager sa main de celles de Lella mais s'en découvrit incapable, et un soupçon de crainte naquit en lui. « Je ne comprends pas, dit-il d'une voix plaintive. Bentham, m'auriez-vous conduit ici dans le seul but de me ridiculiser ? Auquel cas, ce ne serait pas très… »

Mais l'autre se tenait maintenant devant la porte d'entrée, qui semblait s'être éloignée par rapport à la représentation mentale que Selden en avait gardée. En outre, une sorte de brume flottait entre elle et

lui, brouillant sa vision. Le jeune savant vit néanmoins la silhouette lui adresser un salut de la main, en même temps qu'il percevait les mots : « Au revoir. » Puis l'image floue de Bentham parut sortir de son champ de vision, et Selden en éprouva un sentiment d'abandon qui le glaça jusqu'à la moelle.

« C'est à n'y rien comprendre, dit-il en replongeant son regard dans les prunelles de Lella. Vraiment, le sens de tout ceci m'échappe… »

Elle avait les yeux verts, très grands, immenses, insondables. Selden se sentit sombrer dans l'abîme – un vertige. À ce moment, il était déjà bien trop tard pour encore s'effrayer.

L'ouïe fut la première à lui revenir, avec la perception du grondement continuel et régulier de turboréacteurs. Puis, très nettement, il éprouva la sensation physique d'un transport aérien que perturbaient par intermittences de fortes secousses. Alarmé, il leva tant bien que mal les paupières. Pendant de longues minutes, il ne distingua que le voile d'un brouillard opaque. Mais peu à peu les brumes se dissipèrent et, lorsque Selden eut émergé de sa nébuleuse torpeur, il se retrouva les yeux fixés sur le collier de Lella, tandis que lui revenaient clairement en mémoire les précisions qu'il avait débitées avec une volubilité non exempte d'orgueil. Évidente et simple, une vérité s'imposait à son esprit.

« Vous êtes originaires de Jekkara, vous, Firsa Mak et sa sœur », voulut-il dire à la jeune Martienne. Et ce fut alors qu'il prit conscience du bâillon qui lui entrait jusque dans la gorge. Lella tressaillit en abaissant les yeux.

« Il est réveillé », dit-elle à Firsa Mak.

Le Martien se leva pour venir se pencher sur lui. Il vérifia le bâillon, puis la paire d'antiques menottes encerclant les poignets du captif. De nouveau le Terrien cligna des yeux sous son regard insoutenable. L'autre parut hésiter, comme sur le point d'ôter le bâillon, et Selden rassembla son courage en même temps qu'un restant de voix pour exiger une explication. Un vibreur bourdonna dans la cabine : sans doute un signal émis par le pilote. De fait, l'allure du gyro se modifia aussitôt. Firsa Mak secoua la tête.

« L'explication viendra plus tard, Selden. Faute de vous connaître assez pour me fier à vos réflexes, je me vois dans l'obligation de vous maintenir dans ce piteux état. Car ce n'est pas seulement votre propre vie qui est en danger, mais aussi la nôtre, quoique vous soyez le plus menacé. » Il s'inclina et ajouta à mi-voix : « Cette façon d'agir est nécessaire, Selden, sachez-le.

— Voire *vitale*, confirma Altman dont la haute stature apparut voûtée sous le plafond de l'habitacle. Vous le comprendrez bientôt.

— Je me demande s'il comprendra jamais quoique ce soit, murmura Lella sur un ton peu amène.

— Dans ce cas, dit Altman, que Dieu leur vienne en aide. Car ici-bas nul ne le pourra. »

Mrs. Altman entra bientôt à son tour dans la cabine, chargée de lourds manteaux de voyage. Tous avaient changé de vêtements depuis le moment où Selden avait perdu conscience, à l'exception de Lella qui s'était bornée à passer un chandail de laine sur son buste nu. Mrs. Altman portait à présent le costume traditionnel des riverains des Bas Canaux. Quant à Firsa Mak, il avait revêtu une tunique incarnat assujettie à la taille par un large ceinturon. Altman, lui, quoique bien trop grand pour qu'on le crût jekkarien, faisait plus vrai que nature dans le rôle de traître à la tribu terrienne – il portait le harnais de désertion avec l'aisance d'un récidiviste impénitent.

Ils mirent Selden debout et l'enveloppèrent dans l'un des manteaux épais. Le captif s'aperçut alors qu'on l'avait dépouillé de ses propres habits de soirée pour le sangler dans une tunique ocre jaune… et qu'on avait foncé la carnation des parties visibles de ses membres. Ensuite on le ligota sur son siège, puis ce fut l'immobilité générale de l'attente tandis que l'appareil décélérait pour amorcer une manœuvre d'atterrissage.

Assis de façon inconfortable, Selden sombrait à nouveau dans une hébétude mêlée d'étonnement et

de crainte, ressassant les événements qui l'avaient mené là et s'efforçant à découvrir le sens de sa mésaventure. En vain. Cependant, une chose était certaine : Bentham lui avait *délibérément* tendu un piège. Mais pourquoi ? *Dans quel but ?* Encore une fois il tenta de remédier à ses angoisses par l'autosuggestion positive ; mais à cette heure, il lui était difficile de se remémorer les préceptes qui lui avaient paru si sages à l'époque où on les lui avait inculqués. Ses yeux allaient sans cesse du visage d'Altman à celui de Firsa Mak.

Ces deux faciès présentaient une caractéristique commune, une étrange rudesse sans exemple dans la mémoire visuelle de Selden. Il tenta d'analyser cette similitude, d'en définir les composants. Leur peau semblait plus sèche et plus dure que la normale ; leurs muscles faciaux plus fibreux et plus saillants. En outre, ces deux êtres accusaient, tant dans leurs attitudes que dans l'allure, une certaine analogie avec les grands fauves que le Terrien avait observés dans les jardins zoologiques. Trait plus frappant encore : chez l'un comme l'autre, l'expression du regard et des lèvres trahissait un caractère porté à la violence, la nature agressive, ou du moins combative des hommes susceptibles de frapper à mort, de déchirer, de mettre en pièces. Ils lui inspiraient une peur mêlée d'un sentiment de supériorité : lui, malgré tout, s'élevait au-dessus de cette sauvagerie instinctive…

Le ciel avait pâli et Selden voyait défiler sous eux la plaine désertique ; ils atterrirent bientôt au milieu d'un gros nuage de poussière rouge. Altman et Firsa Mak extirpèrent leur captif de l'habitacle et l'entraînèrent sans ménagement. Leur force était redoutable. Tandis qu'ils s'éloignaient de l'appareil qui redécollait, le souffle puissant des rotors du gyro les frappa de plein fouet. Transi de froid, affligé par la faible densité de l'air, le Terrien se sentit pénétré jusqu'aux os ; ses poumons douloureux lui semblaient transpercés de poignards. Claquant des dents malgré le bâillon, il s'enroula plus étroitement dans le gros manteau martien qu'il resserra autour de son corps autant que le lui permirent ses mouvements entravés par les menottes. Lella tendit soudain le bras vers lui pour l'encapuchonner jusqu'au menton. Cette sorte de cagoule, percée de deux trous à hauteur des yeux, servait apparemment de masque protecteur contre les tempêtes de sable, mais elle étouffait Selden et dégageait une odeur bizarre, indéfinissable.

Dès les premières lueurs de l'aube, le désert vira au roux. Une chaîne de montagnes arides aux cimes rognées par le temps, pareilles à l'épine dorsale de quelque fossile gigantesque, s'incurvait à l'horizon, vers le nord. En deçà et beaucoup plus près des voyageurs, un massif d'affleurements rocheux formait comme un monceau de ruines auxquelles l'érosion donnait des contours fantastiques. Une caravane cheminait entre ces roches roses.

Déjà Selden entendait le tintement des grelots et le martèlement espacé de sabots appartenant à des bêtes dont la morphologie vaguement chevaline lui était familière – en photos ! Mais ainsi vues au naturel, dans leur réalité sordide, à fouler le sable rouge en cette sauvage aurore martienne qui roussissait autant leurs fardeaux que leurs cavaliers encapuchonnés, elles lui apparurent comme la résurrection d'un âge empreint de barbarie.

Quand elles se furent rapprochées du petit groupe venu par la voie des airs, elles firent halte, soufflant et piaffant, roulant vers Selden leurs yeux globuleux à l'éclat froid. L'odeur du Terrien ne devait pas leur plaire malgré sa tenue martienne. En revanche, elles ne s'inquiétaient nullement d'Altman : sans doute avait-il vécu en compagnie des habitants de Mars assez longtemps pour se confondre avec eux.

Firsa Mak s'entretint brièvement avec le chef de la caravane. De toute évidence, la rencontre ne devait rien au hasard, car l'équipage amenait des montures en surplus. Les femmes se juchèrent en selle avec l'aisance de cavalières aguerries. Quant à Selden, il sentit son estomac chavirer rien qu'à l'idée d'enfourcher l'un de ces hippogriffes, encore qu'à ce moment une autre perspective l'effrayât bien davantage : celle d'être abandonné à son sort en plein désert. Aussi se garda-t-il d'émettre la moindre protestation lorsque Firsa Mak et Altman le hissèrent en selle. Puis, quand on se fut mis en

route, ils menèrent leur monture de façon à encadrer celle de leur captif, dont ils tinrent chacun une rêne. La caravane prit la direction du nord vers l'énorme crête montagneuse qui se profilait au loin.

Au bout d'une heure de cette chevauchée exténuante pour le corps non entraîné de Selden, ce dernier souffrait atrocement du froid, de la soif, de courbatures et de fatigue musculaire. Et il avait presque perdu connaissance lorsque enfin, vers midi, la caravane fit halte. Altman et Firsa Mak l'aidèrent à descendre de sa monture et le transportèrent dans une anfractuosité rocheuse, où ils lui retirèrent le bâillon pour lui donner un peu d'eau. Le soleil était haut et ses feux irradiaient à travers la mince atmosphère martienne comme autant de dards aiguisés. L'astre du jour brûlait les pommettes du Terrien, mais au moins il avait chaud. Il souhaita pouvoir rester ici et mourir sur place. Altman trancha brutalement la question. « Vous vouliez vous rendre à Jekkara, n'est-ce pas ? Eh bien, nous y allons… juste un peu plus tôt que vous ne l'aviez prévu. Que diable, jeune homme, pensiez-vous retrouver une autre Kahora ? »

Puis il le jucha sur sa monture et tous repartirent.

Ce fut vers le milieu de l'après-midi que le vent se leva. En réalité, ce vent de Mars n'avait jamais cessé de souffler, bien qu'il l'eût fait jusqu'alors comme avec lassitude, errant sans heurt par l'immensité poudreuse et rougeâtre du désert, soulevant par-ci une vague et la faisant déferler par-là, éraillant peu à peu la crête rocheuse dont, au fil des millénaires, il modifiait ainsi la physionomie. À présent il se faisait plus pressant, comme si, insatisfait d'une médiocre empreinte dans la vaste étendue de sable, il s'était résolu à tout y effacer pour repartir de zéro. Il rassembla son énergie pour se ruer en hurlant à l'assaut du paysage, et Selden eut l'impression que le désert entier se soulevait, s'envolait en une seule et formidable nuée pourpre. Le soleil se voila. Le Terrien perdit subitement de vue Altman et Firsa Mak qui, pourtant, tenaient toujours de part et d'autre une rêne de sa monture. Terrorisé, il se cramponna à la selle dans la crainte qu'à tout moment les rênes ne retombassent librement le long de l'animal à peine domestiqué – accident qui eût consommé sa perte à coup sûr.

Alors la tempête s'apaisa aussi vite qu'elle s'était déchaînée, laissant le sable reprendre son tranquille et perpétuel roulement.

Peu après, dans la longue traînée lumineuse qui rougeoyait au couchant, ils dévalèrent à flanc de roc vers un sombre cours d'eau rectiligne dont la surface miroitait, dans cette désolation spectrale, entre des rives parsemées d'une maigre végétation. Déjà leur parvenait l'humide fragrance des plantes aquatiques. On distinguait même un vieux pont et, au-delà du canal, s'étalait une ville dont les toits se détachaient sur le fond grisâtre que formait un contrefort de montagnes abruptes.

Selden eut l'intuition que cette ville était Jekkara. Et l'épouvante le saisit. Cette cité mystérieuse, jusque-là, peu de Terriens l'avaient vue. Regardant par les œilletons de sa cagoule, il n'aperçut d'abord que les plus gros massifs de roche grise. Mais bientôt le soleil descendit sur l'horizon, modifiant ainsi les ombres et accusant le relief des bâtiments qui, vus de haut sur l'autre rive, parurent s'incorporer graduellement à la roche tutélaire. D'un côté on distinguait les ruines d'un château aux murailles incroyablement épaisses qui – il ne l'ignorait pas – constituait jadis l'auguste demeure des rois Khalide… et d'innombrables dynasties antérieures, à la lointaine époque où ce désert constituait le fond d'une mer azurée. À mi-hauteur des falaises se dressait un phare dominant le bassin à sec d'un port désaffecté. Le Terrien frémit sous le poids écrasant d'une histoire dans laquelle ni lui ni ses ancêtres n'avaient pris aucune part ; et l'idée lui vint qu'il s'était montré un tant soit peu présomptueux dans son désir d'en apprendre à ce peuple.

Cette pensée déprimante le poursuivit jusque sur le pont. Entre-temps le soleil s'était couché et, dans les rues de Jekkara, on avait allumé des torches dont les lueurs vacillaient sous le sirocco soufflant du désert. L'intérêt de Selden, changeant d'objet, se transféra du passé au présent, et il frémit de nouveau, mais la cause de son émoi était désormais tout autre. Dans Jekkara, la Ville Haute était morte. La Ville Basse, elle, avait survécu ; mais elle dégageait de par son aspect, ses bruits et ses

odeurs, quelque chose qui pétrifia l'homme de l'ORCI – *il la trouvait telle que décrite par les pionniers terriens dans leurs récits.*

La caravane atteignit la rive urbaine du canal et envahit une place qui s'étendait dans l'axe et le prolongement du pont. Les bêtes protestèrent en martelant de leurs sabots le pavé inégal en plan incliné. Des gens vinrent à la rencontre des arrivants. Altman et Firsa Mak avaient mené Selden au terme du voyage. Il se retrouvait les mains libres et paisiblement conduit dans une venelle montante entre des maisons basses, en pierres, aux porches profonds et aux fenêtres étroites. Toutes les arêtes de ces constructions pluriséculaires avaient été arrondies et polies, tant par la lente patine des ans que par le frottement d'innombrables mains, épaules et dos au cours des générations successives. *Il se passe quelque chose en ville*, se dit le Terrien dont l'oreille attentive percevait, en provenance de la Ville Basse, le brouhaha d'une foule peut-être massée sur une place publique. L'air glacial sentait la poussière, les épices exotiques et d'autres relents non identifiables.

Altman et Firsa Mak déposèrent sur le sol leur captif, qu'ils soutinrent jusqu'au moment où il se raffermit sur ses jambes. Le Martien consultait le ciel de temps à autre. Altman se pencha vers Selden pour lui souffler : « Comportez-vous exactement comme nous vous le dirons, sans quoi vous ne verrez pas l'aube.

— Et nous non plus, marmonna Firsa Mak qui vérifia le bâillon et s'assura que la cagoule masquait totalement le visage du Terrien. Il va être l'heure. »

Ils entraînèrent Selden par une autre ruelle, aussi tortueuse mais pleine d'animation, avec son caractère populeux et bruyant, ses odeurs aigrelettes et ses lumières aux couleurs étranges. Elle offrait sur les autochtones des aperçus de rouerie et de perversité en un étalage d'une imagination si géniale que le savant sentit ses yeux s'exorbiter derrière les fentes du capuchon. En plein désarroi mental, au bord de l'hystérie, il rappela précipitamment à son esprit enfiévré les connaissances acquises au cours supérieur de Culture martienne…

Ils débouchèrent sur une vaste place noire de monde. Tous ces gens, emmitouflés dans leur manteau épais pour se protéger du vent, attendaient là, debout, leurs sombres visages inégalement éclairés par des torches aux lueurs dansantes : ils paraissaient observer le ciel. Le trio – Altman et Firsa Mak encadrant Selden – se mêla à la foule puis s'immobilisa, dans l'expectative. Parfois, un flot de nouveaux venus surgissait des rues adjacentes, marchant presque sans bruit : rien qu'un glissement de sandales et le son atténué des clochettes sous le manteau des femmes. Le Terrien se surprit lui aussi à observer le ciel, sans trop savoir quoi y chercher. Le silence se fit peu à peu dans la foule qui, bientôt figée, mutique, sembla même retenir sa respiration… Surgit alors à l'est, au-dessus des toits, la basse, rapide et rousse *Denderon* : Phobos, la Lune folle.

« Aaahhh ! » La longue modulation de pur désespoir émise par l'assemblée fendit le cœur de Selden. Des harpistes jusque-là dissimulés dans l'ombre d'un vieux portique se mirent à jouer de leur instrument à double rangée de cordes… et le cri se mua en chant, mi-complainte, mi-exhalation de haine inextinguible. Puis toute cette foule s'ébranla, les harpistes en tête avec quelques porteurs de torches. Le Terrien et ses ravisseurs suivirent le cortège en direction des montagnes qui se dressaient à pic derrière Jekkara.

Interminable et froid fut le parcours à la blafarde clarté lunaire de *Denderon.* Selden sentait crisser le sable sous les semelles de ses sandales tandis que la colonne s'insinuait entre les vestiges de la cité antique qui, çà et là, révélait les ombres de son passé : murailles en ruine, halles désertes, quais délabrés et morcelés où avait jadis accosté la flotte des Rois de la Mer. L'étrange musique, les farouches accords, les accents barbares des harpes finirent par entraîner le Terrien lui-même, étourdi, dans la cohorte de ce peuple qui reprenait en chœur la même antienne. À vrai dire, elle avait un caractère lugubre, cette procession au rythme languide de la mélopée : quelque chose de l'ultime marche de condamnés au gibet.

Les dernières traces de la cité furent laissées loin en arrière. Ici, les rocs escarpés pointaient vers le firmament sous la faible clarté lunaire qui soudain parut à Selden étrangement maléfique. Cependant toute crainte l'avait quitté, et il se demanda pourquoi. Peut-être les épreuves de l'expédition avaient-elles épuisé son potentiel émotif ? Quoi qu'il en fut, son esprit critique se libérait enfin de toute subjectivité.

Aussi vit-il sans appréhension les harpistes s'engouffrer dans une caverne avec les porteurs de torches.

L'entrée et l'intérieur de la grotte se révélaient assez larges pour permettre au cortège de poursuivre sa marche à dix de front. Le son des harpes s'assourdit, comme étouffé ; les voix chantantes se firent sépulcrales. Selden sentit peu à peu le sol s'incliner vers les profondeurs de Mars. Une terrible impatience le prit, sans qu'il pût se l'expliquer. Les autres processionnaires semblaient pareillement influencés, car ils pressaient la cadence, dépassant ainsi la mesure de l'accompagnement musical. Tout à coup, les parois rocheuses s'écartèrent pour se fondre dans la nuit, cependant que le flot humain se répandait dans l'évasement d'une vaste caverne glaciale. Au-delà du court rayonnement des torches, aussi rares qu'espacées, tout n'était que ténèbres…

Le chant cessa. Dans un silence figé, la foule s'immobilisa après s'être rangée en un demi-cercle dont les harpistes occupaient le centre. Juste devant eux, un petit groupe isolé formait un clan distinct.

L'un des membres de ce détachement ôta la mante à capuche qui l'avait recouvert de la tête aux pieds, et Selden constata qu'il s'agissait d'une femme tout de pourpre vêtue. L'obscure certitude que cette créature était Lella s'imposa à lui – même si, dans la lueur indécise des torches, elle ne montrât pour tout visage qu'un masque aux reflets d'argent (certainement une antiquité), empreint d'un subtil mélange de cruauté et de compassion. Elle prit à deux mains une lampe au globe lumineux qu'elle brandit, et les harpistes arrachèrent à leurs instruments un unique et bref accord. Les six autres membres du clan séparé se dépouillèrent à leur tour de leur mante anonyme : ce sextuor comprenait trois hommes et trois femmes… tous nus et souriants. À ce signal, les harpes firent entendre un air presque joyeux et le corps de la Prêtresse pourpre se mit à onduler en cadence. Les six danseurs nus l'imitèrent, les yeux brillants de joie comme sous l'effet d'une drogue euphorisante. Et la Prêtresse pourpre mena le bal vers les ténèbres en émettant de la gorge un long appel semblable au son d'une flûte de Pan.

Les harpes se turent. Seule demeurait audible la voix de la Prêtresse, dont la lampe globulaire scintillait telle une lointaine, très lointaine étoile.

Par-delà le globe lumineux s'ouvrit alors un *œil* colossal, d'une monstruosité cyclopéenne, qui observa la scène d'un regard avide.

Selden aperçut les sept silhouettes, Prêtresse pourpre et danseurs nus, se détacher de l'ombre environnante pour apparaître dans le halo de lumière avec une netteté d'eau-forte que n'aurait pu donner au tableau le clair de lune martien. Quelque chose céda en lui et, défaillant, il se raccrocha à l'oubli comme à une armure salvatrice.

Ils passèrent le restant de la nuit et la journée du lendemain près du canal sombre, dans la demeure jekkarienne de Firsa Mak. Même là, on ne pouvait oublier les échos des terribles bacchanales dont les rues retentissaient sans fin. Selden se tenait assis, le regard fixé droit devant lui ; par intermittence, un frisson lui parcourait le corps.

« Ce n'est pas vrai, disait-il pour la énième fois. Ça ne peut pas être vrai.

— Pour invraisemblable que ça paraisse, dit Altman, ce n'en est pas moins un fait patent. Or, ce sont les faits qui démontrent. Comprenez-vous pourquoi nous vous avons amené jusque sur les lieux mêmes ?

— Vous voulez que je porte ce… euh… *tout ça* à la connaissance de l'ORCI ?

— Oui, que vous le signaliez non seulement à l'Office, mais aussi à qui voudra l'entendre.

— Pourquoi *moi* ? Pourquoi pas une personnalité vraiment influente, un personnage de marque, un membre du Corps diplomatique, par exemple ?

— Nous avons déjà effectué une tentative infructueuse par ce biais. Vous vous souvenez de Laughlin Herbert ?

— Bien sûr… Il est mort d'une crise cardiaque… Oh !

— Quand Bentham nous a parlé de vous, dit Firsa Mak, il vous a dépeint comme assez jeune et solide pour tenir le coup. À l'heure actuelle, nous avons fait notre possible, Selden. Voilà des années que nous essayons, Altman et moi…

— Personne ne daigne nous écouter en haut lieu, reprit Altman. Ils font tous la sourde oreille. Et si la secte en question continue à trouver des adeptes parmi les éphèbes et les jeunes filles flanquées de duègnes non averties… ma foi, je décline toute responsabilité quant aux conséquences sociales… » Ce disant, il abaissa les yeux vers Selden pour le scruter du haut de sa longue mais robuste maigreur.

Firsa Mak dit alors, sans élever la voix : « Pareil fardeau nous fut lourd à porter. » Il inclina la tête en direction des montagnes invisibles. « Ces rites exercent sur Jekkara une influence pernicieuse qui peut aller jusqu'au pouvoir destructeur. Il en va sans doute de même pour les habitants d'autres États-Cités telles Valkis et Barrakesh, populations dont la survie dépend des Bas Canaux. La dépravation des mœurs générée par ces pratiques locales présente un risque général, nous le savons. J'ai longtemps considéré que c'était là l'affaire des Martiens. Et le fait est que la plupart d'entre nous ne souhaitent aucune ingérence étrangère dans quelque domaine que ce soit, et moins encore dans celui-là. Mais Altman est devenu mon frère par alliance et je lui dois certains égards envers ses congénères. Or, je vous prie de croire que la Prêtresse préfère de loin choisir ses offrandes parmi les étrangers à notre planète.

— Ces rites se répètent-ils souvent ? questionna Selden d'une voix sifflante.

— Deux fois l'an, à la pleine lune de la Lune folle. Dans les intervalles, cela couve, comme en latence.

— Oui, *en latence,* souligna Altman. Autrement dit, à tout moment, sous l'empire d'une terreur ou d'une furie collective, le délire peut se réveiller avec une soudaineté et une violence volcaniques… Bon sang, Selden, claironnez-le, afin que nul n'en ignore rien !

— Comment vous est-il possible de vivre ici… avec ce… ce fléau ? » demanda le Terrien d'une voix farouche.

Manifestement étonné, Firsa Mak le dévisagea. « Mais nous l'avons toujours fait. »

Selden écarquilla les yeux, puis s'absorba dans ses pensées. Par la suite, il ne put trouver le sommeil et il lui arriva de pousser un grand cri lorsque Lella vint doucement dans la chambre.

Au cours de la seconde nuit, ils quittèrent discrètement Jekkara. Ils retraversèrent le désert de bout en bout jusqu'à la crête rocheuse où un gyro les attendait. Seul Altman raccompagnait le Terrien. Tous deux assis dans la cabine au cours de cette dernière partie du voyage, ils se confinèrent dans un mutisme absolu. Selden réfléchissait. De temps à autre, il se rendait compte qu'Altman l'observait à la dérobée, et déjà il lisait dans son regard la conscience d'un échec.

Les dômes étincelants de Kahora émergèrent du crépuscule et Phobos, ou plutôt *Denderon,* brillait haut dans le ciel.

« J'ai d'ores et déjà la conviction que vous garderez ceci pour vous, dit le vieil aventurier.

— À vrai dire je n'en sais rien, murmura Selden. Vraiment, je l'ignore encore. »

Altman le quitta sur la plate-forme d'atterrissage sans un adieu. Selden prit un taxi pour regagner son hôtel, où il s'enferma dans sa chambre.

L'ambiance familière l'aida à recouvrer un semblant de calme. Bientôt, il put mettre de l'ordre dans ses idées et s'efforcer de faire le point.

S’il *croyait* à la réalité de sa vision, il devrait en témoigner auprès des autorités terriennes de Mars – et tant pis si personne ne prêtait foi à ses dires. Même si ses propos devaient choquer ses supérieurs, ses professeurs et les personnalités influentes qui l’assuraient de leur parrainage, des gens qu’il estimait et dont l’estime lui était chère. Même au risque de se couvrir d’opprobre, de se faire traiter comme un pestiféré. Même si ces révélations le condamnaient à l’exil dans des régions habitées par des êtres tels qu’Altman et Firsa Mak. Oui, même devant cette perspective…

Mais s’il *ne croyait pas* que ce cauchemar fut réalité ; si, au contraire, il tenait ce spectacle pour une illusion d’optique ou… ou une hallucination causée par une drogue (et Dieu savait de quelles ruses antiques les Martiens des Bas Canaux étaient capables)… On l’avait drogué. Oui. Cela ne faisait aucun doute. Et l’ensorceleuse Lella l’avait bel et bien soumis à un fluide hypnotique.

S’il se refusait à y croire… Seigneur ! Ce serait merveilleux de revenir à son incrédulité antérieure et de trouver refuge dans la réalité tangible !

Il médita longuement encore dans sa chambre confortable, si calme. Plus il réfléchissait, plus ses cogitations tendaient vers la pensée positive, le libérant d’une impressionnabilité morbide. Son entendement gagnait en pondération comme en profondeur. L’aube le découvrit blême et hagard – mais apaisé.

Il se rendit à l’ORCI où il déclara qu’il était tombé malade aussitôt après son débarquement, ce qui l’avait empêché de se présenter le jour même. Il prétendit également que sa famille réclamait son retour d’urgence. On lui témoigna de la sympathie, on formula des regrets de le perdre déjà et l’on retint pour lui une couchette à bord du prochain astronef en partance pour la Terre.

Quelques cicatrices marquaient encore son psychisme. Il ne pouvait souffrir ni le son d’une harpe ni la vue d’une femme habillée de pourpre. Ces phobies, encore eût-il pu les endurer. Mais les cauchemars, c’était autre chose.

De retour sur Terre, il alla consulter un psychanalyste auquel il décrivit sincèrement et le mieux possible sa « vision », tout hallucinatoire qu’elle eût été. Pour le praticien, le cas paraissait limpide. Dans l’ensemble, ces troubles se résumaient à la manifestation délirante d’une pulsion sexuelle, et l’image de la prêtresse à un fantasme maternel. *L’œil* qui l’avait alors regardé et le fixait encore sans ciller, dans ses rêves récurrents, symbolisait un sexe féminin, et le sentiment d’horreur qu’il avait suscité en Selden prenait racine dans le complexe de culpabilité dont il souffrait de par une prédisposition latente à l’homosexualité. Ce diagnostic procura au jeune savant un immense réconfort.

La cause de l’ébranlement neuropsychique ayant été sainement mise en lumière, les effets secondaires du mal tendraient à disparaître, lui assura le psychanalyste. Nul doute que ce pronostic aurait fini par s’avérer – sans *le message.*

Celui-ci arriva juste six mois martiens après l’invitation piégée à laquelle il avait eu le malheur de se rendre. Son laconisme était lourd de sens. « *Lella vous attend pour la pleine lune de Denderon. »* Non signé, il n’en était pas moins revêtu d’un sceau reproduisant en miniature *l’œil* monstrueux.

La Route de Sinharat

1.

C’était une porte étroite et basse, profondément encastrée dans l’épaisseur du mur. Carey frappa et attendit, les épaules courbées sous le linteau, le corps plaqué dans l’encoignure comme si ce pan d’ombre dérisoire était un asile. Derrière lui, par-delà l’étendue des pavés fissurés et disjoints, le canal de Jekkara, noir et immobile, regardait le ciel noir et immobile. Tous deux étaient semés d’étoiles.

Rien ne bougeait aux environs du canal. La ville se tapissait sur elle-même. C’était si peu naturel que Carey frissonna. Il était déjà venu à Jekkara et savait quel spectacle elle aurait dû offrir. La principale industrie des cités des Bas Canaux est le vice – tous les vices – et elles s’y adonnent jour et nuit. On aurait pu croire que les habitants avaient fui, mais il n’en était rien. Il savait qu’on avait surveillé chacun de ses pas. En fait, il avait douté qu’on le laisserait aller aussi loin et il se demandait pourquoi on ne l’avait pas d’ores et déjà assassiné. Peut-être se souvenait-on de lui.

Il perçut un mouvement derrière la porte.

« Voici venir celui qui revendique le droit du sang », déclara-t-il en haut martien. Puis, abandonnant cet antique langage, il poursuivit en bas martien, le parler populaire qui lui venait plus facilement aux lèvres : « Laissez-moi entrer, Derech. Au nom de votre dette de sang. »

La porte s’entrouvrit et l’homme se glissa à l’intérieur d’une pièce où régnait une chaleur relative et que des lampes éclairaient. Derech verrouilla l’huis et grommela : « Satané Carey ! Je me doutais bien que vous surgiriez un jour avec ces histoires de dette de sang plein la bouche. J’avais d’ailleurs fait le serment de ne pas vous laisser entrer ! »

C’était un Martien des Bas Canaux, petit, svelte, le teint noir, l’air d’un rapace. Une pierre rouge luisant à l’oreille gauche, il portait un confortable costume terrien en synthétique tout à fait incongru mais qui garantissait un excellent isolement thermique.

Carey sourit.

« Il y a seize ans, vous auriez préféré mourir plutôt que d’endosser une telle tenue.

— C’est la corruption ! soupira le Martien. Rien ne corrompt autant que le confort… à part la bonté. Je savais que j’avais eu tort d’accepter que vous me sauviez la vie. Il était fatal que, tôt ou tard, vous viendriez exiger votre dû. Bon… Puisque je vous ai laissé entrer, autant vous asseoir. »

Il remplit de vin une coupe d’albâtre si usée qu’elle n’était pas plus épaisse qu’une coquille d’œuf et la tendit à son visiteur. Les deux hommes burent en silence, la mine sombre. La lueur tremblotante des lampes accusait les ombres sur les traits creusés du Terrien.

« Il y a combien de temps que vous n’avez pas dormi ? s’enquit Derech.

— Je dormirai en chemin. »

Les yeux d’ambre du Martien se braquèrent sur lui, aussi rêveurs et froids que ceux d’un chat.

Carey s’abstint de le bousculer. La pièce était vaste ; le rare mobilier qui l’ornait, dépouillé et fané, symbolisait toute la richesse d’un monde qui n’avait plus les moyens de sacrifier au luxe. Certains objets, de fidèles imitations de l’artisanat traditionnel de Mars, étaient très récents. Presque rien ne les distinguait de ceux qui étaient déjà antiques à l’époque où les rois du Roseau et de l’Abeille n’étaient que des gamins gambadant le long des rives du Nil.

« Que se passera-t-il s’ils vous prennent ? demanda Derech.

— D’abord, je serai déporté. Puis je serai jugé par le Tribunal des Mondes Unis, et mes juges feront l’impossible pour me déclarer coupable. Ils me livreront à la Terre. Il y aura d’autres enquêtes, je

serai condamné, je devrai payer des amendes et, quand ce sera fini, je serai un homme brisé. Ce qui ne les empêchera pas, plus tard, de le regretter.

— Mais cela ne changera rien ?

— Non.

— Pourquoi refuseront-ils de vous écouter ?

— Parce qu'ils ont la conviction d'avoir raison. »

Derech lâcha un mot ordurier.

« Mais si ! reprit Carey. Ils ont raison. J'ai fait de mon mieux pour saboter le programme de reconstruction. J'ai modifié les affectations de crédits, j'ai court-circuité les ordres, et l'on a presque deux ans de retard, maintenant. C'est là-dessus que je serai jugé. Toutefois, mon véritable crime est d'avoir mis en doute le bien-fondé de la Charité et de ses œuvres. Un meurtre, ils me l'auraient pardonné, mais pas ça. » Il ajouta sur un ton las : « Il va falloir vous hâter de prendre une décision. Les gens des Mondes Unis travaillent en coopération étroite avec le conseil des États-Cités et Jekkara n'est plus intouchable. C'est le premier endroit où ils viendront me chercher. »

Derech fronça les sourcils. « Je ne sais pas si vous y avez songé, mais cela m'est parfaitement égal. Ce qui compte, c'est que je sais fort bien où vous voulez aller. Nous avons déjà fait une tentative, vous vous rappelez ? Durant quatre jours et quatre nuits, nous avons fui à travers le désert pour sauver notre vie. » Il frissonna.

« Conduisez-moi jusqu'à Barrakesh. Là-bas, je disparaîtrai. Je rejoindrai une caravane en direction du sud. Je compte poursuivre le voyage seul.

— Si vous avez envie de vous suicider, pourquoi ne pas le faire ici ? Dans un endroit confortable et entouré d'amis ? Laissez-moi réfléchir. Il faut que je mette en balance avec six pieds de sable les années qui me restent à vivre parmi mes trésors ! »

Les braises chuintaient dans les braseros. A l'extérieur, le vent se leva et reprit sa tâche, usant les murs sous l'impact des infimes grains de poussière qu'il charriait, arrondissant les angles, gémissant dans les embrasures des fenêtres. Il en allait ainsi sur toute l'étendue de la planète ; il s'attaquait aux cahutes et aux palais, aux montagnes et aux taupinières. C'était un travail de longue haleine. Un jour viendrait où toute la surface de Mars ne serait qu'un océan de poussière sans le moindre relief. Il y avait peu de temps que de nouveaux édifices de métal et plastique avaient surgi à côté des vieilles cités de pierres, et ils résistaient à l'érosion – pour l'éternité, semblait-il. Mais Carey avait l'impression d'entendre ricaner le vent ancien.

On gratta puis on pianota sur le volet clos de la fenêtre du mur du fond. Derech se leva, l'expression en alerte, frappa deux fois au volet pour accuser réception et se tourna vers son hôte. « Finissez votre vin. »

Il prit la coupe et passa dans une autre pièce. Carey se mit debout à son tour. On percevait désormais, mêlé à la plainte du vent, les vrombissements ténus de moteurs. Des appareils qui volaient à basse altitude, tout proches…

Derech revint et poussa Carey vers un mur. Le Terrien se rappela la pierre qui pivotait et la cachette qu'elle dissimulait. Il se glissa dans la cavité.

« Ne bougez pas, fit Derech. Et abstenez-vous d'éternuer. La maçonnerie est disjointe et on vous entendrait. »

Il remit la pierre en place. Carey se recroquevilla le plus confortablement possible dans l'espace exigu aux parois polies par les marchandises de contrebande qu'on y avait entassées pendant des générations sans nombre. Les pierres n'étaient pas scellées – sur Mars, les maçons n'utilisaient que rarement le mortier – et l'air passait à travers les interstices. Un peu de lumière filtrait aussi et le Terrien distinguait même une partie de la pièce par une fissure.

Quand on tapa – un coup sec – à la porte, il constata que les sons lui parvenaient très clairement.

Derech sortit de son étroit champ de vision. La porte s'ouvrit et une voix masculine s'éleva, qui demandait à entrer au nom des Mondes Unis et du Conseil des États-Cités martiens.

« Faites donc », répondit Derech.

Carey distingua quatre hommes de façon plus ou moins fragmentaire. Trois d'entre eux, des Martiens revêtus du costume anonyme et cosmopolite des États-Cités, équivalaient à des agents du FBI. Il sourit en apercevant le quatrième, un Terrien : il s'agissait vraiment d'un personnage important ! Ce garçon blond, sec, bien de sa personne, au teint hâlé et aux yeux bleus, aurait pu passer pour un acteur, un champion de tennis ou un jeune cadre en congé. Il s'appelait Howard Wales et c'était l'un des meilleurs limiers d'Interpol.

Tandis que les Martiens s'expliquaient, il déambula discrètement, jetant un coup d'œil dans les autres pièces, l'oreille tendue, les sens aux aguets. Son attitude exerçait une déplaisante fascination sur Carey. À un moment, il se planta juste devant la fissure et le fugitif retint son souffle, terrifié à l'idée que Wales pût se retourner et le découvrir rien qu'en regardant par la fissure.

Le Martien le plus gradé, un individu d'âge moyen assez arrogeant, énuméra brièvement les peines que Derech encourrait s'il donnait asile à un fugitif ou refusait de communiquer certaines informations. Carey jugea qu'il manquait de finesse : cinq ans en arrière, ce sbire n'aurait même pas osé mettre les pieds à Jekkara.

Il imaginait son hôte allongé avec nonchalance, écoutant courtoisement son interlocuteur tout en jouant avec son pendant d'oreille. Au bout d'un certain temps, Derech en eut assez et laissa tomber d'un ton dépourvu de passion : « De par notre situation géographique, nous avons été exposés à la Nouvelle Culture. » On entendait les majuscules. « Nous nous y sommes adaptés, mais Jekkara n'a pas cessé d'être Jekkara et nous ne faisons que vous tolérer. Veuillez ne pas l'oublier. »

Wales se hâta d'intervenir, histoire d'empêcher l'homme des États-Cités de répliquer. « Vous avez été longtemps ami avec Carey, n'est-ce pas ?

— Autrefois, on pillait les sépultures ensemble.

— Je crois que l'expression "mener des recherches archéologiques" conviendrait davantage, non ?

— Ma guilde, fort ancienne et des plus honorable, n'en a jamais usé. Mais je suis à présent un honnête négociant et Carey ne vient plus ici. »

Il aurait pu atténuer la portée de cette affirmation en ajoutant l'adverbe « souvent », mais il s'en abstint.

« Pourtant, il y est venu ou ne tardera pas à y venir, déclara l'Homme des États-Cités d'une voix narquoise.

— Pourquoi ?

— Il a besoin d'aide. Où voulez-vous qu'il en trouve ?

— N'importe où. Il a beaucoup d'amis. Et il connaît Mars mieux que la plupart des Martiens… infiniment mieux que vous, je parie.

— Mais hors des États-Cités, les Terriens sont traqués comme des lapins, objecta Wales. Du moins ceux qui sont assez idiots pour s'aventurer dans l'intérieur. Si vous savez où est Carey, dites-le-nous dans son propre intérêt. Sinon, c'est pratiquement un homme mort.

— Ce n'est plus un gamin. Qu'il se débrouille.

— Il n'a déjà que trop… »

Wales laissa sa phrase en suspens. Un brouhaha s'éleva dans la pièce, et tous se précipitèrent vers la porte, disparaissant du champ de vision de Carey, à l'exception de Derech qui, au contraire, y entra l'air détendu, nonchalant et assuré – si assuré que c'en était exaspérant. Carey n'avait pas entendu le bruit qui avait provoqué la fuite des autres, mais il se dit qu'un second gyro devait atterrir. Quelques minutes plus tard, Wales et ses comparses rentrèrent accompagnés d'autres personnes. Carey tordit le cou pour rapprocher son œil de la fissure et reconnut son supérieur, Alan Woodthorpe, administrateur

en chef du programme de reconstruction de Mars – sans doute l'homme le plus influent de la planète. Il n'avait pas hésité à quitter son état-major de Kahora et à effectuer un trajet de quelque quinze cents kilomètres pour être présent.

Carey se sentit flatté.

Woodthorpe se présenta à Derech. Il se montrait d'une simplicité et d'une cordialité désarmantes. En dépit de responsabilités capitales et épuisantes, il savait conserver une amabilité sans faille, ce qui rendait d'ailleurs bien souvent toute discussion impossible avec lui !

« Prenez garde à ne pas vous éloigner de votre escorte, dit le Martien en esquissant un sourire.

— Pourquoi cette hostilité ? Si seulement vous compreniez que nous nous efforçons de vous aider !

— Mes compatriotes le comprennent très bien, riposta Derech. Que vous vous entêtiez à ne pas les laisser tranquilles après qu'ils vous ont poliment remercié et expliqué qu'ils n'ont nul besoin de votre aide, voilà ce qu'ils ont du mal à admettre.

— C'est que nous savons ce qu'il leur faut. Ils végètent misérablement. Nous pouvons les enrichir, leur donner de l'eau, des terres cultivables, de l'énergie, transformer toute leur existence. Les primitifs, bien sûr, résistent au changement mais, le temps aidant, ils finissent par se rendre compte…

— Les *primitifs* ? » releva Derech.

Woodthorpe s'empressa de rectifier : « Oh ! ce n'est pas à la population des Bas Canaux que je pense ! Vous aviez une civilisation florissante à l'époque où l'homme ignorait encore s'il allait monter en haut de son arbre ou en descendre. C'est pourquoi vos motivations à faire cause commune avec les gens des Terres Sèches m'échappent.

— Mars est une vieille planète revêche et aride, mais nous la comprenons. Nous avons conclu un marché avec elle. Nous ne lui en demandons pas trop et elle nous donne de quoi satisfaire nos besoins. Si nous acceptons d'être tributaires d'elle, nous ne voulons pas dépendre d'étrangers.

— Voyons ! Une ère nouvelle s'ouvre. Le progrès technique permet tout. Les vieux préjugés, l'esprit de clocher ne sont plus…

— Vous avez employé le mot de primitif !

— Je pensais aux tribus des Terres Sèches. Nous avions espéré que, grâce à ses connaissances sans égales, le docteur Carey nous aiderait à nous faire comprendre d'elles. Hélas, il semble qu'il cherche au contraire à jeter de l'huile sur le feu et à fomenter des troubles. Nos missions de reconnaissance ont rencontré une opposition brutale. Si Carey réussit à rejoindre les Terres Sèches, nous pouvons craindre le pire. Vous ne désirez certes pas…

— Des primitifs, murmura Derech d'un ton rageur. L'esprit de clocher ! Les Terres Sèches n'ont nul besoin du docteur Carey pour prendre le sentier de la guerre, monsieur Woodthorpe, et nous non plus. Nous refusons qu'on modifie le régime de nos puits, de nos cours d'eau. Nous refusons que notre population s'accroisse. Nous refusons que les ressources dont nous disposons et qui peuvent durer encore des millénaires, si on les laisse en paix, soient taries en quelques siècles. Nous vivons en équilibre avec notre environnement et nous voulons y rester. Et nous nous battrons, monsieur Woodthorpe. Vous ne jouez pas avec des théories, mais avec des vies. Nos vies. Nous n'avons pas l'intention de vous les abandonner. » Il se tourna vers Wales et son escorte. « Fouillez la maison. Libre à vous de fouiller toute la ville. Mais je vous conseille de ne pas trop vous attarder. »

Woodthorpe, l'air chagriné et vexé, soupira avant de sortir en secouant la tête. Les Martiens entreprirent de perquisitionner.

« Vous ne les aidez pas, monsieur Wales ? s'enquit Derech.

— Je déteste perdre mon temps », répondit Howard avec amabilité. Au vif soulagement de Carey, il souhaita bonne nuit à Derech et partit à son tour.

Les Martiens s'éclipsèrent peu après. Derech verrouilla la porte et s'assit pour finir sa coupe. Il ne fit aucunement mine de libérer Carey, qui eut le plus grand mal à se retenir de l'appeler. Il

commençait à éprouver un pénible sentiment de claustrophobie. Son hôte finit son vin et se resservit. Quelques minutes plus tard, une jeune fille entra par la porte de derrière.

Elle portait la tenue traditionnelle des femmes des Bas Canaux, ce qui plut à Carey. Certaines Martiennes adoptaient désormais les modes cosmopolites et anonymes qui détruisaient toute originalité chez elles, et il trouvait bien du charme au style ancien. La jeune fille portait une lourde jupe de soie orange maintenue par une large ceinture. Elle allait poitrine nue, hormis un collier. Son corps avait la sveltesse et la grâce d'un roseau. Les clochettes passées dans ses cheveux et fixées à ses chevilles émettaient à chacun de ses pas une musique féerique, ténue, très douce et… oui, assez perverse.

« Ils sont tous partis », annonça-t-elle.

À ces mots, Derech se leva et se hâta de délivrer Carey.

« Quelqu'un me surveillait à travers les volets dans l'espoir que je me trahirais après leur départ », expliqua-t-il. Il se tourna vers la jeune fille. « De qui s'agissait-il ? Du Terrien ? »

— Non. »

Elle s'était versé une coupe de vin et se pelotonnait à présent sur le divan des invités, recouvert de soie et de chaudes fourrures. Un regard acéré brillait dans ses yeux émeraude légèrement bridés. Le Terrien prit soudain conscience de sa propre mise : le menton râpeux, les tempes grisonnantes, des vêtements sales et des traits crispés par la fatigue.

« Je n'aime pas ce Wales, dit Derech. Il est presque aussi futé que moi. Désormais, nous allons devoir compter avec lui.

— *Nous* ? répéta Carey. Vous avez enfin pesé vos six pieds de sable ? »

Le Martien haussa les épaules d'un air lugubre. « Il faut croire que vous m'avez entendu débattre avec moi-même pour me persuader. Que voulez-vous ? Cette vie paisible finit par me lasser. » Il sourit et Carey retrouva l'air frondeur de l'ancien pilleur de tombes avec qui il faisait équipe à une époque où le pillage était une activité moins risquée. « Et j'ai toujours regretté que nous ayons renoncé. J'aimerais effectuer une nouvelle tentative. À propos, je vous présente Arrin. Elle nous accompagnera jusqu'à Barrakesh. »

Carey s'inclina et la jeune fille, nichée dans les fourrures, lui sourit. Puis elle regarda Derech.

« Qu'y a-t-il au-delà de Barrakesh ?

— Kesh. Et Shun.

— Vous ne faites pas de négoce dans les Terres Sèches, dit-elle, irritée. Et si vous vouliez en faire, pourquoi faudrait-il que je reste en arrière ?

— Nous allons à Sinharat l'Éternelle.

— Sinharat ! » souffla Arrin. Il y eut un long silence, puis elle reporta son regard sur Carey. « Si j'avais su, je leur aurais dit où vous étiez caché. Je les aurais laissés vous capturer. » Elle frissonna et baissa la tête.

« Ce qui aurait été fort bête, dit Derech avec tendresse. Vous auriez ainsi gâché votre chance de devenir l'épouse d'un des deux sauveurs de Mars.

— Pour sauver Mars, il faudra d'abord que vous surviviez.

— Chérie, pouvez-vous affirmer que vous serez encore vivante demain ? »

Carey laissa tomber d'une voix lente : « Je dois reconnaître objectivement que les probabilités lui sont plus favorables qu'à nous. »

2.

La péniche de halage, longue et étroite, arborait des flotteurs afin de ne pas s'enfoncer même à pleine charge. Les flotteurs, la coque et le pont étaient en métal : il n'y avait plus assez d'arbres sur

Mars pour construire le moindre bateau. Au milieu du pont se dressait une petite cabine où l'on dormait à plusieurs ; on faisait la cuisine dans une fosse à feu installée à l'avant. Quatre bêtes écailleuses et rétives remorquaient l'embarcation en remontant le canal depuis la berge.

On avançait lentement. Carey aurait préféré gagner directement Barrakesh par la terre ferme, mais Derech s'y était opposé tout net : « Il ne saurait être question pour moi de partir avec une caravane. J'ai toujours utilisé la voie fluviale dans mon négoce, et tout le monde le sait. Nous devrions voyager la nuit et nous cacher le jour, ce qui ne nous ferait pas gagner de temps. Wales surgira au moment le plus inattendu. Sur la péniche, vous aurez de la place pour vous dissimuler et nous serons en nombre suffisant pour le décourager s'il se montrait assez téméraire pour causer des ennuis à un honnête négociant vaquant à ses affaires… des affaires parfaitement légales.

— Si vous croyez qu'il se gênera ! avait soupiré Carey d'un ton lugubre.

— Il ne s'y résoudra que faute d'autre solution. Ce sera pour plus tard. »

La péniche glissait vers le sud suivant le filament d'eau sombre, dernière artère ouverte de ce qui avait jadis été un océan. À présent, l'eau qui coulait entre ses rives provenait de la fonte des banquises de la calotte polaire. Le long du canal s'étiraient des bourgs et des champs dont le vert contrastait avec les sables rouges et désolés du désert. Par endroits, les dunes avaient avancé comme une armée, submergeant les aires de culture, occupant les maisons. Seuls des tumulus indiquaient l'emplacement des anciens villages. Il y avait des ponts – certains solides et encore fonctionnels, d'autres émergeant du néant, profilés sur le ciel tels des arcs-en-ciel brisés. Pendant la journée, la lumière crue du soleil révélait impitoyablement chaque détail du paysage et, la nuit, les lunes jumelles le magnifiaient. Si Carey n'avait été rongé par une aussi brûlante impatience, il aurait été heureux.

Mais si Woodthorpe et le projet de reconstruction planétaire gagnaient la partie, c'en serait fait de tout cela. On emmagasinerait les eaux des canaux derrière de gigantesques barrages très loin dans le nord et on regrouperait ailleurs la population clairsemée ; on procéderait à des pompages profonds. Les prospecteurs fouilleraient le sol pour retrouver les sources alimentant les puits afin qu'il y ait de l'eau en hiver, une fois les canaux gelés, et le désert se métamorphoserait en un verdoyant jardin – pour un temps, du moins. Comment ne pas préférer cette perspective à l'âpre existence marginale qui était actuellement le lot de ces populations ? Comment nier que la situation présente fut « mauvaise », et « bon » le programme de reconstruction ?

Un homme seul le faisait : le Dr Matthew Carey. Et personne ne l'écoutait.

C'est pourquoi Sinharat était le dernier espoir que Carey avait de se faire entendre.

Le ciel demeurait vide. Arrin passait la majeure partie de son temps assise sur le pont au milieu des ballots de marchandises. Carey savait qu'il faisait l'objet de toute son attention – et il ne s'en sentait pas flatté pour autant. Il avait la conviction qu'elle le haïssait parce qu'il mettait la vie de Derech en danger et il regrettait que celui-ci se fut embarrassé d'elle.

À l'aube du quatrième jour, le vent tomba. Ce fut le calme plat. Le soleil était torride et une sorte de brume scintillante montait du sable et des rochers surchauffés. La surface de l'eau était lisse comme une plaque de verre poli et, à l'est, la ligne d'horizon se brouillait pour disparaître dans une brume jaunâtre. Derech humait l'air immobile tel un chien de chasse. Vers midi, il ordonna à l'équipage d'amarrer la péniche. Les dix hommes se levèrent des ballots sur lesquels ils fainéantaient, plantèrent des piquets d'acier pour attacher les câbles, montèrent un abri de fortune pour les bêtes et vérifièrent l'arrimage de la cargaison empilée sur le pont. Carey et Derech travaillaient aussi et, quand le Terrien levait les yeux, il voyait Arrin, accroupie au-dessus de la fosse à feu, occupée à cuisiner. À l'est, le ciel devint peu à peu un mur opaque, une vague incurvée montant vers le zénith, dont la base était d'un ocre fuligineux et dont le sommet rutilait comme du cuivre. C'était une houle hurlante qui se ruait à travers le désert. Elle s'abattit sur eux.

S'aidant mutuellement, ils se précipitèrent tous dans la cabine, les douze hommes et Arrin. La

péniche roulait et tanguait, elle plongeait brutalement et paraissait rebondir, luttant comme une créature vivante sous les coups de la bourrasque. La poussière et le sable qui s'infiltraient par chaque orifice donnaient une saveur amère à l'air. Il régnait une obscurité sulfureuse et tout le monde était assourdi. Carey avait déjà l'expérience des tempêtes du désert ; il aurait préféré affronter celle-ci à l'extérieur plutôt que dans ce cagibi, sans devoir craindre que la péniche ne coule, ni redouter de mourir bêtement noyé sur la planète la plus sèche du système solaire.

Pendant tout le temps que dura la tempête, Arrin, les traits crispés, monta la garde devant sa marmite.

Enfin, les rafales perdirent de leur brutalité et la tempête se mua en un vent régulier. Rassurés, les hommes, voyant que la péniche ne sombrerait pas, firent honneur à la cuisine d'Arrin. Après le repas, la plus grande partie de l'équipage descendit dans la cale pour dormir car il y avait davantage de place.

Arrin reposa le couvercle sur sa marmite en prenant soin de le lester d'un poids pour empêcher le sable d'y entrer, se tourna vers Derech et demanda d'une voix tranquille : « Pourquoi devez-vous donc aller… là où vous allez ?

— Le docteur Carey croit qu'il existe là-bas des documents susceptibles de convaincre les gens de la Reconstruction que les "primitifs" que nous sommes savent de quoi ils parlent. »

Carey ne voyait pas le visage de la jeune fille, perdu dans l'ombre, mais il devinait qu'elle plissait le front, qu'elle réfléchissait.

« Qu'en savez-vous ? » C'était à lui qu'elle s'adressait.

« Je sais que ces documents ont jadis existé. Beaucoup d'archives les mentionnent. Existent-ils encore ? Rien n'est moins sûr mais, compte tenu de la nature très spéciale de ce lieu et des gens qui ont construit la cité, je crois possible qu'ils soient toujours là. »

Il sentit presque le frisson d'Arrin. « Mais il y a longtemps que les Ramas ont disparu. »

A peine si on l'entendit prononcer le mot. Rama signifiait « Immortel », et ce vocable avait été durant tant de siècles synonyme de terreur que le temps n'en avait pas aboli le souvenir. Les Ramas avaient accédé à l'immortalité en mettant au point un système d'induction, processus que l'on pourrait comparer au transvasement du vieux vin dans des outres neuves, et, bien que le principe même régissant le transfert de la conscience d'un esprit à un autre fût purement scientifique, les populations servant de réserves d'« hôtes » avaient une réaction strictement passionnelle et elles étaient épouvantées : les Ramas étaient tenus pour des vampires. L'île ancienne sur laquelle ils avaient édifié la cité de Sinharat était désormais enfouie dans les tréfonds des déserts désolés de Shun ; les hommes des Terres Sèches la considéraient comme une ville sacrée dont l'accès était interdit. Ils n'avaient qu'une seule fois passé outre à ce tabou – lorsque Kynon de Shun, qui prétendait avoir redécouvert le secret perdu des Ramas et promettait aux tribus comme au peuple des Bas Canaux la vie éternelle ainsi que tout le butin qu'ils pourraient emporter, avait levé son étendard. Il ne leur avait apporté que la mort et, depuis, on observait le tabou avec un fanatisme sans précédent.

« Leur cité n'a pas été pillée, dit Carey. C'est pourquoi je garde espoir.

— Ils n'étaient pas humains ! s'écria Arrin. Ils étaient l'incarnation du mal.

— Au contraire, ils ne l'étaient que trop. Et à une certaine époque, ils ont même accompli un louable effort de rachat. »

La jeune fille fit face à Derech. « Les Shunnis nous tueront.

— C'est bien possible.

— Mais il vous faut quand même y aller, n'est-ce pas ? Ne serait-ce que pour savoir si vous y parviendrez !

— Ma foi, oui, répondit Derech en riant.

— Eh bien, je vous accompagnerai. Je préfère voir ce qui se passera plutôt que d'attendre,

d'attendre sans cesse et rester à jamais dans l'ignorance. » Et, comme si c'était une affaire réglée, elle se roula en chien de fusil sur sa couchette et s'endormit.

Carey s'abîma dans un sommeil agité. Il rêva d'une Sinharat spectrale. Chaque fois qu'il se réveillait en sursaut, un sentiment de claustrophobie l'accablait, qu'accentuaient encore les ténèbres et la poussière emplissant la cabine – et il désespérait de jamais voir la cité.

La tempête mourut pour de bon dans le courant de la matinée, mais une barre de sable de douze mètres de large bloquait le canal.

On alla chercher dans la cale des dragues dont on attela les bêtes et tout l'équipage quitta le bord. Chaque homme était muni d'une pelle.

La haute taille et le teint clair de Carey le distinguaient si nettement des mariniers trapus et noirauds – tous gens des Bas Canaux – que le Terrien se sentait comme nu, vulnérable. Tout en pelletant le sable mouillé, il surveillait le ciel avec anxiété. Dans les Terres Sèches, Wales aurait beaucoup de mal à le repérer. Une fois à Valkis, Derech, qui entretenait des rapports commerciaux avec les hommes du désert, lui procurerait sans mal une tenue convenable et Carey gagnerait Barrakesh déguisé en nomade. Mais, d'ici là, il lui faudrait se méfier autant de Wales que des riverains du canal, lesquels ne faisaient guère de différence entre les Terriens et les nomades des Terres Sèches qui les razziaient, mettaient leurs champs à sec et ravissaient leurs femmes.

En dépit de sa vigilance, ce fut Derech qui donna l'alerte : soudain – au milieu de l'après-midi – il hurla le nom de Carey qui, épuisé, en sueur, leva les yeux. Le Martien désignait le ciel. Lâchant sa pelle, Carey plongea dans le canal.

La péniche était toute proche mais le gyro si rapide que, lorsque le Terrien atteignit l'échelle, il comprit qu'il lui serait impossible de la gravir inaperçu.

« Il y a de la place sous la coque », lui lança Arrin d'une voix calme.

Carey remplit ses poumons d'air et disparut sous la surface. L'eau était froide et la tempête l'avait rendue trouble. Il piqua en direction de la masse d'ombre que projetait l'embarcation. Jugeant avoir dépassé les flotteurs, il remonta, faisant des vœux ardents pour qu'Arrin n'ait pas menti. Elle n'avait pas menti. Il y avait un espace vide où il pouvait respirer. Il distingua, entre les flotteurs, le gyro qui décrivait des cercles à basse altitude au-dessus du canal. Bientôt, l'appareil se posa. Il contenait plusieurs passagers, mais seul Howard Wales mit pied à terre.

Derech alla à sa rencontre. Le reste de l'équipage continuait sa tâche, et Carey constata que sa pelle surnuméraire avait disparu – on l'avait jetée dans le canal. Wales ne quittait pas la péniche des yeux. Derech jouait avec lui. Carey poussa un juron silencieux. Il était frigorifié : la morsure de l'eau glaciale le taraudait. Enfin, à la surprise manifeste du policier, Derech invita celui-ci à monter à bord. Carey nageait sans cesse entre les flotteurs pour entretenir sa circulation sanguine. Au bout d'un laps de temps très long – un an ou deux –, Wales regagna le gyro. Une année encore s'écoula avant que l'engin ne décollât. Alors, le fugitif quitta tant bien que mal sa cachette pour retrouver le soleil, mais il se révéla trop ankylosé pour gravir l'échelle ; Arrin et Derech durent le hisser sur le pont.

« N'importe qui d'autre aurait été convaincu, dit le Martien. Mais pas lui. Il concède à son adversaire le maximum d'astuce et de ruse. »

Derech fit boire à la bouteille une rasade d'alcool à Carey qui claquait des dents, l'enveloppa dans d'épaisses couvertures et l'étendit sur une couchette. « Wales peut-il avoir une idée de notre destination ? » lui demanda-t-il.

Le Terrien plissa le front. « Il aura trouvé un indice s'il a pris la peine d'examiner toutes les monographies et les communications que j'ai publiées.

— Il l'aura prise, vous pouvez être tranquille ! »

Carey poussa un soupir lugubre. « Tout y est. Notre première tentative et notre échec, et ce que j'espérais trouver, même s'il s'agissait d'archéologie pure, puisque le programme de reconstruction

n'avait pas été lancé. Et je sais que j'ai parlé des Ramas en discutant avec Woodthorpe des bouleversements qu'impliquait son projet. Pourquoi ? Wales a dit quelque chose ?

— Il a dit : "À Barrakesh, nous saurons de quoi il retourne."

— Vraiment ? grinça Carey. Passez-moi la bouteille. » Il but une nouvelle rasade. L'alcool était un feu brûlant qui le réchauffait. « Dommage que je n'aie pas pu voler un gyro ! »

Derech secoua la tête. « Heureusement que vous ne l'avez pas fait. On vous aurait contraint à atterrir dans l'heure.

— Je sais bien. Mais j'ai si hâte d'arriver ! » Il s'offrit une nouvelle goulée et eut un sourire carnassier. « Pourvu que les dieux me soient favorables et me mettent un jour M. Wales entre les mains. »

Une centaine de villageois arrivèrent en fin de journée avec des bêtes et du matériel. Ils avaient déjà passé des heures à désensabler d'autres secteurs, mais cela ne les empêcha pas de travailler toute la nuit et le jour suivant sans répit. Ils ne s'écroulaient pour dormir que lorsqu'ils n'en pouvaient plus. Le canal était leur vie même, et leur loi disait qu'il passait avant tout – avant l'épouse, l'enfant, le frère, les parents, avant soi-même. Carey resta confiné dans la cabine. Echapper à la corvée lui inspirait des remords, mais sans excès : le travail était harassant. Le canal fut dégagé dans le courant de la matinée et la péniche reprit la route du sud.

Trois jours plus tard, des falaises se silhouettèrent à l'ouest, très loin, mais elles se rapprochèrent peu à peu jusqu'à longer le canal. Hautes et abruptes, elles étaient rouge et or. Un million d'années d'érosion hygrométrique et dix mille ans d'érosion atmosphérique les avaient sculptées de façon fantastique. Cette chaîne était le rebord d'un ancien lit marin ; bientôt, Carey distingua la ligne de brume d'un autre canal qui le traversait. Ils approchaient de Valkis.

Le soleil se couchait quand ils y entrèrent. La lumière frappait directement les falaises, s'engouffrant dans les embrasures des portes, dans les fenêtres aveugles des cinq cités superposées accrochées au flanc des falaises rouge et or. On croyait voir des feux brûler, des lampes hospitalières brasiller pour accueillir les marins à leur retour, mais seules les ombres rampaient dans les rues, sur les places et le long des escaliers creusés dans la roche vive. Les anciens quais se dressaient roides comme des pierres tombales sur les ports abandonnés les uns après les autres à mesure que le niveau des eaux avait baissé, et les hautes tours au sommet desquelles flottaient jadis les étendards des rois de Valkis étaient vides et disjointes.

Seule la ville basse vivait encore – pour partie, du moins –, mais d'une vie sauvage qui constituait un défi aux siècles glacés qui l'écrasaient. Carey, debout sur le pont, vit flamboyer des torches telles des étoiles d'or dans le crépuscule. Il entendit des voix et la musique éperdue des harpes doubles. Le vent sec lui apportait une odeur d'épices et d'étranges ingrédients exotiques. La Nouvelle Culture n'avait pas encore envahi Valkis et il s'en réjouissait, bien qu'un brin de nettoyage n'eût pas fait de mal à la cité : ici, on pouvait s'adonner à toute une palette de vices parfaitement inimaginables.

« Évitez de vous montrer jusqu'à mon retour », lui lança Derech.

La nuit était tombée quand la péniche s'amarra le long d'un quai vétuste à proximité d'une large esplanade cernée d'antiques édifices minés par le temps. Derech mit pied à terre, suivi par l'équipage – quoique pour d'autres raisons. Arrin resta à bord, étendue à plat ventre sur les balles, le menton entre les mains, attentive aux lumières et aux bruits telle une enfant qui boude parce qu'on lui a interdit de jouer à un jeu dangereux mais passionnant : Derech ne voulait pas qu'elle se promenât seule dans les rues de Valkis.

Carey s'ennuyait tellement qu'il se coucha.

Quelques heures – ou bien quelques minutes – plus tard, le hurlement d'Arrin le réveillait en sursaut.

3.

Il y avait des hommes sur le pont. Carey les entendit qui se bousculaient et maudissaient la femme qui avait crié. Quelqu'un dit quelque chose à propos d'un Terrien. Il se laissa glisser au bas de sa couchette. Frénétiquement, il ôta la combinaison de fabrication terrienne qu'il portait encore en attendant le retour de Derech et la glissa sous les fourrures. Arrin avait cessé de crier, mais il percevait ses plaintes étouffées. Il frissonna, nu dans la nuit froide.

Les pas se firent plus légers et plus rapides sur le pont. Carey décrocha la hache à long manche fixée à la paroi de la cabine et destinée à trancher les cordes assurant les ballots de marchandises en cas d'accident. Il savait ce qu'il lui restait à faire, comme si la hache lui avait parlé.

Des silhouettes détourées par la lueur des torches sur le pont se profilèrent dans l'embrasure de la porte du rouf. Carey poussa le cri de guerre des tribus des Terres Sèches et se précipita en faisant des moulinets avec son arme.

Les hommes qui se pressaient devant la porte disparurent d'un seul coup, telles des marionnettes sur les fils desquelles on aurait tiré, et il émergea sur le pont. Éclairé par les torches, il fit tournoyer sa hache au-dessus de sa tête ainsi qu'il avait appris à le faire quand il avait commencé à comprendre les possibilités et la valeur du mode de vie martien. De manière inévitable, il s'était alors trouvé mêlé à des activités qui n'avaient rien à voir ni avec la recherche scientifique ni avec l'archéologie – guerres tribales et autres raids de pillage –, activités au cours desquelles il avait acquis des talents insolites. Et voici qu'il fonçait en brandissant sa hache, forçant à reculer cinq hommes stupéfaits bâtis sur le même modèle : petits et noirs de peau, les oreilles percées d'argent et, à la ceinture, des poignards effilés.

Carey leur lança quelques épithètes malsonnantes chères aux habitants des Terres Sèches quand ils parlaient des gens des Bas Canaux – les intrus en rougirent de colère – et leur demanda ce qu'ils voulaient.

L'un d'eux, vêtu d'un kilt d'un jaune cru, répondit : « On nous a dit qu'il y avait un Terrien caché dans cette péniche. » *Qui te l'a dit ?* songea Carey. *Wales, par le truchement de quelque espion martien ? Bien sûr ! Qui d'autre ?* Il commençait à détester M. Wales, mais il se contenta de rire et s'écria : « Est-ce que je ressemble à un Terrien ? »

Sa hache miroita à la lueur des torches. Sa longue chevelure rebelle était du brun roux commun aux peuplades du désert. Son corps souple et musclé lui donnait l'apparence d'un nomade – et il ne l'avait pas ménagé. Arrin s'approcha en frottant ses lèvres tuméfiées. Elle avait l'air aussi surpris que les Valkisis.

L'homme au kilt jaune répéta : « On nous a dit… » Des hommes et des femmes commençaient à s'attrouper le long du quai, flâneurs et curieux à la mine cruelle.

« Je m'appelle Marah, déclara Carey. J'ai fui les Puits de Tamboina. Ma tête est mise à prix parce que j'ai tué un homme. » Les Puits étaient trop loin pour qu'il ait à craindre qu'un prétendu compatriote conteste son histoire. « Quelqu'un désire-t-il toucher la rançon ? »

Les Martiens le regardaient. Le vent sec couchait la flamme des torches dont la lueur frappait les visages levés vers lui. Carey n'était pas très rassuré.

« Ne risquez-vous pas d'être reconnu ? lui murmura Arrin.

— Non. » S'il était déjà venu trois fois à Valkis avec des gens des tribus, il estimait peu vraisemblable que quelqu'un se souvînt d'un visiteur précis, car les nomades étaient nombreux à affluer dans la cité.

« Alors, ne bronchez pas. »

Il ne broncha pas. Les Valkisis souriaient et devisaient. Enfin, l'homme au kilt jaune lança : « Que tu sois terrien ou que tu appartiennes aux tribus des Terres Sèches, ta tête ne me revient pas. »

La foule s'esclaffa et avança. Les clochettes des femmes tintinnabulaient. Carey étreignit le

manche de sa hache et ordonna à Arrin de s'éloigner. « Si vous savez où est Derech, allez le chercher. Je les contiens le plus longtemps possible. »

Il ne sut pas si elle était partie ou non : il gardait les yeux fixés sur la foule et sur les éclairs que dardaient les lames des poignards. Se battre avec des haches et des couteaux était d'un ridicule achevé à l'ère du vol spatial et de l'énergie atomique. Mais il y avait bien longtemps que Mars ne possédait pas d'armes plus efficaces, et la commission de la Paix et du Désarmement des Mondes Unis espérait même arriver un jour à les supprimer. Sur Terre, il subsistait des peuplades où l'on durcissait les épieux à la flamme et où l'on dévorait son ennemi. De toute façon, un simple poignard suffisait à tuer. Carey s'écarta de la rambarde pour pouvoir manier sa hache plus librement. Il n'avait plus froid. Une grande chaleur l'habitait qui faisait vibrer ses nerfs.

La voix de Derech retentit à l'autre bout de la place.

La foule se figea. Derech et la moitié de l'équipage se frayaient un chemin à travers la cohue. Le Martien avait l'air furieux.

« Le premier qui le touche, je le descends ! cria-t-il avec rage.

— Que représente-t-il pour vous ? s'enquit poliment l'homme au kilt jaune.

— Un paquet d'argent, imbécile ! Je ne toucherai le prix de son passage qu'à Barrakesh. Et pour cela, il faut qu'il y arrive vivant. » Derech sauta sur la péniche. « Maintenant, dispersez-vous, sinon le sang coulera ! »

Les marins se rangèrent épaule contre épaule le long du bastingage. Les autres arrivaient. Douze hommes armés, ce n'était pas une plaisanterie. La foule commença à se disperser et les cinq hommes montés à bord suivirent le mouvement à contrecœur. Derech désigna une équipe de garde et poussa Carey dans la cabine. « Enfilez ça. » Il lui jeta un paquet.

Le Terrien abandonna sa hache. Son soulagement était tel qu'il tremblait et qu'il avait du mal à défaire les nœuds. Le colis était enveloppé dans une épaisse cape de désert. Il y trouva un kilt de cuir élimé incrusté d'ornements de bronze, un pectoral du même bronze et un harnais chargé d'armes noircies par l'usage. « Pris sur un cadavre, dit Derech. Il y a aussi des sandales. » Il sortit un long poignard barbare glissé dans sa ceinture et le lança à Carey. « Prenez cela aussi. Et maintenant, mon cher ami, laissez-moi vous dire que la situation se présente mal.

— J'avais remarqué », dit le Terrien en ceignant sa ceinture. Le contact du kilt de cuir lui plut. Peut-être que, s'il échappait à la mort, il redeviendrait le bon docteur Carey, archéologue éminent. Ce jour n'était pas encore venu. « On leur a dit qu'un Terrien se cachait à bord. »

Derech hocha la tête. « J'ai des amis ici. Des types qui ont confiance en moi et en qui j'ai confiance. Ils m'ont alerté. J'ai fait le tour des bordels pour récupérer mes hommes – ce qui ne leur a pas trop plu. »

Carey éclata de rire. « Ils ont droit à toute ma reconnaissance. »

Arrin, qui était entrée dans la cabine, l'observait, assise sur le bord de sa couchette. Le Terrien se drapa dans la cape dont il referma l'agrafe de bronze. La chaleur du rude vêtement était la bienvenue.

« Wales se doute que je suis avec vous. Il a piloté tout ça pour en avoir confirmation.

— Vous auriez pu être tué », murmura la jeune fille.

Il haussa les épaules. « Ce n'aurait pas été une catastrophe. Ces messieurs se garderaient bien de le dire tout haut, mais ils préféreraient me voir mort plutôt que d'avoir perdu ma trace. En tout cas, ce déguisement ne trompera pas Wales et notre homme n'attendra pas que nous arrivions à Barrakesh. Il vous arraisonnera dès que nous serons assez loin de Valkis. Et avec des effectifs assez nombreux pour ne pas rater son coup. »

— C'est juste, commenta Derech. Tant pis ! Qu'il s'empare de la péniche ! » Il se tourna vers Arrin. « Si vous êtes toujours décidée à nous accompagner, préparez-vous et rappelez-vous que le voyage sera long. Mieux vaut quitter la ville, enchaîna-t-il à l'adresse de Carey. J'aurai des bêtes et

des vivres lorsque Phobos se lèvera. Où nous retrouverons-nous ?

— Devant le phare. »

Derech acquiesça et sortit. Carey le suivit sur le pont où il attendit pendant qu'Arrin se changeait. Elle le rejoignit quelques minutes plus tard, drapée dans les plis d'une longue cape. Elle avait enlevé les clochettes fixées dans ses cheveux et autour de ses chevilles. À présent elle se mouvait sans bruit, aussi légère et agile qu'un jeune éphèbe. Elle lui sourit.

« Venez, homme du désert. Rappelez-moi donc votre nom…

— Marah.

— N'oubliez pas votre hache. »

Ils quittèrent la péniche. Il ne restait plus qu'une seule torche pour éclairer le pont. Quelques-uns des flambeaux de la place vide étaient éteints, mais il y avait du bruit et du mouvement dans les rues qui y menaient. Le Terrien guidait Arrin. Nul ne les surveillait, nul ne les suivait. Le brouhaha et les lumières s'estompèrent. Maintenant, les portes et les fenêtres des bâtiments qu'ils longeaient béaient à tous les vents. Deimos voguait dans le ciel et ses rayons filtraient à travers les toits défoncés, éclaboussant d'argent la nappe de poussière qui recouvrait les sols. Carey s'immobilisa à plusieurs reprises, aux aguets, mais il n'entendit que le murmure de la brise. Il commençait à se sentir mieux. Tournant le dos au canal, il s'engagea à grands pas dans une rue déchaussée qui montait vers les falaises.

Un peu plus loin, la rue se mua en une sorte d'escalier taillé à même la pierre. De part et d'autre, les demeures sans toit s'accrochaient à la falaise en rangs désordonnés comme autant de nids d'oiseaux de mer désertés. Et, comme à l'accoutumée, l'imagination de Carey les peuplait, les garnissait de filets et de matériel de pêche, les remplissait de lumière, de voix et d'odeurs. Arrivé à la dernière marche, il s'arrêta pour permettre à Arrin de reprendre son souffle et, baissant les yeux, il contempla comme s'il plongeait dans le passé les torches qui scintillaient au bord du canal.

« À quoi pensez-vous ? lui demanda la Martienne.

— Je pense que rien ne devrait mourir, pas plus les gens que les océans.

— Les Ramas avaient la vie éternelle.

— Ils n'ont que trop longtemps vécu, et ça n'a pas été un bien, je le sais. Pourtant cela m'attriste de songer aux hommes qui ont bâti ces maisons, qui ont travaillé, qui ont élevé leurs enfants en rêvant à l'avenir.

— Vous êtes un drôle de personnage. Quand je vous ai vu pour la première fois, je ne comprenais pas pourquoi Derech vous aimait tant. Vous étiez si… si calme. Ce soir, j'ai compris. Et voilà que vous vous attendrissez à nouveau et que vous avez le cafard. Pourquoi vous tracasser à ce point pour de la poussière et de vieux os ?

— Question de curiosité. Je ne connaîtrai jamais la fin de l'histoire, mais je saurai au moins comment elle a commencé. »

Ils se remirent en marche, contournant un ancien bassin maritime. Les hauts quais de pierre étaient polis et rongés par le vent. Devant eux, au bout d'un promontoire effondré, une tour décapitée se dressait vers le ciel. Ils s'en approchèrent. Bientôt on entendit un martèlement de sabots, des grincements de harnais. Avant que Phobos se fut levé, ils avaient pris la route.

« Vous voici chez vous, dit Derech. Moi, je me contente de vous suivre. »

Carey prit la tête du groupe. « Dans ce cas, occupez-vous avec Arrin des bêtes de rechange. »

Laissant la cité derrière eux, ils gravirent les falaises. Là-bas, très loin, le canal étincelait au clair des lunes comme un ruban d'acier. Puis il disparut, caché par une chaîne montagneuse formant une longue péninsule incurvée. Carey guida ses compagnons sur une piste qu'il avait déjà suivie une fois, espérant qu'il se souviendrait du chemin.

Ils voyageaient de nuit. Le jour, ils se reposaient à l'ombre des rochers. A trois reprises, un gyro les

survola tel un faucon à raffut. Carey crut plus d'une fois s'être perdu mais n'en souffla mot, et fut agréablement surpris de retrouver l'ancien lit marin de l'autre côté des monts, juste à l'endroit prévu, là où un gué permettait de franchir le canal. Ils ne s'arrêtèrent que le temps de remplir les outres. À l'aube, ils parvinrent en haut d'une crête. Barrakesh s'étalait à leurs pieds.

« Je crois qu'il ne faut plus songer à notre caravane en partance pour le sud », murmura Derech.

Le commerce était une activité de temps de paix. Les hommes de Kesh et de Shun se rassemblaient pour la guerre. Le Martien avait eu raison de dire qu'ils n'avaient pas besoin du docteur Carey pour stimuler leur ardeur.

Keshis et Shunnis envahissaient les rues, remplissaient les caravansérails, campaient aux abords des portes, sur la berge du canal et du lac marécageux où s'achevait celui-ci. Leurs montures démantelaient les digues, piétinaient les fossés d'irrigation, dévastaient les champs. De longues files de cavaliers continuaient d'arriver du désert, leurs étendards claquant au vent, et le soleil du matin faisait miroiter leurs lances. On entendait au loin les stridences aiguës des fifres.

« A partir du moment où nous entrerons en ville, nous ferons partie de l'armée, dit Carey. Et celui qui quittera Barrakesh recevra un javelot dans le dos pour prix de sa lâcheté. »

Sa rage était telle que ses traits se durcirent et que son expression se fit cruelle. Bientôt la horde se répandrait vers le nord, se grossirait de nouveaux combattants chaque fois qu'elle submergerait une autre ville des Bas Canaux et elle finirait par se fondre aux autres armées venues de l'est, des Terres Sèches. Les habitants des États-Cités tomberaient comme bétail à l'abattoir et peut-être même que le dôme de Kahora s'écroulerait. Mais, tôt ou tard, on amènerait des canons et ce serait alors au tour des gens des Terres Sèches de mordre la poussière – tout cela parce que des hommes de bonne volonté comme Woodthorpe voulaient rendre *service* à la planète Mars !

« J'ai décidé d'aller à Sinharat, dit Carey. Mais vous n'ignorez pas qu'un petit groupe comme le nôtre a bien peu de chances de s'en tirer en traversant le désert à l'écart des pistes caravanières et des puits.

— Je ne l'ignore pas, répondit Derech.

— En outre, sans la protection d'une caravane, nous avons aussi fort peu de chances d'échapper à Wales. »

Derech sourit. « Expliquez-moi comment rentrer tranquillement chez moi et je suivrai votre conseil.

— Vous n'avez qu'à attendre votre péniche et retourner à Valkis. »

Le Martien recouvra son sérieux. « C'est hors de question. Mes hommes se moqueraient de moi. Cessons de perdre notre temps, si vous le voulez bien. Dans le désert, le temps est aussi précieux que l'eau.

— Au fait, quand arrivera-t-on à destination ? s'enquit Arrin. Et comment repartira-t-on ?

— Le Dr. Carey a entendu dire qu'il y a un puits merveilleux à Sinharat.

— Il l'a entendu dire, mais il n'en sait rien. Comme pour les archives. » Le regard qu'elle adressa au Terrien n'était méprisant qu'à moitié.

L'esquisse d'un sourire joua sur les lèvres de Carey. « En ce qui concerne ce puits, mes sources d'informations sont dignes de foi. Comme il est creusé à même le socle de corail qui sert de soubassement à la cité, on peut l'utiliser sans enfreindre le tabou. Les Shunnis ne s'en approchent que contraints et forcés, mais j'ai connu un homme qui a bu à ce puits. »

Le trio tourna le dos à Barrakesh et redescendit. Derech considéra le ciel avec inquiétude. « J'espère bien que Wales nous a tendu un piège ici. Et qu'il va nous attendre un bon moment. »

Il était strictement interdit par la loi de survoler les territoires des tribus en gyro sans autorisation spéciale, autorisation qui, vue la circonstance, ne serait en aucun cas accordée dans l'immédiat. Mais ce n'était pas cela qui arrêterait Wales.

« Un jour viendra où nous serons heureux de le rencontrer », dit Carey sur un ton sinistre.

Ils firent un long détour en direction du nord pour éviter les détachements armés qui convergeaient sur Barrakesh, puis s'enfoncèrent à travers l'ancien fond marin, droit sur Sinharat.

Carey perdit très rapidement la notion du temps. Les jours se confondaient les uns avec les autres et ce n'était plus qu'un enfer interminable, des rochers chaotiques à escalader sans fin, des récifs de corail pourrissant sous lesquels il fallait ramper, du sable à perte de vue, lisse et brillant tel du verre fondu. Si les nuits étaient glaciales, le froid n'étanchait pas leur soif. Toutefois, et c'était le plus important, aucun gyro ne violait le ciel cruel et vide.

« Le désert est grand, murmura un jour Arrin en contemplant l'étendue d'un regard haineux. Wales n'arrivera peut-être pas à nous retrouver. Peut-être a-t-il abandonné.

— Il n'est pas homme à abandonner, répondit Carey.

— Peut-être vous croit-il mort, fit Derech. Alors, à quoi bon ? »

Peut-être, se répéta Carey. *Peut-être.* Cela ne l'empêchait pas de maudire Wales à haute voix et de regarder le ciel d'un air de défi en lui demandant ce que préparait son adversaire. Mais la question demeurait sans réponse.

Une fois bue leur dernière goutte, Carey cessa de penser à Wales pour ne plus songer qu'au puits de Sinharat, à son eau fraîche et limpide dans les profondeurs du corail.

Il pensait au puits en pataugeant dans le sable, tirant derrière lui sa monture à présent aussi épuisée que lui. La vision de ce puits l'obnubilait à tel point que son cerveau n'enregistra qu'avec retard le message que transmettaient ses yeux larmoyants, brûlés par le soleil. Alors seulement il s'arrêta, gagné par la panique.

Il ne marchait plus sur une étendue de sable vierge : le sol avait été foulé sous les sabots de nombreuses montures.

4.

Arrin et Derech sortirent de leur espèce de transe quand Carey tendit la main et leur intima le silence d'un signe. La piste s'incurvait et disparaissait derrière un vaste banc de corail blanc. Le vent avait à peine eu le temps de grignoter les bords des empreintes laissées dans le sable.

Cravachant sans pitié leurs montures, les voyageurs se hâtèrent de quitter la piste. Le récif se dressait devant eux comme un mur. Tous trois trouvèrent parmi les cavités qui perçaient sa base une caverne assez spacieuse pour les abriter. Carey alla à pied jusqu'à l'extrémité de l'éperon que les cavaliers avaient contourné. Le vent glapissait et gémissait dans les anfractuo-sités du bloc de corail creusé.

Arrivé à l'extrémité de ce rempart, le Terrien se repéra aussitôt.

De l'autre côté du récif, au-delà d'un lagon asséché d'un kilomètre de large, un îlot corallien aux falaises nues diaprées de rose et de blanc s'élevait dans la clarté brutale du jour. Un majestueux escalier montait vers une cité dont le temps avait si délicatement sculpté les tours marmoréennes chatoyant de mille nuances qu'on avait peine à dire où commençait et où s'achevait l'œuvre humaine. Carey, qui la contemplait à travers une sorte de brume scintillante tant il était épuisé et émerveillé, savait qu'il avait sous les yeux Sinharat l'Éternelle.

Les empreintes laissées par les guerriers shunnis traversaient le lagon. Le sol avait été furieusement piétiné autour des vestiges d'un gyro. Ensuite, la piste continuait. Deux silhouettes noires gisaient à côté de l'épave. On distinguait au pied des falaises un tourbillon plus ou moins ordonné d'hommes et d'animaux. Les guerriers, vingt-cinq ou trente à première vue, dressaient le camp. Carey savait ce que cela signifiait : il y avait quelqu'un dans la cité.

Il resta quelques instants immobile, les yeux fixés sur la superbe ville de marbre irisé qui se

dressait au sommet de son socle de corail. Il avait envie de pleurer, mais son corps était trop desséché pour que les larmes coulent. Peu à peu, son désespoir céda la place à une rage impuissante.

Il rejoignit Derech et Arrin et leur rapporta ce qu'il avait vu.

« Wales nous a tout bonnement précédés et attendus. A quoi bon prendre la peine de fouiller tout le désert puisqu'il savait où nous allions ? Il était sûr de ne pas nous rater, cette fois-ci. Comment nous échapper sans eau ? » Ses lèvres fendillées et sa langue gonflée rendaient son sourire horrible. « Mais les Shunnis l'ont trouvé les premiers. Le détachement a dû repérer le gyro qui venait reconnaître le terrain pour se poser. Ils ont tué ses deux occupants. Mais les autres sont à Sinharat.

— Comment pouvez-vous le savoir ? lui demanda Derech.

— Les Shunnis ne pénètrent à l'intérieur de la cité qu'en dernier recours. Si quelqu'un s'y introduit, ils se contentent de garder le puits et d'attendre. Tôt ou tard, le profanateur finira bien par redescendre.

— Combien de temps pourrons-nous patienter ? dit Arrin. Il y a deux jours que nous n'avons plus d'eau.

— Il n'est pas question d'attendre. J'entrerai à Sinharat. »

Il fallait que ce soit tout de suite, alors que ses forces ne l'avaient pas encore toutes abandonné. Le lendemain, il serait trop tard.

« J'imagine qu'une mort rapide, d'un coup de lance par exemple, est préférable à la longue agonie de la soif, murmura Derech.

— Nous pourrons échapper aux deux, à condition d'être très prudents… et d'avoir beaucoup de chance. »

Et le Terrien leur expliqua son plan.

Une heure plus tard, Carey s'engagea sur les traces des guerriers dans le lagon. Il marchait en titubant, tenant les bêtes à la longe. Arrin chevauchait une des montures, un pan de sa cape ramené sur la tête et le visage voilé en signe de deuil. Sur une litière improvisée, faite de couvertures attachées avec des sangles, Derech était porté par deux bêtes. Emmitouflé dans sa cape de la tête aux pieds, il faisait un cadavre tout à fait convaincant.

Quand il entendit des cris et qu'il vit au loin les cavaliers avancer à leur rencontre, la peur saisit Carey. Le moindre faux pas, l'erreur la plus infime risquait de les trahir – et, dès lors, rien ne pourrait plus les sauver. Mais la soif était plus impérieuse que la peur.

Il n'y avait d'ailleurs pas que la soif. Passant devant les cadavres étendus près du gyro, il vit que c'étaient des Martiens aux cheveux noirs et, levant la tête, il regarda les tours de Sinharat d'un œil vorace. Wales se trouvait là-haut, toujours vivant, s'interposant toujours entre lui et l'objet de sa quête. Il étreignit fermement la poignée de sa hache. Quand il s'agissait de Wales et des archives des Ramas, sa raison chancelait.

Une fois les cavaliers à portée de javelot, Carey s'arrêta et posa son arme par terre en signe de paix. « Maintenant, pour l'amour de Dieu, attention ! » dit-il à mi-voix. Puis il attendit.

Les Shunnis s'immobilisèrent en soulevant un nuage de sable et le Terrien leur cria : « Je réclame le droit de mort ! »

Planté devant sa hache, il oscillait sur lui-même tandis que les cavaliers les examinaient, lui, la femme voilée et le cadavre poussiéreux. Ils étaient six – grands, le regard dur et cruel, les longues piques prêtes à frapper. Enfin, l'un d'eux demanda : « Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? »

Carey désigna Derech du doigt. « Le mari de ma sœur est mort alors que nous nous rendions à Barrakesh. Les lois de notre tribu disent qu'il doit reposer chez lui. Mais il n'y avait plus de caravane. Nous sommes partis seuls et nous avons été pris dans une tempête de sable. Nous nous sommes égarés. Nous avons erré pendant des jours et des jours. Puis nous avons rencontré votre piste.

— Savez-vous où vous êtes ? »

Carey détourna son regard de la cité. « À présent, je le sais. Mais celui qui meurt est autorisé à utiliser les puits. Or, nous sommes mourants.

— Soit ! Désaltérez-vous, mais le mauvais présage dont vous êtes porteurs n'entrera pas dans notre camp. Nous partirons en guerre dès que nous aurons mené à bien notre tâche ici et nous ne voulons pas de l'ombre d'un cadavre sur nous.

— Ce sont des étrangers ? »

La question était de pure forme, compte tenu de la présence du gyro et des deux Martiens tués qui n'appartenaient pas au peuple des Terres Sèches.

« Bien sûr ! Qui d'autre serait assez fou pour réveiller les fantômes de la Cité Interdite ?

— Pas moi, en tout cas. » Carey secoua la tête. « Je ne désire même pas la voir. »

Les cavaliers regagnèrent le camp et Carey se dirigea à pas lents vers les collines. Il ne tarda pas à repérer l'endroit où devait se trouver le puits : des hommes pénétraient dans une vaste grotte pour y abreuver leurs bêtes. En approchant, il entonna, conformément à l'étiquette, une mélopée monotone demandant passage pour la mort : avertis, les guerriers, les femmes enceintes et ceux qui subissaient les épreuves de la purification rituelle s'écarteraient de son chemin. Les Shunnis lui livrèrent passage et le Terrien s'enfonça dans une ombre souterraine qui lui parut profonde après l'éclat meurtrier du soleil. Dans la caverne voûtée, très spacieuse, le sol s'élevait en pente douce. Petit à petit, la déclivité s'accentua et un boyau les mena dans une salle vaste comme une cathédrale et pleine d'échos, vaguement éclairée par des torches dont l'éclat accrochait çà et là un saillant de corail à la silhouette fantastique. Le puits en occupait le centre.

Arrin qui jusque-là s'était tue laissa échapper un petit cri d'angoisse. Sept ou huit guerriers montaient la garde devant la vasque, ce qui n'étonna pas Carey, mais ils battirent en retraite devant les arrivants. Quelques cavaliers qui faisaient boire leurs montures s'éloignèrent aussitôt. Le Terrien continua d'avancer et fit halte au pied d'un escalier aux degrés usés taillés dans le vif du corail. Il aida sa « sœur » à mettre pied à terre, souleva Derech, toujours couché sur sa litière, et l'étendit à même le sol. Les bêtes se ruèrent vers le bassin sans qu'il chercha à les retenir. Il remplit l'une des outres qu'il donna à la jeune fille, puis, tout comme les montures assoiffées, but à satiété. L'eau était merveilleuse : froide, limpide. Après avoir étanché sa soif, il se rappela vaguement que Derech avait, lui aussi, terriblement besoin de se désaltérer.

Il remplit deux autres outres et alla s'agenouiller à côté d'Ar-rin d'un air tendre et compatissant ; puis, écartant sa cape, il la tendit comme un écran tandis qu'elle faisait boire Derech. Après avoir donné aux deux Martiens de brèves instructions, il retourna auprès des bêtes pour les éloigner du puits – elles s'y seraient noyées. Il les ramena vers Arrin et Derech, les utilisant pour masquer à d'éventuels observateurs ce qui se passait réellement. Alors il empoigna sa hache, s'empara de la dernière outre, bondit vers l'escalier et en gravit les marches quatre à quatre. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que ne retentît le cri furieux des gardes : il avait déjà dépassé la seconde spirale et il poursuivit son ascension dans l'obscurité.

Il ignorait si les Shunnis oseraient suivre. Quelqu'un lui effleura le bras : Derech, qui dans un souffle le pressa d'aller plus vite. Arrin haletait, tel un chien de chasse fourbu. Carey était si faible qu'il titubait. Belle équipe pour affronter Wales, ses hommes et trente guerriers fous de rage ! Des torches scintillaient en dessous de lui et un tumulte confus montait à ses oreilles.

Les fugitifs continuèrent de grimper en s'aidant mutuellement. De toute évidence, les Shunnis atteignirent une limite qu'ils refusèrent de dépasser. À nouveau, l'obscurité était totale et leurs voix se turent. Bientôt, Carey et ses amis, exténués, s'écroulèrent sur les marches.

« Pourquoi ne nous ont-ils pas suivis ? demanda Arrin.

— Pourquoi l'auraient-ils fait ? Notre provision d'eau ne durera guère. Ils n'ont qu'à attendre.

— Évidemment… Mais comment leur échapperons-nous ?

— Tout dépend de Wales.

— Je ne comprends pas.

— Il s'agit de savoir si, et quand, faute de le voir revenir, on lui enverra un gyro. » Il tapota les outres. « D'où l'importance de ces récipients. Ils nous permettront de gagner du temps. »

Ils reprirent leur escalade, mettant leurs pieds sur les traces laissées dans le corail par d'autres pieds. Les Ramas avaient longtemps suivi ce chemin pour se ravitailler en eau.

Soudain l'obscurité pâlit et quelqu'un cria, au bord de la panique : « Je les entends ! Ils arrivent…

— Attendez ! » répliqua sèchement une autre voix – celle de Wales, qui ajouta en anglais : « C'est vous, Carey ? Docteur Carey ?

— C'est moi !

— Dieu soit loué ! Il me semblait vous avoir vu, mais je n'étais pas sûr… Montez, mon vieux, et bienvenue. À présent, nous voilà tous dans le même pétrin. »

5.

Si Sinharat était bien déserte, elle n'était pas morte. Elle possédait des souvenirs et une voix. Le vent lui prêtait son souffle. Ses innombrables tuyaux d'orgues coralliens, ses portes de marbre géantes, ses rues étroites étaient autant de gorges chantantes, ses tours sveltes autant de flûtes, et le vent ne tombait jamais. Parfois sa voix était douce, tendre, ses murmures évoquant les joies éternelles et les délices de la jeunesse. Parfois elle proclamait avec orgueil : *Vous mourrez, mais pas moi !* Parfois, elle éclatait d'un rire brassant la folie et la mort.

Mais son chant était toujours un chant maléfique.

Carey comprenait maintenant la raison du tabou dont la cité était l'objet. Ce n'était pas seulement à cause de la terreur immémoriale qui lui était liée. Sous l'éclat aveuglant du soleil comme à la lumière des lunes jumelles qui glissaient dans le ciel, Sinharat était une petite ville. Elle n'avait jamais compté plus de trois mille habitants, sans doute ; l'île écartée sur laquelle on l'avait bâtie était assez grande pour une aussi faible population et les Ramas s'y trouvaient en sécurité. Les édifices étaient élevés et rapprochés. Les rues s'étiraient entre les façades tels des tunnels sans fin et les tours s'élevaient à l'assaut du ciel, incroyablement minces, incroyablement hautes. Certaines étaient décapitées, d'autres écroulées, mais dans l'ensemble, elles gardaient leur beauté. Les nuances du marbre restaient un délice pour les yeux. Une grande partie des bâtiments avait résisté au temps, mais le vent et les siècles en avaient érodé les sculptures de sorte que, quand on les voyait sous un certain angle, un visage émergeait soudain de l'ombre, hautain et moqueur, le sourire aux lèvres. Ou c'était brusquement une procession solennelle qui s'ébranlait pour célébrer un culte oublié.

Peut-être étaient-ce seulement le vent et ces guetteurs entre aperçus qui donnaient à Sinharat cette atmosphère inquiétante et surnaturelle, mais tel n'était pas l'avis de Carey : les Ramas qui avaient construit la cité l'avaient marquée de leur empreinte et Sinharat, s'imaginait-il, évoquait une de leurs femmes – gracieuse, séduisante avec quelque chose de corrompu dans le regard. Un homme aussi matérialiste qu'Howard Wales lui-même ressentait ici comme un malaise ; quant aux trois Martiens de son escorte, ils évoquaient des chiens apeurés rôdant la queue entre les jambes. Derech avait perdu sa belle arrogance et Arrin ne le quittait pas d'un pas.

C'était encore pire à l'intérieur des bâtiments. Les Ramas avaient vécu dans ces maisons, déambulé dans leurs vestibules et leurs couloirs. Tout cela leur avait appartenu. Ces sculptures, ces fresques décolorées, ils les avaient contemplées. Toujours jeunes, éternels, immortels, les voleurs de vie avaient parcouru ces galeries, les murs polis avaient renvoyé leurs reflets, et Carey les sentait tout proches, ce qui lui donnait une impression de malaise.

Jadis, Sinharat avait connu une technologie avancée, égale ou supérieure à tout ce qui existait

actuellement sur Mars. Il en subsistait des vestiges. Peu à peu ses ressources s'étaient épuisées et, inévitablement, ses habitants avaient sombré dans le primitivisme. Le Terrien découvrit dans une salle assez petite quantité de matériel abîmé, de fragments de cristaux, de débris poussiéreux ; il comprit tout de suite que c'était là que les Ramas procédaient à l'échange des corps. Il réalisa, en étudiant certaines fresques d'un réalisme sadique, qu'on sacrifiait les victimes peu après le transfert – mais pas trop vite…

Il ne trouvait cependant pas l'endroit où étaient conservées les archives. Pendant qu'il le cherchait, Wales et ses hommes, aidés de Derech et d'Arrin qui montait la garde, suaient sang et eau pour dégager l'unique esplanade encombrée de gravats susceptible d'accueillir un gyro. Wales avait été en liaison avec Kahora juste avant l'attaque qui l'avait pris de court. Les autorites savaient donc où il se trouvait et, faute de nouvelles, on enverrait certainement quelqu'un en reconnaissance. Si le gyro avait la place d'atterrir, si leur provision d'eau sévèrement rationnée leur permettait de survivre assez longtemps et si les Shunnis ne devenaient pas trop impatients, ils s'en tireraient. Mais Carey avait prévenu son monde : « Quand le gyro viendra, il n'y aura pas de temps à perdre : les Shunnis donneront l'assaut. »

Il n'y avait eu aucun problème avec Wales. Lorsque Carey avait atteint le haut de l'escalier, prêt à en découdre, l'autre s'était contenté de hocher la tête et de dire : « J'ai un bon radiant. Mais je n'ai aucune envie de m'en servir contre vous, docteur Carey. Vous pouvez abaisser votre hache. »

Les Martiens aussi étaient armés. Ils n'auraient pas eu beaucoup de peine à s'emparer de lui, mais peut-être préféraient-ils économiser leurs munitions en pensant aux Shunnis pour qui la guerre n'avait rien d'une plaisanterie.

« Je venais à Sinharat effectuer une certaine tâche, et je compte bien m'en acquitter », avait dit Carey.

Wales avait haussé les épaules. « Je devais vous arrêter. Si l'on s'en sort, je pense qu'on n'en parlera plus. Incidemment, j'ai vu ce qui se passait à Barrakesh et je peux témoigner que vous n'étiez pas dans le coup. Certains de mes supérieurs sont de vrais ânes forts en gueule, mais ce n'est pas une nouveauté. Agissez comme vous l'entendez : je vous laisse tranquille. »

Carey s'était mis au travail sans désemparer, buvant et dormant le moins possible, ne touchant qu'avec parcimonie aux rations de désert serrées dans sa sacoche. Deux jours et demi s'étaient déjà écoulés et, d'heure en heure, la saveur de la défaite se faisait plus amère dans sa bouche. Il avait si peu de temps ! Alors, presque par accident, il escalada un bloc de marbre effondré qui barrait l'entrée d'une salle bordée d'embrasures ogivales fermées par des grilles. Une brûlante vague d'excitation s'empara soudain de lui. Les grilles, d'un merveilleux alliage inoxydable, glissèrent sans difficulté à la première poussée. Le vertige le saisit devant le trésor scientifique qui s'offrait à sa vue.

Néanmoins, l'idée qu'il ne pourrait en emporter qu'une partie et qu'il y avait de fortes chances pour que le reste lui restât à jamais inconnu le taraudait.

Les Ramas usaient d'un système de classification simple, chronologique. Il ne fallut guère de temps au Terrien pour trouver les archives qu'il voulait, un bref délai qui manqua néanmoins de s'avérer fatal.

Derech surgit, criant quelque chose. Carey referma la grille et escalada de nouveau le bloc de marbre en serrant contre lui les précieux enregistrements. Au loin, on entendait brailler les Shunnis. « Vite ! dit le Martien. Au gyro ! »

Il s'élança derrière lui. Les cris se rapprochaient. Les guerriers, eux aussi, avaient vu l'appareil et compris la manœuvre. Carey enfila en courant une ruelle tortueuse menant à l'esplanade. Le gyro planait à dix mètres au-dessus du sol, rotors tournoyant. Atterrir n'avait rien d'une sinécure dans cet espace clos. Wales et les Martiens gesticulaient, frénétiques. Les Shunnis surgirent en deux groupes :

le premier avait gravi l'escalier et le second la falaise. Carey empoigna sa hache. Les radiants commencèrent à cracher.

Le Terrien espéra que cette démonstration suffirait à intimider l'assaillant, car il ne voulait tuer personne et moins encore se faire tuer – surtout maintenant.

« Au gyro ! » hurla Wales à pleins poumons. L'appareil descendait dans un tourbillon de poussière. Les guerriers de la vague avancée s'écroulaient ou titubaient, étourdis par les décharges des radiants. Leurs ornements de métal et leurs lances étincelaient. Le premier assaut repoussé, Carey et ses amis n'attendirent pas le second. Derech, Arrin et lui montèrent à bord. Des mains se tendaient vers eux, des voix les suppliaient de se hâter – ce qui était superflu. Il lâcha sa hache et bondit pour se hisser par l'écoutille. Ses jambes pendaient encore dehors au moment où le gyro prit son essor. Quand, aidé par les autres, Carey se trouva à l'abri, Wales éclata d'un rire étrange et l'appareil s'éleva entre les tours de Sinharat sous une grêle de javelots.

Les techniciens avaient eu du mal à modifier leur matériel pour déchiffrer les microbobines des Ramas – le résultat était loin d'être parfait, mais peu importait à la Commission d'assistance planétaire des Mondes Unis, réunie en hâte à Kahora. Les supérieurs hiérarchiques d'Alan Woodthorpe étaient là : ils avaient une décision à prendre – sans délai. Les tribus déferlaient en direction du nord au rythme lent mais régulier des bêtes de portage. Et Woodthorpe ne pouvait plus rendre Carey responsable de cette levée en masse.

L'air renfrogné, effacé, il se tenait près de ce dernier quand la séance débuta. Derech y assistait – avec Wales, des gens importants des États-Cités qui s'inquiétaient pour leurs frontières et deux chefs de tribus qui connaissaient Carey en tant qu'homme de science et lui accordaient leur confiance. Celui-ci, amer, songeait que l'audition aurait dû avoir lieu depuis longtemps. Mais les membres de la commission avaient mal jugé la gravité de la situation. On avait eu beau leur répéter qu'elle était explosive, ils avaient préféré croire les experts comme Woodthorpe plutôt que les hommes tels que Carey qui, s'ils étaient certes des spécialistes dans un domaine précis, n'avaient pas la formation requise pour porter un jugement sur une telle entreprise dans son ensemble.

Maintenant, ils avaient réfléchi et compris. La projection était commencée et ils voyaient sur l'écran une île se dressant au milieu d'une mer d'azur. Les rues étaient animées, des navires amarrés dans le port, et la cité bruissait de vie. Mais le niveau de l'océan avait baissé et les vagues ne léchaient plus le sommet des falaises de corail. Le lagon n'était qu'un lac peu profond cerné de plages ; le récif affleurait à la surface. Une voix commentait les images en haut martien. On traduisait les propos de l'homme, quelque peu distordus par la mauvaise qualité de la reproduction, en espéranto, et pourtant Carey n'entendait que la voix déformée qui montait du passé :

« La nature nous grignote peu à peu et nous rappelle que les planètes aussi sont mortelles. Nous qui aimions la vie au point d'en voler d'innombrables pour continuer d'en jouir, nous voyons venir, inéluctable, notre fin. Certes, elle n'aura lieu que dans un avenir lointain qui se chiffre en millénaires, mais cette seule perspective a eu d'étranges conséquences. Pour la première fois, certains ont choisi la mort. D'autres exigent des hôtes toujours plus jeunes et se métamorphosent constamment. La plupart d'entre nous sommes rongés de remords, non parce que nous sommes immortels mais à cause de la méthode employée pour accéder à cette immortalité.

» On peut se souvenir d'un crime et le regretter. Mais dix mille meurtres n'ont pas plus de sens que dix mille aventures galantes ou dix mille parties d'échecs. Le temps et la répétition transforment tout en poussière… la même poussière. Pourtant nous nourrissons des regrets et, naïfs, nous aspirons au pardon. Nos victimes ne peuvent plus nous l'octroyer, mais nous ?

» Aussi avons-nous conçu un grandiose projet. Nul autre peuple que celui de Kharif n'a autant souffert de notre fait, car leurs côtes sont accessibles et leurs jeunes gens d'une beauté exceptionnelle.

Nous allons tenter de racheter le mal que nous avons fait aux Kharifis. »

À l'image de Sinharat se substitua celle d'un littoral désertique en bordure d'une mer en voie d'assèchement.

Ce pays avait été très peuplé ; on y voyait des vestiges de cités, de routes pavées, d'usines, de générateurs d'énergie, tous éléments d'une technologie avancée. À présent, ces équipements étaient rongés de rouille et la poussière ocre du désert les ensevelissait.

« Il n'a pas plu depuis cent ans », disait la voix du Rama. Il y avait maintenant une oasis et des puits. Des hommes et des femmes de haute taille aux cheveux châtains les entretenaient, procédant à des travaux d'irrigation considérables. Il y avait un village aux huttes coquettes peuplé d'un millier d'habitants.

« Notre mère Mars a été infiniment plus meurtrière que nous. Les heureux survivants vivent dans des "cités" comme celles-là. Quant aux autres, moins fortunés… »

Dans un décor désolé, allaient de longues files de bêtes et de silhouettes humaines encapuchonnées. « Notre peuple ! s'exclamèrent les chefs de tribu.

— Nous leur donnerons de l'eau », parut leur répondre la voix du Rama.

La bobine s'arrêta. Tandis qu'on chargeait la suivante, Woodthorpe, gêné, toussota et murmura : « C'est du passé, Carey. Le vent du changement…

— …souffle en tempête, Woodthorpe. Vous allez voir pourquoi. »

La projection reprit. A présent, on voyait une gigantesque usine installée au bord de la mer. Elle dessalait l'eau. Une localité avait surgi autour d'elle. Il y avait des champs et des plantations de jeunes arbres.

« L'entreprise a bien démarré, dit la voix. Les choses s'amélioreront avec le temps, car leurs générations sont brèves. »

La localité devint une cité. La population s'accroissait, rayonnait, fondait des sites de peuplement, mettait des champs en culture. Le pays prospérait.

« Des milliers d'êtres vivent qui sans nous ne seraient pas nés. Enfin nous avons racheté nos crimes. »

La bobine arriva en fin de course.

« Mais nous ne demandons à personne d'expier, se récria Woodthorpe. Nous… »

Carey l'interrompit. « Si ma maison brûle, il m'est bien égal de savoir si l'incendie est dû à la foudre, à une volonté de nuire délibérée ou à un enfant qui a joué avec des allumettes. Le résultat est là. »

La troisième bobine commença.

Ce n'était plus la même voix qui parlait et Carey se demanda si le premier commentateur avait finalement opté pour la mort ou si, tout simplement, le courage de continuer lui avait manqué. L'usine de dessalement était vétuste ; les pièces de métal nécessaires aux réparations étaient de mauvaise qualité et difficiles à trouver. On ne pouvait remplacer les batteries solaires. L'eau se tarissait. Les cultures dépérissaient. La famine et la panique régnaient. Une fois les pompes en panne pour de bon, les cités prirent l'aspect de vaisseaux à sec dans des bassins de radoub.

« Telles sont les conséquences du seul acte de bienveillance que nous ayons jamais accompli, conclut le commentateur. À présent, les milliers d'êtres que nous avons appelés à la vie sont condamnés à périr comme ont péri leurs ancêtres. Il va leur falloir réapprendre les impitoyables lois de la survie que nous leur avons fait oublier. Jadis, ils souffraient, ils surmontaient les obstacles, ils se satisfaisaient de leur sort. Maintenant, nous ne pouvons plus rien pour eux. Nous ne pouvons que les voir mourir.

— Arrêtez ! s'exclama Woodthorpe.

— Non, rétorqua Carey. Il faut aller jusqu'au bout. »

Après la dernière image, Carey reprit la parole. « Kharif est le berceau de la majeure partie de la population des Terres Sèches. » Il s'adressait plus aux membres de la Commission qu'à Woodthorpe. « Les prétendus primitifs ont déjà connu cette expérience et ils ont des souvenirs qui remontent à loin. Les légendes des tribus exposent clairement ce qui leur est arrivé la dernière fois qu'ils ont eu l'imprudence de placer leur foi dans les œuvres éphémères des hommes. Comprenez-vous à présent pourquoi ils sont décidés à se battre ? »

Les commissaires, troublés, fronçaient les sourcils. « Mais enfin, cela ne se passera pas comme ça, riposta Woodthorpe. Nos ressources…

— …se situent sur d'autres planètes à des millions de kilomètres. Combien de temps vos pompes vont-elles fonctionner ? Les Ramas avaient au moins conservé des sources naturelles autour desquelles se sont regroupés les survivants. Vous, vous voulez les détruire, de telle sorte qu'il n'existera plus d'alternative. » Carey lorgna du côté des représentants des États-Cités. « Les États-Cités en supporteront les conséquences. Ce sont eux les privilégiés, sur Mars. Quand leurs vastes populations seront sur le point de mourir de faim et de soif… » Plutôt que d'achever sa phrase, il haussa les épaules. « Il y a d'autres moyens d'aider les autochtones : leur fournir vivres et médicaments, les instruire pour que les jeunes cherchent ailleurs de plus verts pâturages s'ils le souhaitent. Mais, à cette heure, une armée est en marche. Vous avez la possibilité de l'arrêter. Vous avez vu et entendu ce que vous deviez voir et entendre. Les chefs de tribu attendent votre verdict. »

Le président de la Commission consulta ses collègues. Les palabres ne durèrent pas longtemps.

« Dites aux chefs que nous ne désirons pas fomenter de conflits, déclara le président. Dites-leur de repartir en paix. Le programme de reconstruction est annulé. »

La grande vague humaine reflua vers les Terres Sèches et les guerriers se dispersèrent. Carey dut répondre, pour le principe, de ses activités devant un tribunal qui le réprimanda. Cette sanction ne l'émut guère. Il échangea une poignée de main avec Howard Wales et repartit pour Jekkara partager le vin de Derech et se promener le long du canal qui, désormais, serait toujours là, jusqu'au jour lointain où la planète mourrait définitivement.

Et c'était bien ainsi.

À l'extrémité du canal il y avait Barrakesh, il y avait les caravanes qui se dirigeaient vers le sud, il y avait la longue route menant à Sinharat. Carey songeait aux chambres souterraines qui se trouvaient derrière le bloc de marbre effondré et il savait qu'il reprendrait un jour la route. La route de Sinharat.

Leigh Brackett, dame de Mars, Vénus et autres mondes

1. La quête martienne

Leigh Douglass Brackett est née le 7 décembre 1915 à Los Angeles. Elle était la fille de William Franklin Brackett, comptable de son état, et de Margaret Leigh Douglass. Les Brackett descendaient d'une vieille famille écossaise venue s'installer avec les Forty-Niners en Californie. William Brackett mourut alors que sa fille n'avait pas trois ans. Plus tard, en rangeant des papiers de famille, celle-ci s'aperçut que son père aimait écrire et elle pensa qu'elle lui était probablement redevable de ce don.

Elle vécut une partie de son enfance à la Nouvelle-Orléans et à Boston, mais elle n'y demeura que peu de temps. De retour en Californie, elle grandit non loin de la splendide plage, alors presque déserte, de Santa Monica, ce qui favorisa de longues rêveries au bord de l'océan et par la suite un goût certain pour les épopées maritimes.

Son premier essai littéraire eut lieu à l'âge de neuf ans. C'était une suite aux aventures des films de Douglas Fairbanks qu'elle admirait (*Don* Q ou *La Marque de Zorro)*. À treize ans, elle se mit à écrire des nouvelles et des poèmes dans ses cahiers, mais elle n'en conserva rien.

Elle fut éduquée dans un collège de sœurs catholiques qui parlaient et lui apprirent le français et l'allemand, qu'elle pratiqua toujours parfaitement. Les auteurs qu'elle découvrit en premier lieu furent Edgar Rice Burroughs, dont les romans martiens l'impressionnèrent à jamais, Arthur Conan Doyle, qu'elle lut dans le *Saturday Evening Post*, Kipling et Rider Haggard.

Plus tard, ses lectures se portèrent vers des auteurs aussi importants que Steinbeck ou Hemingway, puis vers les auteurs de roman noir tels que Dashiell Hammett, James Cain et Raymond Chandler qui lui servirent de modèles sur le plan stylistique.

Dans son avant-propos au *Livre de Mars* (Opta 1969), elle déclare : « Sans doute est-ce à mon sang écossais que je dois d'avoir préféré à tout autre la planète Mars de Burroughs. Le romantisme des Celtes attachés aux causes perdues, au déclin des choses nobles est bien connu… » En 1946, la future romancière de *La Maison des Sorcières* (Fleuve Noir « Angoisse » n°3, 1954), Evangeline Walton, publia une très belle adaptation du quatrième Mabinogi sous le titre *The Virgin and the Swine*. On peut penser que Leigh Brackett en avait déjà eu connaissance alors qu'elle était adolescente et qu'elle en profita pour étudier cet ensemble de récits de la mythologie celtique que sont les *Mabinogion*, ainsi que le roman gallois de *Kuhlwch et Olwen* (préfiguration de la Geste d'Arthur) rattaché au même tronc – elle y puisera, outre son inspiration, de nombreux noms propres tels que Rhiannon, Caer, Penkawr, Llyr, etc., qu'on retrouvera dans plusieurs de ses histoires, leur conférant ainsi une coloration exotique certaine.

Ses études terminées, Leigh Brackett se mit en devoir d'enseigner à son tour et elle le fit avec beaucoup de conviction dans deux domaines : l'art dramatique et… la natation !

Vers la fin des années trente, elle s'inscrivit à la Science Fiction League de Los Angeles (LASFL), un club de la côte Ouest qui tenait ses réunions à la Clifton's Cafétéria, située au 648 South Broadway, et que fréquentaient aussi bien des auteurs confirmés que des amateurs appelés à ne pas le rester, tels que Forrest J. Ackerman, David Keller, Arthur K. Barnes, Henry Kuttner, Eando Binder, Julius Schwartz, Ray Bradbury et bien d'autres.

En 1938, elle y fit la connaissance de deux hommes qui jouèrent un rôle important dans sa vie.

Le premier, Ray Bradbury, n'avait alors que dix-huit ans et était étudiant – c'est à ce moment, confiera ce dernier, que naît une solide amitié : « Leigh vivait à cette époque en partie chez sa mère,

dans l'ouest de Los Angeles, et en partie chez son grand-père, à Venice » (où habitait le futur auteur des *Chroniques martiennes)*. Comme leurs domiciles étaient proches l'un de l'autre, Ray rendait fréquemment visite à la jeune femme et lui soumettait ses tentatives d'écriture dans le domaine SF. Chaque dimanche, ils faisaient de longues promenades le long de Muscle Beach, plage des culturistes californiens. Leigh lui fit ainsi connaître, au cours d'une discussion, l'œuvre de Hammett.

Le second, Henry Kuttner, l'aidera à peaufiner et publier sa première nouvelle dans la prestigieuse revue *Astounding Science Fiction*, récit intitulé, ô combien symboliquement, « *Martian Quest »*, et qu'elle vend en 1939 au tout nouveau rédacteur en chef de l'époque, John William Campbell Jr., qui venait de succéder, fin 1937, à Orlin F. Tremaine.

« Martian Quest » paraît donc dans le numéro d'*Astounding* daté de février 1940 et est écrite sous la double influence du style de Kuttner et des idées déjà précises de John W. Campbell en ce qui concerne la science-fiction. On y trouve, en effet, une rigueur dans l'explication scientifique qui montre bien que les auteurs de l'époque savaient déjà d'une manière précise quel type de récits ils devaient envoyer ou non à telle ou telle revue. Précisons que cette nouvelle relate, bien entendu, un épisode de la colonisation martienne où le héros, un chimiste déchu qui tente de se recycler en devenant fermier, va résoudre un problème scientifique qui permettra la survie de deux points de colonisation.

C'est dans le numéro d'avril de la même année qu'on trouve la seconde nouvelle publiée de Leigh Brackett, *« The Treasure of Ptakuth »,* qui narre l'aventure d'un terrien, Terry Shane, rétribué par la Fondation archéologique martienne et parti à la recherche du trésor de l'ancienne Ptakuth dans le désert martien, en plein territoire shunni. Ainsi, dès ses premiers récits, Leigh entreprend de dresser la carte de la future planète Mars dans laquelle évolueront quelques années plus tard Matt Carse et Eric John Stark.

Afin d'en terminer avec son travail pour *Astounding*, il convient de signaler sa troisième et dernière nouvelle pour cette revue, nouvelle significative à plus d'un titre. *« The Sorcerer of Rhiannon »* (février 1942) paraît au même sommaire que *« There shall be Darkness* » de C. L. Moore (la femme de Henry Kuttner), sa seule véritable rivale (et amie) de l'époque, dont il faut bien avouer que les nouvelles (celles de Northwest Smith, l'aventurier de l'espace) n'ont pas dû être sans influencer Leigh, même si elles étaient publiées dans une autre célèbre revue, *Weird Taies. « The Sorcerer of Rhiannon* » contient en germe presque tous les ingrédients qui vont faire le succès de son futur roman *Sea Kings of Mars* (1949 – intitulé *The Sword of Rhiannon* dans l'édition Ace Books de 1953), plus connu chez nous dans la traduction donnée par le Fleuve Noir, *La Porte vers l'infini* (« Anticipation » n°92, 1957) et rebaptisée *L'Épée de Rhiannon* dans l'édition Marabout de 1974. Cette histoire met en scène un terrien, Max Brandon, aventurier à la recherche d'un trésor archéologique et qui découvre dans le désert martien, lors d'une tempête, à bord d'un étrange navire, les dépouilles conservées d'un homme et d'une très belle jeune femme. Il s'agit d'un roi sorcier de l'ancienne Mars et de sa rivale qui attendaient là le moyen de se réincarner. Le sorcier de Rhiannon s'empare alors du corps de Brandon et lui enjoint de partir à la recherche des Iles de Rhiannon où se trouve une crypte renfermant tout le savoir scientifique de sa race. En chemin, Brandon est rejoint par la femme qu'il aime, Sylvia, qui quant à elle va bientôt se trouver possédée par la belle Kymra de Prira Cen. Dans la crypte se déroulera, par personnes interposées, l'affrontement des deux entités martiennes…

Leigh fut encouragée dans ses débuts littéraires par sa famille et particulièrement par son grand-père, qui lui fit confiance. Et après tout il fallait bien vivre, même si à cette époque le métier d'écrivain de SF ne rapportait pas grand-chose.

D'un point de vue chronologique, sa troisième nouvelle publiée le fut dans *Strange Stories* en août 1940. « *The Tapestry Gâte » (« La Tapisserie maléfique », Fantastik* n°13, 1983), récit fantastique, le

seul qu'elle ait écrit, est encore un témoignage de l'aide que lui apporta Henry Kuttner et on y sent nettement l'influence de son style.

« Naturellement, *Planet* n'était pas *Astounding et* ne prétendit jamais remplacer cette revue ; et ce fut une chance pour beaucoup d'entre nous qui aurions périclité si John W. Campbell Jr. avait été le seul acquéreur de nos œuvres. De toute manière, il n'y avait pas assez de place pour nous tous dans ce magazine… » Ainsi s'exprime Leigh Brackett, avec un rien d'humour, dans sa préface à *The Best of Planet Stories* qu'elle compila pour l'éditeur Ballantine en 1975 et où elle prit chaleureusement la défense du *space opéra* et du *planet opéra*. Car *Planet Stories,* une des dix revues où elle devait produire l'essentiel de son œuvre, allait lui offrir le meilleur et le plus important des débouchés pour ses histoires martiennes et vénusiennes.

En tout, de 1940 à 1955, date marquant l'arrêt de la revue, elle y publia une vingtaine de récits comprenant à la fois des romans et des nouvelles, allant du *space opéra* des plus classique à la *science fantasy* des récits martiens, et se déroulant, à l'instar des cycles d'Edgar Rice Burroughs, sur des mondes tels que Mercure, Vénus, Jupiter et ses lunes, Alpha du Centaure et bien d'autres. Une nouvelle écrite vers la fin 1942, *« The Halfling » (Astonishing Stories,* février 1943), et traduite en français sous le titre *« Les Merveilles des sept mondes » (Thriller n*°3, 1982), montre qu'elle avait déjà envisagé, dès le début des années quarante, la facile expansion des races de toutes les planètes à travers le système solaire (l'histoire raconte une enquête sur un crime commis au cœur d'un cirque où se côtoient les différentes humanités), expansion qui sera bientôt la toile de fond de nombre de ses récits.

C'est par une courte histoire, proche du western et se déroulant dans les marais vénusiens, que Leigh débuta dans *Planet Stories* en novembre 1940 : « *The Stellar Légion* ». Le récit qui met en scène un Terrien dégradé, un Martien des Bas Canaux qui garde la nostalgie de « Jekkara, de son air sec, de ses petites femmes brunes, de ses tavernes et du *thilde* chez Madame Kan, cette boisson glacée aux tons verts, pétillant dans des coupes bleues », un géant étrangleur de Titan et un inflexible commandant vénusien, à ceci de remarquable qu'il apparaît comme le premier de ses textes totalement libéré de ses influences de jeunesse.

Une histoire qui aurait toutefois pu lui être inspirée par un autre écrivain appelé à jouer le plus important des rôles dans sa vie, un écrivain à l'époque déjà chevronné, surtout au regard d'une débutante comme Leigh, celui qui devait devenir son futur époux : Edmond Hamilton.

Leigh fît sa connaissance durant l'été 1940. Alors de passage à Beverly Hills, Hamilton venait de rencontrer Julius Schwartz, son agent littéraire. Schwartz (qui par la suite deviendrait l'un des principaux rédacteurs et directeur de la firme DC Comics) était à ce moment-là l'agent d'auteurs tels que Robert Bloch, Alfred Bester, Otto Binder, H. P. Lovecraft et bientôt Ray Bradbury. Il présenta la jeune Leigh Brackett à Hamilton et à Jack Williamson, autre écrivain confirmé de longue date. Hamilton la revit durant l'été 1941 à Los Angeles, puis, en 1946, après avoir correspondu avec elle pendant les années de guerre, il revint à Hollywood et l'épousa quelques mois plus tard, le 31 décembre – le témoin de Leigh n'était autre qu'un certain Ray Bradbury.

Entre temps, Leigh, qui avait sa famille à charge, étendit sa collaboration à d'autres revues, telles que *Startling Stories, Super Science Stories, Science Fiction, Amazing Stories, Cornet*, et enfin à *Thrilling Wonder Stories* (1944).

Comme ses récits SF étaient assez mal payés, elle se lança également, courant 1942, dans l'écriture de plusieurs nouvelles policières, et vendit deux d'entre elles, en novembre aux éditeurs de *pulps, « Murder in the Family* » et *« The Misfortune Teller »*, qui parurent en mars 1943 (elle ira d'ailleurs jusqu'à mélanger SF et polar, comme on l'a vu plus haut avec *« The Halfling »)*. Enfin elle se lança dans une œuvre plus ambitieuse, un roman policier, qu'elle intitula *No Good from a Corpse.* Ce roman

devait jouer un rôle capital dans sa carrière, comme nous le verrons plus tard. Il parut en 1944, chez Coward-McCann, et relate les aventures d'un détective privé, Ed Clive, à la recherche des meurtriers d'une femme qu'il a aimée, Laurel Dane. Le roman fut très bien accueilli par la presse et réédité en poche par Handi Books. Par la suite, elle en écrivit un second, *Stranger at Home* (1946), pour le compte de l'acteur George Sanders qu'elle admirait beaucoup et qui le publia sous son propre nom tout en le lui dédicaçant ainsi : « A Leigh Brackett, que je n'ai jamais rencontré. » Sanders, d'ailleurs, n'en était pas à sa première expérience dans ce domaine, puisqu'il avait demandé pareil service, dès 1944, à une amie de Leigh, Craig Rice, qui connaissait l'acteur depuis quelques années et écrivait des scénarii de films policiers.

Hollywood fascinait beaucoup Leigh. En 1945, elle travailla pour la première fois sur un court métrage fantastique, *The Vampire's Ghost,* pour le compte de la firme Republic, film d'épouvante sans moyens et sans grand intérêt. Dans la foulée, elle participa aux côtés d'Eric Taylor à l'élaboration de l'un des épisodes de la série *Crime Doctor* créé par Max Marcin – cet épisode réalisé pour la firme Columbia et intitulé *Crime Doctor's Manhunt* fut tourné par William Castle en 1946.

Mais il restait à Leigh Brackett à prendre un véritable départ et, curieusement, ce fut le metteur en scène Howard Hawks qui le lui offrit. À l'époque, les scénaristes hollywoodiens travaillaient comme de véritables salariés, avec des heures fixes, des bureaux mis à leur disposition et une obligation de présence. De grands écrivains comme Chandler, Hammett ou Faulkner, pour ne citer qu'eux, eurent bien du mal à s'acclimater à ce système draconien. Faulkner, notamment, qui, criblé de dettes, avait écrit en 1942 aux frères Warner et ainsi obtenu un contrat de sept ans, mais ne parvint jamais se plier à la stricte discipline hollywoodienne, tant son esprit d'indépendance et son inspiration l'éloignaient d'un tel système.

Hawks envisageait d'adapter à l'écran le roman de Raymond Chandler, *Le Grand sommeil,* et il avait pleinement conscience qu'il lui faudrait, pour mener à bien un tel projet, constituer une équipe de scénaristes assez complète. Ayant lu *No Good from a Corpse,* il demanda à Hugh King, l'agent de Leigh, de lui présenter l'auteur du roman. Leigh connaissait très bien l'œuvre de Chandler et fut naturellement enchantée de se voir engagée aux côtés de Faulkner pour rédiger le scénario du projet. Toutefois, la collaboration avec Faulkner se révéla vite très compliquée : ce dernier ne lui confiait qu'un chapitre sur deux avant de disparaître, ne lui adressant plus la parole que pour la saluer poliment lors de ses rares venues au bureau…

Chandler, dont elle fit la connaissance à l'époque – elle se souvenait de lui comme d'un homme charmant, gentleman farmer typique avec sa pipe toujours à la bouche et ses costumes en tweed – la félicita malgré tout pour son travail, quant à Humphrey Bogart, entre deux prises de vues, il lui demanda qui avait écrit tous ces subjonctifs qui le gênaient tant dans certains dialogues. Hawks engagea par la suite Jules Furthmann, scénariste chevronné, pour mettre au point la version définitive du scénario, car il arrivait au grand metteur en scène de faire refaire en plein tournage certaines scènes suivant ses propres indications. On sait le succès qu'obtint le film…

Parallèlement, trop accaparée par son travail sur *Le Grand sommeil,* Leigh confia à Ray Bradbury un court roman qu'elle avait débuté et qui mettait en scène un aventurier terrien sur la planète Vénus, un certain Hugh Stark, premier avatar de son futur héros préféré, Eric John Stark : « *Lorelei of the Red Mist » (« Lorelei de la Brume Rouge »,* dans le recueil *Océans de Vénus,* Temps Futurs, 1982) fut donc achevé par le jeune Ray. Ce dernier reconnaît d'ailleurs très aisément la précieuse aide que lui apporta Leigh Brackett, de 1942 à 1945, alors qu'il rédigeait bon nombre des histoires qu'il devait réunir en 1950 dans ses fameuses *Chroniques martiennes. « Lorelei »* est l'une des rares collaborations de Leigh. Cette novella parut dans le numéro d'été de *Planet Stories* et ce fut la seule fiction d'importance que Leigh signa en 1946 – il en fut d'ailleurs de même l'année précédente, avec *« The*

Vanishing Venusians », toujours pour *Planet Stories,* qui relate une des phases de la colonisation vénusienne ainsi que la fin de deux races natives aux terribles pouvoirs.

Il faudra attendre 1948, et le numéro d'octobre de *Thrilling Wonder Stories,* pour voir réapparaître enfin la signature de Leigh Brackett dans un magazine, avec une histoire du cycle vénusien. « *The Moon that Vanished » (« La Lune disparue »,* dans le recueil *Océans de Vénus,* Temps Futurs, 1982) est une superbe nouvelle relatant la quête de David Heath, un terrien, et de deux vénusiens, la prêtresse Allore et son amant Broca, à la recherche du feu lunaire susceptible de donner puissance et immortalité à son détenteur…

Le numéro d'hiver de *Planet Stories* marquera le retour de Leigh sur son monde favori, la planète Mars, avec « *The Beast jewel of Mars* » (1948), traduit en français dans *Le Livre de Mars* des éditions Opta sous le titre *« Le Jardin du Shanga »* et chez J'ai Lu dans *Les Meilleurs Récits de Planet Stories* (n°617) sous un autre titre, *« Bestiaire martien* » (avant d'être repris dans le présent ouvrage).

L'année suivante, 1949, devait être une année presque tout entière vouée à la planète rouge, puisque deux sur trois des romans produits par l'auteur prendraient pour cadre ce monde mourant.

Une courte nouvelle, *« Quest of the Starhope » (Thrilling Wonder Stories*, avril 1949), met en présence les Gens du Ciel, descendants de l'ancienne race martienne qui a perdu ses pouvoirs, et un aventurier peu scrupuleux, Bert Quintal, qui détient en otage un petit vénusien télépathe appelé Butch. Quintal découvre au cœur de leur ville une fonderie abandonnée et un métal anti-pesanteur dont il comprend immédiatement toute l'utilité. Mais sa rapacité et sa cupidité, ainsi que son manque de générosité vont le conduire à sa perte et ses victimes retrouveront leur liberté après un long combat. On notera que le protagoniste humain est pour la première fois davantage tourné vers le mal que ses adversaires, et que Leigh ne le lui pardonne pas !

A bien l'examiner, l'œuvre de Leigh Brackett s'étend dans trois directions : la science-fiction, le policier et le western. Ces trois genres seront abordés au niveau de la littérature et du cinéma dans une sorte d'échange perpétuel. Le paradoxe résidant d'ailleurs dans le fait que le genre où elle aimait le plus écrire, la SF, ne fut vraiment abordé par elle au cinéma qu'au dernier instant de sa carrière, à la fin de sa vie, lorsqu'elle écrivit le premier jet du scénario du second film de la série *Star Wars* pour George Lucas. C'est d'ailleurs fort probablement elle qui créa les liens familiaux qui unissent les principaux héros de la saga. La vie de Leigh Brackett fut donc nourrie d'enseignement et d'enrichissement perpétuels, l'expérience littéraire permettant le développement de l'activité cinématographique et son talent de scénariste – on l'a vu dans le film d'Altman, *Le Privé* (1973), adaptation de la meilleure œuvre de Chandler, *Sur un air de navaja* – lui permettant d'aborder des œuvres ambitieuses au plan purement littéraire et science-fictif.

Après l'année 1946, 1949 allait apporter à Leigh la consécration dont elle avait besoin au niveau SF. Cette année-là, Matt Carse et Eric John Stark naquirent en effet presque simultanément : *Sea kings of Mars (L'Épée de Rhiannon)* parut en juin dans *Thrilling Wonder Stories,* et *Queen of the Martian Catacombs (Le Secret de Sinharat)* dans le numéro d'été de *Planet Stories* (ces deux romans étant repris dans le présent omnibus).

Il faut toutefois souligner qu'en *1944,* Leigh avait déjà donné un premier roman martien au magazine *Startling Stories, Sha-dow over Mars,* publié en poche en 1961 chez Ace Books sous le titre *The Nemesis from Terra.* Ce roman retrace une révolte martienne unie sous le très beau slogan, « Le vent se lève », contre la tyrannie d'une puissante compagnie minière dans la ville de Ruh, révolte qui éclate lorsqu'une prophétie informe le roi et les seigneurs martiens qu'un Terrien va régner sur la planète. On retrouve, dans ce premier roman, le peuple des hommes volants de Caer Hebra et celui des Penseurs des Cités polaires. Brackett y déploie déjà tout son art de l'épique.

Reste que c'est néanmoins dans *L'Épée de Rhiannon* qu'elle réalisera pleinement la synthèse de l'univers martien qu'elle avait brossé, touche après touche, dans ses précédentes histoires. Le roman marque un sommet dans l'œuvre écrite de Leigh Brackett. Lorsque ce roman parut en 1957 au Fleuve Noir, sous le titre *La Porte vers l'infini,* il occupa une place considérable au sein de cette collection et enflamma bien des imaginations. C'est que Brackett atteint avec cette histoire un subtil équilibre entre toutes les composantes de ses idées et de son style. Car ce roman, somme toute assez manichéen, flamboie sous la poésie et la vision épique de l'auteur. Le thème de la chute et du rachat d'un homme-dieu égaré, Rhiannon des Quiru, qui voulut donner la connaissance à ceux qu'il avait choisis et qui le trompèrent, est développé superbement tout au long du roman. Les lecteurs américains accueillirent *Sea-Kings of Mars* comme la meilleure œuvre de celle qu'ils appelaient avec sympathie « La Brackett ».

2. Eric John Stark, héros prédestiné

En 1949, les Hamilton découvrirent accidentellement l'endroit où ils allaient vivre lorsque Leigh Brackett ne participerait pas à la rédaction d'un nouveau scénario pour Hollywood.

C'est alors qu'ils séjournaient à Newcastle, et qu'ils rendaient visite à la sœur d'Edmond Hamilton, Adeline Porter Sherwood, dans un village du comté de Trumbull, qu'ils eurent l'envie de demeurer dans la région. Les Sherwood n'habitaient pas très loin de la future maison que les Hamilton allaient acheter deux ans plus tard sur la route d'Orangeville, à Kinsman (Ohio).

C'était une vieille ferme construite en 1830 et dont ils partagèrent le rez-de-chaussée en deux grandes pièces pour travailler et où ils devaient tous deux écrire bon nombre de leurs meilleures œuvres. Leigh avait l'esprit d'entreprise et elle ne recula devant aucune tâche destinée à restaurer et à rendre confortable cette maison à laquelle Edmond Hamilton et elle-même allaient profondément s'attacher, jusqu'en 1977.

Eric John Stark, le personnage le plus marquant de l'œuvre de Leigh (on le retrouve dans six romans et une longue nouvelle), même s'il ne naquit pas à Kinsman, a probablement vu s'élaborer dans la vieille demeure bon nombre de ses plus palpitantes histoires !

C'est donc dans le numéro d'été de *Planet Stories,* en 1949, que parut sa première aventure : *Le Secret de Sinharat.*

Ce premier roman de la série de Erik John Stark pose remarquablement le personnage, l'aventurier terrien sauvé par Simon Ashton alors qu'il était un enfant sauvage sur le point d'être massacré par des mineurs de Mercure. Ashton va le ramener à la civilisation, lui donner une éducation et l'affection d'un père adoptif. Mais Stark gardera toujours le souvenir du drame de son enfance et de sa vie au sein des tribus sauvage de la Zone Crépusculaire. Chaque fois que son existence sera menacée, il redeviendra N'Chaka, l'enfant sauvage adopté par les Mercuriens et persécuté par les mineurs terriens qui l'avaient capturé.

Le roman suivant de la série, ou plutôt la novella, *« Magicienne de Vénus » (« Enchantress of Venus », Planet Stories,* automne 1949) a paru en français dans le recueil *Océans de Vénus* (chez Temps Futurs, 1982) et, comme l'indique son titre, nous transporte sur ce monde liquide et gazeux où la mer et les marais n'ont plus de limites.

Parti à la recherche d'un ami, Helvi, lui-même à la recherche de son frère, Stark affronte une terrible famille, les Lhari, maîtres de Shuruun, dominés par une vieille femme impotente et despotique, proche des patriarches de westerns, qui tient les siens sous une férule impitoyable. L'un de ses petits enfants, Tréon, un infirme, est l'auteur d'une prophétie : Stark abattra le château des Lhari et libérera Shuruun et Ceux-qui-sont-perdus, des esclaves capturés par les mercenaires des Lhari. En fait,

toute la famille est en quête d'un terrifiant secret à même de lui permettre de créer une race de Dieux…

Dans ce court roman, la dimension véritablement héroïque de Stark apparaît.

Le retour d'Eric John Stark sur la planète Mars devait se produire dans *Le Peuple du Talisman* (également au sommaire du présent ouvrage – initialement publié dans *Planet Stories* en 1951). Si l'on suit attentivement la chronologie des aventures du héros de Leigh Brackett, ce roman fait directement suite au *Secret de Sinharat*. L'action se situe dans un décor très différent des précédents : aux déserts arides et secs où se situent des villes antiques comme Valkis, Jekkara, Barrakesh et Sinharat, va succéder le Pays Arctique avec ses nomades barbares, les cavaliers de Mekh, et ses cités polaires dont Kushat, la plus fortifiée, garde les mystérieuses Portes de la Mort. Après le monde des déserts de sable rouge et celui de la planète des brumes, vient le monde du froid et des neiges…

Le personnage d'Eric John Stark ne devait réapparaître dans l'œuvre de Leigh Brackett qu'en 1974, soit vingt-cinq ans après sa première apparition dans *Planet Stories*.

Mais les temps avaient changé et notre auteur en était bien conscient. Sa planète Mars était devenue plus que mythique sur le plan scientifique, tout comme le reste du système solaire qu'elle avait imaginé. Les progrès de l'astronomie, de l'aéronautique et des technologies avaient relégué au placard tout ce qu'on savait ou croyait savoir jusque dans les années cinquante sur les planètes du système solaire. Il n'y avait pas de canaux sur Mars, pas plus que de cités antiques, et la vie n'y existait probablement pas, non plus que sur Vénus, Mercure, Callisto, Europe ou Jupiter.

Ne restait à Leigh Brackett, pour prolonger les aventures de son héros, qu'à le transporter hors d'un système solaire aussi défavorable. Elle entreprit donc de le transférer dans un décor interstellaire plus vaste et moins contraignant.

Seulement Stark était né sur Mercure de parents terriens dans une colonie minière de la Ceinture crépusculaire, et il s'était battu pour survivre à la mort de ceux-ci. Elle ne pouvait donc faire oublier ces origines difficiles, d'autant plus que le caractère sauvage de Stark avait été forgé dans ces conditions, et que N'Chaka, l'homme à la peau noire, proche de l'animal, devait ressurgir lors de maints combats sur ce monde nouveau de Skaith.

Ainsi, Eric John Stark devint-il l'Homme sombre des prophéties irnanaises, sur la planète de l'Étoile rousse aux multiples humanités, toutes dignes de l'imagination des nombreux récits de l'auteur.

C'est donc dans le numéro de février 1974 de la revue *If* qu'est paru aux États-Unis et pour la première fois *The Ginger Star ;* la revue française *Galaxie* publia sur quatre numéros ce premier roman du « Cycle de Skaith », de février (n°128) à avril (n°131) 1975 sous le titre *L'Étoile rousse*, avant sa parution en volume sous le titre *Les Voix de Skaith* (Le Masque « SF » n°50, 1976).

À la recherche de son père adoptif, Simon Ashton, administrateur aux Affaires Planétaires de l'Union Galactique qui englobe (ô ironie) les mondes insignifiants du Système Solaire, Eric John Stark se rend sur Skaith, une planète peu connue tournant autour d'une étoile rousse moribonde située dans l'Étrier d'Orion. Cette planète ne s'est ouverte au commerce galactique que depuis une douzaine d'années et sur une unique ville, Skaig. S'y rendent les Marchands de la Ceinture Fertile, les outre-mondiers et les Errants de toutes les races de la planète. Stark apprend, lors de son arrivée, que le Consulat de l'Union a été fermé par le Héraut Gelmar, sur ordre des Seigneurs Protecteurs de Skaith prétendument immortels – une institution créée du fait du déclin de la planète au soleil mourant afin de protéger les faibles. Les Errants, nourris par les Hérauts, sont en fait exploités par ces derniers. Une ville proche de Skeg, Irnan, aurait décidé d'émigrer vers les étoiles. L'information ayant filtrée, les Hérauts ont fait disparaître Ashton. Conduit par une errante, Baya, Skaith est amené devant Gelmar, qui lui déclare qu'Ashton se trouve prisonnier des Seigneurs Protecteurs dans la Forteresse du Nord, au Cœur-du-Monde. Il apprend aussi qu'une Femme Sage d'Irnan a prédit, peu de temps avant d'être

assassinée, qu'un homme sombre viendrait détruire les Seigneurs Protecteurs à cause d'Ashton…

Toute la palette des talents narratifs de Leigh Brackett est présente dans ce premier roman du cycle. Stark est un homme d'action qui s'est fixé pour but de retrouver son père adoptif et que la planète Skaith va retenir bien malgré lui. Dès lors sa trajectoire est directe. Ashton est dans le Nord, il s'y rendra, bouleversant et emportant tout sur son passage. Victime d'une prophétie qui le gêne, il l'accomplira parce que cela coïncide avec son objectif primordial et qu'il sent de toutes manières que ses adversaires sont dans l'erreur. À noter la superbe création des Chiens du Nord télépathes et le talent de Leigh pour décrire les différents peuples de Skaith, aux coutumes multiples et fascinantes.

Le second volume, *Les Chiens de Skaith* (Le Masque « SF » n°63, 1977 – *The Hounds of Skaith* en VO), ne fait pas exception à cette règle : pour Stark et Ashton, il s'agit de retourner vers Skeg où se trouvent les vaisseaux de l'espace. D'autres races hostiles sont donc à affronter, comme les Coureurs des Sables et les Ochars, Les-Venus-en-Premier de Kheb, une tribu d'hommes encapuchonnées. Stark et Ashton s'allient aux Fallarins, des hommes ailés qui ont la maîtrise des vents et des tempêtes. Ils rallient aussi les autres tribus des Moindres Foyers décidées à combattre les Ochars. Une véritable armée constituée de ceux qui veulent quitter ce monde condamné se met en marche…

La troisième partie de la saga de Skaith, *Les Pillards de Skaith* (Le Masque « SF » n°96, 1979 – *The Reavers of Skaith* en VO), nous entraîne dans le sud de la planète, vers les régions maritimes telles que la Principauté d'Andapell, les royaumes de Iubar, de Shallafonh et des îles Blanches. L'outre-mondier, Penkawr-Che, qui devait emmener vers Pax la délégation des représentants de Skaith, les a non seulement trahis, mais encore rançonnés : Stark et Ashton sont désormais ses prisonniers…

Avec cet opus s'achève la « Trilogie de Skaith », et le cycle publié aux États-Unis. En France, elle fut rééditée chez Albin Michel en 1987. La toute dernière aventure de Eric John Stark, une collaboration entre Edmond Hamilton et sa femme, demeurera longtemps inédite : *« Stark and the Star Kings »* organise la rencontre de Stark et des Rois des Étoiles. Écrite au début des années 70 pour les *Last Dangerous Visions*, une anthologie d'Harlan Ellison qui ne fut hélas jamais publiée, on a pu la découvrir tout récemment dans un recueil éponyme (Haffner Press, 2005).

Ajoutons que Leigh Brackett, après avoir terminé le troisième roman de la série de Skaith, avait décidé de transporter son héros sur un nouveau monde. La mort l'en empêcha, ainsi que la rédaction du scénario de *L'Empire contre-attaque* qui, peut-être, comporte certaines des scènes qu'elle avait en tête pour ce roman…

Si les trois premiers romans de la série consacrée à Eric John Stark nous apparaissent à l'analyse sans aucun arrière plan – le héros, homme d'action, combat des féodalités qui se lèvent ou des féodalités en place –, il n'en va pas tout à fait de même dans les trois derniers romans consacrés à Skaith écrits vers la fin de la vie de l'auteur, alors que la maladie commençait déjà à l'atteindre.

On peut faire, en effet, une lecture a deux niveaux de l'œuvre de Leigh Brackett qui, soulignons-le dès à présent avec force, s'est toujours défendue d'être un auteur à message, et a toujours déclaré qu'elle écrivait des histoires pour le plaisir de distraire.

La décadence, le déclin de Skaith, conséquence de son soleil mourant, pourrait bien être celle de l'Amérique contemporaine, ou plus généralement celle du monde occidental. Déclin auquel il serait implicitement proposé deux remèdes assez traditionnels : l'action individuelle, et en cela Stark est bien le prototype de l'homme américain, tel que l'imaginait l'auteur – n'oublions pas que son héros s'impatiente devant les longs débats démocratiques aboutissant à stériliser l'action –, et une certaine vision progressiste des solutions qui se posent à l'humanité, la seule sortie à la crise, c'est-à-dire l'expansion dans l'espace, et donc la foi dans le progrès technologique.

On peut imaginer où retrouver dans chacun des protagonistes de la saga de Skaith des références ou des modèles à des situations en prise sur les années soixante-dix aux États-Unis. Les Errants pourraient être en fait une manière de hippies. Les Seigneurs Protecteurs, une certaine intelligentsia au

credo socialisant opposé à la conquête de l'espace. À la limite, en débordant le cadre américain, on pourrait voir en eux les Maîtres du Kremlin refusant à leurs peuples les droits qu'ils réclament, s'efforçant de maintenir envers et contre toutes les réalités leur pouvoir de fer, imposant le repliement sur soi et les vérités dogmatiques. Le repliement mène d'ailleurs au refus de la dispersion des cultures et à leur perte.

Au demeurant, et pour rétablir l'équilibre, on peut ici aussi voir la critique d'un certain mercantilisme américain, où seules prévalent les notions d'intérêt et de profit contre la culture.

Il n'est pas excessif de considérer que cette trilogie, élaborée avec beaucoup de métier et de soins, publiée pratiquement d'un bloc lors de sa parution américaine, représente l'aboutissement d'une œuvre critique, où l'épique et la couleur dominent, où le héros individualiste est parfois le jouet de forces qui le dépassent – il y a toute une doctrine de la prédestination dans les romans de la série Stark –, où les illusions d'une certaine Amérique perdent un peu de leur éclat. À cela s'ajoute un côté poétique et visionnaire déjà omniprésent dans ses œuvres précédentes.

3. Des odyssées spatiales à Bartorstown

Les années cinquante furent pour Leigh Brackett les années de la maturité littéraire consacrées à la publication de bon nombre d'œuvres, tant dans le domaine de la science-fiction que du policier.

Lorsque l'écrivain et critique Darrell Schweitzer l'interrogea à propos du *space opéra*, peu de temps avant la mort de son époux, Edmond Hamilton (interview parue dans la revue américaine *Amazing*, janvier 1978), Leigh Brackett répondit : « Bon, ce terme de *space opéra* nous ennuie beaucoup tous les deux, car on l'emploie comme opprobre pour désigner n'importe quel récit d'aventure et d'action. Il se trouve que nous apprécions ces histoires d'action et d'aventure. Pour moi, il incarne le *sense of wonder* dans ce qu'il a de plus fascinant. J'aime en lire et j'aime en écrire. »

En fait, nombre de nouvelles ou de courts romans de l'auteur jusqu'à cette époque des années cinquante appartenaient effectivement au genre.

Deux de ces *space opéras* furent traduits dans notre langue. Le premier date de 1951, et parut aux États-Unis dans la revue *Startling Stories* sous le titre *The Starmen of Llyrdis*. Cette version magazine publiée en France aux éditions Satellite fut le second de la collection « Les cahiers de la Science-Fiction », en 1958, et fut intitulée *Les Hommes stellaires*. Une réédition paru au Masque SF en 1974.

Michaël Trehearne fait la rencontre d'un homme, Kerrel, qui lui ressemble étrangement, puis d'une jeune femme, Shairn, qui lui déclare être de sang Vardda et lui donne rendez-vous pour le lendemain matin. Trehearne confie à la belle inconnue qu'il se sent inquiet et qu'il éprouve comme un manque. En réalité, Kerrel et Shairn sont des Vardda, des êtres d'un autre monde qui ont seul la possibilité de voyager dans les espaces interstellaires et possèdent le quasi-monopole du commerce à travers la Galaxie. Eux seuls peuvent résister aux chocs du bond dans l'espace et leur race est issue d'une mutation dont le secret est perdu avec son inventeur, Orthis, depuis des milliers d'années. Il s'avère alors que Trehearne, qui a voulu suivre les Vardda, est en mesure de résister au choc du départ et qu'il peut donc se joindre à eux dans leur voyage de retour vers Llyrdis. Mais la loi Vardda est de ne faire accéder à l'espace aucun des habitants des mondes visités. Threhearne pose un double problème juridique et génétique (l'hérédité semble lui avoir joué un tour). Mais Kerrel est jaloux du Terrien et fera tout pour le séparer de Shairn…

Si ce roman n'est pas exempt de faiblesses au niveau scientifique, il n'en est pas moins bien mené et typique de l'œuvre de Brackett au niveau de l'action et des descriptions.

Le second roman traduit dans notre langue, *Alpha ou la mort* (Opta, « Club du livre d'anticipation » n°63, 1976), fut publié en deux parties dans la revue américaine *Planet Stories* sous les titres « *The*

Ark of Mars » (septembre 1953) et *« Teleportress of Alpha* C » (hiver 1955). Il constitue une variante du précédent en ce sens que l'espace est interdit aux hommes afin de sauvegarder la paix, et que seules les machines, les vaisseaux-R, assurent le transport des biens de consommation et des voyageurs. Dans la mesure où il y a très peu de gens autorisés à voyager entre les planètes colonisées du système solaire, et que la démographie des populations est figée, il s'est développé une société très protégée où l'individu a perdu toute initiative. En outre, les espaces interstellaires étant interdits à l'homme, beaucoup de pilotes se sentent frustrés par cette paix robotique où la politique d'exploration spatiale est terminée. L'histoire de *Alpha ou la mort* nous montre la révolte d'un groupe de rebelles qui, partant de Mars, veut franchir les frontières du système solaire et atterrir sur l'un des mondes d'Alpha du Centaure. On y retrouve le thème du rêve réalisé pour ceux qui se sont battus et révoltés contre la fatalité.

Ce *space opéra* vaut beaucoup par l'originalité des idées qui y sont développées (n'oublions pas que nous sommes dans la première moitié des années 50 !), et bien que le schéma habituel s'y retrouve, l'auteur nous conduit avec sobriété et efficacité au cœur d'un nouveau monde à conquérir. Le rêve colonisateur double ici le rêve de la mise à bas de l'interdit.

Plus ambitieux, plus réussi aussi nous a semblé le troisième *space opéra* de la période resté inédit en France : *The Big jump* [Le grand saut] est paru aux États-Unis en février 1953 dans la revue *Space Stories.*

Bien qu'elle ait été éduquée par des sœurs catholiques, Leigh Brackett était de confession anglicane : « En ce qui concerne la religion… théoriquement, j'ai été élevée dans le culte de l'Église Épiscopale Haute, une section de l'Église Anglicane qui se rapproche du Catholicisme romain en matière de dogme et de rituel. Enfant, la religion me mettait mal à l'aise (Dieu vous observe !) et je ne pouvais concilier certaines attitudes morales des chapitres de la Bible qui m'étaient enseignés avec l'exacte attitude opposée que je découvrais dans les histoires non bibliques que je lisais… J'étais toujours fascinée par les histoires exotiques et leur inextricable enchevêtrement avec les religions… Plus tard, j'ai développé une horreur des religions organisées… » confia-t-elle au cours de l'interview qu'elle accorda à Paul Walker (de septembre 1973 à juin 1974) pour le n°63 de sa revue *Luna Monthly* (1976).

The Big jump est de fait bien marqué d'une pointe de mysticisme car on y retrouve, outre le goût de l'exotisme de l'auteur pour les mondes à découvrir, une certaine façon de concevoir, si ce n'est une religion, tout au moins une finalité, celle des déités qui semblent régir une certaine planète de Barnard II, planète vers laquelle a conduit le premier grand saut qui permet à l'humanité de quitter le berceau de son système solaire.

La conclusion de ce roman est qu'il est préférable, dans le fond, d'être un humain plutôt qu'un dieu Transuranien.

The Big jump parut donc en février 1953, *« Teleportress of Alpha C »* en hiver 1955. Il est possible de se livrer à un rapprochement entre les deux romans et constater que la seconde partie d'*Alpha ou la mort* met en scène des demi-dieux dépourvus d'intelligence et que *The Big Jump* les place au-delà de toute compréhension humaine.

La vision idyllique de deux mondes différents, régis par des dieux étranges, montre dans l'œuvre de l'auteur sa foi en la puissance créatrice de l'individu et de l'humanité : les Dieux l'aveuglent – sous-entendu : la religion – et lorsque l'homme reste maître du jeu, il peut alors conduire son propre destin.

Curieusement, le monde de Barnard II n'était cependant pas complètement coupé de l'exploration spatiale, et il devait réapparaître en 1973, dans une anthologie de science-fiction religieuse, réunie par Roger Elwood, avec une courte nouvelle intitulée « *How Bright are the Stars »* (in *Flame Tree Planet*, Concordia), et dont le sujet était fort proche de celui de *The Big Jump.*

Mais la religion, ou plutôt *l'esprit* religieux, devait susciter un roman fort important dans l'œuvre de Leigh Brackett, une œuvre dotée d'un réalisme certain qui allait l'écarter presque définitivement du *space opéra.*

La disparition de *Planet Stories* (été 1955) marquait la fin d'une époque pour les magazines de science-fiction : les *pulps* avaient vécu et Leigh Brackett et bien d'autres devaient le sentir. Il fallait se renouveler pour trouver d'autres débouchés. La science-fiction avait changé avec l'évolution des domaines scientifiques, et les écrivains se devaient à présent de produire des œuvres plus fortes, plus solidement ancrées dans un monde au seuil d'importants changements.

Le Recommencement (The Long Tomorrow, Doubleday, 1955) est à cet égard très significatif à la fois d'une époque finissante – crainte de l'Holocauste atomique générée par la Guerre froide –, et d'une vision antimatérialiste qui aspire à une nouvelle société, encore que la science et le progrès technologique y soient considérés comme un mal nécessaire dans la mesure où l'humanité est capable de les contrôler.

Leigh Brackett s'inspira donc du vécu quotidien qu'elle avait pu observer en Pennsylvanie, dans l'est de l'Ohio. Là vivaient des sociétés de type sectaire dont les Amish, dotés d'une solide culture terrienne, rejetant toute technologie et le confort moderne de la civilisation. Ces gens et leur façon de vivre lui donnèrent l'idée qu'en cas de conflit, ils pourraient bien être de ceux qui s'adapteraient le plus facilement à un monde postatomique, du fait qu'ils apparaissaient justement peu tributaires des contingences de la société moderne.

Jusqu'alors ses héros avaient été des hommes forts, virils, que le doute n'effleurait pas toujours, défiant le sort, ruinant les rêves infernaux de créatures infernales, triomphant de toutes les adversités. Elle choisit alors de conter son histoire à travers les aventures d'un jeune homme, sortant à peine de l'adolescence, hanté par les rêves d'un passé détruit et révolu dont quelques souvenirs subsistaient, et surtout dont il convenait de ne plus jamais parler sous peine de mort.

Car Bartorstown, c'est le passé, c'est la ville mythique dont il faut s'écarter comme on s'écarte du diable.

Len Colter et son cousin Essaü, deux jeunes Nouveaux Ménnonites, ont assisté au lynchage d'un colporteur accusé de venir de Bartorstown. Recueillis par un autre colporteur, Hostetter, ils sont ramenés à la ferme de leurs parents, à Piper's Run. Le jeune Len connaît le monde d'avant la catastrophe atomique par les récits que lui en a fait sa grand-mère.

Battus par leurs pères respectifs et devant la menace d'un châtiment public, ils s'enfuient pour toujours à la recherche de Bartorstown.

Les cousins s'installent d'abord à Refuge, un gros bourg, et travaillent pour un commerçant, Dulinsky, à la construction d'un entrepôt. Mais Dulinsky se heurte à l'opposition d'une partie de la population du comptoir. Au cours d'un combat sanglant, Dulinsky est tué par un prédicant hostile et les deux cousins doivent fuirent en laissant les entrepôts de Refuge en flammes.

Sauvés par les hommes de Bartorstown, les cousins apprennent de Hostetter que le progrès est lent à revenir, et qu'ils ne pouvaient intervenir en faveur de Dulinski car ils devaient protéger un fragile équilibre. Len déclare à Hostetter que tout ce qu'il désire, c'est apprendre ce qu'il y a dans les livres. Il découvre alors le rôle exact du colporteur, qui est un commerçant et non un savant. Hostetter est aussi chargé de maintenir un certain degré de civilisation par son action et d'approvisionner une communauté de quatre cents habitants. Le colporteur révèle aussi à Len ce qu'était au départ le projet gouvernemental sur lequel le secret a été conservé si longtemps. Bartorstown se dissimule derrière un village minier, Fall Creek. La ville scientifique est cachée, elle, dans les cavernes, et renferme un réacteur fonctionnant à l'uranium. Les deux garçons sont terrifiés lorsqu'ils apprennent la vérité. Len se prend à douter. À leur manière, et par leur façon de protéger la vérité, les savants sont des fanatiques au même titre que ceux qui rejettent le progrès technologique. Il sait qu'il sera surveillé

tant que la sécurité l'exigera. Len et son cousin sont chargés de l'entretien de la machine à vapeur non loin du réacteur. Len fait la connaissance de Joan Wepplo, qui sème plus encore le doute dans son esprit. Len s'éprend d'elle. Elle ne comprend pas pourquoi les deux cousins sont venus s'enfermer dans cette prison. Elle veut quitter Bartorstown et convainc Len. Pour elle, le combat des savants est vide de sens. Après avoir assisté à la destruction d'une partie de l'ordinateur Clémentine par un savant devenu fou, tous deux s'enfuient. Bartorstown apparaît désormais à Len telle qu'elle est : c'est la fin d'un rêve. Mais il attendra Hostetter, qui ramènera le couple enfui à Bartorstown. Len a compris qu'il va devoir assumer sa part de travail dans le projet qui concerne le monde imparfait du Recommencement…

D'une certaine manière, *Le Recommencement* obéit aux grandes règles de travail de Leigh Brackett. L'exotisme et le dépaysement, c'est le monde post-atomique des Nouveaux Mennonites, c'est aussi Bartorstown elle-même, bien qu'elle ne renferme rien de mythique ou d'extraordinaire à nos yeux ; la morale du roman apparaît à travers les réflexions de Len quand il se rend compte que Bartorstown n'est pas le passé, et que son avenir risque d'être difficile. Cependant sa place est là, et c'est après avoir douté une dernière fois qu'il acceptera de revenir pour s'assumer dans le monde imparfait de Bartorstown, où réside malgré tout l'avenir en germe, qu'il soit bon ou mauvais.

En mai 1956, les lecteurs français découvraient la première nouvelle de Leigh Brackett dans la revue *Fiction* (n°30). *« L'Animal » (« The tweener », The Magazine of Fantays and Science Fiction*, février 1955) marquait comme une sorte de nouvelle manière de l'auteur. L'accent était mis sur le côté xénophobe de l'être humain. L'histoire de cet animal martien ramené au sein d'une famille terrienne, et qui en bouleverse la vie, était exposée de manière très réaliste.

Fiction publia en avril 1959 (n°65) une autre nouvelle notoire de l'auteur, « *Les Immigrants » (« The Queer One », Venture SF,* mars 1957), retraçant les aventures d'un groupe d'extraterrestres venu s'installer subrepticement sur notre planète et provoquant des réactions de rejet de la part des autochtones.

Plus significative, encore que plus symbolique, « *Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel »,* parue dans *Fiction* (n°179) en novembre 1968 (« *All The Colors of The Rainbow », Venture SF,* novembre 1957), reprenait ce thème des extraterrestres, en visite officielle cette fois sur notre monde, et qui, traversant une petite ville peuplée d'habitants racistes, vont se trouver attaqués parce qu'ils ont la peau verte.

L'un des paradoxes de l'édition a donc fait que c'est par ce genre de nouvelles excellentes, basées sur plus de psychologie et moins d'action que les lecteurs français découvrirent la grande dame du *space opéra* et de la *science fantasy.* Aux États-Unis, cependant, il ne lui restait plus qu'à publier ses grandes œuvres policières : en 1956, ce fut *Tiger Among Us* qui eut les honneurs de la « Série Noire », chez Gallimard (*Sonnez les Cloches*, n°406), puis, en 1957, *An Eye for an Eye* et, en 1969, *Silent Partner* qu'elle écrivit après avoir visité Londres et l'Iran avec Hamilton.

Vers la fin des années cinquante, elle se consacra à la télévision et au cinéma plus particulièrement. Elle travailla sur les scénarii de *Rio Bravo* (1959), *Gold of The Seven Saints* (1961), *Hatari !* (1962), *El Dorado* (1967), *Rio Lobo* (1970), *Le Privé* (1973), et sur le premier jet du scénario du second *Star Wars, L'Empire contre-attaque* (1979).

Elle écrivit aussi la novelisation de *Rio Bravo* (1959), tiré d'une nouvelle de B. H. McCampbell, et un très beau western, *Follow The Free Wind* (Ballantine, 1963), basé sur la vie authentique d'un pionnier allant d'une frontière à l'autre, James Beckwourth, qui lui permit de remporter le Golden Spur Award en 1963, pour le meilleur roman de l'année.

En 1967, aux États-Unis, un recueil de ses plus belles nouvelles martiennes parut chez Ace, *The Corning of The Terrans,* traduit sous le titre de *Mars et les Terriens* dans le volume du « CLA », puis sous celui de *Les Terriens arrivent* (Presses Pocket n°5388, 1990 – repris dans le présent omnibus). Ce

recueil contenait cinq histoires martiennes, pleines de nostalgie pour un monde mourant et décadent.

Nous en citerons trois : « *Les Derniers Jours de Shandakor » (« The Last Days of Shandakor », Startling Stories,* février 1952) qui remporta le Jules Verne Fantasy Award et qui aurait pu être écrite par un Ray Bradbury bien inspiré tant elle était dans le style de cet auteur. Le thème de la chute est repris, mais le ton donné par Leigh débouche sur un drame collectif, le refus de l'acceptation de la fin des rêves.

« La Route de Sinharat » (« The Road to Sinharat », Amazing, mai 1963), qui entraîne le lecteur dans le rêve colonialiste : les Terriens veulent remodeler l'écologie de la planète rouge afin de lui donner vie et doivent y renoncer devant la révolte des tribus Shunnis, les martiens des Terres Sèches.

« La Route de Sinharat » aurait pu être la dernière nouvelle martienne de Leigh Brackett. Un heureux concours de circonstances l'amena à écrire *« La Prêtresse pourpre de la Lune folle »* pour *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* en octobre 1964. Curieusement, ce fut la première nouvelle martienne traduite en français dans le n°135 de *Fiction,* en février 1966. Elle naquit à la suite d'une boutade d'un des rédacteurs de la revue française qui avait déclaré que Leigh Brackett était capable d'écrire une nouvelle avec un titre aussi fantaisiste que celui-là. Ayant appris la chose, Leigh écrivit la nouvelle et l'envoya à la revue. Elle retrace les aventures d'un terrien, Harvey Selden, un spécialiste de l'Office des relations culturelles interplanétaires, qui va se trouver aux prises avec les adorateurs d'un culte mystérieux et sanglant de la cité martienne de Jekkara.

Ainsi, la dernière page des histoires martiennes fut tournée. Si Ray Bradbury était le poète mélancolique et satirique de la planète rouge, Leigh Brackett, sur des thèmes parfois fort proches, en fut le chroniqueur flamboyant, épique et farouche.

En 1964, les Hamilton furent les invités d'honneur de la 22^{e} Convention mondiale de science-fiction qui se déroula à Oakland.

Le travail de Leigh Brackett les obligeant à passer plusieurs mois par an près d'Hollywood, les Hamilton achetèrent, début 1968, une seconde maison en bordure du Haut désert de Californie. Ils y résidèrent surtout durant les longs mois d'hiver où ils ne pouvaient demeurer à Kinsman (Ohio).

En 1969, les Hamilton assistèrent au lancement d'Apollo 12, en Floride, en tant que journalistes accrédités du *Vindicator,* un journal de Youngstown.

En 1977 parut chez Ballantine un épais recueil de dix nouvelles réunies par Edmond Hamilton, *The Best of Leigh Brackett,* et qui contenait quelques-unes de ses histoires les plus belles et les plus poétiques, ce qui était une manière de consécration.

Cette même année 1977, Edmond Hamilton mourut.

Malade et sentant peut-être sa fin proche, Leigh quitta définitivement la vieille ferme de Kinsman pour s'installer en Californie dans un appartement de Lancaster. Elle rédigeait à ce moment-là le premier jet du scénario du second volet de la saga des *Star Wars,* qui devait conditionner les quatre films suivants en ouvrant l'histoire de la véritable famille de Luke Skywalker.

En février 1978, elle fut hospitalisée au Lancaster General Hospital ; le samedi 18 mars de la même année, elle y décédait, atteinte d'un cancer du colon dont elle souffrait depuis cinq ans. Ray Bradbury la veilla, tout comme il veilla à ce que son nom soit conservé au générique de *L'Empire Contre-attaque* de Georges Lucas.

Charles Moreau
Avignon.
Mars 2008.

Bibliographie des œuvres de fiction de Leigh Brackett (1915-1978)

1940

01. « Martian Quest ». In : *Astounding*, vol. 24, n°6, février.
02. « The Treasure of Ptakuth ». In : *Astounding*, vol. 25, n°2, avril.
03. « The Tapestry Gâte ». In : *Strange Stories*, vol. 4, n°1, août.
04. « The Stellar Légion ». In : *Planet Stories*, vol. 1, n°5, hiver.

1941

05. « The Démons of Darkside ». In : *Startling Stories*, vol. 5, n°1, janvier.
06. « Water Pirate ». In : *Super Science Stories*, vol. 2, n°2, janvier.
07. « Interplanetary Reporter ». In : *Startling Stories*, vol. 5, n°3, mai.
08. « Lord of the Earthquake ». In : *Science Fiction*, vol. 2, n°5, juin.
09. « The Dragon-Quéen of Jupiter ». In : *Planet Stories*, vol. 1, n°7, été.
10. « No Mans Land in Space ». In : *Amazing*, vol. 15, n°7, juillet.
11. « A World Is Born ». In : *Cornet*, vol. 1, n°5, juillet.
12. « Retreat to the Stars ». In : *Astonishing Stories*, vol. 3, n°2, novembre.

1942

13. « Child of the Green Light ». In : *Super Science Stories*, vol. 3, n°3, février.
14. « The Sorcerer of Rhiannon ». In : *Astounding*, vol. 28, n°6, février.
15. « Child of the Sun ». In : *Planet Stories*, vol. 1, n°10, printemps.
16. « Out of the Sea ». In : *Astonishing Stories*, vol. 3, n°4, juin.
17. « Cube from Space ». In : *Super Science Stories*, vol. 4, n°1, août.
18. « Outpost on Io ». In : *Planet Stories*, vol. 2, n°1, hiver.

1943

19. « The Halfling ». In : *Astonishing Stories*, vol. 4, n°3, février. En français : « Les Merveilles des sept mondes » (trad. de Michèle Valencia). In *Thriller*, n°3, périodique, Bayonne, Ed. Campus [mai 1982], p. 14-27.
20. « Citadel of Lost Ships ». In : *Planet Stories*, vol. 2, n°2, mars.
21. « The Death Dealer ». In : *Flynn's Detective Fiction*, vol. 151, n°6, mars. [Autre titre : « The Misfortune Teller »]. [Nouvelle noire].
22. « Murder in the Family ». In : *Mammoth Detective Stories*, vol. 2, n°2, mars. [Nouvelle noire].
23. « The Case of the Wandering Red-Head ». In : *Flynn's Detective Fiction*, vol. 152, n°1, avril. [Autre titre : « Read-Headed Poison »]. [Nouvelle noire].
24. « The Blue Behemoth ». In : *Planet Stories*, vol. 2, n°3, mai.
25. « Thralls of the Endless Night ». In : *Planet Stories*, vol. 2, n°4, automne.

1944

26. « The Jewel of Bas ». In : *Planet Stories*, vol. 2, n°6, printemps.

27. « The Veil of Astellar ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 25, n°3, printemps.

28. « Terrer Out of Space ». In : *Planet Stories,* vol. 2, n°7, été.

29. « Design for Dying ». In : *Flynn's Detective Fiction,* vol. 154, n°3, juin. [Nouvelle noire].

30. « No Star Is Lost ». In : *Thrilling Detective,* vol. 52, n°1, juillet. [Nouvelle noire].

31. « Shadow Over Mars ». In : *Startling Stories,* vol. 11, n°2, automne.

32. « I Feel Bad Killing You ». In : *New Detective Magazine,* vol. 6, n°1, novembre. [Nouvelle noire].

33. No Good From a Corpse. U.S. : New York, Coward-McCann. [Roman noir].

1945

34. « The Vanishing Venusians ». In : *Planet Stories,* vol. 2, n°10, printemps (décembre-février).

35. « Murder Is Bigamy ». In : *Thrilling Detective,* vol. 56, n°1, juillet. [Nouvelle noire].

1946

36. « Lorelei of the Red Mist ». In : *Planet Stories,* vol. 3, n°3, été. [En collaboration avec Ray Bradbury]. En français : « Lorelei de la brume rouge » (trad. de Mary Rosenthal). 1) In recueil : *La Lune disparue* [99], non paru. 2) In recueil : *Océans de Vénus* [100], p. 13-91.

37. Stranger at Home. [Sous le pseudonyme de George Sanders]. U. S. : New York, Simon & Schuster. [Roman noir].

1948

38. « The **Moon** that Vanished ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 33, n°1, octobre. [Autre titre : « The Moonfire God »]. En français : « La Lune disparue » (trad. de Mary Rosenthal). 1) In recueil : *La Lune disparue* [99], non paru. 2) In recueil : *Océans de Vénus* [100], p. 93-149.

39. « The Beast-Jewel of Mars ». In : *Planet Stories,* vol. 4, n°1, hiver. En français : 1) « 1998 Le Jardin du Shanga » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 240-291.2) « Bestiaire martien » (trad. de Jacques Parsons). In Les Meilleurs récits de Planet Stories, anthologie présentée par Jacques Sadoul. Paris, J'ai Lu, 3e trimestre 1975, p. 37-86. (n°617). 3) « 1998 Le Jardin du Shanga » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Les Terriens arrivent !* [79-2], p. 7-61.4) « Le jardin du Shanga » (trad. de Michel Deutsch revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 417-462.

1949

40. « Quest of the Starhope ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 34, n°1, avril.

41. « Sea-Kings of Mars ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 34, n°2, juin. [Autre titre : « The Sword of Rhiannon »].

42. « Queen of the Martian Catacombs ». In : *Planet Stories,* vol. 4, n°3, été. [version courte de *Le Secret de Sinharat* [76].

43. « Enchantress of Venus ». In : *Planet Stories,* vol. 4, n°4, automne. [Autre titre : « City of the Lost Ones »]. En français : Magicienne de Vénus (trad. de Mary Rosen-thal). 1) In recueil : *La Lune disparue* [99], non paru. 2) In recueil : *Océans de Vénus* [100], p. 151-234.

44. « The Lake of the Gone Forever ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 35, n°1, octobre. En français : « Le lac des disparus » (trad. de Ariette Rosenblum). In *Encore des Femmes et des Merveilles,* anthologie composée par Pamela Sargent. Paris, Presses Pocket, 3e trimestre 1979, p. 94-143. (Le Livre d'or de la science-fiction, n°5058).

1950

45. « The Dancing Girl of Ganymede ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 35, n°3, février. En français : « La danseuse de Ganymède ». 1) (trad. de Michel Deutsch). In Chefs-d'œuvre de la science-fiction, 2e série, anthologie. Paris, Opta, 3e trimestre 1968, p. 99-129. (n° spécial 13 de la revue Fiction (176 bis)). 2) (trad. de France-Marie Watkins). In *Les Meilleurs récits de Thrilling Wonder Stories,* anthologie composée par Jacques Sadoul. Paris, J'ai Lu, 1er trimestre 1978, p. 182-222. (n°822).

46. « The Truants ». In : *Startling Stories,* vol. 21, n°3, juillet.

47. « The Citadel of Lost Ages ». In : *Thrilling Wonder Stories,* vol. 37, n°2, décembre. En fiançais : « *La Forteresse des temps perdus* » (trad. de Marc Duveau). 1) In *La Cathédrale de sang – l'épopée fantastique,* anthologie composée par Marc Duveau. Paris, Presses Pocket, août 1982, p. 131-195. (Le Livre d'or de la science-fiction, n°5143). 2) In *La Grande anthologie de la fantasy/la Cathédrale de sang,* anthologie composée par Marc Duveau. Paris, Omnibus, février 2003, p. 597-652. (Omnibus).

1951

48. « Black Amazon of Mars ». In : *Planet Stories,* vol. 4, n°11, mars. [Version courte de *Le Peuple du talisman* [77].

49. « The Starmen of Llyrdis ». In : *Startling Stories,* vol. 23, n°1, mars. [Version courte de 55].

50. « The Woman from Altair ». In : *Startling Stories,* vol. 23, n°3, juillet.

51. Shadow Over Mars. U. K. : Manchester, World Distributors/Sydney Pemberton. [Autre titre : *The Nemesis from Terra]*.

1952

52. « The Shadows ». In : *Startling Stories,* vol. 25, n°1, février.

53. « The Last Days of Shandakor ». In : *Startling Stories,* vol. 25, n°3, avril. En français : 1) « 2024 Les Derniers jours de Shandakor » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 319-362.2) « Les Derniers jours de Shandakor » (trad. de France-Marie Watkins. In *Les Meilleurs récits de Startling Stories,* anthologie composée par Jacques Sadoul. Paris, J'ai Lu, 4e trimestre 1977, p. 214-254. (n°784). 3) « 2024 Les Derniers jours de Shandakor » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Les Terriens arrivent !* [79-2], p. 91-137.4) « Les Derniers jours de Shandakor » (trad. de Michel Deutsch revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 491-527.

54. « Shannach the Last ». In : *Planet Stories,* vol. 5, n°9, novembre.

55. The Starmen. U. S. : New York, Gnome Press. [Autres titres : *The Galactic Breed & The Starmen of Llyrdis]*. En français : *Les Hommes stellaires* (trad. de Suzanne Rondard) 1) Paris, Satellite, 4e trimestre 1958,256 p. (Cahiers de la Science-fiction, supplément aux ns° 3 & 4). 2) Paris, Satellite, 4e trimestre 1958,256 p. (Satellite Sélection, n°13). [Relié avec le roman de Murray Leinster : *La Galaxie noiré*]. 3) (trad. de Maxime Barrière). Paris, Librairie des Champs-Elysées, 2e trimestre 1974,251 p. (Le Masque - Science-fiction, n°8).

1953

56. « The Big Jump ». In : *Space Stories,* vol. 1, n°3, février. [Version courte de *The Big jump* (64)].

57. « The Ark of Mars ». In : *Planet Stories,* vol. 6, n°2, septembre.

58. The Sword of Rhiannon U.S. : New York, Ace Double. En français : 1) *La Porte vers l'infini* (trad. de Amélie Audiberti). Paris, Fleuve Noir, 2e trimestre 1957,188 p. (Anticipation, n°92). 2) *L'Épée de Rhiannon* (même trad). Verviers, Belgique : Gérard, 1974,181 p. (Bibliothèque Marabout – Science-Fiction, n°503). 3) *L'Épée de Rhiannon* (même trad.). Paris, Presses Pocket, décembre 1988, 181 p. (Science-Fiction, n°5317). 4) *L'Épée de Rhiannon* (trad. revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 23-181.

1954

59. « Mars Minus Bisha ». In : *Planet Stories*, vol. 6, n°4, janvier. En français : 1) « 2016 La Malédiction de Bisha » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 292-318.2) « 2016 La Malédiction de Bisha > » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Les Terriens arrivent !* [79-2], p. 63-90.3) « La Malédiction de Bisha » (trad. de Michel Deutsch revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 465-488.

60. « Runaway ». In : *Startling Stories*, vol. 31, n°3, printemps.

61. « Teleportress of Alpha C ». In : *Planet Stories*, vol. 6, n°9, hiver.

1955

62. « The Tweener ». In : *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, vol. 8, n°2, [n°45], février. *En français : L'Animal (trad. de Bruno Martin).* In *Fiction*, n°30, périodique. Paris, Opta, mai 1956, p. 96-111.

63. « Last Call from Sector 9 G ». In : *Planet Stories*, vol. 6, n°11, été.

64. The Big Jump. U. S. : New York, Ace Double. [Voir aussi *The Big Jump* (56)].

65. The Long Tomorrow U. S. : Garden City, Doubleday. En français : *Le Recommencement* (trad. de France-Marie Watkins). In recueil : *Alpha ou la mort/Le Recommencement* [98], p. 165-449.

1957

66. « The Queer Ones ». In : *Venture Science Fiction*, vol. 1, n°2 [n°2], mars. [Autre titres : « The Strange Ones & the Other People ». En français : « Les Immigrants » (trad. de Roger Durand). In *Fiction*, n°65, périodique. Paris, Opta, avril 1959, p. 3-37.

67. « So Pale, So Cold, So Fair ». In : *Argosy*, juillet. [Nouvelle noire]. En français : « Si pâle, si froide, si belle » (trad. de Jean-Pierre Pugi). In *Thriller*, n°2, périodique, Bayonne, Ed. Campus [début 1982], p. 4-18.

68. « Ail the Colors of the Rainbow ». In : *Venture Science Fiction*, vol. 1, n°6 [n°6], novembre. En français : « Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel » (trad. de Bruno Martin). I n *Fiction*, n°179, périodique. Paris, Opta, novembre 1968, p. 106-130.

69. An Eye for an Eye. U. S. : Garden City, Doubleday. [Roman noir].

70. The Tiger Among. [TAGID]US[TAGIF] U. S. : Garden City, Doubleday. [Autres titres : *Fear No Evil & 13 West Street]*. [Roman noir]. En français : *Sonnez les cloches* ! (trad. de Michel Sablier). [Paris], Gallimard, 4e trimestre 1957,248 p. (Série Noire, n°406).

1959

71. Rio Bravo. *(Novélisation en collaboration avec Jules Furthman).* U.S. : New York, Bantam. [Western].

1963

72. « The Road to Sinharat ». In : *Amazing*, vol. 37, n°5, mai. En français : 1) « 2038 La Route de

Sinharat » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 392-438.2) « 2038 La Route de Sinharat » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Les Terriens arrivent !* [79-2], p. 169-220.3) « La Route de Sinharat » (trad. de Michel Deutsch revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 557-596.

73. Follow the Free Wind. *(Sous le pseudonyme de James Beckivourth)* U.S. : New York, Doubleday. [Western].

74. Alpha Centauri – or Die ! U.S. : New York, Ace Double. En français : *Alpha ou la mort* (trad. de France-Marie Watkins). In recueil : *Alpha ou la mort/Le Recommencement* [98], p. 5-161.

1964

75. « Purple Priestess of the Mad Moon ». In : *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, vol. 27, n°4 [n°161], octobre. En français : 1) « La Prêtresse pourpre de la Lune folle » (trad. de Jean Laustenne). In *Fiction*, n°135, périodique. Paris, Opta, février 1965, p. 5-25.2) « 2031 La Prêtresse pourpre de la Lune folle ». In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 363-391.3) « 2031 La Prêtresse pourpre de la Lune folle » (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Les Terriens arrivent !* [79-2], p. 139-168.4) « La Prêtresse pourpre de la Lune folle » (trad. de Michel Deutsch revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 529-554.

76. The Secret of Sinharat U.S. : New York, Ace Double. [Voir aussi « Queen of the Martian Catacombs » [42]. En français : *Le Secret de Sinharat.* 1) (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 1-100.2) (trad. de Pascale Aubignan). Paris, J'ai Lu, mars 1977,123 p. (n°734). 3) [trad. de Michel Deutsch]. Presses Pocket, mai 1989,153 p. (S. F. – Science-Fantasy, n°5336). 4) (trad. de Pascale Aubignan revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 183-282.

77. People of the Talisman. U.S. : New York, Ace Double. [Voir aussi « Black Amazon of Mars » [48]. En français : *Le Peuple du Talisman.* 1) (trad. de Michel Deutsch). In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 101-237.2) (trad. de Pascale Aubignan). Paris, J'ai Lu, avril 1977,157 p. (n°735). 3) [trad. de Michel Deutsch – indication erronée dans le livre : Pascale Aubignan). Presses Pocket, septembre 1989,155 p. (S. F. – Science-Fantasy, n°5350). 4) (trad. de Pascale Aubignan revue par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard). In recueil : *Le Grand Livre de Mars* [101], p. 285-413.

1965

78. « The True Death of Juanito Rodriguez ». In : *Cosmopolitan*, vol. 158, n°2, février.

1967

79. The Coming of the Terrans. U.S. : New York, Ace. [Recueil composé de 39,59,53,75 & 72]. En français (trad. de Michel Deutsch et Jean Laustenne) : 1) *Mars et les Terriens.* In recueil : *Le Livre de Mars* [97], p. 239-438.2) *Les Terriens arrivent !* Paris, Presses Pocket, mars 1990,220 p. (S.F. – Science-Fantasy, n°5388).

1969

80. Silent Partner. U.S. : New York, Putnam's. [Roman noir].

1973

81. « Come Sing the Moons of Moravenn ». In anthologie composée par Roger Elwood : *The Other Side of Tomorrow*, New York, Random.

82. The Halfling and other Stories U.S. : New York, Ace Double. [Recueil composé de 19,45,47,68,52,43,44 & 46].

83. « How Bright the Stars ». In anthologie composée par Roger Elwood : *Flame Tree Planet,* Saint-Louis, MO, Concordia.

1974

84. The Ginger Star. In : *Worlds of If,* vol. 22, n°3 [n°170], janvier-février & vol. 22, n°4 [n°171], mars-avril. En volume : U. S. : New York, Ballantine. En français : 1) *L'Etoile rousse* (trad. de L. Azaïs). In Galaxie [2e série], périodique. Paris, Opta : n°128 à 131, janvier à avril 1975, p. 4-48, p. 44-66, p. 58-139 & p. 3-50.2) *Les Voix de Skaith* (trad. de Mary Rosenthal). Paris, Librairie des Champs-Elysées, 4e trimestre 1976,250 p. (Le Masque - Science-fiction, n°50). 3) *Le Secret de Skaith* (même trad.). Paris, Albin Michel, septembre 1987, 248 p. (Epées et dragons, n°3).

85. The Hounds of Skaith. U. S. : New York, Ballantine books. En français : Les Chiens de Skaith (trad. de Mary Rosenthal) 1) Paris, Librairie des Champs-Elysées, 4e trimestre 1977,251 p. (Le Masque – Science-fiction, n°63). 2) Paris, Albin Michel, septembre 1987, 254 p. (Épées et dragons, n°4).

86. « Mommies and Daddies ». In anthologie composée par Roger Elwood : *Crisis,* Nashville, TN, Thomas Nelson.

1975

87. The Best of Planet Stories # 1. U.S. : New York, Ballan-tine, janvier. [Anthologie composée par Leigh Brackett de sept nouvelles de divers auteurs comprenant 36].

1976

88. The Reavers of Skaith. U.S. : New York, Ballantine books. En français : *Les Pillards de Skaith* (trad. de Mary Rosenthal) 1) Paris, Librairie des Champs-Elysées, 4e trimestre 1979,252 p. (Le Masque – Science-fiction, n°96). 2) Paris, Albin Michel, novembre 1987,254 p. (Épées et dragons, n°8).

89. The Book of Skaith. U. S. : Garden City, Nelson Dou-bleday. [Recueil composé de 84,85 & 88].

1977

90. The Best of Edmond Hamilton. U. S. : New York, Nelson &c Doubleday, avril. [Recueil composé par Leigh Brackett de 21 nouvelles d'Edmond Hamilton].

91. The Best of Leigh Brackett. U.S. : Garden City, Nelson Doubleday. [Recueil composé de 26,34,27,38,43,50,53,54,62 & 66].

1982

92. Eric John Stark : Outlaw of Mars. U.S. : New York, Del Rey/Ballantine, août. [Recueil composé de 76 & 77].

1999

93. No Good From a Corpse. U. S. : Tucson, AZ, Denis McMillan, septembre. [Recueil composé de 35,23,22,29,32,30,67 & 21].

2002

94. Martian Quest : the Early Brackett. U. S. : Royal Oak, MI, Haffner Press, décembre. [Recueil composé de 01,02,03,04,05,06,07,09,08,10,11,12,13,14,15,16,17,18,19 & 20].

2005

95. Sea Kings of Mars. U.K. : London, Orion/Gollancz, juillet. [Recueil composé de 14,26,28,36,38,41,42,43,48,53,62 & 72].

96. Stark & the Star Kings. U. S. : Royal Oak, MI, Haffner Press, août. [Recueil composé de deux romans d'Edmond Hamilton & 18,19 & 20].

Cycles

Éric John Stark (43,84,85,88,89,92)
Skaith (43,84,85,88,89,92)

Recueils français sans équivalents en langue anglaise

91. Le Livre de Mars. Paris, Opta, Club du Livre d'Anticipation, décembre 1969,438 p. (Les classiques de la Science-Fiction, [n°21]). [Recueil composé de 76,77,39,59,53,75 &72].

98. Alpha ou la mort/Le Recommencement. Paris, Opta, Club du Livre d'Anticipation, juillet 1976,449 p. (Les classiques de la Science-Fiction, [n°63]). [Recueil composé de 74 & 65].

99. La Lune disparue. Paris, Librairie des Champs-Élysées, prévu en 1981 [non paru]. (Le Masque science-fiction [2e série], n°5). [Recueil composé par Michel Demuth de 36,38 & 43].

100. Océans de Vénus. Paris, Temps Futurs, juin 1982,234 p. (Vénus, n°1) [1 seul tome paru]. [Recueil composé [par Michel Demuth] de 36,38 & 43].

101. Le Grand Livre de Mars. Saint-Mammès, le Bélial, mai 2008,639 p. [Recueil composé de 58,76,77,39,59,53,75 & 72].

Principaux scénarios

1946. The Big Sleep (en collaboration avec William Faulkner d'après le roman éponyme de Raymond Chandler). U.S., réalisation : Howard Hawks, interprètes : Humphrey Bogart, Lauren Bacall… [Titre français : *Le Grand sommeil* 1958. Rio Bravo (en collaboration avec Jules Furthman d'après la nouvelle éponyme de B. H. McCampbell). U. S., réalisation : Howard Hawks, interprètes : John Wayne, Dean Martin… [Titre français : *Rio Bravo]*

1962. Hatari ! (d'après la nouvelle éponyme de Harry Kur-nitz). U. S., réalisation : Howard Hawks, interprètes : John Wayne, Hardy Kruger… [Titre français : *Hatari !* 1966. El Dorado (d'après le roman de Harry Brown : *The Stars in Their Courses)*. U.S., réalisation : Howard Hawks, interprètes : John Wayne, Robert Mitchum… [Titre français : *El Dorado]*

1970. Rio Lobo (en collaboration avec Burton Wohl). U. S., réalisation : Howard Hawks, interprètes : John Wayne, Jennifer O'Neill… [Titre français : *Rio Lobo]*

1973. The Long Goodbye (d'après le roman éponyme de Raymond Chandler). U. S., réalisation : Robert Altman, interprètes : Elliott Gould, Sterling Hayden… [Titre français : *Le Privé*| 1979. The Empire Strikes Back (en collaboration avec Lawrence Kasdan, d'après une histoire de George Lucas). U. S., réalisation : Irvin Kerschner, interprètes : Mark hamill, Harri-son Ford… [Titre français : *L'Empire contre-attaque !*

© Mars 2008,
Alain Sprauel.
Version 2.1

Textes inclus

1. « Sea Kings of Mars », *Thrilling Wonder Stories*, juin 1949 (en volume : The Sword of Rhiannon, Ace Books, 1953). En français, trad. d'Amélie Audiberti : 1) La Porte vers l'infini, Fleuve Noir, « Anticipation » n°92,1957.2) L'Épée de Rhiannon, Marabout, « Bibliothèque Marabout SF » n°53,1974.3) *id.*, Presses-Pocket, « SF » n°5317,1989. [Texte français revu par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.]

2. The Secret of Sinharat (Ace Books, 1964 [augmenté anonymement par Edmond Hamilton de « Queen of the Martian Catacombs », *Planet Stories*, été 1949]). En français : Le Secret de Sinharat. 1) trad. de Michel Deutsch in Le Livre de Mars, Opta, « Club du livre d'anticipation », 1969.2) trad. de Pascale Aubignan, J'ai Lu « SF » n°734,1977.3) *id.*, Presses-Pocket « SF » n°5336,1989. [Texte français de Pascale Aubignan revu par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.]

3. The People of the Talisman (Ace Books, 1964 [augmenté anonymement par Edmond Hamilton de « Black Amazon of Mars », *Planet Stories*, mars 1951]). En français : Le Peuple du talisman. 1) trad. de Michel Deutsch in Le Livre de Mars, Opta, « Club du livre d'anticipation », 1969.2) trad. de Pascale Aubignan, J'ai Lu « SF » n°735,1977.3) *id.*, Presses-Pocket « SF » n°5350,1989. [Texte français de Pascale Aubignan revu par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.]

4. The Coming of the Terrans, Ace Books, 1967). Recueil comprenant 4a, 4b, 4c, 4d et 4e. En français, trad. de Michel Deutsch et Jean Laustenne. 1) Mars et les Terriens, in Le Livre de Mars, Opta, « Club du livre d'anticipation », 1969.2) Les Terriens arrivent, Presses-Pocket, « SF » n°5388,1990. [Texte français revu par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.]

4a. « Le Jardin du Shanga » (« The Beast-Jewel of Mars », *Planet Stories*, hiver 1948). En français, trad. de Michel Deutsch : cf. *supra.*

4b. « La Malédiction de Bisha » (« Mars Minus Bisha », *Planet Stories*, janvier 1954). En français, trad. de Michel Deutsch : cf. *supra.*

4c. « Les Derniers jours de Shandakor » (« The Last Days of Shandakor », *Startling Stories*, avril 1952). En français, trad. de Michel Deutsch : cf. *supra.*

4d. « La Prêtresse pourpre de la lune folle » (« Purple Pries-tess of the Mad Moon », *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, octobre 1964). En français, trad. de Jean Laustenne : 1) in *Fiction* n°135, février 1965.2) cf. *supra.*

4e. « La Route de Sinharat » (« The Road to Sinharat », *Amazing Stories*, mai 1963). En français, trad. de Michel Deutsch : cf. *supra.*

ISBN : 978-2-84344-084-7
Dépôt légal : à parution
Numéro d'impression : 804189

Cet ouvrage est le 127e des éditions du Bélial' et a été achevé d'imprimer en mai 2008 par Nouvelle Imprimerie Laballery, 58500 Clamecy

Imprimé en France (sol-3)